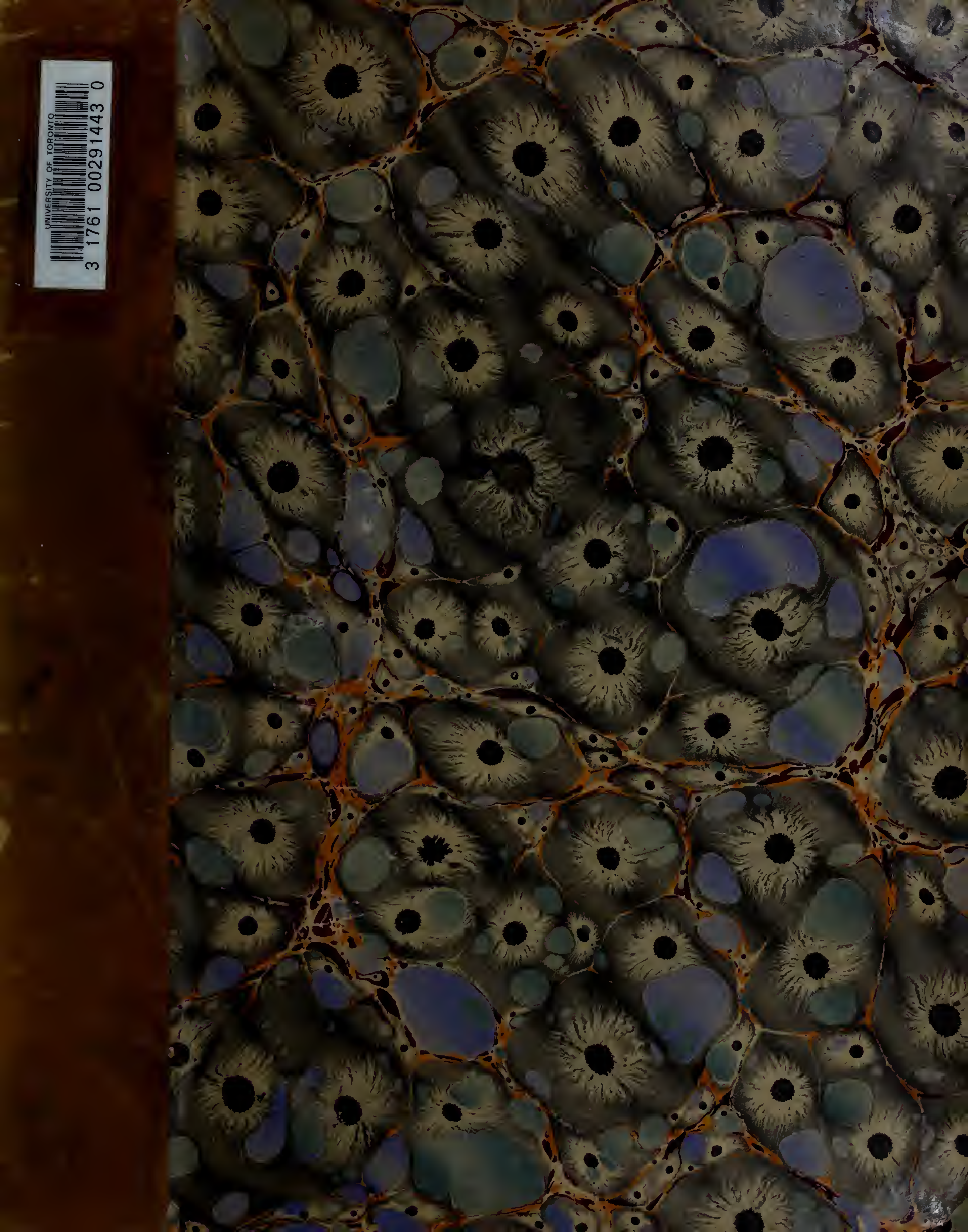
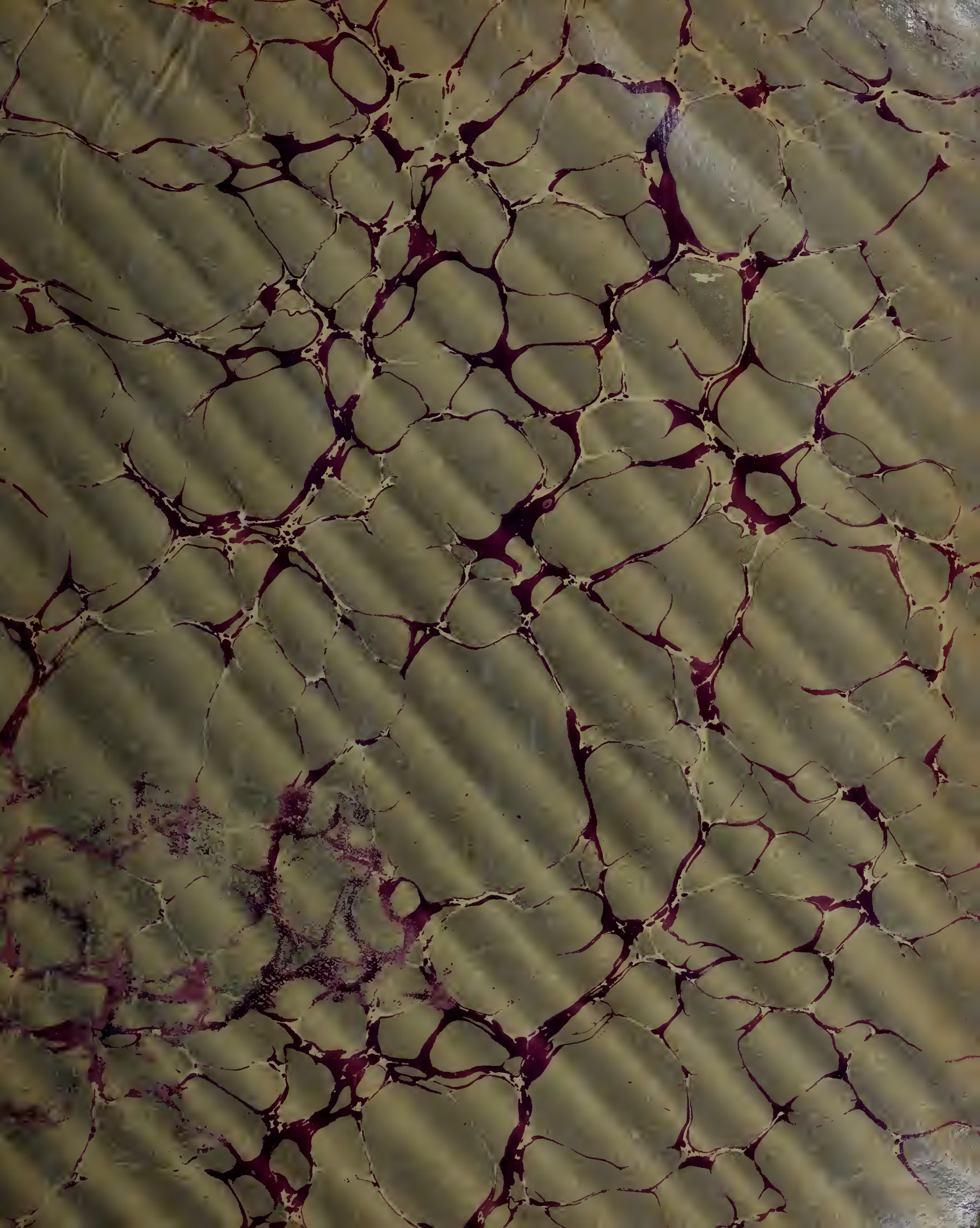

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00291443 0



University of Toronto.
King Alfred Library of History
Founded by
Goldwin Smith and Harriet Smith
1901



# MÉMOIRES

DE

# L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

TOME DIX-SEPTIÈME

# MÉMOIRES

DE

# L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

TOME DIX-SEPTIÈME




PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XLVIII

# DEUXIÈME PARTIE.

# TABLE

DES

## MÉMOIRES CONTENUS DANS LE TOME XVII.



FIN DE LA TABLE.

MÉMOIRES

DE

L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE,

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

# MÉMOIRES

## D'ARCHÉOLOGIE COMPARÉE,

## ASIATIQUE, GRECQUE ET ÉTRUSQUE[1],

PAR M. RAOUL-ROCHETTE.

### OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES[2].

L'histoire des religions anciennes est certainement l'étude qui a exercé, de nos jours, le plus d'esprits éclairés et de hautes intelligences, grâce aux progrès accomplis, aussi de notre temps, dans toutes les parties du domaine de l'érudition. Mais peut-être que cette étude est restée jusqu'ici trop

[1] En première lecture les 2, 9, 16, 23 et 30 décembre 1842; en deuxième lecture, les 11 et 18 avril, 7, 9 et 23 mai, 20 juin 1845, 6, 13 et 27 février, 13 mars, 10 juillet, 28 août, 4, 11, 18 et 25 septembre 1846.

[2] Il y a plus d'une douzaine d'années que je m'occupe à rassembler les matériaux du grand travail que je publie aujourd'hui, et, à l'appui de cette déclaration, je rappelle que, dans ma Notice sur les médailles de la Bactriane, qui parut en 1834, les Essais d'archéologie comparée sur des monuments asiatiques, grecs et étrusques étaient annoncés, p. 17; ils l'étaient aussi dans le II^e supplément à cette Notice, pu-

circonscrite dans l'emploi des textes classiques, qui ne contiennent qu'une partie, la plus importante sans doute, des éléments de chaque question, et à la pleine intelligence desquels il est presque toujours indispensable de joindre la connaissance des monuments figurés. Or c'est de cette application des ressources de l'archéologie aux notions acquises par la philologie, que dépend aujourd'hui la solution de la plupart des problèmes que présente encore l'histoire des religions anciennes, et c'est comme essai de ce genre de travail que je me propose de soumettre à l'Académie une suite de mémoires, où j'examine les principales divinités grecques, dans leurs rapports avec les divinités correspondantes de l'antique Orient, en les envisageant particulièrement à l'aide des monuments figurés qui nous restent des unes et des autres.

Sans porter la moindre atteinte à la juste considération que se sont acquise les savants qui, comme M. Fr. Creuzer, ont cultivé avec le plus de succès le vaste champ de la mythologie ancienne, il est permis de dire que l'étude des monuments n'a pas obtenu, jusqu'ici, dans leurs travaux, l'importance qu'elle devait avoir ; et pourtant M. Creuzer lui-même, grâce surtout aux soins de son savant traducteur français, est encore, après Bœttiger, celui des mythographes modernes qui a fait le plus d'usage des monuments, si on le compare à d'autres savants, ses adversaires ou ses émules, tels que Voss,

blié en 1836, p. 50, n. 2. Lorsque je fis paraître, en 1835, ma Dissertation sur l'Atlas, je déclarai pareillement, dans la Lettre à M. F. Creuzer, que cette *dissertation* n'était qu'un *fragment d'un travail considérable, qui embrassait tous les mythes de la même classe, dont l'origine peut être réputée phénicienne ou asiatique;* et je rappelle encore que, dans mes Peintures antiques inédites, publiées en 1836, je renvoyais, p. 326, n. 2, pour le monument de l'Hercule phénicien de Tarse, au travail particulier que j'avais composé sur ce sujet, et qui a fourni la matière du premier de ces mémoires d'archéologie comparée.

Hermann, Lobeck, d'une part; Gœrres, Hug, Vœlkel, Heffter, Preller, Buttmann, Rhode, Schelling, Stuhr, Schwenck, de l'autre, qui, dans leurs doctes et ingénieuses investigations sur le terrain de la mythologie ancienne, ont fait presque entièrement abstraction de l'antiquité figurée. Sous ce rapport, il est donc impossible qu'il n'y ait pas de grandes imperfections et des lacunes considérables dans ces travaux, d'ailleurs si recommandables à des titres divers. D'un autre côté, il est certain qu'une préoccupation trop exclusive a donné naissance à des systèmes qui manquaient d'une base historique, et qui, malgré tout le luxe d'érudition employé à les soutenir, ne sont, en réalité, que de savantes hypothèses. Au nombre de ces vues systématiques qui, de tout temps et chez les anciens eux-mêmes, ont eu le plus d'empire, je ne crains pas de signaler celle qui attribuait à l'Égypte la plus grande part dans la naissance et le développement de la civilisation hellénique. Partant de cette idée, accréditée par Hérodote lui-même, que la plupart des dieux helléniques avaient leur type originaire dans le panthéon égyptien, le plus grand nombre des mythographes modernes ont cherché à expliquer le système de la religion grecque par celui de la religion égyptienne; et l'on a vainement prodigué beaucoup de savoir dans cette entreprise mal conçue. Il suffirait pourtant de ce que nous connaissons de l'histoire ancienne de l'Égypte, du génie et du caractère de ses habitants, du peu de relations qu'ils entretinrent même avec leurs voisins les plus immédiats, et, à plus forte raison, avec les Grecs, pour nous mettre en garde contre des suppositions qui se trouvaient si mal appuyées par les faits. Un autre système, qui tendait à dériver directement de l'Asie la plupart des idées et des croyances religieuses de la Grèce, avait au contraire pour lui toutes les probabilités,

sans compter une foule de témoignages historiques. Les Grecs, en effet, par leurs anciens établissements dans l'Asie Mineure, qui fut le siége de leur civilisation primitive, s'étaient trouvés dans un contact immédiat avec les peuples de l'Asie antérieure et avec ce grand empire d'Assyrie, dont la domination s'était étendue jusqu'au Pont-Euxin et jusqu'au Bosphore de Thrace. Ces mêmes Grecs, habitants d'une contrée qui avait reçu antérieurement plus d'une colonie phénicienne, avaient dû à cette circonstance la communication directe des croyances du culte phénicien, ainsi que celle des idoles qui en étaient l'expression figurée; et c'est, à n'en pas douter, par cette double voie, que les idées religieuses de l'Asie s'étaient introduites dans le berceau de la civilisation grecque, bien plutôt que par l'influence directe de l'Égypte, qui n'eut, aux anciennes époques de l'histoire, que des relations rares et insuffisantes avec la Grèce, et qui, d'ailleurs, avait dû puiser au même fonds de doctrines asiatiques les principaux éléments de son système religieux, sauf les modifications de forme et de détail qu'avaient pu y apporter des circonstances locales.

Ce que je viens de dire rend compte en peu de mots du point de vue dans lequel je me suis placé pour traiter quelques-unes des questions principales de la mythologie grecque comparée avec les religions asiatiques. J'attribue aux Phéniciens, race d'hommes essentiellement navigateurs et commerçants, colporteurs des idées et des denrées de l'ancien monde, la plus grande part d'influence dans la formation de la civilisation grecque, et par là je m'explique tout ce qu'il y a d'idées, non-seulement phéniciennes, mais encore asiatiques et même égyptiennes, dans la religion et dans le culte des Grecs, en tenant compte aussi de ce que les Grecs, fixés à leur tour dans les îles et sur le continent de l'Asie Mineure, avaient trouvé

par eux-mêmes d'éléments d'une civilisation sémitique sur ce sol qui en était tout imprégné. En me plaçant dans le même ordre de faits, je me rends compte de tout ce qu'il y a d'éléments asiatiques dans la civilisation de l'Étrurie et dans celle de Rome, au moyen de l'émigration tyrrhénienne, que j'admets dans le fait principal et sauf les circonstances épisodiques, conformément au témoignage d'Hérodote, et que je trouve justifiée par tous les monuments acquis de nos jours à la science. Ce sont là deux notions fondamentales qu'il m'est permis de dire, au bout de plus de trente ans accomplis, que je m'étais efforcé d'établir dans mon Histoire des Colonies grecques, ouvrage de ma jeunesse, et je puis ajouter que, sur ces deux points, tous les travaux de la science exécutés dans ce quart de siècle tendent à confirmer le résultat de mes recherches, ainsi que le prouvera la suite du nouveau travail que je vais entreprendre pour expliquer, principalement à l'aide de l'antiquité figurée, les rapports religieux de la Grèce et de l'Italie centrale avec l'Asie antérieure, par le commerce des Phéniciens, d'une part, et, de l'autre, par l'émigration des Tyrrhéniens de Lydie.

Avant d'entrer dans les recherches dont je viens d'exposer l'objet, je dois indiquer en peu de mots les principales sources où j'en ai puisé les éléments. Ces sources sont de deux espèces : les textes et les monuments; les uns et les autres, il faut le dire, encore bien peu propres, dans l'état actuel de nos connaissances, à satisfaire complétement notre curiosité sur un sujet si vaste et si compliqué. Si l'étude des anciens idiomes de l'Asie avait déjà réalisé tout ce qu'on doit attendre des travaux de quelques doctes philologues de notre âge, et, en particulier, de ceux de notre savant confrère M Eug. Burnouf, nul doute que nous ne possédassions une des clefs, et la plus sûre de toutes celles qui pourront nous servir à pénétrer dans ce

mystérieux sanctuaire des religions de l'Asie. Mais l'Inde et sa mythologie ne nous sont encore connues que par des textes, sur la valeur historique desquels on n'est pas encore bien d'accord, et par des monuments dont l'âge et l'autorité ne sont pas moins problématiques. Il faut donc attendre que l'étude comparative du zend et du sanscrit ait déterminé les points principaux des antiques rapports religieux de l'Asie et de la Bactriane, avec les Médo-Perses, d'une part, de l'autre, avec les Assyriens de Ninive et avec les Chaldéens de Babylone: sujet le plus grave et le plus important, sans doute, qui puisse s'offrir aux recherches des philologues contemporains. Faute de cette clef si nécessaire, et malheureusement si difficile à obtenir, nous sommes obligés de nous borner dans nos investigations à ce que nous connaissons des croyances religieuses des anciens empires d'Assyrie et aux monuments figurés qui s'y rapportent. Déjà, un respectable et docte antiquaire, feu l'évêque de Zélande, a prouvé, par ses deux traités sur la Religion des Babyloniens et sur celle des Carthaginois, et par sa monographie de la Déesse de Paphos, qu'il était possible de soulever un coin du voile qui couvrait les sanctuaires de la Chaldée et de la Phénicie, en se servant à la fois des textes et des monuments. Mais, tout en rendant justice aux efforts de ce savant, il est permis de dire qu'on peut pénétrer plus avant dans la voie où il est entré, en faisant plus d'usage de textes qu'il a négligés et de monuments qu'il n'a pas connus, surtout en se servant des ressources que fournit l'archéologie grecque, pour suppléer, éclaircir ou compléter ce qui reste encore d'obscur ou de défectueux dans l'archéologie asiatique. Indépendamment de la Bible, ce trésor de connaissances historiques d'une si grande autorité, qui est si loin encore d'avoir été épuisée dans tout ce qu'elle nous a conservé de notions

positives sur les croyances religieuses de la Phénicie et de la Chaldée, malgré les progrès qu'a faits de nos jours en Allemagne l'éxégèse biblique, particulièrement sous le rapport que j'ai en vue; indépendamment des livres de Zoroastre, où se cachent, sous une forme comparativement récente, des doctrines certainement dérivées des anciennes écoles d'Assyrie, la littérature grecque, à toutes ses époques, et surtout dans les dernières, où les Grecs, établis dans la Syrie, s'étaient familiarisés avec les langues et avec les cultes de cette partie de l'ancien monde, nous fournit une foule d'indications qui, rapprochées des monuments, sont autant de traits de lumière jetés sur l'obscurité des temps primitifs. Et ce sont là autant de sources où il est possible de puiser, avec la réserve et avec la circonspection commandées par la nature même de chaque classe de témoignages, des documents qui établissent suffisamment les rapports intimes qui unissent, dans l'ordre religieux et dans toutes les institutions qui en découlent, la Grèce antique avec l'Asie.

Il en est de même des monuments figurés. Bien que les cylindres et les autres pierres gravées, de travail, soit assyrien ou chaldéen, soit persépolitain, soient encore pour nous, à raison de leur usage même et de leur destination, des monuments problématiques; bien que les inscriptions qui s'y lisent, et qu'il serait nécessaire de comprendre pour acquérir l'intelligence certaine des sujets qui s'y trouvent représentés, n'aient pu encore être déchiffrées, il n'est pas moins constant, par la nature même de ces sujets, qui s'expliquent aux yeux, que ce sont des scènes hiératiques, où figurent des dieux, des prêtres, des initiés, et qu'on peut, à l'aide des signes qui les caractérisent, des symboles et des attributs qui les accompagnent, en essayer une interprétation au moins générale, qui ne saurait

s'éloigner beaucoup de la vérité, quand cette interprétation se trouve d'accord avec des témoignages, soit bibliques, soit littéraires.

On sait ce que la science doit déjà aux recherches de notre savant confrère M. Lajard, et ce qu'elle est en droit d'attendre de la continuation de ses travaux sur les monuments du culte de *Mithra,* qui se lient bien certainement (j'ai sur ce point la même conviction que lui) avec ceux du culte de *Mylitta;* et je ne doute pas qu'il ne doive résulter, de l'étude comparative de tout ce qui existe de cylindres et de sceaux, soit babyloniens, soit persépolitains, dans les collections de l'Europe, une idée bien plus complète et bien plus précise du système religieux des Chaldéens et des peuples de la même race, que celle que nous avons pu nous former, jusqu'ici, à l'aide des seuls textes de la littérature classique. Mais c'est encore moins sur l'étude de ces monuments, d'un art asiatique, dont tout me commande d'user avec le plus de discrétion possible, que je me fonde principalement dans mes rapprochements entre l'antiquité grecque et l'antiquité asiatique; c'est sur les monuments purement grecs produits sur le sol asiatique, particulièrement sur les médailles, celles surtout de l'époque impériale, qui nous ont conservé tant de réminiscences authentiques d'anciennes idoles syro-phéniciennes; et, avec ces monuments mêmes, tant d'indices palpables d'un système religieux auquel se rattachaient originairement les croyances de la Grèce, et dont les traces, plus ou moins altérées par le temps et par la main des hommes, se découvrent encore à une investigation attentive dans les traditions et dans les monuments de la Grèce elle-même.

Tel est donc le sujet, et tel est le but des recherches d'archéologie comparée que je me propose d'entreprendre, et que

j'ai l'intention de soumettre au jugement de l'Académie. Ce n'est sans doute encore qu'un essai, auquel il manque, de ma part, une connaissance, même superficielle, des anciens idiomes de l'Asie, tant indo-persiques que sémitiques. Mais si cet essai, tout imparfait qu'il sera, contribue à diriger les investigations des mythographes et des antiquaires de nos jours dans la seule voie que je crois féconde en découvertes neuves, dans la voie des rapprochements entre la Grèce et l'Asie, où l'histoire et le génie de l'une s'éclaireront de plus en plus par les langues et les antiquités de l'autre, tandis que, sur le terrain désormais trop étroit et déjà trop épuisé de la mythologie grecque, on ne peut guère que se livrer à des recherches incomplètes, de même que sur celui de la mythologie asiatique, où le sol est encore trop peu solide et trop peu préparé par la culture, on risque trop de s'égarer en de brillantes hypothèses, j'aurai donné un exemple utile, et ce seul fruit de mes travaux en sera déjà un résultat assez important pour la science et un prix bien suffisant pour moi-même.

## PREMIER MÉMOIRE,

SUR L'HERCULE ASSYRIEN ET PHÉNICIEN, CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS AVEC L'HERCULE GREC, PRINCIPALEMENT À L'AIDE DES MONUMENTS FIGURÉS[1].

### PREMIÈRE PARTIE.

§ 1. L'importance qu'avait acquise aux yeux des Phéniciens le dieu qui se nommait, à Tyr, *Melkarth,* et qui était le dieu

[1] Ce mémoire était déjà rédigé lorsque j'ai eu connaissance du livre de M. Movers, *die Phœnicier*, Ier Band, *Untersuchungen über die Religion und die Gottheiten der Phœnicier, auf Rücksicht auf die verwandten Culte der Carthaginer, Syrer, Babylonier,*

national de cette ville et de ses nombreuses colonies, lui assigne un rang à part dans l'archéologie phénicienne, et nous fait un devoir d'examiner en premier lieu tout ce qui se rapporte à ce dieu, à son culte et à ses idoles, dans les traditions écrites et dans les monuments figurés du peuple auquel il appartient, ainsi que dans les mythes des autres peuples, qui adorèrent le même dieu sous des noms divers. C'est d'ailleurs un des sujets d'étude les plus intéressants pour la connaissance des rapports de la Grèce avec l'Asie; car le dieu qui, sous le nom d'*Hercule*, joue un si grand rôle dans les croyances religieuses des Grecs et dans leurs fables héroïques, forme ainsi l'un des anneaux, le plus grave et le plus palpable peut-être, de la chaîne antique et puissante qui rattache à l'Orient tout le système de la civilisation hellénique.

Hérodote, qui avait été à même de se convaincre que les Égyptiens comptaient, au nombre de leurs douze grands dieux du second ordre, un dieu qui répondait à l'*Hercule grec*, et qui était beaucoup plus ancien que cet *Hercule*, né à Thèbes en Béotie[1], de parents mortels, dont la généalogie se rattachait

*Assyrer, der Hebräer und der Ægypter*, publié à la fin de 1841, Bonn, in-8°. Le mythe et le culte de l'*Hercule assyrien et phénicien* occupent un grand espace (p. 385-496), dans ce livre plein de recherches savantes, d'aperçus neufs et ingénieux; et il n'était pas possible que les principaux témoignages qui m'ont servi dans mon travail, ne fussent déjà employés dans celui-là. Cependant, comme l'objet de l'auteur différait du mien, et que c'est surtout sur la littérature biblique, qu'il possède à fond, que cet auteur s'appuie dans ses déductions, tandis que je me sers principalement des éléments fournis par l'archéologie grecque, il est encore une foule de points dans lesquels nous n'avons pas dû nous rencontrer; et après avoir lu, avec beaucoup de profit, le livre entier de M. Movers, j'ai reconnu, avec non moins de satisfaction, que les résultats de mon travail, quels qu'ils fussent, restaient encore ce qu'ils étaient avant la publication du sien.

[1] Les Tyriens et les Carthaginois ne se faisaient aucune difficulté de reconnaître leur dieu national dans l'Hercule thébain; on en a la preuve par l'inscription copiée à Thèbes par Spon (*Voyage*, t. I, p. 84), laquelle est un monument de la piété des

à l'Égypte[1], ajoute à ce récit que, pour achever de s'éclairer sur le compte du dieu national des Grecs, il avait entrepris le voyage de *Tyr*, et que, là aussi, il avait trouvé un *Hercule*, dont le culte surpassait de même en antiquité celui de l'*Hercule thébain*, et dont le temple, contemporain de la fondation même de *Tyr*, renfermait, entre autres riches offrandes de la piété publique, *deux colonnes*, dont l'une de l'*or le plus pur*, et l'autre d'*émeraude*, c'est-à-dire de pâte de verre imitant l'émeraude[2], éclairaient l'édifice sacré durant toute la longueur des nuits[3]. D'après cette double épreuve, Hérodote conclut que ceux des Grecs qui, dans le culte d'Hercule, établissaient deux parts distinctes, l'une consacrée au héros, c'est-à-dire au mortel déifié, l'autre au dieu olympien, c'est-à-dire au dieu dérivé de l'Égypte et de la Phénicie, se montraient bien mieux instruits des origines de leur religion[4]. C'est là, sans contredit, une des pages les plus curieuses du livre d'Hérodote; et c'est en même temps l'un des témoignages les plus graves pour l'histoire des religions comparées de la Grèce et de l'Asie.

Maintenant, si nous consultons les documents originaux qui nous restent de la littérature phénicienne, nous y apprenons que *Melkarth*, le même qu'*Hercule*, était fils de *Démarous*[5], qui, lui-même, en qualité de fils naturel d'*Ouranos*, et, con-

marchands et pilotes tyriens envers Hercule. L'observation en a été faite d'abord par Münter, *Relig. der Karthag.*, p. 43, 32), et reproduite par M. Creuzer, *Symbolik*, t. II, p. 613, n. 1, 3e édit.

[1] Herodot., II, 43.

[2] Plin., *H. N.* XXXVII, 5, 19. (Cf. Theophrast. *De lapidib.* § 25, p. 399.)

[3] Herodot., II, 44. Je reviendrai plus bas sur ces deux colonnes.

[4] D'après cette conclusion d'Hérodote, rapprochée de l'idée de Lucien, que le *Bêl tyrien* était un *demi-dieu tyrien*, *de D. Syr.*, § 3, *Ἥρως τύριος*, on peut voir quel progrès avait fait l'hellénisme dans sa tendance à amalgamer les divinités grecques et orientales, entre le siècle d'Hérodote et celui de Lucien. (Voy. M. Movers, *die Phœnicier*, p. 85.)

[5] Sanchoniat. *apud* Phil. Bybl. p. 32, ed. Orell. : *Τῷ δὲ Δημαροῦντι γίνεται Μελίκαρθος ὁ καὶ Ἡρακλῆς.*

séquemment, de frère consanguin de *Kronos*[1], obtint plus tard, de ce même *Kronos*, l'empire de la Phénicie, conjointement avec *Astarté, la Très-Grande*, et avec *Adôdus, roi des dieux*[2]. Dans le partage des villes de la Phénicie entre ces dieux de la dynastie de *Kronos*, il paraît que *Tyr* devint le domaine propre de *Melkarth*. Du moins, c'est ce qui semble résulter du témoignage des prêtres mêmes de *Melkarth*, transmis jusqu'à nous par Hérodote, sur la fondation de son temple, contemporaine de celle de *Tyr;* et c'est ce qui est constant, d'ailleurs, par une foule d'autres témoignages, concernant la prééminence du culte de l'*Hercule tyrien*, notamment par la célèbre inscription bilingue de *Malte*, où *Melkarth* est qualifié *maître de Tyr* (*Baal-Tsour*), dans le texte phénicien, et Ἀρχηγέτης, *conducteur* ou *chef de la nation*, dans le texte grec[3]. Le nom même de *Melkarth*, suivant la double étymologie qu'on en propose, l'une et l'autre également plausibles, ce nom, qui signifie le *Roi de la ville*[4], ou le *Roi fort*[5], désigne suffisamment le dieu qui le porte comme le dieu tutélaire de la ville qui lui était particulièrement consacrée, et dont l'origine se confondait avec celle de son culte. L'idée de *roi*, qui se trouve essentiellement dans le nom de *Melkarth*, de quelque manière qu'on

[1] Sanchoniat. *Apud* Phil. Bybl. p. 28 : Τίκτει (ἡ ἐπέραστος τοῦ Οὐρανοῦ σύγκοιτος) δὲ παρὰ τούτῳ, ὃ κατὰ γαστρὸς ἐξ Οὐρανοῦ ἔφερεν, ὃ καὶ ἐκάλεσε Δημαροῦν.

[2] *Idem*, *ibid.* Ἀστάρτη δὲ ἡ μεγίστη, καὶ Ζεὺς Δημαροῦς, καὶ Ἄδωδος, βασιλεὺς θεῶν, ἐβασίλευον τῆς χώρας Κρόνου γνώμῃ.

[3] *Apud* Gesen. *Monum. ling. script. Phœnic.*, tab. 6, n. 1, C, p. 96, sqq.

[4] C'est l'étymologie proposée par Bochart, *Canaan*, 1, 34, p. 615, et n. 2, p. 709; admise par Münter, *Relig. d. Karth.*, p. 40, n. 22; par Bellermann, *De Phœnic. inscript.* (Berlin, 1810), p. 15, et, en dernier lieu, par M. Gesenius, *Mon. Phœn.* p. 96.

[5] Explication de Selden, *De D. Syr. synt.* I, p. 183, et de B. J. Vossius, *De idolatr.* l. I, c. XXII, p. 63; c'est celle qu'a adoptée M. Creuzer, *Religions de l'Antiquité*, t. II, p. 172, n. 1. (Cf. Orell. *ad* Sanchoniat. p. 33.) C'est aussi celle que préférait Jablonsky, *Panth. Æg.* II, 3, § 7, pag. 193. M. Creuzer la reproduit dans la nouvelle édition de sa Symbolique, t. II, p. 613.

l'interprète, se retrouve encore dans la forme grecque que ce nom avait reçue en Chypre, Μάλικα[1]; et cette idée se lie nécessairement à celle d'un dieu tutélaire et protecteur, comme l'était *Melkarth* pour les Phéniciens en général, et pour les Tyriens en particulier. *Melkarth* était donc le dieu national des Tyriens[2]. C'était à ce titre que l'invention de la *pourpre*, principal objet de l'industrie et du commerce des Tyriens, lui était attribuée dans une légende curieuse, qui nous a été conservée par Pollux[3], et qui est justifiée par les médailles mêmes de Tyr, où le *chien d'Hercule*[4], Ἡράκλειος κύων, *s'apprêtant à dévorer le coquillage qui fournit la pourpre*, κατὰ πέτραν ἑρπύσασαν πορφύραν θεασάμενος, est un type fréquent à l'exergue des pièces impériales[5]. De là vint aussi

[1] Hesych. *v.* Μάλικα; cf. Interprett. *ad h. l.* Par une circonstance assez singulière, ce même nom de Μάλικα est porté par une femme de Kythère, Κυθηρία, dans l'inscription d'une stèle attique qui paraît être du IV^e siècle avant notre ère, et qui a été publiée par M. Ross, dans le *Bullet. dell' Instit. archeol*, 1841, p. 56, sans que ce savant en ait fait l'observation.

[2] Strabon, l. XVI, p. 757 : Τιμᾶται δὲ καθ' ὑπερβολὴν Ἡρακλῆς ὑπ' αὐτῶν (Τυρίων). Il existe dans la bibliothèque de l'université de Cambridge un autel dédié à l'*Hercule tyrien*, avec cette inscription : Ἡρακλεῖ τυρίῳ Διοδώρα Ἀρχιερέα (Ἀρχιερεία). Ce monument a été publié dans l'*Archeologia or Miscellaneous tract. relat. to Antiquity*, vol. III, p. 325, sqq. (London, 1786), et reproduit par M. Welcker, *Sylloge, etc.*, n. 131, 132.

[3] Pollux, I, 145. La même tradition est rapportée avec des circonstances différentes par Cedrenus, p. 18, et par Malala, p. 36. Il y est fait aussi allusion par Nonnus, *Dionys.*, XL, 304 ; par Ach. Tatius, II, 11, et par saint Grégoire de Nazianze, *Orat.* III, p. 100, B, dont le passage entier est rapporté par M. Fr. Jacobs, dans sa note sur Ach. Tatius, p. 520-521. La version de Pollux, certainement puisée à une source nationale, a été suivie par Suidas, *v.* Ἡρακλῆς.

[4] Il y a lieu de s'étonner que M. Movers n'ait fait aucun usage de cette tradition, et que, trouvant dans d'autres témoignages antiques le *chien* mis en rapport avec l'*Hercule phénicien*, comme l'animal qui lui était consacré, et dont le sacrifice lui était agréable, il ait cherché à expliquer ce trait d'archéologie phénicienne, d'après des considérations sur cet *Hercule* considéré comme *Moloch*, qui pourraient bien manquer d'exactitude en ce point; voy. ses *Phœnicier*, I, 404-406.

[5] Sur la plupart de ces médailles, les antiquaires qui les ont décrites, Vaillant,

que l'idole de ce dieu, marchant en tête de toutes leurs colonies, répandit son culte partout où les Phéniciens portèrent leur commerce et étendirent leurs navigations; et, par une conséquence nécessaire, de là vint encore que l'idée de *dieu voyageur*, de *dieu marchand*, *ἔμπορος*, *circuitor*, *mercator*, s'associa de bonne heure à cette idole, idée qui, exprimée par le mot phénicien *Harkel*, donna lieu au nom d'*Héraclès*, qui fut celui sous lequel les Grecs connurent d'abord l'*Hercule tyrien*[1], et

*Colon.*, t. II, p. 218, n. 13; l'éditeur du *Musée Theupoli*, t. I, p. 731, 737, 765; Banduri, t. I, p. 71, n. 2; Sestini, *Mus. Hedervar.*, t. III, p. 98, n. 42 (cf. *Catalog. Mus. Hederv.*, n. 6154, tab. XXVI, n. 569); Eckhel, enfin, qui ne pouvait manquer, avec le savoir profond et l'heureuse sagacité qui le distinguent, de rapprocher du type de ces médailles les témoignages classiques qui l'expliquent (*D. N.* t. III, p. 391-392), ont vu le *chien d'Hercule* guettant le *murex* pour le dévorer, dans l'attitude même indiquée par Pollux. C'est faute d'avoir fait ce rapprochement ou connu cette circonstance historique, que M. Mionnet a constamment pris pour un *loup* l'animal qui figure comme un *chien* dans la tradition et sur les médailles (voy. sa *Description*, t. V, p. 435, n. 659, p. 436, n. 669, et son *Supplément*, t. VIII, p. 309, n. 336).

[1] Voy. sur cette étymologie d'*Héraclès*, dérivée du mot phénicien הָרְכַל, racine רְכַל, les témoignages réunis par Münter, *Relig. d. Karth.* 41, 25); et joignez-y les observations de Bellermann, I, 22; III, 5; IV, 12. C'était aussi l'opinion de Böttiger, que l'Hercule phénicien, sous son nom propre *Harochel*, était un dieu marchand, *ἔμπορος* (voy. l'*Amalthea*, t. I, p. 322). En lisant *Arklès* (et non *Archlès*), vieux mot grec, dont j'ignore pourtant s'il existe des exemples, mais qui se trouve dans la forme étrusque, HEPCLE, M. Bellermann semble admettre l'étymologie proposée d'abord par Füller (*Miscellan.*, l. II, c. VII), et adoptée, en dernier lieu par M. Creuzer (*Religions, etc.*, t. II, p. 172, n. 4), et par feu Hamaker, *Miscellan. phœnic.* p. 240. M. Movers s'est prononcé récemment contre cette étymologie, qu'il qualifie d'une manière rigoureuse, et il en substitue une nouvelle qui s'accorde mieux peut-être avec le trait essentiel du mythe phénicien, où *Melkarth* apparaît comme *lutteur*, comme *combattant*, en qualité de représentant du bon principe en lutte contre le mauvais. J'aurai occasion de revenir plus bas sur ce trait du mythe d'Hercule, et sur l'étymologie qui en est l'expression. En attendant, je fais observer que le nom phénicien, *Arkal*, avec la signification que lui assigne M. Movers, se retrouve dans le nom d'Ἀρχαλεύς, fils de Phœnix, qu'une tradition puisée à des sources phéniciennes regardait comme le fondateur de *Gadir*, M. Etym. *v.* Γάδειρα.... *ὡς φησὶ Κλαύδιος Ἰούλιος ἐν ταῖς Φοινίκης Ἱστορίαις, ὅτι* ἈΡΧΑΛΕΥ͂Σ, *υἱὸς Φοίνικος, κτίσας πόλιν, ὠνόμασε τῇ Φοινίκων γραφῇ, κ. τ. λ.*

qu'ils appliquèrent ensuite à leur *Hercule thébain,* avec des surnoms puisés aussi dans le mythe phénicien. Mais, avant de suivre cet Hercule phénicien sous les formes diverses qu'il revêtit en Grèce et ailleurs, commençons par nous faire une idée aussi exacte que possible de ce qu'étaient à Tyr son culte et sa légende.

Dans les croyances religieuses des Phéniciens, le dieu surnommé *Melkarth* était un *dieu Soleil;* c'est ce que déclare positivement Eusèbe[1]. A l'appui de ce témoignage, nous avons celui d'Arrien, qui assure que, dans le temple d'*Hercule* à *Gadir,* des autels étaient érigés à l'*année* et au *mois*[2], particularité qui ne peut s'expliquer que dans le culte d'une divinité solaire. Enfin, un poëte grec qui, par le lieu de sa naissance, avait été à même de puiser aux sources des mythologies orientales, et qui paraît avoir été surtout très-versé dans celles de la Phénicie, dont il nous fait connaître plus d'une particularité curieuse, l'auteur des Dionysiaques, Nonnus, nous représente l'*Hercule tyrien* comme un vrai *dieu Soleil, maître du feu, ordonnateur du monde, conduisant dans le ciel le cercle de l'année aux douze mois*[3]. *Melkarth,* considéré, en général, dans ce qui constituait le principal élément de son mythe, était donc une *incarnation du Soleil,* et, à ce titre, il réunissait en lui plusieurs attributions particulières, qui, suivant le génie de ces religions naturelles, où les diverses propriétés de la nature physique

[1] Euseb. *Præpar. Evang.* l. III, c. 11, p, 112. (Cf. Porphyr. *apud* Euseb. *ibid.* c. 13, p. 120; add. Schol. Hesiod. *ad Theogon.* p. CLXV, B, ed. Trincavell; Macrob. *Sat.* 1, 20. Voy. sur ce point de théologie phénicienne, commun à la théologie égyptienne, Jablonsky, *Panth. Æg.* II, 3, § 8, p. 194-195.)

[2] Arrian. *apud* Eustath. *ad* Dionys. *Perieg.* v. 472.

[3] Nonn. *Dionys.* XL, 369-372 :

Ἀστροχίτων Ἡρακλες, ἄναξ πυρός, ὄρχαμε κόσμου
Ἠέλιε,. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . λυκάβαντα δωδεκάμηνον ἑλίσσων.

tantôt se personnifiaient en autant d'êtres divins, tantôt se confondaient en un seul, l'assimilèrent à plusieurs dieux du même ordre, et devinrent le sujet d'autant de formes différentes de sa légende, qu'il est nécessaire de connaître pour bien saisir les rapports de ce dieu phénicien avec le dieu hellénique.

Dans la religion des Phéniciens, consistant, comme on sait, en la *déification des forces naturelles* et en l'*adoration des objets* qui les représentaient, le *Soleil,* comme le principal élément de la vie universelle, était le dieu suprême, et ce dieu s'appelait du nom de *Baal* en Phénicie, et de *Bêl,* à Babylone : c'est là un point, qui est trop généralement connu et trop bien constaté, pour que j'aie besoin de m'y arrêter. Une seconde notion qui ne résulte pas avec moins de certitude des nombreux témoignages classiques, c'est que, à côté d'un ancien *Baal* ou *Bêl,* Βῆλος ἀρχαῖος[1], figurait un *Baal nouveau,* ou *inférieur, Belus minor*[2], qui, d'après un système d'incarnation puisé dans les idées d'anthropomorphisme, passait pour être l'*émanation,* ou le *fils du premier.* Or, c'est en cette qualité que l'*Hercule Tyrien* nous est désigné par Eudoxe de Cnide[3], auteur grave et familiarisé par de longs voyages avec les traditions religieuses de l'Orient. C'est pareillement comme un *fils de Baal-Jupiter* et d'*Asteria,* que Cicéron reconnaît l'*Hercule de Tyr*[4]; et celui de *Carthage,* qui est le même, est déclaré *fils de Saturne* par un autre écrivain[5]: ce qui revient à la même idée, d'après la confusion générale qui régna dans l'antiquité, au sujet de ces noms de *Saturne* et de *Jupiter,* pour représenter le *Baal* phé-

[1] Ælian. *H. V.* XIV, 3; cf. Ctes. *Fragm.* p. 154-155, ed. Baehr.

[2] Serv. *ad Æn.* I, 642; cf. Sanchon. *apud* Phil. Bybl. p. 32, ed. Orell.

[3] Eudox. *apud* Athen. l. IX, p. 392, E t. III, p. 449, Schw.) : Εὔδοξος δὲ ὁ Κνίδιος,.... τοὺς Φοίνικας λέγει θύειν τῷ Ἡρακλεῖ ὄρτυγας, διὰ τὸ τὸν Ἡρακλέα, τὸν Ἀστερίας καὶ Διὸς, πορευόμενον εἰς Λιβύην, κ. τ. λ.

[4] Ciceron. *De Nat. Deor.*, III, 16.

[5] Ampel. *Lib. memorab.*, c. IX.

nicien et le *Bêl* babylonien. On peut donc regarder comme suffisamment établi ce point, qu'*Hercule* à *Tyr* et à *Carthage* était *fils de Baal,* du dieu suprême, en qui résidait le principe vital de la nature. C'est aussi de cette manière que le considérait un écrivain, dont l'époque paraîtra peut-être un peu récente, pour que son témoignage ait beaucoup d'autorité; Macrobe qualifie *Hercule* de *virtus dei regentis*[1], qualification qui peut sembler bien peu propre pour le *fils d'Alcmène,* mais qui s'applique très-bien à l'*émanation de Baal;* et si cette idée de Macrobe, produite à une époque où les Grecs s'efforçaient de retremper leur mythologie surannée dans les anciennes croyances de l'Orient, paraît d'une date trop récente pour une si haute origine, je ferai observer que Pythagore, à qui l'on ne contestera pas l'avantage d'avoir étudié sur les lieux les idées religieuses et philosophiques de l'Orient, en un temps où l'hellénisme se maintenait encore dans toute l'intégrité de son caractère propre, Pythagore regardait aussi *Hercule* comme la *force vitale de la nature, τὴν δύναμιν τῆς φύσεως*[2] : ce qui revient à l'idée phénicienne de *fils* ou *représentant* de *Baal,* l'*être suprême, le principe de vie universel,* ou, ce qui est au fond la même idée, le *Soleil,* considéré en tant que la source de toute chaleur et de toute vie. Comme *fils de Baal,* comme *incarnation du Soleil, Hercule* était donc, pour les Phéniciens, un *dieu Soleil;* c'est l'idée générale que nous avons déjà obtenue sur son

[1] Macrob. *Sat.* l. I, c. xx.

[2] Jamblich. *Vit. Pythagor.* c. XXVIII, § 155, p. 131. C'est à quoi reviennent d'autres témoignages antiques, Schol. Apollon. Rh. I, 865 : *Παρὰ τοῖς φυσικοῖς, ὁ Ἡρακλῆς* ΣΎΝΕΣΙΣ *καὶ* ἈΛΚῊ *λαμβάνεται;* Cosm. indicopl. II, 141 : *Τὸν μὲν Ἡρακλέα σύμβολον εἶναι* ΔΥΝΆΜΕΩΣ, *κ. τ. λ.* Jablonsky s'est servi des témoignages de Macrobe et de Jamblique pour appuyer l'explication qu'il proposait du nom de l'*Hercule égyptien, Dsom ennuti, virtus dei* ou *Deorum; Panth. Æg.* II, 3, p. 188-190. Je reviendrai sur ce sujet dans l'article de ce *Mémoire* où je traiterai de l'*Hercule phénicien* dans ses rapports avec l'*Hercule égyptien.*

compte par le témoignage de Nonnus, appuyé de ceux d'Arrien et d'Eusèbe; mais il faut arriver à une détermination plus précise.

§ 2. Dans ce système religieux, où nous avons dit que toutes les forces de la nature se personnifiaient en autant d'êtres distincts, en raison des qualités propices ou malfaisantes qui les rendaient appréciables à nos organes, le *Soleil,* qui offre, dans sa course annuelle et dans sa révolution diurne, des propriétés si sensibles et des phénomènes si frappants, ne pouvait manquer d'être envisagé sous plusieurs aspects, qui donnaient lieu à autant de personnifications différentes. Ainsi, le *Soleil,* dans les *trois phases du jour* et dans les *trois saisons de l'année,* devint le sujet d'autant de divinités, qui exprimaient chacune une des faces de l'idée générale qu'on attachait à cet astre, le premier des éléments de vie qui constituent la nature des choses. Maintenant, quelle était celle de ces faces diverses que représentait le mythe d'*Hercule* en Phénicie? M. Creuzer, qui l'assimile avec raison à l'*Hercule égyptien, Sem, Som,* ou *Djom,* le regarde comme un *soleil du printemps qui, prenant de la force à mesure qu'il monte dans les cieux, envoie les douces pluies et fait sortir de la terre les semences*[1]; c'est, au fond, l'idée que s'en était faite Jablonski[2]. Un peu plus loin, il parle de *son idole,* qui était *presque constamment enchaînée chez les Phéniciens,* comme

[1] Creuzer, *Religions de l'Antiquité,* t. II, p. 172. Le savant auteur a maintenu cette opinion dans la troisième édition de sa Symbolique, t. II, p. 614, où il regarde *Hercule* comme *incarnation der Sonne,* et particulièrement *die steigende Frühlingssonne,* en rapportant à cette idée principale les idées accessoires de *dieu des plaisirs de la table et de la joie.* M. Creuzer n'ignore pourtant pas que le fait de l'idole enchaînée de *Melkarth,* qu'il admet comme constant, bien qu'il n'en apporte pas de preuves, *ibid.* p. 615, semble venir à l'appui d'une supposition différente; voyez plus bas ce que j'aurai lieu de remarquer à ce sujet.

[2] *Panth. Æg.* II, 3, p. 195-196.

celle de Saturne en Italie[1] : ce qui tendrait à en faire un *soleil d'hiver.* L'illustre historien des Religions de l'Antiquité ne s'était donc pas fait du mythe de l'*Hercule phénicien* une idée bien distincte, puisqu'il associait, dans une même légende, des notions si disparates. Mais cette seconde assertion de M. Creuzer est-elle suffisamment fondée? C'est ce qu'il s'agit d'examiner, avant de rechercher en quoi consistait précisément la personnification du *Soleil* que représentait *Hercule.*

M. Creuzer affirme, d'après Plutarque, sans citer aucun témoignage à l'appui, que *l'idole de Melkarth était presque constamment enchaînée chez les Phéniciens.* Le docteur Münter répète cette assertion, sans la justifier davantage[2]; et M. Lobeck, qui parle de l'usage général des Tyriens, d'enchaîner les statues de leurs dieux, ajoute que *cela est prouvé pour Hercule et pour Apollon*[3]. Mais le seul témoignage direct que je connaisse de cette particularité, c'est celui qui concerne la *statue d'Apollon, liée d'une chaîne d'or par les Tyriens, pour l'empêcher d'abandonner leur ville,* assiégée par Alexandre[4]. Or, c'est là un trait de circonstance, qui n'a, d'ailleurs, qu'un rapport bien indirect avec *Hercule,* et qui est tout à fait étranger à l'idée religieuse du mythe. C'est donc par d'autres exemples qu'il faut chercher, d'abord, à établir le fait de l'usage même dont il s'agit, en second lieu, à pénétrer le motif qu'on avait en vue dans cette singulière coutume. Nous trouvons dans l'antiquité

[1] Creuzer, *Religions de l'Antiquité*, pag. 173.

[2] Münter, *Relig. d. Karth.* p. 42. C'était, dit le savant auteur, *afin d'exprimer la résistance que les rayons du soleil éprouvent de la part des nuages,* que cette statue était garrottée; mais où a-t-il trouvé la preuve de cette assertion?

[3] Lobeck, *Aglaopham.* p. 275, *h*) : *Hercule et Apolline id factum esse constat;* sur quoi je demande encore : comment cela est-il établi?

[4] Diodor. Sic. XVI, 41; Q. Curt. IV, 3 : *Aurea catena devinxere simulacrum* (Apollinis) AR*Æque Herculis, cujus numini urbem dicaverant, inseruere vinculum.*

grecque des exemples de *statues enchaînées,* telles que celles de *Mars,* Ἐνυάλιος, à Sparte[1], et de *Vénus-Morphô,* à Sparte aussi[2]; deux traits d'une haute civilisation grecque, où l'on ne peut méconnaître, surtout en Laconie, région de la Grèce tout empreinte des traces d'une culture phénicienne, une influence positive d'idées orientales. Toutefois, ces exemples, fournis par l'archéologie grecque, sont-ils suffisants pour établir l'usage phénicien? Le savant Jacobs paraît en avoir jugé ainsi, en donnant son assentiment à l'assertion de M. Creuzer[3], et surtout en alléguant, à l'appui de cette assertion, le fait de l'idole de la *Diane d'Éphèse,* enchaînée par ce peuple[4], et celui des

[1] Pausan. III, 15, 5.

[2] *Idem,* III, 15, 8. L'idée de *sommeil,* qui se trouve jointe à celle de *chaîne,* dans cette idole antique, explique complétement, sans que Pausanias lui-même se soit peut-être bien rendu compte de la vraie signification de l'épithète Μορφώ, l'intention religieuse dont cette statue était l'expression. Cette intention n'a pas moins échappé aux grammairiens récents, tels que Phavorin, *v.* Μορφώ, et même Artémidore, *Oneirocr.* IV, 5, d'après lesquels M. Siebelis se flatte d'avoir suffisamment éclairci le texte de son auteur, en y ajoutant une glose du scholiaste de Lycophron, *ad* v. 449. Mais c'est évidemment dans un autre ordre d'idées qu'il faut chercher l'intelligence de ce curieux simulacre. Il était placé dans un *ancien temple,* ναὸς ἀρχαῖος, où se trouvait une *idole de bois* de la *Vénus armée,* Ἀφροδίτης ξόανον ὡπλισμένης, idole d'un art, ou tout au moins, d'un culte phénicien, telle que celle de la *Vénus* ἔγχειος de *Chypre,* et de la *Vénus* ὡπλισμένη de *Cythère.* D'ailleurs, cette *Morphô* est appelée par Lycophron Ζηρυνθία (et non Ζηρινθία, *Alexandr.* v. 449, ed. Bachman.), et, à ce titre encore, c'est certainement une déesse asiatique. Telle que nous la représente Pausanias, *assise* avec un *voile sur la tête* et des *chaînes aux pieds,* ce devait être une idole phénicienne, dans le genre de la *Vénus du Liban.* Je reviendrai sur ce sujet dans ma *Mythologie de Junon.*

[3] Jacobs, *über den Reichthum der Griechen an plastischen Kunstwerken,* S. 17, 31).

[4] Herodot. I, 26. Il n'est question, dans ce passage d'Hérodote, que d'une *chaîne* ou d'une *corde* attachée, d'une part, au temple de Diane, et de l'autre, au mur d'enceinte de la ville, de manière à lier étroitement cette ville, alors assiégée par Crœsus, à sa divinité tutélaire : Ἀνέθεσαν τὴν πόλιν τῇ Ἀρτέμιδι ἐξάψαντες ἐκ τοῦ νεοῦ σχοίνιον ἐς τὸ τεῖχος. Cette action des Éphésiens tenait évidemment au même ordre d'idées que celle *d'enchaîner les simulacres divins,* pour les empêcher de déserter la cause des peuples qui s'étaient placés sous leur protection. On peut donc en inférer, mais seulement par induction, que l'*idole de la Diane d'Éphèse était en-*

statues de *Rhodes,* liées pareillement pour les empêcher de marcher[1] : deux nouveaux exemples de la même coutume, fournis par des localités déjà bien rapprochées du domaine de l'archéologie phénicienne. A ces exemples, j'ajoute celui des statues de *Bacchus* à *Chios,* autre localité phénicienne, lesquelles étaient également liées[2]. Je fais observer encore que le même usage avait lieu, au témoignage de Polémon, le célèbre périégète, pour les statues de *Diane* à *Érythres* en Ionie[3]; et ici nous sommes proprement sur le terrain phénicien. Je rappelle enfin ce que dit Plutarque, en termes généraux, mais qui, à cause de cette généralité même, pourraient bien renfermer une notion fausse, que *les Tyriens passaient pour avoir l'usage de charger de chaînes les statues de leurs dieux*[4]. D'après ces exemples, qui doivent avoir été bien plus nombreux, à en juger par la manière dont s'exprime Pétrone[5], le fait en

*chaînée.* C'est d'ailleurs ce qui peut se prouver d'une autre manière, à l'aide des monuments figurés, et particulièrement des médailles, qui nous offrent cette antique idole, sous sa forme primitive asiatique, avec les deux bras écartés du corps et soutenus par des espèces de *verges métalliques*, désignées dans un célèbre passage de Minucius Félix (*Octav.* c. XXII) par le mot *verua : Ephesia multis mammis et* VERVBVS *exstructa.* Luc Holstenius, qui a fait une excellente dissertation pour soutenir la leçon *verubus* contre les corrections arbitraires dont elle avait été l'objet de la part des critiques (voy. cette *Dissertation,* publiée à Rome en 1688, à la suite de celle de Ménétrier *sur la Diane d'Éphèse*), expliquait donc cette particularité des *verges métalliques,* qui soutiennent les bras de la Diane d'Éphèse, par le mot *verubus* du texte de Minucius Félix. Mais il n'avait entrevu qu'une partie de la vérité. Le fait est que ce que Minucius Félix appelait *verua,* et ce que Luc Holstenius interprétait par des *appuis, fulcra,* était réellement une *chaîne métallique,* adaptée aux mains de la déesse et scellée à ses pieds, ou à la base même qui supportait l'idole de Diane. C'est ce qui résulte avec certitude de la forme donnée à cet appendice sur les monuments numismatiques, et ce qui devient un trait curieux de cette pratique phénicienne d'enchaîner les simulacres divins.

[1] Eustath. *ad* Dionys. *Perieg.* v. 504. (Cf. Schol. Pindar. *ad. Olymp.* VII, 95.)

[2] Schol. Pindar. *ad Olymp.* VII, 95.

[3] Polemon. *apud* Schol. Pindar. *l. l.*; cf. Polemon. *Fragm.* XC, p. 145, ed. Preller.

[4] Plutarch. *Quæst.* Rom. § 61, t. VIII, p. 347, ed. Reisk : Τύριοι δεσμοὺς ἀγάλμασι λέγονται περιϐαλεῖν.

[5] Petron. *Satyr.* c. CII, p. 619, ed. Bur-

lui-même et son origine phénicienne me semblent donc devoir être admis avec toute probabilité. Quant à l'intention à laquelle se rapporte cet usage, elle ne peut être que d'exprimer de cette manière symbolique, propre au génie de l'Orient, l'idée d'un *dieu soleil engourdi par l'hiver,* tel qu'était certainement le *vieux Saturne* des Romains, tenu enchaîné durant les dix premiers mois de l'année, et délivré de ses liens à l'époque de sa fête, en décembre[1]; coutume singulière, dont le sens, perdu à Rome même pour les savants, avait son explication naturelle dans les croyances naïves de l'Orient et dans les formes symboliques qui en avaient été la première expression.

L'idée d'un dieu solaire, *tenu en captivité,* paraît bien, en effet, avoir été commune aux peuples anciens de cette partie du monde, telle que nous la trouvons rendue dans les figures d'*Æon léontocéphale, terminé en gaîne* et entouré *des replis d'un serpent*[2], qui nous offrent une image certainement dérivée de l'archéologie phénicienne. C'est d'une manière tout à fait analogue que les Égyptiens se représentaient leur *Harpocrate,* expression du *soleil d'hiver, faible des extrémités inférieures, ἀσθενῆ τοῖς κάτωθεν γυίοις*[3], et que, dans leur langue hiéroglyphique, *deux pieds joints ensemble et comme n'en formant qu'un*

mann.: Statuarum *ritu patiemur pannos et* VINCULA? C'est à raison de cet usage que M. Feuerbach reconnaît dans l'*Achille Borghèse, Scult. dell. vill. Pincian.* st. I, n. 9, un *Mars enchaîné,* Ἐνυάλιος ἐνεχόμενος πέδαις, Pausan. III, 15, 5; voy. *der Vaticanische Apollo,* p. 26, 28); idée ingénieuse, qui rentre dans celle que j'ai exposée moi-même, au sujet de cette statue; voy. mon *Achilléide,* IIe part. § 1, p. 54, suiv.

[1] Verr. Flacc. *apud* Macrob. *Sat.* I, 8; cf. Apollodor. *Fragment.* p. 403, ed. Heyn.

[2] Raffei, *Osservaz. etc. Dissert.* VII, tav. III, fig. 1, et tav. IV, fig. 2; Montfaucon, *Antiq. expliq.* t. I, p. II, pl. CCXV; Olivieri, *Antich. crist.* tav. VI; Beger, *Spicileg.* p. 99. Sur ces figures d'*Æon,* où M. Lajard a voulu voir une représentation de *Mithra* (*Nouv. Annal. de l'Instit. archéol.* t. III, pl. XXXVI, 1, p. 1-91), je renvoie mes lecteurs au Mémoire qui aura le même dieu pour objet, et qui fera partie de cette suite de *Mémoires d'archéologie comparée.*

[3] Plutarch, *De Is. et Osir.* § XXIX, t. II, p. 470, Wyttenb. Rapprochez de cette fable celle que rapporte le même Plutar-

*seul, δύο πόδες συνηγμένοι*[1], *συμπεφυκότες*, indiquaient symboliquement *la course du soleil au solstice d'hiver;* car ce procédé graphique des Égyptiens différait très-peu de celui des Phéniciens, d'*enchaîner les statues de leurs dieux,* et il s'y rapportait aussi par l'intention. Mais, pour ne pas nous écarter de notre sujet, c'est à la même idée, comme à la même source, que se rattachent, sans nul doute, les *chaînes indestructibles* dont *Kronos* est chargé, suivant l'*Hymne Orphique*[2], ainsi que le mythe de *Kronos enchaîné et endormi par Briarée dans une île de l'archipel Britannique,* mythe rapporté par Plutarque[3], et si évidemment dérivé d'une source phénicienne. C'est effectivement ce qui résulte du témoignage de Plutarque, qui attribue aux peuples de la *Paphlagonie,* région de l'Asie Mineure où les Phéniciens avaient formé de bonne heure des établissements, l'idée que *la Divinité était enchaînée durant l'hiver et tenue en captivité*[4] : idée proprement phénicienne, comme l'usage d'*enchaîner les statues* de certaines divinités solaires. Le même auteur attribue encore aux Phrygiens une idée équivalente, celle de se représenter le *dieu Soleil* comme *s'endormant l'hiver* et se *réveillant au printemps,* idée qui donnait lieu à des fêtes d'*assoupissement* et de *réveil : τότε μὲν κατευνασμοὺς, τότε δὲ ἀνεργέσεις*[5]. Toutes ces opinions populaires rentrent, au fond, dans la même doctrine hiératique, commune à l'Égypte

que, sur la foi d'Eudoxe, du dieu suprême des Égyptiens, *Zeus-Ammon,* ayant les *jambes jointes ensemble,* de manière à ne pouvoir marcher, *ὡς τῶν σκελῶν συμπεφυκότων αὐτῷ μὴ δυνάμενος βαδίζειν*, *ibid.* § LXII, p. 540, Wyttenb.; c'est exactement la même image. Cf. Plutarch. *De Is. et Os.* § LXV, p. 543, Wyttenb.: *Τίκτεσθαι δὲ τὸν Ἁρποκράτην περὶ τροπὰς χειμερινὰς, ἀτελῆ καὶ νεαρόν.*

[1] Horapoll. II, 3, p. 64, ed. Leemans. Sur ce passage, qui a beaucoup exercé la sagacité des critiques, voy. les observations du dernier éditeur, M. Leemans, p. 304. (Cf. Creuzer, *Symbolik,* t. II, 616, 3e éd.)

[2] *Hymn. Orph.* XIII, 4.

[3] Plutarch. *De Defect. orac.* § XVIII, t. II, p. 718, ed. Wyttenbach.

[4] *Idem, De Is. et Osir.* § LXIX, t. II, p. 550.

[5] *Idem, ibid.* p. 549.

et à la Phénicie, et Jablonsky en avait fait l'observation, mais en la rapportant uniquement à l'Égypte, suivant son habitude[1].

En appliquant cette notion générale à *Hercule,* comme nous y sommes autorisés par le témoignage de Plutarque, il n'est pas sans intérêt pour nous de trouver, dans l'archéologie étrusque, un monument à l'appui de la même coutume, qui paraît avoir été aussi propre à ce peuple, et conséquemment être dérivée de traditions asiatiques. Le monument que j'ai en vue est une figurine en bronze d'*Hercule,* qui fut trouvée dans un tombeau de *Ripa Transona,* l'ancienne *Cupra maritima,* cité étrusque du *Picenum*[2]. Cette figurine, de travail certainement étrusque, avait les extrémités inférieures scellées dans une masse de plomb; et cette particularité, rapprochée d'un autre trait d'archéologie étrusque, l'*anneau* qui se trouve sous lés pieds de certaines figures de divinités étrusques[3], et qui servait à les retenir dans leur temple, à l'aide des chaînes qu'on y attachait; cette particularité, dis-je, n'a pas manqué d'être rapportée, par les antiquaires toscans[4], à l'antique usage de la civilisation asiatique. Nous avons acquis tout récemment une confirmation bien curieuse et bien inattendue de ce trait d'archéologie asiatique, par la découverte de cette statuette de *lion enchaîné,* qui fut trouvée par M. Botta dans un enfoncement pratiqué près des taureaux symboliques à tête humaine, sur l'une des façades du grand monument ninivite de *Khorsabad*[5]. Nul doute, en effet, que cette figure d'un *lion enchaîné,* trouvée à cette place, et répétée sans doute en d'autres

[1] *Panth. Æg.* II, 6, § 13, p. 271.

[2] *Sagg. di Corton.* t. I, dissertaz. v, *Sovra alcune antichità scoperte a Ripatransona,* tab. III, p. 53; Gori, *Mus. Etrusc.* t. I, tab. LXXI, p. 164-165.

[3] Gori, *Mus. Etrusc.* t. I, tab. III, p. 15.

[4] Dempster, *Etrur. Reg.* t. I, p. 73; *Sagg. di Corton.* t. I, p. 60; Gori, *Mus. Etrusc.* t. I, p. 9, 15, 164-165.

[5] Voy. les Lettres de M. Botta sur les découvertes à Khorsabad (Paris, 1845, 8°), *Rapport,* p. 68, pl. LI.

endroits correspondants du même édifice, n'y exprimât symboliquement la même idée que les statues du *dieu Soleil enchaîné;* et nous avons ainsi la preuve péremptoire de cette idée, au moyen d'un monument asiatique d'une authenticité qui ne peut pas plus être mise en doute que son originalité de style.

Mais, pour ne pas nous écarter de notre sujet, de cette première notion, que la statue de *Melkarth* à *Tyr* était tenue *enchaînée* une partie de l'année, il résulte déjà une présomption que ce dieu représentait, dans le système religieux des Phéniciens, une incarnation du *Soleil* au solstice d'hiver. Cette présomption va se changer en certitude par une autre notion plus précise et plus importante encore, qui constitue le trait le plus caractéristique de la légende de l'*Hercule phénicien,* en même temps que le rapport le plus palpable de ce dieu avec l'*Hercule grec.* Nous savons, par un témoignage puisé dans les anciennes annales de *Tyr,* que la fête principale de *Melkarth,* à *Tyr,* s'appelait sa *renaissance* ou son *réveil, ἔγερσις*[1], et qu'elle se célébrait au moyen d'un *bûcher,* où le dieu était censé reprendre, *à l'aide du feu,* une *nouvelle vie*[2]. La célébration de cette fête, dont l'institution remontait au règne du roi Hiram, contemporain de Salomon, avait lieu *au mois Péritius,* dont le deuxième jour répondait au 25 décembre du calendrier

[1] Joseph. *Antiq. Jud.* VIII, 5, 3 : *Πρῶτός τε τοῦ Ἡρακλέους* ἜΓΕΡΣΙΝ *ἐποιήσατο ἐν τῷ Περιτίῳ μηνί.* En rapprochant ce passage de cet autre du *Livre contre Apion*, I, 18 : *Τό τε τοῦ Ἡρακλέους καὶ τῆς Ἀστάρτης τέμενος ἀνιέρευσεν, καὶ τὸ μὲν τοῦ Ἡρακλέους πρῶτον ἐποιήσατο ἐν τῷ Περιτίῳ μηνὶ, εἶτα τὸ τῆς Ἀστάρτης*, il est facile de se convaincre, comme l'a fait observer M. Movers, *die Phœnicier,* t. I, p. 386, que Joseph lui-même, ou son copiste, a commis ici une erreur, en supprimant, dans le texte de Ménandre, qu'il transcrivait, la mention de la *fête* célébrée dans le mois Péritius, et en y substituant la fondation du *temple.*

[2] C'est l'idée qui se trouve exprimée avec une heureuse concision dans ce vers de Nonnus, *Dionysiac.* XL, 398 :

*Λύσας δ' ἐν* ΠΥΡΊ *γῆρας, ἀμείβεται ἐκ* ΠΥΡΌΣ *ἥβην.*

romain [1], et, par une coïncidence qui ne peut être fortuite, ce même jour, 25 décembre, était aussi à Rome le *dies natalis Solis invicti*, qualification sous laquelle *Hercule* était *adoré* à *Tyr* et ailleurs [2]. C'était donc bien la *mort* et la *résurrection* d'un *dieu*

[1] Serv. *ad Æn.* VII, 720; cf. *Calendar. sub Constant. imp. edit.* et Julian. imp. *Orat.* IV, p. 155-156. Add. Jablonsky, *Panth. Æg.* l. II, c. 6, § 41, p. 249-250; Zoëga, *Abhandlungen*, p. 143.

[2] Sur une inscription latine trouvée en Campanie et publiée par Daniele, *Numism. Capuana*, p. 90, l'*Hercule tyrien* est désigné ainsi : SANCTISSIMO HERCVLI TYR. INVICTO; voy. Münter, *Relig. der Karth.* p. 43, 32.). Ces expressions s'accordent avec celles qui s'employaient généralement dans l'antiquité, pour invoquer, tantôt *Mithra*, Ἡλίῳ Μίθρᾳ ἀνικήτῳ, Spanheim, *ad* Julian. *Cæsar.*, p. 144, tantôt le *Soleil*, Διὸς ἀνικήτου Ἡλίου, Burkhardt, *Reisen in Palästina*, Th. I, S. 38. Un marbre grec trouvé en Phrygie, et copié par le colonel Leake, porte cette dédicace :

ΥΠΕΡ
ΒΟΩΝΙΔΙΩΝΠΑ
ΠΙΑΔΙΙCΩΤΗ
ΡΙΕΥΧΗΝΚΑΙ
ΗΡΑΚΛΗΑΝΙΚ
ΗΤῼ

que le savant voyageur croit adressée à *Jupiter Papias, le Sauveur*, et à *Hercule l'Invincible* (*Journ. of a Tour in Asia Minor*, p. 20). Mais il est évident que cette inscription a été mal lue. Il n'y est pas question d'un *Jupiter Papias*, inconnu de toute l'antiquité, mais bien de la *Paphia*, c'est-à-dire, de la *déesse de Paphos*, ΠΑΦΙΗ, comme elle est désignée sur de nombreuses médailles grecques de *Sardes*. L'inscription doit donc se lire : Ὑπὲρ βοῶν ἰδίων· Παφίᾳ, Διὶ Σωτῆρι εὐχὴν, καὶ Ἡρακλῆ ἀνικήτῳ. Du reste, il n'est pas sans intérêt de rapprocher de cette inscription, par laquelle un *troupeau de bœufs* est placé sous la protection de l'*Hercule tyrien*, un bas-relief qui a bien certainement la même intention, bien que le motif n'en ait pas été complétement saisi par Winckelmann, qui a publié (*Monum. ined.* n° 67) ce bas-relief, maintenant placé dans la *Glyptothèque* de Munich, Schorn, *Beschreibung der Glyptothek*, p. 116, n. 131. On y voit représenté, dans une division supérieure, *Hercule, assis* sur des rochers, tenant une *branche d'arbre à la main*, ayant près de lui un *autel allumé*, et, d'un autre côté, son *chien*, dans la même attitude que sur les médailles de *Tyr*; en sorte que tout ce qui est propre à caractériser l'*Hercule tyrien*, y compris le terme de *Priape*, si naturellement associé à la représentation d'un *dieu Soleil*, se trouve ici réuni. Dans la région inférieure, sont figurés des *bœufs*, au nombre de quatre, en attitudes variées, évidemment avec une intention équivalente à celle de l'inscription : ΥΡΕΡ ΒΟΩΝ ΙΔΙΩΝ; intention qui s'exprimait aussi par l'épithète Μήλων, un des surnoms d'*Hercule*, Hesych. *v.* Μήλων, bien qu'il ait régné, dans l'antiquité, plusieurs versions différentes sur le sens de cette épithète; voy. Zenob. *Cent.* V, 22; Μῆλον Ἡρακλῆς; cf. *Append.* Parœmiogr. III, 93 : Μήλειος Ἡρακλῆς; add. Suid. *v.* Μήλιος;

*Soleil* qui se célébraient à *Tyr*, au solstice d'*hiver*, par le *bûcher d'Hercule;* et déjà nous saisissons, dans sa forme primitive et originale, l'un des traits principaux de la légende de l'*Hercule hellénique*. Cette idée d'un dieu *expirant de vieillesse* au temps où la nature elle-même semble perdre toute vitalité, puis *renaissant de ses propres cendres,* était profondément imprimée dans les croyances religieuses de l'Orient; elle avait donné naissance à la fable du *Phénix*, que Nonnus, dans le passage classique dont j'ai cité plus haut les premiers vers, comprend dans la légende de l'*Hercule tyrien*; elle se retrouve, sous des formes diverses et avec des circonstances toujours variées, dans le *bûcher* d'autres divinités solaires, dont j'aurai bientôt occasion de faire mention : on peut donc la considérer comme fondamentale, en même temps que comme essentiellement propre aux divinités qui représentaient les forces vitales de la nature dérivées du soleil. Suivant une autre légende, rapportée par Eudoxe, l'*Hercule phénicien*, tué par Typhon, dans son expédition en Libye, fut rappelé à la vie par l'odeur d'une *caille* que lui fit respirer Iolas[1]. Sans m'arrêter ici sur les particularités de cette

Pollux, I, 30, sqq.; voy. Heyn. *ad* Apollodor. I, 395; Interprett. *ad* Hesych. t. II, p. 593, A; Ott. Müller, *die Dorier*, I, 455; Creuzer, *Symbolik*, II, 620, 1), 621, 1); 2e édit. Il est presque superflu de rappeler que notre bas-relief a été reproduit par Guattani, *Notizie per l'ann.* 1788, tav. III, p. VI-VIII, avec une explication, fondée en partie sur celle de Winckelmann, qui est encore moins satisfaisante. Mais il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ce bas-relief romain un vase peint, de la collection du prince de Canino, qui représente un sujet analogue, c'est à savoir, *Hercule, assis sur un rocher,* surveillant *deux vaches qui allaitent leurs veaux;* dans le champ de la peinture, est un *arbre chargé de fruits*, sur lequel sont perchés *sept oiseaux*. Ce vase, décrit dans le *Muséum étrusque*, n. 1017; voy. aussi Dubois, *Notice de vas. antiq. du pr. de Canino*, n. 78, p. 21, fait maintenant partie de la collection de feu M. Panckouke.

[1] Eudox. *apud* Athen. IX, 392, D (t. III, p. 449, Schw.); cf. Eustath. *ad Odyss.* XI, 601, p. 1702, ed. Rom. : Εὔδοξος δ' ὁ Κνίδιος ἐν πρώτῳ Γῆς Περιόδου τοὺς Φοίνικας λέγει θύειν τῷ Ἡρακλεῖ ὄρτυγας, διὰ τὸ τὸν Ἡρακλέα, τὸν Ἀστερίας καὶ Διὸς, πορευόμενον εἰς Λιβύην, ἀναιρεθῆναι μὲν

légende, qui a laissé plus d'une trace dans les traditions et sur les monuments de la Grèce, je me borne à y relever une variante de la même idée fondamentale d'un *dieu mort et ressuscité*, idée qui était devenue familière aux Juifs, du temps d'Achab et de Jezabel, où le culte tyrien de *Baal* avait acquis, comme on sait, tant de faveur; et c'est ce qui se peut inférer avec toute espèce de raison, de ces paroles moqueuses du prophète Élie, qui ne peuvent s'appliquer qu'au *Melkarth* de *Tyr*[1]: « Criez plus fort, appelez-le à bien haute voix; car c'est bien un dieu; mais en ce moment, peut-être, il médite, ou bien il est occupé à quelque travail; à moins qu'il ne soit endormi, et qu'il n'attende qu'on le réveille; » passage curieux, où M. Movers a signalé, avec la sagacité dont il a donné tant de preuves, plus d'une allusion au mythe de l'*Hercule phénicien*[2], qu'il me semble effectivement impossible d'y méconnaître.

Cette idée d'un *dieu endormi et réveillé*, ou *mort et ressuscité au*

ὑπὸ Τυφῶνος, Ἰολάου δ' αὐτῷ προσενέγκαντος ὄρτυγα καὶ προσαγαγόντος, ὀσφρανθέντα ἀναβιῶναι. Ce passage d'Eudoxe a été cité par Jablonsky, qui, dans sa préoccupation systématique pour l'Égypte, s'efforce d'y voir l'*Hercule égyptien*, contre le texte formel d'Eudoxe, et propose d'effacer la mention des *cailles*, dont il ne saisit pas le rapport avec cet Hercule, en corrigeant ὄρυγας (espèce de *chèvre sauvage*, nommée *antilope*, commune en Libye et en Égypte), au lieu d'ὄρτυγας; *Panth. Æg.* II, § 10, p. 197-198. Mais il n'y a rien à changer dans le texte d'Eudoxe, tel qu'il est cité par Athénée et par Eustathe; et il ne s'y trouve aucune difficulté, quand on l'entend, comme l'a voulu l'auteur lui-même, de l'*Hercule phénicien*, auquel les *cailles* étaient consacrées. Dupuis, adoptant cette correction de Jablonsky, avait vu dans cet ὄρυξ la *chèvre Amalthea* (*Orig. des cult.* II, 350). Mais M. Creuzer maintient avec raison la leçon ὄρτυγας, lue encore par Eustathe dans son exemplaire d'Athénée, et il la justifie par des textes d'Aristote, *Problem.* 30, et de Galien, c. 155, en même temps qu'il reconnaît dans le mythe phénicien l'idée religieuse qui s'y trouve en effet, celle d'un *dieu Soleil défaillant et ressuscité*, *Symbolik*, II, 99-100, 3^e^ édit.

[1] III *Reg.* XVIII, 27 : Ἐπικαλεῖσθε ἐν φωνῇ μεγάλῃ, ὅτι θεός ἐστιν· ὅτι ἀδολεσχία αὐτῷ ἐστι, καὶ ἅμα μή ποτε χρηματίζει αὐτὸς, ἢ μή ποτε καθεύδει αὐτὸς, καὶ ἘΞΑΝΑΣΤΉΣΕΤΑΙ.

[2] Movers, *die Phœnicier*, I, 386.

*solstice d'hiver,* idée si naturellement appropriée au *Melkarth* de *Tyr,* en sa qualité de *dieu solaire d'hiver,* peut donc passer déjà pour suffisamment établie, à l'aide de témoignages puisés à une source phénicienne; mais il importe de s'y arrêter encore, pour en bien saisir l'intention complète. L'existence à *Tyr* d'une fête annuelle, où l'on dressait un *grand bûcher,* et où le dieu qu'on y consumait renaissait à une vie nouvelle, ce fait, articulé en termes exprès par Joseph, ou plutôt par l'historien grec Ménandre, qu'il transcrivait, est indiqué aussi, mais d'une manière plus obscure, dans les fragments de la *Cosmogonie* de Sanchoniaton[1], qui ne sont arrivés jusqu'à nous que défigurés de tant de manières et par tant de mains; et la ressemblance qui se trouve entre cette *Pyra* de *Tyr* et *celle* d'*Hiérapolis,* dont nous devons à Lucien une description si curieuse et si détaillée[2], ne permet pas de douter que l'une et l'autre de ces solennités ne se rapportassent à un même motif. Voilà donc encore un nouveau rapport, tiré du culte d'une *Déesse-Nature,* telle que celle d'*Hiérapolis,* qui confirme, par l'intention qui présidait à cette *Pyra* d'*Hiérapolis,* celle que nous avons attribuée, d'accord en cela avec M. Movers[3], à la *Pyra* de *Tyr.* Nous possédons, à l'appui du *bûcher* d'Hercule à *Tyr,* un autre témoignage, qui, bien que d'une époque récente, n'en est pas moins d'une haute autorité; c'est ce passage des *Recognitiones* de Saint-Clément[4] : *Herculis sepulcrum apud Tyrum demonstratur, ubi IGNE CREMATUS est,* qui exprime une notion, conforme au génie de toute l'antiquité, et confirmée d'ailleurs, pour

[1] Sanchoniat. *apud* Philon. Bybl. p. 18: *Στασιάσαι δὲ πρὸς τὸν ἀδελφὸν Οὔσωον.... παρατριβέντα τὰ ἐν τῇ Τύρῳ δένδρα* ΠΥ͂Ρ *ἀνάψαι, καὶ τὴν αὐτόθι* ὝΛΗΝ *καταφλέξαι·* cf. *ibid.* p. 8. Add. Euseb. *De Laud. Constant.* c. XIII : *Φοίνικες* Μελκάνθαρον (lis. Μελί-*καρθον) καὶ* Οὔσωρον (lis. Οὔσωον) *καὶ τίνας ἄλλους ἀτιμοτέρους θνήτους ἄνδρας θεοὺς ἀνηγόρευσαν.*

[2] Lucian. *De D. Syr.* § 49.

[3] Movers, *die Phœnicier,* I, 394.

[4] Clem. *Recognit.* x, 24.

l'*Hercule* de *Gadir,* le même que celui de *Carthage* et de *Tyr,* par Méla[1] et par Justin[2]. Mais il y avait encore, dans l'institution de cette fête, une autre idée qui se rattachait à tout un ensemble de croyances, dont le *feu* était le symbole; c'est celle qu'un mortel consumé sur le bûcher *s'unissait à l'éther* et par là à *la divinité*[3]; idée qui revient à ce dogme chaldéen, que le *monde créé devait lui-même se régénérer par un incendie*[4]. De là, les sacrifices de *jeunes enfants passés par le feu* en l'honneur de *Moloch,* si fréquents chez les Phéniciens et même chez les Juifs[5]; de là aussi ce rite qui se pratiquait à *Castabala,* en Cappadoce, en l'honneur d'une divinité du même ordre que la compagne de *Moloch,* rite consistant en ce que les jeunes prêtresses fissent leur preuve de chasteté, *en marchant sur des charbons ardents*[6]; d'où résultait cette *purification par le feu,* idée fondamentale dans toutes les religions de l'Asie[7], qui se retrouve dans plus d'une des tradition mythiques de la Grèce.

[1] Méla, III, 6.

[2] Justin. XLIV, 5; cf. XVIII, 4.

[3] Lucian. *De mort. Peregrin.* § 33 : *Χρῆναι γὰρ τὸν Ἡρακλείως βεϐιωκότα, Ἡρακλείως ἀποθανεῖν, καὶ ἀναμιχθῆναι τῷ αἰθέρι.*

[4] Beros. *apud* Senec. *Quæst. nat.* III, 29.

[5] Les témoignages bibliques sur ces sacrifices à Moloch sont trop nombreux et trop connus pour avoir besoin d'être cités.

[6] Strabon, XII, 537, E: *Ἐν τοῖς Κασταϐάλοις ἐστὶ τὸ τῆς Περασίας Ἀρτέμιδος, ὅπου φασὶ τὰς ἱερείας γυμνοῖς τοῖς ποσὶ δι' ἀνθρακιᾶς βαδίζειν ἀπαθεῖς.* Au lieu de *Περασίας*, mot qui doit être altéré, je lis *Περσίας*. Le culte de la *Diane persique*, *Περσία*, comme elle est appelée par Diodore, V, 77, ou ΠΕΡΣΙΚΗ, comme elle nous est connue par de nombreuses médailles de Lydie, était répandu dans toute l'Asie Mineure; voyez ma Notice sur quelques médailles grecques inédites des rois de la Bactriane, p. 15-16, 2). Entre autres monuments de ce culte de la *Diane Persique*, *Ἄρτεμις Περσία*, répandu dans l'Asie Mineure, et associé à celui de l'*Hercule Assyro-Phénicien,* je rappellerai ce que nous apprend le même Diodore, XX, 27, de l'existence d'un *Ἡρακλεῖον*, près d'un *Περσικόν*, à *Caunus,* ville du littoral de la Carie.

[7] Movers, *die Phœnicier,* I, 332. Je ne sais jusqu'à quel point il serait permis de rattacher à la même idée ce que nous savons de l'usage des anciens gymnosophistes de l'Inde, d'acquérir l'immortalité en se faisant consumer *sur un bûcher.* L'exemple de Calanus est le trait le plus célèbre que nous puissions citer de cette superstition asiatique, et les détails donnés par Arrien, à ce sujet, *de Expedit Alex.* VII, 3, s'accordent avec tout ce que nous

Ainsi, le fils du roi d'*Éleusis, passé par le feu* pour recevoir l'immortalité, à l'exemple du fils du roi de *Byblos*[1], est une fable, où l'on ne peut pas plus méconnaître un caractère oriental, que l'intention dérivée d'un culte asiatique, où le *feu* était un *moyen* et un *symbole de purification*. L'usage grec, attesté dans l'*Antigone* de Sophocle : *Καὶ πῦρ διέρπειν, καὶ θεοὺς ὁρκωμοτεῖν*[2], n'a, certainement, ni une autre origine, ni un autre motif; et l'idée d'*apothéose*, qui trouva sa plus haute expression dans le *bûcher de l'Hercule grec*[3], imité de *celui de l'Hercule tyrien*, n'est qu'une des applications les plus frappantes de ce dogme de la théologie asiatique.

connaissons des religions des peuples sémitiques, surtout la particularité des objets précieux en *étoffes*, en *vases d'or* et d'*argent*, envoyés par Alexandre à Calanus, pour être brûlés avec lui sur son bûcher : *Τῶν δὲ δὴ ἐκπωμάτων ἢ στρωμάτων ὅσα ἐμβληθῆναι εἰς τὴν* ΠΥΡᾺΝ *κόσμον αὐτῷ τετάχει Ἀλέξανδρος*. Or nous savons à présent, par la relation du prêtre bouddhiste chinois, Fa-Hian, que c'était là aussi un trait de superstition en usage chez les bouddhistes de l'Inde, puisque c'est ainsi qu'*Ananda*, le disciple de Sakya Muni, termina ses jours au *confluent des cinq rivières*, à l'exemple de son maître lui-même, le IVe bouddha (Sakya Muni); et le colonel Sykes n'a pas manqué de relever cet accord, si remarquable en effet, des traditions bouddhiques et des relations grecques, *Notes on the religions, moral, and political state of ancient India*, dans *the Journal of the royal Asiatic Society*, n° XII, mars 1841, p. 303-304, 4), sans étendre d'ailleurs au delà de l'Inde ce rapprochement, qui eût trouvé dans l'Asie sémitique bien plus d'applications encore, et qui doit tenir, dans toute cette partie de l'ancien monde, à un même ordre de croyances religieuses.

[1] Apollodor. I, 5,1; cf. Heyn. *ad h. l.*; Plutarch. *de Isid.* c. XVI.

[2] Sophocl. *Antigon.* v. 265; cf. Schol. *ad h. l. cum not.* Brunck.

[3] Apollodor, II, 7, 7 : Καιομένης δὲ τῆς ΠΥΡΑ̃Σ *νέφος ὑποστὰν μετὰ βροντῆς αὐτὸν* (Ἡρακλέα) *εἰς οὐρανὸν ἀναπέμψαι. Ἐκεῖθεν δὲ τυχὼν* ἈΘΑΝΑΣΊΑΣ, κ. τ. λ. Theocrit. *Idyll.* XXIV, 81 : *Θνατὰ δὲ πάντα* ΠΥΡᾺ *Τραχίνιος ἕξει;* Lucian. *Hermot.* § 7, t. IV, p. 10, Bip. : *Καὶ γὰρ ἐκεῖνος* (Ἡρακλῆς) *ἀποβαλὼν ὁπόσον ἀνθρώπειον εἶχε, καὶ καθαρόν τε καὶ ἀκήρατον φέρων τὸ θεῖον, ἀνέπτατο ἐς τοὺς θεοὺς διευκρινηθεν* ὙΠῸ ΤΟΥ̃ ΠΥΡΌΣ. Cf. Buttmann, *über den Mythos des Heracles*, S. 37-38 (*Mythologus*, I, 266). C'est aussi là l'idée symbolique, d'accord avec l'essence même du mythe d'Hercule, comme l'émanation la plus puissante du *dieu Soleil*, que M. Creuzer a trouvée dans le *bûcher de l'Œta* (*Symbolik*, t. II, p. 611, 3e édit.).

Ce *bûcher* de *Melkarth* à *Tyr,* ainsi expliqué d'après tout un ensemble de croyances religieuses, où l'idée du *soleil* et l'action du *feu* se combinaient d'une manière à la fois réelle et symbolique, est une particularité si importante du mythe de l'*Hercule tyrien,* et conséquemment, de l'*Hercule grec,* que j'ai besoin d'y ajouter encore de nouveaux éclaircissements. On sait qu'*Adonis* était aussi pour les Phéniciens un *dieu Soleil,* mais un *Soleil du printemps,* dont la mort, causée par *Mars* ou par le *sanglier de Mars,* offrait une image emblématique des fleurs et des fruits de la terre détruits par les ardeurs de la canicule. La légende de ce dieu *perdu* et *retrouvé, mort* et *ressuscité,* devait donc admettre, dans les diverses contrées de l'Orient où son culte était célébré par des fêtes analogues à son principe, l'érection d'un *bûcher,* pour figurer la *mort* et la *résurrection* du jeune *dieu Soleil.* C'est effectivement ce qui avait lieu *en Chypre,* ainsi que nous l'apprenons d'un parœmiographe grec[1], le seul auteur ancien, à ma connaissance, à qui nous devions cette particularité curieuse, négligée par M. Roulèz[2] et par M. Movers lui-même[3], mais qui n'avait pourtant pas échappé au vaste savoir de M. Creuzer[4]. Chez les Perses eux-mêmes, mais il est vrai à l'époque des Sassanides, le culte d'*Adonis,* qui, pour eux aussi, était un simulacre des biens de la terre consumés au moment de leur maturité par l'ardeur du soleil, le culte de ce dieu se célébrait avec toutes les cérémonies qui se pratiquaient en

[1] Diogenian. *Præfat.* p. 180, edit. Schneidew.: Καὶ γὰρ τῷ Ἀδώνιδι ἐν Κύπρῳ τιμηθέντι ὑπὸ τῆς Ἀφροδίτης μετὰ τὴν τελευτὴν οἱ Κύπριοι ζώσας ἐνίεσαν περιστεράς· αἱ δὲ ἀποπτᾶσαι καὶ διαφυγοῦσαι αὖθις ἀδοκήτως εἰς ἌΛΛΗΝ ἐμπεσοῦσαι ΠΥΡᾺΝ διεφθάρησαν.

[2] Dans sa *Dissertation sur les Adonies,* lue à l'Académie de Bruxelles et insérée dans le journal *l'Institut,* n. 73, 1842, p. 6-9 (*Mélanges,* Fascicule III, § 13, p. 1-17).

[3] Voyez l'exposition, très-savante d'ailleurs et remplie d'aperçus ingénieux, que M. Movers a faite du *Mythe d'Adonis,* dans ses *Phœnicier,* I, 191, ff.

[4] *Zur Gallerie der alten Dramatiker,* S. 115, 241).

Syrie, et de plus, avec l'érection d'un *bûcher:* c'est ce que nous apprend Ammien Marcellin, dans un des passages les plus curieux de son Histoire, à l'occasion de la mort du fils d'un des rois alliés de Sapor[1]. Mais, où l'analogie avec le mythe tyrien, dans cette érection symbolique d'un *bûcher,* se montre surtout sensible, de manière à compléter pour nous la connaissance de cette particularité du culte phénicien et l'intelligence des idées qui s'y rattachaient, aussi bien dans cette religion que dans la mythologie grecque, c'est dans le mythe de l'*Hercule pamphylien*, qui se nommait *Er,* et qui, sous ce nom, certainement sémitique[2], devait être une des formes asiatiques de l'*Hercule assyro-phénicien,* dont nous cherchons à nous faire une idée aussi exacte et aussi complète que possible.

§ 3. Les Pamphyliens adoraient un *dieu,* ou *héros déifié,* qui, après être resté *exposé douze jours sur un bûcher, renaissait à une vie nouvelle.* C'est à cette seule notion, avec le nom même de ce dieu, *Er, fils d'Arménius*[3], que se réduit aujourd'hui sa légende, telle que nous l'a transmise Platon[4], qui l'avait cer-

[1] Ammien. Marcell. XIX, 1 et 2 : « Feminæ vero miserabili planctu, .....spem « gentis solitis fletibus conclamabant, ut « lacrimare sæpe spectantur cultrices Veneris in solemnibus ADONIDIS sacris, « quod SIMVLACRVM aliquod esse FRVGVM ADVLTARVM religiones mysticæ « docent. Post INCENSVM CORPVS, etc. »

[2] C'est ce qui sera démontré plus bas, p. 35-38.

[3] Ce nom d'Ἀρμενίου, dont la variante Ἀρμονίου, donnée par Plutarque (voy. ci-dessous, p. 34, 1), n'est pas moins fautive, a paru justement suspect à M. Movers, qui propose de lire Ὀρμάσδεως, sur la foi de Platon, qui croyait *Zoroastre fils d'Oromasdès, Alcibiad.* I, p. 122; cf. Agath. II, 24, p. 117, Bonn., ou bien Ἀρειμανίου, leçon qui s'approcherait plus encore de celle des manuscrits de Platon; voy. ses *Phœnicier,* t. I, p. 349,*).

[4] Platon. *De Republ.* l. X, t. VII, p. 214-5, ed. Bekker. : Ἀλλ' *οὐ μέντοι σοι,* Ἀλκίνου *γε ἀπόλογον ἐρῶ, ἀλλ' ἀλκίμου μὲν ἀνδρός,* Ἠρὸς *τοῦ* Ἀρμενίου, *τὸ γένος* Παμφύλου· *ὅς ποτε ἐν πολέμῳ τελευτήσας,. . . ὑγιὴς μὲν ἀνῃρέθη, κομισθεὶς δὲ οἴκαδε, μέλλων θάπτεσθαι,* ΔΩΔΕΚΑΤΑΪΟΣ ἘΠῚ ΤΗ͂Ι ΠΥΡΑ͂Ι *κείμενος,* ἈΝΕΒΊΩ, *κ. τ. λ.*

tainement recueillie à sa source même, dans ses voyages en Asie. Il est fait mention de ce personnage mythologique dans beaucoup d'écrivains anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques[1], malheureusement, sans que ces allusions, plus ou moins expresses, et presque toutes fondées sur le témoignage de Platon, ajoutent beaucoup pour nous à la connaissance de l'idée religieuse dont le dieu en question était une des personnifications mythiques. Clément d'Alexandrie ajoute pourtant une notion curieuse; c'est qu'il se nommait aussi *Zoroastre*, et qu'il avait laissé des *livres sacrés*[2]. Ce qu'observe le même auteur, à l'appui de cette tradition mythologique, que les *douze jours* passés *sur le bûcher* faisaient allusion à l'*ascension des âmes* et à *leur passage à travers les douze signes du zodiaque*, aussi bien qu'*aux douze travaux d'Hercule*, est sans doute une conjecture propre au savant docteur d'Alexandrie; mais c'est aussi une idée qui peut avoir été puisée dans les croyances de l'Asie, et qui peut fort bien aussi lui avoir été suggérée par l'opinion même des peuples pour qui cette exposition solennelle d'un *dieu mort* et *ressuscité sur un bûcher*, où il était resté placé *douze*

[1] Plutarch. *Sympos.* IX, 5, tom. VIII, p. 951, Reisk. : Τὸν αὐτάγγελον τῶν ἐν ᾄδου, Πάμφυλον γένος Ἁρμονίου (?) πατρὸς, Ἥραν (lis. Ἧρα) δ' αὐτὸν ὀνομάζειν, κ. τ. λ.; Valer. Maxim. I, 8, I; Macrob. *Somn. Scipion.* I, 2 et 5; Justin. *Cohort. ad Gent.* p. 101; Origen. *contr. Cels.* II, 16, t. I, p. 402, ed. Paris; Cyrill. *contr. Julian.* VII, p. 250, C; Theodoret. *Serm.* XII, p. 653; S. August. *De civit. Dei*, XXII, 28. Parmi les critiques modernes, consult. Leopard. *Emendat.* IX, 2; Gataker. *ad* M. Antonin. IV, § 48, p. 131; Wyttenbach, *ad* Plutarch. *De ser. Num. vindict.* p. 90; Ast. *ad* Platon. *De republ.* l. X, § 12.

[2] Clem. Alex. *Stromat.* l. V, 14, § 104, p. 710, ed. Potter. : Ἠρὸς τοῦ Ἀρμενίου, τὸ γένος Παμφύλου,... ὅς ἐστι Ζοροάστρης· αὐτὸς γ' οὖν ὁ Ζοροάστρης γράφει. Τάδε συνέγραψεν Ζοροάστρης ὁ Ἀρμενίου, τὸ γένος Πάμφυλος, ἐν πολέμῳ τελευτήσας, ἐν ᾅδῃ γενόμενος ἐδάην παρὰ θεῶν. Τὸν δὴ Ζοροάστρην τοῦτον ὁ Πλάτων ΔΩΔΕΚΑΤΑΙ̃ΟΝ ἘΠῚ ΤΗ̃Ι ΠΥΡΑ̃Ι κείμενον ἀναβιῶναι λέγει. Τάχα μὲν οὖν τὴν ἈΝΆΣΤΑΣΙΝ, τάχα δὲ ἐκεῖνα αἰνίσσεται, ὡς διὰ τῶν ΔΩΔΕΚΑ ΖΩΔΊΩΝ ἡ ὁδὸς ταῖς ψυχαῖς γίνεται εἰς τὴν ἀνάληψιν, κ. τ. λ.

*jours de suite,* avait certainement un motif religieux et un sens symbolique; et, cela posé, rien ne nous empêche de croire que Clément ne nous ait transmis à cet égard la véritable intention de ce culte qui, par son siége, la Pamphylie, par la forme du *bûcher,* sous laquelle se produisait cette idée religieuse, et enfin par le *nom* même du dieu, se rattachait intimement au culte du *dieu Soleil assyro-phénicien.* Effectivement, ce nom de *Er* ne peut guère s'interpréter autrement que comme la transcription grecque du radical sémitique *or* (אוֹר ,אֹר), *lumière*, *our* (אוּר), *feu,* qui, en composition avec d'autres mots et dans quelques-uns de ses dérivés, se prononçait *Ar* et *Er.* Du nombre de ces dérivés, celui de *Ari* (אֲרִי), *lion,* est certainement le plus remarquable, par le rapport à la fois philologique et symbolique qui s'y trouve entre le *feu* et le *lion*, animal qui, dans tous les systèmes religieux de l'Asie, joua un si grand rôle comme symbole de la *chaleur* pernicieuse et dévorante du *soleil,* attribution qu'il devait à sa *nature ignée.* Mais j'appellerai surtout ici l'attention de mes lecteurs sur le mot *Ariel*[1] (אֲרִיאֵל), *lion de Dieu,* qui revient si souvent dans la Bible, et dont les *Septante* ont presque toujours conservé, dans leur texte grec, la transcription hébraïque, Ἀριήλ. On sait que le principal siége de la religion des Moabites, qui avaient pour dieu suprême *Moloch* ou *Chamos, dieu Soleil,* s'appelait *Ar*[2], dénomination qui appartient, il est vrai, à un autre ra-

[1] Gesen. *Lexic. Hebr. h. v.* p. 92, A.

[2] Il est vrai que ce nom de la cité des Moabites, comme il est écrit, dans le livre des Nombres, XXI, 28, et dans Isaïe, XV, 1, ער־מואב (*Ar-Moab*), avec un *aïn,* et non un *aleph,* appartient ainsi à une toute autre racine; ce qui infirme le rapprochement que je fais ici, et conséquemment, l'induction que j'en tire. Le mot *ar,* écrit comme il l'est dans la Bible, signifie *ville;* et, d'après cela, *Ar-Moab* voudrait dire tout simplement la *ville,* la *métropole des Moabites.* Toutefois, il est difficile que les Grecs aient traduit le nom de cette ville par *Aréopolis,* ce qui signifierait *ville de la ville*, et tendrait à faire croire qu'ils ne

dical[1], mais qui ne diffère que par la prononciation du nom de la *ville* ou du *pays des Chaldéens*, patrie d'Abraham, appelée *Ur*, dans la Genèse[2]. Or, nous apprenons par l'*Onomasticon* d'Eusèbe[3], que cette ville des Moabites, nommée depuis Ἀρεόπολις, s'appelait Ἀριήλ à l'époque hébraïque, et que ce mot, qui signifiait *lion*, désignait aussi l'*idole* de ce peuple, peut-être parce qu'elle portait une *face de lion*. Hésychius[4] interprète aussi le mot Ἀριήλ par *lion;* ce qui semble justifier encore cette conjecture. Mais, ce qui est certain, à la fois par le témoignage d'Eusèbe, cité plus haut, et par les médailles

connaissaient pas la valeur du mot hébreu, *interpretabantur veri etymi ignari*, comme dit M. Genesius, *Lexic. h. v.* p. 791, A; car j'ai peine à me prêter à cette supposition, que les Grecs, fixés depuis plusieurs siècles en des pays où l'on parlait l'hébreu, le phénicien, le syriaque, aient ignoré la signification du mot *ville* dans les divers idiomes sémitiques; et ce qui rend cette supposition plus difficile à admettre, c'est qu'il faut aussi l'appliquer à Eusèbe, qui, en interprétant l'ancien nom Ἀρινά ou Ἀριήλ, de la ville des Moabites, par Λέοντα, ne pouvait pas ne pas avoir sous les yeux ou dans la pensée une transcription hébraïque de ce nom, où l'*aïn* fût remplacé par l'*aleph*. Ensuite, et c'est ce que paraît n'avoir pas su M. Gesenius, les médailles d'*Aréopolis* (Rabbat-Moab) ont pour type le *dieu Mars;* ce qui est bien d'accord avec le nom *Aréopolis*. Enfin, il n'est pas sans exemple que les lettres *aïn* et *aleph* aient été mises à la place l'une de de l'autre; ce qui est peut-être le cas du nom de la ville de Moab, écrit avec un *aïn*, au lieu de l'être avec un *aleph*.

[1] Gesen. *Lexic. Hebr., v.* עָר; cf. *Numer.* XXI, 15 et 28,

[2] *Genes.* XI, 28, 31; XV, 7, cf. *Nehem.* IX, 8; ajout. le témoignage suivant d'Eupolème, *apud* Euseb. *Præp. Ev.* IX, p. 418: Ἐν πόλει τῆς Βαβυλωνίας Καμαρίνῃ, ἥν τίνες λέγειν ΟΥ̓ΡΊΗΝ· εἶναι δὲ μεθερμηνευόμενον Χαλδαίων πόλιν. Ce nom de *Kamarina*, donné à la ville en question, se rapporte certainement à un *culte lunaire*, puisque *kamar* est le nom arabe de la *lune*. Le même nom avait été connu des Grecs, sans doute dès une très-haute époque; et l'on en a la preuve par le nom de *Kamarina* donné à une ville de Sicile, colonie des Rhodiens, dont les médailles attestent un culte lunaire, Eckhel, *Num. veter.* p. 16, et par l'épithète ΚΑΜΑΡΕΙΤΗΣ, sous laquelle est désigné le *dieu Lunus* sur des médailles de *Nysa* de Carie, Eckhel, *D. N.* t. II, p. 587.

[3] P. 401, ed. Martianay.: Ἀρινὰ ἡ καὶ Ἀριήλ· λέοντα ταύτην εἶναι φασὶ τὴν Ἀρεόπολιν. Ἐπειδὴ καλοῦσιν εἰς ἔτι καὶ νῦν Ἀριὴλ τὸ εἴδωλον αὐτῶν οἱ τὴν Ἀρεόπολιν οἰκοῦντες, ἀπὸ τοῦ σέβειν τὸν Ἄρεα, ἐξ οὗ καὶ τὴν πόλιν ὠνόμασαν.

[4] Hesych. *v.* Ἀριήλ· λέων; *Idem*, *v.* Ἀριώθ, ἡ λέαινα, ὑπὸ Σύρων; cf. Interpret. *ad h. l.*

de la ville des Moabites[1], qui portait, à l'époque romaine, le nom de *Rabatmôma* (Rabbat-Moab), c'est qu'elle adorait alors le dieu grec *Arès* (Mars), sans doute à cause que ce dieu, par son origine orientale, était identique au *dieu-feu assyrien,* et parce que son nom même, Ἄρης, dérivait du radical sémitique *Ar, feu.* Ailleurs même que chez les Moabites, nous trouvons le mot *Arièl* employé avec l'idée de *feu,* notamment dans un passage célèbre d'Ézéchiel[2], où ce mot désigne l'endroit du temple de Jérusalem où brûlait le *feu éternel, l'autel de l'holocauste,* et là il n'est pas douteux qu'il ne signifiât proprement, d'accord avec le sens des deux radicaux dont il se compose, le *feu de Dieu,* φῶς Θεοῦ, suivant l'interprétation de Théodoret, ou *lux Dei,* selon celle de saint Jérôme[3]. Je n'oserais pas assurer que, dans l'endroit d'Isaïe où il est question de la *ville d'Arièl assiégée par David*[4], le prophète ait entendu *Jérusalem,* quoique cela soit bien probable[5], malgré la glose ajoutée ici par les *Septante,* et portant le *nom de Moab,* qui n'est pas dans le texte hébreu. Mais, quoi qu'il en puisse être, il est du moins bien avéré que, chez les Moabites, le mot *Arièl,* pour désigner à la fois la *ville* et l'*idole*[6], embrassait, dans une signification commune, les idées de *dieu,* de *feu* et de *lion,* idées corrélatives, en effet, et si naturellement associées l'une à l'autre dans l'idiome parlé et dans le langage symbolique d'un peuple qui adorait un *dieu-feu,* un *dieu Soleil,*

[1] Eckhel, *Doctr. Num.* t. III, p. 504.

[2] Ezechiel. XLIII, 15 : Καὶ τὸ Ἀριὴλ πηχῶν τεσσάρων; 16 : Καὶ τὸ Ἀριὴλ πηχῶν δώδεκα μήκους.

[3] Gesen. *Lexic. Hebr. v.* אֲרִיאֵל, 2 : *Focus Dei;* cf. Ezechiel. XLIII, 15, 16.

[4] Isaï. XXIX, 1 : Οὐαὶ Ἀριὴλ πόλις, ἣν ἐπολέμησε Δαυίδ.

[5] C'est du moins l'opinion de Gesenius, *Commentar über den Iesaïa,* XXIX, 1, p. 851, contre l'interprétation de Théodotion, suivie par Eusèbe, par Théodoret et par saint Épiphane; voy. aussi Hitzig, *Commentar zum Iesaïa,* p. 351.

[6] C'est, en effet, ce qui résulte du témoignage d'Eusèbe, cité plus haut, p. 36, n. 3.

et qui le représentait par le symbole du *lion*[1]. J'en citerai pour dernière preuve un témoignage bien curieux, qui est un fragment de quelque chant héroïque du temps de David, lequel nous a été conservé dans le IIe livre *des Rois*[2] : « Ce fut lui qui terrassa les deux *fils d'Arièl* (les deux héros) de Moab; lui qui descendit dans la fosse et qui y tua le lion dans la saison de la neige ; » paroles empreintes d'une couleur toute hiératique, où il est difficile de ne pas voir, avec M. Movers[3], une allusion assez directe à ce dieu des Phéniciens, le même que celui des Moabites, qui *mourait au solstice d'hiver,* et qui était symbolisé par le *lion.*

La forme sémitique et la valeur propre du nom de l'*Hercule pamphylien Er* se trouvant ainsi déterminées d'une manière qui paraît aussi plausible que le comportent des recherches de ce genre, il est curieux de rechercher les traces qui peuvent s'être conservées de ce nom, même dans la langue grecque, où tant d'éléments sémitiques furent introduits par le commerce des Phéniciens. J'ai déjà rapporté l'étymologie du nom grec d'*Hercule,* Ἡρακλῆς, dont il est bien avéré que la littérature grecque elle-même n'a jamais pu rendre un compte satisfaisant, et que, dans la supposition, certainement la plus plausible, d'une origine sémitique, M. Movers dérive du radical *Ar* ou *Er,* combiné avec un autre mot employé assez souvent en composition, יָכֹל, qui signifie *valuit, prævaluit, pervicit,* de manière à composer le nom *Ar-chal*, qui se retrouve dans le nom du dieu phénicien, fondateur de *Gadir,* Ἀρκαλεύς[4], le

[1] Sans dissimuler toutefois la difficulté philologique qui résulte de ce que les deux mots אר et ער, exprimant l'un, l'idée de *feu* et de *lumière,* l'autre, le *nom* de la *ville de Moab,* représentent des radicaux différents, puisque l'un s'écrit par un א, l'autre par un ע. Mais sur cette difficulté, qui ne me paraît pas grave, je m'en réfère au jugement des philologues; voy. p. 35, n. 2.

[2] II *Reg.* XXIII, 20; add. *Paralip.* XI, 22.

[3] Movers, *die Phœnicier,* I, 335.

[4] Le même, *là même,* I, 432-433.

même certainement que l'*Hercule tyrien*. Mais, à part cette étymologie, qui, tout ingénieuse et conforme qu'elle est aux règles de l'analogie, peut encore donner lieu à quelque difficulté, il suffit de parcourir les rares documents qui nous restent de l'histoire des dynasties asiatiques, pour y retrouver, même à travers les transformations que les noms propres ont subies en passant par des mains grecques, plusieurs de ces noms, dont le radical *ar* ou *er* forme l'élément principal. Tel est ce roi mythologique des Arabes, Ἀριαῖος, associé à *Bélus* pour la conquête de Babylone[1], dont Diodore de Sicile fait mention, sans doute sur la foi de Ctésias. Tel est, chez les Assyriens, l'*Ar-Bélus*[2] ou *Ar-Bylas*[3], prédécesseur de Ninus; tel est aussi ce roi des Sidoniens nommé par Homère *Arybas*, nom qui, dans sa vraie forme phénicienne, dut s'écrire *Ari-Bâl* (ארי־בעל). *Areios, Ar-ma-Mithra, Ar-a-Belus*, sont encore des noms assyriens fournis par l'histoire[4], où l'on ne peut méconnaître le radical en question, non plus que dans les noms d'Ἀριαῖος[5], un des satrapes du jeune Cyrus, d'Ἀριϐαῖος, roi de Cappadoce[6], d'*Ardys*, un des anciens rois de Lydie[7]; et je citerai encore, chez les Pamphyliens, adorateurs du dieu *Er*, le tyran Ἀρδιαῖος ou Ἀρίδαιος, nommé par Platon[8], par Plutarque[9] et par saint Justin[10]. En grec, il me semble hors de doute que les mots Ἥρως, Ἄρης, Ἀρετή, Ἄῤῥην, avec leurs dérivés, procèdent de la même source; car ils répondent tous, dans leurs significations si diverses, à une même idée fonda-

[1] Ctes. *apud* Diodor. Sic. II, 1.

[2] Beros. *Fragment.*, p. 61, ed. Richter.

[3] Glycas, p. 244, ed. Bonn.

[4] Beck, *Weltgeschichte*, B. I, Th. I, S. 194; Movers, *die Phœnicier*, I, 337.

[5] Xenophon. *Anabas.* I, 8, 3; cf. Diodor. Sic. XIV, 22, *ubi vid.* Wesseling.

[6] Xenophon. *Cyropæd.* II, 1, 2; IV, 2, 19.

[7] Herodot. I, 15.

[8] Platon. *De Republ.* X, t. VII, p. 217-218, ed. Bekker.

[9] Plutarch. *De ser. Num. vind.* p. 89, ed. Wyttenbach. Cf. *ibid.* p. 103.

[10] S. Justin. *Cohort. ad Gent.* p. 29, A.

mentale; ce qui ne peut s'expliquer que par un radical commun; à quoi j'ajoute que cela me paraît plus sensible encore, et surtout plus curieux pour le nom d'Ἄρητος, qui était celui que les Macédoniens donnaient à *Hercule*[1]; car ici le nom de l'*Hercule pamphylien Er,* et le radical *ar* d'un des noms de l'*Hercule tyrien,* se retrouvent seuls avec une terminaison grecque.

Il résulte de tous ces rapprochements que l'*Hercule pamphylien Er* était un *dieu Soleil,* dont le nom exprimait l'idée du *feu,* et dont le culte se célébrait par un *bûcher,* où le dieu restait exposé *douze jours;* après quoi *il ressuscitait:* double notion qui rentre tout à fait dans la connaissance que nous avons déjà acquise de l'*Hercule tyrien,* considéré principalement comme *dieu Soleil, au solstice d'hiver.* Ce point établi, il n'est pas sans intérêt d'en rapprocher le nom de Ζοροάστρης, donné à l'*Hercule pamphylien Er* par Clément d'Alexandrie; car ce nom, soit qu'on l'applique au personnage si problématique qui passe pour l'instituteur de la religion des Perses, ou bien à tout autre personnage mythologique, n'en représente pas moins, dans sa forme chaldéenne, Ζαράτης ou Ζάρατος[2], le radical sémitique זָהַר (*splenduit*), et son dérivé זֹהַר (*splendor*

[1] Hesych. *v.* Ἄρητος· Ἡρακλῆς παρὰ Μακεδόσιν. C'est peut-être à la même source qu'il faut rapporter le mot Ἥραιος, autre nom d'*Hercule,* Hesych. *v.* Ἥραιον, Ἡρακλέα, dont les interprètes n'ont certainement pas rendu un compte satisfaisant, en l'écrivant Ἥραιον, *Junonium.* Je ne sais non plus si l'on ne pourrait pas rapporter à la même étymologie cette autre glose d'Hésychius : Ἡρὰ καλόν· τὸν Ἡρακλέα εἰς βοήθειαν ἐκάλουν γενομένης βίας, que ni les commentateurs, *ad h. l.* t. I, p. 1650, ni M. Lobeck, *Aglaopham.* t. I, p. 1172, n'ont pu suffisamment expliquer. L'idée la plus naturelle, bien qu'elle ne soit encore venue à personne, est sans doute que le mot Ἧρα (et non Ἥρα), désigne l'*Hercule pamphylien,* dont le nom à l'accusatif est écrit Ἧρα dans Plutarque, *Symposiac.* IX, 5, t. VIII, p. 951, Reisk.

[2] Sur les diverses formes du nom grec Ζάρατος, Ζαράτης, Ζαράδης, transcription du nom chaldéen, voy. Gesenius, *De inscript. Phœnicio-Græca, etc.* (Halæ, 1825, in-4°), p. 19-21.

*cœli*[1]), qui expriment très-bien l'idée de *feu* et de *lumière* propre au *dieu Soleil pamphylien;* conséquemment, ce double nom ne fait que reproduire la même notion sous une autre forme; et l'on peut présumer que, en Phénicie même, *Hercule,* en cette qualité de *dieu Soleil,* portait aussi le nom de *Zohar;* du moins, c'est ce qu'il est permis d'inférer du nom de *Zorus, Zaras* ou *Azoros,* donné au fondateur de *Carthage,* d'après les rapports mythologiques qui existent entre la nymphe *Carthago* et l'*Hercule tyrien*[2], et d'après ce nom même de *Zorus* ou *Zaras,* qui ne peut être que la transcription plus ou moins altérée du sémitique *Zohar.*

Mais à cette idée principale du mythe d'*Hercule* à *Tyr* venaient nécessairement se joindre plus d'une idée accessoire, qui produisirent à leur tour plusieurs modifications dans ce mythe, et qui durent conséquemment se réfléchir dans les monuments qui en étaient l'expression figurée. L'idée de *feu* était une de celles qui ne pouvaient manquer de se produire dans la conception d'un *dieu Soleil*, où la *chaleur,* tantôt bienfaisante, tantôt pernicieuse, était la propriété qui exerçait le plus d'influence sur l'état de la nature et sur la destinée de l'homme. De là cette double idée d'un *dieu Soleil,* bienfaisant et destructeur, auteur de la vie et de la mort, qui se retrouve au fond de tous les cultes asiatiques, dérivés de la religion naturelle, et qui eut aussi chez les Grecs son expression la plus positive dans *Apollon.* L'idée du *feu* dut donc se combiner de bonne heure avec celle du *soleil* dans le mythe de l'*Hercule phénicien;* et c'est ce dont il nous reste plus d'un témoignage frappant dans certaines particularités de sa légende même et dans les monuments de son culte.

[1] Gesenius, *Lexic.Hebr. h. v.* p. 295, B, 296, A.

[2] Ciceron. *De Nat. Deor.* III, 16. *Quartus* (Hercules) *est, ....qui Tyri maxime colitur, cujus Karthaginem filiam ferunt.*

Je rappellerai d'abord la qualification *ἄναξ πυρός* donnée à l'*Hercule de Tyr* par Nonnus, dans ce passage classique que j'ai déjà cité, et sur lequel j'aurai plus d'une occasion de revenir encore. La notion de *maître,* ou *seigneur du feu,* est exprimée, dans ces paroles, d'une manière qui paraît tout à fait hiératique, et qui devait être la traduction grecque d'une formule empruntée au culte phénicien. Ce ne serait donc pas une conjecture hasardée que de croire, avec le savant auteur des *Phéniciens* [1], que, dans la langue nationale, le dieu était qualifié *Asar-Adan,* pour *Atsar-Adon* (אצר, ou ארון־אסר), nom composé, qui répondrait exactement aux deux mots grecs, *ἄναξ πυρός.* Il est bien vrai que le mot *atzar* ou *asar* [2] ne fait pas partie du vocabulaire hébreu, tel que nous le connaissons par la Bible; mais il se trouve dans d'autres idiomes de l'Orient, notamment dans le persan [3]; il se retrouve dans le nom d'une divinité asiatique qui doit avoir été la *déesse-feu femelle*, *ignis femina* [4], et que Strabon appelle Ἄζαρα [5], transcription grecque du nom sémitique אצרה, la même divinité, sans nul doute, dont le culte était commun à la plupart des peuples de la race arienne ou médo-perse, et dont le nom nous est parvenu par une foule de témoignages grecs, avec des variantes, Ζάρα, Ζαρῆ-

[1] *Die Phœnicier,* I, 340-341, et 479.

[2] Si l'on trouvait quelque difficulté à cette permutation des lettres צ et ס, qui a paru plausible et régulière à M. Movers, *die Phœnicier,* I, 341, je répondrais que nous ne possédons le nom de *Sardan* et de *Sardanapale* que dans des textes grecs, où les deux lettres de l'alphabet hébreu, dont le son offrait tant d'analogie, ne pouvaient être rendues que par la lettre Σ, ainsi qu'il y en a tant d'autres exemples.

[3] Les Persans de nos jours donnent encore le nom d'*Azar* ou *Adar* au *dieu-feu Mars,* et ils se servent du même mot pour désigner le *feu sacré* des *Pyrées*, de même que *les Pyrées* dédiés aux sept planètes; voy. Hyde, *De relig. vet. Persar.* c. I, II, XXIX; Görres, *Mythengeschict.* 289; Movers, *die Phœnicier,* I, 340. C'est d'ailleurs une chose notoire que le mot *Azer* ou *Ader* s'emploie chez les Persans modernes pour désigner le *feu*, Hyde, *ibid.* 100.

[4] Jul. Firmic. *De Error. etc.* p. 413, ed. Gronov.

[5] Strabon. XVI, 744; cf. Joseph. *Antiq. Judaïc.* XII, 13.

*τις*, *Ζαρίνα*, *Ζειρήνη*, *Ζηρύνθια*[1], où le radical primitif ne cesse jamais d'être reconnaissable. Les plus doctes commentateurs du Coran croient que le nom *Azar* ou *Azer*, qui se rencontre dans ce livre[2], comme celui du père d'Abraham, était le nom d'une *idole;* d'où il semble résulter que ce nom appartenait

[1] La forme *Zara* ou *Azara* est celle qui se trouve dans Strabon, *l. l.;* le nom *Ζαρήτις* est donné par Hésychius, *h. v.* comme celui de la *Diane persique. Zarina* est le nom de cette fameuse reine des Saces, dont le mythe, tel qu'il est rapporté par Diodore de Sicile, II, 84, sur la foi de Ctésias, a plus d'un rapport avec celui de Sémiramis et tient évidemment au même système de croyances religieuses. Le nom *Ζειρήνη* nous est aussi fourni par Hésychius, *h. v.*, comme celui d'une *Aphrodite* adorée en Macédoine, la même que la *Ζηρύνθια*, nommée dans le poëte de l'*Alexandra,* v. 449, avec le surnom de *Morphô,* qui accuse pareillement une intention asiatique; voy. plus haut p. 20, n. 2. J'ai déjà eu occasion de faire la plupart de ces rapprochements, en rapportant la déesse, dont le nom nous est parvenu sous des formes si variées en apparence, bien qu'identiques pour le fond, au principe igné femelle, la *Μίθρα οὐρανία* d'Hérodote, I, 131; cf. III, 8; voy. ma Notice sur des méd. gr. inéd. de rois de la Bactriane, p. 15-17. Mais alors j'étais disposé à chercher dans les anciens idiomes de la Perse le radical *zar,* qui paraît avoir produit toutes ces formes diverses; et aujourd'hui je pencherais plutôt à croire que ce radical appartient aux idiomes sémitiques; ce qui n'empêcherait pas qu'il n'eût été commun aux uns et aux autres, d'après les rapports de croyance qui existaient dès une haute époque de l'histoire, entre les peuples médo-perses et ceux de race assyrienne ou sémitique.

[2] *Coran,* sourate VI, verset 74. Je dois à l'obligeance de M. de Slane la communication des passages de deux des plus célèbres commentateurs du *Coran*, qui expliquent le mot *azar* comme un nom d'*idole.* Que, du reste, ce mot doive avoir eu place parmi les radicaux des plus anciens idiomes sémitiques, c'est ce qui semble résulter du fait, que, dans la langue des Étrusques, le nom *Æsar* signifiait *dieu;* Sueton. *in August.* § XCVII; à l'appui de quoi nous apprenons d'Hésychius, que le mot *Αἰσοί* signifiait *les Dieux,* dans la langue des Étrusques, Hesych. *v.* Αἰσοί· Θεοὶ ὑπὸ Τυῤῥηνῶν. Effectivement, ce mot étrusque *Æsar* paraît bien dérivé de la même racine, si ce n'est le même mot que l'*Azar,* nom d'une *ancienne idole* dans le *Coran;* et ce mot étrusque *Æsar* se rattache facilement à une origine asiatique, au moyen de l'émigration tyrrhénienne. D'autres rapprochements ont été proposés par Niebuhr, *Römisch. Geschicht.* t. I, p. 225, entre l'*Æsar* des Étrusques et les *Ases* des Scandinaves. Déjà Zoëga avait remarqué l'analogie du nom islandais *As, dieu,* dont le pluriel *Æsar* répond à *Elohim,* avec l'*Æsar* étrusque (*Abhandlungen, etc.* p. 327); et cette analogie se complète par le rapprochement de ces mots avec notre *Atzar* ou *Azar* sémitique. Enfin, et c'est un dernier rapprochement, indiqué par les commentateurs d'Hesychius, les *Αἰσοί*, ou *Dieux*

bien à un ancien idiome sémitique, et qu'il servait à y désigner un dieu, sans doute le dieu dont nous nous occupons ici. Le même nom *Atzar,* ou *Asar,* appartenait aussi à la langue des Assyriens, à en juger par le nom d'*Ésar-Haddon* roi d'Assyrie, fils et successeur de Sennachérib [1], nom qui offre précisément la même composition que celui d'*Asar-Adon,* que j'ai supposé être un des surnoms de l'*Hercule phénicien.* Ce même roi d'Assyrie est nommé Ἀσορδάν [2], dans un fragment de Bérose conservé par Eusèbe; et, sous cette forme, *Asordan* ou *Asardan*, il nous procure, par une suppression facile à admettre et tout à fait conforme au génie de ces langues, celle de l'*a* initial [3], il nous procure, dis-je, l'étymologie la plus naturelle et sans doute aussi la meilleure explication d'un des noms les

des Étrusques, offrent certainement de l'analogie avec l'*Esus,* dieu des Gaulois, Lactant. *De fals. Relig.* I, 21, qui était précisément un dieu *Mars*, Sched. *De D. Germ.* c. VI, p. 111.

[1] II *Reg.* XIX, 37; Isaï. XXXVII, 38; Esdr. IV, 2.

[2] Euseb. *Chron. Arm.* t. I, p. 42-43; cf. Beros. *Fragm.* p. 62, ed. Richter. Le même système de composition se retrouve dans d'autres noms de rois assyriens, tels que *Kyn-el-Adan* (Chon-el-Adon), Merodach *Bal-Adan* (Baal-Adon), *Nabo-n-asar-Adan* (Atsar-Adon), qui consistent toujours en un nom de *Dieu* avec la qualification de *Seigneur, Adon,* prononcé *Adan.*

[3] Nous en avons la preuve dans ce même nom *Atzar* ou *Asar,* qui nous est parvenu sans la lettre initiale *a,* dans les diverses variantes rappelées plus haut, p. 42-43, du nom de la déesse *Zara, Zarina, Zarètis, etc.* Mais il est vrai que ce nom, pouvant se tirer du persan, cette preuve perd beaucoup de sa valeur dans l'application que j'en propose ici. Je ne sais si l'on pourrait se permettre de voir le même nom écrit סְרְגוֹן, pour סְרְדוֹן, Σάργων, au lieu de Σάρδων, dans le chapitre XXI d'Isaïe, où il est question du roi d'Assyrie, successeur ou prédécesseur de Sennachérib; car les interprètes se sont partagés sur cette question historique; voy. Gesenius, *Comment. über den Iesaïa,* I, 642-644; et les variantes de ce nom que présentent les diverses traductions de la Bible autorisent peut-être, jusqu'à un certain point, la leçon que je propose. Dans ce cas, il faudrait reconnaître que le nom d'*Asar-Haddon* aurait pu être représenté sous une forme abrégée, *Sar-don*, où le *samech* aurait remplacé le *tsade,* comme dans le nom *Sargon*, interprété *princeps solis*, Gesenius, *Lexic. Hebr. h. v.* p. 722, B, la même lettre *samech* remplace le *schin;* ce dont il y a d'autres exemples.

plus usités de l'*Hercule phénicien,* celui de *Sardan,* qui aurait précisément exprimé la qualité de *dieu du feu,* ἄναξ πυρός, comme le qualifie Nonnus. Ce qui semblerait justifier encore cette explication du nom de *Sardan,* c'est que la même qualification de *maître du feu,* ἄναξ πυρός, exprimée par les mots arabes *dhu-sair,* a manifestement produit le nom *Dusarès*[1], qui est celui d'un *dieu-feu* des Arabes, correspondant au *Sardan* de la Chaldée et de la Phénicie. Enfin, et ce dernier rapprochement paraît surtout extrêmement significatif, il existait une tradition suivant laquelle l'ancien nom de *Gaza,* qui était *Aza,* aurait été dérivé d'*Azon,* fils d'*Hercule*[2]. Or, il n'est personne qui ne reconnaisse dans cet *Azon,* fondateur d'*Aza* et fils d'*Hercule,* le radical sémitique exprimant la notion de *feu;* conséquemment, l'idée d'un *dieu du feu* adoré à *Gaza;* ce qui prouve encore une fois l'existence du mot *atzar, feu,* dans les anciens idiomes sémitiques, et ce qui s'accorde avec la notion que nous possédons d'ailleurs sur le culte d'un *dieu Soleil* à *Gaza.* Je reviendrai ailleurs sur cette particularité curieuse, et jusqu'ici tout à fait inaperçue, du mythe de l'*Hercule phénicien;* et, pour rester dans mon sujet, j'observe, à l'appui des explications qui viennent d'être données, que c'est en cette qualité de *dieu du feu,* qu'un *feu éternel* brûlait sur l'autel de

[1] Sur ce dieu *Dusarès,* souvent mentionné par les auteurs anciens, Hesych. *v.* Δουσάρην; Stephan. Byz. *v.* Δουσαρή; Tertull. *Apologet.* c. XXIV; Suid. *v.* Θευσάρης; Maxim. Tyr. *Dissert.* VIII, c. 8, p. 87; Clem. Al. *Protr.* c. IV, § 46, p. 40; Arnob. *adv. Gent.* l. VI, p. 246, et dont le culte a laissé, ailleurs même qu'en Arabie, de nombreues traces sur les médailles, voy. Eckhel, *D. N.* III, 500, 502; cf. *ibid.* 178; add. Zoëga, *de Or. et Us. Obel.* p. 207; Movers, *die Phœnicier,* I, 337-8. Le mot *Dhu,* chez les anciens Arabes, avait la même signification que le mot *Baal* chez les Phéniciens, c'est-à-dire qu'il s'employait pour désigner un dieu suprême, *chef, maître, seigneur,* Pococke, *Specim. Hist. Arab.* p. 107, ed. White, 1806. *Dhu-Saïr* (et non *Shara*), Δουσάρης, voulait donc dire *seigneur* ou *dieu du feu,* ἄναξ πυρός, et répondait ainsi à *Asar-Adon* (Sardan).

[2] Stephan. Byz. *v.* Γάζα.

*Melkarth,* dans son temple de *Gadir*[1], et sans doute aussi dans celui de *Tyr;* ce qui semble résulter du témoignage d'Hérodote, au sujet des *deux colonnes qui éclairaient l'édifice sacré durant toute la longueur des nuits*[2]; et ce qui est confirmé par les médailles de *Tyr,* où se voit, près de la statue du dieu, un *autel allumé.* Une notion non moins certaine, qui s'accorde tout à fait avec celle-là, c'est que l'*Hercule assyro-babylonien,* dont nous verrons bientôt que le nom propre était *Sardan* ou *Sandan,* deux formes différentes du même mot, était adoré *dans la planète Mars;* ce qui ne pouvait avoir lieu qu'à cause de la *nature ignée* de ce Dieu. Le témoignage classique à cet égard est celui du *Grand Étymologique*[3]; et d'autres témoignages qui tendent à assimiler *Hercule* et *Mars,* en leur attribuant à l'un et à l'autre la planète de *Mars*[4], ne laissent aucun doute à cet égard, non plus que sur la source chaldéenne où avait

[1] Sil. Ital. *Punic.* III, 29-30; cf. Philostrat. *Vit. Apoll.* V, 5, p. 211.

[2] Herodot. II, 44.

[3] M. Etymol. *v.* *Πυρόεις, ὁ Ἀστήρ, ὁ Ἄρης· ὑπὸ μὲν Ἑλλήνων Ἄρης λέγεται..., ὑπὸ δὲ Χαλδαίων Ἡρακλῆς.* D'après ce témoignage, je serais disposé à croire que dans cette phrase de Lydus, *de Mens.* IV, 27, p. 184 : *Ὄνομα δὲ αὐτῷ (Ἄρει) κατ'* ΑἸΓΥΠΤΊΟΥΣ *πυρόεις,* il faut corriger ἈΣΣΥΡΊΟΥΣ.

[4] Macrob. *Sat.* III, 12 : *Salios Herculi... assignat ; quia is deus et apud pontifices idem qui et* Mars *habetur; et sane ita Menippea Varronis affirmat, quæ inscribitur: Ἄλλος οὗτος Ἡρακλῆς; in qua cum de* Hercule *multa loqueretur, eumdem esse ac* Martem *probavit;* cf. Plin. II, 6; Martis *sidus, quod quidam* Herculis *vocant;* Serv. *ad Æn.* VIII, 275 : *Alii communem deum ideo dictum volunt, quia secundum pontificalem ritum idem est* Hercules *ac* Mars. *Nam et stellam,* CHALDAEIS DICENTIBUS, *unam habere dicuntur,* et *novimus* Martem communem *dici* (*apud* Ciceron. *pro Milon.* c. XXI). En rapprochant ces témoignages de cette glose d'Hesychius, *v.* *Βελέβατος· ὁ τοῦ πυρὸς ἀστήρ· Βαβυλώνιοι,* il est évident que, par ce nom générique de Βελέβατος, interprété par M. Movers, I, 187, *Baal-Emath, Baal fervoris* (*fervidus*), les Babyloniens désignaient un seul et même dieu, qui était à la fois *Mars* pour les Assyriens et *Hercule* pour les Chaldéens. Je remarque, au sujet du proverbe grec, *Ἄλλος οὗτος Ἡρακλῆς,* dont l'interprétation a partagé les critiques modernes, à raison de la diversité d'opinions qui règne à cet égard chez les anciens eux-mêmes, que cette explication de Varron, qui ne laissait cependant pas d'avoir une certaine valeur, a été omise par le dernier éditeur des

été puisée cette idée, qui, pour avoir pu pénétrer dans une des plus anciennes institutions de Rome, celle du collége des Saliens[1], ne saurait guère avoir été introduite en Italie que par l'émigration tyrrhénienne.

§ 4. C'est surtout en cette qualité de *dieu-feu* que l'*Hercule assyro-phénicien* fut d'abord adoré sous la forme de *colonne*, et que la *colonne* lui fut consacrée; notion capitale, qui embrasse tous les cultes asiatiques relatifs au *dieu Soleil*, et qui n'est pas étrangère à la légende grecque d'*Hercule*. Le témoignage classique à ce sujet est celui du faux Sanchoniathon, concernant les *deux colonnes* dédiées par Usov au *feu* et à l'*éther* ou à l'*esprit*[2] : Ἀνιερῶσαι (τὸν Οὔσωον) δὲ ΔΎΟ ΣΤΉΛΑΣ ΠΥΡΊ τε καὶ ΠΝΕΎΜΑΤΙ, en l'honneur desquelles on continua de célébrer des fêtes annuelles; et il n'est pas douteux pour moi que les *deux colonnes* dont il est ici question ne soient celles qu'Hérodote avait vues dans le *temple de Melkarth* à *Tyr*. Ce sont aussi les *deux colonnes* qui existaient, au témoignage de Strabon, dans le temple d'*Hercule* à *Gadir*[3], mais non pas précisément les mêmes qui sont décrites par Philostrate, dans le récit de la visite d'Apollonius à ce sanctuaire célèbre[4], comme des *stèles carrées*, formées de *lames d'or et d'argent* combinées

Parœmiographes grecs, M. Schneidewin, *ad* Diogenian. I, 63, p. 160-191, et même par M. Lobeck, *Aglaopham.* II, 1170.

[1] Varro *apud* Serv. *ad Æn.* VIII, 285 : « Sunt autem Salii Martis et Herculis, quoniam CHALDAEI stellam MARTIS HERCVLIS dicunt, quos Varro sequitur; » cf. *ad* v. 275 : « Item paulo post dat HERCULI Salios, quos MARTIS esse non dubium est. »

[2] Sanchoniat. *apud* Phil. Bybl. p. 18 : Τούτων (Ὑψουρανίου καὶ Οὐσώου) δὲ τελευτησάντων, τοὺς ἀπολειφθέντας φησὶ ῥάϐδους αὐτοῖς ἀφιερῶσαι, καὶ τὰς ΣΤΉΛΑΣ προσκυνεῖν, καὶ τούτοις ἑορτὰς ἄγειν κατ' ἔτος; cf. *ibid.* p. 8. La plupart des interprètes ont entendu ici le mot πνεύματι dans le sens de *vent;* ce qui n'empêche pas qu'il n'ait eu aussi, dans la pensée de l'auteur, celui d'*éther* et d'*esprit;* c'est aussi l'opinion de M. Movers, *die Phœnicier,* I, 344.

[3] Strabon, III, 5, p. 274, 276, ed Lips. 1819.

[4] Philostrat. *Vit. Apollon.* v, 5.

sans doute d'après un système symbolique, et *hautes d'un peu plus d'une coudée;* puisque celles dont parle Strabon, sur la foi de témoins oculaires et de personnages graves, tels que Posidonius, étaient *de bronze* et *hautes de huit coudées, χαλκὰς ὀκτωπήχεις,* et qu'elles portaient des inscriptions phéniciennes. Mais, quoi qu'il en soit à cet égard, il n'est pas douteux non plus que ces *deux colonnes,* érigées dans les principaux temples de l'*Hercule phénicien,* n'y figurassent en qualité de symboles de la divinité même, pour exprimer l'idée de *feu* associée à celle de ce dieu, et l'idée de *stabilité*[1], qui était aussi un des caractères du dieu suprême, *conservateur du monde,* dont *Hercule* était la plus haute incarnation. Il y a effectivement une distinction importante à faire dans les *deux colonnes* observées par Hérodote, et dont cet historien n'indique que la matière différente, sans parler de leur forme; mais nous possédons d'autres témoignages qui suppléent à son silence, en ce qui concerne cette seconde particularité. Ainsi, nous savons par Théophraste [2] et par Pline, qui le tra-

[1] C'est ce que le docte Clément d'Alexandrie explique en ces termes, *Strom.* I § 25, p. 418 : Τὸ ἑσ7ὼς καὶ μόνιμον τοῦ θεοῦ, précisément à l'occasion d'un de ces dieux, figuré en forme de *colonne,* du *Bacchus thébain,* Διόνυσος σ7ῦλος; auquel il aurait pu ajouter l'*Apollon d'Amycles,* en forme de *cylindre,* Pausan. III, 19, 2 ; deux des plus anciens simulacres de la Grèce, qui étaient certainement deux idoles d'un culte phénicien, ou apportés dans la Grèce par des mains phéniciennes

[2] Theophrast. *De lapidib.* 25, p. 394, ed. Heins : Ἀνακεῖσθαι δὲ καὶ ἐν τῷ τοῦ Διὸς ὀβελίσκῳ σμαράγδους τέτ7αρας..... Τῶν δὲ [Ἀμμ]άνων καλουμένων ὑπὸ πολλῶν, ἡ ἐν Τύρῳ μεγίσ7η · ΣΤΗΛΗ γάρ ἐσ7ιν εὐμεγέθης ἐν τῷ τοῦ Ἡρακλέους ἱερῷ · εἰ δὲ μὴ ἄρα ψευδὴς σμάραγδος. Ce texte, évidemment altéré, a été restitué, dans sa première partie, par Saumaise, de cette manière : ὀβελίσκους σμαράγδου τέτ7αρας. Zoëga n'approuve pas cette correction, et il a raison, *De Us. et Orig. Obel.* p. 4, 1). Le plus sûr est de s'en tenir à la version de Pline, qui porte : *Obeliscum è IV Smaragdis,* comme s'il avait lu : Ὀβελίσκον ἐκ σμαράγδων τετ7άρων. La correction Ἀμμάνων, dans la seconde partie de ce texte, appartient à M. Movers, *Phœnicier,* I, 345, et je la trouve aussi certaine qu'elle est ingénieuse; toutes les autres corrections, y compris celle de Βακτριάνων, approuvée par Saumaise, ayant le défaut d'être arbi-

duit[1], qu'il existait dans le *temple de Bélus, à Babylone*, un *obélisque d'émeraude* de quatre morceaux et haut de quarante coudées, et que la *stèle* érigée dans le *temple d'Hercule, à Tyr*, était la plus grande qui fût connue en la même matière, *à moins que ce ne fût de fausse émeraude*, ajoutent-ils l'un et l'autre : Εἰ δὲ μὴ ἄρα ψευδὴς σμάραγδος, *nisi potius pseudo-smaragdus sit.* Il suit de là que la *colonne* en pâte de verre imitant l'émeraude[2] avait la forme d'*obélisque*, tandis que l'autre colonne, qui était d'*or*, et qui est toujours désignée par le mot *κίων*, devait avoir la forme ordinaire de la *colonne* et être pourvue d'un *chapiteau*, d'accord avec l'idée symbolique qu'elle exprimait. Cette idée est, en effet, celle qui se retrouve dans le mot hébreu כון, *erectus stetit*, d'où paraît être dérivé le nom de כיון, donné à une *idole* des temps mosaïques[3], nommée par

traires, sans avoir l'avantage de se rattacher à un mot d'origine sémitique et de signification en rapport avec la chose même, ne méritent aucune considération.

[1] Plin. *H. N.* XXXVII, 5, 19 : *Et fuisse apud eos* (Babylonios) *in Jovis* (Beli) *delubro* OBELISCUM *e IV smaragdis, XL cubitorum longitudine,.... se autem scribente, esse in Tyro Herculis templo stantem pilam e smaragdo, nisi potius pseudo-smaragdus sit.* Les mots : *stantem pilam* ne se lisent que de cette manière : *Stentenamplanam*, dans les meilleurs manuscrits consultés par Zoëga, *de Or. et Us. Obel.* p. 8, 2), d'où ce savant croit pouvoir inférer que la vraie leçon serait *stelen amplam*, qui répond mieux en effet au langage ordinaire de Pline et au texte grec de Théophraste.

[2] Heeren croit qu'il s'agit ici de *lapis-lazuli, Ideen*, I, 2, p. 212. Le plus grand nombre des interprètes y ont vu du *verre coloré;* et il est certain que l'extrême habileté que les Phéniciens avaient acquise, dès la plus haute antiquité, dans la fabrication du verre, dont l'invention même était une de leurs plus belles découvertes, donne à cette opinion, qui est aussi la mienne, la plus grande probabilité. On pourrait y voir aussi l'espèce de feldspath qu'on appelle *plasme d'émeraude :* c'était le sentiment de Zoëga, *de Or. et Us. Obelisc.* p. 142; voy. Baehr, *ad* Herodot. II, 44, t. I, p. 585.

[3] Ce nom se lit en effet dans le texte hébreu du prophète Amôs, V, 26, et cette leçon est aussi celle des plus anciens interprètes, Aquila et Symmachus, suivie par saint Jérôme, t. III, p. 1422. Les *Septante* y ont substitué le nom Ῥαιφάν, par une erreur qui n'a pu dériver, dans le principe, que d'une faute de copiste, et qui a produit beaucoup de contrariétés d'opinions chez les modernes; à moins qu'on ne suppose que les *Septante*, écri-

Amôs, *idole* dans laquelle tous les interprètes se sont accordés à reconnaître *Saturne*[1], conséquemment l'*ancien Bêl, Bêl-Itan,* le dieu suprême des Phéniciens, figuré en forme de *colonne.*

Cette expression hébraïque du nom de *Saturne, Kioun,* est radicalement la même que celle de *Keivan,* qui a passé dans tous les idiomes sémitiques, avec de légères variantes qui n'affectent que la prononciation, toujours pour désigner le même dieu suprême, *Saturne,* ou la planète qui lui était consacrée; et M. Movers a récemment montré, par des rapprochements aussi savants qu'ingénieux[2], que ce dieu, appelé Χῶν, Κύων, Γίγων, chez les Égyptiens et les Phéniciens, n'était sous ces noms divers, transcriptions grecques altérées du nom sémitique *Kioun,* que le dieu suprême, représenté en forme de *colonne,* *κίων,* mot grec qui n'est lui-même que le mot hébreu transcrit lettre pour lettre[3]. Maintenant, ce qui résulte de ces rapprochements, c'est que, des *deux stèles* érigées dans le temple d'Hercule, l'une, de *pâte de verre,* ou de *plasme d'émeraude*, et

vant à Alexandrie, ont mis à la place du nom hébraïque le mot égyptien qui servait à désigner une divinité équivalente; voy. à ce sujet l'observation de M. Movers, *die Phœnicier,* I, 280, et consult. la *Dissertation* de Jablonsky, *De Remphan Ægyptiorum deo, in Opuscul.* II, 1, sqq.

[1] M. Gesenius admet dans son *Lexique, h. v.* p. 478, B, le nom de *Kioun,* correspondant au Ῥαιφάν des *Septante,* et il regarde ce nom comme celui de *Saturne,* le *Keivan* des Orientaux modernes; voy. aussi *Comment. über Jesaia,* II, 344.

[2] Movers, *die Phœnicier,* I, 292.

[3] A ce mot grec, dont l'étymologie se tire si naturellement et si sûrement de l'hébreu, M. Movers ajoute un autre mot *σηκός,* qui représente, également lettre pour lettre, le mot hébreu *sukkot*, dont se sert le prophète Amôs, dans ce même verset, v, 26, pour désigner le *sanctuaire de Moloch.* Les *Septante* traduisent ce mot par *σκηνήν*, *tente,* qui répond au *tentorium* ou *tugurium* des versions latines; cf. Gesen, *Lexic. Hebr. h. v.* p. 711, B. Mais, quelque forme qu'affectassent ces *tentes* dressées par les Israélites dans le désert en l'honneur des dieux phéniciens (cf. Diodor. Sic. xx, 65 : Καρχηδονίων.... *τὴν ἱερὰν σκηνὴν,.... πλησίον οὖσαν τοῦ βωμοῦ*), il n'en est pas moins constant que le mot hébreu *sukkot* exprime ici la même idée que le mot grec *σηκός*, et que celui-ci, par les éléments dont il se compose, comme par l'acception qui lui est propre, paraît bien dérivé de cette source sémitique.

*en forme d'obélisque,* exprimait symboliquement l'idée du *feu,* essentielle au mythe d'*Hercule,* et que c'était bien celle qui était dédiée *au feu,* *πυρί*, selon le témoignage de Sanchoniaton; l'autre, qui était d'*or* et en *forme de colonne avec chapiteau,* exprimait l'idée de *stabilité,* *τὸ ἑστῶς καὶ μόνιμον τοῦ θεοῦ,* propre à l'être divin, à l'intelligence suprême, *à l'esprit,* *πνεύματι,* le même que *Saturne* ou l'*ancien Bêl,* dont *Hercule,* en qualité de *Belus minor,* était le représentant[1]. Cette distinction entre les *deux colonnes* qui sert à établir deux des principales propriétés du dieu phénicien, était fondée d'ailleurs sur d'anciennes traditions qui doivent avoir été communes à l'Égypte et à la Phénicie. On en a la preuve par le passage si curieux extrait par Joseph des *Égyptiaques* d'Apion, où il est dit que Moïse, dans son séjour à *Héliopolis,* où il s'était profondément instruit dans toutes les sciences du pays, avait *érigé des colonnes au lieu d'obélisques*[2] : *Ἀντὶ δὲ ὀβελῶν ἔστησε κίονας;* et ce fait se trouve d'accord avec la tradition égyptienne, qui attribuait à *Mestrès* ou *Mitrès,* un des plus anciens rois de l'Égypte[3], l'exécution

[1] Cette distinction de forme, d'accord avec celle de la matière, a été établie de la manière qui me paraît le plus plausible par M. Movers, qui applique le nom d'*Hamman,* המן, à l'*obélisque* de plasme d'émeraude, répondant à la nature ignée de *Melkarth,* et celui d'*Amoun,* אמון, à la *colonne,* exprimant l'idée de *solidité,* propre au même dieu, comme personnification de *Bêl-chôn,* ou *Chijun; die Phœnicier,* I, 295. (Voy. encore *ibid.* p. 345-346.)

[2] Joseph. *contr. Apion.* II, 2. Il est inutile de rappeler les nombreuses discussions dont ce passage a été l'objet de la part de critiques qui voulaient, à toute force, y trouver l'usage des gnomons. Je me contente de renvoyer à Zoëga, qui a fait justice de toutes ces fausses interprétations et dont je suis l'opinion, en ce qui concerne le sens de ce passage, *de Or. et Us. Obel.,* p. 159; voy. aussi Movers, *die Phœnicier,* I, 296-297.

[3] Ce *Mestrès,* où M. Creuzer a cru rencontrer le nom biblique de l'Égypte, Μεστραΐμ, *Genes.* x, 6 (voy. *Symbolik,* I, 241), et que M. Movers identifie avec le *Mithra* des Perses, *die Phœnicier,* I, 354, ce qui ne laisse pas d'offrir d'assez graves difficultés, doit être, en tout cas, un personnage mythologique, en rapport avec le culte du *Soleil,* d'après cette mention des *obélisques,* dont la première érection lui est attribuée. Sur ce nom *Mestres, Mitres, Mesphres,* voy. les diverses

des *deux obélisques* d'Alexandrie, et en même temps celle des *colonnes d'Héliopolis*[1]. D'un autre côté, l'érection de *colonnes,* en l'honneur du *Soleil,* à *On* ou *Héliopolis,* en Égypte, fait déjà connu de Jérémie[2], et dont la notion est accompagnée de celle d'un culte de *sacrifices humains,* qui accuse une origine phénicienne[3], montre que cette érection de *colonnes* se rapportait essentiellement à l'idée d'un *dieu Soleil,* dans l'opinion des anciens habitants de l'Égypte et de la Phénicie. Nous possédons la même notion pour les Assyriens, qui attribuaient à leur dieu *Baal-Thouras,* le même qu'*Arès,* et conséquemment au *dieu-feu,* la *première colonne* érigée dans ce culte solaire[4]. Nous savons, enfin, que le *dieu-feu* des Arabes, *Dusarès,* était adoré à *Séla,* ville des Édomites[5]; à *Pétra,* à *Bostra,* et, sans doute, encore ailleurs, sous la forme d'un *cippe carré,* érigé sur une *base d'or;* ce qui rentre tout à fait dans ce que nous savons par le témoignage d'Eupolème et d'autres écrivains grecs[6], sur la *colonne d'or,* consacrée dans le *temple de Baal,* à *Tyr, colonne* qu'il ne faut pas plus confondre avec celle qu'avait vue Hérodote dans le *temple d'Hercule,* qu'il ne faut identifier *Baal* lui-même avec *Melkarth,* c'est-à-dire le dieu suprême avec son incarnation[7].

leçons recueillies dans les manuscrits par Zoëga, qui préfère *Mesphres; de Or. et Us. Obel.* p. 10, 3). Cette dernière leçon est aussi celle qu'adopte M. Bunsen, *Ægyptens Stelle, etc.* t. II, p. 319, 115), contre l'opinion récente de sir G. Wilkinson, qui admettait, sans raison suffisante, la leçon *Mestres,* comme dérivée de la transcription grecque *Misirtesen* pour *Osirtesen; Manners and Customs, etc.* t. I, p. 71; cf. 42.

[1] Plin. XXXVI, 9, 14.

[2] Jerem. XLIII, 13.

[3] Maneth. *apud* Euseb. *Præp. ev.* X, 11; Porphyr. *De Abstin.* l. II, p. 199; Syncell. *Chronogr.* p. 116.

[4] Malal. p. 19, ed. Bonn: Θούρας..., *ὃν καὶ μετωνόμασαν Ἄρεα.... Ὧτινι Ἄρει πρῶτον* ΣΤΉΛΗΝ *ἀναστήσαντες Ἀσσύριοι καὶ ὡς θεὸν μέχρι τοῦ νῦν προσκυνοῦντες καλοῦσι περσιστὶ* Βάαλ *θέον.*

[5] Maxim. Tyr. *Dissert.* VIII, § 8, p. 87; Suid. *v.* *Θευσάρης;* cf. Bochart, *Phaleg,* II, 19, p. 111.

[6] Eupolem. *apud* Euseb. *Præp. ev.* l. IX, p. 451; Menandr. et Dius, *apud* Joseph. *contr. Apion.* l. I, c. 18.

[7] C'est l'opinion de M. Movers, qui se

Par cette relation de l'*obélisque* et de la *colonne* avec le culte d'un *dieu Soleil*, dans ses diverses incarnations, s'explique la dédicace d'une *colonne* au *Soleil*, dont il est fait mention sur une inscription de Palmyre [1]; et c'est de cette manière, mieux que de toute autre, qu'on peut se rendre compte du *Bacchus*, adoré à *Thèbes*, en Béotie, sous la forme d'une *colonne*, *Διόνυσος σ7ῦλος* [2], ou *περικιόνιος* [3], rite qui trahit une origine phénicienne, comme tant d'autres légendes ou dénominations dérivées de la même source, à *Thèbes* et dans le reste de la Béotie, qui suffiraient seules, à défaut de la tradition historique, pour prouver la réalité d'un établissement des Phéniciens dans cette région de la Grèce. C'est, d'ailleurs, une notion vulgaire, que celle de l'emploi qui se fit des *obélisques* en Égypte, en rapport avec le culte du *dieu Soleil*, et que l'unanimité de l'opinion qui régna, à une certaine époque de l'antiquité, sur le sens symbolique de cette sorte de monuments [4]. Mais il n'est pas inutile de rappeler que, sur de

fonde en partie sur le fait de cette *colonne*, érigée, suivant quelques témoignages, dans le *temple de Baal*, et suivant d'autres, dans *celui d'Hercule*, et sur d'autres considérations qui ne me paraissent pas décisives; voy. *die Phœnicier*, I, 176. Sans entrer ici dans une discussion qui m'écarterait trop de mon sujet, il me suffit d'observer qu'il exista simultanément, et cela dès l'époque d'Hiram, un *temple de Baal* et un *temple de Melkarth* à *Tyr*, pour être convaincu que c'étaient deux divinités distinctes, dont l'une était l'incarnation de l'autre, et qui pouvaient avoir, à raison de leur nature identique, un symbole commun, la *colonne*.

[1] Kopp, *Bild. und Schrift. der Vorzeit*, t. II, p. 133.

[2] Clem. Al. *Stromat.* I, § 25, p. 418, ed. Potter.

[3] Mnaseas, *apud* Schol. Euripid. *ad Phœniss.* v. 654; cf. Valcken. *ad h. l.* p. 302-3; *Hymn. Orph* XLVII (XLVI), v. 1-3; voy. sur cette épithète mystique et sur la légende égyptio-phénicienne dont elle était l'expression, Creuzer, *Symbolik*, t. I, p. 261 et 782, et t. III, p 91, 13).

[4] Plin. XXXVI, 8, 9; cf. Zoëg. *De Or. et Us. Obel.* p. 10 : *Trabes ex eo* (syenite) *fecere reges quodam certamine*, OBELISCOS *vocantes*, SOLIS *Numini sacratos. Radiorum ejus argumentum in effigie est, et ita significatur nomine ægyptio.* Les fables racontées par Hérodote, II, 111, et par Diodore, I, 59, rentrent dans cette opinion vulgaire, qui admettait le rapport des *obélisques* avec le

nombreuses médailles de Syrie, où se voit figuré un *obélisque* dans un édifice distyle ou tétrastyle, un pareil objet, qu'on aurait tort de confondre avec la *borne ombilicale* de la *déesse de Paphos,* doit être regardé comme un des monuments du culte primitif qui personnifiait le *dieu Soleil* de la plupart des peuples sémitiques sous cette forme d'*obélisque,* de *cylindre,* ou de *colonne.* De là, cet usage, essentiellement lié au même culte, d'ériger, à l'entrée des temples de la religion phénicienne, deux de ces *grandes stèles,* qu'il était si facile de confondre avec des *phallus*, comme on en a des exemples pour les temples d'*Hiérapolis* et de *Paphos*[1], et même pour celui de *Jérusalem,* où le nom d'une de ces *colonnes, Iachin,* יָכִין, se rapporte indubitablement à la même racine sémitique que le nom de l'idole de *Bêl,* en forme de *colonne*[2], dont nous devons la connaissance au prophète Amôs. De là, enfin, cet autre usage, dérivé de la même source phénicienne, d'ériger, sur les tombeaux, où il était si naturel et si conséquent avec tout le système de croyances des anciens peuples asiatiques d'associer les idées de vie et de mort, et de les représenter par un même signe emprunté au culte du *Soleil,* d'ériger, dis-je, sur les tombeaux, des *stèles,* affectant la forme d'*obélisque,* de *cylindre,* ou de *phallus;* usage qui, de l'Asie Mineure, où l'avaient porté les émigrations assyriennes et phéniciennes, et où nous le trou-

*culte du Soleil,* de l'aveu même de Zoëga, *de Or. et Us. Obel.* p. 136, 11); cf. Isidor. *Origin.* XVIII, 31. Sur l'opinion commune, qui attribuait la forme d'*obélisque* au culte du *Soleil,* voy. Porphyr. *apud* Euseb. *Præp. ev.* III, 7; Tertullian. *De Spectac.* c. VIII; Ammian. Marcellin. XVII, 4.

[1] Lucian. *De D. Syr.* § 28. *Deux colonnes,* semblables à celles qui sont indiquées par Lucien, au-devant du *temple d'Hiérapolis,* existaient à la même place, en dehors du *temple de Paphos,* tel qu'il est figuré sur de nombreuses médailles de Chypre. On voit aussi *deux colonnes* pareilles, en avant du *temple d'Astarté,* à *Sidon* (Lucian. *De D. Syr.* § 4), sur une médaille de cette ville, publiée par Eckhel, *Num. vet.* tab. XV, n° 11, p. 281.

[2] Gesen. *Lexic. Hebr. h. v.* p. 421, B; Movers, *die Phœnicier,* I, 293.

vons réalisé sous sa forme la plus grandiose dans le célèbre *Tumulus* d'Alyatte [1], avait passé jusque dans l'Étrurie et à Rome, où le monument fabuleux de Porsenna [2] et le tombeau réel d'Aruns [3], pour ne point parler de quelques autres tombeaux étrusques encore subsistants, sont une tradition de monuments sémitiques d'un genre analogue et d'une signification pareille.

§ 5. Ici se présente naturellement l'occasion d'expliquer le plus ancien monument qui nous reste de l'antiquité grecque, en le rapportant à une origine asiatique et au culte de l'*Hercule phénicien.* Ce monument est la *porte des lions* de *Mycènes,* qui subsiste encore aujourd'hui dans l'état où la vit Pausanias [4], vers le milieu du IIe siècle de notre ère, et qu'on s'accorde généralement à reconnaître comme une œuvre primitive, à laquelle il n'existe rien de semblable ni d'analogue dans tout ce qui

[1] Herodot. I, 93. Consultez, sur ce monument, la *dissertation* de M. Thiersch, *Ueber das Grabmal des Alyattes,* dans les *Abhandlung. d. Philol. Kl. Bayer. Akadem.* t. I, p. 395 et suiv. Une des cinq *stèles* qui couronnaient ce monument et qu'Hérodote désigne par le nom d'*οὖροι*, a offert à M. de Prokesch, *Erinnerung. aus. d. Asien*, t. III, p. 50, la forme d'un énorme *phallus : zu oberst liegt ein riesiger Phallus.*

[2] Plin. XXXVI, 13. Voyez, sur ce monument, qui a excité si inutilement la sagacité de tant d'antiquaires, les observations que j'ai eu l'occasion de faire à deux reprises dans le *Journal des Savants,* 1830, p. 44-48, et 1837, p. 180-183. Le mauvais succès des restaurations essayées par M. Quatremère de Quincy, *Monum. restit.* t. I, p. 127-160, et par M. le duc de Luynes, *Annal. dell' Instit. archeol.* t. I, tav. XIII, et t. I, p. 304-309, n'a pas découragé M. Canina, qui en a proposé, en dernier lieu, une moins admissible encore que toutes les autres, *Architett.grec.* t. II, CLIX, t. I, part. III, p. 108-111; il faut espérer que ce sera la dernière de ces malheureuses tentatives.

[3] Bartoli, *Sepolcri antich.* tav. I et II. D'après le dessin exécuté à la suite d'une restauration récente de ce monument et publié par M. Canina, *Archittett. roman.* t. I, tav. CCXVI, p. 215-6, il paraît que la *stèle* du milieu n'était pas un *cône* comme les quatre des angles, mais un *cylindre.* Voy. aussi le dessin de ce monument, tel qu'il était avant cette dernière restauration, dans les *Monum. public. dall' Institut. archeol.* t. II, tav. XXXIX, et t. IX, p. 55-57.

[4] Pausan. II, 16, 4 : *Λείπεται δὲ ὅμως ἔτι καὶ ἄλλα τοῦ περιβόλου, καὶ ἡ* ΠΎΛΗ· ΛΈΟΝΤΕΣ *δὲ ἐφεστήκασιν* ΑΫ́ΤΗ͂ι.

nous reste de l'antiquité grecque [1]. Pausanias affirme que les *lions qui surmontent la porte sont l'ouvrage des Cyclopes ;* ce qui indique bien que, dans la tradition dont il se rendait l'interprète, cette sculpture appartenait à des mains étrangères. Les *Cyclopes* dont il est ici question sont évidemment les mêmes ouvriers auxquels il attribue, dans un autre endroit de son livre [2], aussi bien que dans celui-ci, la construction des murs de *Tirynthe,* bâtis suivant le même système que ceux de *Mycènes;* et nous savons, par le témoignage de Strabon [3], que ces *Cyclopes* avaient été appelés de la *Lycie* par Prœtus. A la vérité, l'on a cru [4] que Strabon avait commis ici la même erreur qu'Apollodore [5], en confondant le *Prœtus,* roi de *Tirynthe,* avec son contemporain, l'autre *Prœtus,* roi de *Corinthe* et gendre d'Iobatès. Mais, quoi qu'il en soit de cette erreur, partagée par plus d'un critique moderne [6], il est certain que Phérécyde donnait des *Cyclopes* pour compagnons à *Persée* [7], au retour de ses voyages en plusieurs contrées de l'Asie, notamment en *Phénicie* [8]; et, ce qui n'est pas moins constant, c'est qu'à la même époque où Prœtus faisait construire les murs de *Tirynthe* par les *Cyclopes* de *Lycie,* l'émigration de Pélops introduisait dans cette partie de la Grèce, appelée plus tard le *Péloponnèse,* et où est située l'*Argolide,* les richesses, les arts,

[1] Hirt, dans les *Analekten* de Wolf, t. I, p. 160.

[2] Pausan. II, 25, 7.

[3] Strabon. l. VIII, p. 372; cf. Eustath. *ad* Homer. *Iliad.* II, 559.

[4] Glavier, *Hist. des prem. temps de la Grèce,* t. I, p. 153; voy. la *note* des traducteurs français de Strabon, t. III, p. 235.

[5] Apollodor. II, 2, 1; cf. Heyn. *ad h. l.*

[6] Hirt, dans les *Analekten* de Wolf, t. I, p. 153 et 155; S. W. Gell, *Argolis,* p. 39 et 58.

[7] Pherecyd. *apud* Schol. Apollon. Rh. IV, 1091; cf. Pherecyd. *Fragm.* II, p. 73, ed. Sturz.

[8] C'est dans la contrée de *Joppé,* en Phénicie, que s'était passée l'aventure d'Andromède; et l'*Éthiopie,* qui formait le royaume de Céphée, était précisément cette partie de la Phénicie dont *Joppé* était une des villes principales; il en sera parlé plus bas.

les habitudes de la civilisation phrygienne [1], certainement plus avancée que ne l'était alors la civilisation hellénique.

La Grèce primitive se trouvait donc, à cette époque de son âge héroïque où sont attachés les noms de Pélops et de Persée, dans des relations directes avec l'Asie Mineure [2], c'est-à-dire avec un foyer d'une civilisation assyro-phénicienne; et la mention des *Cyclopes*, tribu d'ouvriers phéniciens, promenant dans l'Asie Mineure, la Thrace et la Grèce, leur industrie, qui s'exerçait à la fois sur la fonte et la fabrication des métaux, sur l'extraction et la taille des pierres, s'explique parfaitement dans cet ordre d'idées et s'accorde très-bien avec cet ensemble de faits. Je pourrais ajouter que la mention de la *Lycie* s'explique très-bien aussi par les rapports de civilisation, de culte et d'industrie qui existaient entre cette région de l'Asie Mineure et la *Crète* [3], île d'où une ancienne tradition fait venir les

[1] Thucydid. I, 9 : *Πέλοπά τε πρῶτον*, ΠΛΗΘΕΙ ΧΡΗΜΑΤΩΝ, *ἃ ἦλθεν ἐκ τῆς Ἀσίας ἔχων ἐς ἀνθρώπους ἀπόρους*. Cf. Euripid. *Hecub.* v. 487 : *Πολυχρύσων Φρυγῶν*. Il est impossible de mieux exprimer le contraste qui existait alors entre la civilisation opulente de l'Asie et la civilisation indigente de la Grèce. Ces richesses apportées par Pélops consistaient sans nul doute en objets fabriqués de métaux précieux, vases, armes, ustensiles divers, et en tissus d'étoffes brodées, objets où le mérite de l'art se joignait à la valeur de la matière; et c'était pour de pareilles richesses qu'Atrée et ses fils avaient fait construire les *trésors souterrains* que Pausanias vit à *Mycènes*, et qui s'y retrouvent encore, Pausan. II, 16, 5 : *Ἀτρέως καὶ τῶν παίδων ὑπόγαια οἰκοδομήματα, ἔνθα οἱ* ΘΗΣΑΥΡΟΊ *σφισι τῶν* ΧΡΗΜΆΤΩΝ *ἦσαν*. L'anecdote relative au *trésor* d'Hyrieus, à *Delphes*, Pausan. IX, 37, 3, prouve bien que les richesses déposées dans ces sortes d'édifices construits sous terre, étaient des richesses métalliques.

[2] Voyez sur ces rapports de la Grèce antique avec l'Asie, et sur les mythes qui en conservèrent la tradition sous une forme poétique, un ingénieux et savant mémoire de Ph. Buttmann, dans son *Mythologus*, t. II, § XX, p. 168-193.

[3] Ces rapports entre la *Lycie* et la *Crète* avaient été indiqués dans mon *Hist. crit. de l'Établiss. des Colon. grecq.* t. II, p. 140-147. Plus tard, l'étude de la numismatique m'avait fourni de nouveaux motifs d'ajouter foi à la réalité de ces anciennes traditions mythologiques; et cette opinion, que j'ai exprimée récemment dans le *Journal des Savants*, 1842, juillet, p. 393, a été appuyée et partagée par M. l'abbé Cavedoni, *Observat. sur les anc. monnaies de la Lycie*,

*Cyclopes*[1]; en sorte que ce que l'on regarde comme une erreur de Strabon me paraît bien plutôt un trait de lumière jeté sur cette particularité de l'histoire héroïque[2].

Cette question des *Cyclopes*, auteurs de la *porte des lions* de *Mycènes*, se rattache si directement à notre sujet, qu'il devient indispensable d'entrer dans quelques explications sur l'extraction phénicienne que je leur ai attribuée. En cela, je n'ai fait que suivre une opinion depuis longtemps proposée par Boettiger[3],

p. 2-3. M. de Klenze avait aussi fait remarquer la relation que cette mention des *Cyclopes* tendait à établir entre la *Crète* et la *Lycie*, relation fondée, d'ailleurs, sur le témoignage d'Hérodote, I, 173; voy. son *Mémoire sur les anciennes corporations d'architectes*, dans l'*Amalthea*, t. III, p. 97. Boettiger, dans ses *Observations sur les murs cyclopéens*, avait déjà exprimé la même idée, *Kl. Schrift*, II, § III, p. 56**).

[1] Schol. Euripid. *ad Orest.* v. 963 : Τειχίζουσι τὰς πόλεις, τῶν ἐκ τῆς ΚΟΥΡΗΤΙΔΟΣ Κυκλώπων τειχισάντων αὐτάς. Cf. Heyn. *ad* Apollodor. II, 2, 1.

[2] Cette mention de la *Lycie* dans l'histoire des *Cyclopes*, auteurs des murs de *Tirynthe* et de *Mycènes*, a paru à un savant critique, M. Göttling, fondée uniquement sur le nom de *Licymna* ou *Lycimna*, donné à l'*Acropole* de *Tirynthe*, Strabon, l. VIII, p. 373; voyez son écrit, d'ailleurs savant et ingénieux, sur: *die Gallerieen und die Stoa von Tirynth*, dans l'*archäologische Zeitung* de M. Éd. Gerhard, 1845, n. 26, p. 18-19 : c'est réduire une question si grave à un bien mince élément. De quelque manière qu'on explique ce nom de *Lycimna*, soit en le dérivant de λευκός, comme le fait M. Göttling, ce qui me paraît bien hasardé, soit en le rapportant au nom de *Licymnius*, fils naturel d'Électryon, ce qui est le procédé ordinaire des mythographes, j'avoue que le rapport de ce nom avec celui de la *Lycie*, comme un écho de la tradition qui faisait venir de cette contrée de l'Asie Mineure les *Cyclopes*, fondateurs de *Tirynthe*, est encore ce qui me semble le plus plausible. J'ajoute, à l'appui de cette opinion, que le passage en question paraît emprunté d'Hécatée, comme l'a conjecturé M. Creuzer, *Histor. Græc. antiquiss. Fragm.* p. 71-72, en se fondant sur le mot χειρογάστορες (γαστερόχειρες), attribué par Pollux à Hécatée, Pollux, I, 50, p. 13, ed. Emm. Bekker.; ce qui ne laisse pas d'ajouter quelque autorité à ce témoignage. J'observe enfin que la circonstance de l'assistance venue à Prœtus, ἐκ Λυκίας, se trouve aussi mentionnée dans le Scholiaste d'Euripide, *ad Orest.* v. 963 ; et sans doute ce grammairien l'avait puisée dans quelque ancien auteur.

[3] C'est dans un *Appendice* ajouté à un petit écrit de Bartholdy, *das Löwenthor zu Mycenæ*, et inséré au *Teutsche Mercur*, 1805, St. I, S. 18-30, que Boettiger développa ses idées sur l'origine phénicienne des *Cyclopes*. Depuis encore, et à plusieurs reprises, il est revenu sur ce sujet, qu'il

et admise par M. Creuzer[1] et par d'autres critiques[2], à l'appui de laquelle il est possible d'alléguer plus d'une considération nouvelle. Sans entrer ici dans la discussion de la question générale des *Cyclopes,* dont la mythologie embrasse tant d'aspects variés et se compose de tant de témoignages, divers d'âge, de caractère et de valeur, depuis les *Cyclopes* d'Homère[3] et d'Hésiode[4], jusqu'à ceux de Strabon et de Pausanias qui doivent seuls nous occuper, je me borne à dire qu'en les considérant uniquement sous deux rapports principaux, comme *ouvriers en métaux* et comme *constructeurs de villes,* ils s'assimilent pour moi aux *Curètes,* aux *Dactyles,* aux *Telchines,* aux *Cabires,* tous personnages mythologiques qui représentent, chacun sous un aspect particulier, la notion des arts d'une société primitive, et tous ensemble, l'idée commune d'une race étrangère à la Grèce, en même temps que celle d'une vaste aggrégation d'hommes liés à un système de rites superstitieux et de mystères orgiastiques[5]. A mes yeux, tous ces person-

avait promis, *Kunstmythologie,* I, 342, 10), de traiter avec plus de détails, mais sans qu'il ait rempli cet engagement, à ma connaissance.

[1] Creuzer, *Historic. græc. antiquiss. Fragm.* p. 73, 55) : «Cujus viri (Bartholdy) narratio locum fecit disputationi «Boettigeri, qui acute collectis undique «rationibus probatum iit : hos Cyclopes «fuisse fabros cum ferrarios tum lapidarios, è Phœnicia adductos, fabulamque «Phœniciæ esse originis.»

[2] Hirt, dans les *Analekten* de Wolf, t. I, p. 155; Klenze, dans l'*Amalthea* de Boettiger, t. III, p. 96, suiv.

[3] Homer. *Odyss.* IX, 106, sqq.

[4] Hesiod. *Theogon.* v. 139, 141, ed. Gaisford, Lips. 1823.

[5] Ce n'est pas ici le lieu d'exposer mes idées en détail sur les *Curètes*, les *Dactyles,* les *Telchines* et les *Cabires,* compris tous ensemble ou séparément dans le même système de mythes que les *Cyclopes,* et qui, devenus pour les anciens eux-mêmes un sujet d'énigmes et de recherches, dont la solution n'a pas toujours été heureuse, ainsi que nous pouvons en juger par la longue digression de Strabon, l. X, p. 466, sqq., n'ont pas fourni moins d'occupation et d'embarras à un grand nombre de critiques modernes. C'est dans mon *Histoire générale des Arts de l'Antiquité,* dont le second volume sera consacré à l'antiquité asiatique, que je traiterai les questions relatives à ces personnages mythologiques, que je considère comme des *artistes phé-*

nages divers de noms, de formes et d'attributions, mais tous doués de forces surnaturelles et de vertus magiques, dans le portrait que l'antiquité nous en a laissé, étaient des hommes de l'Asie antérieure, généralement des *Phéniciens,* que leur habileté dans les arts les plus nécessaires aux premières sociétés humaines, dans l'extraction et la fonte des métaux, tels que le cuivre et le fer, dans la taille et l'assemblage des pierres, dans la construction des murs de villes et des sanctuaires de dieux, dans l'exécution d'idoles de bois et de pierre, et dans les autres industries qui se rattachent à celles-là, fit prendre pour des êtres surhumains par les populations primitives de la Grèce, par les *Pélasges,* qui étaient à peine, à cette haute époque de l'histoire, sortis de l'état sauvage. De cette impression profonde produite sur l'esprit de peuples simples et ignorants par les ouvriers de l'Orient, naquirent plus tard les fables que nous trouvons déjà dans Homère et dans Hésiode, et qui revêtirent, entre les mains des autres poëtes épiques, et surtout des tragiques, tant de formes différentes, que la critique a tant de peine à rapporter à leur type primitif et à ramener à leur signification véritable. Mais en rassemblant sous un même point de vue les traits épars que l'antiquité nous a transmis, il devient évident que les notions en apparence incohérentes qui en résultent, se réduisent sans peine à l'idée fondamentale que j'ai exposée, et que, pour ne nous occuper que de la seule classe de ces êtres mythologiques dont le sou-

*niciens*, personnifiant, sous divers aspects, les travaux d'une industrie primitive. En attendant, je renvoie aux *Mémoires* de Fréret, *Acad. des Inscript.* t. XXIII, p. 27, suiv.; de Heyne, *Commentat. nov. Soc. reg. Gotting.* t. VIII, p. 1, sqq.; de Guberleth, *de Myst. deor. Cabiror.* ed. 1703, de Reland, d'Astorius et de Vaillant, sur le même sujet, ainsi qu'aux recherches de M. Creuzer, *Symbolik*, t. II, p. 303, suiv., 2e édit., et ailleurs, et à celles de Boettiger, *Kunstmythologie*, t. II, p. 90, suiv., dont les idées, sur ce point d'antiquité, me paraissent surtout dignes de considération.

venir est lié à la *porte des lions* de *Mycènes*, les *Cyclopes* d'Homère, qui habitaient *en Sicile des antres creusés dans le roc*[1], en avant desquels étaient érigées des *enceintes de blocs énormes arrachés des flancs de la montagne*[2]; les *Cyclopes* d'Hésiode, qui forgeaient *la foudre* de Jupiter[3], et ceux des poëtes d'un âge postérieur, qui servaient, à *Lemnos* et à *Lipara*, d'auxiliaires à Vulcain, pour fabriquer les *armes* d'Achille, ou l'*arc* et les *flèches* de Diane[4], ou le *vase* à l'usage de Neptune[5], et généralement tous les meubles des habitants de l'Olympe, et dans le *Tartare* même, d'architectes du palais de Pluton[6]; ces *Cyclopes*, purement mythologiques ou réputés tels, que l'on a voulu distinguer[7] des *Cyclopes* présumés historiques, qui avaient bâti, pour Prœtus, les murs de *Tirynthe*, et pour Persée, ceux de *Mycènes;* tous ces *Cyclopes*, dis-je, ne sont au fond qu'une seule et même tribu d'hommes de l'Orient[8], formant une vaste corporation d'ouvriers, qui vivaient du produit de leur industrie, *ἐγχειρογάστορες*[9], qui exerçaient collectivement des arts

[1] Homer. *Odyss.* IX, 113 : Ἀλλ' *οἵγ' ὑψηλῶν οὐρέων ναίουσι κάρηνα, ἐν* ΣΠΈΣΣΙ ΓΛΑΦΥΡΟΪ́ΣΙ.

[2] *Idem, Ibid.* 184-5 : Περὶ δ' ΑΥ̓ΛῊ ὑψηλὴ δέδμητο ΚΑΤΩΡΥΧΈΕΣΣΙ ΛΊΘΟΙΣΙ.

[3] Hesiod. *Theogon.* v. 141.

[4] Callimach. *Hymn. in Dian.* v. 80-83; cf. Spanheim, *ad h. l.*

[5] *Ibidem*, v. 50.

[6] Virgil. *Æn.* VI, 629-630.

[7] Cette distinction, qui se trouve déjà dans le Scholiaste d'Hésiode, *ad Theogon.* v. 139, p. 484, ed. Gaisford, a été exposée en détail par Fréret, dans ses *Recherches pour servir à l'histoire des Cyclopes, etc. Mém. de l'Acad.* t. XXIII, p. 28; elle a été adoptée par Heyne, *ad* Apollodor. I, 1, 1, et par les traducteurs français de Strabon, t. III, p. 234, 3); mais il est permis de dire qu'une connaissance plus approfondie du sujet autorise une opinion contraire, et j'en fais l'observation, parce que les éditeurs du nouveau *Thesaurus* maintiennent encore entre les *Cyclopes*, qui construisirent les *cryptes* et les *labyrinthes* de *Nauplie*, et les autres *Cyclopes*, une distinction qui n'est réellement pas fondée, *v.* Κυκλώπειος, t. IV, p. 2090. Böttiger ne s'y était pas trompé, *Kunstmythologie*, II, 91.

[8] Je m'explique ainsi, dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, la tradition qui faisait *Cyclôps*, père des *Cyclopes*, fils d'*Ouranos*, tradition rapportée par le Scholiaste d'Hésiode, *ad Theogon.* v. 141, et par celui d'Euripide, *ad Orest.* v. 963, sur la foi d'Hellanicus; voy. Boettiger, *Kunstmythologie*, II, 91.

[9] C'est l'expression dont se sert Stra-

différents relatifs au même but, et qui, par le mystère dont ils enveloppaient leurs procédés, autant que par celui de leur langue et de leur culte étrangers à la Grèce, s'acquirent aisément la réputation de magiciens. Leur nom de *Cyclopes*, qui put très-bien être dans le principe une qualification populaire, s'explique très-naturellement par l'usage de la *lampe du mineur,* que des hommes, accoutumés à travailler dans le creux des rochers pour en extraire les métaux et les pierres, devaient porter sur leurs fronts [1], ou bien par l'habitude du *tatouage,* qu'on sait avoir été propre de tout temps aux peuples asiatiques, aussi bien qu'à ceux du nouveau monde, aux époques d'une civilisation primitive [2]; et l'on peut même expliquer ce nom d'une manière plus simple encore, en le rapportant à la construction des *enceintes de villes*, *κύκλοι* [3], genre de travail par lequel se signala surtout l'habileté

bon, VIII, 372, bien que son texte porte *γασΊερόχειρες*; mais Eustathe, qui cite ce passage de Strabon, *ad Iliad.* l. II, p. 286, y avait lu *ἐγχειρογάσΊορες*, forme certainement préférable, et donnée par les grammairiens, Hesych. et Magn. Etym. *v.* ἘγχειρογάσΊορες; cf. Pollux, I, 50, *χειρογάσΊορες*; Athen. l. IX, 389, et XIV, 645; Schol. Euripid. *ad Orest.* v. 963. L'usage de ce mot est attribué à Hécatée par Pollux, et, sur ce fondement, M. Creuzer a cru pouvoir admettre que le passage de Strabon, sur les *Cyclopes* de *Lycie,* était emprunté à cet ancien historien, *Histor. Græc. antiquiss. Fragm.* p. 72; les traducteurs français ont été du même avis, t. III, p. 235, 1); mais je suis de celui de M. Göttling, qui pense que cette expression provient plutôt d'un poëte, Gerhard's, *archäolog. Zeitung,* 1845, n° 26, p. 20, 16); ce qui n'empêche pas qu'Hécatée ne l'ait employée à son tour, et que le passage de Strabon ne puisse avoir été puisé dans cet historien et en acquérir ainsi plus de valeur.

[1] C'était l'idée de Hirt, dans les *Analekten* de Wolf, t. I, p. 154, admise et étendue par M. de Klenze, *Amalthea,* t. III, p. 100.

[2] Voyez, sur ce trait de mœurs asiatiques, appliqué aux *Cyclopes* et aux *Arimaspes,* un ingénieux travail de Boettiger, *Sitte der Alten, sich den Körper zu malen und zu punctiren,* dans ses *Kl. Schrift.* I, § VII, p. 164. Feu M. Petit-Radel expliquait aussi par le *tatouage* la fable des *Cyclopes, Recherch. sur les Monum. cyclop.* p. 147, peut-être sans connaître l'opinion de Boettiger, et certainement, sans la citer.

[3] C'est M. Goettling qui a proposé récemment cette explication, dans l'*archäolog. Zeitung* de M. Éd. Gerhard, 1845, n° 26,

de ce peuple nomade. Mais, entre ces diverses explications, j'avoue que je préfère de beaucoup la première; et quant à la manière dont cette expression populaire de *Cyclope* fut traduite plus tard dans les œuvres de l'art par un *grand œil rond au milieu du front*[1], c'est un procédé si naturel en soi et si familier à l'imitation, qu'il n'y a réellement aucune difficulté à y voir.

La connaissance des lieux situés au voisinage de la Grèce, ou dans la Grèce même, où la mythologie et l'histoire, si près de se confondre ici, nous montrent les *Cyclopes* établis, tend encore à confirmer les idées que je m'en suis faites. C'est d'abord dans la *Thrace,* si nous en croyons l'auteur ancien suivi par le Scholiaste d'Euripide[2], que nous les voyons apparaître. Or, la *Thrace,* par la richesse de ses mines d'or et d'argent, est un des pays qui attirèrent de meilleure heure l'activité des Phéniciens; et l'on sait que les îles de *Thasos* et de *Samothrace* furent deux de leurs plus importants établissements industriels et religieux. La *Thrace* fut aussi, dans les anciens

p. 19-20, 13); mais j'avoue qu'elle me satisfait médiocrement, surtout en ce qu'elle ne rend pas compte d'un élément essentiel de ce nom, du mot ὤψ, que toute l'antiquité y a reconnu, Hesiod. *Theogon.* 144-5:
Κύκλωπες δ' ὄνομ' ἦσαν ἐπώνυμον, οὕνεκ' ἄρα [σφέων
Κυκλοτερὴς ὀφθαλμὸς ἕεις ἐνέκειτο μετώπῳ.
Cf. Euripid. *Cyclop.* 22; Theocrit. *Id.* XI, 31; Callimach. *Hymn. in Dian.* 53.

[1] Cette image, qui se trouve déjà dans Hésiode, *Theogon.* v. 143; cf. Spanheim, *ad* Callimach. *H. in Dian.* v. 53; Valckenaer, *ad* Ammon. II, 2, p. 26, a pu être représentée de deux manières différentes, par *un œil unique*, ou par *un troisième œil,* au milieu du front. Sur cette question, et sur les monuments figurés qui s'y rapportent, voyez le savant et ingénieux écrit de Boettiger, *sur les Cyclopes et les Arimaspes,* dans ses *Klein. Schrift.* t. I, § VII, p. 164-177, et joignez-y quelques observations du même savant, *Kunstmythologie,* t. II, p. 92,*). Je dois dire pourtant que le *troisième œil* sur le front des *Cyclopes* n'apparaît que sur les monuments d'époque romaine, et qu'il est jusqu'ici inconnu sur ceux du style grec ou étrusque, qui ont rapport à la fable de *Polyphème;* voyez l'observation que j'ai faite à cet égard, à la suite de l'examen critique que j'ai donné de ces monuments, dans mon *Odysséide,* II, 2, p. 346-357; voy. p. 351-2, 7).

[2] Schol. Euripid. *ad Orest.* v. 963.

temps, le siége d'un peuple *Troglodyte*[1], où l'on ne peut méconnaître une colonie phénicienne, d'après le genre de vie troglodytique, essentiellement propre aux Phéniciens[2] dans leur patrie primitive et dans tous les lieux de l'ancien monde où ils s'établirent; et il existait encore, au temps de Strabon, dans cette même contrée de la *Thrace*, une tribu d'hommes qui s'appelaient Κτίσἶαι[3], *constructeurs de villes*, qui vivaient sans femmes, et que l'on considérait comme des personnes consacrées à la divinité, traits auxquels il est bien difficile de ne pas reconnaître un reste de ces anciens Phéniciens, qui avaient porté dans la *Thrace* l'art de bâtir, entouré de certaines pratiques superstitieuses, élément principal de la fable des *Cyclopes*. De la *Thrace*, nous les voyons se disperser de divers côtés, notamment en *Sicile*, où les formes que leur prête la poésie d'Homère ne nous empêchent pas de reconnaître un peuple étranger[4], qui *creusait les montagnes pour en extraire les matériaux gigantesques* de l'architecture qu'on a nommée *cyclopéenne*, et où se rencontrent encore, avec d'innombrables excavations[5], des murailles construites d'après ce système, à *Catane*[6], à *Cefalu*[7] et ailleurs[8]. Nous les retrou-

[1] Strabon. l. VII, p. 318; cf. Klenze, *Amalthea*, III, 97, 85).

[2] C'est la notion que M. de Klenze s'est principalement attaché à établir dans ses *Recherches sur les plus anciennes corporations architectoniques* (*Amalthea*, III, 96 et suiv.), et à l'appui de laquelle je produirai plus d'un fait nouveau, en ce qui concerne les Phéniciens, dans mon *Histoire des Arts de l'Antiquité*.

[3] Strabon. l. VII, p. 296 : Εἶναι δέ τινας τῶν Θρακῶν, οἱ χωρὶς γυναικὸς ζῶσιν, οὓς ΚΤΊΣΤΑΣ καλεῖσθαι, ἀνιερῶσθαί τε διὰ τιμὴν, καὶ μετὰ ἀδείας ζῆν.

[4] Thucydid. l. VI, c. 2; cf. Trog. Pomp. *in* Justin. IV, 2.

[5] On peut voir, dans le *Voyage pittoresque* de Houel, les nombreuses excavations, œuvres d'une population primitive, qu'offre encore aujourd'hui la Sicile, et dont les principales, celles de *Modica* et d'*Ispica*, dans le *Val de Noto*, représentent de véritables cités troglodytiques; voyez tom. IV, pl. CCIV et suiv.

[6] Houel, *Voyage pittoresque*, t. II, p. 145.

[7] *Monum. dell'Instit. arch.* t. I, tav. XXVIII.

[8] Le chan. Alessi, qui cite les murs cyclopéens de *Catane*, sa patrie, parle aussi

vons encore en *Crète,* cette île si fameuse par l'occupation phénicienne dont elle fut le siége, et où le *labyrinthe,* construit à l'exemple de ceux de *Samos* et de *Nauplie*[1], monuments phéniciens, est aussi une œuvre troglodytique qu'on ne peut méconnaître. Leur séjour en *Lycie,* constaté, comme nous l'avons vu, par des témoignages classiques, ne vient pas moins à l'appui de leur origine phénicienne, puisque cette région de l'Asie Mineure fut notoirement une de celles où se portèrent, dès les plus anciens temps, les établissements phéniciens, et nous en donnerons plus d'une preuve dans le cours de ce mémoire. Dans la Grèce, enfin, les lieux où la tradition nous signale la présence des *Cyclopes,* et ceux où il reste encore le plus de monuments d'une architecture cyclopéenne qu'ils enseignèrent aux *Pélasges,* et que ceux-ci, à leur tour, portèrent dans toutes leurs colonies, particulièrement en Italie[2], ces lieux sont, avec *Corinthe* et *Sicyone,* les deux villes

de ceux d'*Éryx,* localité notoirement phénicienne, *Stor. crit. dell. Sicil.* I, 336; cf. Abeken, *Mittelitalien,* p. 129, 5).

[1] Sur l'usage des Crétois primitifs d'habiter des cryptes naturelles ou artificielles, Diodor. Sic. v, 65, voy. Höck, *Kreta,* I, 65, *b*), et sur les *labyrinthes* dérivés de cet usage, et dont les plus célèbres, celui du mont *Dicta* et celui de *Gortyne,* ont laissé des traces observées par les voyageurs, Cockerell, dans Walpole's *Travels,* p. 402 et suiv., voy. les observations du même Höck, *Kreta,* I, 59, suiv. et 447-454, et de Zoëga, *de Us. et Orig. Obel.* p. 314, sqq. Les labyrinthes de *Nauplie* sont attribués aux *Cyclopes* par Strabon, VIII, 373 : Καὶ ἴσως τὰ ΣΠΗΛΑΙΑ τὰ περὶ τὴν Ναυπλίαν, καὶ τὰ ἐν αὐτοῖς ἔργα τούτων (Κυκλώπων) ἐπώνυμά ἐστιν; cf. Eustath. *ad Odyss.* p. 1622, 55. Des restes de ces travaux souterrains de *Nauplie* ont été observés par sir W. Gell, *Argolis,* p. 54 et 92.

[2] La doctrine de M. Petit-Radel, sur les constructions cyclopéennes de l'Italie, qu'il attribuait aux *Pélasges* de la Grèce et de l'Asie Mineure, instruits par les *Cyclopes phéniciens,* cette doctrine, dont les principaux éléments sont exposés dans ses *Recherches sur les monuments cyclopéens ou pélasgiques,* Paris, 1841, in-8°, a rencontré, à diverses reprises, des contradictions qui manquaient de critique ou de bonne foi. Je crois avoir fait justice, dans le *Journal des Savants,* mars 1843, p. 129-159, de celles de ces objections qui se recommandaient le plus, sinon par leur valeur propre, du moins par le nom et le mérite de leurs auteurs; et j'ai vu avec

placées, par leur situation même, dans les relations les plus directes avec l'Asie, et cela, dès les plus anciens temps, l'*Argolide*, nommée par excellence la *Terre cyclopéenne*, Γᾶ Κυκλωπία[1], où les murs cyclopéens de *Tirynthe*, de *Mycènes*, de *Nauplie* et d'*Argos*, justifient si bien cette dénomination ; l'*Attique*, toute remplie de traditions phéniciennes, où les *murs pélasgiques* de l'*Acropole*[2], de l'*Hymette*[3] et du *Pnyx*[4], manifestent encore à nos yeux, comme à ceux des anciens eux-mêmes, l'œuvre des ouvriers phéniciens ; et la *Béotie*, ce siége de la colonie phénicienne de Cadmus, où il existe encore tant de ruines d'*Acropoles* de villes bâties en architecture cyclopéenne[5], sans compter ces émissaires du *lac Copais*, travaux du même genre que ceux du *lac Chitos*, près de *Cyzique*, que d'anciennes légendes attribuaient, soit aux *Géants* ἐγχειρογάστορες, c'est-à-dire à nos *Cyclopes*, soit aux *Pélasges thessaliens*[6], deux formes diverses de la même tradition ; et c'est peut-être ces *Cyclopes*-là qu'avait en vue Homère, dans ce pas-

plaisir, qu'un habile antiquaire allemand, M. Göttling, d'accord en cela avec Ott. Müller, *Handbuch*, § 45, regardait l'opinion qui attribue aux Pélasges les murs cyclopéens, comme l'opinion généralement admise, *archäolog. Zeitung*, 1845, n° 26, p. 18, 7). C'est aussi à peu près l'idée qu'exprime en dernier lieu M. Walz, bien qu'il admette encore certaines réserves sur les murs de *Norba* et de *Signia*, réserves dont j'ai démontré le peu de fondement ; voy. son *Jahresbericht*, dans le *Philologus* de M. Schneidewin, 1846, III, n° 18, p. 735-7.

[1] Euripid. *Orest.* v. 963 ; cf. Idem, *Electr.* 1167 : Κυκλώπεια οὐράνια τείχη ; *Iphig. Aul.* 152 : Κυκλώπων θυμέλαι ; *Herc. fur* : Κυκλώπων βάθρα ; voy. Ott. Müller, *Handbuch*, § 45, 1

[2] Pausan. I, 28, 3 ; cf. Callimach. *Fragm.* 263 : Τυρσηνῶν τείχισμα Πελασγικόν ; Aristophan. *Av.* 1137, 1139, et Schol. *ad h. l.* Voy. Ott. Müller, *de Munim. Athen.* p. 2, et *Orchomenos*, 243.

[3] Dodwell, *a Tour, etc.* t. I, p. 484 ; Klenze, *Amalthea*, III, 102, 114).

[4] Stuart, *Antiquit. of Athens*, t. III, c. VIII, p. 51 ; Leake, *Topogr. of Athens*, t. I, p. 180, 2), 5) et 6), 2ᵉ éd. Voy. Dodwell, *Vues, etc.*, pl. LV.

[5] Telles que celles d'*Orchomène*, de *Chéronée*, d'*Haliarte* et de *Platées*, Dodwell, *Vues*, pl. XIV, XV, XVI, XVII, XLVII, XLIX et L.

[6] Schol. Apollon. Rh. I, 987 ; voy. Ott. Müller, *Orchomenos*, p. 243.

sage de son *Odyssée*[1], où il met dans la bouche du roi des Phéaciens une mention des *Cyclopes* associés aux *Géants,* qui ne peuvent être les *Cyclopes* de Sicile, les compagnons de Polyphême. Mais c'est surtout à *Corinthe* qu'il est bien important de voir le séjour des *Cyclopes* constaté par des témoignages qui prouvent que leur souvenir, attaché à des monuments du même ordre, s'était même converti en une sorte de culte. Ainsi, nous lisons dans Pausanias[2] qu'il existait encore de son temps, sur l'isthme de *Corinthe* et dans le *péribole* même du temple de Neptune, un *ancien hiéron, qui se nommait l'autel des Cyclopes, et sur lequel on sacrifiait aux Cyclopes.* Cet autel se composait sans doute de *trois degrés* ou *assises* en retraite l'une au-dessus de l'autre, comme le grand autel d'*Olympie*[3], monument d'un caractère si décidément asiatique, et comme les grands autels pélasgiques, dont il reste encore plus d'un exemple dans la *Sabine* et le *Latium*[4]. Près de là, dans cette même enceinte, était un *sanctuaire auquel on descendait par une voie souterraine* et qui était consacré à *Palæmon*[5]; et à ces travaux troglodytiques, non plus qu'à ce culte de *Palæmon,* nom de l'*Hercule tyrien*[6], il n'est pas possible de méconnaître l'œuvre de mains phéniciennes.

[1] Homer. *Odyss.* VII, 206 :

Ὥσπερ Κύκλωπές τε καὶ ἄγρια φῦλα Γιγάντων.

[2] Pausan. II, 2, 2 : Καὶ δὴ ἹΕΡΌΝ ἐστιν ἈΡΧΑΪΟΝ, Κυκλώπων καλουμένος ΒΩΜΌΣ.

[3] *Idem,* v, 13, 5.

[4] La notion de ces grands *autels à trois assises en retraite*, érigés d'après l'usage phénicien, attesté par la Bible, *Exod.* XX, 25; *Deuteron.* XXVII, 31 ; *Esdras*, I, 6, 4, a été solidement établie par M. Petit-Radel, dans ses *Recherches,* à l'appui des exemples qui en existent encore sur le *mont Circé,* n. I, p. 143; à *Segni,* n. XVIII, p. 175-6; sur l'*Acropole d'Alatri,* n. XV, p. 171; à *Alba Fucensis,* n° XXXIII, p. 209, et encore ailleurs. Je produirai moi-même, dans le cours de ce mémoire, de nouvelles preuves de cet usage, et je réserve de plus grands détails à ce sujet, qui excéderaient les bornes d'un *Appendice,* pour mon *Histoire de l'Art chez les Phéniciens.*

[5] Pausan. II, 2, 2 : Ἔνθα δὴ τὸν Παλαίμονα κεκρύφθαι φασίν.

[6] C'est ce qui sera établi plus bas.

Mais nulle part ce caractère phénicien, propre aux monuments attribués aux *Cyclopes,* ne me paraît plus facile à établir et à rendre sensible qu'à *Tirynthe* et à *Mycènes.* Nous savons, par Pausanias et par Strabon, que les murs de l'*Acropole* de *Tirynthe* étaient l'ouvrage des *Cyclopes* venus de la *Lycie*[1]; et c'est sans doute en se fondant sur cette tradition, qu'un auteur grave, Aristote, attribuait aux *Cyclopes* l'invention des *tours*[2] : *Turres, ut Aristoteles, Cyclopes, Tirynthii, ut Theophrastus;* et, dans ces *Tirynthii,* il faut sans doute voir les *Tyrrhéniens,* d'après les rapports étymologiques et historiques qui existent entre le nom de *Tirynthe,* Τίρυνς, Τίρυς, et les mots Τύρις, Τύρρις, Τύρσις[3], et *Turris.* Quant à *Mycènes,* dont la *porte des lions* est bien positivement proclamée une *œuvre des Cyclopes* par Pausanias, et dont l'enceinte offre les trois sortes principales d'architecture cyclopéenne qu'on aurait tort de regarder ici et ailleurs comme appartenant à trois époques différentes, mais qui peuvent fort bien, suivant les cas et suivant les lieux, avoir été contemporaines[4]; quant à *Mycènes,* nous avons, pour considérer ce monument comme une œuvre phénicienne, le témoignage d'Euripide[5], qui déclare que les

[1] Cette origine lycienne des *Cyclopes,* fondée sur le témoignage de Strabon et sur les considérations dont j'ai cherché à l'appuyer, voy. plus haut, p. 57, 3), a été admise tout récemment par mon savant ami M. L. Ross, *Hellenika,* p. XVI, sur la foi des découvertes de murs cyclopéens faites en Lycie par M. Fellow; et je remarque avec plaisir que M. Walz exprime l'opinion qu'il serait désormais difficile, d'après l'accord des textes et des monuments, de révoquer en doute le fondement historique de cette tradition; voy. son *Jahresbericht,* dans le *Philologus,* 1846, III, 18, p. 736.

[2] Aristot. *apud* Plin. VII, 57.

[3] Göttling, dans l'*archäolog. Zeitung,* 1845, n. 26, p. 17-18.

[4] Dodwell en fait la remarque, précisément au sujet des murs de *Mycènes; Vues et Descriptions, etc.* pl. VII, p. 6.

[5] Euripid. *Herc. fur.* v. 944-5 : Κυκλώπων βάθρα ΦΟΊΝΙΚΙ κανόνι καὶ τύκοις ἡρμοσμένα. Cette *règle phénicienne* est celle que Nonnus, en parlant de ces mêmes murs de *Mycènes,* appelle la règle des *Cyclopes,* Nonn. *Dionys.* XLI, 268-9 : Στέμματι τειχιόεντι περιζωσθεῖσα Μυκήνη ΚΥΚΛΏΠΩΝ ΚΑΝΌΝΕΣΣΙ.

murs de *Mycènes* avaient été construits par la *règle phénicienne*[1], Φοίνικι κανόνι, la même *règle* qui est appelée *lesbienne* par Aristote[2], et qui se distinguait de la *règle droite*, en ce qu'elle était *de plomb*, pour pouvoir se plier à la diversité des angles de pierres polygones qu'employait l'architecture cyclopéenne.

A la vérité, un habile et savant critique, M. Gœttling, tout en admettant l'interprétation de *règle phénicienne* pour les mots Φοίνικι κανόνι, pense qu'Euripide n'avait en vue, dans cette origine phénicienne qu'il attribuait au murs de *Mycènes*, que l'exemple de ceux de *Thèbes*, siége de la colonie de Cadmus[3]. Mais il est permis de refuser son assentiment à cette manière de voir de M. Gœttling, qui me paraît bien rigoureuse pour Euripide. Ott. Müller avait été, à ce qu'il me semble, mieux inspiré, et il avait mieux interprété le génie de l'antiquité, lorsqu'il regardait la ville de *Thèbes* comme une *ville cyclopéenne*, sur la foi de la fable d'Amphion, à raison de ces *pierres brutes qui s'assemblaient d'elles-mêmes au son de sa lyre*[4] : véritable image d'un mur cyclopéen; et cette image poétique renfermait ainsi une vérité de fait; car, à la manière dont Pausanias nous représente les *pierres amassées au bas du monument* d'Am-

[1] Je remarque avec satisfaction que M. Götting s'est prononcé énergiquement contre l'interprétation vulgaire des mots Φοίνικι κανόνι, admise par Barnes et les autres commentateurs d'Euripide; voy. l'*archäolog. Zeitung*, 1845, n. 26, p. 19, 11).

[2] Aristot. *Ethic.* v, 14 : Τοῦ γὰρ ἀορίσ7ου ἀόρισ7ος καὶ ὁ ΚΑΝΏΝ ἐσ7ιν, ὥσπερ καὶ τῆς Λεσϐίας οἰκοδομῆς ὁ μολίϐδινος κανών· πρὸς γὰρ τὸ σχῆμα τοῦ λίθου μετακινεῖται καὶ οὐ μένει ὁ κανών. Voyez, au sujet de ce texte important d'Aristote, depuis longtemps signalé par M. Petit-Radel, et non pas *pour la première fois* par M. Lindau, *Zeitschr. f. d. Alterthumsw.* 1836, n. 79, un passage curieux de Michel d'Éphèse, rapporté par M. Walz, *Jahresbericht, etc.* p. 737, mais en des termes qui ne me paraissent pas suffisamment clairs. J'observe, du reste, que, *Lesbos* ayant été une des îles les plus anciennement occupées par les Phéniciens et aussi par les Pélasges, il est tout simple que la *règle phénicienne* y soit devenue la *règle lesbienne*, et que l'usage en ait passé chez les Pélasges.

[3] Gerhard's, *archäolog. Zeitung*, 1845, n. 26, p. 19, 11).

[4] *Orchomenos*, p. 243.

phion[1], il est impossible de ne pas reconnaître une construction cyclopéenne; conséquemment, une nouvelle preuve de l'origine phénicienne de ce genre de construction primitive; et cela indépendamment de la colonie phénicienne de Cadmus, dont je ne pense pas que la réalité historique puisse aujourd'hui être sérieusement contestée.

Maintenant qu'il est rendu bien probable, à ce qu'il me semble, que les *Cyclopes,* auteurs des murs de *Tirynthe* et de *Mycènes*, et de tant d'autres *enceintes de villes* qui, dans la Grèce, en Asie Mineure et en Italie, appartiennent au même système d'architecture, sauf les variétés de détail qui tiennent à l'influence des localités, que ces *Cyclopes,* disons-nous, étaient une *corporation d'ouvriers phéniciens joints aux colons asiatiques*[2], nous ne devons plus être surpris de les voir indiqués comme *compagnons de Persée* par un ancien logographe, tel que Phérécyde[3]. *Persée,* en effet, à ne le considérer ici que dans les principaux traits de sa légende, est la personnification mythique des plus anciens rapports de la Grèce avec l'Asie, précisément, dans cette portion de la race grecque ionienne qui occupait le territoire d'Argos[4]. Si du temps de Xerxès, et par

[1] Pausan. IX, 17, 5 : Τοὺς δὲ παρὰ Ἀμφίονος μνῆμα λίθους, οἱ κάτωθεν ὑποβέβληνται, μήτε ἄλλως ΕἸΡΓΑΣΜΈΝΟΙ ΠΡῸΣ ΤῸ ἈΚΡΙΒΈΣΤΑΤΟΝ, ἐκείνας εἶναί φασι τὰς πέτρας, αἳ τῇ ᾠδῇ τοῦ Ἀμφίονος ἠκολούθησαν. Les expressions dont se sert ici Pausanias ne semblent en effet pouvoir s'appliquer qu'à une construction cyclopéenne, de même que celles-ci de Denys d'Halicarnasse, relatives aux murs de la Rome primitive, *Ant. rom.* III, 67 : Τὰ τείχη τῆς πόλεως ΑΥ̓ΤΟΣΧΈΔΙΑ καὶ ΦΑΥ͂ΛΑ ΤΑΙ͂Σ ἘΡΓΑΣΊΑΙΣ ὄντα; cf. Idem, I, 40 : Βωμὸν ΑΥ̓ΤΟΣΧΈΔΙΟΝ ὑπὸ σπουδῆς ἱδρύεται.

[2] Klenze, *Amalthea,* III, 100 : *Wir glauben demnach nicht, dass je von einem eigentlichen Kyklopenvolke die Rede gewesen seyn kann, sondern dass sie als Kunst übende Begleiter alter asiatischer Kolonien, etc.* Je souscris tout à fait, pour mon compte, à cette manière de voir.

[3] Pherecyd. *apud* Schol. Apollon. Rh. IV, 1091; cf. *Fragm.* II, p. 73, ed. Sturz : Αὐτὸς (Περσεύς) δὲ ἔβη πλέων εἰς Ἄργος ΣῪΝ ΤΟΙ͂Σ ΚΎΚΛΩΨΙ.

[4] Buttmann, *Mythologus,* t. II, § XX, p. 191-192.

l'organe de Xerxès lui-même[1], les monarques achéménides se considéraient comme issus de *Persée*, par *Persès*, fils de ce héros et d'*Andromède*, il fallait bien que cette tradition, bien qu'elle pût paraître une flatterie intéressée à l'égard des Argiens, eût dès lors acquis une grande notoriété, et qu'elle fût devenue populaire chez les Perses eux-mêmes. Leur nom, qu'ils reconnaissaient devoir à *Persée*, ne se trouve point dans leurs propres annales, si ce n'est à partir d'une époque comparativement bien plus récente que celle où il était déjà connu des Grecs; car ce nom de *Perses* ne se lit nulle part dans les livres zends; il ne commence à figurer, sous la forme *Parsa*, que dans les inscriptions de *Persépolis*, qui datent du règne de Xerxès; et quand même on y rattacherait le nom de *Pasargades* ou *Parsagades*, la tribu sacrée des *Perses*, ou que l'on admettrait l'usage chaldéen du mot *Pharès*, avec l'interprétation donnée par Daniel[2], comme exprimant le nom des *Perses*, on ne parviendrait pas encore à le faire remonter bien plus haut que Cyrus; tandis que le nom de *Persès* se lit déjà dans Hésiode[3], à la vérité comme *fils d'un Titan*, ce qui indique une origine orientale, et désigné sous des traits qui se retrouvent chez tous ces personnages asiatiques introduits, dès une ancienne époque, dans la mythologie grecque. Les rapports historiques entre la nation des *Perses* et la race argivo-ionienne échappent aujourd'hui à notre appréciation, parce qu'ils remontent jusqu'à une époque où cette nation, tribu obscure du vaste empire d'Assyrie, n'avait pas encore, pour ainsi dire, d'existence qui lui fût propre, et où la Grèce, à défaut d'annales, ne nous a presque laissé que des fables. Mais ces fables, dans le mythe de *Persée*[4],

[1] Xerx. *Epistol. apud* Herodot. VII, 150; cf. Herodot. VII, 61.

[2] Daniel. c. V, § 28.

[3] Hesiod. *Theogon.* v. 377 et 409.

[4] Je renvoie aux recherches de M. Creuzer pour l'explication du mythe de Persée,

portent un caractère si décidément oriental, qu'il est impossible d'en méconnaître la source; et les traditions qui nous montrent la *Lycie* et les contrées voisines, telles que la *Cilicie,* la *Pamphylie* et la *Pisidie,* toutes couvertes de colonies grecques, la plupart émanées d'*Argos* [1], nous montrent le terrain historique où s'accomplit la combinaison de l'élément grec et de l'élément assyro-phénicien, qui forment le mythe de *Persée,* héros grec, représentant de la Grèce par *Danaë,* sa mère, en même temps que *Dæmon assyrien,* tel qu'il est appelé par Hérodote [2], et qu'il était, en effet, en tant que représentant d'une des puissances solaires du système des religions asiatiques; et ici encore nous retrouvons la *Lycie* comme le lien entre la Grèce et l'Asie, qui devient un nouveau motif de croire à la réalité de ces antiques rapports que nous avons exposés plus haut.

*Symbolik und Mythologie,* t. IV, p. 242 et suiv., tout en maintenant les réserves que j'ai eu récemment l'occasion d'exprimer, dans mon *Choix de peintures de Pompéi,* p. 187.

[1] J'ai indiqué, dans mon *Histoire crit. de l'Établiss. des Colonies grecques,* t. II, p. 402-407, les traditions qui concernent la fondation de colonies argiennes dans la *Lycie* et les régions voisines, la *Cilicie,* la *Pamphylie* et la *Pisidie.* Ces traditions avaient été déjà rapportées par Eckhel, qui en a fait l'application à la numismatique de ces contrées, et qui croyait en trouver la preuve dans le *Triskèle,* type des médailles autonomes de *Lycie,* qu'il considérait comme un symbole argien; voy. ses *Num. veter. anecd.* p. 77-81. Je ne puis partager cette idée, bien qu'elle ait obtenu récemment encore l'assentiment d'un savant illustre et d'un très-habile antiquaire, M. l'abbé Cavedoni, *Observat. sur les anc. monnaies de la Lycie,* p. 4. Mais je rappelle avec plaisir les considérations auxquelles s'est livré M. Tölken sur ces anciens établissements des Grecs en *Lycie,* en *Cilicie,* en *Pamphylie* et en *Pisidie*, où ce peuple se trouva dans un contact si immédiat avec les religions asiatiques, et où il dut conséquemment s'opérer un mélanges d'idées grecques et d'idées orientales, tel qu'il se manifeste dans le mythe de *Persée;* voy. son écrit intitulé : *Ueber die Mischung griechischer und asiatiker Cultur in den Küstenländern des südlichen Kleinasiens,* dans le *Berliner Kunstblatt,* Juni, 1828, VI<sup>es</sup> Heft, p. 167-177.

[2] Herodot. VI, 54 : *Ὡς δὲ ὁ Περσέων λόγος λέγεται, αὐτὸς ὁ Περσεὺς, ἐὼν* ἈΣΣΎΡΙΟΣ; add. Apollodor. II, 4, 5; cf. Heyn. *Observ.* p. 127; Xenophon. *Cyropæd.* I, 2, 1.

Ces considérations nous ramènent au point d'où nous sommes partis, qui est l'explication de la *porte des lions* de *Mycènes*, ouvrage des *Cyclopes de Lycie*. D'après tout ce qui vient d'être dit de l'extraction phénicienne des *Cyclopes* et du caractère oriental du mythe de *Persée*, fondateur de *Mycènes*, nous ne devons nous attendre à trouver, dans un ensemble de circonstances pareilles, qu'un monument d'art et de culte asiatiques, et cette hypothèse est une réalité : la *porte des lions* de *Mycènes* est bien en effet une œuvre purement assyro-phénicienne. La plupart des savants qui se sont occupés de ce monument, voyageurs ou antiquaires, Bartholdy [1], Gell [2], Dodwell [3], Leake [4], Hirt [5], Boettiger [6], Petit-Radel [7], Creuzer [8], y ont vu, en général, et sauf quelques variantes de détail, un monument du culte des Perses, où la *colonne* représentait le *Pyrée*, où les *lions* rappelaient les *Leontica* des mystères de *Mithra*. Mais, quelque disposé qu'on puisse être à faire remonter le culte des Perses, institué par Zoroastre pour la

[1] Dans un petit écrit intitulé : *Das Löwenthor zu Mycenæ*, et inséré dans le *Teutsch. Museum* de Wieland, 1805, St. 1, p. 1-18, suiv. Ce morceau, traduit en français, se lit à la fin du premier volume du *Voyage en Grèce* de l'auteur, p. 254-270.

[2] S. W. Gell, *Argolis*, p. 37-40.

[3] Dodwell, *a Tour, etc.* t. II, p. 239-240.

[4] Leake, *Travels in the Morea*, t. II, p. 370.

[5] Dans les *Analecten* de Wolf, t. I, p. 161-162.

[6] Dans l'*Appendice* joint au petit écrit de Bartholdy, *Teutsch. Mus.* 1805, St. 1, p. 18-30.

[7] *Recherches, etc.* n° XLIX, p. 244-247.

[8] *Symbolik und Mythologie*, t. I, p. 769-774, 2e éd., et t. IV, p. 289, 3e éd. Le traducteur français de cet ouvrage, travaillant d'après la seconde édition, a reproduit, sur l'une des planches jointes à son livre, pl. XXV, n° 130, le bas-relief de la porte de *Mycènes*, en suivant l'explication de son auteur, qui se rapporte aux mystères mithriaques, *Explications*, t. IV, p. 30-31 ; et, du reste, dans les *Notes* qu'il a ajoutées au travail de M. Creuzer, t. I, notes 8 et 9, p. 728-748, il n'est entré lui-même dans aucun éclaircissement au sujet de ce monument si remarquable. Ott. Müller, qui l'a donné aussi dans ses *Monum. de l'Art antique*, pl. 1, n° 1, s'est borné à le décrire, sans indiquer l'idée qu'il y attachait ; cf. *Handbuch*, § 64, 2.

dynastie des Achéménides, aussi haut que possible dans l'antiquité asiatique, il est sensible pour tout le monde que le monument de *Mycènes,* œuvre des *Cyclopes,* compagnons de *Persée,* appartient historiquement à une époque où les mystères de *Mithra* ne pouvaient avoir reçu la forme qu'ils ont prise sous les Achéménides et plus tard, à une époque où les religions assyro-phéniciennes pouvaient seules fournir les éléments qui entrent dans la composition de cette grande image symbolique. Le savant et profond auteur de la *Mythologie,* en voyant dans la *porte des lions* de *Mycènes* un monument des *Leontica mithriaques,* a commis la même erreur que l'antiquaire romain[1], qui a cru pouvoir expliquer les vases et objets sacrés du grand tombeau de *Cære* par des textes du *Zend-avesta,* et qui a vu aussi des *idées mithriaques* là où il n'existe en effet, où il ne peut exister que des éléments d'un culte assyro-phénicien[2]; et ce qui pourrait, jusqu'à un certain point, être controversé pour le tombeau de *Cære,* dont l'antiquité n'est pas susceptible d'une détermination rigoureuse, ne saurait l'être pour la *porte des lions* de *Mycènes,* qui est bien certainement un monument du XIV^e^ siècle avant notre ère[3].

[1] *Monumenti di Cere antica spiegati colle osservanze del culto di Mitra,* dal cav. L. Grifi, Roma, 1841, fol.

[2] Je renvoie aux observations que j'ai eu occasion de faire à ce sujet, en rendant compte, dans le *Journal des Savants,* juillet 1843, p. 421-428, et septembre, p. 547-564, de l'ouvrage de M. Grifi, cité à la note précédente.

[3] Feu sir Rich. Payne Knight, à qui l'on ne peut contester le mérite d'avoir possédé une grande connaissance pratique des monuments figurés, était fermement convaincu que le bas-relief de la porte de *Mycènes* avait été exécuté *sous le règne des Pélopides;* voy. ses *Proleg. in* Homer. § LVIII, p. 31 ; et je ne vois pas pourquoi il n'admettait pas la tradition tout entière, qui attribuait cet ouvrage au siècle de Persée. A cette occasion, il décrit une pierre gravée sur trois faces, dont l'une représentait un *lion;* la seconde, le groupe du *lion déchirant un taureau ;* la troisième, *deux jeunes veaux couchés,* dont il assure que le travail ressemblait tout à fait à celui de la *porte des lions* de *Mycènes.* Cette pierre avait été rapportée du Péloponnèse par sir W. Gell. — Au moment où ce mé-

Cela posé, je ne vois que le culte de l'*Hercule tyrien* qui puisse rendre compte de ce monument, de la manière la plus facile et tout à la fois la plus satisfaisante. La *colonne* qui en fait l'objet principal, et qui n'a, ni dans sa forme générale, ni dans ses détails, aucun des éléments de l'ordre dorique grec[1], est la *colonne* qui, dans le mythe du dieu solaire des religions asiatiques, représentait à la fois les idées de *feu* et de *stabilité;* et peut-être que la manière dont cette *colonne* est ici placée, *sur sa pointe,* au lieu de l'être *sur sa base*, était un moyen de combiner dans un seul et même objet les deux notions différentes. Les *lions,* qui font ici l'office de *gardiens* de chaque côté de la *colonne d'Hercule,* sont évidemment les deux mêmes animaux

moire s'imprime, je reçois un petit écrit de M. Göttling, intitulé : *Verzeichniss der Gegenstände des im Jahr 1846 gegründeten archäologischen Museums der Univers. Jena,* où la *porte des lions* de *Mycènes* est l'objet d'une explication nouvelle. Le savant auteur, partant du principe qu'*un si ancien monument grec ne doit offrir aucun symbole d'une mythologie étrangère à la Grèce,* y voit tout simplement la *colonne d'Hermès,* avec les *lions,* symboles de protection. Comme je pars d'un principe absolument contraire, c'est-à-dire, que *plus on remonte dans l'antiquité grecque, et plus on y trouve d'éléments de religions étrangères à la mythologie grecque*, il est évident que je ne puis admettre l'application que M. Göttling fait du sien; et je juge inutile de la réfuter.

[1] On conçoit difficilement comment sir W. Gell a pu écrire la phrase que voici, *Argolis*, p. 37 : *Between them is a semicircular pillar, wich might be called doric, but it diminishes from the capital to the base, wich consists of a double torus; the echinus of the capital is ornamented with three annulets, at some distance from each other.* Qu'est-ce qu'il y a de *dorique* dans cette colonne, *plus étroite en bas qu'en haut,* ce qui est le contraire de toute colonne dorique, *avec une base à double tore,* ce qui est sans exemple dans l'ordre dorique, avec une *plinthe carrée,* qui n'a qu'un rapport apparent avec l'*abaque* dorique, puisqu'elle est surmontée de *quatre cercles aplatis couronnés d'une seconde plinthe,* tous éléments étrangers à l'ordre dorique? Ce que dit M. Bartholdy n'est pas moins extraordinaire, p. 260 : « La colonne, de pur ornement, qui s'élève entre les deux lions, se rapproche de l'ordre dorique; mais la base en est d'un style particulier, de même que le chapiteau. » Qui a dit au savant voyageur que cette colonne est *de pur ornement?* En quoi se rapproche-t-elle de l'ordre dorique, du moment qu'elle a une base et un chapiteau d'*un style particulier?*

symboliques qui entourent souvent le dieu de la même manière, et qui accompagnent la plupart du temps son image. La manière dont ils sont figurés, et qui les a fait prendre pour des *lionnes* plutôt que pour des *lions* par sir W. Gell[1], à cause de la petitesse de leur taille et de leur manque de crinière, est un trait d'art asiatique, en même temps qu'une forme hiératique. Du moins, tous les lions qui figurent sur un si grand nombre de vases peints de fabrique phénicienne, sont-ils représentés de la même manière, le corps allongé, et sans crinière. Enfin, et c'est une dernière considération qui a échappé à tout le monde et qui me paraît surtout frappante, n'est-il pas remarquable de trouver, si près de *Tirynthe,* le royaume de l'*Hercule grec,* de l'arrière-petit-fils de Persée, un monument du culte de l'*Hercule tyrien ;* de sorte que la combinaison des deux mythes se montre ici opérée sur le terrain certainement le mieux approprié à cette combinaison, d'après tous les éléments fournis par la mythologie et par l'histoire?

Je profiterai de cette occasion pour faire connaître un monument de l'art grec, d'une haute antiquité, qui me paraît offrir une réminiscence du groupe figuré sur la porte de *Mycènes,* et qui présente, en tout cas, une image équivalente, ainsi que l'avait déjà reconnu feu M. Petit-Radel[2]. C'est un vase peint[3], d'un style très-archaïque, de cette fabrique que l'on est à peu près d'accord aujourd'hui à considérer comme *dorienne,* ayant eu son principal siége à *Corinthe*[4]. Ce vase[5], qui

[1] *Argolis,* p. 36.

[2] *Recherches, etc.* n° XLIX, p. 244.

[3] Voyez planche VIII.

[4] J'ai eu récemment occasion d'entrer à ce sujet dans quelques explications, en publiant un vase de cette fabrique dorienne de *Corinthe,* qui appartient à notre Cabinet des Antiques; et je renvoie à ces explications, qui paraîtront dans le volume actuellement sous presse des *Annales de l'Institut archéologique.*

[5] C'est celui que j'ai eu occasion de citer dans ma *Lettre à M. Schorn,* p. 7, 2), 2e édit.

se trouve à présent dans le cabinet Blacas, provient des tombeaux d'*Égine,* île dorienne, et il offre, comme élément principal de la décoration dont le fond de la peinture est parsemé, la *rosace,* que je me crois plus fondé que jamais à regarder, sur ce vase, et sur tous ceux de même fabrique qui la présentent, comme un élément indubitable d'archéologie assyro-phénicienne[1]. Le sujet de la peinture offre, de chaque côté d'un objet qui a la forme générale d'une *colonne,* avec des divisions et des détails qui peuvent tenir à une intention mystique, *deux lions,* opposés l'un à l'autre, comme ils le sont sur la porte de *Mycènes :* en sorte que cette représentation de vase peint reproduit, dans son ensemble, et sauf les différences de détail qui tiennent à la nature et à l'âge des deux monuments, le groupe sculpté à l'entrée de l'*Acropole* de la ville de Persée. Ce sujet est placé entre deux figures composées dans le système d'art asiatique, c'est-à-dire à parties d'homme et d'animal. Les figures en question offrent en effet une *tête de Femme* placée sur un *corps d'oiseau*, combinaison qui se retrouve dans le type des *Harpyies*[2], personnages mythiques, d'ordre funéraire, dont l'invention paraît appartenir à la *Lycie*[3], dont le modèle s'est retrouvé du moins sur des monu-

[1] Aux preuves que j'avais données, dans mon *Choix de peintures de Pompéi,* p. 77, 1), de l'origine assyro-phénicienne de cette *rosace,* j'en ai ajouté de nouvelles, qui me semblent ne plus laisser de prise au moindre doute, dans le *Mémoire,* cité plus haut, p. 76, 4), *sur un vase peint de fabrique corinthienne.*

[2] Le mythe des *Harpyies,* déjà célèbre au temps d'Homère, *Odyss.* xx, 66, sqq., et déjà employé à cette époque avec une intention funéraire, qui l'a fait souvent confondre avec celui des *Sirènes,* a exercé récemment la sagacité de plusieurs antiquaires, notamment de M. le duc de Luynes, *Annal. dell' Instit. archeol.* t. XVI, p. 1-12 ; de M. le Dr Braun, *Monum. dell' Instit.* t. IV, tav. II et III, et *Annal.* t. XVI, p. 133-155, et, en dernier lieu, de M. Otto Jahn, *archäol. Beiträge,* p. 101-107. Mais ce sujet est loin encore d'être épuisé.

[3] C'est ce qui résulte du rapprochement des textes de Strabon, l. XIV, p. 565, et d'Homère, *Odyss.* XIX, 518, et de son Scholiaste, ainsi que je l'ai montré, *Journal des Savants,* juillet 1842, p. 293.

ments de ce pays[1]; et la *tiare,* qui se voit sur la tête de ces *Femmes à corps d'oiseau*, est encore un élément de costume asiatique, qui ne permet pas de méconnaître la source orientale où avait été puisée, dans ses moindres détails, la représentation de notre vase éginétique[2].

On sait, par le témoignage des voyageurs[3], que le sol d'une partie de l'enceinte de *Mycènes* est semé, à sa surface, de débris d'*anciennes poteries*, qui doivent appartenir à la plus haute époque de son existence, puisqu'on sait que cette ville, détruite par les Argiens, en la première année de la LXXVIII^e^ olympiade[4], 468 ans avant notre ère, resta toujours depuis inhabitée; et que l'on sait aussi que la fabrication des vases peints, du beau style hellénique, ne saurait guère remonter plus haut que le VI^e^ siècle avant notre ère. Les fragments de vases qui se trouvent à la surface du sol de *Mycènes*, offrent, sur un fond coloré en *jaune clair*, qui est propre à la fabrique phénicienne, des ornements de formes bizarres, dont les plus communs,

[1] Témoin, le beau monument de *Xanthus*, découvert et dessiné d'abord par M. Fellows, *Lycia*, p. 170-171, et publié depuis, à plusieurs reprises, entre autres, dans les *Monum. dell' Instit. archeol.* t. IV, tav. II, III. Je me suis occupé moi-même de ce monument, pour en expliquer l'intention funéraire, et pour montrer en quoi les *Harpyies* différaient des *Sirènes*, dans le *Journal des Savants*, juillet 1842, p. 390-394, avec la planche annexée, n° 2.

[2] Une réunion d'éléments à peu près semblables s'est rencontrée sur une médaille de *Gabala*, de Séleucide. On y voit un *Sphinx ailé*, la tête coiffée de la *tiare*, si improprement appelée *modius*, placé sur une base et tourné vers un *oiseau à tête de Femme*, debout sur un globe. Ce type curieux, où Spanheim, *de Pr. et Us. Num.* I, 250, et d'autres antiquaires, avaient cru voir une *Harpyie* en présence du *lion femelle ailé à tête humaine*, combinaison tout orientale, qui avait excité les doutes d'Ekhel, faute de pouvoir en trouver l'explication, *D. N.* III, 213-314, ce type, disons-nous, reçoit, de la confrontation de notre vase, un nouveau degré d'intérêt; voyez cette médaille de *Gabala*, frappée sous Septime Sévère, pl. III, n° 12.

[3] S. W. Gell, *Argolis*, p. 42; Dodwell, *a Tour*, t. II, p. 237; Leake, *Travels, etc.* t. II, p. 384.

[4] Diodor. Sic. XI, 65; cf. Strabon, VIII, 372; Pausan. II, 16, 4; VII, 25, 3; et VIII, 27, 1.

au témoignage de sir W. Gell[1] et de Dodwell[2], sont des *lignes* en *zigzags* et en *spirales*. Or, ce sont précisément des ornements de même forme qui composent toute la décoration extérieure de la porte du *Trésor d'Atrée*[3], dont le style offre une empreinte d'art asiatique qu'on ne peut révoquer en doute, et qui révèle l'œuvre des mêmes mains auxquelles on doit la *porte des lions*. Mais voici une dernière analogie qui tend encore à confirmer l'origine assyro-phénicienne de ces vases peints, semés sur le sol de *Mycènes*, éléments de tout un système d'art asiatique, comme sa *porte des lions* et comme son *Trésor d'Atrée;* les mêmes ornements en *zigzags* et en *spirales* forment le principal motif de la décoration de grands vases de terre cuite, qui se trouvent dans les plus anciens tombeaux de *Théra*, île occupée de bonne heure par les Phéniciens. Deux de ces vases, tels que j'en ai vu moi-même en grand nombre chez des particuliers de *Santorin*, et qu'il en existe plusieurs, du plus grand volume, dans la collection du temple de Thésée, à *Athènes*, sont entrés récemment dans notre cabinet des Antiques; et j'en ai vu un troisième dans le cabinet de S. M. le roi de Danemarck, à Copenhague, qui avait été envoyé de *Théra* par M. L. Ross. Le fond en est coloré de cette même teinte de

[1] S. W. Gell, *Argolis*, p. 42 : *Great quantity of broken pottery, both in black warnish and white, with* spiral lines *of a brown colour.*

[2] Dodwell, *a Tour, etc.* t. II, p. 237 : *Ceramic vases would be discovered in great quantity, if we may judje from the numerous fragments which are seen scattered on all sides : they are generally of a coarse earth, and the* spiral *and* zigzag ornament *which is sculptured on the marbles near the treasury of Atreus, is observed on most of the fictile fragments found amongst the ruins.*

[3] Dodwell, *a Tour* p. 232, avec les planches en regard; sir W. Gell, *Argolis*, pl. VII. Voyez, dans le *Supplement to the Antiq. of Athens*, London, 1830, fol., un *Mémoire* de M. Donaldson, sur *le Trésor d'Atrée*, avec les fragments réunis sur la planche IV, et la manière dont ces fragments sont employés, pl. V, dans un projet de restauration, où je ne puis approuver que l'auteur ait adapté à ses colonnes-pilastres un *chapiteau égyptien*, au lieu du *vrai chapiteau*, qui existe et qui a été donné par sir W. Gell, pl. VII.

*jaune clair* ou de *blanc verdâtre,* qui est la condition commune des vases de fabrique phénicienne. Les seuls motifs d'ornement qui s'y voient, exécutés en une couleur brun foncé, sont des *lignes* en *spirales* ou en *zigzags*[1], formant des zones ou compartiments, quelquefois avec des figures d'animaux, d'une forme bizarre et d'un style de dessin extraordinaire : tous éléments auxquels on ne peut méconnaître un art phénicien. Or, ces mêmes ornements, en *spirales* et en *zigzags,* remarqués sur les fragments de vases peints de *Mycènes* et sculptés sur la façade du *Trésor d'Atrée,* se retrouvant aussi sur ces vases peints de *Théra,* île phénicienne, il en résulte une preuve de fait à l'appui de toutes celles que nous avons données de l'origine phénicienne des *Cyclopes,* auteurs des monuments de *Mycènes,* et des influences d'art et de culte asiatiques qui nous ont fait rapporter la *porte des lions* au mythe de l'*Hercule tyrien.*

Il y a plus, et c'est ici surtout que ces recherches d'archéologie comparée acquièrent le plus haut degré d'intérêt, joint à un degré de certitude qui équivaut à celui qu'on obtient, par la même méthode, dans les sciences naturelles; les mêmes ornements, en *spirales* et en *zigzags,* se rencontrent fréquemment sur des cylindres babyloniens[2], où personne encore ne les a remarqués, encore moins, ne les a rapprochés des ornements sculptés sur la porte du *Trésor d'Atrée :* voilà bien la preuve positive que ce double élément de décoration était emprunté à un système d'archéologie assyro-phénicienne, où il avait certainement une intention symbolique. En voici une seconde preuve de fait, qui confirme et complète la première.

[1] Voy. la planche IX, n° 1.

[2] *Oriental Cylinders*, by A. Cullimore, n°s 84, 151, 122; cf. n°s 54, 60, 67, 70, 119, 132. Les mêmes ornements, *en lignes parallèles de zigzags* et *en spirales*, se voient aussi sur des cylindres de notre Cabinet; on les trouvera dessinés sur la planche IX, n°s 2, 3.

Le pavé en mosaïque du temple de la *déesse de Paphos*, en *Chypre*, était composé de petits cubes de pierre *verte* et *rouge*[1], formant, suivant le témoignage de M. de Hammer[2], recueilli par le docteur Münter[3], tantôt de simples rangées, tantôt des lignes en *spirales* et en *zigzags;* et que ce double motif d'ornement fût propre à l'archéologie phénicienne, à laquelle appartenait certainement le temple de la *Vénus de Paphos*, c'est encore ce qui résulte de la présence d'ornements pareils dans le célèbre monument phénicien de l'île de *Gozzo*, où ces ornements, sculptés en forme de *spirales*, tantôt continués en deux lignes parallèles, tantôt isolés et séparés par des figures coniques, se voient sur le devant des pierres formant l'enceinte du sanctuaire d'un des temples qui composent la *Giganteja*[4]. Quelle que soit la signification de cet ornement, où M. della Marmora croyait trouver l'indication symbolique de l'*Eau*[5],

[1] Ce n'est sans doute pas non plus sans intention que des marbres *vert* et *rouge* ont été employés ici pour le pavé, comme à *Mycènes*, pour la décoration de la porte du *Trésor d'Atrée*, sir W. Gell, *Argolis*, p. 28 et 29.

[2] *Topographische Ansichten gesammelt auf einer Reise in die Levante*, p. 151 : *Steinchen, die bald in einfachen Reihen, bald nach verschiedenen* Rundungen *und* Schneckenlinien.

[3] *Der Tempel der himmlischen Göttin zu Paphos*, p. 34.

[4] Voyez la description si exacte et si détaillée qu'a donnée de ce grand monument phénicien M. Alberto della Marmora, dans les *Nouv. Annal. de l'Instit. archéologique*, t. I, p. 1-33, et qui est accompagnée de deux planches, I et II. Voyez surtout planche II, lettres *h*, *m* et *n*, et p. 15-16, et notre planche IX, n° 4.

[5] Il est bien évident que ce ne peut être là la signification de cette espèce d'*enroulement*, qui a passé dans l'architecture des Grecs et des Romains, et, par cette voie, dans la nôtre, où il s'en fait une foule d'applications, et où il porte le nom vulgaire de *postes*. En le regardant comme exprimant des *flots* sur les nombreux monuments de l'art grec où il figure, on a fait une supposition gratuite, qui a donné lieu à l'idée de M. della Marmora, mais qui ne suffit pas pour la justifier. Quant à moi, je crois que l'objet en question avait, dans l'archéologie assyro-phénicienne, d'où il était emprunté, une signification bien plus élevée et bien plus générale; et voici sur quoi je me fonde à cet égard. L'*enroulement* dont il s'agit, regardé comme une *spirale* par M. della Marmora, et accompagné d'une figure conique, a été rapproché avec raison par ce savant anti-

par rapport au principe de la déesse *Nature,* à qui ce monument était dédié et qui représentait l'élément humide, toujours est-il démontré qu'il était employé, certainement par un motif religieux, dans l'archéologie assyro-phénicienne; et j'en puis fournir une dernière preuve, la plus curieuse et la plus décisive de toutes : c'est que le même ornement en *zigzag* est employé fréquemment, comme motif de décoration sur divers meubles, représentés dans les sculptures du monument de *Ninive*[1], et particulièrement sur la ceinture de l'*Hercule assyrien*[2]. Il semble donc que, désormais, il ne manque rien à la conviction que j'ai voulu produire touchant l'origine phénicienne du monument de *Mycènes,* et, conséquemment, l'application que j'en ai faite au mythe de l'*Hercule phénicien.*

§ 6. Il reste encore à expliquer, au sujet de ces *colonnes d'Hercule,* une particularité qui achève de mettre en évidence le rap-

quaire, d'un objet tout semblable, qui se voit répété, en sens inverse, aux pieds d'une figure d'*Astarté,* la grande déesse phénicienne, du plus ancien style étrusque, si ce n'est même un style proprement phénicien (Vermiglioli, *Bronzi etruschi,* tav. I, n° I; Micali, *Monum. p. serv. all. Stor. d. popol. ital.* tav. XXIX, fig. 2; Münter, *Relig. der Karthag.* tav. II, I); mais il y avait à faire un autre rapprochement, pour montrer que l'objet en question avait, dans l'archéologie asiatique, une portée plus haute et un sens plus général. Plusieurs des grands tombeaux phrygiens, taillés dans le roc, offrent, au sommet du fronton qui en décore la façade, un *double enroulement,* figuré absolument comme celui de la *Giganteja,* et placé en sens contraire, comme on le voit aux pieds de la figurine étrusque, Steuart, *ancient Monuments in Lydia and Phrygia,* pl. X, XI, XII; avec cette particularité, qui n'est pas non plus indigne d'être relevée, qu'à la base de cet *enroulement,* est sculptée la même *rosace,* dont il se fit aussi un si grand usage dans l'archéologie assyro-phénicienne, ainsi que je l'ai montré à plusieurs reprises, et tout récemment encore dans le *Mémoire sur un vase peint, de fabrique de Corinthe,* cité plus haut, p. 76, 4). C'est enfin le même objet, répété deux fois en sens contraire, qui forme un des principaux éléments du chapiteau des colonnes du palais des rois Achéménides à *Persépolis.* Pourrait-il donc y avoir encore quelque doute sur l'origine assyro-phénicienne de cet objet et sur sa haute signification?

[1] *Monument de Ninive,* découvert par M. Botta, pl. 64, 93, 68 et ailleurs.

[2] *Même ouvrage,* pl. 47. Voy. notre planche I.

port de ces objets symboliques avec le culte d'un *dieu Soleil;* c'est celle de la *clarté qu'elles répandaient durant toute la nuit :* *Στῆλαι δύο..., λάμποντες τὰς νύκτας μέγαθος*, comme dit Hérodote[1]. M. Movers pense que cet effet était produit par le *feu allumé* sur l'autel voisin et réfléchi par la *colonne d'émeraude*[2] ; mais il avait oublié le trait si remarquable de la *pierre Lychnis,* placée sur le front de la *déesse de Syrie, et qui éclairait tout le temple durant la nuit*[3], trait auquel se rapportent d'autres exemples analogues, tels que la *pierre lumineuse* placée sur le front du simulacre de *Moloch*[4], et des *pierres semblables,* dont la mention se lie à celle des simulacres de la *Vénus assyrienne*, ou d'*Isis*[5], de *Mithra*[6], et du *Soleil*[7], toutes divinités du même ordre. Notre savant confrère M. Lajard a rapporté ces divers témoignages, pour montrer que cet emploi de *pierres lumineuses* se liait, dans l'institution des cultes asiatiques, à l'intention d'exprimer symboliquement les idées de *splendeur, αὐγή*, de *grande lumière, φῶς μέγα*[8], qui étaient inhérentes à l'essence des grandes divinités de la nature, et je suis tout à fait de son avis; mais il a oublié de comprendre, dans ce rapprochement instructif, les deux

[1] Herodot. II, 44.

[2] Movers, *die Phœnicier,* p. 401 et 408.

[3] Lucian. *de D. Syr.* § 32, t. IX, p. 118, Bip.: ΛΊΘΟΝ *ἐπὶ τῇ κεφαλῇ φορέει, λυχνὶς καλέεται... Ἀπὸ τούτου ἐν νύκτι σέλας πολλὸν ἀπολάμπεται, ὑπὸ δέ οἱ καὶ ὁ νηὸς ἅπας, οἷον ὑπὸ λύχνοισι, φαείνεται.*

[4] S. Cyrill. *in* Amos. *Comment.* c. V, t. III, p. 310, ed Aubert.; cf. Theophylact. *ad Act. Apostol.* VII : *λίθον ἔχον* (Moλὸχ) *διαφανῆ ἐπὶ μετώποις ἄκροις εἰς ἑωσφόρου τύπον.*

[5] Apul. *Metam.* XI, *Oper.* t. I, p. 756-757 : *Cujus media super fronte* PLANA ROTVNDITAS *in modum speculi...*, CANDIDVM LVMEN *emicabit.* La *pierre ronde* dont il s'agit se voit figurée au milieu du front d'une *tête d'Isis,* publiée par Raffei, *Dissertaz.* VII, tav. 1, n° 3, p. 144.

[6] Solin. c. XL; cf. Selden. *de D. Syr. Synt.* 1, c. 6, p. 104.

[7] Mart. Capell. *de Nupt. Philol.* 1, 17, 3 (§ 75, p. 117, ed. Ulr. Fr. Kopp) : *Erat enim illi* (Soli) *in circulum ducta* FVLGENS *corona, quæ duodecim* FLAMMIS IGNITORUM LAPIDUM *fulgurabat.* Cf. Macrob. *Sat.* 1, 23 : *Ipsa autem argumenta* SOLIS *rationem loquuntur; namque simulacrum* ADAD *insigne cernitur* RADIIS *inclinatis.*

[8] *Rech. sur le culte de Vénus,* p. 95-96.

*colonnes lumineuses* du temple de *Melkarth,* qui se rapportaient certainement au même principe, et qui reçoivent à leur tour, des faits analogues que je viens de rappeler, leur véritable explication.

Je crois avoir suffisamment montré quel était le sens et quelle était aussi l'importance de la *colonne* dans le culte de l'*Hercule tyrien,* à la fois comme expression de ce *dieu Soleil,* et comme image palpable de l'idée de *solidité,* propre au même dieu, en qualité de *fils* ou de *représentant de Baal.* On comprend maintenant à quoi se rapporte la tradition si célèbre, dans les fables helléniques, des *colonnes d'Hercule,* érigées des deux côtés du détroit de Gibraltar[1], les *mêmes colonnes,* à ce que croyait Strabon[2], qui étaient consacrées dans le temple d'*Hercule,* à *Gadir,* avec des inscriptions phéniciennes, sur l'objet et la teneur desquelles l'opinion qu'il rapporte ne semble pas mériter beaucoup de confiance ; les *mêmes,* enfin, qui s'appelaient aussi les *colonnes du ciel,* et que, suivant une autre tradition[3], *Hercule* aurait reçues d'un sage phrygien nommé *Atlas.* Mais il y a encore sur ce point quelques éclaircissements à donner, qui sont nécessaires pour compléter la légende phénicienne d'*Hercule,* dans un de ses rapports avec le mythe grec.

Je rappellerai, d'abord, qu'il existe un monument proprement phénicien de cet emploi symbolique des *colonnes,* dans le culte du *Melkarth tyrien,* monument où l'intérêt de l'inscription bilingue, qui s'y lit sur la base, a fait perdre de vue à tous les interprètes la forme même, qui n'est ni moins curieuse, ni moins significative. Je veux parler des deux célèbres *candélabres* de Malte, qui ont la forme d'un *cône allongé,* tronqué à son extrémité supérieure par l'effet de la vétusté, et érigé sur

[1] Diodor. Sic. l. IV, c. 18.

[2] Strabon. III, 5, p. 264, 276, ed. Lips.

[3] Herodor. *apud* Clem. Alex. *Strom.* I, § 15, 73, p. 360, ed. Potter.

une base carrée, où est gravée, en phénicien et en grec, la dédicace à *Hercule-Melkarth*[1]. Cette forme de *candélabre,* appropriée au culte de l'*Hercule tyrien,* rentre tout à fait dans celle de l'*obélisque* en pierre d'émeraude, qui était érigé dans son temple de *Tyr.* Elle a produit, par une variante légère et naturelle, celle de *balustre,* dont on ne s'expliquerait pas l'emploi qui en fut fait, avec une intention funéraire, dans les monuments de la Grèce[2], si nous ne savions que déjà c'était un usage phénicien, lié à ce même culte d'*Hercule-Melkarth,* d'ériger sur les tombeaux des *stèles coniques* ou *cylindriques,* symboles de génération et de vie. Elle confirme ainsi, de la manière la plus positive, les rapports que nous avons établis entre cette forme d'*obélisque* ou de *stèle conique,* et la légende de *Melkarth,* ainsi que les inductions que nous en avons tirées. Mais dans les plus anciens sanctuaires de la religion phénicienne, ces *colonnes,* qui, sur le monument bilingue de *Malte,* ne portent qu'une formule dédicatoire, recevaient des inscriptions sacerdotales, qui contenaient sans nul doute l'expression plus ou moins mystérieuse des principaux dogmes de cette religion. Telles étaient certainement les *colonnes* observées par Posido-

[1] Ces deux monuments, en tout semblables pour la forme, ont été publiés, pour la première fois, d'après celui des deux qui paraissait le mieux conservé, dans les *Atti di Cortona,* t. I, p. 22, et reproduits par Torremuzza, *Sicil. veter. Inscript.* cl. xx, p. 291. La meilleure et la plus récente de ces publications est celle qui est due à M. Gesenius, *Script. linguæq. Phœnic. Monum.* tab. 6, n° 1. c; voyez p. 93, sqq.

[2] L'exemple le plus remarquable et le plus décisif que je puisse citer de cet emploi funéraire du *balustre,* dérivé de la *stèle obéliscale,* est celui du vase peint que j'ai publié moi-même, *Orestéide,* pl. xxx, où je ne m'expliquais pas bien encore la signification de cet objet symbolique, tout en le rapportant au *Soleil;* voyez p. 153. Un autre exemple, non moins curieux, que je puis citer encore, est celui du *balustre,* avec *deux flambeaux* allumés, attachés en croix par une bandelette, qui couronne un *mausolée* de forme ronde, sur un bas-relief Colonna, publié par M. Éd. Gerhard, *antike Bildwerke, Cent.* III, xlii, 1.

nius dans le *temple d'Hercule* à *Gadir*[1]; telles sont celles qui sont indiquées dans le texte grec de Sanchoniaton[2], en ces termes : Ὁ *δὲ συμβαλὼν τοῖς ἀπὸ τῶν ἀδύτων εὑρεθεῖσιν ἀποκρύφοις* ἈΜΜΟΥΝΈΩΝ *γράμμασι συγκειμένοις, ἃ δὴ οὐκ ἦν πᾶσι γνώριμα.* Sous ce mot Ἀμμουνέων, où tous les interprètes avaient vu la transcription grecque du mot hébreu *Hhammanim,* חַמָּנִים, entendu dans le sens de *simulacres divins,* M. Movers a montré qu'il fallait voir un autre mot hébreu, qui en diffère très-peu par la prononciation, mais essentiellement par le radical, *Ammounim,* אמּוּנים[3], et qui signifie précisément *colonnes.* Or, ces *colonnes,* chargées de caractères mystérieux, qui se plaçaient dans les sanctuaires d'*Hercule-Chon,* ou *Chijoun,* et qui contenaient *tout l'exposé de sa doctrine sacrée*[4], sont aussi celles auxquelles il est fait souvent allusion dans des écrivains grecs d'un âge postérieur, dont l'autorité, en pareille matière, ne doit pas s'apprécier d'après leur époque récente, comme on pourrait être disposé à le faire, mais d'après la connaissance plus particulière qu'un commerce plus familier avec les peuples d'origine sémitique, phéniciens et babyloniens, les avait mis à même d'acquérir des livres et des monuments sacrés de ces peuples. Ainsi, quand nous lisons, dans

[1] Posidon. *apud* Strabon. III, 5, p. 274.

[2] Sanchoniat. *apud* Phil. Bybl. p. 6, ed. Orell.

[3] Movers, *die Phœnicier,* I, 346. Le savant critique dérive ce mot *ammounim* du radical *aman, fulcivit,* auquel tient le mot *amon, architectus,* et d'où dérive aussi le mot אמנה, *colonne.* Mais il est vrai que le pluriel de ce dernier mot se lit אמנות, II *Reg.* XVIII, 16; et j'ignore s'il y a des autorités pour la forme *ammounim.*

[4] C'est par trois mots hébreux, qui répondent à cette pensée, *San-chon-iath,* que M. Movers explique le nom même de *Sanchoniathon,* d'une manière qui me paraît très-plausible, et, en tout cas, très-ingénieuse, *die Phœnicier,* I, 99. Je préfère de beaucoup cette analyse à celle de Hamaker, adoptée par M. Gesenius, *Monum. Script. Phœnic.* pag. 413-414, bien que celle-ci semble mieux s'accorder avec l'interprétation de φιλαλήθης donnée par Eusèbe.

Théophile d'Antioche[1], cette phrase-ci : Τί ὠφέλησεν Πυθαγόραν τὰ ἄδυτα καὶ ΗΡΑΚΛΕΟΥΣ ΣΤΗΛΑΙ; et quand on en rapproche ce passage de Clément d'Alexandrie[2] : Δημόκριτος γὰρ τοὺς Βαβυλωνίους λόγους ἠθικοὺς πεποίηται· λέγεται γὰρ τὴν ΑΚΙΚΑΡΟΥ ΣΤΗΛΗΝ ἑρμηνευθεῖσαν τοῖς ἰδίοις συντάξαι συγγράμμασι, il est bien évident que cette double notion s'applique aux *colonnes* avec inscriptions hiératiques, érigées dans les temples de l'*Hercule assyrien* et *phénicien*, qui contenaient les principaux mystères de cette religion. Je n'irais sans doute pas jusqu'à admettre, sur la foi de Philostrate[3], que son philosophe Apollonius lût couramment les inscriptions gravées sur les *colonnes* du *temple de Gadir;* et je ne vou-

[1] Theophil. *ad Autolyc.* III, 2.

[2] Clem. Alex. *Stromat.* I, 15, § 69, p. 306. Le nom Ἀκικάρου a paru altéré, et M. Movers propose de le corriger en Μακάρου, un des noms de l'*Hercule phénicien* en Libye, *die Phœnicier,* I, 97, correction qui, je l'avoue, ne m'inspire pas beaucoup de confiance; la Libye est trop loin de l'Assyrie, pour que l'on puisse admettre, sans preuve suffisante, le nom du dieu de l'une sur un monument de l'autre. Mais les scrupules de M. Movers, sur la leçon Ἀκικάρου, n'étaient pas fondés, et il aurait pu s'en convaincre, s'il eût jeté les yeux sur le résultat des recherches que j'ai exposées dans mes *Antiquités du Bosphore cimmérien*, p. 37-44, où j'ai prouvé qu'un certain mystagogue ou thaumaturge, nommé Ἀχαίκαρος par Strabon, XVI, 762, le même personnage que l'Ἀκίκαρος de Clément, dont la leçon est confirmée par Diogène de Laërte, l. V, § 50, avait introduit, chez les Scythes du Bosphore, qui le regardaient comme un dieu, des superstitions babyloniennes, certainement relatives au culte de l'*Hercule assyrien;* ce qui résulte pour moi du fait même de la *colonne* où étaient gravés les dogmes de cet *Akikarus,* interprétés par Démocrite; et il m'est d'autant plus permis de me prévaloir ici du résultat des rapprochements que m'a fournis le nom de cet Ἀκίκαρος, que ce résultat a été admis en dernier lieu et défendu, contre la critique de M. de Köhler, par l'illustre M. Boeckh, *Corp. Inscr. gr.* n. 2119, t. II, p. 143: *Hæc me judice non recte refutavit Koehlerus adv. Rochett.* p. 26. Quant à la correction de Th. Gale et de Jablonsky, qui tend à substituer le nom d'*Hermès,* Ἑρμοῦ, à celui d'*Hercule,* Ἡρακλέους, dans le passage de Théophile, *Panth. Ægypt.* t. III, p. 177, elle n'a pas seulement contre elle tous les éléments de la leçon antique, mais encore tous les témoignages de l'histoire; et elle a, de plus, le défaut d'être parfaitement inutile, puisqu'il est prouvé que la leçon Ἀκικάρου est irréprochable.

[3] Philostrat. *Vit. Apollon. Tyan.* V, 5 : Γῆς καὶ Ὠκεάνου ξύνδεσμα αἱ ΣΤΗΛΑΙ

drais pas non plus assurer que ces *colonnes* fussent réellement, suivant la déclaration du thaumaturge, *le lien de la Terre et de l'Océan,* en tant qu'elles avaient été écrites *pour que l'accord se maintînt entre tous les éléments qui concourent à l'ordre de l'univers.* Mais je n'en suis pas moins convaincu que les *colonnes* dont il s'agit, à *Gadir,* comme à *Tyr,* et dans les principaux sanctuaires de la Phénicie, portaient des inscriptions de teneur sacerdotale, qui contenaient les principaux dogmes de la religion et du culte des Phéniciens.

De là, en effet, cette tradition singulière, qui doit avoir aussi un fondement historique, la tradition des *colonnes du Ciel* livrées par le *Phrygien Atlas* à *un Hercule philosophe*[1], qui est notre *Hercule tyrien.* Nous nous trouvons, par cette légende, transportés, d'une manière qui peut sembler étrange, sur le terrain de la *Phrygie.* Mais il ne faudrait pas que cette singularité apparente nous inspirât une prévention trop forte; car nous rencontrons dans Cicéron, qui sans doute s'appuyait sur des autorités graves, une tradition qui se rattache certainement à celle-là; c'est celle qui attribuait à l'un des *Hercules,* qu'il énumère au nombre de *six,* et au *second* de ces *Hercules,* l'invention des *Lettres phrygiennes*[2]. Or, cette tradition dérive certainement de la même source que celle qui avait pour objet l'*Hercule Idæen,* l'*Hercule Dactyle,* dont les temples et les monuments, vus encore et observés en Grèce par Pausanias,

*εἰσίν. Ἐγραψάτο δὲ αὐτὰς ἐκεῖνος ἐν Μοιρῶν οἴκῳ, ὡς μήτε νεῖκος τοῖς σΊοιχείοις ἐγένοιτο, μήτε ἀτιμάσειαν τὴν φιλότητα ἣν ἀλλήλων ἔχουσιν.*

[1] Herodor. *apud* Clem. Alex. *Strom.* I, 15, § 73, p. 360: Ἡρόδωρος δὲ τὸν Ἡρακλέα *μάντιν καὶ φυσικὸν γενόμενον ἱσΊορεῖ παρὰ* Ἄτλαντος τοῦ βαρβάρου, τοῦ Φρυγὸς, *διαδέχεσθαι τοὺς τοῦ* ΚΌΣΜΟΥ ΚΊΟΝΑΣ, *αἰνιτΊομένου τοῦ μύθου τὴν τῶν οὐρανίων ἐπισΊήμην μαθήσει διαδέχεσθαι.*

[2] Ciceron. *De Nat. Deor.* III, 16: *Alter traditur Nilo natus, Ægyptius, quem aiunt* Phrygias litteras (cf. Plutarch. *De Is.* § XXIX: Φρυγίοις γράμμασιν) *conscripsisse.*

au IIe siècle de notre ère, attestaient un culte plus ancien que celui de l'*Hercule thébain*[1], un culte identique à celui des *Tyriens* de Phénicie et des *Érythræens* d'Ionie, ce qui ne laisse aucun doute sur son origine, et dont le nom *Acmon*, entièrement sémitique[2], atteste encore, jusque dans la notion confuse qui s'en était conservée chez les écrivains grecs[3], la source phénicienne où avait été puisée cette particularité du mythe de l'*Hercule phénicien.* Je sais bien que M. Lobeck n'admet pas ces témoignages de Pausanias sur un *Hercule Dactyle*, dont le culte, dérivé originairement de la Phénicie, était une des formes de celui de *Melkarth,* et qu'il regarde toutes les traditions qui le concernent comme des fables récentes imposées, par la vanité des Périégètes, à la crédulité de Diodore, de Strabon et de Pausanias[4]; mais je sais aussi que le même critique, dans sa confiance en ses idées qui égale son profond savoir, n'accorde même pas à Hérodote l'existence de *deux Hercules,* c'est à savoir, un *Hercule égyptien,* le même que le *tyrien,* antérieur à l'*Hercule thébain*, et qu'il

[1] Pausan. IX, 27, 5; cf. VIII, 31, 1; IX, 19, 4. Add. Diodor. Sic. III, 74; V, 64.

[2] M. Movers lit ce nom חֲכָמוֹן, qu'il dérive sans doute du radical חָכָם, *sapiens,* Gesenius. *Lexic. Hebr. h. v.* p. 338, A; étymologie qui s'accorde bien, en effet, avec la notion d'un *Hercule φιλόσοφος*, le même que le Dactyle *Acmon*; voy. *die Phœnicicr,* I, 98.

[3] On trouve dans Hesychius cette glose curieuse, *v.* Ἄκμων,...Κρόνος, Οὐρανός. On ne peut guère douter que le lexicographe n'ait puisé cette notion d'*Acmon,* surnom de *Kronos* et d'*Ouranos*, dans quelque livre de théologie phénicienne; et l'on saisit ici le rapport qui devait exister entre le dieu ainsi qualifié et l'*Hercule philosophe,* fils et représentant de *Kronos.*

[4] Lobeck, *Aglaopham.* II, 1168-1176. Ce n'est point incidemment qu'on peut combattre la doctrine soutenue ici par M. Lobeck, et qui tient à sa manière générale d'envisager et de traiter toutes les questions des origines grecques. Mais j'aurai lieu de relever plus bas quelques-unes des erreurs de détail qui sont échappées à ce savant critique, faute d'avoir tenu compte de ces rapports de la Grèce avec les mythologies orientales, hors desquels il peut y avoir des systèmes brillants, mais pas de vérité historique.

aime mieux se fier, sur ce point, à la déclaration de Plutarque[1] : ἝΝΑ *τοῦτον ἴσασι* ΠΆΝΤΕΣ *Ἡρακλέα τὸν Βοίωτιον;* et je m'arrête devant cette préoccupation systématique, à laquelle je ne trouve rien à opposer, précisément par ce qu'il y aurait trop à dire.

Pour revenir au point dont je me suis écarté par cette courte digression, ces *colonnes du ciel,* qu'*Hercule-Acmon* avait reçues du *Phrygien Atlas*, devaient contenir les *lois du ciel,* c'est-à-dire, les principes des choses, tels que les concevait la théologie des Phéniciens, et la doctrine des mystères où s'en faisait la révélation aux initiés[2]. C'est à ce titre qu'*Hercule tyrien* reçoit, dans quelques auteurs grecs qui avaient sous les yeux les documents originaux de la littérature phénicienne, les qualifications de *μάντις,* de *φυσικός,* de *φιλόσοφος,* et de *τελεστής* ou *μυστικός*, qui font allusion aux mystérieux enseignements gravés sur les *colonnes* qui lui étaient consacrées, et à son caractère de *philosophe* qui n'avait point échappé aux railleries des prophètes hébreux[3]; et cela suffit sans doute pour justifier l'opinion que je me suis faite de l'importance que ces *colonnes d'Hercule,* *Ἡρακλέους στῆλαι,* avaient acquise dans les traditions religieuses des Phéniciens, comme dans les fables helléniques, où le mythe des *colonnes d'Atlas soutenues par Hercule*, est une réminiscence de la légende phénicienne, sous une

[1] Plutarch. *De Herodot. malign.* § XIV. Que répondre à un critique, habituellement aussi rigoureux que M. Lobeck, qui admet aveuglément, dans ce cas-ci, l'opinion de Plutarque, de l'auteur du *Traité de la malignité d'Hérodote,* contre une assertion d'Hérodote, si formelle, si positive, si conforme d'ailleurs à tant de témoignages historiques? Et que penser d'une méthode de critique qui absout ou condamne ainsi des auteurs d'un caractère si différent, toujours suivant l'intérêt d'un système?

[2] Herodor. *apud* Clem. Alex. *l. l.; Chronic. Pasch.* t. I, p. 78; Cedren. t. I, p. 35; Malal. p. 32, 86 et 204; *Hymn. Orph.* XII, 5.

[3] Voy. le passage d'Élie rapporté dans le III^e livre des *Rois,* c. XVIII, § 27, et cité plus haut, p. 28, 1).

forme appropriée au génie grec[1]. Par là aussi s'explique, à mon avis, cette tradition de *colonnes antédiluviennes*, dont il est parlé dans Platon[2], et cette autre tradition des *deux colonnes de Seth* rapportée par Joseph[3], qui pourrait bien n'être qu'une version altérée des *colonnes du prophète babylonien Akikarus,* sur lesquelles Théophraste, le savant disciple d'Aristote, avait écrit un livre[4]. Ce sont là, suivant moi, autant d'échos de l'ancienne tradition phénicienne, où les *colonnes d'Hercule* avaient acquis une si haute importance religieuse.

§ 7. Je n'ai pas encore achevé d'indiquer les principaux traits de l'idée religieuse dont l'*Hercule phénicien* était la personnification divine; et j'ai besoin de compléter cette exposition, avant de passer à l'application des notions qui peuvent en résulter, aux monuments figurés qui s'y rapportent. Ce qui caractérisait principalement ce *dieu Soleil, mourant au solstice d'hiver* et reprenant *sur le bûcher* une vie *nouvelle,* c'est sans doute cette *alternative de force et de faiblesse, de vigueur et de défaillance,* qui exprimait cette double condition, et qui devait être rendue sensible dans les cérémonies du culte. De là, en effet, l'idée d'un *dieu mou et efféminé* se combinant avec celle d'un *dieu puissant et énergique,* idée qui répondait aussi à celle

[1] Qu'on se rappelle encore les *colonnes* érigées par *Hercule* près du tombeau d'Antée, à *Tingis,* Philostr. Sen. *Imag.* II, 21; cf. Mel. I, 5; VIII, 10; Plutarch. *in Sertor.* c. IX; lesquelles *colonnes,* chargées d'inscriptions phéniciennes, étaient regardées, par les chrétiens du temps de Procope, comme des monuments des tribus cananéennes chassées par Josué, Procop. *De Bell. Vandal.* II, 10, t. I, p. 450, ed. Bonn.; et l'on aura une nouvelle preuve de la longue durée des traditions qui rattachaient, sur tout le théâtre de la civilisation phénicienne, l'existence des *colonnes* avec des *caractères phéniciens,* au nom et au mythe de *Melkarth.* Les interprètes de Philostrate ont vu et ont dû voir, en s'en tenant uniquement aux données grecques, les stèles sépulcrales des victimes d'Antée, dans les Στῆλαι avec κοῖλα γράμματα.

[2] Platon. *Tim.* § 5, t. VII, p. 244, ed. Bekker. Cf. Bunsen, *Ægyptens Stelle,* t. I, p. 32.

[3] Joseph. *Antich. Jud.* I, 2.

[4] Voy. plus haut, p. 87, 2).

de la dualité de sexe et de principe, originairement propre à la plupart de ces dieux de la religion naturelle. Et de là aussi, par une conséquence nécessaire, l'espèce de culte qui, *par l'échange des vêtements entre les hommes et les femmes*, et par la licence qui en était la suite, exprimait, d'une manière positive et matérielle, tout un système de croyances religieuses et de conceptions métaphysiques. Ce rite si bizarre en apparence et si conséquent en effet, d'*hommes qui s'habillent en femmes* et *de femmes qui s'habillent en hommes*, pour célébrer les mystères d'un dieu qui réunissait le double caractère d'une mollesse efféminée et d'une énergie virile, nous est connu par de nombreux témoignages d'auteurs profanes, pour le culte de *Vénus* en *Chypre*[1] et en *Arabie*[2], pour celui du *dieu Lunus* et *Luna* en Mésopotamie[3], pour celui de *Cybèle*[4], et pour d'autres encore, parmi lesquels nous aurons bientôt à citer celui de l'*Hercule lydien* à *Sardes*; et déjà nous sommes en droit d'inférer de ces exemples, tous fournis par des cultes asiatiques fondés sur le principe de la religion naturelle, que cette manière d'adorer des dieux qui étaient l'expression sensible des forces vitales de la nature, était surtout propre au culte phénicien, et cela, dès la plus haute antiquité. Nous en avons la preuve par un passage du *Deutéronome*[5], où cet *échange de vêtements entre les deux sexes* est énergiquement condamné comme une profanation aux yeux du vrai Dieu; et nous savons, par

[1] Philochor. *Fragment.* p. 19, ed. Siebelis.; Macrob. *Sat.* III, 8; Serv. *ad* Virg. *Æn.* II, 632.

[2] Voy. le passage de Maimonides, More Neb. III, 27, cité par Selden, *de D. Syr.* p. 282, par Spencer, *de Leg. Hebr. Ritual.* t. I, p. 524, et par G. Vossius, *de Idolatr.* p. 172.

[3] Spartian. *in Vit. Caracall.* c. VII.

[4] Voy. à ce sujet, Creuzer, *Relig. de l'Antiquité*, t. II, p. 60-61.

[5] *Deuteronom.* XXII, 5 : Οὐκ ἔσται σκεύη ἈΝΔΡῸΣ ἐπὶ ΓΥΝΑΙΚῚ, οὐδὲ μὴ ἐνδύσηται ἈΝῊΡ στολὴν ΓΥΝΑΙΚΕΙ͂ΑΝ, ὅτι βδέλυγμα Κυρίῳ τῷ Θεῷ σου ἐστὶ πᾶς ποιῶν ταῦτα. Voy. sur ce point d'antiquité asiatique, Rosenmüller, *d. alt. und neues Morgenland.* II, n° 104, p. 310, suiv.

la manière dont Jéhu s'y prit pour abolir à *Samarie* le culte tyrien de *Baal,* en exterminant tous ses ministres, que les sectateurs de ce culte revêtaient dans le temple un vêtement qu'on y gardait en dépôt et qui était affecté à la célébration d'une certaine *grande cérémonie, θυσία μεγάλη*, lequel ne pouvait être qu'un *vêtement de femme* porté par les divers ordres d'initiés et d'hiérodules[1]. Or, il n'est pas douteux que ce qui avait lieu à *Samarie,* dans un culte dérivé de *Tyr,* et aussi à *Jérusalem* même, comme nous le verrons bientôt, ne se pratiquât en l'honneur d'*Hercule,* aussi bien que de *Baal;* puisque ces deux divinités n'en formaient, à proprement parler, qu'une seule, dont l'une était l'émanation de l'autre, et que nous savons, d'autre part, que cet *échange de vêtements entre les hommes et les femmes* avait principalement lieu dans les *mystères d'Hercule,* où il était en rapport avec le culte d'un *dieu Soleil, défaillant et ressuscité,* comme l'explique Nicomaque, cité par Jean

[1] IV *Reg.* x, 22 : Καὶ εἶπε τῷ ἐπὶ τοῦ οἴκου Μεσθάαλ· ἐξάγαγε ἔΝΔΥΜΑ πᾶσι τοῖς δούλοις τοῦ Βάαλ· καὶ ἐξήνεγκεν αὐτοῖς ὁ ΣΤΟΛΙΣΤΉΣ. Le mot *Mesthaal,* qui ne se lit que dans cet endroit de la Bible, et qui ne semble pas être d'origine sémitique, puisque les *Septante* eux-mêmes, en le reproduisant dans leur texte grec, semblent avoir évité à dessein d'en donner l'interprétation, ce mot, quelle qu'en soit la racine, phénicienne ou étrangère, ne peut cependant s'entendre que d'un *préposé à la garde-robe hiératique,* ce que les *Septante,* dans un autre endroit, IV *Reg.* xxii, 14, appellent ἱματιοφύλαξ, et ce qu'ils désignent ici avec beaucoup de justesse par le mot στολιστής, *gardien de robes de femme;* voy. sur ce passage difficile l'observation de M. Movers, *die Phœnicier,* I, 454. La Στολή était une forme de vêtement proprement asiatique, qui descendait jusqu'aux talons et qui avait quelque chose d'efféminé; voy. les nombreux exemples de l'usage qui s'en faisait chez les Mèdes et les Perses, cités dans le *Lexic. Xenophont. v.* Στολή; et quant au caractère de mollesse attribué, chez les Grecs, à ce vêtement asiatique, voy. Euripid. *Bacch.* v. 826, 834 et 850, στολὴν θῆλυν; *ibid.* 1154, τὰν θηλυγενῆ στολάν; *ibid.* v. 978, ἐν γυναικομίμῳ στολᾷ. Chez les Romains, le mot *stola* s'employait spécialement pour un *vêtement de femme,* Ciceron. *Philipp.* ii, 18 : *Sumsisti virilem togam, quam statim muliebrem stolam reddidisti;* cf. Petron. *Sat.* c. lxxxi; Senec. *De Vit. beat.* c. xiii : *Hoc tale est, quale vir fortis* stolam indutus.

Lydus[1], et comme le prouve un trait d'archéologie grecque, dont la véritable intention a échappé à Plutarque, l'usage établi à *Cós*, île phénicienne dans sa population primitive, que *le prêtre d'Hercule y sacrifiât en habit de femme*[2]. L'influence phénicienne, qui s'était maintenue depuis les temps mosaïques jusqu'à ceux d'Achab et de Jézabel, n'avait rien perdu, à l'époque des Séleucides. Ainsi, nous apprenons par le *deuxième livre des Macchabées*[3], que le temple de Jérusalem avait été transformé par Antiochus Épiphane en un temple du *tyrien Baal, Διὸς Ὀλυμπίου*, et que ce temple, ainsi dédié à l'idolâtrie phénicienne, était devenu le théâtre de toutes les scènes licencieuses que le mélange des hommes et des hiérodules pouvait produire dans le culte d'un dieu qui admettait en sa personne les conditions des deux sexes; et le témoignage de l'écrivain sacré est confirmé, sur ce point, par celui de Diodore[4]. Voilà donc les excès de cette prostitution sacrée, si

[1] Nicomach. *apud* J. Lyd. *De Mens.* IV, 46, p. 220, Roeth. : *Διὸ δὴ καὶ ἐν τοῖς τούτου (τοῦ Ἡρακλέους) μυστηρίοις τοὺς* ἌΡΡΕΝΑΣ ΓΥΝΑΙΚΕΊΑΙΣ ΣΤΟΛΑΪ́Σ *κοσμοῦσιν, κ. τ. λ.*

[2] Plutarch. *Quæst. gr.* § 58, t. VII, p. 212-3, ed. Reisk. : *Διά τι παρὰ Κώοις ὁ τοῦ Ἡρακλέους ἱερεὺς ἐν Ἀντιμαχίᾳ* ΓΥΝΑΙΚΕΊΑΝ *ἐνδεδυμένος* ἘΣΘΗ͂ΤΑ, *καὶ τὴν κεφαλὴν ἀναδούμενος* ΜΊΤΡΑι *κατάρχεται τῆς θυσίας.* Plutarque ajoute, de plus, que, dans la célébration du mariage, les jeunes époux revêtent une *stole de femme* : *Τὰς δὲ νύμφας οἱ γαμοῦντες δεξιοῦνται* ΓΥΝΑΙΚΕΊΑΝ *στολὴν περιθέμενοι;* ce qui est encore un usage asiatique, dérivé du culte primitif de l'*Hercule phénicien*, dont l'introduction fut due au chef de la colonie phénicienne de *Cós*. C'est à ce *caractère féminin* du culte d'*Hercule* à *Cós* que se rapporte le *crabe*, principal symbole de la déesse *Nature* asiatique, qui forme le type des plus anciennes médailles de *Cós*, au revers de la *tête d'Hercule*, type dont l'intention et l'origine ont échappé jusqu'ici à tous les antiquaires.

[3] II *Macchab.* VI, 3 et 4 : *Τὸ μὲν γὰρ ἱερὸν ἀσωτίας καὶ κώμων ἐπεπλήρωτο ὑπὸ τῶν ἐθνῶν ῥαθυμούντων μεθ'* ἙΤΑΙΡΩ͂Ν, *καὶ ἐν τοῖς ἱεροῖς περιβόλοις* ΓΥΝΑΙΞῚ *πλησιαζόντων,* ἘΤΙ *δὲ τὰ μὴ καθήκοντα ἔνδον φερόντων.*

[4] Diodor. Sic. *Fragm.* libr. XL. Je dois cependant remarquer que cette citation, que j'emprunte à M. Movers, I, 452, manque d'exactitude. Le fragment en question du livre XL, t. X, p. 215-220, Bip., ne renferme rien qui se rapporte au *temple de Jérusalem*, si ce n'est sa prétendue fondation par Moïse.

essentiellement propre au culte assyrien de *Mylitta,* bien positivement attestés pour le culte du *tyrien Baal,* le même que *Melkarth, à Jérusalem,* en même temps que *l'échange des vêtements entre les hommes et les femmes,* pratiqué à *Samarie,* comme à *Tyr,* dans le même culte; et ici encore nous saisissons, dans sa forme primitive et dans son véritable motif, l'un des principaux traits du mythe hellénique d'Hercule, la légende d'*Hercule* et d'*Omphale,* si étrangère au génie grec, mais si profondément et si proprement asiatique.

Une seconde propriété d'*Hercule,* en qualité de *dieu Soleil,* consistait à représenter l'idée du *temps,* qui se règle, en effet, d'après le cours apparent du soleil. Nous avons déjà trouvé l'expression de cette idée associée au culte de l'*Hercule tyrien,* dans son *temple de Gadir,* où nous savons qu'il existait des *autels* dédiés à l'*année* et au *mois*[1]. Nous avons, de plus, le témoignage exprès de Nicomaque[2], qui ne permet pas de douter que l'idée de *dieu Temps* ne fût comprise en *Hercule* dans celle de *dieu Soleil;* et c'est ce qui résulte aussi de la manière dont les Égyptiens, au témoignage de Macrobe[3], considéraient leur *Hercule,* qui était, comme nous le verrons plus tard, le même dieu que l'*Hercule phénicien.* Fondés sur ces témoignages, nous ne devons nous faire aucun scrupule d'admettre la qualification de Πατὴρ χρόνου donnée à *Hercule* par l'*Hymne Orphique*[4], en même temps que la représentation symbolique, dérivée sans doute de quelque modèle asiatique, qui est indiquée dans le

[1] Voy. plus haut, p. 15, 2).

[2] Nicomach. *apud* J. Lyd. *De Mens.* IV, 46, p. 220, ed. Roeth.: Ἡρακλῆς δὲ ὁ ΧΡΌΝΟΣ παρὰ τῷ Νικομάχῳ εἴρηται, ἀλλὰ μὴν καὶ ἭΛΙΟΣ.

[3] Macrob. *Sat.* I, 20: *Herculem, ..... ut carentem initio coluerunt;* opinion qui, rapprochée du rang assigné à Hercule dans les douze dieux du second ordre, offre une contradiction qui ne semble pas facile à expliquer.

[4] *Hymn. Orph.* XII, 3.

même *Hymne,* de ce dieu : Ὃς περὶ κρατὶ φορεῖς ἠῶ καὶ νύκτα μέλαιναν[1]. Il n'est pas inutile de rapprocher de ces représentations fournies par les théogonies orphiques, dont je suis convaincu que le fond était puisé dans les mythes de l'Orient, sauf les expressions mêmes, qui peuvent avoir été plus ou moins modifiées par une rédaction moderne; il n'est pas inutile, dis-je, d'en rapprocher d'autres images, dérivées de la même source, et qui tendent aussi à faire considérer *Hercule* comme un *dieu Temps.* Telle est la théogonie attribuée à Hellanicus et à Hiéronyme, dont nous devons un extrait à Damascius, et suivant laquelle il naquit, des deux principes primitifs, l'*eau* et la *terre,* un *dragon,* qui, outre sa *tête de serpent,* avait deux *têtes, de taureau* et *de lion,* entre lesquelles était placé un *visage de dieu,* Θεοῦ πρόσωπον, *qui se nommait le Temps éternel, et qui était le même qu'Hercule :* Ὠνομάσθαι δὲ ΧΡΟΝΟΝ ἈΓΗΡΑΤΟΝ καὶ ἩΡΑΚΛΗΑ τὸν αὐτόν[2]. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur le sens et les détails de cette représentation si curieuse, qui porte

[1] *Hymn. Orph.* XII, 11.

[2] *Apud* Damasc. *de Princip. in* Wolff. *Analect.* t. III, p. 254 (p. 381, ed. Kopp.). Ce passage est cité par Jablonsky, *Panth. æg.* II, 3, § 6, p. 191, comme emprunté à la théologie égyptienne, où *Hercule,* considéré aussi comme *incarnation* du *Soleil,* pouvait bien être, à ce titre, réputé *auteur du temps.* Mais ce qui était vrai, aux yeux de ce savant, de la théologie des Égyptiens, l'était aussi de celle des Phéniciens; et le témoignage de Damascius s'applique tout aussi bien à l'une qu'à l'autre; ce que n'a point remarqué Jablonski, dans sa préoccupation habituelle de rapporter tout à l'Égypte. Voyez, du reste, l'analyse qu'a donnée de cette cosmogonie orphique, et le jugement qu'en a porté M. Creuzer, *Religions de l'Antiquité,* t. III, p. 110-213, jugement auquel je souscris pour mon propre compte. Le double témoin que cite Damascius, en nommant Hellanicus et Hiéronyme, ajoute encore pour moi à l'autorité de cette tradition; car il est évident, à mes yeux, qu'Hiéronyme, sans doute le péripatéticien de ce nom, qui écrivait sous Ptolémée Philadelphe, avait puisé dans l'ouvrage d'Hellanicus de Lesbos, le vieil historien, prédécesseur d'Hérodote, et que c'est bien sur la foi de cet ancien auteur que repose le système cosmogonique exposé par Hiéronyme et extrait par Damascius. Je partage à cet égard la conviction du savant auteur de la *Symbolique,* contre les doutes dont elle a été l'objet.

un cachet si manifestement oriental. Je me borne à prendre acte de la notion principale qui s'y trouve, celle d'un *dieu Temps* assimilé à *Hercule*, et ayant pour animaux symboliques le *serpent*, consacré de toute antiquité, dans le langage figuré de l'Orient, pour exprimer l'idée de *vie* et d'éternité[1]; le *taureau* et le *lion*, employés aussi, dans la même langue symbolique, pour désigner le *printemps* et l'*été*. A cette théogonie attribuée à Hellanicus, j'en ajouterai une autre citée par Athénagore[2], qui s'y rapporte exactement, et dans laquelle *Hercule*, figuré de la même manière, comme *face de Dieu*, Θεοῦ πρόσωπον, est pareillement identifié au *dieu Temps* : Ὄνομα Ἡρακλῆς καὶ Χρόνος. Les idées que je viens d'exposer, bien que la source primitive n'en soit pas indiquée, sont certainement orientales, aussi bien que les images figurées qui en étaient l'expression graphique; et, quant à moi, je ne doute pas que les unes et les autres n'eussent été puisées dans l'archéologie des Phéniciens. De là, sans doute, les symboles de la *triquetra* et de la *couronne*, qui sont des attributs d'un *dieu du temps* et de l'*éter-*

[1] Sanchoniath. *apud* Phil. Bybl. p. 44.

[2] Athenagor. *Legat. pr. Christ.* § xv, 6, p. 111, ed. Lindner. : Ἐκ δὲ ἑκατέρων ἐγεννήθη ζῶον Δράκων προσπεφυκυῖαν ἔχων κεφαλὴν λέοντος (ajout. καὶ ἄλλην ταύρου), διὰ μέσου δὲ αὐτῶν Θεοῦ πρόσωπον, ὄνομα Ἡρακλῆς καὶ Χρόνος. La correction καὶ ἄλλην ταύρου, déjà proposée par Zoëga, *Abhandlungen, etc.* p. 239, et admise par M. Lobeck, *Aglaophamus*, t. I, p. 487, est en effet indubitable. Quant à la cosmogonie elle-même, dont ce passage d'Athénagore nous a conservé l'extrait, presque en tout conforme au système exposé par Hellanicus, on peut consulter ce qu'en dit M. Creuzer, *Religions de l'Antiquité*, t. III, p. 209 et suiv. et qui ne s'éloigne pas beaucoup de l'opinion de Jablonsky, aux yeux de qui cet extrait était une interpolation faite à la pure doctrine orphique, et puisée dans les idées égyptiennes, *Panth. Ægypt.* II, 3. § 5. p. 190. Pour moi, j'aime mieux y voir un fragment de théologie phénicienne, dont le rapport avec les dogmes égyptiens n'a rien que de très-naturel, et dont la transmission aux Grecs, dès une époque très-ancienne, s'explique très-naturellement aussi par les communications des Phéniciens avec les Grecs de l'Asie Mineure et des îles voisines. Sous ce rapport, la patrie d'Hellanicus de *Lesbos* devient une circonstance qui n'est pas sans intérêt, puisque *Lesbos* fut un des plus anciens siéges de l'occupation phénicienne.

*nité,* mis en rapport avec un *dieu Baal-Soleil,* le même que l'*Hercule libyen,* sur des monuments puniques de la Numidie[1], suivant une ingénieuse interprétation de M. Movers[2]; de là, aussi, les mêmes symboles, plus directement encore rapportés au culte de l'*Hercule phénicien,* sur des monuments d'une plus haute antiquité et d'une plus grande valeur archéologique, sur des médailles de la *Cilicie* et de la *Lycie*[3], où ces symboles ont été rapportés à une divinité solaire, mais non pas précisément à notre Hercule; en quoi l'on s'est éloigné de la véritable interprétation de ces médailles.

Je profiterai de cette occasion pour faire connaître un monument qui confirme ce qui vient d'être dit au sujet de l'*Hercule phénicien,* considéré à la fois comme *dieu Soleil* et comme *dieu Temps.* C'est un petit autel votif de marbre, qui fut trouvé, il y a quelques années, dans les fondations d'un ancien couvent chrétien du Liban, où il avait été employé comme moellon dans la construction primitive de cet édifice: c'est peut-être le seul monument qui existe au monde d'une sculpture proprement phénicienne, bien que d'une époque grecque de décadence[4]. Sur deux des faces de cet autel carré, est sculpté le buste d'une divinité, qu'à la *massue* qui lui est donnée comme attri-

[1] Gesen. *Monum. Ling. Phœn.* tab. 21, 22, 23. Le savant auteur trouve, dans les mots abrégés qui suivent l'invocation *au seigneur Baal-Hamman* (dieu solaire), la qualification de *roi de l'éternité,* p. 198. Mais j'avoue que je suis loin d'être aussi convaincu de l'exactitude de cette leçon, que l'a été M. Movers, qui l'admet sans difficulté pour son propre compte, *die Phœnicier,* I, 446.

[2] Voy. à l'endroit cité, *note précédente.*

[3] *Mus. Hunter.* tab. 66, n° XXIII-XXVII; Fellows, *an Account of Discoveries in Lycia,* pl. 37, n°s 1-23, p. 455.

[4] Cet autel, d'un travail grossier, fut donné, par les religieux du Liban, à M. Suin, capitaine de vaisseau, qui le possède et qui m'a permis d'en prendre un dessin. Le marbre avait subi quelques dégradations, particulièrement dans la face des têtes, qui ont été réparées à Smyrne, par feu M. Fauvel. J'aurai occasion de revenir sur ce monument dans mon *Mémoire sur la déesse de Syrie,* où il sera publié.

but, on ne peut méconnaître pour *Hercule*, et conséquemment, pour l'*Hercule phénicien;* il a la *tête voilée;* ce qui l'assimile à *Kronos*, *Saturne*, et en fait bien évidemment un *dieu Temps*. Sur cette tête, sont indiqués des *rayons*, qui, mutilés et dégradés en partie sur le premier de ces bustes, sont parfaitement conservés sur le second; et ici, le *dieu Soleil* n'est pas moins bien caractérisé par cette *tête radiée*, que le *dieu Temps* par le *voile* qui la couvre. Les autres faces du monument représentent la *Déesse de Syrie*, et offrent ainsi un rapprochement aussi curieux qu'instructif de deux cultes si intimement liés l'un à l'autre.

§ 8. J'aurai achevé d'exposer les idées, tant principales qu'accessoires, qui se combinaient dans le mythe de l'*Hercule phénicien*, en le considérant comme représentant du *dieu suprême*, *Bêl-Itan*, ou *Bêl-Saturne*. En cette qualité, l'*Hercule phénicien* se trouvait engagé dans *une lutte suprême contre le mauvais principe qui tendait à détruire ou à déranger l'ordre de la nature.* C'est là effectivement une idée fondamentale de toutes les religions asiatiques; et l'on ne peut nier que ce ne soit aussi là l'idée essentielle du mythe de l'*Hercule grec*, que ce n'en soit même la notion principale. Le héros thébain est toujours en état de *lutte* et de *combat* contre quelque mauvais génie, représenté sous les traits d'animal ou de monstre, où l'on ne saurait méconnaître non plus un caractère à la fois symbolique et oriental. Certainement, le *combat d'Hercule* avec le *lion de Némée*, ce *lion* tombé de la *lune*[1] ou envoyé par Junon, ce

[1] Cette fable singulière est rapportée par le Scholiaste d'Apollonius, I, 498, par Hygin, *Fab.* 30, et par Athénagore, *Legat.* § 45. Mais ces auteurs l'avaient puisée à une source plus ancienne, chez Épiménide, dont les vers nous ont été conservés par Ælien, *H. An.* XII, 7; voyez sur ce fragment d'Épiménide les observations de M. F. Jacobs, *ad Æl. l. l.* p. 410-411; ajout. Heyne, *ad* Apollodor. p. 142; Meinecke, *ad* Euphorion. p. 112, et Clavier, *sur* Apollodore, t. II, p. 258-259. Plutarque, ou l'auteur du *Traité des Fleuves*, avait suivi la même tradition, *v.* Ἴναχος, 13.

qui revient au même; sa lutte avec l'*hydre* de Lerne, avec *Cerbère*, avec *Géryon*, avec le *dragon des Hespérides*, avec *Antée*, avec *Triton*, avec *Achéloüs*[1]; toutes ces fables, où le génie grec a mis son empreinte et sa couleur, sont des légendes orientales par la localité, par la forme des objets et par leur nom même; d'où il suit que ce sont autant de traits empruntés au mythe phénicien. L'intention des *douze travaux* de cet *Hercule*, rapportés au *cours du soleil*, dans les *douze divisions* d'un zodiaque asiatique[2]; cette intention, qui se trouvait exprimée dans le mythe de l'*Hercule pamphylien*, dès une époque certainement bien ancienne, puisque la fable avait été connue de Platon[3], ne peut manquer d'être aussi une idée phénicienne; et le véritable motif de l'accomplissement de ces travaux, où le nom d'*Eurysthée* remplace, dans le mythe grec, celui du *dieu suprême* des Phéniciens[4], achève de mettre cette notion en évidence. Mais, pour que rien ne manque à la conviction qui doit être acquise sur ce point capital, il faut montrer qu'*Hercule*, dans le mythe phénicien comme dans le mythe grec, était essentiellement un *dieu lut-*

t. X, p. 780, ed. Reisk., qui doit avoir été bien ancienne chez les Grecs, puisque Anaxagore s'en était servi comme d'un argument pour prouver que la *lune était habitée*, Schol. Apollon. I, 498. Du reste, les fables concernant la naissance de ce *lion* nous reportent toutes à une origine orientale; il était né d'*Échidna* et d'*Orthros*, le *chien* de *Géryon*, selon Hésiode, *Theogon.* v. 327, ou de la *Chimère* et d'*Orthros*, suivant les deux Scholiastes de ce poëte; et ce sont là autant de fables phéniciennes. Mais quant à la conjecture de M. Movers, qui explique le nom de *Némée* dans la fable grecque par celui de *Nemanun*, donné par Plutarque à la *Déesse-Lune* de *Byblos*, *de Is. et Osir.* c. XV, j'avoue qu'elle me paraît un peu hardie; voy. *die Phœnicier*, I, 441.

[1] Voyez sur toutes ces fables, d'origine certainement asiatique, les ingénieuses et doctes observations de M. Movers, *die Phœnicier*, I, 435-441.

[2] Porphyr. *apud* Euseb. *Præpar. Ev.* l. III, c. II, p. 112; cf. Schol. Hesiod. *ad Theogon.* p. CLXV B, B, ed. Trincav. Add. Jablonsky, *Panth. Æg.* II, 3, § 8, p. 194.

[3] Voy. plus haut, p. 33, 4).

[4] J. Lyd. *De mensib.* IV, 46, p. 222, Roether.: Ὑπὸ δὲ Εὐρυσθέως προστάττεται ὁ Ἡρακλῆς τοὺς δυοκαίδεκα ἄθλους ἐκτελεῖν, ἀντὶ τοῦ, ὁ Ἥλιος, κελεύσει τοῦ ΜΕΓΑΛΟΥ ΘΕΟΥ, ἀντιβαινούσης τῆς Ἥρας (οἱονεί, τῆς σφαίρας), ἀντίῤῥοπος αὐτῇ τὸν δωδεκαζώδιον διαφεύγει οὐρανόν.

*teur* et *combattant;* ce qui déjà pourrait se conclure par induction de l'assimilation faite du dieu grec avec le dieu phénicien; car comment concevrait-on que les Grecs eussent comparé leur *Hercule* avec un dieu étranger, si ce dieu ne leur eût pas offert, dans sa légende, une analogie positive avec ce qui formait le trait principal du caractère de leur héros national?

Rappelons d'abord que, suivant une notion due à Sanchoniathon, le *Kronos* des Phéniciens s'appelait *Israël*[1] : Κρόνος *τοίνυν, ὃν οἱ Φοίνικες Ἰσραὴλ προσαγορεύουσι.* Or, il est bien certain, d'après l'étymologie de ce nom, telle qu'elle est donnée dans la *Genèse,* à l'occasion de la *lutte* de *Jacob* avec l'*ange de Dieu* ou avec *Dieu même*[2], que l'idée d'une *lutte victorieuse avec Dieu* ne soit celle qu'exprime ce nom, appliqué, dans les traditions bibliques, à *Jacob*, et, dans les légendes phéniciennes, à *Kronos* et à *Hercule,* son représentant. Voilà déjà une première notion, d'où résulte positivement l'idée de *lutteur* pour l'*Hercule phénicien.* D'autres analogies bien curieuses, et qui ne peuvent être fortuites, se rencontrent dans ce trait de l'histoire de *Jacob,* rapproché de ce que nous connaissons du mythe de l'*Hercule phénicien* et de l'*Hercule grec.* Ainsi, le lieu où s'accomplit cette *lutte* de *Jacob* avec *Dieu* s'appelle, dans la *Genèse*, *Phenuel,* mot qui, d'après l'interprétation qui en est faite par l'écrivain sacré lui-même, signifiait *face de Dieu, πρόσωπον* Θεοῦ[3]. Or, c'est ce nom même, *Phenuel,* interprété *πρόσωπον* Θεοῦ, qui se donnait à *Hercule* dans les théogonies phéniciennes que j'ai citées plus haut[4], sur la foi

[1] Sanchoniath. *apud* Phil. Bybl. p. 42, Orell.

[2] *Genes.* XXXII, 28 : Οὐ *κληθήσεται ἔτι τὸ ὄνομα σου Ἰακὼϐ, ἀλλ'* ἸΣΡΑῊΛ *ἔσται τὸ ὄνομα σου, ὅτι* ἘΝΊΣΧΥΣΑΣ ΜΕΤᾺ ΘΕΟΥ̃.

[3] *Ibid.* 30 : Καὶ *ἐκάλεσεν ὁ Ἰακὼϐ τὸ ὄνομα τοῦ τόπου ἐκείνου,* Εἶδος Θεοῦ [פְּנוּאֵל *facies Dei*, Gesen. *Lexic. Hebr. h. v.* p. 830, B.]; *εἶδον γὰρ θεόν, πρόσωπον πρὸς πρόσωπον, καὶ ἐσώθη μου ἡ ψυχή.*

[4] Voy. p. 96, 2), et 97, 2).

de Damascius et d'Athénagore; mais, il y a plus. Suivant ce que le prophète hébreu Hosée nous apprend de *Jacob* [1], *il luttait, dans le sein de sa mère, avec son frère Ésaü* (nom qui, pour le remarquer en passant, est absolument le même que celui d'Οὔσωος, frère d'*Hypsouranios,* une des formes d'*Hercule* dans la théologie phénicienne) ; et c'est ce même *Jacob* qui *lutta avec l'ange de Dieu,* et qui, dans cette lutte, éprouva une *luxation à la hanche*[2]. Or, les mêmes circonstances se retrouvent dans le mythe de l'Hercule grec. On sait que, suivant le témoignage des mythographes, *il luttait, dans le sein de sa mère, avec son frère Iphiclus.* Dans son combat contre Hippocoon, il fut *blessé à la hanche*[3]; enfin, il *lutta,* dans la palestre d'Olympie, *contre Jupiter* lui-même, et il sortit vainqueur de cette lutte avec le dieu suprême[4]. Voilà trois circonstances du mythe grec, lesquelles se retrouvent dans une tradition biblique, qui était certainement commune aux Phéniciens, ainsi que le nom d'*Israël,* donné par ce peuple à *Hercule-Kronos,* et par les Hébreux à *Jacob.* Maintenant, dira-t-on que ces rapports sont purement accidentels, lorsqu'il est avéré, par l'ensemble des faits qui composent la légende de l'Hercule grec, que l'idée d'une *lutte* ou d'un *combat perpétuel* constitue le fond de cette légende, et que c'est la même idée qui a fourni le nom phénicien donné à *Hercule-Kronos?* Mais ce

[1] Hos. XII, 3 : Ἐν τῇ κοιλίᾳ ἐπτέρνισε τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ, καὶ ἐν κόποις αὐτοῦ ἐνίσχυσε πρὸς Θεόν ; *ibid.* 4 : Καὶ ἐνίσχυσε μετ' Ἀγγέλου, κ. τ. λ.

[2] *Genes.* XXXII, 25.

[3] Pausan. III, 9, 7; cf. 15, 3 et 7, 20, 5.

[4] Nonn. *Dionys.* X, 375-7; cf. Schol. *ad* Lycophron. v. 662 ; voy. Creuzer, *Symbolik,* II, 610, 3e édit. Suivant la version adoptée par Pausanias, ce fut *Jupiter* qui lutta avec *Kronos,* à *Olympie,* pour savoir à qui resterait l'empire du monde, Pausan. V, 7, 4 : Δία δὴ οἱ μὲν ἐνταῦθα παλαῖσαι καὶ αὐτῷ Κρόνῳ περὶ τῆς ἀρχῆς; cf. VIII, 2, 1 ; ce qui est au fond la même tradition, où *Jupiter,* en tant que *Bélus Minor,* lutte contre *Bélus l'Ancien,* attendu que les mêmes rapports existent entre l'*ancien Bêl* et l'*Hercule phénicien.*

n'est pas tout. Le premier nom de l'*Hercule grec*, suivant un ancien oracle rapporté par plusieurs grammairiens [1], était Παλαίμων, mot qui signifie *lutteur;* et ce nom, sous lequel il est désigné par le poëte de l'*Alexandra* [2], faisait allusion à sa *lutte contre Jupiter* [3]. N'y a-t-il pas là encore autre chose qu'un de ces rapports qui peuvent paraître fortuits à une critique déterminée d'avance à ne tenir compte que des étymologies grecques, sans avoir égard à l'influence d'idées orientales qui ont pu se produire sous des dénominations grecques? Et que dira-t-on de ce même nom de Παλαίμων donné au fils d'Ino, à un *enfant* mort dans les bras de sa nourrice, conséquemment sans qu'il soit possible d'alléguer dans son histoire une circonstance propre à rendre compte de cette épithète de *lutteur,* mais qui s'explique si bien par l'autre nom de cet enfant,

[1] *Apud* Schol. Lycophron. *ad* v. 662 (et non 262, citation de M. Lobeck, *Aglaopham.* II, 1170, *i*): Οὐκ ἔτι ΠΑΛΑΊΜΩΝ κληθήσεαι, ἀυτὰρ Ἀπόλλων Ἡρακλέα δέ σε Φοῖϐος ἐπώνυμον ἐξονομάζει. Cf. Apollodor. II, 4, 12, et Heyn. *ad h. l.;* Suid. *v.* Ἡρακλῆς ξενίζεται; *Magn. Etymol. v.* Ἡρακλῆς; Eustath. *ad Il.* v, 382-395, t. II, p. 38, ed. Lips.

[2] Lycophr. *Alexandr.* v. 662; cf. Schol. *ad h. l.*: Παλαίμων, ὁ αὐτὸς (ὁ Ἡρακλῆς) διὰ τὸ καταπαλαῖσαι Δἰ ἐν Ὀλυμπίᾳ. Suivant une autre version, ce serait à l'occasion de sa lutte contre Antée, qu'Hercule aurait reçu ce surnom de *Palæmon*, Schol. *ibid.* Cette version était celle qu'avaient suivie Orus et Phérécyde, dont le témoignage nous a été conservé par l'auteur du *Grand Étymologique,* mais avec une faute de copiste, Πολέμων, au lieu de Παλαίμων; voy. *Magn. Etymol. v.* Πολέμων ὁ Ἡρακλῆς; cf. Pherecyd. *Fragm.* ed. Sturz. p. 136; Creuzer, *Symbolik*, t. II, p. 80, 3e édit. Zoëga avait été frappé, comme de quelque chose de singulier, de ce que *Palæmon* était un des noms d'*Hercule*, tandis que *Mélicertès*, l'autre nom du *Palæmon* grec, correspondait au nom phénicien de l'*Hercule de Tyr,* signifiant Πολιοῦχος; mais il ne s'expliquait pas cette double circonstance, si curieuse en effet, *Bassiril.* t. I, p. 188, 20).

[3] Nonn. *Dionys.* x, 375-7: Ὅττι καὶ αὐτὸς Ζεὺς μέγας αὐτοκύλιστος ἐπ' Ἀλφειοῖο ΠΑΛΑΊΩΝ ὤκλασεν, Ἡρακλῆϊ θελήμονα γούνατα κάμψας. C'est à cette *lutte de Kronos* et de *Zeus* que fait allusion Lucien, dans ce passage de son *Traité de la danse*, § 47, t. V, p. 152, Bip.: Τὸν Κρόνον, τὸν Δία, τοὺς πρώτους τῶν Ὀλυμπίων ἀγωνιστάς; passage sur lequel Dusoul s'est contenté de mettre l'observation que voici: *Quid hi in Elide designarint, me latet.*

Μελικέρτης[1], qui est la transcription grecque de *Melkarth*, l'*Hercule phénicien*, et qui se rencontre précisément à *Thèbes*, dans la famille du phénicien Cadmus? Les considérations que je viens d'exposer acquièrent encore plus de valeur par une observation qui résulte des ingénieuses recherches de M. Movers: c'est que l'un des noms phéniciens d'*Hercule*, celui d'*Archal*, qui nous a été conservé avec une terminaison grecque, Ἀρχαλεύς, par l'auteur du *Grand Étymologique*[2], répond précisément, par les éléments phéniciens dont il se compose, à l'idée de *lutteur*, qu'exprime le mot grec Παλαίμων, nom primitif de l'*Hercule grec*[3]. On voit ainsi comme tout s'accorde, même dans le petit nombre de documents originaux qui nous restent, pour justifier notre opinion, que l'idée de *héros luttant* et *combattant*, essentiellement propre à *Hercule*, était dérivée de la légende phénicienne, où *Melkarth*, représentant du dieu suprême, *luttait* sans cesse contre l'influence pernicieuse du mauvais principe, manifestée sous des formes diverses à l'aide de monstres, dont le type avait été fourni par le génie symbolique de l'Orient.

A l'appui des considérations qui viennent d'être exposées, concernant le caractère principal de l'*Hercule phénicien* et de l'*Hercule grec*, en tant que *lutteur*, Παλαίμων, représentant la lutte du dieu *secourable*, *ἀλεξίκακος*[4], du dieu *sauveur*, *σω-*

[1] Pausan. I, 44, 11; Schol. Lycophron. *ad* v. 229. Suivant ce dernier auteur, *Palæmon-Mélicertès* jouissait à *Ténédos* d'un culte particulier; on lui sacrifiait de jeunes enfants, et c'est à ce titre qu'il était appelé Παλαίμων ὁ Βρεφοκτόνος. A de pareils traits, et dans une pareille localité, pourrait-on méconnaître un culte phénicien?

[2] *Magn. Etymol. v.* Γάδειρα; voy. plus haut, p. 14, 1).

[3] Lycophron. *Alexandr.* v. 662; cf. Schol. *ad h. l.* Aristid. *Orat.* IV *in Æsculap.* p. 32 et 34; Liban. *Epitaph. Julian.* t. I, p. 584. Voy. Movers, *die Phœnicier,* I, 432-433.

[4] *Hercule* était adoré sous ce surnom, à *Malte*, île phénicienne, Hesych. *v.* *Μελίτης μασΊιγίας· καλεῖται δὲ ὁ ἐν Μελίτῃ* Ἡρακλῆς *ἀλεξίκακος*; cf. Schol. Aristophan. *ad Ran.* v. 504. Toutefois, on doit remar-

τήρ[1], qui sont des épithètes de ce dieu, communes à la légende phénicienne et au mythe grec, je puis citer un grand nombre de monuments, les uns procédant directement d'un art asiatique, les autres produits par des mains grecques, mais sur le sol et certainement d'après un modèle asiatiques, qui, rapprochés les uns des autres et envisagés dans leur ensemble, mettent suivant moi dans l'évidence la plus sensible l'idée mythologique qu'ils représentent. C'est, en effet, parce que ces monuments n'ont été jusqu'ici considérés qu'isolément, ce qui est, à vrai dire, le cas de la plupart de ces produits des arts asiatiques, disséminés dans beaucoup de collections publiques ou privées de l'Europe plus ou moins accessibles, et presque tous encore inédits; c'est, dis-je, par l'effet de cette circonstance, qu'ils n'ont pu recevoir l'explication qui résulte, pour ainsi dire matériellement, du fait même de leur rapprochement. On en jugera par l'exposition que je vais en donner à l'appui de la classification que j'essayerai d'établir entre ces monuments, tous relatifs au même sujet et rapportés à une

quer que ces témoignages s'appliquent au *dème* de *Mélitê*, qui était un quartier d'*Athènes*, et non à l'*île de Malte*, nommée aussi Μελίτη; c'est ce que n'a pas observé Münter, *Relig. der Karthag.* p. 40, 19), et ce qui était peut-être bien une erreur de sa part. Un simulacre d'*Hercule* Ἀλεξίκακος est cité par Lactance, *Instit. Div.* v, 3; et c'est surtout en cette qualité qu'*Hercule* était le sujet de pierres gravées, servant d'*amulettes*, περίαπτα, qui se portaient particulièrement par les athlètes; voyez, sur ce point d'antiquité, Ansaldi, *Epistol. de Hercul. Tars.* (Brixiæ, 1749, in-4°), p. xxv. Suivant le témoignage du Scholiaste d'Apollonius, *ad* I, 1218, *Hercule* était essentiellement un *dieu secourable* : ἈΛΕΞΊΚΑΚΟΣ *γὰρ ὁ θεός*. Voyez, dans le recueil de Boissard, *Antiq. Roman.* t. I, tab. 117, un cippe représentant *Hercule* et portant l'inscription : ΘΕΩΙ ΑΛΕΞΙΚΑΚΩΙ ΓΛΥΚΩΝ.

[1] C'est l'épithète qui est jointe au nom d'*Hercule* sur les tétradrachmes de *Thasos*, île phénicienne; et c'est conséquemment au point de vue de la théologie phénicienne que l'empereur Julien qualifie *Hercule* : ΣΩΤῊΡ τοῦ Κόσμου, *Orat.* p. 220, ed. Spanh. L'idée qu'*Hercule* était *Sauveur*, Σωτήρ, au même titre que le *Soleil*, Ἥλιος, cette idée, certainement phénicienne, avait passé chez les Grecs, Pausan. VIII, 31, 4; voyez Otto Jahn, *archäolog. Aufsätz.* p. 94, 23).

intention commune, avec toutes les variantes de détail qui devaient naturellement s'y produire.

Je pose d'abord en fait que cette *lutte incessante du dieu secourable contre l'influence du mauvais principe,* qui constituait, à n'en pouvoir douter, l'idée principale du mythe de l'*Hercule phénicien* et *assyrien,* dut être exprimée, dans le langage de l'art, par un groupe d'*Hercule* et du *lion*[1], puisque, dans les idées religieuses de l'Orient, le *lion,* comme *animal igné*[2], était le symbole de l'ardeur dévorante du soleil, de cette chaleur excessive qui consume et détruit les plantes et les productions de la terre utiles à la subsistance de l'homme. C'est, en effet, par l'image d'un *héros descendu dans une fosse, pour y tuer le lion,* qu'un poëte biblique exprime l'idée de cette lutte solennelle[3]; et c'est certainement d'après un modèle fourni par l'archéologie phénicienne que la même image se représente sur des monuments, tous produits directement ou indirectement sous l'influence de ce système d'archéologie et de celui

[1] C'est ce qui vient d'être reconnu par feu Micali, dans l'explication succincte qu'il a donnée de plusieurs des *cylindres* où se trouve le groupe symbolique en question; voy. ses *Monum. ined. a illustraz. dell. Stor. d. antich. popol. italian.* tav. I, n. 10, 11 et 12, p. 16; cf. p. 24. Mais il doit m'être permis de dire que cette idée, que j'avais rendue publique depuis plusieurs années, n'avait pas été sans influence sur la nouvelle manière de voir dont le savant auteur de l'*Italia avanti il dominio dei Romani* considérait, sur la fin de sa carrière, les monuments de l'art asiatique comparés à ceux de l'archéologie étrusque; voy. l'observation que j'ai été dans le cas d'en faire, à plusieurs reprises, dans le *Journ. des Sav.* 1843, p. 549, 1), et 1844, pag. 628, 1), 2), et qui prouve que la priorité de cette idée m'appartient, aussi bien que l'ensemble des considérations qui lui servent d'appui, comme a eu la bonté de le reconnaître tout récemment M. l'abbé Cavedoni, *Osservaz. crit. sopr. i monum. ined. pubbl. dal* C. Micali (Modena, 1844, in-8°), p. 5.

[2] Ælian. *H. An.* XII, 7: *Διάπυρον δέ ἐστι τὸ ζῶον... Ἐπειδὴ δὲ ἄγαν πυρωδές ἐστι, καὶ αὐτὸν οἶκον Ἡλίου φασὶν εἶναι· καὶ ὅταν γε ᾖ ἑαυτοῦ θερμότατος καὶ θερειότατος ὁ ἥλιος,* ΛΈΟΝΤΙ *αὐτὸν πελάζειν τῷ οὐρανίῳ φασί;* cf. Macrob. *Sat.* I, 21; Horat. *Epist.* I, 10, 15; Porphyr. *de Abstin.* IV, 16, p. 352; Mart. Capell. *Sat.* l. II, p. 42; Tertullian. *adv. Marcion.* I, 13, p. 372, A, ed. Rigalt.

[3] Voyez plus haut, p. 38, 2).

des Assyriens qui y était étroitement lié. C'est ce qui va être démontré par la seule indication de ces monuments.

Je citerai d'abord toute une classe de médailles grecques, frappées en Cilicie, contrée de l'Asie Mineure tout imprégnée d'éléments d'une civilisation phénicienne, et frappées à l'époque où cette contrée était soumise à la domination des rois de Perse. Le groupe d'*Hercule* et du *lion*, qui forme le type de ces médailles, s'y trouve figuré, tantôt d'après le modèle conçu par l'art grec et si connu par une foule de monuments de tout ordre et de tout âge; tantôt, et plus souvent encore, d'après un modèle purement asiatique, qui avait passé aussi, sans doute dès une époque très-ancienne, sur des monuments de l'art étrusque. On a un exemple de la première composition sur une rare médaille publiée par Dutens [1], représentant, d'un côté, le *Monarque persan*, marchant à gauche, avec l'*arc* et le *sceptre* en main; de l'autre côté, *Hercule terrassant le lion*, avec les lettres ΜΑΛ, initiales du nom de *Mallus*, ville importante de Cilicie [2]. Mais le plus souvent, comme je l'ai dit, ce motif symbolique est rendu d'une manière qui paraît tout à fait propre à l'art asiatique, et qui est, en tout cas, certainement étrangère à l'art grec. *Hercule* y apparaît *debout*, dans l'attitude de combattre, *tenant* de sa main droite, levée au-dessus de sa tête, sa *massue*, et, de la main gauche, tendue en avant, un *lion renversé la tête en bas, qu'il porte suspendu par la queue*. Une de ces médailles, très-rare encore et des plus curieuses qu'offre la numismatique tout entière, fut publiée d'abord par Dutens [3], avec un revers consistant en un

[1] *Explication de quelques médailles grecques et phéniciennes*, première dissertation, pl. I, n. 6, p. 21-24. — [2] La même pièce a été publiée par Tychsen, *de Num. veter. Persar. Comment.* IIª, tab. I, n. XIV, p. 3.

[3] Ouvrage cité, pl. II, n. 10, p. 49-50. Tychsen, dont l'attention avait été attirée par ce type extraordinaire, l'accompagnait de la réflexion suivante, *de Num. veter. Persar. Commentat.* IIª, pag. 8,*) ·

groupe d'une *vache allaitant un veau*, groupe certainement puisé aussi dans les idées symboliques des Phéniciens [1], et avec une lettre phénicienne, 𐤂, initiale d'un nom de ville ou de prince qui se rencontre, écrit en entier, au moyen de quatre caractères phéniciens, sur d'autres médailles que le premier éditeur, Dutens, attribuait à *Vaga*, de Numidie, mais qui sont incontestablement de fabrique comme de provenance phénicienne,

« Quod in hoc numo Hercules leonem « cauda suspensum cædit, joco artificis « tribuendum, satis intempestivo... » Voilà comment les philologues de profession apprécient presque toujours les monuments de l'art. Ils ne veulent pas voir qu'il y a une idée dans une image figurée, aussi bien que dans un texte écrit, et une idée toujours d'autant plus sérieuse qu'il s'agit d'un monument public, d'un caractère plus grave et d'une époque plus ancienne; et ils attribuent à un caprice de l'artiste, quelquefois même ils mettent sur le compte du hasard ce qu'ils ne comprennent pas, et ce qui, sur des monuments, tels que des médailles, ne peut tenir qu'à des motifs puisés dans les dogmes de la religion locale et dans les symboles qui en étaient l'expression graphique.

[1] M. Lajard a fait observer qu'*en Asie*, c'est-à-dire sur les monuments asiatiques, *le groupe d'une vache allaitant un veau représentait Vénus et l'Amour*; voyez son *Mémoire sur une urne funéraire du musée de Lyon*, dans les *Nouv. Annales de l'Instit. archéol.* t. II, p. 411. Ce groupe ne faisait effectivement que reproduire, sous une forme symbolique, l'image d'*Isis allaitant Horus*, si commune sur les monuments égyptiens, la même image que les Grecs avaient rendue à leur manière par un groupe de *Junon allaitant Hercule*, dont il y a plus d'un exemple. A l'appui de cette observation, dont j'adopte absolument le principe, j'observe à mon tour que le même groupe d'une *vache allaitant un veau* se retrouve sur des monuments grecs et étrusques, où il ne peut manquer d'avoir cette signification symbolique, d'accord avec cette origine orientale. Tout le monde connaît les médailles de *Corcyre*, d'*Apollonie* et de *Dyrrachium*, dont le groupe en question forme le type habituel; mais ce qu'on ne sait pas aussi généralement, c'est que c'est dans l'île de *Corcyre* que l'on trouve communément, au témoignage du voyageur Dodwell, *a Tour, etc.* t. I, p. 34, ces petits *cônes* de terre, avec le nom grec ΑΦΡΟΔΙΤΗ, qui s'attachaient au col des *vaches sacrées*, suivant un usage dérivé de l'archéologie asiatique, dont j'ai exposé, dans un autre travail, les témoignages classiques et fait connaître quelques monuments; voy. mon *Mémoire sur la croix ansée asiatique*, p. 37-43. Le même type d'une *vache allaitant un veau* se rencontre sur des monnaies de *Carystos* d'Eubée, Mionnet, *Description, etc.* t. II, p. 302, n. 15, et sur un statère d'or de *Cyzique*, du cabinet de Munich, Sestini, *Stat. ant.* tav. IV, fig. 23, p. 33. On le retrouve sur des vases peints du plus ancien style, entre autres, sur une *œnochoë*, à figures noires

et qui ont été rangées à ce titre, même par M. Gesenius, qui a reproduit en dernier lieu la médaille en question [1] parmi les *incertaines* de la Cilicie. Une médaille, en tout semblable à celle de Dutens, existe dans notre cabinet des Antiques [2], et il est certainement d'un haut intérêt de rapprocher ce type, si purement asiatique, du même groupe, gravé sur un *scarabée* étrusque sorti des fouilles récentes de *Vulci*[3], et appartenant par son style à la plus ancienne manière étrusque [4]; car c'est

sur fond blanc, provenant des fouilles de *Canino*, où ce groupe est accompagné de celui d'une *lionne dévorant un sanglier*, qui exprime symboliquement une idée corrélative à celle-là, de Witte, *Descr. d'une collect. de vases peints*, n. 195, p. 112. Enfin, on le connaît aussi sur des pierres gravées, de style grec, une desquelles a été publiée par Caylus, qui la céda à Mariette, *Recueil* I, pl. L, n. III, et sur des marbres, aussi de travail grec, tels que celui du *Musée britannique*, *Marbl. of the Mus. Brit.* Part II, pl. XVI; voy. aussi *Mus. P. Clem.* t. V, tav. XXXIII. Cette image symbolique, certainement dérivée de l'archéologie phénicienne, n'était pas restée étrangère à celle de l'Égypte, témoin un *amulette* publié par Caylus, *Recueil* IV, pl. XII, n[os] II et III, p. 34-35. Mais l'exemple le plus décisif que je puisse citer du groupe de la *vache allaitant un veau*, dû à un art étrusque et provenant d'un modèle asiatique, c'est celui que nous a offert une des patères d'argent qui composaient le riche mobilier funéraire du grand tombeau de *Cære*. Le groupe de la *vache allaitant un veau*, placé au milieu de plantes aquatiques, décore le fond de cette coupe, Grifi, *Monum. ant. di Cere*, tav. IX; et le même groupe, placé au milieu de tiges de *lotus*, s'est aussi rencontré sur un autre vase provenant du même tombeau, *ibid*, tav. X, n° I. Le même sujet de la *vache allaitant un veau*, gravé sur la base d'un *scarabée* étrusque, a été publié par Caylus, *Recueil* IV, pl. XXXII, n° V.

[1] *Script. linguæq. Phœnic. Monum.* tab. 37, litt. O, p. 285.

[2] Mionnet, *Description, etc.* t. III, p. 670, n° 687; voy. pl. II, n° 1. Cette médaille vient d'être reproduite par M. le duc de Luynes, qui l'attribue au satrape Bagæus, Herodot. III, 126; voy. sa *Numismatique des Satrapies et de la Phénicie*, p. 40-41, pl. V, Bagæus, n. 1.

[3] Ce *scarabée* fait partie des *inpronte* publiées par les soins de l'Institut archéologique de Rome, *Cent.* I, n. 16; on en trouvera le dessin sur la pl. II, n° 9.

[4] Le rapprochement indiqué a été fait d'abord par Ott. Müller, *Handbuch der Archäologie*, § 241, 3, p. 294, 2[e] édit., et le monument avait été publié dans les *Annal. dell' Instit. archeol.*, t. VII, tav. agg. H, 5, avec une courte explication de M. Panofka, qui crut y reconnaître le *chasseur Orion*, armé d'une *massue d'airain*, comme il est représenté dans l'*Odyssée*, XI, 574. Il est inutile de combattre cette interprétation, qui se réfute d'elle-même par le seul rapprochement des types que fournit l'archéologie asiatique et des témoignages clas-

là un de ces rapports qui, ne pouvant être fortuits, attestent, entre deux peuples séparés par un si grand intervalle de temps et de lieux, une analogie de croyances qui ne peut tenir qu'à un fonds commun de civilisation, et qui suppose d'anciennes et intimes communications, dont l'histoire nous fournit heureusement les moyens de rendre compte. Et ce qu'il y a de plus remarquable encore, et ce qui devient une nouvelle preuve de ces antiques rapports entre l'Asie Mineure et l'Étrurie, c'est que cette même image symbolique de la *vache allaitant un veau,* que nous venons de voir accompagnant sur une médaille de la Cilicie le *groupe* d'*Hercule* et du *lion,* s'est aussi rencontrée, comme ce groupe même, sur un des plus anciens monuments de l'archéologie étrusque, récemment acquis à la science, sur plusieurs des objets qui composaient le riche mobilier du grand tombeau de *Cære*[1], au milieu d'accessoires tous puisés, comme ce motif, dans l'archéologie asiatique. Voilà de ces rapports d'art et de goût qui déposent à l'appui des rapports d'idées et de croyances, d'une manière tout aussi positive que s'ils étaient exprimés

siques qui les expliquent. L'animal qui accompagne ici la figure d'*Hercule,* et qui ressemble à un *loup* encore plus qu'à un *chien,* s'explique très-bien dans cette double hypothèse par son rapport avec *Hercule, dieu Soleil, tyrien.* Il existe du reste entre *Arès, Orion* et *Hercule,* tous héros *chasseurs* par excellence, des rapports à la fois étymologiques et mythologiques, qui ont été exposés par M. Movers avec beaucoup de savoir et de sagacité, *die Phœnicier,* I, 471, 473, suiv., et en raison desquels l'application que M. Panofka faisait du *scarabée* étrusque au mythe grec d'*Orion,* ne s'éloigne pas autant de la vérité qu'on le ferait, en se tenant dans les idées purement grecques de l'auteur. Mais il est certain que le véritable sujet de ce *scarabée* est celui qu'y a reconnu l'illustre Ott. Müller, en rapprochant le groupe qu'il présente de celui qui forme le type de la médaille phénicienne. Le même rapprochement a été fait encore en dernier lieu par M. Creuzer, *Symbolik,* II, I, p. 318,'), Taf. VI, 22, 3[e] édit., et rapporté aussi à un modèle asiatique.

[1] Sur les nombreux et rares objets qui composaient ce mobilier, dû à la haute antiquité étrusque, et qui forment aujourd'hui le principal ornement du *Museo Gregoriano* du Vatican, voyez l'ouvrage publié par M. Grifi, *Monum. di Core antica spie-*

par des témoignages écrits, et qui sont encore moins suspects d'interpolation et d'erreur; et j'en produirai bien d'autres exemples dans le cours de ce travail. Poursuivons le détail que j'ai entrepris des monuments figurés de l'art asiatique, qui représentent la *lutte du dieu secourable contre le mauvais principe,* au moyen du groupe de l'*Hercule* et du *lion.*

Ce même groupe d'*Hercule tenant par la queue le lion renversé la tête en bas* se retrouve encore sur une autre médaille de notre cabinet, publiée d'abord par Pellerin [1], avec un revers différent, qui consiste en un groupe du *lion déchirant un cerf,* accompagné d'une inscription phénicienne. Quelle que soit l'attribution de cette pièce, aussi rare que curieuse [2], elle est certainement d'origine phénicienne par son inscription, comme

*gati colle osservanze del culto di Mitra* (Roma, 1841, folio), tav. IX et X, 1; et joignez-y les observations que cet ouvrage m'a fournies dans le *Journal des Savants,* septembre 1843, p. 562-563. Voyez aussi plus haut, p. 108, 1).

[1] *Méd. de Peupl. et de Vill.* t. III, pl. CXXII, n° 9. La figure du *lion* manque en partie sur la pièce par le défaut du flan; ce qui a causé l'erreur de M. Gesenius, qui n'y a vu qu'un *objet indécis, nescio quid tenens, Script. linguæq. phœnic. Monum.* p. 284, § VIII, tab. 37, litt. I. Mais il est évident, en rapprochant cet objet de celui de la médaille précédemment décrite, que cet *objet incertain,* ainsi tenu à la main d'*Hercule,* dans la même position, ne peut être que la partie postérieure du corps du *lion;* à moins que ce ne soit un *arc;* voyez du reste, sur la planche ci-jointe, II, n° 2, un dessin de cette médaille qui est d'argent, d'ancienne et belle fabrique, et non pas de *bronze,* comme l'a cru M. Gesenius; erreur qu'aurait pu lui éviter la moindre expérience de la numismatique; car toutes ces médailles ciliciennes, avec des types asiatiques, sont d'argent, et elles appartiennent toutes à une époque antérieure à l'usage de la monnaie de bronze. Il se trouve aussi dans notre cabinet un deuxième exemplaire de la médaille en question, dont la conservation laisse pareillement quelque chose à désirer dans cette partie du type, où l'on pourrait voir plutôt un *arc,* même planche, n° 3. M. le duc de Luynes a publié une de ces médailles, où il n'a vu que la figure d'*Hercule armé de l'arc;* voy. son *Mémoire sur le casque de Vulci,* dans les *Nouv. Ann. de l'Instit. archéol.* t. I, pl. III, A, n° 2, p. 66, 1). Cette médaille appartient en effet à une autre série, où le type est réduit à la figure d'*Hercule en attitude de combat,* série dont il sera parlé plus bas, et dont il existe aussi quelques exemplaires dans notre cabinet; voy. pl. II, n^os^ 4 et 5.

[2] M. Gesenius, qui lit la légende *Baal Melek, l. l.* p. 285, croit que cette inscription cache le nom d'une ville inconnue de la Cilicie. Je laisse aux philologues à

elle appartient à la Cilicie par sa fabrique : c'est donc là un double motif pour y reconnaître des types et des symboles phéniciens, bien qu'avec une exécution grecque. Or, ce groupe symbolique du *lion déchirant un cerf*[1], image de l'ardeur destructive du soleil s'exerçant au fort de l'été sur les biens de la terre qu'avait produits la douce chaleur du printemps, ce groupe, placé au revers de celui d'*Hercule domptant le lion*, résume ainsi, de la manière la plus positive et la plus sensible, la croyance religieuse qui voyait en *Hercule* un *dieu*

apprécier le mérite de cette interprétation, qui ne me satisfait pas ; mais je maintiens l'attribution à la Cilicie, comme résultant, à n'en pouvoir douter, de la fabrique de la médaille. M. le duc de Luynes, qui a reproduit cette pièce, l'attribue à un *Baal*, roi incertain de *Tyr* ou de *Chypre*, *Numismat. des Satrap.* p. 84-85, pl. XIV, n. 22.

[1] Le groupe du *lion déchirant un cerf* est un type qui alterne avec celui du *lion dévorant un taureau*, sur des médailles phéniciennes de la Cilicie ; voy. Mionnet, *Description, etc.* t. III, p. 662, n^os^ 641-645, p. 663, n^os^ 646-649, p. 667, n^os^ 670-671, et *Supplément*, t. VII, pl. VIII, n. 2 et 3 ; il doit donc rendre la même idée dans le langage symbolique du peuple dont ces monnaies sont l'ouvrage ; et cette idée ne peut avoir été que celle d'exprimer la lutte des deux principes, d'où sort la vie par la destruction, et la régénération par la mort ; voy. à ce sujet les observations de M. Lajard, dans son *Mémoire sur le groupe du lion dévorant un taureau*, inséré aux *Nouv. Annales de l'Instit. archéol.* t. II, p. 397-445. Le même groupe du *lion déchirant un cerf* forme le type des médailles de *Velia* de Lucanie ; et il n'est pas douteux que ce ne fût aussi, sur les monuments publics de cette colonie phocéenne, une réminiscence asiatique. Aussi retrouve-t-on la même image sur des *scarabées*, des vases et des peintures étrusques, du plus ancien style, duc de Luynes, *Nouv. Ann. de l'Instit. archéol.* t. I, pl. III, A, 3 ; Micali, *Monum. per serv. etc.* tav. LXVII, 5, 6, 7, et XCVIII, 1, de même que sur des vases grecs, *Mus. Bartold.* p. 74, n. 4 ; *Monum. dell' Instit. archeol.* t. I, tav. XXI ; cf. Passer. *Pict. Etrusc. in Vasc.* t. III, tab. CCLXXXI. Le groupe *du lion* ou *de deux lions déchirant un taureau* se rencontre aussi sur de nombreux monuments d'ancien style grec, particulièrement sur des vases peints, du nombre desquels j'en citerai deux remarquables par leur forme autant que par leur style : l'un est un grand *cratère*, de fabrique sicilienne, qui se voit dans la *Pinacothèque* de Munich, où le groupe du *taureau assailli par deux lions* sert de pendant, sur une face du vase, à une scène dionysiaque, représentée sur l'autre face ; l'autre est le *psykter*, du cabinet de S. M. le roi de Danemark, où le même groupe, figuré d'ancien style, fait partie des peintures qui décorent le col de ce vase, unique par sa forme, autant que rare et curieux par sa fabrique ; voy. la description, accompagnée d'un dessin, qu'en a donnée M. J. L. Ussing,

*Soleil sauveur,* et, en cette qualité, le représentant du dieu suprême, qui maintient partout l'ordre de la nature et en assure la conservation et la perpétuité, au moyen d'une *lutte incessante;* et je ne crois pas qu'il soit possible de trouver, dans toute l'antiquité, un exemple plus frappant de l'accord entre les doctrines religieuses et les monuments figurés, que celui que nous offrent ces médailles de la Cilicie, si manifestement empreintes de types asiatiques, bien qu'exécutées par des mains grecques.

Il s'agit en effet de prouver que ces types de nos médailles de Cilicie appartiennent à l'art asiatique; et c'est ce que l'on serait suffisamment en droit d'inférer de ce qu'une pareille image d'*Hercule portant par la queue un lion renversé la tête en bas* ne s'est jamais produite sur les monuments de l'art grec, et de ce qu'elle ne nous a été fournie que par des médailles à l'usage de populations phéniciennes placées sous la domination persane, d'après des types et avec des légendes phéniciennes. Mais ce ne serait là qu'une présomption, et il faut des preuves directes. Or, ces preuves, nous les possédons sur des monuments proprement asiatiques, tels que des *cylindres* et des *cônes,* d'un travail babylonien, où se rencontre assez fréquemment le groupe en question d'un *Personnage, vêtu du costume assyrien*[1], *tenant suspendu, par la queue ou par une patte de derrière, un lion renversé la tête en bas, avec un glaive nu dans l'autre main.* Un de ces *cylindres,* de la collection de M. Rich, qui le fit connaître parmi les monuments publiés à la suite de son *Mémoire sur les ruines de Babylone*[2], a été reproduit, d'abord par le docte auteur de la *Religion des Babylo-*

*de Nomin. Vasor. græc.* p. 81. (Hauniæ, 1844, 8°.)

[1] Voyez, à ce sujet, les observations de M. Lajard, qui cite précisément, pour exemple de ce costume, le personnage d'un de ces *cylindres, Mémoire sur la Vénus orientale,* dans les *Nouv. Annal. de l'Instit. archéolog.,* t. I, p. 184, pl. IV, n. 3.

[2] Publié d'abord dans les *Mines de l'Orient,* tome III, part. 3, pl. II, fig. 6.

*niens*[1], depuis encore, d'une manière bien plus exacte, par notre savant confrère M. Lajard[2], et, en dernier lieu, par feu Micali[3]. Un monument si souvent publié et jugé si remarquable par tant d'hommes habiles, ne pouvait devoir le haut degré d'attention et d'intérêt dont il était l'objet qu'à ce qu'il offrait une image essentiellement caractéristique, dont chacun de ces antiquaires a été frappé à sa manière, bien qu'aucun d'eux ne l'ait rapporté au mythe de l'*Hercule assyrien,* et que personne encore, à ma connaissance, n'en ait proposé le rapprochement, qui me paraît si frappant et si curieux, avec le type de nos médailles de Cilicie[4]. Cette image était, en effet, d'une si grande importance hiératique, qu'il s'en fit, dans l'archéologie assyrienne, un grand nombre d'applications, chacune avec quelques variantes, qui, toutes, servent à établir de plus en plus le sens figuré qui s'y attache. J'en vais citer quelques exemples.

Sur un *cylindre* du *Musée britannique,* où le centre de la composition est formé par le groupe du *lion assaillant le taureau, Hercule,* debout derrière ce groupe, *plonge son glaive dans le dos du lion qu'il tient par la queue*[5]. C'est, comme on le voit, la réunion des deux scènes symboliques qui décorent chacune des faces d'une de nos médailles de Cilicie. Sur un *sceau* babylonien inédit de notre cabinet[6], *Hercule debout, en costume assyrien, a le pied gauche posé sur un quadrupède renversé la tête en bas, qu'il tient d'une main par la queue :* représentation qui se

[1] Münter, *Relig. der Babyl.* Taf. II, n. 23.

[2] *Mémoire sur la Vénus orientale,* dans les *Nouv. Annal. de l'Inst. arch.* t. I, pl. IV, n. 3.

[3] *Mon. ined. a illustr. etc.* tav. I, n. 10.

[4] L'importance de ce monument m'a déterminé à le publier de nouveau, d'après une empreinte que j'en possède depuis longtemps; voy. pl. VI, n. 1.

[5] Publié par M. A. Cullimore, *Oriental Cylinders,* n. 170.

[6] Voy. planche VI, n. 2. On trouve une image analogue sur un autre *sceau* babylonien, où le *dieu,* dans la même attitude, a le pied gauche posé sur les jambes de derrière d'une *antilope,* qu'il tient domptée de la main gauche. Ce *sceau,* publié dans le *Recueil* de M. Dubois,

rapporte au même ordre d'idées, mais que je cite surtout parce qu'elle tient, par le mode de composition du groupe, au même système idéographique; et cette idée est rendue tout aussi sensible sur un *cylindre* du *Musée britannique*[1], où le *même Personnage, vêtu de même, tient par les deux pattes de derrière le quadrupède renversé la tête en bas.* Je citerai encore un *cylindre* du Musée impérial de Vienne[2], où *Hercule, coiffé d'une tiare radiée* et *appuyé sur un genou en terre, tient suspendu, par une patte de derrière, un lion unicorne,* qu'il s'apprête à frapper.

Mais, où l'image symbolique que j'ai en vue est rendue dans toute son énergie et d'une manière à ce qu'il ne soit pas possible à mon avis d'en méconnaître l'intention, c'est dans le groupe où *Hercule, vêtu à l'assyrienne* et *coiffé de la tiare, porte, suspendu de chaque main, par la queue ou par une patte de derrière, un lion renversé la tête en bas.* Ce sujet si remarquable se trouve sur un *cône,* taillé à huit pans, de notre cabinet[3], monument d'un très-beau travail babylonien, publié récemment par feu Micali[4]. Un groupe absolument semblable, mais d'un travail moins soigné, sans doute aussi d'une époque moins ancienne, et avec des caractères qui paraissent phéniciens, décore la base d'un autre *cône* ovoïde, inédit, de notre cabinet[5]. Je possède moi-même un *cylindre,* d'une superbe matière orientale, où le même sujet, représenté absolument de la même manière que sur le *cône* cité en premier lieu, offre de plus un *palmier*[6]. Il existe enfin, au musée de

est reproduit sur notre planche VII, n. 8.

[1] M. A. Cullimore, *Orient. Cylind.* n. 171.

[2] *Idem, ibid.* n. 143.

[3] Voy. planche ci-jointe, VI, n. 3.

[4] *Mon. ined. a illustr. etc.* tav. 1, n. 4.

[5] Voy. planche ci-jointe VI, n. 4. C'est *par une patte de derrière,* et non *par la queue,* que l'animal est porté : variante de détail qui ne change rien à la signification du groupe, puisque, sur le *cône* à huit pans de notre cabinet des Antiques, de même que sur le *cylindre* de ma collection, c'est *par la queue* que le *lion est porté* dans une composition absolument pareille du reste.

[6] Voy. planche VI, n. 5.

Vienne, un autre *cylindre,* offrant également ce sujet, traité de la même manière et dans le même style, avec un *sphinx ailé* dans le champ; ce *cylindre,* d'ancien et beau travail, avait été publié, il y a quelques années, mais sans aucune explication, par notre savant confrère M. Lajard [1], et il a été reproduit tout récemment, d'une manière très-défectueuse, par M. A. Cullimore [2]. C'était certainement aussi le même groupe, mais où l'*antilope,* ou tout autre animal réputé impur ou malfaisant, remplaçait le *lion,* qui décorait la base d'un *scarabée* d'agate blanche que Caylus a publié [3], et qu'il regardait comme un *amulette à l'usage des Perses,* mais imité de l'Égypte, où le *Personnage divin,* coiffé de la *tiare,* porte de chaque main un *quadrupède suspendu par une patte de derrière.* Le même sujet, si ce n'est la même pierre, existe dans notre cabinet des Antiques : c'est un *scarabée,* d'un travail que je crois phénicien, où le *Personnage divin, debout, tourné à gauche,* porte de chaque main, *par une patte de derrière,* une *antilope suspendue la tête en bas* [4]. Je citerai, enfin, une pierre, en forme de *scarabée,* de l'ancienne collection de M. Lajard, où se trouve représenté le même sujet [5], d'un style qui paraît persépolitain, d'une époque de décadence.

[1] *Nouv. Annal. de l'Instit. archéol.* t. I, pl. IV, n. 4. C'est aussi *par une patte de derrière* que le *lion* est porté, sur ce *cylindre,* et non *par la queue.*

[2] *Orient. Cylind.* n. 141. Je l'ai fait reproduire sur notre planche VI, n. 6, d'après une excellente empreinte, que j'en ai due à la bonté de M. le comte M. de Dietrichstein.

[3] *Recueil V,* pl. XVII, n. VI, p. 50-52. Caylus voyait ici un *Bacchus égyptien,* à cause de ce quadrupède porté suspendu par une patte de derrière, mode de représentation qu'il croyait propre à l'art égyptien. Il regardait aussi comme un symbole égyptien le *globe ailé* qui se voit ici au-dessus du dieu coiffé de la *tiare.*

[4] Voy. planche VI, n. 7. Si cette pierre est la même que celle de Caylus, ce que je n'oserais décider, on peut juger du peu de fidélité du dessin de cet antiquaire, en le confrontant avec le nôtre, qui représente aussi exactement que possible le monument original.

[5] Même planche, n. 8. La pierre, qui est une sardonyx rubannée, fait maintenant partie de notre cabinet des Antiques.

Il exista aussi, de ce type remarquable, une variante dont il nous est parvenu de nombreuses répétitions; ce qui prouve encore la haute importance hiératique de l'image symbolique en question. Cette variante consiste en ce que le *Personnage, vêtu du costume assyrien, qui porte de chaque main, par la queue, un lion renversé la tête en bas, a deux grandes ailes* attachées aux épaules. J'en puis citer pour exemples un *cône* à huit pans de notre cabinet, publié en dernier lieu par feu Micali[1], le même, à ce que je crois[2], qui a figuré dans un *Recueil de pierres gravées de travail persépolitain et égyptien,* entrepris il y a quelques années par feu M. Dubois[3], et resté inachevé, ainsi qu'un *sceau* ovoïde qui se trouve aussi dans notre collection[4], et qui offre cette particularité neuve et curieuse, que le groupe symbolique en question est placé *au-dessus d'un lion en marche.* Je regarde aussi comme une variante du même groupe celle qui nous offre le *même Personnage, vêtu du même costume* et pareillement *ailé,* placé *entre deux lions* qui se dressent en sens contraire et qu'il tient *par la queue :* image des plus significatives, qui se trouve sur un *cône,* de travail réputé phénicien, publié d'abord par Sir W. Ouseley[5], et reproduit par feu Micali[6]. C'est encore, suivant moi, une composition liée au même ordre d'idées que celle que nous présente un *cylindre* inédit de notre cabinet[7], où le *Dieu assyrien,* dans une attitude que je crois essentiellement propre au système idéographique de ce peuple, c'est-à-dire, un *genou en terre,* est *placé entre deux animaux,* représentants du principe malfaisant: d'un côté, un *animal à corps de lion ailé et à tête humaine,* qu'il tient dompté *par une patte de devant;* de l'autre côté, une *antilope,*

[1] *Monum. inedit. etc.* tav. 1, n. 3.
[2] Voy. la planche ci-jointe VI, n. 9.
[3] Même planche, n. 13.
[4] Même planche, n. 10.
[5] W. Ouseley, *Travels in various Countries of the East,* t. I, p. 437, pl. XXI, n° 16.
[6] *Mon. ined. a illustr. etc.* tav. 1, n° 23.
[7] Voy. pl. VI, n. 11.

qu'il porte suspendue *par une patte de derrière*[1]; car il est bien évident que c'est toujours ici la même lutte représentée avec des animaux différents, mais d'une signification analogue, comme on la voit exprimée sur d'autres *cylindres* depuis longtemps connus, où le *Dieu secourable est aux prises avec une autruche,* animal impur, et où cette image, tantôt réduite à *un seul de ces animaux, que le Dieu serre fortement par le col*[2], tantôt présentée *avec deux de ces oiseaux, qu'il étrangle*[3], ne saurait non plus laisser le moindre doute sur le sens symbolique de cette représentation. Je citerai encore, comme une image puisée dans le même ordre d'idées, celle que nous offre une pierre, de la forme de *scarabée* et d'un travail que je crois phénicien, où le *Dieu, vêtu et pourvu de deux grandes ailes* aux épaules, porte de chaque main un *animal* renversé *la tête en bas,* qu'il tient suspendu *par la queue* et qui paraît être une *gazelle*[4], expression équivalente de la même pensée. Je signalerai, enfin, une pierre inédite de notre cabinet, où le même sujet, c'est-à-dire, *le Dieu secourable, placé entre deux lions qu'il porte suspendus par la queue et renversés la tête en bas,* est accompagné, dans la partie

[1] Une représentation analogue s'est rencontrée sur un *scarabée* de l'ancienne collection de M. Lajard, maintenant dans notre cabinet des Antiques, où le dieu, appuyé sur un genou en terre, tient de chaque main un lion ailé à face humaine imberbe, dompté par une patte de devant. Mais la manière dont cette représentation y est traitée, la nudité du personnage, la forme des sphinx et tous les caractères du style, me font regarder ce monument comme appartenant à l'art grec ancien, et comme produit dans quelque école asiatique; ce qui ne le rend que plus précieux à mes yeux. On en trouvera le dessin sur la planche VI, n. 12.

[2] Un de ces *cylindres,* publié par Ker-Porter, *Travels, etc.* t. I, pl. LXXX, n° 2, a été reproduit à cette même intention par feu Micali, *Mon. ined. a illustr. etc.* tav. 1, n. 7.

[3] Tel est le célèbre *cylindre* qui a appartenu à M. Dorow, et qu'il a publié dans ses *Morgenländ. Alterthüm.* I, Taf. 1, le même qui se voit aussi parmi les monuments à l'appui de la *Religion des Babyloniens* du D^r^ Münter, pl. II, n. 14, et de la *Symbolique* de M. Creuzer, t. I, Taf. VI, n. 27, 3^e^ édit.

[4] Ce *scarabée,* qui se trouve dans une collection particulière de Heidelberg, a été récemment publié, par M. Creuzer, parmi les monuments à l'appui de sa *Sym-*

supérieure, d'une inscription composée de quelques caractères qui me paraissent phéniciens[1] : d'où résulterait, pour la pierre elle-même, la présomption qu'elle serait d'un travail phénicien.

Maintenant, ce qui devient curieux à constater, c'est que les mêmes images avaient passé aussi dans l'archéologie étrusque, certainement dès une époque primitive, et à la suite de ces antiques communications de peuple à peuple, dont il est impossible de contester aujourd'hui la réalité historique. Ainsi, le groupe d'*Hercule,* tenant tantôt *le lion dompté par une patte de devant,* tantôt le *sanglier,* animal impur, *suspendu par la queue,* est le sujet de deux *scarabées* étrusques, du plus ancien style, trouvés dans des tombeaux de *Vulci*[2]. Sur un anneau d'or, provenant des mêmes sépultures étrusques et publié par feu Micali[3], *Hercule, vêtu et ailé,* dans cette attitude significative que je signalais tout à l'heure, c'est-à-dire, *un genou en terre, tient, de chaque main, par une patte de devant, un lion dompté;* et je possède moi-même un anneau tout semblable, provenant aussi d'un tombeau de *Canino*[4], que je publie à cette occasion. Mais où cette image symbolique de la *lutte du Dieu secourable* personnifié en l'*Hercule assyrien, contre le mauvais principe* représenté *par les deux lions,* est rendue surtout d'une manière sensible, c'est sur les célèbres plaques de bronze, trouvées en

*bolique*, t. I, Taf. VI, n. 22, 3e édit. J'ai lieu de croire que ce *scarabée* est d'un travail phénicien, ce qui ajoute beaucoup à l'intérêt qu'il présente, et ce qui ne me paraît pas avoir été suffisamment apprécié par l'illustre éditeur; voy. ce qu'il en dit, p. 350, n. 26, et t. II, p. 318, *). J'ajoute qu'une pierre, toute semblable pour la forme, qui est celle de *scarabée*, pour le travail, qui doit être phénicien, et pour le sujet, qui consiste en une *Figure ailée*, portant suspendue de chaque main une *gazelle*, est publiée dans la *Collect. d'Antiq. égyptiennes* du ch. de Palin, pl. XII, n. 653.

[1] C'est le *cône* ovoïde, de notre cabinet, déjà cité plus haut, p. 115, 5).

[2] Publiés par Micali, parmi ses *Monum. per. serv. all. stor. d. ant. Popol. italian.* tav. XLVI, ni 17 et 18.

[3] *Ibid.* tav. XLVI, n° 23. L'un de ces animaux est un *sphinx ailé*.

[4] Voyez pl. VI, n. 14.

1812 près de *Perugia*, monument capital du plus ancien style étrusque, lié incontestablement aux traditions d'un art asiatique. On y voit[1] *Hercule, vêtu de la peau de lion, un genou ployé en terre, conduisant d'une main deux lions qu'il tient enchaînés, et portant un glaive nu de l'autre main* : groupe qui rappelle absolument celui du *cône* phénicien, cité plus haut. Sur une autre de ces plaques, *Hercule, assis par terre*, et vu *de face, avec une figure gorgonienne, tient de chaque main, par la gorge, un lion qui se dresse contre lui*[2] : variante de la même idée, qui ne peut provenir que de la même source. Et c'est enfin une autre variante de cette image symbolique, qui se prêtait si naturellement à devenir le principal objet de la décoration d'un tombeau, que nous avait offerte un bas-relief d'un tombeau de *Tarquinies*, où se voit *Hercule, agenouillé entre deux lions, dans la gueule desquels il plonge un bras victorieux*[3]. Mais où cette représentation symbolique acquiert son plus haut degré d'importance et d'intérêt, en même temps qu'elle devient la preuve la plus péremptoire de ces antiques relations entre l'Étrurie et l'Assyrie, qui ne peuvent s'expliquer que par l'émigration tyrrhénienne, c'est sur un *cylindre d'ivoire*, provenant des fouilles de *Cære* et conservé au *Museo Gregoriano* du Vatican[4]. Le *Dieu assyrien, vêtu d'une tunique courte*, s'y montre *debout, entre deux lions dressés contre*

[1] Micali, *Monum. per serv. all. stor. d. ant. Popol. ital.* tav. XXVIII, n. 3. Je cite avec plaisir l'explication nouvelle que le savant auteur, éclairé par tant de découvertes récentes, a donnée de cette composition si curieuse : « Malamente in questo quadro ho creduto ravvisare altra volta Ercole domatore dei leoni citeroneo e nemeo : laddove qui pure simbolicamente si vede esposto il preminente potere del genio buono sopra il perverso. » Cette explication, où je n'ai à substituer que le nom de l'*Hercule assyrien* à celui du *Bon génie*, rentre tout à fait dans mes idées.

[2] *Idem, ibid.*, n° 5 : « Il soggetto, benchè diversamente ritratto, è lo stesso effigiato di sopra, n. 3. »

[3] Ce bas-relief, publié d'abord par d'Agincourt, *Hist. de l'Art*, architecture, pl. XI, n° 4, a été reproduit par M. Inghirami, *Monum. Etrusch.* Ser. IV, tav. XVIII.

[4] *Mus. Gregor.* t. II, tav. CVI, n[i] 9, 10. On voit représentés, sur la même planche, n[i] 4 et 11, des fragments de deux autres

*lui, qu'il tient domptés par une patte de devant:* image dont on ne peut méconnaître ni le caractère asiatique, ni la signification symbolique; et l'on ne saurait nier que cette double notion ne devienne infiniment curieuse, par rapport à un monument tel que celui-ci, dont le travail est certainement étrusque, et dont la forme n'est pas moins indubitablement assyrienne.

Je viens d'indiquer toute une classe de monuments asiatiques, où j'ai reconnu, dans le groupe de l'*Hercule assyrien combattant le lion,* l'expression symbolique de la *lutte des deux principes.* J'arrive à une seconde classe de monuments asiatiques, où se trouve exprimé, par un type encore différent, le motif hiératique du *Dieu combattant le lion;* et cette classe, la plus nombreuse et la plus importante de toutes, est aussi celle qui présente le type en question sous la forme qui paraît avoir été à la fois la plus solennelle et la plus populaire. Le groupe symbolique que j'ai en vue consiste en la même figure d'*Homme* que nous connaissons déjà, *vêtu du costume assyrien, la tête coiffée d'une tiare cannelée, tenant* de la main gauche, *par une des pattes de devant,* ou *saisissant à la gorge* un *lion* qui se *dresse devant lui sur ses pattes de derrière,* et qu'*il s'apprête à frapper,* ou qu'*il frappe* en effet *d'un glaive court,* l'*akinakès,* qu'il *tient de la main droite.* Tel est, sauf des variantes de détail sans importance pour la signification du sujet entier, ce groupe hiératique, qui

*cylindres,* aussi d'*ivoire,* et provenant pareillement de *Cære,* qui montrent de plus en plus que l'usage de ce genre d'*amulettes,* certainement dérivé de la civilisation phœnico-assyrienne, était familier aux Étrusques de la haute époque. Il existe, dans notre cabinet des Antiques, un de ces *cylindres d'ivoire,* dont l'antiquité avait été l'objet de quelques doutes, fort mal fondés du reste; car je tiens de M. Lajard, qui en fut le premier possesseur et qui l'avait acquis de Drovetti, qu'il fut trouvé sur une momie, en présence de Drovetti lui-même. C'est d'ailleurs un fait avéré qu'il existe plus d'un *cylindre* babylonien en *ivoire;* un de ces *cylindres,* recueilli dans les ruines mêmes de *Babylone,* avait appartenu au résident anglais Rich, qui l'a publié, et il doit se trouver aujourd'hui au *Musée britannique.*

exprime, sous cette forme consacrée, un dogme fondamental des religions asiatiques, et que je vais montrer d'abord sur des monuments grecs et étrusques, certainement produits à l'imitation de monuments asiatiques.

Je citerai en premier lieu une médaille d'argent, d'ancienne et belle fabrique phénicienne, de moyen module, qui fut publiée par Dutens[1], et qui est restée jusqu'à nos jours de la plus excessive rareté. La face principale de cette médaille, si remarquable à tous égards, offre le type que j'ai indiqué, de l'*Hercule assyrien s'apprêtant à frapper le lion dressé devant lui;* le revers est formé par le groupe que nous avons déjà vu sur d'autres monuments numismatiques du même ordre et du même pays, celui de la *vache allaitant un veau,* motif essentiellement assyro-phénicien, accompagné d'une légende phénicienne de quatre lettres, que Dutens lisait *Vaga*[2], et qui doivent compléter le nom de la ville ou du prince indiqué par la lettre initiale, sur une autre médaille citée plus haut[3], et offrant exactement le même type. En comparant ces deux médailles, toutes les deux du même module,

[1] *Explicat. de quelq. Méd. phénic.* Dissert. II, pl. I, n. 5; p. 12-13. Cette médaille a été reproduite par M. Gesenius, *Script. Ling. Phœnic. Monum.* tab. 37, lett. N.

[2] Personne ne peut dire aujourd'hui, faute d'avoir sous les yeux le monument original, dont on ne connaît pas un second exemplaire, si la légende est בענא, *Baga,* comme la lisait Dutens, ou בעלא, *Bala,* comme voudrait lire Gesenius, *Script. Linguæq. Phœnic. Monum.* p. 285. Le fait est que le radical *Bag* se trouve dans plusieurs noms propres à l'ancien idiome persan, tels que *Bag-oas, Bag-istan;* ajoutez Βαγ-αδαονία, Stephan. Byz. *h. v.,* et *Bag-aios,* nom d'un satrape de Darius, mentionné par Hérodote, III, 126, 127. On connaît aussi en Lydie, contrée occupée à une très-ancienne époque par une colonie assyrienne, une ville de *Bagæ,* dont il nous reste des médailles. Βαιᾶγις était le nom d'une fête célébrée chez les Assyriens, Hesych. *v.* Βαιᾶγις· *ἑορτὴ παρὰ Ἀσσυρίοις*; ce qui peut autoriser à regarder le même radical comme appartenant à l'idiome assyrien. Il existait aussi dans la langue phrygienne, témoin cette autre glose d'Hésychius, *v.* Βαγαῖος, *ὁ Ζεὺς Φρύγιος*; voy. sur ce mot *Bag,* qu'il dérive de גּד, Selden, *de D. Syr. Synt.* II, § 13, p. 271. Le nom de *Bag-dad,* qui signifie en persan *don de Bag,* paraît être dérivé de celui d'une ancienne idole persane, au jugement de Pococke, *Specim. Hist. Pers.* p. 105, ed. White.

[3] Voyez p. 109, 2), et pl. II, n. 1.

de la même fabrique, du même travail, ayant pour revers le même groupe de la *vache allaitant un veau,* et appartenant certainement au même peuple, il est impossible de ne pas reconnaître que la même idée symbolique, qui est exprimée, sur l'une, par *Hercule tenant le lion renversé la tête en bas* et *suspendu par la queue,* est rendue, sur l'autre, par l'*Homme vêtu s'apprêtant à frapper le lion dressé devant lui;* d'où il suit, avec l'espèce de certitude que comportent des recherches du genre de celles qui nous occupent, que c'est bien la *lutte d'Hercule contre le principe du mal* qui fait le sujet de ces deux variantes d'un même type. Or, dans la seconde, où le costume asiatique paraît dans toute son exactitude, et où le groupe du *Personnage combattant le lion* est conçu d'une manière qui semble absolument étrangère à l'art grec, nous avons certainement aussi un type bien proprement asiatique, tel qu'il avait pu être emprunté à ces monuments babyloniens, où la *lutte d'un Dieu,* ou d'*un Héros* qui était le représentant du dieu, *contre le même animal symbolique,* formait un des sujets les plus familiers de l'art national, comme nous l'apprenons par des témoignages dignes de foi, à l'appui desquels il nous est donné encore de pouvoir produire des monuments de tout ordre.

Nous connaissons par Diodore de Sicile, qui avait emprunté ce trait à Ctésias[1], une de ces représentations de l'art babylonien, où figurait, dans une *chasse au lion, Ninus* lui-même, une des formes héroïques de l'*Hercule assyrien*[2]; et nous voyons le même sujet traité sur des *cylindres*[3], tel qu'on peut se le

[1] Ctes. *apud* Diodor. Sic. II, 8 : Ὁ *ἀνὴρ Νῖνος παίων ἐκ χειρὸς* ΛΈΟΝΤΑ *λόγχῃ.*

[2] C'est ce qui résulte des ingénieuses combinaisons de textes exposées récemment par M. Movers, *die Phœnicier,* I, 468-474.

[3] Deux de ces *cylindres,* du musée de Vienne, sont publiés parmi les *Oriental Cylinders* de M. A. Cullimore, n. 140 et 142. Sur l'un, on voit le *Dieu, en costume assyrien, décochant une flèche contre deux lions* d'inégale grandeur, dressés devant lui, *au-dessus d'un taureau couché;* sur

figurer d'après les paroles de l'historien grec, qui avait vécu à *Babylone,* et qui parle des monuments qu'il avait eus sous les yeux. Dans un autre passage des *Persiques* de Ctésias[1], où il est aussi question des *chasses royales,* nous trouvons l'indication d'un groupe qui répond si exactement à celui de notre médaille, qu'il est impossible que l'un n'ait pas servi de modèle à l'autre. Cette induction se trouve complétement justifiée par la connaissance que nous possédons maintenant, dans toute son exactitude, du groupe colossal qui décore diverses parties du palais des rois Achéménides, à *Persépolis*[2]. Ce groupe est trop connu, et il a acquis trop d'importance dans l'archéologie orientale, pour avoir besoin d'être décrit. Il me suffit de signaler son analogie frappante avec celui qui forme le type de notre médaille phénicienne, pour être autorisé à en induire que c'était bien en effet la même idée symbolique, puisée dans le mythe de l'*Hercule assyro-phénicien,* qui avait fourni le motif de l'un et

l'autre, *le même Dieu, dans un costume semblable, tire également son arc contre un lion et une antilope;* et ce *cylindre* offre, de plus, la particularité connue par d'autres exemples, l'un desquels sera cité plus bas, qu'on y voit gravée, dans le champ, la *croix ansée asiatique.* Deux autres *cylindres,* l'un de la collection Palin, l'autre du cabinet Talbot, offrant un groupe presque absolument pareil, ont été publiés par feu Micali, *Monum. ined. etc.* tav. 1, n. 21, 22; et je possède les empreintes de plusieurs autres, qui sont encore inédits. Je ne doute pas que tous ces *amulettes* ne représentent le groupe principal qui figurait dans les *chasses royales,* peintes en émail sur les murs du palais des rois de *Babylone,* que Ctésias avait en vue.

[1] Ctes. *Persic. apud* Phot. *Cod.* LXXII, p. 41, ed. Emm. Bekker; cf. Ctes. *Fragm.* c. XL, p. 73, ed. Bähr: Ἐξέρχεται Βασιλεὺς ἐπὶ θήραν, καὶ ΛΈΩΝ ἐπέρχεται αὐτῷ· ΜΕΤΕΏΡΟΥ δὲ φερομένου ΘΗΡΊΟΥ, κ. τ. λ. M. Fr. Creuzer s'est servi du même texte pour expliquer une pierre gravée, de travail persépolitain, qui offre le groupe en question du *Dieu* ou *Héros combattant un monstre ailé, dressé devant lui, zur Gemmenkunde,* Taf. v, n. 26, p. 101-103, et 191, 206), et il rapporte pareillement cette image symbolique à la *lutte du bon principe contre le mauvais :* en quoi je suis complétement de son avis. Je n'en diffère qu'en ce que j'attribue l'invention de ce motif à l'art assyrien, et que je l'explique d'après le mythe d'*Hercule,* au lieu d'en attribuer l'idée et le type à la religion de Zoroastre, comme le fait M. Creuzer.

[2] Ker-Porter, *Travels,* t. I, pl. 54, avec les variantes du même type, pl. 52,

de l'autre[1]. Il n'est pas nécessaire d'observer que les Perses, qui firent sculpter ce sujet sur les murs du palais des rois, n'avaient pu en trouver le modèle que dans les monuments de l'archéologie assyrienne. On sait que ce peuple, tant que sa destinée politique resta plus ou moins indépendante de celle de l'empire d'Assyrie, et qu'il conserva pur de tout mélange étranger le système religieux qui lui était propre, n'admettait dans son culte de simulacres divins d'aucune espèce[2], conséquemment, qu'il n'avait pu devoir qu'aux Assyriens qu'il avait vaincus, mais dont la civilisation plus avancée ne tarda pas à subjuguer ses vainqueurs, les types des images figurées, par lesquelles il éprouva dès lors le besoin de rendre ses idées religieuses. Et c'est ce dont nous avons la preuve par un grand nombre de *cylindres* et de *cônes,* monuments d'un art proprement babylonien, quelques-uns desquels peuvent très-bien être d'une époque antérieure à la prise de *Babylone* par Cyrus,

53. Une nouvelle publication de ce groupe si remarquable, exécuté d'une manière encore plus conforme au style du monument original, sera bientôt due aux talents de MM. Coste et Flandin, qui ont dessiné avec tout le soin possible tout ce qui reste de fragments de sculpture et d'architecture à *Persépolis.*

[1] C'est aussi l'opinion de M. Movers, avec lequel je me félicite de me trouver d'accord sur ce point, comme sur tant d'autres; voy. *die Phœnicier,* I, 474.

[2] C'est ce qui résulte, en effet, des témoignages d'Hérodote, I, 131, de Xénophon, *Cyropæd.* III, 3, 11, et de Bérose, *apud* Clem. Alex. *Protrept.* p. 43, B, C, confirmés par Strabon, XV, 732; cf. XI, 532. Mais nous savons, d'une autre part, par le témoignage de ce même Hérodote, VI, 135, que les opinions religieuses des Perses s'étaient, à une époque plus récente, modifiées sur ce point; ce qui ne peut s'attribuer qu'à l'influence des Chaldéens d'Assyrie, prédécesseurs et instituteurs des Mages de la Perse. On a cru que l'introduction des *simulacres divins* à *forme humaine, ἀνθρωποειδῆ ἀγάλματα*, ne datait, chez les Perses, que du règne d'Artaxerxès-Mnémon, Clem. Alex. *Protrept.* p. 43, C; mais cette assertion est démentie, pour ce même Artaxerxès, par le témoignage de Plutarque, *in Artaxerx.* § III, et, pour une époque antérieure à Cyrus, par celui de Ctésias, *apud* Phot. p. 36. Mais tout ce que nous savons de l'histoire des variations religieuses de la Perse antique nous ramène toujours à une influence de plus en plus croissante des doctrines assyriennes, à mesure que les Perses succèdent à la domination politique de l'empire d'Assyrie.

où se voit ce groupe symbolique d'un *Dieu,* qui ne peut être que l'*Hercule assyrien, luttant avec un lion dressé devant lui.*

A la tête de ces *cylindres, cônes, sceaux, amulettes* de toute espèce, qui nous offrent cette grande image symbolique et qui se sont multipliés entre nos mains, dans le cours des dernières années, au point de constituer une des classes les plus nombreuses et les plus importantes à tous égards des œuvres originales de l'archéologie asiatique, je placerai un monument, unique dans son genre, où cette image acquiert certainement, par son style, par son emploi et par sa provenance, le plus haut degré d'intérêt. Je veux parler de la *boule d'argile* portant imprimé le groupe en question du *Dieu assyrien combattant le lion dressé devant lui,* dont il fut trouvé un assez grand nombre d'exemplaires dans les ruines du grand édifice assyrien, découvert par M. Botta[1], près de l'ancienne *Ninive.* Trois de ces empreintes ont été déposées par les soins de l'auteur de cette belle découverte, une des plus magnifiques conquêtes archéologiques de notre âge, dans notre cabinet des Antiques, et je publie celle qui offre le type en question le mieux conservé[2]. On y voit un *Personnage barbu,* vêtu de la *tunique courte,* qui est une des pièces du costume asiatique le plus fréquemment employée sur les monuments phéniciens et assyriens; de la main gauche, *il saisit* par la crinière un *lion dressé contre lui sur ses pattes de derrière,* et, de la main droite, *il lui plonge un glaive court dans la gorge.* Or cette image, qui reproduit le motif du groupe colossal de *Persépolis,* et dont la signification religieuse ne saurait être mise en doute; cette image, certainement conçue d'après les données de l'art assyrien et recueillie sur le sol

[1] Cette découverte a été annoncée par une *lettre* de M. Botta, datée de Mossul, 2 mai 1843, et publiée dans le *Journ. Asiat.* IV<sup>e</sup> série, t. II, p. 211, par les soins de M. J. Mohl, qui l'a accompagnée de ses notes. J'en ai fait mention moi-même dans le *Journ. des Sav.* septemb. 1843, p. 549, 3).

[2] Voy. pl. VII, n° 1.

même de *Ninive,* ne peut manquer d'avoir fourni le modèle du groupe, réalisé sous la forme la plus imposante et pour la destination la plus auguste, dans le palais des rois, à *Persépolis.*

De là, cette foule de répétitions qui nous en sont parvenues, et qui en attestent si bien l'usage populaire, en même temps que l'intention religieuse. Plusieurs des *cylindres* qui offrent l'image en question étaient déjà connus par des publications, il est vrai bien peu fidèles : tels sont ceux qui se trouvent dans le *Recueil* de Raspe[1], les mêmes sans doute dont parle Tychsen[2], à qui les empreintes en avaient été communiquées, les mêmes aussi qui ont été publiés parmi les monuments à l'appui de la *Religion des Babyloniens* du savant évêque de Seeland[3], avec un autre *cylindre,* offrant à peu près le même groupe, et tiré du *Journal* de Murr[4]. Un autre de ces *cylindres,* trouvé par Ker-Porter dans les ruines mêmes de *Babylone,* offre le groupe en question répété deux fois[5]. Mais le plus beau de ces monuments, sous le rapport de la composition comme sous celui du style, est peut-être celui qui avait appartenu à Rich, l'ancien résident anglais à Bagdad, et qui, publié d'abord dans les *Mines de l'Orient*[6], a été reproduit d'une manière digne de l'original par M. Lajard[7], et en dernier lieu encore par feu Micali[8]; et je mettrais presque sur la même ligne un autre *cylindre* du *Musée britannique,* dont je possédais depuis longtemps une empreinte[9], et qui vient d'être publié par feu Micali[10], où *Hercule,* vêtu du plus riche *costume assyrien* et pourvu *de deux*

[1] *Catal. raison.* de Tassie, pl. IX, n°s 638, 641; pl. X, n°s 649-650; pl. XI, n°s 658, 659, 660.

[2] *De Num. vet. Persar. Comment.* II, p. 7.

[3] *Relig. d. Babylon.* Taf. II, n. 20, 21.

[4] *Ibidem*, n. 19.

[5] *Travels, etc.* t. II, pl. 79, n. 5.

[6] T. III, part. III°, pl. II, n. 6.

[7] *Mémoire sur la Vénus orientale, etc.* pl. IV, n. 2.

[8] *Monum ined. a illustraz. etc.* Tav. I, n. 9. Il se trouve aussi dans le *Recueil* de Raspe, pl. X, n. 649-650, et dans les *Orient. Cylind.* de M. A. Cullimore, n. 101.

[9] Voy. pl. VII, n. 2.

[10] *Monum. ined. a illustraz.* tav. I, n. 2.

*ailes*, tient par *une patte de devant le lion unicorne ailé, dressé sur ses pattes de derrière, qu'il s'apprête à frapper de la main droite, armée d'une espèce de harpé*, instrument d'usage tout à fait asiatique, qui figure souvent sur les *cylindres* babyloniens.

A ces monuments, dont l'énumération complète deviendrait trop longue et serait peut-être impossible, attendu que plusieurs se cachent encore dans des mains inconnues [1], j'en ajouterai quelques-uns, qui se recommandent à l'intérêt des antiquaires par quelques circonstances particulières, soit pour la provenance, soit pour la composition. Je citerai, en premier lieu, un *sceau* à huit facettes, de cornaline blanche, publié par Caylus [2], qui y reconnut le sujet des sculptures de *Persépolis*, le même sujet qui l'avait frappé encore sur un *cylindre* qu'il fit connaître également [3], et qui offre, de plus, cette particularité, très-rare encore, sinon unique, que, dans le champ du *cylindre*, se voit sculptée une figure agenouillée et levant les deux bras, en signe d'adoration, devant un *cartouche royal*, composé de trois caractères hiéroglyphiques : ce qui prouve que cet *amulette* a servi à l'usage d'un sujet des rois d'Égypte. A ce titre, qui ne pouvait avoir aux yeux de Caylus l'importance qu'il a acquise pour nous, ce *cylindre* ne pourrait manquer d'offrir un grand intérêt. Malheureusement, l'original

[1] Plusieurs de ces *cylindres* sont publiés dans le *Recueil* de M. A. Cullimore, malheureusement d'une manière qui ne saurait inspirer une grande confiance, en raison du peu de soin avec lequel sont exécutées les lithographies, autant que j'en puis juger d'après ceux de ces *cylindres* dont je possède les empreintes.

[2] *Recueil* IV, pl. XXI, n^os^ III et IV. *Hercule* est représenté sur cet *amulette*, qui paraît avoir été d'un très-beau travail, *vêtu du costume assyrien* et *coiffé de la tiare radiée*, et saisissant de la main droite, *par la corne*, un *lion unicorne ailé à tête humaine*, qui se dresse devant lui sur ses pattes de derrière, et qu'il s'apprête à frapper du glaive nu qu'il tient de la main gauche,

[3] Même *Recueil*, pl. XXII, n^os^ 1 et 2. Autant que peut le permettre le peu d'exactitude du dessin de Caylus, je reconnais, dans le *cartouche prénom*, celui qui appartient à *Psammitichus II*, le 6^e^ roi de la XXVI^e^ dynastie.

est resté en des mains inconnues, et ce n'est pas le dessin de Caylus qui peut nous en tenir lieu. Mais la science s'est enrichie, dans ces derniers temps, d'un grand nombre de ces monuments produits à l'époque persépolitaine, d'après des modèles assyriens, ou même exécutés en des temps proprement babyloniens, qui nous offrent la grande image symbolique que j'ai signalée, avec toutes les variantes dont elle était susceptible.

Tel est un *sceau* de beau travail, qui fut trouvé dans la plaine de *Marathon*[1], et où le *lion,* dompté par le *Dieu,* est *ailé* avec une *tête humaine.* Tel est aussi un *amulette* à quatre faces, provenant, suivant toute apparence, de la même localité, et qui, des mains du baron Rouen, ancien ministre de France à *Athènes*, a passé dans notre cabinet des Antiques[2]. Le groupe qui nous occupe décore la face principale de cet *amulette,* dont les trois autres faces offrent des images symboliques en rapport avec celle-là, mais, malheureusement, d'un travail trop peu distinct et aussi trop maltraité par le temps, pour pouvoir être reconnues avec certitude, si ce n'est celle de *deux chèvres sauvages* (*paseng*) qui se dressent, en sens contraire, sur leurs pattes de derrière. Je possède un fragment d'un superbe *cylindre,* de la plus grande dimension et de la plus belle calcédoine orientale, où se trouve la partie supérieure du groupe en question ; j'en fis moi-même l'acquisition des mains d'un paysan grec, au village de *Marathon*[3]; et il n'est

[1] Voy. pl. VII, n. 3.

[2] Même planche, n. 4.

[3] M. L. Ross possède un très-beau *cylindre* de la même matière orientale, acquis par lui-même à *Athènes*, et provenant bien certainement aussi de *Marathon.* Ce *cylindre* offre le même sujet du *Dieu assyrien combattant le lion*, avec cette particularité de plus, que le symbole de la *triade divine* s'y voit représenté dans le haut du champ. Je dois à la bonté de M. L. Ross lui-même une empreinte de ce beau fragment, si intéressant à la fois par son sujet, par son travail et par sa provenance; on en trouvera le dessin sur la pl. VII, n. 5.

pas douteux pour moi que ce précieux débris d'un *amulette*, porté par un des guerriers de l'armée de Darius, ne fût, à cette place, un des monuments de cette journée fameuse. Sur la plupart de ces monuments, l'animal symbolique avec lequel *Hercule* est aux prises, offre les formes d'un *lion:* tel on le voit sur un *sceau* inédit de notre cabinet des Antiques[1], où *Hercule, vêtu du costume assyrien* et coiffé de la *tiare cannelée, tient serré par la gorge le lion qui se dresse sur ses pattes de derrière et qu'il s'apprête à frapper.* Quelquefois aussi, l'animal est figuré comme un *lion unicorne, avec* ou *sans ailes;* je puis citer, pour exemple de la première représentation, un *cylindre* de la collection de Rich[2], maintenant au *Musée britannique*[3]; et, pour exemple de la seconde, un *sceau* de travail persépolitain, publié dans le *Recueil* de M. Dubois[4]. D'autres fois, l'animal symbolique, *à corps de lion ailé,* porte une *tête humaine,* coiffée d'une *tiare radiée;* c'est ainsi qu'on le voit sur un beau *cylindre* qui avait appartenu d'abord à M. Reuvens[5], et qui se trouve maintenant au cabinet royal de la Haye[6], et sur un autre *cylindre* du *Musée britannique,* publié en dernier lieu par feu Micali[7], mais où manque la *tiare radiée* sur la *tête humaine* du *monstre à corps de lion ailé:* monument curieux, dont il existe, dans notre cabinet des Antiques, une répétition que je fais connaître à cette occasion[8]. Quelquefois, enfin, ce n'est pas à *un lion seul*

[1] Voy. pl. VII, n 6.

[2] A. Cullimore, *Oriental Cylinders*, n. 173.

[3] Voy. pl. VII, n. 7.

[4] Pl. VII, n. 8.

[5] A. Callimore, *Oriental Cylinders*, n° 11.

[6] Voy. pl. VII, n. 9.

[7] *Monum. ined. etc.* tav. 1, n. 8; voy. A. Cullimore, *Oriental Cylinders*, n. 100.

[8] Voy. pl. VII, n 10. Ce *cylindre* offre les mêmes éléments de composition que celui du *Musée britannique* publié par Micali, mais disposés dans un ordre différent. Le groupe principal d'*Hercule* et du *lion* est conçu à peu près de la même manière, et de plus, il est surmonté d'un *croissant.* Un *Personnage barbu à jambes de taureau* porte sur sa tête le symbole de la *triade divine,* en face duquel se montre debout un *prêtre* en *attitude d'adoration.* Dans le champ,

que s'attaque *Hercule;* c'est *entre deux* de ces animaux, ou bien *entre deux griffons, à corps de lion ailé,* ou bien encore *entre deux antilopes,* tous animaux d'une signification analogue, qu'il est placé; et tantôt les *deux lions* sont *ailés,* comme on le voit sur un *cylindre* du Musée impérial de Vienne[1]; tantôt ils portent, *sur un corps ailé,* une *tête de quadrupède unicorne.* Un exemple remarquable de cette dernière représentation se trouve sur un *cylindre* du musée de la Haye que je crois inédit[2], où *Hercule, vêtu du costume assyrien* et *coiffé de la tiare radiée, tient,* de chaque main, *par la corne,* un *quadrupède unicorne ailé*[3] : la même image, qui s'était déjà offerte sur un *cylindre* trouvé à *Babylone* par le résident anglais Rich[4], la même qui s'est encore rencontrée sur un *cylindre* du *Musée britannique* publié par feu Micali[5], avec cette particularité de plus, qu'*Hercule est porté sur deux sphinx,* placés en sens contraire; particularité qu'offre aussi un *sceau* trouvé dans les ruines de *Baby-*

entre ces deux figures, sont un *poisson* et le symbole du *ktéis,* qui manquent sur le *cylindre* du *Musée britannique,* et un *grand astre* est figuré dans le haut, derrière le personnage du *prêtre.*

[1] Publié par M. A. Cullimore, *Oriental Cylinders,* n. 139, mais d'une manière bien peu fidèle, qui m'autorise à le publier de nouveau, aussi exactement que possible, d'après une excellente empreinte que j'en ai due à la bonté de M. le C^te^ M. de Dietrichstein; voy. pl. VII, n. 11. On connaissait déjà un exemple de cette représentation sur un *cône* ovoïde publié par Caylus, *Recueil* IV, p. 71, vignette, où *Hercule, vêtu du costume assyrien* et *coiffé de la tiare radiée, étouffe* de chaque bras, contre sa poitrine, un *lion ailé* qu'il a soulevé de terre : image neuve et caractéristique, qui rappelle à quelques égards la figure colossale du grand monument de *Khorsabad,* et qui, rendue comme elle devait l'être, d'excellent travail, sur le *cône* de Caylus, en ferait un des monuments les plus précieux de la glyptique assyrienne, si nous savions en quelles mains il a pu tomber.

[2] Voy. pl. VII, n. 12.

[3] Le même groupe, si ce n'est que les *deux quadrupèdes unicornes sont sans ailes,* se trouve sur un autre *cylindre* du musée de la Haye publié par M. A. Cullimore, *Oriental Cylinders,* n. 104, dont on trouvera un dessin plus exact, d'après une bonne empreinte que j'en possède, sur la planche VII, n. 13.

[4] Publié dans les *Mines de l'Orient,* t. III, part. 3, Taf. 11, n. 13, et reproduit par Münter, *Relig. der Babylon.* Taf. 11, n. 22.

[5] Micali, *Monum. ined. a illustraz. etc.* tav. 1, n. 5.

*lone*, et appartenant au voyageur anglais Mignan qui l'a publié [1], où *Hercule*, vêtu d'une *tunique courte sans manches*, serrée vers le milieu du corps, et d'*anaxyrides*, et portant une *espèce de mitre attachée sur le front avec un cordon, a les deux pieds placés sur deux sphinx ailés*, et *tient, de chaque main, par une patte de devant, un lion dressé sur ses pattes de derrière;* la même image, enfin, que présente une belle pierre, en forme de *scarabée*, d'excellent travail, qui a fait partie de la collection de M. Lajard, et qui se trouve maintenant dans notre cabinet des Antiques [2], où *Hercule, vêtu à l'assyrienne* et *coiffé de la tiare radiée, tient*, de chaque main, *par la corne, un lion unicorne ailé*, dressé sur ses pattes de derrière.

En fait d'exemples du groupe d'*Hercule entre deux griffons qu'il dompte de chaque main*, je citerai particulièrement un *sceau* publié par feu Micali [3], où le symbole de la *triade divine* se voit placé directement au-dessus de la figure du dieu, avec deux *cylindres*, l'un de la collection de Rich, où *Hercule est pourvu de quatre ailes* [4]; l'autre, du *Musée britannique* [5], où le *dieu porte le costume assyrien*. Et, quant au groupe, où tantôt les *deux antilopes*, tantôt les *deux autruches* remplacent les *lions* ou les *griffons*, j'indiquerai deux *cylindres* de notre cabinet des Antiques, l'un desquels, encore inédit [6], montre le dieu pourvu de *quatre ailes;* l'autre, publié récemment par feu Micali [7], offre le même trait d'archéologie assyrienne, c'est-à-dire le dieu *avec quatre ailes*, tenant d'une main une *chèvre sauvage*, de l'autre, une *antilope ;* avec un troisième *cylindre*, du-

[1] *Travels in Chaldæa* (London, 1829, in-8°). La pierre dont il s'agit, indiquée comme une antique *Gem found at Babylon*, est gravée de grande dimension, en face du titre.

[2] Voy. pl. VII, n. 18.

[3] *Monum. ined. etc.* tav. 1, n. 22.

[4] Voy. pl. VII, n. 14.

[5] Même planche, n. 15; ces deux *cylindres* étaient encore inédits.

[6] Voy. pl. VII, n. 16.

[7] *Monum. ined. etc.* tav. 1, n. 1.

*Musée britannique,* où *Hercule, vêtu à l'assyrienne* et pareillement *pourvu de quatre ailes,* étrangle de chaque main une *autruche*[1].

Mais de tous ces monuments, celui où le sujet qui nous occupe me paraît être rendu sous la forme la plus expressive, en même temps que dans la plus belle manière de l'art babylonien, c'est un *cylindre* du cabinet impérial de l'Ermitage[2], où *Hercule, vêtu du costume assyrien* et *coiffé de la tiare cannelée,* tient *de chaque* main un *lion ailé,* à *tête humaine,* coiffé de même, et où il se trouve de plus une *antilope,* avec un *palmier* dans le champ, et avec le *symbole de la triade divine,* au-dessus de la tête d'*Hercule :* conséquemment, la réunion de tous les éléments qu'on voit disséminés ailleurs et qui composent le sujet.

J'ai fait connaître les principaux des monuments fournis par l'art babylonien, qui représentent la *lutte solennelle du dieu suprême contre le mauvais principe,* rapportée, comme je crois être suffisamment en droit de le faire, au mythe de l'*Hercule assyrien.* Il me reste maintenant à montrer une autre application qui fut faite de ce groupe symbolique, d'une si grande importance religieuse, sur une seconde classe de monuments, certainement produits à l'usage de la civilisation asiatique, bien que l'exécution puisse en être attribuée à des mains grecques. Je veux parler de médailles frappées en Cilicie et en Phénicie, à l'usage de peuples soumis à l'autorité des rois de Perse, et à une époque où cette domination s'exerçait sans rivale sur toute l'Asie antérieure, du temps de Cyrus à celui d'Alexandre. Or, il n'est pas douteux que, sur cette monnaie des rois de Perse, ce ne soient des types pris dans l'archéologie nationale qui figurent exclusivement; et, si ces types se trouvent d'accord, pour la composition générale et pour tous les dé-

[1] Voy. pl. VII, n. 17. — [2] Même planche, n. 19.

tails, avec les monuments proprement assyriens que je viens de faire connaître, cette induction, qui avait déjà par elle-même toutes les conditions de la vraisemblance, acquerra tout le caractère de la certitude. Mais auparavant, il m'importe de montrer que le groupe symbolique d'*Hercule* et du *lion*, dans sa forme la plus solennelle, appartenait aussi à l'archéologie phénicienne, comme le dogme même dont il était l'expression figurée.

C'est ce qui est prouvé par un monument d'art asiatique, des plus importants sous tous les rapports, dont j'ai dû la connaissance et le dessin que j'en publie [1] à notre savant confrère M. Lajard. C'est un *scarabée* qu'on peut présumer phénicien, d'après le travail et d'après la provenance. On y voit représenté un *Personnage*, vêtu d'une *tunique courte*, coiffé de l'espèce de *mitre* que nous connaissons déjà par un *sceau* babylonien [2], tenant de la main gauche *un lion dressé sur ses pattes de derrière, qu'il serre par la gorge* et qu'il s'appête à frapper du *glaive* ou de la *harpé*, dont sa main droite était sans doute armée : ce que l'état de la pierre, fragmentée en cet endroit, ne permet pas de décider. Un grand *astre à sept rayons*, gravé au-dessus du groupe, est un signe auquel on ne risque rien de reconnaître le caractère astronomique, essentiellement propre au mythe de l'*Hercule assyro-phénicien*. Mais ce qu'il y a surtout de neuf et de curieux sur ce monument, c'est la *croix ansée*, qui se voit, gravée aussi sous la forme propre à ce symbole d'archéologie asiatique, dans le champ de la pierre, entre la figure d'*Hercule* et celle du *lion* [3]. Or, ce symbole, qui avait

[1] Voy. pl. II, n. 8.

[2] C'est celui du voyageur anglais Mignan, qui a été cité plus haut, p. 132, 1).

[3] Ce *scarabée* a été déjà publié parmi les monuments à l'appui de mon *Mémoire sur la croix ansée asiatique*, dans les *Mém. de l'Acad.* t. XVI, pl. III, n. 12, p. 377-378; mais j'ai cru qu'il n'était pas inutile de le reproduire ici.

dans l'archéologie égyptienne, où son emploi est si ancien et si fréquent, le sens de *vie divine*, de *vie éternelle*[1], devait avoir aussi, pour les peuples de race araméenne, comme l'étaient les Phéniciens et les Assyriens, qui l'employaient pareillement sur leurs monuments sacrés, tels que les *cylindres* et les *sceaux*[2], avec une intention certainement religieuse, devait avoir, dis-je, une signification analogue. C'est ce que je crois qu'il est possible de démontrer, et ce que j'essayerai de faire dans un *Appendice* joint à ce *Mémoire*[3], les preuves et les développements que ce sujet comporte ne pouvant être resserrés dans l'espace d'une note. Admettant donc que le signe de la *croix ansée*, de forme asiatique, telle qu'elle est figurée sur notre *scarabée* phénicien, exprime aussi une idée de *vie divine*, de *vie éternelle*, on conçoit quel rapport frappant ce signe symbolique offre avec le groupe d'*Hercule* et du *lion*, interprété dans le sens de la *victoire du dieu suprême, de l'auteur de la vie, sur le principe du mal;* et quel nouveau degré de probabilité et d'intérêt en acquiert cette explication, si conforme d'ailleurs à toutes les notions que nous possédons sur le système religieux de ces peuples.

Nous en serons de plus en plus convaincus, en jetant les yeux sur toute une suite de monnaies des rois de Perse, frappées en Phénicie, qui offrent le type en question, et où il n'est pas possible de mettre en doute ni l'origine assyrienne de ce type, ni sa signification symbolique. A la tête de ces monuments numismatiques, d'un si grand prix, je place des *dariques,* de grand module, telles que celle qui fut trouvée dans les ruines de *Babylone* et qui fut publiée par Ker-Porter[4],

[1] *Mémoire sur la croix ansée asiat.* dans les *Mém. de l'Acad.* t. XVI, p. 285-293.

[2] Voy. les exemples que j'en ai cités, dans le *Mémoire* indiqué à la note précédente pl. II et III, p. 333 et suiv. —

[3] Voy. *Appendice* A.

[4] Ker-Porter's *Travels, etc.* t. II, pl. 79, n. 1.

ayant pour type le *Personnage, vêtu dans le costume médique, qui s'apprête à frapper, du glaive nu qu'il tient de la main droite, un lion unicorne dressé devant lui sur ses pattes de derrière,* et, au revers, l'*enceinte crénelée,* type ordinaire des *dariques,* avec *deux lions, courant en sens inverse,* à l'exergue. Cette pièce, de grand module, est encore d'une excessive rareté[1]; et il en existe, en un seul exemplaire, à ma connaissance, un module inférieur, qui appartient aussi à une haute antiquité. Cette pièce, unique jusqu'ici et inédite, fait partie de la superbe collection de M. le duc de Luynes, qui m'a permis d'en enrichir ce *Mémoire*[2]. Enfin, il y eut aussi, dans l'antiquité, des *dariques,* du même module que celui de la médaille de M. le duc de Luynes, dont le type est formé par le *même Personnage, debout, dans le même costume médique, entre deux lions unicornes dressés sur leurs pattes de derrière, qu'il tient de chaque main par la corne.* Une de ces *dariques,* qui a fait partie du cabinet de M. Allier de Hauteroche[3], a été publiée par M. Lajard[4], et l'on y voit, par l'emploi de la variante du *Dieu placé entre deux lions,* un fait absolument analogue à celui de la même variante, remplaçant sur les *cylindres* et les *sceaux* le type simple du *Dieu combattant le lion :* en sorte que les *dariques,* qui étaient des monuments d'usage public, reproduisent cette grande image symbolique, sous ses deux formes principales, telle que nous la connaissons par les *cylindres* et les autres monuments d'usage proprement hiératique : nouvel exemple de cet accord de toutes les classes

[1] Il en existe un deuxième exemplaire, provenant de la collection de M. Rob. Steuart Esq., au *Musée britannique.* Sir Richard Payne Knight en possédait un troisième, qui est décrit dans sa collection, *Nummi veter. in Mus. Rich. Payn. Khnight. asserv.* p. 166, E, 14, et qui est aussi au *Musée britannique :* ce sont les trois seuls que je connaisse.

[2] Voy. pl. II, n. 6.

[3] *Descript. des médaill. du cab. de M. Allier de Hauteroche,* p. 115.

[4] *Recherches sur le culte de Vénus,* pl. I, n. 5.

de monuments figurés, qui me semble un des traits principaux de l'archéologie asiatique, mis surtout en lumière par ce groupe symbolique d'*Hercule* et du *lion*.

Qu'il y ait eu, du reste, une émission considérable de ces *dariques*, dont les exemplaires de grand et de moyen module sont encore si rares dans nos collections, c'est ce qui résulte de cette autre circonstance, qu'il nous est parvenu des *dariques*, avec le même type principal, mais de très-petit module. Ces petites *dariques*, très-rares encore à l'époque où Tychsen en publiait une, qui lui paraissait *extrêmement remarquable*, comme il le dit lui-même[1], offraient un type dont ce savant n'avait peut-être pas apprécié suffisamment l'importance, mais dont il s'était fait pourtant une idée plus juste que Mionnet, qui y voyait, sur trois des exemplaires de notre cabinet[2], un *Personnage posant un globe sur la tête d'un lion dressé devant lui*. Une pareille méprise ne serait plus possible aujourd'hui que nous possédons un assez grand nombre de ces médailles, plus ou moins bien conservées, de manière qu'il ne puisse rester le moindre doute ni la moindre équivoque sur le type qu'elles présentent. Ce type offre le groupe que nous connaissons, où le *Dieu, qui combat le lion dressé devant lui,* est *vêtu,* tantôt de la *tunique courte,* qui est une pièce du costume assyro-phénicien, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'observer, tantôt de la *longue robe médique*, et il est habituellement coiffé de la *tiare cannelée*. Le revers varie sur plusieurs de ces petites *dariques* que j'ai été dans le cas d'examiner par moi-même. Le plus souvent, ce revers consiste en un *navire porté sur des flots*[3], qui est le type

[1] *De Num. vet. Persar. Comment.* IIe, tab. 1, n. XI, p. 6.

[2] *Description, etc.* t. V, p. 641-642, nos 7, 8 et 9.

[3] Voy. pl. II, n. 10. Cette médaille se trouve dans notre cabinet des Antiques, avec deux autres exemplaires variés, l'un desquels est représenté sur la même planche,

de toute une classe de *dariques,* frappées dans les villes importantes du littoral de la Phénicie; quelquefois, c'est l'*enceinte crénelée*[1], type qui se voit au revers de nos *dariques,* de grand et de moyen module. D'autres fois, c'est un *lion en course, la tête retournée en arrière,* avec une *tête de bélier,* au-dessous[2]: type qui paraît astrologique, et qui, sous ce rapport, acquiert une assez grande importance, à cause de l'ancienneté de la médaille, certainement frappée à l'époque de la domination persane. Mais la pièce que je viens de citer et qui fait partie de la collection de M. le duc de Luynes, se distingue encore par une particularité bien autrement remarquable, par une variante du groupe principal, qui n'avait été jusqu'ici, à ma connaissance, signalée sur aucun de ces monuments de la glyptique et de la numismatique assyro-phéniciennes. Cette variante consiste en ce que le *Personnage divin* est en attitude d'*immoler,* non plus un *lion,* mais un *cheval, dressé devant lui,* de la même manière, *sur ses jambes de derrière.* Or, que ce groupe, empreint sur la *darique,* de petit module, qui nous occupe, ait été figuré d'après un type assyrien, c'est ce qui résulte de ce que la même image s'est produite sur un *sceau* babylonien, déjà publié dans le *Recueil de pierres persépolitaines*

n. 11. Il s'en trouvait une dans la collection de M. Allier de Hauteroche; voy. en la description, p. 116. Une autre a été publiée dans les *veter. Popul. et Reg. Num. in Mus. Brit.* tab. XIII, n. 10; et M. le duc de Luynes, qui en possède deux, les a comprises dans son *Choix de Méd. grecq.* pl. XII, n°s 10 et 11. La plupart du temps, il se trouve deux lettres phéniciennes gravées dans le champ entre les deux figures; ces lettres, qui sont un *ain* et un *resch,* doivent être les initiales du nom d'*Aradus* où les médailles ont sans doute été frappées.

[1] Voy. pl. II, n. 12. Le type principal est formé par la figure du *Dieu, vêtu du costume assyrien, debout, dans l'attitude de tirer de l'arc.* Cette médaille, du cabinet de M. le duc de Luynes, est gravée dans son *Choix de Méd. grecq.* pl. XII, n. 12, et elle est attribuée, mais avec un signe de doute, à *Tarse* de Cilicie. Je la crois sortie de la même fabrique que les précédentes, c'est-à-dire appartenant à quelque ville de la Phénicie, probablement à *Aradus.*

[2] Même planche, n. 13.

de M. Dubois[1]. Et quant au motif qui fit substituer, dans ce groupe symbolique, le *cheval* au *lion*, ce motif s'explique naturellement dans un système de croyances, où le *cheval* était, comme le *lion*, un animal consacré au *Soleil*. En ce qui concerne les Perses, l'usage de *sacrifier des chevaux au Soleil* nous est attesté par les témoignages les plus dignes de foi[2]; et cet usage, comme la plupart de ceux qui constituaient le culte persique, était certainement dérivé de l'ensemble d'idées religieuses propre aux peuples de la Syrie et de la Phénicie, puisque nous voyons des *chevaux consacrés au Soleil*, à *Jérusalem*, comme à *Hiérapolis*[3]. Nous avons à cet égard une indication bien précieuse, dont il n'a pourtant été fait encore aucun usage, dans un passage de Juba qui nous a été conservé par Pline[4], et qui s'éclaire par le rapprochement d'un autre témoignage antique fourni par Hygin[5]. Juba, *le plus érudit des rois*[6], rapportait, sur le compte de *Sémiramis*, divinité assyrienne, une tradition qui la mettait avec un *cheval* dans le même rapport que la *Pasiphaë*, déesse crétoise du même ordre, avec son *taureau*, dans la fable grecque si connue[7]; et ici en-

[1] On le trouvera fidèlement reproduit sur une des planches ci-jointes, VI, n. 15. Je présume que cette pierre est celle qui existait dans la collection de feu le ch. de Palin, et qui offrait exactement le même sujet, bien que la forme de la pierre, telle qu'elle est dessinée dans la *Collection d'antiquités égyptiennes du ch. de Palin*, publiée par MM. Dorow et Klaproth (Paris, 1829, in-fol.), pl. XXX, n. 1263+, ne soit pas tout à fait la même; s'il en était autrement, ce serait une seconde représentation de ce sujet, due pareillement à un art babylonien.

[2] Xenophon. *Cyropæd.* VIII, 3, 12 : Ἵπποι θῦμα τῷ Ἡλίῳ; cf. Q. Curt. III, 9 : « Currum deinde Jovi sacratum albentes vehebant equi; hos eximiæ magnitudinis « EQVVS, quem SOLIS appellabant, sequebatur. »

[3] Lib. II *Reg.* XXIII, 11 ; voy. Movers, *die Phœnicier*, I, 66.

[4] Plin. VIII, 42, 64 : « EQVVM adamatum a Semiramide usque ad COITUM, « Juba auctor est. »

[5] Hygin. *Fab.* CCXLIII : « Semiramis in « Babylonia, EQVO amisso, in PYRAM se « conjecit. »

[6] Plutarch, *in Sertor.* § IX, t. III, p. 523, ed. Reisk.

[7] Sur le rapport de cette fable de *Sémi-*

core, nous trouvons la mention de la *pyra*, si propre au culte de ces divinités solaires, et en particulier à celui de l'*Hercule assyro-phénicien*, sur laquelle nous aurons à revenir plus bas.

Il existe, d'ailleurs, un témoignage bien curieux et bien positif sur le rapport symbolique du *cheval* avec l'*Hercule assyrien;* ce témoignage, nous le devons à Tacite, dans le passage de ses *Annales*[1], où il parle des sacrifices offerts par le monarque sassanide Gotarzès à l'*Hercule assyrien*, adoré principalement près de *Ninive*, et des *chevaux* consacrés à ce dieu. Le même usage avait passé chez les Grecs à une époque primordiale, où l'on reconnaît, dans une foule de traditions conservées en beaucoup de localités, une influence phénicienne : témoin le *sacrifice de chevaux au Soleil*, qui s'accomplissait en Laconie, devant les *sept colonnes*, emblème des *sept planètes*, sur le mont *Taléton*[2], dont le nom rappelle celui du mythologique *Talôs*, une des formes du *dieu Soleil* phénicien, en Crète[3]. Il en était de même chez les Étrusques, où la *consécration du cheval au Soleil* était connue dès la plus haute antiquité, à en juger d'après la présence des *chevaux ailés* sur le *pectoral* et sur plusieurs des objets sacrés du grand tombeau de *Cære*, dans des rapports symboliques avec le *Soleil*[4] qu'on ne peut méconnaître, bien que ces rapports doivent remonter plus haut dans l'antiquité asiatique que le culte de *Mithra*, tel qu'il est exposé dans les livres du *Zend-Avesta*[5]. La relation symbolique du *cheval* avec le *Soleil* a laissé, d'ailleurs, des traces innombrables dans la nu-

*ramis* et du *cheval*, avec celle de *Pasiphaë* et du *taureau*, voy. mon *Choix de peintures de Pompéi*, pl. XIII, p. 169-180.

[1] Tacit. *Annal.* l. XII, c. 13; voy. plus bas, p. 187, 3.

[2] Pausan. III, 20, 5 et 9.

[3] Voy. mes observations *sur le dieu Soleil phénicien*, Talôs, *de la Crète*, dans le *Journ. des Savants*, septembre 1841, p. 533-537.

[4] Grifi, *Monum. di Cere antic. etc.* tav. I, II, p. 61, 62, 2).

[5] C'est l'opinion de l'antiquaire romain à qui nous devons la connaissance des *Mo-*

mismatique des peuples grecs[1]; et il n'en est que plus curieux de trouver, sur des monuments proprement asiatiques, d'une haute époque, tels que notre *darique* phénicienne et notre *sceau* babylonien, le groupe du *Personnage divin immolant le cheval*, employé comme variante de celui de l'*Hercule assyro-phénicien immolant le lion.*

La même idée que nous venons de voir exprimée, sur des médailles phéniciennes de la Cilicie et sur des *dariques* persanes, par le groupe d'*Hercule*, tantôt *portant suspendu par la queue le lion dompté*, tantôt *immolant cet animal dressé devant lui*, se trouve rendue, d'une manière plus abrégée, sur d'autres monuments numismatiques, qui ont pour type principal *Hercule debout, en attitude de combattre*, tenant de la main droite levée sa *massue*, et du bras gauche, garanti par la *peau de lion*, un *arc tendu*. Le revers de ces médailles, qui nous sont parvenues en deux modules et dans les deux métaux, l'or et l'argent, offre le groupe symbolique du *lion déchirant un cerf*, accompagné d'une légende phénicienne[2]. Il est sensible que c'est ici,

*numenti di Cere antica, spiegati colle osservanze del culto di Mithra*, opinion que j'ai combattue dans le *Journ. des Savants*, juillet 1843, p. 422-429.

[1] Je réserve pour mon *Mémoire sur le dieu Mên* ou *Lunus*, qui fera partie de cette suite de *Mémoires d'archéologie comparée*, l'exposé des preuves tirées de la numismatique grecque qui concernent ces rapports symboliques du *cheval* et du *Soleil*.

[2] Plusieurs de ces médailles ont été déjà publiées; il s'en trouve deux, l'une en argent, l'autre en or, toutes deux d'ancienne fabrique, dans le *Recueil* de Pellerin, t. III, pl. CXXII, n[os] 10 et 11; voy. Mionnet, *Description, etc.* t. III, p. 663, n. 646, et p. 662, n. 641. M. le duc de Luynes en a fait connaître plusieurs de sa collection, *Choix de Méd. grecq.* pl. XI, n[os] 10, 11 et 13, et *Nouv. Annal. de l'Instit. archéol.* t. I, pl. III, A, 1, 2 et 4. Le même savant vient de réunir un assez grand nombre de ces médailles en or, la plupart inédites, tirées de notre cabinet, et de quelques collections particulières ou de la sienne; voy. sa *Numismatique des Satrapies, etc.* p. 76-77, pl. XIII, n[os] 2-17; il y voit des monnaies de rois de Phénicie. Sur toutes ces pièces, se trouve la *croix ansée asiatique*, que l'auteur désigne comme une *sorte de croix ansée.*

de part et d'autre, le même motif qu'on a voulu reproduire, tout en supprimant le *lion;* attendu que, quelle que fût la raison de cette suppression, qui pouvait être déterminée par quelque circonstance locale ou par quelque convenance numismatique, il suffisait, en effet, de montrer *Hercule, en attitude de combattre*, *παλαίμων*, pour indiquer l'objet qu'on avait en vue. C'est d'ailleurs ce que prouve une de ces médailles, unique encore et inédite, récemment entrée dans notre collection[1], où la figure d'*Hercule combattant,* qui forme le type de la face principale, est accompagnée, sur l'autre face, de la figure du *lion,* avec cette particularité non moins curieuse, que le signe de la *croix ansée asiatique* s'y trouve joint, comme pour tenir lieu du groupe, ainsi divisé sur les deux faces de la médaille, et pour en expliquer l'intention. Les médailles dont il s'agit sont devenues maintenant assez communes, surtout celles du petit module, même en or, pour nous donner lieu de croire qu'elles eurent dans l'antiquité une émission considérable. Elles sont indubitablement de fabrique phénicienne, bien que l'exécution en soit grecque. La double inscription phénicienne qui s'y lit[2], mais qui n'a pu encore être déchiffrée avec assez de certitude pour en déterminer l'attribution, ne permet pas de douter que ces monnaies n'aient été frappées à l'usage de populations phéniciennes, placées sous le sceptre des rois de Perse; et ce qui prouve que le type, réduit à la figure d'*Hercule en attitude de combattre,* a sur ces médailles la même signification que

[1] Voy. pl. II, n. 7. Cette médaille nous vient de M. de Cadalvène, qui ne cesse d'enrichir, par le résultat de ses recherches heureuses, la science, qui lui doit plus d'une publication utile. Un second exemplaire de la même médaille existe dans le cabinet de M. le duc de Luynes.

[2] M. Gesenius a lu cette inscription de manière à l'interpréter par: *Rex cœtus seu populi*, et il en a fait un nom propre de ville; voy. ses *Monum. Script. Linguæq. Phœnic.* p. 285. Personne, je l'imagine, n'aura été satisfait de cette explication. J'ai rapporté plus haut, p. 141, 2, l'attri-

celui du groupe d'*Hercule combattant le lion* sur les autres, c'est une circonstance que j'ai déjà eu l'occasion de signaler dans un autre travail[1], mais que personne encore n'avait rapportée à cette intention.

Il s'agit du symbole où j'ai reconnu la *croix ansée asiatique*, qui se voit gravé, dans le champ, du côté du type principal, en avant de la figure d'*Hercule*. Ce symbole se trouve sur une des pièces d'argent en question de notre cabinet[2], et sur tous les exemplaires que nous possédons de la même médaille, en or[3]. J'ose même assurer qu'il ne manque sur aucune de ces médailles d'or, même de coins différents, maintenant connues dans les diverses collections de l'Europe[4]; d'où il suit qu'il avait une signification liée avec le type principal, qui lui assignait plus d'importance que celle d'un objet simplement accessoire. Or, nous avons déjà vu le même symbole, gravé dans le champ d'un *scarabée* phénicien et accompagnant le groupe d'*Hercule combattant le lion;* et nous retrouverons encore ce symbole, près de la figure de l'*Hercule cilicien*, sur une rare médaille de Cilicie, dont tous les éléments sont puisés dans l'archéologie assyro-phénicienne. Voilà encore un de

bution proposée par M. le duc de Luynes.

[1] Dans le *Mémoire sur la croix ansée asiatique*, déjà cité plusieurs fois.

[2] Voyez planche II, n. 4.

[3] Même planche, n. 5.

[4] Effectivement, sur toutes celles de ces médailles d'or qui ont été publiées, de même que sur celles que j'ai pu examiner par moi-même, la *croix ansée* se trouve gravée, de manière à ne pouvoir être méconnue. Elle existe même sur l'exemplaire publié par Pellerin, *Recueil* III, pl. CXXII, n. 11, et sur lequel cet habile antiquaire avait cru lire les lettres grecques ΘP, au lieu de la *croix ansée*. Pellerin lui-même se défiait de sa lecture; car voici l'observation, écrite de sa main, à la marge de son exemplaire, qui est entré, avec toute sa collection, dans notre cabinet : « La médaille n'est pas assez entière pour qu'on doive compter sur ces deux lettres ΘP, ni sur les caractères puniques, tels qu'ils sont figurés de l'autre côté; ainsi, il ne faut point s'arrêter à ces prétendues dates. » J'ai indiqué, dans mon *Mémoire sur la croix ansée asiatique*, à l'occasion d'une de ces médailles que je publiais, pl. I, n. 8, tous les exemplaires que j'en connaissais,

ces rapports fournis par l'antiquité figurée, qui joignent, si je ne m'abuse, tout l'intérêt d'une image idéographique à toute l'autorité d'un témoignage écrit.

Il y eut enfin une autre classe de médailles, de fabrique proprement phénicienne, dont le type a rapport aussi à la *lutte d'Hercule et du lion,* mais où cette lutte est exprimée par un groupe, d'une composition toute particulière, qui passa de bonne heure dans les œuvres de l'art grec, en gardant toujours quelque chose de sa physionomie primitive orientale. Cette classe de monuments numismatiques, une des plus curieuses que je connaisse, n'a été d'abord représentée que par un seul exemplaire, qui se trouve dans la collection de feu M. Gossellin, et qui est resté inédit. M. Mionnet, qui l'a décrit de cette manière[1]: *Lion à tête humaine, barbue et vue de face, agenouillé sur ses pieds de devant; derrière, Homme à tête barbue, vu de face, agenouillé et serrant d'un de ses bras les flancs du lion;* dans le champ, Θ, ne s'en était certainement pas fait une idée juste. Sestini, qui fit connaître plus tard un second exemplaire de la même médaille qui appartenait à M. Millingen[2] et qu'il attribuait à *Phasélis* de Lycie, à cause du type du *vaisseau* qui s'y voit au revers, et aussi à raison du Θ qu'il prenait pour un Φ, ne fut pas plus heureux dans l'explication qu'il en donna en y signalant, soit un *type thessalien,* soit un *Bacchus tauriforme,* et, en dernier lieu, quelque mythe fourni par la

et qui offrent tous le symbole en question; voy. plus haut, p. 141, 2).

[1] *Description, etc.* t. III, p, 665, n. 663. En décrivant de nouveau cette médaille, dans son *Supplément,* t. VII, p. 18, n. 74, M. Mionnet désigne le *monstre embrassé* (il a voulu dire *étreint, étouffé*) *par Hercule* comme un *taureau à face humaine.* En cela, il se réglait d'après l'opinion de Sestini, plutôt que d'après l'inspection de la médaille même, qu'il n'avait plus sous les yeux; et il adoptait aussi la manière de voir de Sestini sur le Θ mis pour Φ, sur le *vaisseau,* et sur l'attribution à *Phasélis* de Lycie.

[2] *Nuov. Letter. Numism.* t. IV, tav. VI, n. 12, p. 82-84.

religion des Perses : en quoi il se rapprochait un peu du véritable sujet de la médaille. Il est sensible, en effet, pour toute personne tant soit peu versée dans la numismatique, que cette médaille n'a pu être frappée que dans quelque ville de la Phénicie, sous la domination des rois de Perse. Le *vaisseau* est le même que celui qui se voit au revers des *dariques* d'ancienne fabrique; le prétendu Θ est la lettre phénicienne O, que je prends pour un *ain,* et qui se rencontre sur un grand nombre de ces *dariques*, de tout module et de toute fabrique. Ce qui n'est pas moins évident pour moi, c'est que ce type neuf et extraordinaire d'un *Homme agenouillé, qui étreint le lion, pareillement agenouillé, représente la lutte de l'Hercule assyro-phénicien contre l'animal, symbole du principe malfaisant,* au moyen d'une composition qui diffère de toutes celles que nous connaissons, mais qui offre pareillement une empreinte tout asiatique. Ce groupe, avec les variantes dont il était susceptible, fut traité par l'art grec, et j'en puis citer pour exemple celui qui forme le type du revers d'une charmante médaille d'or de *Syracuses*[1], et qui se reproduit fréquemment sur les petites monnaies d'argent si connues et si communes d'*Héraclée* de Lucanie[2]. Mais le modèle en avait été puisé dans l'archéologie asiatique, précisément à la source phénicienne que j'ai indiquée; c'est ce qui résulte pour moi de ce que le groupe en question se trouve sur une médaille du cabinet de M. le duc de Luynes, qui doit appartenir à *Mallus* de Cilicie[3], et dont le type prin-

[1] Torremuzza, *Sicil. vet. Numm.* tab. LXVIII, n. 21, 22.

[2] *Mus. Hunter.* tab. 29, n. XVI, XX, XXI, XXII, XXIII, XXV.

[3] Voy. pl. III, n. 5. Je fonde cette attribution à *Mallus,* où le type d'*Hercule debout, combattant le lion* est déjà connu, sur les lettres MA, qui se lisent dans le champ, en avant de la tête. M. le duc de Luynes, qui possède cette belle médaille, et qui l'a publiée, *Monum. publ. dall' Instit. archeol.* t. III, tav. XXXV, a été du même avis, *Annal.* t. XIII, p. 160-161, en se fondant, comme moi, sur les initiales MA, qu'il rapporte

cipal est formé par une *tête d'homme barbue* et *laurée,* d'un caractère tout particulier, qui sert aussi de type sur toute une classe nombreuse de *dariques,* et que je crois fermement être celle de l'*Hercule de Tyr,* comme l'avait déjà présumé Tychsen.

A l'appui de l'origine orientale du groupe en question, je remarque encore que le même type se retrouve sur un bronze autonome, inédit, de notre cabinet, d'*Héraclée* de Carie[1], province de l'Asie Mineure, dont la numismatique porte une empreinte orientale qu'on ne peut méconnaître, ainsi que sur un de ces *statères* d'or, attribués généralement à *Cyzique* de Mysie[2], qui sont bien certainement sortis d'un atelier asiatique, quelle que soit la ville même de l'Asie Mineure où ils ont été frappés. Mais, pour revenir à la médaille extraordinaire dont il n'existe encore, à ma connaissance, que les deux exemplaires possédés par M. Gossellin et par M. Millingen, je dois dire que M. l'abbé Cavedoni, qui avait été frappé du type rare et singulier qu'elle présente, proposa d'attribuer cette médaille à *Thyrreum* d'Acarnanie, et qu'à raison de cette attribution même, il crut voir, dans le type en question, *Hercule terrassant Achéloüs*[3]. Cette idée était certainement ingénieuse et pouvait paraître plausible, en admettant toutefois que le corps du prétendu *Achéloüs* était celui d'un *taureau,* et non celui d'un *lion,* comme le disait

aussi à *Mallus.* Du reste, il regarde le type de l'*Hercule étouffant le lion* comme une réminiscence grecque, comme un souvenir de la colonie argienne, qui se serait conservé à *Mallus* aussi bien qu'à *Tarse,* sous la domination persane; en quoi je regrette de ne pouvoir être de son avis; car s'il est une chose démontrée pour moi, par l'ensemble des faits et des monuments, c'est que ce type d'*Hercule* est une tradition asiatique, et non une réminiscence grecque.

[1] Voy. pl. III, n. 7. Cette médaille a été décrite par Mionnet, *Supplément,* t. VI, p. 503, n. 332, avec la légende fautive ΗΡΑΚΛΕΙΤΩΝ, au lieu d'ΗΡΑΚΛΕΩΤΑΝ.

[2] Même planche, n. 6.

[3] Dans son *Mémoire sur les médailles de la Lycie,* inséré au recueil des *Mém. des savants étrangers,* 1re série, t. II, p. 84.

avec toute raison M. Mionnet, ou plutôt M. Gossellin, qui avait la médaille entre les mains, et qui joignait à un coup d'œil si exercé une si grande expérience numismatique[1]. Mais il y a, contre l'attribution proposée par M. Cavedoni une raison décisive; c'est que la fabrique de la médaille est celle de la Phénicie, et non celle de l'Acarnanie. Éclairé par de nouvelles réflexions, le savant antiquaire de Modène pense aujourd'hui que le prétendu Θ pourrait bien plutôt être une lettre phénicienne; il range la médaille dans la Cilicie, et il reconnaît, dans le type, la *lutte de l'Hercule assyrien et du lion*, conformément aux monuments babyloniens publiés en dernier lieu par feu Micali[2], et d'après l'opinion que j'ai moi-même exposée sur ces monuments[3]. Telle est effectivement l'explication la plus plausible, à mon avis, qu'on puisse donner de la médaille en question. Sauf l'attribution qui doit en être faite à la Phénicie, c'est l'opinion que j'en avais conçue moi-même, depuis longtemps que je m'occupe de ce sujet et que je connais cette médaille; et je ne puis que me féliciter de devoir cette nouvelle application de mes idées à un antiquaire d'un aussi profond savoir et d'une sagacité aussi heureuse que M. l'abbé Cavedoni[4].

Il me reste encore à montrer que les mêmes images sym-

[1] J'ai tout lieu de croire que la première description de la médaille donnée par Mionnet provenait de M. Gossellin lui-même; et c'est à ce titre qu'elle me paraît beaucoup plus digne de confiance.

[2] *Monum. ined. a illustraz. etc.* tav. 1, n°s 2, 3, 4, 5, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 22, 23.

[3] *Journ. des Savants,* 1843, p. 549, 1), et 1844, p. 628, 1), 2).

[4] Voici comment s'exprime le savant auteur dans son texte original : « Il creduto « Θ che pretendesi posto in vece di Φ, potrebbe pur essere una lettera fenicia; si « che riportando la moneta in questione alla « Cilicia, come fece da prima il Mionnet, il « tipo di essa rappresenterebbe la lotta « dell' Ercole assirio col toro androcefalo, « quale vedesi in vetusti monumenti babi-« lonesi, Micali, *Monum. ined.* tav. 1, 4, 14, 16; Raoul-Rochette, *Journ. des Sav.* 1844, p. 628.

boliques du *Dieu secourable, placé* tantôt *vis-à-vis d'un lion,* tantôt *entre deux lions domptés par lui,* que nous ont offertes des *dariques* persanes, des monnaies phéniciennes de Cilicie et de Phénicie même, des *cylindres* et des *sceaux* de *Babylone* et de *Ninive,* tous monuments authentiques et originaux de l'archéologie assyro-phénicienne, appartenant tous à une haute antiquité, que les mêmes images, dis-je, avaient passé chez les Étrusques, sans doute à la suite de ces antiques communications, qui avaient fait pénétrer un élément de civilisation assyrienne dans cette partie de l'Italie centrale. Or, c'est ce que les découvertes des dernières années nous ont permis de constater d'une manière aussi curieuse que positive. Mais d'abord je rappellerai que le même groupe symbolique d'*Hercule combattant le lion* s'est trouvé reproduit, près du groupe du *lion terrassant le taureau,* variante de celui du *lion déchirant le cerf,* sur des monuments de la Lycie[1], de l'époque où cette contrée, tout imprégnée comme la Cilicie, qui en était voisine, d'éléments d'une civilisation assyro-phénicienne, était soumise à la domination persane. Or, c'est déjà là un fait qui sert à montrer quelle voie avait suivie cette grande image symbolique vers la région de l'Asie Mineure, d'où la colonie tyrrhénienne avait passé en Étrurie. J'ai déjà eu occasion de citer[2] plusieurs *scarabées,* du plus ancien style étrusque, trouvés dans les tombeaux de *Vulci* et offrant le groupe d'*Hercule* dans la situation indiquée[3]; sans compter d'autres mo-

[1] Voyez en un exemple fourni par un monument de X*anthus,* dessiné par M. Ch. Fellows, *an Account of Discoveries in Lycia* (London, 1841, in-8°), sur la planche en regard de la p. 176; et consultez ce que j'en ai dit dans le *Journal des Savants,* juillet 1842, p. 388.

[2] Voyez plus haut, p. 119, 2), 3).

[3] Sur l'un de ces *scarabées, Hercule tient le lion dompté par une patte de devant;* sur un autre, *il porte le sanglier suspendu par la queue,* Micali, *Monum. per serv. etc.* tav. XLVI, n. 17, 18; voyez aussi la planche ci-jointe, II, n. 9.

numents de l'archéologie étrusque, tels que des anneaux d'or repoussés, provenant des mêmes sépultures étrusques[1], tels surtout que les célèbres bronzes de *Perugia,* qui ont offert des images analogues.

On connaissait depuis longtemps un *scarabée,* publié dans le *Musée d'Arigoni*[2], sur la surface plane duquel est gravé le groupe d'*Hercule debout, combattant le lion dressé devant lui,* d'une manière absolument conforme au modèle asiatique. Feu Micali a publié un *scarabée* étrusque, où le même sujet est traité d'une manière différente, c'est à savoir où le *Dieu qui immole le lion* est assisté d'un second personnage qui plonge également son glaive dans le dos de l'animal, avec cette autre particularité, fournie par le mythe phénicien, qu'un *chien* prend part, du côté d'*Hercule,* à cette *lutte terrible*[3]. Le même antiquaire a fait connaître une plaque de bronze provenant d'un tombeau de *Cere,* l'ancienne *Cære,* où se trouve représenté le groupe symbolique d'*Hercule combattant le lion*[4], d'une manière conforme aux traditions d'un art asiatique, en ce qu'*Hercule* s'y montre *imberbe,* ainsi qu'on en a acquis récemment un autre exemple, dans une figurine étrusque d'ancien et beau style[5]. Mais où ce groupe symbolique, emprunté dès une époque primordiale à l'antiquité asiatique par l'archéologie étrusque, apparaît surtout dans ses deux formes principales et de la manière la plus caractéristique, c'est dans le mobilier sacré qui garnissait le grand tombeau de *Cære.* On trouve effectivement le groupe du *Dieu debout entre les deux lions qu'il dompte de chaque main,* employé comme ornement de la pre-

[1] Micali, *ibidem,* tav. XLVI, n. 23; voy. aussi pl. V, n. 19.

[2] *Mus. Arigon.* t. II, *Amulet.* tab. XII, n. 5.

[3] Micali, *Monum. ined. a illustraz.* tav. I, n. 27.

[4] Le même, au même endroit, pl. XIX, 1.

[5] Le même, au même endroit, pl. XV.

mière des quatre bandes horizontales du *pectoral* [1], où ce groupe se répète quatre fois. Celui du *Dieu frappant le lion dressé devant lui* se rencontre pareillement sur les *bracelets*, où il accompagne de chaque côté une figure de *Femme debout, de face, tenant de chaque main une tige de lotus* [2]. Enfin, le même groupe, représenté dans un style encore plus proprement asiatique, forme le principal objet d'ornement d'une coupe d'argent, où il est placé *entre deux palmiers*, précisément comme sur plusieurs de nos *cylindres*, et avec une *antilope*, qui se précipite dans une attitude semblable à celle qu'on lui voit aussi sur ces *cylindres* : deux éléments si frappants d'archéologie asiatique, qu'il n'est pas possible d'y méconnaître, sur un monument de l'art étrusque, un emprunt direct au système de croyances dont le groupe symbolique qui nous occupe était une des expressions figurées les plus solennelles et les plus populaires. Et j'avoue qu'à moins de me faire une des plus graves illusions auxquelles on puisse être sujet, il ne me paraît pas possible de nier, d'après un pareil accord de faits et de monuments, l'influence asiatique qui s'était exercée à une haute époque de l'histoire sur le développement de la civilisation étrusque. Or, c'est certainement là un des résultats historiques les plus importants, dans l'état actuel de nos connaissances, qu'ait pu produire l'étude de l'archéologie comparée.

Tel était le point où j'étais arrivé dans mes recherches sur l'*Hercule assyrien*, dont je croyais pouvoir me flatter d'avoir reconnu avec quelque certitude l'image sous la forme la

[1] *Monum. di Cere antic. etc.* tav. I.

[2] *Ibidem*, tav. III, n. 4.

[3] *Ibidem*, tav. V, n. 1. Voy. les observations que j'ai été dans le cas de faire au sujet de ces représentations symboliques, si manifestement puisées dans l'archéologie asiatique, *Journ. des Savants*, septembre 1843, p. 548, 549, 1), 2), 3), et p. 560.

plus caractéristique, sur de nombreux monuments de l'antiquité asiatique, lorsque la découverte, opérée par les soins de M. Botta[1], du grand monument assyrien de *Khorsabad*, correspondant au site de l'antique *Ninive*[2], est venue nous offrir le type le plus imposant à tous égards, et le moins susceptible de doute, de cette figure de dieu assyrien, que nous savions, par un témoignage digne de foi[3], avoir été l'objet d'un culte particulier, précisément au voisinage de *Ninive*. L'image que j'ai en vue est celle d'un *Dieu*, représenté *debout, de face*, avec cette chevelure et cette barbe artistement disposées en nombreuses petites boucles qui constituaient une mode asiatique, transmise depuis les anciens temps à peu près jusqu'aux nôtres. Ce *Dieu* est vêtu d'un riche *costume assyrien* que nous connaissions déjà par les *cylindres* babyloniens; de la main gauche, il porte, *suspendu par une de ses pattes de devant, un lion qu'il étouffe contre sa poitrine*, et qui n'oppose, à cette action puissante du *Dieu*, qu'une résistance inutile; de la droite, abaissée le long du corps, il tient un objet qui paraît figuré comme un *fouet*. Cette figure, sculptée d'un fort relief et d'une proportion colossale, en même temps que d'un style qui atteste le plus haut degré de perfection qu'ait jamais atteint sans doute l'art assyrien, formait, à en juger d'après la place qu'elle occupait, à plusieurs endroits de la façade du grand édifice de *Khorsabad*[4],

[1] Voy. l'extrait d'une lettre de M. Botta, datée du 18 août 1844, dans le *Recueil* de ses lettres, publiées par M. J. Mohl, p. 54, 1).

[2] Voyez mon *Rapport*, au nom d'une commission spéciale, présenté à l'Académie et adopté par elle, *sur les découvertes opérées près de l'ancienne Ninive*, pag. 6-9.

[3] Tacit. *Annal.* XII, 13.

[4] C'est ce qui résultera de la publication des travaux de MM. Botta et Flandin, et dont nous avons acquis la connaissance personnelle par la communication des dessins de ce dernier. — Depuis que ceci a été écrit et livré à l'impression, la figure en question a été publiée dans l'ouvrage intitulé : *Monument de Ninive, découvert et décrit* par M. Botta, *mesuré et dessiné* par M. Flandin, où elle forme le sujet de la planche XLVII. Précédemment, j'avais dû

l'objet le plus important de la décoration de cette façade; et, à tous ces titres, il est permis d'y voir une image hiératique du premier ordre, à la fois sous le rapport de l'idée religieuse qu'elle exprimait et sous celui du système imitatif dont elle était une œuvre, d'une originalité assurément bien incontestable. Or, il n'est personne qui, à la vue de ce *Dieu, triomphant du lion qu'il étouffe dans ses bras,* ne reconnaisse l'*Hercule assyrien,* représenté dans l'acte le plus significatif de sa mission divine; et cette apparition, tout à fait nouvelle dans l'archéologie asiatique, me paraît constituer un des faits les plus importants acquis de nos jours à la science, en même temps qu'elle confirme, de la manière la moins sujette à contestation, les résultats que j'avais obtenus de mes recherches. Je puis ajouter, à l'appui de cette notion, un monument qui en accroît encore l'intérêt; c'est un *sceau* inédit, du Musée impérial de Vienne[1], où se voit l'image si connue du *Dieu assyrien, debout entre les deux lions cornus et ailés qu'il tient de chaque main, domptés par la corne du milieu du front,* mais avec cette particularité que le *Dieu, figuré de face,* est représenté absolument sous les mêmes traits, dans la même attitude et avec le même costume que sur le grand monument de *Khorsabad.* Cette ressemblance est si frappante pour quiconque prendra la peine de comparer les dessins de la sculpture ninivite et de la pierre gravée de Vienne, qu'elle dispense de tout commentaire. Mais, en même temps qu'elle devient la preuve du haut intérêt qui s'attachait à une image si souvent reproduite, elle nous procure aussi un exemple de cet emploi si rare des *figures de face*, emploi propre à l'*Hercule assyrien,* comme j'aurai occasion de le montrer plus

à M. Flandin un calque de son dessin, dont la gravure accompagne ce *Mémoire,* pl. I.

[1] Voy. pl. V, n. 11. Je dois cette empreinte à la bonté de mon honorable ami, M. le comte M. de Dietrichstein, et je lui en témoigne ici toute ma gratitude.

bas, et qui constitue un de ces traits de l'archéologie asiatique, dont il ne me semble pas qu'on ait jusqu'ici reconnu l'importance, ni même soupçonné l'existence. Sous tous ces rapports, la pierre gravée de Vienne, qui nous représente si fidèlement la grande figure de *Ninive,* réduite, au moyen d'un travail si savant et si soigné, dans un si petit module, me paraît un des monuments les plus curieux que nous ayons encore recueillis, et dont le mérite avait besoin, pour être apprécié, de la découverte du monument de *Khorsabad.*

Le *fouet* que l'*Hercule assyrien* de *Ninive* porte à sa main droite est un élément de cette représentation qui ne s'était pas encore produit sur les monuments que nous en connaissions; mais, d'ailleurs, cet attribut convient très-bien au dieu dont il accompagne l'image; car rien n'est plus commun que le *fouet* porté à la main du *dieu Soleil,* sur tant de médailles asiatiques d'époque gréco-romaine qui nous en offrent le type; et il est maintenant bien prouvé que l'*Hercule assyrien* et *phénicien* était un *dieu Soleil.* Mais cette particularité sert à nous expliquer un de ces types de médailles qui n'a pas encore été compris et qui appartient précisément à *Ninive,* devenue colonie romaine, avec le surnom de *Claudiopolis,* sans doute à la suite de l'expédition qui eut lieu la neuvième année du règne de Claude (50 de J. C.), et qui est rapportée par Tacite[1]. La médaille que j'ai en vue, et qui a été publiée par Sestini[2], offre, sur sa face principale, l'effigie de l'empereur Maximin, et, au revers, un *Personnage nu, debout, de face,* la tête tournée du côté droit et cette main levée, portant de la main gauche un objet que Sestini appelait une *outre* ou une *tête de taureau,* avec un autre attribut dont il ne disait rien, mais qui me paraît être un *fouet.* La *tête de taureau*, parfaite-

[1] Tacit. *Ann.* XII, 13. — [2] Sestini, *Nuov. Letter. Num.* t. V, p. 74-75, tav. II, fig. 12.

ment placée *à la main* du *dieu Soleil,* comme on la voit aussi *à la main* ou *sous les pieds* du *Dieu Lunus,* sur tant de monuments d'un art asiatique[1], d'époque romaine, sert à caractériser ici l'*Hercule assyrien,* aussi bien que le *fouet;* et nous acquérons ainsi, par cette médaille du règne de Maximin, la preuve que le culte de ce dieu s'était perpétué à *Ninive,* au delà même du terme de l'existence de cette ville, et presque jusqu'à la dernière limite de la durée de l'art et de la civilisation antiques[2].

## DEUXIÈME PARTIE.

§ 9. On connaît maintenant l'opinion que je me suis faite de l'*Hercule assyro-phénicien,* opinion fondée sur des témoignages anciens et dignes de foi, et qui se trouve déjà justifiée en partie par des monuments originaux, dont l'autorité est impossible à contester et la signification difficile à méconnaître. Il me reste à compléter ces premières notions par d'autres témoignages, qui tendent à nous représenter le même dieu sous des rapports dérivés tous du même principe, mais avec diverses modifications, toutes également curieuses à étudier. On doit croire, en effet, que, chez les peuples anciens qui reçurent des Phéniciens le culte de *Melkarth,* des circonstances locales

[1] C'est une notion que je me flatte de mettre en évidence dans mon *Mémoire sur le dieu Lunus,* qui fera partie de cette suite de *Mémoires d'archéologie comparée,* et où je publierai un bas-relief inédit, où la figure du *dieu Mén* est accompagnée d'une inscription grecque votive, monument inédit, que j'ai fait dessiner à Smyrne.

[2] Depuis que les sculptures de *Khorsabad* ont été apportées à Paris, où elles forment au Louvre tout un musée nouveau, des doutes se sont élevés sur la nature de l'objet porté à la main droite de l'*Hercule assyrien,* et pris d'abord pour un *fouet,* d'après le dessin. Plusieurs de nos confrères ont cru y reconnaître la *harpé,* figurée comme elle l'est sur de nombreux *cylindres* babyloniens, un desquels est représenté sur notre planche VII, n° 2. Je penche moi-même vers cette manière de voir, qui a pour elle aussi l'appui des monuments, où la *harpé* se voit à la main du *Dieu assyrien.*

purent influer sur le sens général qu'on y attachait. Il était d'ailleurs dans la condition même de ces dieux de la religion naturelle, qui réunissaient chacun en soi plusieurs attributs de la puissance divine, que chacun de ces attributs, considéré à part, donnât lieu à une personnification distincte; et c'est ainsi que le panthéisme primitif de l'Orient se réduisit plus tard, chez les Grecs, qui le reçurent plus ou moins informe à la naissance de leur propre civilisation, en une foule de dieux qui ne représentaient, chacun pris isolément, qu'une des formes de la divinité asiatique à laquelle ils répondaient. Si l'on peut dire, comme j'espère en fournir la preuve dans la suite de ces recherches, que *Junon, Vénus, Diane* et *Minerve* représentent originairement une seule et même divinité orientale, dont elles expriment chacune une des propriétés particulières, sans compter d'autres divinités accessoires, *Tyché, Némésis, les Parques, Séléné, Hécate,* qui se rapportaient en principe à la même divinité *Nature,* il en est de même des dieux tels qu'*Apollon, Mars, Hercule, Bacchus,* qui tous représentent un seul et même dieu, considéré dans chacune de ses attributions particulières ou sous chacun de ses rapports divers. Il n'est pas donc étonnant que l'*Hercule phénicien,* qui réunissait en lui seul plusieurs attributions distinctes, quoique dérivées toutes du même principe, ait pu être envisagé sous des aspects divers, à raison de telle ou telle propriété de son essence divine qui prévalait dans l'opinion des peuples, suivant le caractère des localités, ou bien en vertu de circonstances que nous ne pouvons pas toujours apprécier avec certitude. Si à *Thasos,* par exemple, les plus anciens monuments numismatiques nous le montrent dans le costume et dans l'attitude d'*archer*[1], qui paraît avoir été propre au *Mars assyrien;* si, à *Érythres*

[1] Mionnet, *Descript. etc.* t. I, p. 433, n°s 13, 14, 15 et suiv.

d'Ionie, où son simulacre avait été apporté directement de *Tyr*[1], nous le voyons représenté avec la *massue,* dans toute la puissance du *dieu Soleil;* ce même dieu nous apparaît en d'autres lieux du monde ancien sous des formes toutes différentes. Ainsi, à *Thèbes* de Béotie, dans la patrie même de l'Hercule grec, le dieu phénicien Μελίκαρθος, transformé en Μελικέρτης, était devenu un *dieu marin*, sans doute parce que son culte avait été apporté avec son nom par un peuple navigateur. Ainsi, dans les *îles Baléares*, dont la monnaie a pour type un de ces *dieux patæques* que les Phéniciens érigeaient à la partie antérieure de leurs vaisseaux, en qualité de *dieux tutélaires,* c'est encore à *Hercule* que se rapporte ce type, qui l'assimile ici par la forme à l'*Hercule égyptien,* auquel il ressemblait d'ailleurs par son principe et par son nom même[2]. Ce sont donc là autant de modifications diverses du mythe de l'*Hercule phénicien,* qui en expriment chacune un des éléments particuliers, sans en changer la signification générale, et qui ont besoin d'être étudiées à part pour qu'on puisse en acquérir l'intelligence complète. C'est ce que j'aurai lieu de faire, après que j'aurai achevé d'exposer en son entier le mythe de l'*Hercule tyrien,* dont j'ai maintenant à rechercher le nom propre et à déterminer, s'il est possible, l'idole sous sa forme proprement tyrienne.

Le nom de *Melkarth* n'étant, comme on l'a vu, qu'une qualification ou une épithète du dieu *protecteur de Tyr,* et le nom de *Baal* n'étant qu'un nom générique qui pouvait s'appliquer

[1] Pausan. VII, 5, 3.

[2] L'identité des *deux Hercules, égyptien* et *phénicien*, reconnue par Hérodote, II, 43, 44, a été prouvée d'après les rapports de nom et de culte qui existaient entre eux, par M. Creuzer, *Religions de l'Antiq.* t. II, p. 166-171, et 171-178, et plus récemment, par M. Movers, *die Phœnicier,* p. 415-417. Je reviendrai sur cette question, dans la troisième partie de ce *Mémoire,* où je m'attacherai surtout à établir l'identité des deux *Hercules, phénicien* et *égyptien*, à l'aide des monuments figurés.

à plusieurs dieux du même ordre, il suit de là qu'*Hercule* dut avoir, en outre de ces noms qualificatifs, un nom propre qui le distinguât de tout autre dieu. Tel put être le nom d'*Archal,* que M. Movers croit, avec plus ou moins de probabilité, avoir retrouvé dans le nom grec, Ἀρχαλεύς, du fondateur phénicien de *Gadir,* et qui dut exprimer l'idée de *dieu lutteur, παλαίμων,* essentiellement propre au mythe de l'*Hercule grec.* Tel fut aussi le nom de *Makar,* dont le souvenir s'est surtout conservé dans les traditions des îles de l'archipel grec occupées primitivement par les Phéniciens, et qui appartient certainement à la langue de ce peuple. Nous savons, en effet, par Pausanias[1], que l'*Hercule libyen* se nommait *Makéris,* et l'on n'exigera pas sans doute que je m'arrête à prouver que cet *Hercule libyen,* assimilé par Pausanias lui-même à l'*égyptien,* fût le même dieu que le *phénicien.* Ce nom, écrit en grec Μάκηρις, se lit, sous sa forme punique, מעקר, dans une inscription de *Tripolis* et sur deux médailles de *Siga,* du moins à s'en rapporter à la lecture de M. Gesenius[2], admise par M. Movers[3]. Mais, quoi qu'il en puisse être à cet égard, il n'est du moins pas douteux que le nom de *Makar,* qui se retrouve dans les îles grecques, n'y soit un monument de l'occupation primitive des Phéniciens. Celles de ces îles qui portèrent d'abord le nom de *Macaria* sont effectivement celles de *Chypre*[4], de *Rhodes*[5], de *Crète*[6] et de *Lesbos*[7], qui sont notoirement des îles phéniciennes. Le séjour du mythologique *Makar* à *Lesbos,* où

[1] Pausan. x, 17, 2 : Ἡγεμὼν δὲ τοῖς Λίϐυσιν ἦν Σάρδος ὁ ΜΑΚΉΡΙΔΟΣ, Ἡρακλέους ἐπονομασθέντος ὑπὸ Αἰγυπτίων τε καὶ Λιϐύων.

[2] Gesenius, *Scriptur. Linguæq. Monum.* tab. 27, n. LXIV; cf. tab. 44, n. A, B, C; mais je dois avertir que cette leçon de M. Gesenius, admise avec toute confiance par M. Movers, est sujette à bien des doutes.

[3] Movers, *die Phœnicier,* I, 417-418.

[4] Plin. v, 35.

[5] *Idem,* v, 36.

[6] *Idem,* IV, 20 et 27; cf. Solin. c. XVII, Martian. Capell. l. VI, p. 246.

[7] Plin. v, 39.

il s'était rendu de *Rhodes*[1], est accompagné de circonstances, toutes liées à un culte phénicien, comme l'existence même de ce *Makar,* un des sept *Kabires* ou des sept *Héliades* de *Rhodes.* Ses quatre fils occupent les *îles* dites *des Makares,* et ce sont celles de *Chios,* de *Samos,* de *Côs* et de *Rhodes*[2], les trois premières desquelles sont connues, aussi bien que *Rhodes,* pour avoir été des établissements phéniciens. Dans la Grèce même, et ailleurs, partout où se rencontre le nom de *Macar,* il s'y présente avec des circonstances qui tendent à indiquer une origine phénicienne. Ainsi, à *Marathon,* dans l'Attique, où les habitants se vantaient d'avoir été les premiers d'entre les Grecs qui eussent adoré *Hercule comme dieu,* il y avait une *fontaine nommée Makaria,* en mémoire d'une *fille d'Hercule qui s'était sacrifiée pour le salut de son pays*[3]. Or, c'est évidemment là un de ces *sacrifices de jeunes filles,* usage tout phénicien, dont il est resté plus d'une trace dans les traditions attiques[4], et dont le souvenir, lié ici au *culte d'Hercule* et au nom de *Makar,* en reçoit une double confirmation. Il existait en Sicile une ville appelée *Héracléa-Minoa,* dont la fondation, antérieure à l'arrivée de la colonie grecque, s'attribuait à *Hercule,* certainement l'*Hercule phénicien,* puisque l'ancien nom de cette ville était *Makara*[5]. Il y a donc toute sorte de raisons d'admettre le nom de *Makar,* le même que celui de Μάκηρις, pour un des noms de l'*Hercule phénicien* porté par leurs colonies sur la côte d'Afrique, dans les îles de l'archipel grec et jusqu'en Sicile[6]. Maintenant,

[1] Diodor. Sic. v, 56, 57; cf. 81-82.

[2] *Idem,* v, 81-82.

[3] Pausan. I, 32, 4 et 5,

[4] Clem. Alex. *Protr.* p. 36; Euseb. *Præp. Ev.* l. IV, p. 157,

[5] Heracl. Pont. *Polit.* c 28 : *Μινώαν τὴν ἐν Σικελίᾳ Μακάραν ἐκάλουν πρότερον.* Les médailles attribuées à cette ville d'après leur légende phénicienne, lue יש מלקרת par M. Gesenius, *Script. Linguæq. Phœn. Monum.* tab. 38, A, B, C, p. 293, justifient tout à fait cette tradition.

[6] Cf. *Orac. apud* Julian. *Orat.* VII, p 220 : *Πολλὰς καὶ* ΦΟΊΝΙΚΕΣ *ὁδοὺς* ΜΑΚΆΡΩΝ *ἐδάησαν.*

ce nom de *Makar,* certainement phénicien, doit-il se regarder comme dérivé de *Melkarth,* ainsi que le croit M. Gesenius[1], ou bien doit-il avoir une signification propre, suggérée par la nature même du dieu, comme a cherché à le prouver M. Movers[2], par des combinaisons fort plausibles en apparence, et en tout cas très-ingénieuses? C'est une question dont je laisse la solution aux philologues, en admettant pour mon propre compte le résultat des recherches du savant auteur des *Phéniciens,* qui regarde le mot phénicien מעקר, au participe piel, comme équivalent à *νευροκοπῶν* de la version des *Septante,* et comme signifiant *celui qui coupe avec le glaive les jarrets des chevaux,* usage arabe et numide, dont il se rencontre beaucoup de traces dans les témoignages antiques, et dont l'instrument, la *harpé, κάμπυλον ξίφος,* se lie essentiellement au culte phénicien de *Saturne* et d'*Hercule* son représentant, comme à celui de *Persée.* Et à l'appui de cette conjecture de M. Movers, je remarque à mon tour que l'arme qui se voit à la main de l'*Hercule assyro-phénicien* sur des *cylindres* babyloniens cités plus haut, est précisément la *harpé;* d'où résulte un accord certainement très-remarquable entre les traditions et les monuments.

Mais, ni ce nom d'*Archal,* ni celui de *Makar,* porté en Espagne et en Numidie par l'*Hercule phénicien,* ne peuvent avoir été le nom sous lequel cet *Hercule* était le plus généralement connu dans la Phénicie même. Or, il nous reste, à cet égard, une indication bien précieuse dont on n'a pas fait encore tout l'usage qu'elle méritait. Nous lisons, en effet, dans le Syncelle[3] et dans le texte grec de la *Chronique* d'Eusèbe[4] le passage que voici : Ἡρακλέα τινές φασιν ἐν Φοινίκῃ γνωρίζεσθαι Διδδᾶν

[1] *Scriptur. Linguæq. Phœn. Monum.* p. 410.

[2] *Die Phœnicier,* I, 421.

[3] *Chronogr.* p. 299, ed. Bonn.

[4] Euseb. *Chronic. gr.* p. 29.

(Διωδᾶν) ἐπιλεγόμενον, ὡς καὶ νῦν ὑπὸ Καππαδόκων καὶ Ἰλίων; et ce qui résulte de ce passage, c'est qu'*Hercule* se nommait en Phénicie *Dibdân* ou *Diodân*, *nom sous lequel il était pareillement connu, jusque dans les derniers temps, des Cappadociens et des Iliens.* Quant à l'interprétation de ce nom, *Diodân,* qui se rattache très-facilement à la même racine sémitique que le nom de la tyrienne *Didon,* lequel signifiait l'*errante,* πλανῆτις[1], et qui conviendrait parfaitement à *Hercule, dieu errant* d'exploits en exploits, soit qu'on le considère comme le dieu qui marchait en tête des colonies phéniciennes, *circuitor, mercator,* soit qu'on l'envisage comme le *dieu Soleil,* voyageant dans les sommités du ciel, ce que les Grecs exprimaient dans leur langue par le mot ὑπερίων, un des noms du *dieu Soleil;* quant à l'interprétation, dis-je, de ce nom *Diodân,* telle qu'elle avait été proposée d'abord par Bochart [2], suivie et approuvée encore en dernier lieu par M. Gesenius [3], il semble qu'elle ne puisse donner lieu à aucune difficulté sérieuse, et qu'elle se concilie assez bien avec le mythe du dieu pour être reçue avec toute confiance. Cependant, il existe dans un des manuscrits du Syncelle une variante dont M. Gesenius lui-même n'a pas tenu compte[4], et qui doit, si je ne me trompe, faire rejeter tout le système d'inductions qu'on avait cru pouvoir fonder sur la première leçon. Cette

[1] *Magn. Etymol., v.* Διδώ· φασὶ δὲ αὐτὴν .... κληθῆναι ὕστερον τῇ Τυρίων φωνῇ Διδὼ, διὰ τὸ πολλὰ πλανηθῆναι ἀπο Φοινίκης ἀπάρασαν ἐπὶ Καρχηδόνα· τῇ γὰρ Φοινίκων φωνῇ τὴν ΠΛΑΝΗΤΙΝ ΔΙΔΩ προσαγορεύουσι. Cette étymologie peut sembler douteuse à nos philologues modernes. Toutefois, il est certain que les Grecs, depuis leur établissement en Syrie, sous les successeurs d'Alexandre, avaient acquis l'intelligence des divers dialectes sémitiques en usage dans cette contrée; et l'auteur du *Grand Étymologique* avait sans doute, pour l'explication qu'il donne du nom phénicien de *Didon,* des garants dont son témoignage nous tient lieu et que nous devons admettre.

[2] Bochart, *Chanaan,* l. 1, c. 24, p. 472.

[3] *Script. Linguæq. Phœn. Monum.* p. 406.

[4] Gesenius, *l. l.* Δισανδάν *vix phœnicium fuerit.* Mais sait-on assez de phénicien pour être en droit de rejeter cette leçon? C'est une question que je prends la liberté d'adresser à M. Gesenius lui-même.

variante est Δισανδάν, qu'il faut certainement lire de cette manière : Δι-Σανδάν, et dans laquelle il n'est pas possible de ne point reconnaître le nom de *Sandan,* donné à l'*Hercule assyro-phénicien* chez les Assyriens et chez les Phéniciens, à *Tarse* et *en Lydie,* comme nous le verrons, d'après des textes qui seront produits plus bas. Or, de quelque façon qu'on explique l'addition de la syllabe Δι faite au nom de Σανδάν, soit comme une forme propre au génitif chaldaïque, soit de toute autre manière, et c'est un point dont j'abandonne la solution aux philologues, je maintiens que la leçon Δι-Σανδάν est la seule vraie, la seule antique, attendu que c'est celle qui a produit le nom correspondant dans la version latine de la *Chronique* d'Eusèbe; car voici ce que porte cette version [1] : *Hercules cognomento* DESANAVS *in Phœnice clarus habetur; unde et ad nostram usque memoriam ab Cappadocibus et Eliensibus* DESANAVS *adhuc dicitur.* Ce nom a paru fort singulier à la plupart des critiques, et l'un des plus savants parmi nos contemporains, M. Lobeck, s'est borné à déclarer que la *leçon lui paraît fort équivoque et le personnage tout à fait inconnu* [2] : *lectio ambigua; Desanaus ignotus.* Mais avec un peu plus d'examen des éléments de la question, M. Lobeck aurait sans doute prononcé différemment; car, si l'on rapproche de la leçon grecque Δισανδάν, écrite ΔΙΣΑΝΔΑΝ, la leçon latine tracée en caractères majuscules, DESANAVS, il est facile de voir que c'est, de part et d'autre, le même nom, sauf une seule lettre, le second Δ, changé en A dans la transcription latine; ce qui est une de ces fautes de copiste si communes qu'il n'y a pas le moindre lieu de s'en étonner, ni, conséquemment, la moindre difficulté de corriger DESANAVS en DESANDVS. La leçon Δισανδάν se trouvant ainsi confirmée par la transcription latine *Desandus,* il n'est pas

[1] *Chronic.* l. I, p. 14. — [2] *Aglaopham.* t. II, p. 1174, s).

sans intérêt de retrouver le même nom, sauf une légère altération, dans le nom de l'*Hercule indien* Δοσάνης[1]; car, si nous lisons ce nom Δοσάνδης, comme tout nous autorise à le faire, nous retrouvons encore ici tous les éléments du nom phénicien *Disandan;* et, outre une confirmation nouvelle de cette leçon, nous y acquérons une présomption conforme à toutes les traditions historiques en faveur du culte de l'*Hercule assyrien,* communiqué à l'Inde antique par le commerce des Phéniciens[2]. Mais, quoi qu'il en soit de ce dernier rapprochement, qui avait frappé Scaliger et Selden[3], sans que, du reste, ni l'un ni l'autre de ces savants ait pu s'expliquer par quels rapports l'Hercule phénicien *Desanaüs* pouvait se rattacher à l'indien Δοσάνης, ni l'Inde à la Phénicie, ce qui me semble pourtant assez facile à admettre, je me borne à constater l'identité des

[1] Hesych. *v.* Δορσάνης (lis. Δοσάνης) δ'Ἡρακλῆς παρ' Ἰνδοῖς; cf. Interpr. *ad h. l.*

[2] Je n'oserais pousser ces rapprochements aussi loin que n'a pas craint de le faire M. Creuzer, *Relig. de l'Antiq.* t. II, p. 192, 2), en comparant l'*Hercule phénicien Desanaus* (Desandus), et l'*Hercule indien Dosanès* (Dosandès), avec l'*Hercule gaulois Deusoniensis,* Am. Thierry, *Hist. des Gaulois,* t. I, p. 21-26. Et pourtant je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il y a entre tous ces noms une analogie qui indique une racine commune, de même que je suis fortement convaincu que le culte de leur dieu national put très-bien être communiqué par les Phéniciens de *Gadir* aux tribus celtiques du nord de l'Espagne, d'après tant de monuments phéniciens qui existèrent aux environs du cap Sacré et dans toute la province des Algarves, monuments signalés déjà par Artémidore, *apud* Strabon. III, 138, et reconnus encore en grand nombre par des antiquaires de nos jours, della Marmora, *Voyage en Sardaigne,* t. II, p. 556-559. C'est d'ailleurs une question que je me réserve d'examiner dans un travail particulier.

[3] Selden, *de D. Syr. Syntagm.* 1, c. 6, p. 113-114. Le savant auteur, en rapportant les textes grecs et latins d'Eusèbe, et en rapprochant le témoignage d'Hésychius concernant l'*Hercule indien Dosanès,* n'avait pas cru devoir aller au delà de ces rapprochements, et il avait laissé indécises les questions qui s'y rattachaient : *ultra despicere nequimus.* Il n'y avait certainement pas là de quoi donner lieu à l'observation critique de Heyne, *de Sacerdot. Coman.* p. 124, *a*); et M. Lobeck, qui s'est encore arrêté en deçà du point où s'était avancé Selden, mériterait tout au plus d'être blâmé de n'avoir pas essayé de faire un pas de plus, si cette recherche était entrée dans le plan de son ouvrage.

deux noms *Disandan* et *Desandus*, comme représentant l'un et l'autre le nom de l'*Hercule* des Phéniciens sous la forme qu'il avait dans leur langue nationale, et je m'éloigne tout à fait de l'opinion de M. Movers, qui, tout en regardant la leçon *Δισανδάν* du manuscrit du Syncelle comme préférable à celle de *Διϐδᾶν*, présume qu'elle a été produite par la répétition de la diphtongue AI qui termine *γνωρίζεσθαι*, et qui corrige, en conséquence, *Σανδάν*[1]. Cette première syllabe ΔI, qui se retrouve dans la transcription latine *De-Sandus*, réduit au néant cette supposition; et je ne pense pas qu'on puisse corriger aussi arbitrairement un texte ainsi justifié, bien que la connaissance trop imparfaite que nous avons de l'idiome des Phéniciens ne nous permette pas de rendre compte de la véritable valeur de cette syllabe préfixe.

Mais il y a, dans le passage d'Eusèbe et du Syncelle concernant l'*Hercule phénicien Di-Sandan*, d'autres difficultés à éclaircir, qui n'ont pas moins embarrassé les critiques, et sur lesquelles il importe pourtant d'être fixé. Ces difficultés se trouvent dans l'attribution faite en commun aux *Cappadociens* et aux *Iliens* du culte de l'*Hercule phénicien Di-Sandan*: *Ὡς καὶ νῦν ὑπὸ Καππαδόκων καὶ Ἰλίων*. On s'est demandé, d'abord, comme Selden[2], *ce qu'il pouvait y avoir de commun entre les peuples de la Cappadoce et de la Phénicie?* puis, *quels étaient ces Iliens?* Sur le premier point, je pense qu'il serait superflu aujourd'hui de s'arrêter à la difficulté soulevée par Selden. Il existait, pour les anciens eux-mêmes, tant de rapports d'origine, de langue et de religion, entre les habitants de la Cappadoce,

[1] Movers, *die Phœnicier*, I, 460: «Statt «Δισανδάν, dessen erste Sylbe ΔI aus den «vorhergehenden Buchstaben AI in γνω-«ρίζεσθαι wiederholt ist, Σανδάν.»

[2] Selden, *de D. Syr. Syntagm.* I, c. 6, p. 113-114: «Quid Phœnicibus cum Cap-«padocibus? Quinam Elienses isti?»

appelés proprement *Leuco-Syri*[1], et ceux de la Phénicie, comme rameaux détachés de la même race araméenne[2]; et les monuments justifient si bien ces rapports ethnographiques, qu'il n'y a réellement pas lieu à discuter le doute exprimé par Selden. Sur le second point : *quels étaient les Iliens* nommés par Eusèbe? il semble que la difficulté soit plus sérieuse. Selden laisse la question indécise; M. Creuzer, corrigeant Ἰλίων en *Ἰλιέων*, correction naturelle et nécessaire, entend sous ce nom les *habitants d'Ilium* de la Troade[3]; M. Lobeck croit avoir découvert, dans les *Éliensibus* du texte latin d'Eusèbe, la notion d'un *Hercule éléen*[4]; ce qui m'autorise à croire à mon tour que le savant critique a vu ici les *Éléens* de l'Élide; M. Movers, enfin, regardant le mot Ἰλίων (Ἰλιέων), comme une fausse leçon, ce qui est de sa part une supposition tout à fait gratuite, corrige ce mot en Λυδῶν[5]; ce qui tend à supprimer une notion précieuse, sans aucun profit pour la vérité historique. On se serait épargné ces suppositions inutiles et ces corrections arbitraires, si l'on se fût rappelé qu'il exista dans l'antiquité d'autres *Iliens* que ceux de la *Troade* et de l'*Élide;* ce sont ceux de la *Sardaigne,* qui appartenaient originairement à une colonie d'*Ilium,* suivant une tradition grecque rapportée par Pausanias[6], et qui conservaient encore, du temps de cet auteur, le nom d'*Iliens:*

[1] Herodot. I, 72, 76; III, 90; V, 49; VII, 72; Hesych. *v.* *Συρία;* cf. Idem, *v.* *Λευκόσυροι· Βαβυλώνιος λευκόχροος*; Cornel. Nep. *in Dat.* I : « Cappadocia, quam « incolunt Leuco-Syri; » Plin. VI, 3; « Cappadoces, ...antea Leuco-Syri dicti. » Add. Strabon. XII, 544.

[2] J. Jos. Hisely, *Disputatio de historia Cappadociæ, etc.* p. 68-77 (*in vol.* VI° *Comm. lat. class.* III° *Institut. Reg. Belg. ann.* 1832-3).

[3] *Religions de l'Antiq.* t. II, p. 178; cf. *Symbolik*, t. II, p. 222.

[4] *Aglaopham.* t. II, p. 1174, *s*): *Soteris Elei nomine prolixe nos donat Eusebius chron. lib. post.* CXXXVII (suit la citation du texte latin).

[5] Movers, *die Phœnicier,* I, 460 : « Ausserdem findet sich hier in dem, auch durch « Auslassung bei Syncellus korrumpirten « Texte für Ἰλίων Eliensibus, was gewiss Beides falsche Lesart ist. » — [6] Paus. X, 17, 4.

Ἰλιεῖς μὲν ὄνομα καὶ ἐς ἐμὲ ἔτι ἔχουσιν. Plusieurs auteurs latins, Tite-Live[1], Pline[2], Solin[3], font mention des *Ilienses* de la Sardaigne[4], et je serais disposé aujourd'hui à les regarder comme une colonie libyenne, dont le point de départ eût été *Iole,* la même que *Cæsarea,* la Cherchel de nos jours[5]. Il existait aussi en Sardaigne une ville d'*Iole* nommée par Ptolémée, et l'on ne peut nier que la conjecture du Dr Münter, qui croit que les *Iliens* et les *Iolæens* de Sardaigne formaient une seule et même population punique, partie originairement des côtes d'Afrique, dont le nom, sous ses deux formes grecques, Ἰλιεῖς et Ἰόλαοι, venait de celui de la métropole *Iole*[6], que cette conjecture, dis-je, n'ait beaucoup de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, le seul point qui me paraisse avéré et sur lequel j'insiste en ce moment, c'est que les Ἰλιεῖς du texte grec du Syncelle et d'Eusèbe, les *Ilienses* du texte latin d'Eusèbe, sont ceux de la *Sardaigne,* et non ceux de l'*Élide* ou de la *Troade ;* et l'on conviendra sans doute que le fait, historiquement bien constaté, de l'établissement en Sardaigne d'une colonie phénicienne partie de la Libye et ayant à sa tête un chef mythologique nommé *Sardan,* le même que l'*Hercule libyen* ou *phénicien, Makêris,* dont il passait pour être le fils[7], justifie bien mieux l'assertion des chronographes, si on l'applique aux *Iliens* de la *Sardaigne,* que si on l'entend de ceux de la *Troade* ou de l'*Élide.* Voilà donc encore un point historique qui me paraît déterminé d'une manière aussi sûre que possible; et nous y gagnons la notion précieuse du nom de l'*Hercule phénicien Di-Sandan,* commun aux peuples de la *Cappadoce* et de la

[1] Tit. Liv. XL, XLI.

[2] Plin. III, 7.

[3] Solin. c. IV, p. 18.

[4] Voy. mon *Hist. crit. de l'Établ. des Colon. grecq.* t. II, p. 370-1.

[5] Strabon. XVII, 831 ; Plin. V, 11 ; cf. Cellar. *Geogr. ant.* t. II, p. 920.

[6] *Sendschreiben über eiuige Sardischen Idole,* p. 14 et 16.

[7] Pausan. X, 17, 2.

*Sardaigne,* dont les rapports ethnographiques avec la Phénicie sont bien historiquement prouvés.

§ 10. Essayons maintenant de déterminer, s'il est possible, la forme que purent recevoir les idoles de l'*Hercule phénicien,* sous les principaux rapports qui caractérisaient ce dieu et qui constituaient sa légende. A commencer par *Tyr,* qui fut le plus ancien siége de son culte, il ne nous reste malheureusement aucun renseignement original qui puisse nous apprendre de quelle manière était conçue l'idole de *Melkarth,* qui dut être pourtant si importante dans l'archéologie phénicienne. On a même mis en doute s'il y eut, dans le principe, une statue de *Melkarth* dans le temple de ce dieu. Ce doute se fonde en grande partie sur le silence d'Hérodote, qui, décrivant avec quelque détail le temple d'*Hercule* à *Tyr*[1], ne dit rien de la statue. Mais ce n'est là qu'une présomption négative, à laquelle on ne saurait accorder tant de valeur, que d'en inférer l'absence de tout simulacre. Hérodote ne dit rien non plus de tant d'*objets votifs, ἀναθήματα,* qui étaient placés dans ce temple, au témoignage d'historiens grecs qui avaient fait de l'histoire et des antiquités de *Tyr* une étude approfondie[2]; et parmi ces *objets votifs,* il n'est guère possible qu'il ne se trouvât pas quelque image du dieu. On insiste encore, et l'on allègue que, dans le temple d'*Hercule,* à *Gadir,* l'essence du *dieu Soleil* n'était représentée que par un *autel allumé*[3], conformément aux plus anciens rites de la religion assyrienne[4]. Mais, à cela je puis répondre que les monuments numismatiques nous font connaître une statue de l'*Hercule* de *Gadir,* HERCULES GADITANUS, sous les traits

[1] Herodot. II, 44.

[2] Menand. *apud* Joseph. *contr. Apion.* I, 17, 18.

[3] Sil. Italic. *Bell. Punic.* III, 29.

[4] C'est l'idée de M. Movers, qui me paraît cependant sujette à beaucoup de difficultés, *die Phœnicier,* I, 76.

d'un *Homme nu, de face,* tenant de la main gauche *trois pommes* et appuyant la main droite sur sa *massue*[1]; et, si l'on rejetait le témoignage de ces médailles, frappées du temps d'Hadrien, comme n'ayant de valeur que pour l'époque romaine, je dirais que l'usage de *Gadir* ne suffit pas pour établir celui de la métropole, surtout avec l'exemple contraire de *Carthage,* la plus puissante des colonies de *Tyr,* où *Melkarth* avait aussi un temple, et, dans ce temple, une statue, qui fut emportée à Rome, et qui s'y voyait encore du temps de Pline[2], gisant sans honneur à l'entrée du *portique des Nations.*

[1] Sur cet *Aureus* d'Hadrien, voy. Tristan, *Comment. histor.* t. I, p. 486; Florèz, *Medall. de Espann.* t. III, p. 70; Eckhel, *D. N.* t. VI, p. 504. On avait cru voir, dans le type de cette médaille, l'*Hercule de Prodicus,* placé entre le *vice* et la *vertu*; et c'est l'explication qui a été reproduite encore en dernier lieu par un savant antiquaire, M. Welcker, dans les *Annal. dell' Instit. archeol.* t. IV. p. 379, sgg., tav. agg. F. Mais c'est bien plutôt *Hercule,* au terme de sa course laborieuse, placé entre les *deux Nymphes locales, Érithye* et *Hespéris*, qui est représenté sur cette monnaie d'Hadrien, frappée en l'honneur du *Dieu de Gadir;* et j'admets, à cet égard, l'explication, aussi ingénieuse que plausible, qui a été proposée par M. Millingen, dans le même recueil, t. VI, p. 332-343.

[2] Plin. xxxvi, 5, 5 : *Humi stans inhonoratus, ante aditum porticus ad Nationes.* Ce passage a été, de la part de M. Movers, l'objet d'une méprise que je ne puis m'empêcher de relever. Ce savant infère de ce que la statue en question *gisait à terre, ante aditum porticus ad Nationes,* qu'elle était placée aussi *de même* à *Carthage,* c'est-à dire *en avant du temple, probablement,* ajoute-t-il, *de la Junon Céleste,* attendu que c'était l'usage, suivant lui, d'exécuter les sacrifices humains, non *dans le temple même,* mais *en dehors;* et, à l'appui de cette supposition, qui n'est rien moins que prouvée, il allègue l'autel du Ζεὺς Ξένιος, du *Jupiter Hospes* de *Chypre,* érigé *en avant du temple de Vénus et d'Adonis.* Mais, même en admettant l'assimilation qu'on propose ici d'*Hercule* et de *Moloch*, il est évident qu'il n'y a rien à conclure du texte de Pline en faveur de l'idée que la *statue d'Hercule* était placée *en dehors d'un temple;* car Pline dit seulement que cette statue, à laquelle on sacrifiait tous les ans une victime humaine à *Carthage, gisait* à Rome, *sans honneur, couchée par terre, à l'entrée du portique des Nations, et non dans un temple,* évidemment parce que l'aversion qu'elle inspirait aux Romains, à raison du culte sanguinaire dont elle était un monument, n'avait pas permis qu'on la plaçât dans un temple. L'usage romain qu'on avait fait de ce trophée de la victoire de Scipion ne prouve donc rien au sujet de l'usage carthaginois; et je suis convaincu que la *statue d'Hercule* à *Carthage* était érigée *dans son temple*, et non ailleurs.

Il est vrai encore que Quinte-Curce, parlant du moyen employé par les Tyriens, lors du siége de leur ville par Alexandre, pour empêcher Apollon, dont la désertion leur était annoncée, d'abandonner leur cause et leur patrie, dit qu'ils enchaînèrent cette statue et qu'ils scellèrent cette chaîne à *l'autel d'Hercule* [1] : ce qui fait supposer qu'il n'y avait point de *statue d'Hercule* lui-même. J'avoue que cette supposition, rapprochée des indices plus ou moins graves dont s'autorise l'opinion qu'il n'y eut point à *Tyr* de simulacre d'Hercule, ne laisse pas d'avoir quelque valeur [2]. Toutefois, je me détermine pour l'opinion contraire, d'après les analogies fournies par les monuments que je produirai bientôt, et d'après les médailles mêmes de *Tyr*, frappées, il est vrai, à une époque où l'influence de l'art et de la domination grecque s'était presque entièrement substituée à l'action de la civilisation phénicienne. Ces médailles, d'argent et de grand module, ont pour type une *tête d'Hercule*

[1] Quint. Curt. IV, 3 : *Aurea catena devinxere simulacrum* (Apollinis), AR*Æque Herculis, cujus numini urbem dicaverunt, inseruere vinculum;* cf. Diodor. Sic. XVI, 41. Cette statue d'Apollon était un ouvrage de l'art grec, enlevé de *Géla* en Sicile par les Carthaginois, Diodor. Sic. XIII, 108; Justin. XVIII, 7, 7. La disparition de cette statue, au moment du danger, ne devait donc pas étonner les Tyriens, puisqu'elle leur était, non-seulement étrangère, mais ennemie; la précaution qu'ils prirent à son sujet était par conséquent naturelle et légitime, en se plaçant dans les idées antiques; et dès lors on sent qu'il n'y aurait rien à conclure, de ce fait particulier, en faveur de l'usage d'enchaîner les statues des dieux nationaux, s'il n'y avait pas d'autres preuves de cet usage.

[2] C'est aussi l'opinion de M. Movers, que le *culte d'Hercule à Tyr n'avait point d'idole,* et que les *deux colonnes* en tenaient lieu, *die Phœnicier*, I, 401. Un peu plus loin, pag. 408, il parle de la *colonne du feu,* c'est-à-dire renfermant *un feu allumé,* qu'il croit désignée par le terme hébreu, *Hhamman,* comme constituant proprement l'*idole de l'Hercule tyrien.* Mais je suis porté à m'expliquer tout différemment la lumière que répandaient ces *colonnes,* au témoignage d'Hérodote, II, 44; voyez plus haut, pag. 83-84; et, dans tous les cas, je ne pense pas que le fait de la *colonne,* admis comme l'entend M. Movers, puisse acquérir la valeur qu'on lui attribue, *d'avoir tenu lieu d'un simulacre.*

*jeune* et *imberbe,* ceinte d'une *couronne de laurier,* où l'on a reconnu la *tête de l'Hercule tyrien,* reproduite aussi sur des monnaies d'*Antioche* et de *Sardes* [1], avec une intention qui, pour *Sardes* surtout, devient très-significative, à cause des rapports de culte qui existèrent dès la plus haute époque entre la Lydie et la Phénicie. Le même type, empreint d'un caractère national très-prononcé, se retrouve sur des médailles d'une fabrique bien plus ancienne, que l'on range parmi les *dariques,* parce qu'elles ont été certainement frappées sous l'autorité des rois de Perse, à l'époque où la Phénicie était comprise dans le vaste empire des Achéménides. Plusieurs de ces médailles ont été décrites par M. Mionnet [2]; deux, de module différent, ont été publiées par Tychsen [3], qui y reconnut, par une conjecture très-heureuse, la tête de l'*Hercule tyrien,* d'une physionomie toute particulière, telle qu'elle dut la recevoir d'un art proprement phénicien; et cette physionomie, véritablement très-frappante d'originalité, se reconnaît encore mieux sur les beaux exemplaires de ces curieuses médailles que possède M. le duc de Luynes et qu'il a récemment publiées [4]. Le type de la *galère,* qui forme le revers des monnaies en question, et qui est quelquefois accompagné de lettres phéniciennes indiquant quelque époque ou le nom de quelque ville de Phénicie, ne permet pas de douter que ces monnaies n'appartiennent à une cité maritime, probablement à *Tyr,* qui était la principale de ces villes,

[1] Eckhel, *D. N.* III, 385.

[2] Mionnet, *Description, etc.* t. V, p. 642, n[os] 10, 11, 12, 13 et 14. Voyez, sur la planche III, n[os] 3 et 4, le dessin de deux de ces médailles, de module différent.

[3] Tychsen, *de Numm. veter. Persar. Comment.* II, tab. 1, n. XII, XIII, p. 6: « Quid si hunc Herculem Tyrium habeamus, et omnes hos numos Tyriis tribuamus, nobilissimæ et validissimæ sub « Persarum tutela civitati? »

[4] Duc de Luynes, *Choix de Médaill. grecq.* pl. XII, n[os] 4, 5, 6, 7. Une de ces médailles, encore inédite, offre, au revers de la même tête, le groupe d'*Hercule étouffant le lion;* on en trouvera le dessin sur la planche III, n. 5.

et pour laquelle la tête de l'*Hercule tyrien*, dieu national, avait un intérêt tout patriotique. Je ne fais donc aucune difficulté de reconnaître cette tête, figurée d'après un type purement phénicien, sur ces médailles, que j'attribue à la ville de *Tyr*, et j'y vois la preuve de l'existence, à *Tyr*, d'une ancienne idole d'*Hercule* [1]. C'est aussi ce qu'on peut inférer de l'existence des beaux médaillons d'argent, frappés à *Tyr* à l'époque de l'autonomie[2], dont le type principal offrant la *tête d'Hercule imberbe* et *laurée* [3], représente indubitablement, à mon avis, celle de la statue de l'*Hercule tyrien*, adorée dans son temple à cette époque.

Une autre question, concernant l'idole de *Melkarth*, qu'il n'est pas plus facile de décider à l'aide des seuls documents qui nous restent, c'est de savoir si cette idole était *debout* ou *assise*. On

[1] Il existe, au *Musée britannique*, une curieuse statuette en bronze d'*Hercule*, trouvée dans les ruines d'un temple, à *Gebail*, l'ancienne *Byblos*. Le dieu tyrien y est représenté debout, et tenant de la main gauche les pommes des Hespérides; mais ce que cette statuette, d'un travail grec qui appartient peut-être à l'époque des Séleucides, a de plus remarquable, aux yeux de l'antiquaire anglais qui l'a fait connaître, c'est que la tête offre les traits de l'*Hercule* qui forme le type des médailles de *Tyr*; voy. *Marbl. of the Mus. brit.* Part. III, pl. II. Je citerai encore une statuette étrusque, d'ancien style, publiée par feu Micali, *Monum. ined. a illustraz. etc.* tav. XV, p. 99-100, où ce savant a reconnu, d'après le visage *imberbe*, l'*Hercule* assyrien *Sandan*, l'*Hercule phénicien Melkarth*, avec cette particularité, qu'il offre *la tête rasée*, particularité singulière, qu'a relevée avec raison un autre habile antiquaire, M. l'abbé Cavedoni, et qu'il a rapportée à la circonstance de l'esclavage d'*Hercule chez Omphale*; voy. ses *Osservaz. crit. sopr. i monum. ined. pubblic.* dal C. Micali (Modena, 1844, in-8°), p. 10-11. La statuette précédemment citée, du *Musée britannique*, se trouve aussi dans les *Specimens of antient Sculpture*, t. II, pl. XXIX.

[2] Un de ces médaillons est publié dans le recueil de Pellerin, t. II, pl. LXXXIII, n. 36. D'autres pièces de bronze, de la même ville, *ibid.* n°s 44, 47, 49, présentent la même *tête imberbe* et *laurée*, qui ne peut être que celle d'*Hercule*.

[3] C'est à Dutens qu'appartient le mérite d'avoir, le premier, signalé cette tête de l'*Hercule tyrien imberbe* sur les médailles de *Gadir*; voyez son *Explication de quelques médailles phéniciennes*, p. 52. Visconti, appliquant cette notion aux monuments qui représentent *Hercule imberbe*, tel qu'on le voit, par exemple, dans la scène de l'*enlèvement du trépied*, *Mus. P. Clem.* t. II, tav. XII, reconnut à ce signe *le plus ancien Hercule*, l'*Hercule phénicien*, dont l'image, ainsi figurée, avait passé, avec le culte, chez les

a cru pouvoir inférer cette dernière circonstance d'un passage de Pline [1], qui, dans l'état où il a été réduit par la main des copistes, ne présente réellement aucun sens. Il faut donc chercher ailleurs des analogies plus ou moins dignes de confiance, à défaut de preuves directes. Or, la figure debout d'*Hercule*, levant sa *massue* de la main gauche, et faisant de la droite une *libation*, au-dessus d'un *autel allumé*, forme le type d'une médaille impériale de *Tyr* [2], où il n'est pas possible de ne pas reconnaître l'*Hercule tyrien*, tel qu'il pouvait être représenté dans son temple, dans une attitude qui convient à ce dieu et que nous lui avons déjà vue sur des médailles phéniciennes de la Cilicie [3], avec la *massue*, attribut propre à des divinités de même nature [4], près d'un *autel allumé*, qui était le principal symbole de son culte; enfin, avec les *deux pierres ambro-*

Étrusques, *ibid.* p. 9-10; cf. t. VI, p. 20-21. C'est effectivement une chose très-remarquable, qu'*Hercule* est le plus souvent représenté *imberbe* sur les monuments étrusques et italiques, où il n'est guère possible que cette particularité ne soit pas, comme Visconti le présumait, une tradition asiatique. Ainsi, il est bien constant que la *tête d'Hercule, coiffée de la peau de lion*, qui forme le type du *quadrans* des *as romains*, *Mus. Kircher.* tav. III A, 4 A, 4 B, III B, 4, III C, 4, 8, 11, 16, 18, et celui de l'*as*, de quelques *as italiques*, tels que ceux de *Luceria*, Riccio, *le ant. Monet. di Luceria*, tav. I, 1, II, 1, que cette *tête*, dis-je, est toujours représentée *imberbe*. Voyez l'observation déjà faite plus haut, p. 149, au sujet de quelques monuments du plus ancien style étrusque, où *Hercule* est représenté de cette manière, conformément à la tradition asiatique.

[1] Plin. XXXVII, 10, 58 : *Eusebes ex eo lapide, ex quo traditur* Tyri *in* Herculis *templo facta sedes, ex qua dii facile surgebant.* Il s'agit ici d'une espèce particulière de pierre, dont était fait un *siége*, dans le temple d'*Hercule*, à *Tyr*. Mais que ce *siége* fût celui de la statue même d'*Hercule*, c'est ce que Pline ne dit pas; et puis, que signifient ces paroles : *Ex qua dii facile surgebant?* La leçon du manuscrit de Bamberg, *pii* au lieu de *dii*, *apud* Sillig. Plin. XXXVII, cod. Bamberg, t. V, p. 497, n'améliore pas assez ce texte altéré, pour qu'on puisse en rétablir le sens.

[2] Cette médaille est un grand bronze de Caracalla; on la trouvera dessinée pl. III, n. 1, d'après l'exemplaire de notre Cabinet.

[3] Voy. plus haut, p. 107, 3.)

[4] C'est une notion que je me flatte de pouvoir établir avec toute la probabilité que comporte ce genre de recherches, dans mon *Mémoire sur la déesse de Comana*, qui fera partie de cette suite de *Mémoires d'archéologie comparée.*

*siennes*[1], toujours figurées sous la forme de *colonnes* ou de *cylindres*, où il est bien difficile de croire qu'il n'y eût pas une allusion aux *deux colonnes d'Hercule*. Et à raison de toutes ces circonstances, je ne fais, je l'avoue, aucune difficulté d'admettre que la figure qui sert de type sur notre médaille de *Tyr* nous représente quelque statue d'*Hercule*, exécutée probablement à l'époque des Séleucides et dans les conditions du style grec de cette époque, mais d'après un modèle primitivement phénicien.

Nous allons, d'ailleurs, acquérir un preuve positive que les Phéniciens de *Tyr*, à l'époque où leur art national s'exerçait

[1] C'est à Tristan qu'appartient le mérite d'avoir reconnu les *pierres ambrosiennes*, représentées en *forme de cylindres à base commune*, sur les médailles de *Tyr*, d'après un passage de Nonnus, XL, 467, sqq., le seul texte classique où il soit fait mention de cette curieuse légende phénicienne; voy. ses *Comment. historiq.* t. I, p. 492; et jamais peut-être ce savant, à qui la numismatique est redevable de tant de lumières, n'a fait de son immense érudition un plus heureux usage que dans cette circonstance, où il s'était proposé d'expliquer la nature du mythe de l'*Hercule Tyrien* et *Gaditain*, qu'il conclut, d'après tous les témoignages antiques qu'il rapporte, à regarder comme un *dieu Soleil*. Dans cette même dissertation, Tristan signale avec beaucoup de sagacité un rapport, effectivement très-remarquable, entre les *deux rochers* qui servirent à lier l'île de *Tyr* au continent, rochers figurés en forme de *cylindres* ou de *colonnes*, et les *deux roches*, représentées aussi comme des *colonnes*, qui servirent pareillement à lier l'île de *Gadir* au continent. Mais que dira-t-on de la légende américaine, suivant laquelle la ville de Mexico fut pareillement fondée sur *deux îlots flottants* et *rendus immobiles*, comme les *deux pierres ambrosiennes de Tyr?* voy. Græfe, *ad* Nonn. XL, 467, t. II, p. 355; et comment expliquera-t-on cet indice d'une influence phénicienne dans une localité, où se rencontrent tant de monuments d'un culte sabéen, tels que les *Téocalli*, qui semblent déposer à l'appui de la réalité des navigations phéniciennes vers cette partie du nouveau monde? Ce sont là des questions que je me contente de poser, et auxquelles je ne connais pas, dans l'état actuel de la science, de réponse satisfaisante. J'observe encore au sujet des *deux colonnes de Gadir*, que, suivant la tradition des Libyens et des Ibériens, ces *deux colonnes* étaient érigées dans les *deux îles de Gadir*, avec lesquelles elles avaient sans doute fini par s'identifier, à en juger par l'expression de Πύλας Γαδειρίδας, dont se servait Pindare pour les désigner, expression citée par Strabon, l. III, p. 170, à l'appui de cette tradition même; et quand on voit, sur tant de médailles de *Tyr*, les *deux roches ambrosiennes*, si semblables aux *deux îles de Gadir*, figurées en *forme*

dans toutes les conditions qui lui étaient propres, possédaient des statues de leur *Melkarth*, qui, transportées dans leurs divers établissements et venues de cette manière à la connaissance des Grecs, purent servir de types à celles que ce peuple exécuta pour son propre usage, en les modifiant d'après son génie. Nous devons à Pausanias la notion d'un de ces monuments de l'archéologie grecque, le plus curieux à la fois par son antiquité, par sa forme et par son origine phénicienne; c'est celle de la statue qui se voyait encore de son temps dans l'*Heracleion*, ou *temple d'Hercule*, à *Érythres*, en Ionie [1]. Cette statue était érigée sur un *radeau de bois*, où elle avait été transportée directement de *Tyr* sur les côtes de l'Ionie [2]. Son style avait quelque chose de si étrange, que Pausanias, cherchant à s'en rendre compte, observe *qu'il ne ressemblait ni à aucun des ouvrages nommés éginétiques, ni aux plus anciens de ceux de l'école attique:* Οὔτε τοῖς καλουμένοις Αἰγιναίοις, οὔτε τῶν Ἀττικῶν τοῖς ἀρχαιοτάτοις ἐμφερές; mais que, *si l'on pouvait lui trouver quelque analogie, c'était surtout parmi les œuvres de l'art égyptien :* Εἰ δέ τι καὶ ἄλλο, ἀκριβῶς ἐστιν Αἰγύπτιον. Voilà sans doute des indices d'une provenance bien probablement phénicienne, pour le simulacre qui est l'objet de pareilles observations. Ces indices acquièrent encore plus de gravité, si l'on en rapproche une particularité rapportée au même endroit par Pausanias, celle

*cylindrique de colonnes,* il est bien difficile de ne pas rattacher aux unes et aux autres la dénomination des *colonnes d'Hercule*, si célèbre dans les traditions phéniciennes; voy. sur notre planche III, n. 2, une de ces médailles de *Tyr*, avec le type des *pierres ambrosiennes*.

[1] Ce temple d'*Hercule* à *Érythres* d'Ionie est cité par Pline, xi, 32, 36; cf. v, 31.

[2] Pausan. vii, 5, 3 : Σχεδία γὰρ ξύλων, καὶ ἐπ' αὐτῇ ὁ Θεὸς ἐκ Τύρου τῆς Φοινίκης ἐξέπλευσεν. C'est à tort que M. Movers croit que cette figure d'*Hercule* était un *Patæque*, et qu'elle ressemblait, pour la forme, à l'*Hercule égyptien*, p. 416. Pausanias dit seulement que le style de cette figure ressemblait à celui des figures égyptiennes, ce qui est bien différent. Il eût suffi à M. Movers de jeter les yeux sur les médailles d'*Érythres*, pour se convaincre

du culte qui se pratiquait dans le sanctuaire d'*Érythres,* et qui consistait en ce que des femmes de la classe servile *sacrifiassent leur chevelure* en l'honneur du dieu; car c'est là un trait du culte phénicien, qui avait lieu aussi à *Byblos,* en l'honneur d'*Adonis* [1], et qui tenait au même principe que le sacrifice de la chasteté des femmes et celui de la virilité des hommes, dans toutes les religions syriennes. A l'appui de ce rapprochement, qui ne permet pas de méconnaître la fondation phénicienne du sanctuaire d'*Érythres,* j'observe encore, sur la foi de ce même Pausanias [2], que les temples de l'*Hercule Dactyle* ou *Idæen,* tels qu'ils s'offrirent en Grèce à son examen, dans le second siècle de notre ère, attestaient *un culte plus ancien que celui de l'Hercule thébain, un culte,* ajoute-t-il expressément, *identique à celui des Tyriens de Phénicie et des Érythréens d'Ionie* [3]. Je rappelle enfin qu'à *Érythres,* l'usage était que les *statues de Diane* fussent *enchaînées* [4]; et nous savons déjà que cet usage était essentiellement propre au culte phénicien [5]; voilà certainement plus de raisons qu'il n'en faut pour admettre, en qualité d'idole originairement tyrienne, la statue d'*Hercule* à *Érythres,* telle que la vit Pausanias et telle qu'il nous l'a décrite.

A s'en tenir donc au témoignage de Pausanias, on ne risquerait rien de se représenter le simulacre de l'*Hercule tyrien* d'*Érythres,* comme une de ces statues égyptiennes, à l'attitude roide et droite, les pieds rapprochés l'un de l'autre, les bras

que l'*Hercule tyrien,* qui en forme certainement le type, n'avait rien de la figure d'un *Patæque.* Je reviendrai sur cette question à la fin de ce mémoire.

[1] Lucian. *de Dea Syr.* § 6; cf. Creuzer, *Relig. de l'Antiq.* t. II, p. 48, 3.)

[2] Pausan. VIII, 31, 1; IX, 19, 4, et 27, 5 : Ἀλλὰ γὰρ ἐφαίνετό μοι τὸ ἱερὸν τοῦτο ἀρχαιότερον ἢ κατὰ Ἡρακλέα εἶναι τὸν Ἀμφιτρύωνος, καὶ Ἡρακλέους τοῦ καλουμένων τῶν Ἰδαίων Δακτύλων, οὗ δὴ καὶ Ἐρυθραίους τοὺς ἐς Ἰωνίαν καὶ Τυρίους ἱερὰ ἔχοντας εὕρισκον.

[3] Voy. plus haut, p. 89, 1).

[4] Polem. *apud* Schol. Pindar. *ad Olymp.* VII, 95; cf. Polem. *Fragm.* XC, p. 145, ed. Preller.

[5] Voy. plus haut, p. 21-22.

étendus parallèlement, et tenant de chaque main l'attribut caractéristique du dieu. Or, ce simulacre ainsi conçu, et probablement exécuté en bois, genre de sculpture très-familier aux Phéniciens, et surtout usité pour les statues destinées, comme celle-ci, à être placées sur leurs vaisseaux, nous en possédons une image authentique et fidèle sur des médailles mêmes d'*Érythres*, quelques-unes autonomes, la plupart impériales, dont le type consiste en une figure d'*Hercule, nu, debout, dans une attitude droite, les jambes et les pieds rapprochés l'un de l'autre*, tenant de la main droite sa *massue élevée*, et, dans la gauche, un *trait*, deux attributs du *dieu Soleil*[1]. D'après l'attitude et le

[1] Vaillant, *Numism. gr.* p. 200; Gussem. III, p. 162, n. 2; Sestini, *Descript. Num. vet.* p. 337, n. 3, et *Mus. Hederv.* t. II, p. 177, n. 24; Pellerin, *Méd. de Peupl.* t. II, pl. LV, n. 1, p. 71; *Mus. Theupol.* t. II, p. 1262; Mionnet, *Description*, t. III, p. 132, n^os 536, 537, 540, p. 133, n. 546, p. 134, n. 547-551. Sur une de ces médailles, p. 135, n. 554, l'*idole d'Hercule* a près d'elle un *autel allumé*, avec une *Hiérodule* de chaque côté, faisant une *libation;* voyez le dessin de cette curieuse médaille sur la pl. III, n. 13; consultez aussi Mionnet, *Supplément*, t. VI, p. 220, n. 950; p. 221, n. 952, 954; p. 222, n. 257. Sur un petit bronze d'Auguste, de notre cabinet, le même type est accompagné d'une inscription, lue : ΗΡΑΚΛΕΟΣ ΔΙΜΟΝΕ, *ibid.* p. 220, n. 949, dont l'interprétation n'a pas encore été donnée; voyez pl. III, n. 8. On trouvera, sur la même planche, les dessins de deux autres médailles d'*Érythres*, l'une, de moyen bronze, au revers de Faustine, n. 9, où l'*Hercule tyrien* est représenté *debout, sur la pointe des pieds;* ce qui est un trait caractéristique des figures du plus ancien style; l'autre, qui est un grand bronze d'Alexandre Sévère, n. 11, où le même simulacre d'*Hercule* est représenté *dans son sanctuaire.* Le même type, qui s'est rencontré aussi sur un grand bronze d'Élagabale publié par Tristan, *Comment. historiq.* t. II, p. 331, et cité, d'après lui, par Hardouin, *Numm. antiq. illustr.* p. 157, et par Frœlich, *Animadv. in qq. vet. Num.* p. 71, a fourni au premier de ces antiquaires l'occasion de reconnaître sur ces médailles l'*Hercule tyrien*, adoré à *Érythres*, suivant le témoignage de Pausanias; et c'est encore ici l'un des points où l'on doit rendre hommage à la vaste érudition et à l'heureuse sagacité de Tristan, tout en relevant, dans le même article, l'application qu'il a faite à cet *Hercule d'Érythres* d'un passage d'Apostolius, *Cent.* II, prov. 80, qui ne s'y rapporte pas. Voyez encore, sur la même planche, III, n. 10, un moyen bronze de Trajan, de notre cabinet, où l'ancienne idole de l'*Hercule tyrien* forme le type du revers d'une de ces médailles d'*Érythres*.

style de cette statue, très-bien représentée sur les médailles, il n'est pas possible d'y méconnaître un de ces *anciens simulacres*, auxquels Pausanias appliquait la dénomination générique d'*Égyptiens*, *ξόανα Αἰγύπτια*, et qui devaient effectivement tenir beaucoup du style égyptien, en raison de tant de rapports de commerce, de voisinage, de croyance et de civilisation, et sans doute aussi d'art et de goût, qui existaient entre l'Égypte et la Phénicie. Il n'est pas moins constant que cette figure d'un *Dieu* armé de la *massue*, ne peut être que celle d'*Hercule*, à peu près dans la même attitude et avec les mêmes attributs que nous lui avons vus sur les médailles phéniciennes de la Cilicie; et, en rapprochant de la tradition rapportée par Pausanias ce type des médailles d'*Érythres*, personne ne doutera plus que ce ne soit le simulacre d'origine tyrienne dont ces médailles nous offrent une image grecque, d'une incontestable authenticité. A l'appui de cette déduction, qui me paraît irrécusable, je puis citer un autre simulacre de l'*Hercule tyrien*, dont il ne nous reste que la description, due aussi à Pausanias[1], et dont l'exécution, bien qu'appartenant à la haute époque de l'art grec, ne peut manquer d'avoir eu pour modèle quelque simulacre plus ancien, de type proprement phénicien; c'est la statue d'*Hercule*, consacrée à *Olympie* par les Thasiens, ouvrage d'Onatas d'*Égine*. *Hercule* était représenté, dans cette statue, *debout, tenant sa massue de la main droite* et *son arc de la gauche* : *Ῥόπαλον δὲ ἐν τῇ δεξιᾷ, τῇ δὲ ἀριστερᾷ χειρὶ ἔχει τόξον*. Ce sont, comme on le voit, l'attitude et le mouvement de l'*Hercule d'Érythres*, avec les mêmes attributs portés de la même manière, sauf l'*arc* à la place des *flèches* : ce qui n'est qu'une

[1] Pausan. v, 25, 7. L'auteur ajoute qu'il avait appris à *Thasos* même que l'*Hercule* adoré dans cette île était l'*Hercule tyrien*, et que ce fut par suite de leur mélange avec les Grecs, que les habitants phéniciens de *Thasos* rendirent un culte à l'Hercule grec, fils d'Amphitryon.

variante du même symbole. Et voilà certainement un des points d'archéologie comparée les plus curieux qui puissent résulter du rapprochement des traditions et des monuments, sans doute aussi l'un des plus importants pour la connaissance des rapports qui existèrent à une haute époque de l'histoire entre la Grèce et la Phénicie [1].

Je viens de citer l'*Hercule* consacré par les *Thasiens*, et je ne puis, à cette occasion, négliger un autre rapprochement que me fournissent les médailles de *Thasos*, île où nous savons que le culte de leur *Hercule* avait été porté par les Tyriens, cinq générations avant la naissance de l'*Hercule thébain* [2]. Or, personne n'ignore que toute une série de médailles de *Thasos*, d'une ancienne et belle fabrique, ont pour type principal une figure d'*Hercule*, un *genou en terre*, la *tête* et le *dos* couverts de la *peau du lion*, tirant de l'*arc* des deux mains tendues en avant, type qu'il paraît bien naturel de rapporter à un modèle phénicien. C'était, en effet, une particularité propre à l'art asiatique de représenter les dieux et les personnages d'un ordre divin dans cette *attitude agenouillée*, qui convenait surtout aux *archers*. On en a la preuve, entre plusieurs autres que j'aurai occasion de citer dans le cours de ces recherches, par la série entière des *dariques* d'or et d'argent, dont le type unique consiste en une

[1] Il n'est pas inutile de rappeler que, dans les légendes mythologiques des Grecs, *Érythres* devait sa fondation à un *fils d'Hercule* nommé *Érythras*, Ἐρύθρας, Apollodor. II, 7, 8; et ce n'est pas trop hasarder que de voir, dans ce nom, une allusion à la *mer Érythrée*, point de départ des Phéniciens. La *tête* de ce *fils d'Hercule*, prise pour celle d'*Hercule* lui-même, à cause de la *dépouille du lion* dont elle est couverte, mais d'un caractère différent et d'une physionomie plus jeune, se voit sur des médailles d'*Érythres*, Cavedoni, *Spicileg. numism.* pag. 169. Suivant une autre tradition, rapportée par Diodore de Sicile, V, 79; cf. *ibid.* 84, c'était un *fils* de *Rhadamanthus*, nommé *Érythras*, qui avait reçu de son père la domination de cette ville et d'autres cités homonymes. Ici encore l'origine phénicienne se manifeste dans celle de *Rhadamanthus*, fils d'*Europe* et petit-fils d'*Agénor*.

[2] Herodot. II, 44.

figure de *Roi*, représenté dans une course rapide, *un genou ployé jusqu'à terre*, avec l'*arc* et la *flèche* qu'il tient de chaque main, quelquefois *dans l'attitude de tirer l'arc;* d'où venait le nom de Τοξόται, donné, comme on sait, par les Grecs à ces monnaies des rois de Perse[1]. Or, qu'*Hercule* lui-même, le dieu dont l'*arc* et les *flèches* étaient les attributs particuliers, ait été représenté dans cette attitude d'*archer, τοξότης*, c'est ce que la vraisemblance seule porterait à croire, et ce qui est suffisamment justifié par un *cylindre* de la collection de lord Prudhoe[2], où ce dieu est figuré *agenouillé sur un taureau et tirant de l'arc :* motif qui répond absolument, pour l'attitude, au type des médailles de *Thasos*[3]. Nous verrons bientôt que l'*Hercule cilicien Sandacus* avait été aussi représenté, dans cette même *attitude agenouillée*, dans ce même *costume d'archer*, sur des monuments nationaux et jusque sur des médailles grecques, qui n'avaient fait que reproduire, comme à *Thasos*, un type primitivement fourni par un art phénicien; et l'on aura ainsi de plus en plus la preuve de ces traditions d'art liées à des traditions de culte, qu'il est encore possible de suivre à travers la haute antiquité et à l'aide des rares monuments qui s'en sont conservés jusqu'à nous.

§ 11. Nous allons trouver, sur d'autres monuments d'une époque et d'un art grecs, une seconde figure d'*Hercule*, où le

[1] Plutarch. *Lacon. Apophthegm.* p. 211, A, t. VI, p. 792, Reisk.

[2] Publié parmi les monuments à l'appui de mes recherches *sur la croix ansée asiatique*, pl. III, n. 5.

[3] Le type d'*Hercule τοξότης* se trouve sur les médailles de *Thasos*, d'ancienne et belle fabrique, à la fois en or et en argent, et en plusieurs modules; voyez en la *description* dans l'ouvrage de Mionnet, t. I, p. 433-434, n[os] 13-25. Le médaillon de grand module, tel que celui que Pellerin a publié, *Méd. de Peupl.* t. III, pl. XCIII, n. 6, passe avec raison pour un des chefs-d'œuvre de la numismatique grecque, et c'en est aussi l'un des monuments les plus recherchés et les plus rares; voy. aussi Mionnet, pl. LV, n[os] 5 et 11. *Hercule nu* et *agenouillé, en attitude d'archer,* se voit aussi sur d'anciennes médailles de *Thèbes* de Béotie, *Mus. Hunter.* tab. 59, n. III; et là encore c'était une réminiscence du type asiatique.

*Di-Sandan* de la Phénicie se confond avec le *Sandèn* de *Babylone*, l'un et l'autre identifiés avec l'*Hercule* hellénique, dans un des points les plus importants de sa légende, primitivement et essentiellement orientale. C'est à *Tarse*, ville dont la population était en grande partie phénicienne, et qui a imprimé cette langue sur ses plus belles médailles, frappées à l'époque de la domination persane[1]; c'est à *Tarse, une des plus anciennes villes du monde*, selon Nonnus[2], qui ne s'exprime pas seulement ici en poëte, mais en antiquaire, comme en beaucoup d'autres endroits de son épopée mythologique, que furent produits ces monuments qui nous offrent cette image si curieuse à tant d'égards. Ce sont des médailles de bronze, les unes autonomes, les autres impériales, ayant pour type du revers une construction qui s'élève en forme de *pyramide*, sur une *base carrée*. Cette *base* est toujours ornée de *guirlandes*, quelquefois de *figures* en relief, presque impossibles à discerner à cause de leur extrême petitesse. Au sommet de la *pyramide*, se voit le plus souvent un *aigle*, pour indiquer, comme sur les médailles romaines de *consécration*, que c'est ici un *bûcher*[3]; sur la face antérieure de

[1] Ces médailles ont été dernièrement reproduites par M. Gesenius, *Script. Linguæq. Phœnic. Monum.* tab. 36, n. VII, A, B, C, D, E, p. 278, sqq. Mais pour avoir une idée juste de la richesse et de la beauté de cette suite numismatique, c'est surtout la récente publication de M. le duc de Luynes, *Numismatique des Satrapies, etc. Tarse*, pl. VIII, 1-10; pl. IX, 11-21; pl. X, 22-31, qu'il faut consulter.

[2] Nonn. *Dionys.* XLI, 85.

[3] J'ai peine à comprendre que M. Osann ait voulu reconnaître la figure symbolique, en forme de *borne, meta*, de la *Vénus de Paphos*, sur les médailles de *Tarse*, de petit bronze, telles que celle du *Mus. Hunter.* tab. 56, n. XXIV, dont le type représente certainement la *pyra d'Hercule*, *archaöl. Zeitung, n. Folge*, n. 6, p. 87. Ce savant a eu raison, du reste, de restituer à *Tarse* une de ces petites médailles, publiée, *ibid.* n. 21, Taf. XXII, n. 38, et mal à propos attribuée à l'île de *Chypre*, à cause de la tête de *Femme tourrelée*, qui en forme le type principal, bien qu'il se soit trompé en disant que ce type de *Femme tourrelée* était étranger à la numismatique de *Chypre*. Rien n'est au contraire plus constant et plus connu que l'existence de ce type sur les belles médailles, en or et en argent, des rois de *Chypre*, tels qu'Évagoras, Nicoclès, Pnytagoras et leurs successeurs.

la *pyramide*, au-dessus de la *base carrée* qui la supporte, se détache une *figure*, dont on ne peut saisir ici que l'aspect général, mais qui, sur d'autres de ces médailles dont elle occupe à elle seule tout le champ, devient facile à distinguer dans tous ses éléments. C'est une figure d'*Homme, debout*, porté sur un *quadrupède* d'une forme extraordinaire, que l'on désigne le plus généralement par le nom de *lion cornu*, qui a quelquefois des *ailes* sur le *dos*, rarement *deux têtes*, l'une de *lion*, l'autre de *bœuf*. L'*Homme*, vêtu d'une *tunique courte* qui ne descend que jusqu'aux genoux et d'un *manteau* rejeté par derrière, porte sur les épaules un *arc* et un *carquois*, quelquefois *deux carquois en sautoir*[1]; il a sur la tête une coiffure en forme de *tiare évasée*, que l'on a prise le plus souvent pour un *modius*, quelquefois dour un *vase*. Ce personnage fait, de la main droite, levée un geste qui paraît significatif, mais qu'il est impossible de déterminer, vu l'exiguïté de la figure; dans la gauche, qui est plus ou moins abaissée, il tient divers objets: une *patère*, ou plutôt un *anneau* ou une *couronne*, quelquefois *radiée;* un *vase*, mais le plus souvent *deux flèches* ou une *bipenne*. Tels sont les traits principaux de cette représentation singulière, unique dans toute la numismatique ancienne, tels qu'ils se déduisent de l'observation attentive de tous les monuments qu'on en connaît, la plupart desquels se trouvent dans notre cabinet des médailles, en un assez bon état de conservation, et les autres ont été publiés ou décrits avec plus ou moins d'exactitude[2].

[1] C'est le même objet, pris pour *deux ailes*, que je reconnais sur le grand bas-relief de *Pterium*, où il est donné pour attribut, tantôt à un *dieu*, tantôt à une *déesse*, de la religion phrygienne, Texier, *Descript. de l'Asie Mineure*, t. I, pl. 77; et ce dieu et cette déesse phrygiens répondent sans doute au *Sandan* et à la *Mylitta* des Assyriens.

[2] Voici la liste des recueils où figurent, soit en dessin, soit en description, les médailles dont il s'agit : Gesner, *Num. Popul.* tab. 78, fig. 11, 12; *Mus. Arigon.* part. I, tab. 54, fig. 208; Beger, *Thes. Brand.*

Il n'est personne qui ne reconnaisse, dans le type de ces médailles, un *bûcher,* tel que celui qui se dressait à Rome, à l'occasion des funérailles des empereurs; la forme du monument et l'*aigle* qui en couronne le faîte ne permettent pas le moindre doute à cet égard; c'est d'ailleurs une notion qui, à raison des nombreuses applications qui furent faites dans l'antiquité grecque et romaine, à l'imitation de l'antiquité asiatique, de ce type du *bûcher,* en rapport avec le mythe d'*Hercule,* mérite d'être l'objet d'un examen particulier, que je réserve pour un *Appendice* à ce mémoire [1]. Cela posé, nous savons par Dion Chrysostome, dans le discours qu'il prononça à *Tarse* même, que les habitants de cette ville célébraient la fête quinquennale d'*Hercule,* qu'ils regardaient comme leur *fondateur,* Ἀρχηγός [2], en lui érigeant un *bûcher* qui était *orné avec une extrême* magnificence [3] : ΠΥΡΆΣ *οὔσης,* *ἣν* ΠΆΝΥ ΚΑΛῊΝ *αὐτῷ* *ποιεῖτε.* D'après un témoignage aussi positif, on ne saurait méconnaître, dans le *bûcher* des médailles de *Tarse,* la *pyra d'Hercule,* ni, conséquemment, *Hercule* lui-même, dans le personnage qui figure sur le devant de ce monument. Aussi l'abbé Belley, en se fondant sur ce texte de l'orateur grec, rapproché

t. I, p. 507; Haym, *Thes. Brit.* t. II, p. 370, tab. XLVII, n. 6; Liebe, *Goth. Numm.* p. 288; Vaillant, *Num. imper. gr.* p. 123; *Mus. Hunter.* tab. 56, n. XX, XXI, XXII; Pellerin, *Med. de Peupl.* t. II, pl. LXXIV, fig. 36, 37, 38; *Mus. Pembrock.* t. II, tab. 30, n. 4; Sestini, *Mus. Hederv.* t. II, p. 292, n. 1-6, et p. 296, n. 25; Mionnet, *Description,* t. III, p. 621-627, et *Supplément,* t. VII, p. 257-291; *Mus. Sanclem.* t. III, tab. XXXIII, n. 368, p. 110; cf. t. I, p. 287; Taylor Combe, *Num. Mus. britann.* p. 288, n[i] 4, 5, 6. Je dois ajouter à ces indications celle de deux médailles de *Tarse,* de la collection des ducs Caetani, dont le type est formé par le Personnage debout sur le quadrupède symbolique. Ces deux médailles, qui reproduisent l'une de celles données par Beger, *Thes. Brandeb.* t. I, p. 507, ont été l'objet d'une longue note de Visconti, *Mus. P. Clem.* t. II, tav. agg. B, n. 11 et 12, p. 107-108.

[1] Voyez l'*Appendice* B.

[2] Expression équivalente de celle d'Ἀρχηγέτης, qui est le titre donné à *Melkarth* sur l'inscription bilingue de *Malte.*

[3] Dion Chrysost. *Orat. 1 ad Tars.* t. II, p. 23, ed. Reisk.

des monuments numismatiques de *Tarse*, eut-il le mérite d'en proposer la véritable explication [1], qui avait échappé à Beger [2], à Haym [3], à Pellerin [4], et à d'autres antiquaires [5], parmi lesquels je regrette de rencontrer Visconti, qui, faute de connaître sans doute le travail de Belley, adopta et soutint l'opinion de Beger, par des raisons qui, mises en regard du texte de Dion Chrysostome et des médailles de *Tarse*, ne sauraient conserver aucune valeur [6]; et cette explication, dont Eckhel, ordinairement si pénétrant et toujours si judicieux, a eu le tort de ne pas se montrer satisfait [7], a été changée en certitude par un habile et savant antiquaire de nos jours, K. Ott. Müller [8], qui n'a fait, du reste, que suivre en cela l'opinion de l'illustre Boettiger [9]. La question se trouvant ainsi résolue, il est bien inutile de réfuter la dénomination de *Bacchus indicus togatus* donnée à l'*Hercule de Tarse* par Sestini [10] et reproduite par Mionnet [11]; car cette dénomination, si incohérente en elle-

[1] *Mém. de l'Acad.* t. XXXVII, p. 357. J'avais cru trouver quelques observations sur le type de nos médailles, dans une *dissertation* d'Ansaldi, intitulée : *Ad V. Cl. Alb. Mazzolenum de Tarsensi Hercule Epistola*, p. I-XXVIII, Brixiæ, 1749, in-4°. Mais cette dissertation, qu'Ott. Müller avait regretté, sans doute par ce motif, de n'avoir pu se procurer, ne traite que d'une figure d'*Hercule*, gravée en creux sur un jaspe vert, d'après un grand bronze de Gordien Pieux publié dans plusieurs recueils, notamment celui des *Select. Numism. Mus. Pisan.* tab. LVI, et décrit, entre autres, par Mionnet, *Supplément*, t. VII, p. 281, n^os 504-506; laquelle figure, de sujet athlétique, n'a aucun rapport avec celle qui nous occupe.

[2] *Thesaur. Brandeburg.* t. I, p 507.

[3] Haym, *Thes. Brit.* t. II, p. 370.

[4] Pellerin, *Méd. de Peupl.* t. II, p. 174-176.

[5] Entre autres à Liebe, qui voyait dans cette figure un *Apollon*, *Goth. Numm.* p. 288-289.

[6] Visconti, *Mus. P. Clem.* t. II, tav. agg. B, n^os 11 et 12, p. 107-108.

[7] Eckhel, *D. N.* t. III, p. 71.

[8] *Sandon und Sardanapal*, dans le *Rhein. Mus.* III^en *Jahrg.* I^es *Heft*, p. 27, ff.

[9] *Kunst-Mythologie*, t. I, p. 39, 1).

[10] *Mus. Hederv.* t. II, p. 292, n^i 1, 2, 4; p. 296, n. 25.

[11] *Supplément*, t. VII, p. 257, n^os 397, 398, et p. 281, n. 503. Mionnet regarde le *bûcher* pyramidal comme un *mausolée*, et il fait observer en note qu'*on croit que c'est le mausolée de Sardanapal*, p. 257,

même, ne s'accorde pas mieux avec l'observation des monuments. Je ne m'arrête pas davantage à rechercher par quels motifs M. le duc de Luynes, s'écartant de toutes les opinions reçues, a cru pouvoir appliquer à la représentation qui nous occupe la dénomination d'*Hécate*[1]. Je regarde comme superflue toute discussion tendant à justifier l'opinion de Belley, d'Ott. Müller et de Boettiger, contre des dissentiments qui ne me paraissent réellement pas pouvoir se soutenir en présence des monuments et des témoignages historiques qui s'y rapportent; et, considérant l'objet principal de la représentation des médailles de *Tarse* comme suffisamment expliqué,

*a*). C'était l'idée de Beger, admise par Haym; mais l'opinion de Belley et de ceux qui l'ont suivi, eût bien mérité d'être prise en quelque considération, si elle eût été connue de Mionnet.

[1] *Études numismatiques*, p. 102, 1). Le savant auteur semble n'avoir eu en vue que la médaille de Gordien Pieux qu'il cite en cet endroit, d'après Mionnet, *Description*, t. III, p. 644, n. 535, et où la figure qu'il prend pour celle d'*Hécate* est *vêtue d'une longue robe*. Mais c'est d'après l'ensemble des monuments qui offrent le même type, qu'il fallait chercher à en expliquer le sujet, qui se rapporte sans nul doute à l'*Hercule de Tarse*, et non à *Hécate*. La *longue robe médique* est d'ailleurs un élément du costume asiatique, qui pouvait, en certaines occasions, être donné à *Hercule*, et il est probable que, dans l'ordonnance d'une fête qui se renouvela tous les cinq ans durant des siècles, il y eut des variantes de costume, d'attitude et d'attribut qui expliquent celles qu'offre le type des médailles, sans en changer le motif général. Je dois dire que l'illustre antiquaire, éclairé par de nouvelles études, est revenu à l'idée que le type extraordinaire des médailles de *Tarse* représente effectivement *Sardanapale* ou l'*Hercule assyrien*. C'est ce qu'il reconnaît lui-même, dans sa *Numismatique des Satrapies*, *Tarse*, *supplément*, où il publie, pl. VII, n. 8, un médaillon frappé à *Tarse*, sous Hadrien, dont il décrit le revers en ces termes : « Sardanapale, vêtu d'une tunique et d'une robe ouverte, la tête coiffée d'une tiare, porte deux carquois en sautoir. Il est debout, à droite, sur un lion cornu. Sa main droite est tendue en avant, la paume tournée vers le sol; de la gauche, il tient une *bipenne* et une sorte de *couronne*. » Dans sa note sur ce passage, M. le duc de Luynes renvoie aux *mémoires* de M. Lajard et de moi, sur l'*Hercule assyrien*. Mais il y a ici une légère inexactitude; c'est sans doute le travail d'Ott. Müller sur *Sandon* et *Sardanapal*, que le savant antiquaire avait en vue; car il n'existe point de *mémoire* de M. Lajard, ni lu à l'Académie, ni publié ailleurs, sur l'*Hercule assyrien*.

je me borne à y rechercher ce qui peut rester encore à éclaircir.

La seule question qui se présente à cet égard, c'est de savoir si l'*Hercule* représenté sur ces monuments dans un costume si insolite, avec des attributs si nouveaux, monté sur un quadrupède d'une forme si extraordinaire, est l'*Hercule hellénique,* l'*Hercule thébain,* ou bien l'*Hercule assyro-phénicien,* en un mot, si c'est un dieu grec ou asiatique. A vrai dire, cette question n'a besoin que d'être posée pour être résolue. Rien, dans la localité du monument, rien dans sa forme, ne se rapporte aux idées grecques; tout, au contraire, s'y rattache aux traditions asiatiques. Le trait principal de cette représentation, la manière dont le personnage divin est porté sur un quadrupède, est un trait essentiel de l'archéologie assyrienne; nous en avons de nombreux exemples sur des *cylindres* babyloniens; et les médailles de la Phénicie, et jusqu'à des bas-reliefs appartenant à l'époque romaine, nous offrent aussi de fréquentes applications de ce système, qui paraît avoir été proprement asiatique, et dont j'aurai lieu, dans un autre travail, d'établir la réalité, par opposition avec le système égyptien, qui plaçait l'animal sacré ou symbolique *sur un corps* ou *sur un buste humain,* au lieu de le mettre *tout entier sous les pieds* du personnage divin. L'animal même sur lequel est monté *Hercule,* par sa forme de *lion cornu* et *ailé*[1], n'est pas un élément moins

[1] Les antiquaires varient beaucoup dans l'idée qu'ils se sont faite de cet animal. Les uns y ont vu un *loup;* d'autres, une *panthère;* Maffei, un *cheval;* le plus grand nombre, un *lion cornu.* Les *cornes* qui surmontent la tête de cet animal ont été remarquées par le plus grand nombre de ces savants. Les *ailes* sont parfaitement indiquées sur la *drachme* d'Antiochus IV de notre cabinet, seule pièce d'argent, connue jusqu'ici, qui nous offre cette représentation si curieuse, d'une manière aussi sensible; voy. pl. IV, n. 9. La *double tête* opposée de *lion* et de *bœuf* ne se trouve que sur la médaille du cabinet de Gotha, qui est un grand bronze de Macrin, et qui paraît être d'une excellente conservation, d'après la gravure qu'en donne Liebe. Il est vrai que cette collection passe pour renfermer beaucoup de pièces fausses;

frappant de cette archéologie assyrienne, qui employait généralement ces sortes de combinaisons monstrueuses pour exprimer symboliquement des dogmes hiératiques, et dont il nous reste de si admirables modèles, certainement puisés à cette source, dans les sculptures colossales de *Persépolis*. Tout est donc asiatique dans la représentation de l'*Hercule de Tarse,* à commencer par la *tiare* qui couvre sa tête, et qu'on a eu tort de prendre pour un *vase* ou même pour un *modius;* bien que je sois convaincu que l'objet figuré comme un *modius* sur la tête de tant de simulacres d'ancien style grec et qualifié ainsi par les antiquaires, qui y ont vu généralement un symbole d'une divinité tellurique, est véritablement dérivé de la *tiare,* coiffure des divinités asiatiques, et qu'à ce titre je le regarde comme un élément d'archéologie asiatique, introduit dès la plus ancienne époque dans les habitudes de l'art grec.

La *tunique courte,* dont notre personnage est revêtu, et qui est une pièce du costume asiatique[1]; l'*arc,* le *carquois,* et les *flèches,*

mais je n'ai aucune raison de penser que la médaille en question soit dans ce cas.

[1] En fait de médailles phéniciennes qui ont pour types des *idoles de dieux vêtus d'une tunique courte,* je citerai principalement celles d'*Ascalon,* de Judée, qui représentent *Sandan* ou *Ascalos,* vêtu de cette manière, tenant de la main droite, levée à la hauteur de sa figure, une arme qui ressemble à la *harpé,* type commun sur le petit bronze impérial, à partir d'Auguste; voy. pl. IV, n° 13; les médailles d'*Esbus,* d'Arabie, dont le type offre un dieu, vêtu d'une *tunique courte,* coiffé de la *tiare,* debout, et portant sur la main droite un objet qui paraît être un *bætyle,* pl. IV, n° 14; celles de *Rabathmoma,* dont le type, représentant une *idole* à peu près pareille, offre de plus *deux autels allumés,* pl. IV, n° 15; celles de *Gaba,* de Cœlé-Syrie, avec le type du *Dieu Lunus* ainsi vêtu; celles de *Tripolis,* de Phénicie, avec les *Dioscures debout;* celles de *Gaza,* de Judée, avec le *héros Minos,* ΜΕΙΝΩ; celles de *Gaulos,* avec le type du *Dieu phénicien,* armé du *casque* et de la *lance.* A ces exemples fournis par la numismatique de villes d'origine phénicienne ou alliées aux Phéniciens, je pourrais en ajouter beaucoup d'autres, tirés de médailles de villes de la Cilicie, de la Lycie, de la Phrygie et des contrées voisines. Mais je pense qu'il suffit de ceux qui viennent d'être cités, pour prouver que cette *tunique courte,* qu'on voit souvent à des personnages, dieux, rois ou héros, sur des *cylindres* babylo-

qui sont, de toute antiquité, les attributs des rois et des héros de l'Orient, en tant que représentants sur la terre des dieux solaires, dont ces objets étaient les symboles admis par la croyance publique, et qui furent d'abord attribués, en cette qualité, même à l'*Hercule grec*[1]; l'*anneau* et la *couronne radiée*, qui sont deux symboles non moins significatifs, aux mains d'un *dieu Temps*, d'un *dieu Soleil*, comme l'était cet *Hercule*[2]; la *bipenne*, qui est aussi l'attribut ordinaire des divinités du même ordre, en rapport avec leur double sexe, telles que le *dieu Lunus*, la *déesse de Comana*, le *Jupiter de Carie*, et d'autres encore, sur lesquelles j'aurai occasion de m'expliquer plus en détail dans la suite de ces recherches; enfin, le *quadrupède* d'une forme si étrange, *à corps de lion*, avec des *cornes à la tête* et des *ailes sur le dos*, dont on ne trouverait le modèle ou l'analogue que sur les monuments de l'art asiatique; tout, dans la composition de cette figure, concourt à nous la faire regarder comme représentant un dieu asiatique, d'après les données d'un art proprement asiatique. Ce point ainsi établi, que

niens, comme on la voit aussi au personnage, mède ou assyrien, armé de la *bipenne*, sur le monument de *Pterium*, Texier, *Descript. de l'Asie Mineure*, pl. LXXVIII, t. I, p. 217, était essentiellement un trait de costume asiatique.

[1] Ce fut un poëte cyclique, Pisandre, l'auteur de l'*Héracléa*, qui introduisit, le premier, *Hercule vêtu de la peau de lion* et *armé de la massue*, Strabon, l. XV, p. 688; cf. Eratosth. *Catast*. 12; Suid. *v*. Πείσανδρος; Eudocia, *Violar*. p. 358; Schol. Apollon. Rh., 1, 1196. Strabon déclare expressément que *les anciens simulacres d'*Hercule *le représentaient d'une manière toute différente*, c'est-à-dire *avec l'arc*, *le carquois* et *les flèches* : Τὰ δ' ἀρχαῖα ξόανα οὐχ οὕτω διεσκεύασται; et c'est effectivement de cette manière qu'*Hercule* est habituellement figuré sur la plupart des vases peints, de style grec archaïque. C'est par une assez singulière distraction qu'Ott. Müller affirmait que Pisandre et Stésichore furent les premiers qui attribuèrent à l'*Hercule de Tirynthe* l'*arc* et les *flèches*, attributs des princes et des héros de l'Orient; voy. son *Sandon, etc*. p. 27. Suivant une autre tradition, ce serait Stésichore qui aurait, le premier, représenté *Hercule* avec la *peau de lion*, la *massue* et l'*arc*, Megaclid. *apud* Athen. l. XII, p. 513, A, t. IV, p. 405, Schw.

[2] Voy. plus haut, p. 95-99.

l'*Hercule* qui forme le type des médailles de *Tarse*, ne peut être qu'un *Hercule asiatique*, voyons si ce que nous connaissons de l'archéologie des Phéniciens et des Assyriens, deux peuples qui, appartenant à la même famille, professaient une religion fondée sur le même principe, nous fournira quelques lumières sur le personnage qui nous occupe et sur l'introduction de son culte à *Tarse*.

Nous savions déjà, par les fragments des *Histoires chaldéennes* de Bérose[1], que les Babyloniens admettaient dans leur Panthéon un *Hercule* qu'ils appelaient *Sandèn* ou *Sandan;* et la même notion nous est transmise par Agathias[2], sur la foi de deux autres auteurs, Athénoclès et Simacus, qui avaient écrit sur les antiquités des Assyriens et des Mèdes. Nous apprenons en dernier lieu de Tacite[3], que, de son temps encore, ce dieu assyrien était adoré près de *Ninive,* au pied du mont *Sambulos;* et, sur une faible indication qu'il nous donne de son culte, ce devait être un *dieu chasseur*[4], ayant pour attributs l'*arc*, le *carquois* et les *flèches*, et pour animal sacré le

[1] Beros. *Fragm.* p. 51, ed. Richter. : Σάνδην δὲ τὸν Ἡρακλέα.

[2] Agathias, *de Reb. Justinian.* lib. II, c. 24, p. 117, ed. Bonn. : Σάνδην δὲ τὸν Ἡρακλέα,... ὥς που Βηρωσσῷ τε τῷ Βαβυλωνίῳ καὶ Ἀθηνοκλεῖ καὶ Σιμάκῳ, τοῖς τὰ ἀρχαιότατα τῶν Ἀσσυρίων τε καὶ Μήδων ἀναγραψαμένοις, ἱστόρηται. Le savant Heyne juge corrompu le nom de *Sandèn* dans ce passage d'Agathias; mais il n'en donne pas les raisons, et il se contente de renvoyer à ce qu'il appelle les *ariolationes* de Selden; voyez sa dissertation, *de Sacerdot. Coman.* p. 124, *a*). Le fait est qu'il n'y a pourtant rien à reprendre dans les rapprochements de Selden, *de D. Syr. Synt.* I, c. 6, p. 114; et qu'il y aurait, au contraire, beaucoup à redire à l'opinion de Heyne, qui condamne sans raison un texte irréprochable, faute d'avoir connu d'autres témoignages qui le justifient.

[3] Tacit. *Annal.* XII, 13 : « Sed capta « in transitu urbs Ninos, vetustissima se« des Assyriæ..... interea Gotarzes, apud « montem, cui nomen *Sambulos,* vota diis « loci suscipiebat, præcipua religione, « HERCVLI; qui, tempore stato, per quie« tem monet sacerdotes, ut templum juxta, « EQVOS venatui adornatos sistant. Equi « ubi pharetras telis onustas accepere per « saltus vagi, nocte denique vacuis pha« retris, multo cum anhelitu redeunt. »

[4] C'est aussi l'opinion de M. Guigniaut, *Relig. de l'Antiq.* t. II, p. 177, 3).

*cheval;* ce qui résulte d'ailleurs du rapport établi dans les doctrines des Chaldéens entre leur *Hercule* et le *Mars assyrien,* comme je l'ai montré plus haut[1]. Ce point établi, il est bien probable que le personnage que nous voyons représenté sur plusieurs des plus beaux *cylindres* babyloniens qui nous soient parvenus, d'une manière qui s'accorde avec le type des médailles de *Tarse,* est précisément l'*Hercule babylonien Sandan.* Un de ces *cylindres,* depuis longtemps connu et publié à la suite de l'ouvrage de Herder[2], a été cité par Ott. Müller[3]. Il s'en trouve un superbe dans l'ancienne collection de notre savant confrère M. Lajard, maintenant dans notre cabinet des Antiques; j'en connais un troisième, du plus beau style aussi, dans la collection formée par M. Bonomi, et dont je possède une empreinte[4]; il en existe, enfin, un quatrième, d'un travail assyrien excellent, dans le Musée de Berlin, que je m'estime heureux de faire connaître[5]. Sur le *cylindre* de M. Lajard, le dieu babylonien, monté sur un *quadrupède cornu,* et vêtu *dans le costume assyrien,* a la tête coiffée d'une *tiare droite;* il porte sur l'épaule gauche *deux carquois qui se croisent,* et de cette main il tient une *hache,* tandis que, de la droite levée, il fait un geste significatif. Sur le *cylindre* de M. Bonomi, le même personnage, *vêtu* et *coiffé de même,* avec un *astre* au-dessus de la *tiare,* et monté pareillement sur un *quadrupède* qui a toutes les formes d'un *lion,* porte aussi *deux carquois en sautoir* sur son épaule et tient de la main gauche un *arc* et *deux flèches,* en faisant de la main droite un geste pareil. Enfin, sur le *cylindre* de Berlin, le même dieu, dans le même costume et dans la même attitude, avec la *tiare* sur la tête, les *deux carquois en sautoir* sur

[1] Voy. p. 46, 3), 4).

[2] Herder's *die Vorwelt,* n. 1, de l'édit. donnée par J. Müller.

[3] *Sandon und Sardanapal,* p. 28, 13).

[4] Voy. planche IV, n. 16.

[5] Même planche, n. 17.

l'épaule, faisant de la main gauche levée un geste significatif, et tenant de la main droite une *couronne,* est monté sur un *quadrupède cornu* [1]. Il serait difficile qu'une représentation si semblable à celle des médailles de *Tarse,* sauf les différences qui tiennent au style et au costume observés dans toute leur originalité sur les monuments babyloniens, n'eût pas rapport au même personnage, quand nous savons, avec toute certitude, que ce personnage est l'*Hercule asiatique,* figuré d'après un modèle asiatique, et que nous connaissons les rapports historiques qui existaient entre *Tarse* et l'ancien empire d'Assyrie. Ce sont ces rapports qu'il devient nécessaire d'exposer; mais, auparavant, j'ai besoin d'établir, par des documents originaux, l'existence à *Tarse* du culte de l'*Hercule phénicien Di-Sandan,* le même que le *Sandan babylonien,* afin de montrer quel étonnant accord règne entre toutes ces traditions et à quel point elles se trouvent justifiées par les monuments.

Dans la description si curieuse et si instructive des provinces de l'Orient que nous a laissée Ammien Marcellin, au XIVe livre de son *Histoire* [2], il rapporte la tradition qui attri-

[1] En face de *Sandan,* l'*Hercule assyrien,* et tourné de son côté, se montre *Bêl,* le Dieu suprême, *debout, dans le même costume,* avec un *astre* au-dessus de sa *tiare,* et une *couronne* dans sa main droite. Entre les deux grands dieux, est un *prêtre debout,* en attitude d'adoration, tourné vers *Sandan.* Le champ du *cylindre* est rempli de symboles hiératiques, parmi lesquels se distingue, près de la figure de *Bêl,* l'emblème de la *Triade divine,* consistant en un *buste de Personnage,* terminé par un *plumage d'oiseau* et placé dans un *cercle ailé.* Les *sept globules* et l'*astre à sept rayons,* rangés derrière la tête de *Bêl,* indiquent le monde planétaire placé sous son empire. Les symboles gravés du côté de *Sandan,* le *triangle,* signe phallique, érigé, avec le *signe fourchu,* symbole du *dualisme,* au-dessus d'une base commune, près du *kteis,* ont rapport à la dualité de sexe et de puissance, qui est un des traits essentiels du mythe de *Sandan.*

[2] C. 8, t. II, p. 24, sqq. ed. Lips. 1808: *Hanc* (Tarsum) *condidisse Perseus memoratur, Jovis filius et Danaës, vel certe ex Æchio* (lis. Æthiopia) *profectus* Sandan *quidam nomine, vir opulentus et nobilis.* La

buait la fondation de *Tarse,* métropole de la Cilicie, à *Persée* ou à *Sandan*, personnage parti de l'*Éthiopie*. Arrêtons-nous sur cette notion précieuse, qui nous procure à la fois le nom du chef de la colonie qui fonda la ville de *Tarse,* et le point de départ de cette colonie. Remarquons d'abord, dans le nom de *Sandan,* le même nom qui nous est connu pour celui de l'*Hercule assyrien* et *phénicien,* et que nous ne devons pas être supris de trouver commun à deux peuples de la même famille, où le même fonds de croyances religieuses avait bien pu se produire sous une expression semblable. Que le *Sandan* désigné dans la tradition d'Ammien Marcellin soit le même qu'*Hercule,* c'est ce qui résulte en effet du témoignage de Dion Chrysostome, dans son *Premier Discours aux habitants de Tarse,* où cet orateur parle à plusieurs reprises de leurs origines, qui remontaient à *Persée* et à *Hercule*[1]; et que cet *Hercule-Sandan* appartînt à la Phénicie, c'est ce qui se déduit encore du point de départ assigné par Ammien Marcellin à la colonie dont il était le chef, c'est-à-dire l'*Éthiopie*. Sans entrer ici dans une discussion qui m'écarterait trop de mon sujet, sur la partie de l'ancien monde qui reçut, à diverses époques, ce nom d'*Éthiopie,* je me contenterai d'observer que, dans certaines traditions mythologiques, le royaume de Céphée, où se passèrent l'aventure de

leçon *ex Æchio* a beaucoup embarrassé les critiques. Ott. Müller, *Sandon, etc.* p. 24, 5), semble n'avoir tenu aucun compte de la correction *ex Æthiopia,* qui est pourtant certaine. M. Movers, *die Phœnicier,* I, 459, conjecture qu'en guise d'un nom *de lieu,* il faudrait lire un nom *d'homme,* et il propose de lire Εὐήχιος, le premier roi assyrien, dans la liste du Syncelle, p. 149 et 169. Mais la phrase d'Ammien Marcellin, *profectus ex,* ne comporte absolument qu'*un nom de lieu*. Cette conjecture du savant auteur des Phéniciens n'est donc pas heureuse, et il faut s'en tenir à la correction *Æthiopia,* qui offre toutes les conditions de la probabilité.

[1] Dion Chrys. *Or.* XXXIII, t. II, p. 1-2 : Περί τε Περσέως καὶ Ἡρακλέους. . . καὶ ὡς ἐσὲ Ἕλληνες καὶ Ἀργεῖοι καὶ ἔτι ΒΕΛΤΊΟΥΣ, καὶ ἈΡΧΗΓΟΫΣ ἔχετε Ἥρωας καὶ Ἡμιθέους; cf. *ibid.* p. 23 : Ὁ ἈΡΧΗΓῸΣ ὑμῶν Ἡρακλῆς.

Persée et la délivrance d'Andromède, était situé dans l'*Éthiopie*[1]; et nous savons d'autre part[2] que le lieu de la délivrance d'Andromède était *Joppé;* ce qui revient à l'opinion des géographes[3], qui plaçaient les états de Céphée dans cette partie de la Syrie ou de la Palestine dont *Joppé* et *Ascalon* étaient les villes principales[4]. C'est cette *Éthiopie,* qui était nommée Ἀερία, aussi bien que les îles de *Chypre* et de *Crète*, de *Samothrace,* de *Sicile,* de *Thasos*[5], tous lieux occupés par des colonies phéniciennes[6]. C'est cette même *Éthiopie* qu'avait en vue

[1] Euripid. *apud* Eratosth. *Cataster.* c. XV; Apollodor. II, 4, 3; Agatharchid. *apud* Phot. p. 442, ed. Bekker; Schol. Lycophron. *ad* v. 834; Hygin. *Poët. astron.* II, 9; Nonn. *Dionys.* II, 682; voy. mon *Hist. des Colon. gr.* t. II, p. 115.

[2] Plin. V, 14, 13; P. Mela, I, 11; Schol. Lycophr. *ad* v. 836.

[3] Strabon. XVI, 759; Stephan. Byz. *v.* Ἰόππη; cf. Conon. *Narrat.* XL.

[4] Je ferai remarquer en outre que, dans l'extraction de Céphée, fils de *Bélus*, et dans le nom de *Bélus* donné au fleuve voisin de *Ptolémaïs*, tout nous reporte à cette partie de la Syrie maritime, vouée au culte du *Bélus assyrien*, le même que le *Baal phénicien.*

[5] Hesych. *v.* Ἀερία; cf. *v.* Αἰθιοπία· ἡ Σαμοθράκη; Stephan. Byz. *v.* Ἀερία et *v.* Θάσος. Dans un petit poëme d'Ausone, *Cupido cruci affixus, v.* 28, la *Crète* est désignée par l'épithète *aeriæ*, restée sans explication de la part des commentateurs :

Tota quoque aeriæ Minoia fabula Cretæ.

Cette épithète se rapporte évidemment aux origines phéniciennes de la *Crète.*

[6] *Lesbos*, une des îles occupées par les Phéniciens, porta aussi, avec le nom d'Ἀερία, celui d'Αἰθιοπία, Diodor. Sic. III, 56; Plin. V, 31; ce qui est un double témoignage de cette origine phénicienne. La tradition mythologique rapportait cette occupation phénicienne de *Lesbos* à la conquête de cette île par Myrine, reine des Amazones de Libye; et le culte de Jupiter-Ammon, attesté par les médailles de *Lesbos*, semble venir à l'appui de cette tradition. D'un autre côté, le culte de *Phalès* à *Lesbos* est certainement de nature et d'origine phéniciennes. Mais ce qui porte, surtout dans les traditions lesbiennes, le caractère phénicien, c'est le mythe de *Makar*, dont les principaux traits, esquissés par Diodore de Sicile, V, 57, 81, 82; cf. Athen. III, p. 105; P. Mel. II, 7; Clem. Al. *Protr.* p. 27; Arnob. *adv. Gent.* IV, p. 160, indiquent un *Saturne phénicien*, et qui, par lui et par ses fils, communiqua le nom de *Makaria* ou d'*île des Makares*, aux îles de *Lesbos*, de *Chios*, de *Samos*, de *Cos*, de *Rhodes*, de *Chypre* et de *Crète*, toutes îles phéniciennes, la plupart nommées aussi *Æthiopia*, nouveau rapprochement omis par M. Movers, qui, d'ailleurs, a reconnu l'origine phénicienne de ce nom de *Makar*, en rapport avec le culte de l'*Hercule libyen*, *die Phœnicier*, I, 420, ff.; voy. plus haut, p. 157-159.

Hérodote, dans ce passage de son histoire[1] où il dit qu'une partie de la population de *Chypre* était originaire de la *Phénicie,* l'autre de l'*Éthiopie;* car nous savons, par le témoignage du même Hérodote[2], que la colonie qui fonda *Paphos* venait précisément d'*Ascalon,* ville de l'*Éthiopie,* tandis que celle qui porta à *Amathonte* le culte d'*Hercule*, nommé dans cette ville Μάλικα (*Melkarth*), avait dû partir de la *Phénicie* proprement dite, et, suivant toute apparence, de *Tyr*[3]. C'est enfin cette *Éthiopie* que connaissait Homère, d'après la situation qu'il lui assigne, dans le récit des voyages de Ménélas, au voisinage des *Sidoniens* et des *Érembes*[4]. Ainsi donc, tous les témoignages s'accordent pour nous désigner le pays dont *Ascalon* était la capitale, comme celui d'où partit la colonie phénicienne qui fonda *Tarse,* et qui avait pour chefs, Ἀρχηγοί, dans la tradition d'Ammien Marcellin, *Persée* et *Sandan;* dans celle de Dion Chrysostome, *Persée* et *Hercule* : d'où résulte bien positive-

[1] Herodot. VII, 90.

[2] *Idem,* I, 105.

[3] Le royaume de l'*Éthiopien Memnon* se retrouve aussi en Phénicie, d'après les traditions de *Memnoninus* rapportées dans cette région par divers auteurs, Plin. XXXVI, 65; Joseph. *Bell. Jud.* II, 10, 2; et d'après celles de la *sépulture de Memnon,* établie près de *Paltos* en Phénicie, Dict. Cret. *de Bell. Troj.* VI, 10. Cf. Strabon. XV, 3, p. 317, ed. Lips.

[4] Homer. *Odyss.* IV, 84 : Αἰθίοπας δ' ἱκόμην καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβούς. Sous ce dernier nom, il faut entendre les *Ariméens* ou *Araméens*, c'est-à-dire les peuples de la Syrie, ainsi que le pensait Fréret, dans son *Mémoire sur les Connaissances géographiques des Anciens*, mémoire encore inédit, dont je possède le manuscrit autographe, et dont je transcris ici le passage qui a rapport à cette *Éthiopie* homérique, p. 61 : « Au midi du pays des *Sidoniens* et des *Araméens,* les fables grecques plaçaient celui des *Éthiopiens,* le royaume de Céphée et la patrie d'Andromède. C'était aux environs de la ville de Joppé que l'on prétendait voir encore des marques du combat de Persée contre le monstre auquel cette princesse avait été exposée. C'est là sans doute qu'il faut chercher les *Éthiopiens* dont parle Homère; car ce poëte joint les *Éthiopiens* aux *Sidoniens* et aux *Araméens.* On a vu, dans l'article précédent, jusqu'où l'aveugle admiration des grammairiens pour ce poëte les avait portés au sujet des Éthiopiens. » M. Letronne reconnaît aussi que l'*Éthiopie* était la partie méridionale de la Phénicie, la contrée où était située *Joppé;* la *Statue vocale de Memnon*, p. 67.

ment l'identité d'*Hercule* et de *Sandan,* comme chef d'une colonie phénicienne, et conséquemment comme dieu phénicien.

Une nouvelle preuve à l'appui de cette déduction, que je crois certaine, nous est acquise par un passage d'un écrivain ecclésiastique, Basile de Séleucie, cité par Valois, dans sa *note* sur Ammien Marcellin, passage ainsi conçu : Καὶ γὰρ ἐκ μιᾶς πόλεως ὥρμηντο τῆς Δαμαλίδος τε καὶ ΣΆΝΔΑ τοῦ Ἡρακλέους τοῦ Ἀμφιτρύωνος. Valois, qui s'est contenté de rapporter cette phrase pour en tirer la notion que *Tarse* avait été fondée par *Sanda,* fils d'Hercule, et pour compléter ainsi le témoignage d'Ammien Marcellin, ne semble pas s'être aperçu qu'il manque dans l'auteur grec un mot essentiel, le nom de *Persée*[1], qu'il faut rétablir devant la particule τε, et qui est nécessaire, non-seulement pour l'exactitude historique, mais encore pour la correction grammaticale, avec ὥρμηντο; en sorte que la phrase, en y corrigeant aussi le nom de Σάνδα en Σάνδαν, doit être lue ainsi : Ἐκ μιᾶς πόλεως ὥρμηντο Περσεύς τε καὶ Σάνδαν, κ. τ. λ.[2] Le savant critique n'a pas relevé non plus l'étrange méprise commise par l'écrivain ecclésiastique, qui fait de l'*Hercule phénicien Sandan* un fils de *l'Hercule thébain :* confondant ainsi deux systèmes de mythologie si différents et si étrangers l'un à l'autre. Mais ce qu'il y a de plus important dans le

[1] Il s'est conservé, sur les médailles de *Ptolémaïs* de Galilée, des traces du séjour de *Persée* dans cette région de la Phénicie, qui viennent à l'appui de cette tradition. *Persée debout,* ou *marchant* avec la *tête de Méduse,* qu'il tient d'une main, et la *harpé* qu'il porte de l'autre, forme le type des médailles en question, Sestini, *nuov. Letter. numism.* t. IX, p. 99, n. 9 et 10; et ce type ne peut être expliqué, comme il l'a été par cet antiquaire et par M. Cavedoni, *Spicileg. numism.* p. 280, que d'après la tradition mythologique qui place aux environs de *Ptolémaïs* l'aventure de la délivrance d'Andromède.

[2] Il est clair, d'ailleurs, qu'il y avait, dans la pensée de l'auteur, la mention de *deux* chefs de colonie, d'après l'antithèse de ἐκ μιᾶς πόλεως, qui ne s'expliquerait pas sans cela.

passage de Basile de Séleucie n'a pas même été remarqué par Valois, je ne dirai pas parce qu'il s'y trouvait un mot difficile à expliquer, attendu que c'est une supposition qui n'est ni possible ni permise à l'égard d'un homme tel que Valois; c'est cette notion si curieuse et si neuve de la *ville* d'où étaient partis les deux fondateurs de *Tarse*, et qui se trouve ainsi désignée : Τῆς πόλεως τῆς Δαμαλίδος. Or, quelle peut être cette *ville de la Vache*, si ce n'est *Ascalon*, la ville où florissait principalement le culte d'*Astarté*, dont l'image, en forme de *vache*, est désignée, dans le texte grec des *Septante*, par le mot Δαμαλίς? C'est effectivement par ce mot qu'est indiquée la *compagne de Baal* dans le *livre de Tobie*[1]; et tous les interprètes s'accordent à reconnaître la même image d'*Astarté* dans les deux *vaches d'or* que Jéroboam fit ériger à *Dan* et à *Bœthel*[2]. Un écrivain chrétien et syrien, tel que Basile de Séleucie, à qui la version des *Septante* devait être si familière, pouvait-il se servir, pour indiquer *Ascalon*, d'une expression plus propre que celle de *ville de la Vache?* Et, cette interprétation admise, est-il possible de trouver plus d'accord qu'il ne s'en rencontre dans les diverses traditions qui ont rapport à la fondation de *Tarse* par un *Hercule-Sandan*, dont le culte, sous ce nom, était commun aux Assyriens de *Ninive* et de *Babylone*, aux Phéniciens de *Tyr* et d'*Ascalon*[3]?

[1] *Tob.* I, 5 : Ἔθυον τῇ Βάαλ τῇ Δαμάλει. Voy. Münter, *Relig. der Karth.* p. 64, 8), et p. 68, 22).

[2] III *Reg.* XII, 28 : Δύο ΔΑΜΑΛΕΙΣ χρυσᾶς. Cf. *ibid.* 29. Sur la forme de *vache* donnée à l'Argienne *Io, Déesse-Lune*, à l'imitation de l'*Astarté* phénicienne, voyez mon *Choix de Peintures de Pompéi*, pl. XVII, p. 209-210.

[3] Je n'ai pas cru devoir m'arrêter à la version suivie par Dion Chrysostome, qui indique, pour point de départ de la colonie phénicienne, *Aradus*, au lieu d'*Ascalon*, *Orat.* XXXIII, t. II, p. 20 : Πότερον ὑμᾶς Ἀργείων ἀποίκους ὡς λέγετε, φήσει τις, ἢ μᾶλλον ἐκείνων Ἀραδίων, κ. τ. λ. En supposant que le texte de l'orateur n'ait subi ici aucune altération, je n'admets son témoignage qu'en ce qu'il confirme d'une manière générale le fait de la colonie phé-

Nous venons de trouver l'élément assyrien combiné avec l'élément phénicien dans les traditions relatives à la fondation de *Tarse*[1]; et cette combinaison, qui constitue un fait si neuf et si curieux pour l'histoire des religions asiatiques, résulte à la fois du nom même du dieu *Sandan*, commun aux deux peuples, de son image conforme au modèle de *Babylone*, et de son *bûcher* érigé à l'exemple de *Tyr :* car ce sont là des traits d'analogie, fondés sur l'observation des monuments et sur le témoignage des textes, dont l'importance et l'autorité sont trop sensibles pour ne pas frapper tous les esprits. Considéré en lui-même, dans la *grande pyra* qu'on lui érigeait à *Tarse,* le culte d'*Hercule Sandan* offre encore, avec la religion et l'histoire des Assyriens, d'autres rapports qui ne sont pas moins curieux à étudier. Mais, avant d'exposer ce point de la mythologie de *Sandan*, qui le rattache directement, d'une part à l'Assyrie, de l'autre à la Grèce, et qui devient ainsi l'un des traits les plus intéressants de notre archéologie comparée, on me permettra de consigner ici quelques observations qui me sont suggérées par la numismatique de *Tarse,* toute d'accord, dans son ensemble et dans ses détails, avec les tradi-

nicienne. L'existence d'*Aradus* est trop récente, et cette ville a joué un rôle trop peu considérable dans les anciennes traditions des Phéniciens, pour qu'on puisse lui attribuer, sans autre preuve, une colonie aussi importante que celle de *Tarse,* tandis que, s'il est au contraire un fait historique bien avéré, c'est que les Philistins d'*Ascalon* furent une des branches de la nation phénicienne, qui portèrent le plus loin leurs établissements de commerce et de religion

[1] Ott. Müller a soupçonné le rapport de l'*Hercule de Tarse* avec l'*Hercule Tyrien;* mais il ne s'y est point arrêté, son objet étant de prouver l'identité de *Sandan* et de *Sardanapal;* voyez ce qu'il dit à ce sujet, *Sandon, etc.* p. 28. En cela, il est permis de dire que ce grand critique a méconnu une partie de l'importance du sujet qu'il avait entrepris de traiter; car c'est surtout de cette combinaison de l'élément assyrien et de l'élément phénicien dans le culte de *Sandan à Tarse,* comme dans toute l'Asie Mineure, que résulte le plus haut degré de l'intérêt qui s'attache à ce culte mixte asiatique.

tions historiques qui tendent à attribuer à cette ville une origine assyro-phénicienne.

Et d'abord, il ne sera pas sans intérêt d'envisager, sous un même coup d'œil, les représentations diverses que nous offrent ces médailles de *Tarse*, de la *pyra* elle-même et de la figure qui s'y rapporte. Cette espèce de *bûcher* temporaire, certainement construit en bois, sans doute en bois de *cyprès*, arbre consacré au *Soleil*[1], s'élève presque toujours sur un *base carrée*, dont la hauteur varie à raison du module même de la médaille, et du champ plus ou moins exigu que le monument y occupe. Quelquefois, cependant, la *pyra* se montre directement posée sur le sol, en forme de *pyramide;* on la voit ainsi sur un petit bronze autonome du *Musée de Hunter*[2]; et c'est sans doute le même objet qui était figuré sur un médaillon de Marc-Aurèle, où il est décrit comme un *obélisque*, ou *autre édifice*, par Vaillant[3]. C'est pareillement un *obélisque* que Vaillant avait cru

[1] C'est une notion, constatée surtout par la numismatique, que le *cyprès* était l'arbre spécialement consacré au *Soleil* dans l'archéologie asiatique. Eckhel en avait déjà fait l'observation, à l'occasion du type des médailles de *Damas*, *D. N.* t. III, p. 532, et M. Avellino en a donné de nouvelles preuves dans sa dissertation, *il Mito di Ciparisso, etc.* (Napoli, 1841, in-4°), p. 21 et suiv. Parmi les exemples les plus décisifs qu'offre la numismatique de cet emploi symbolique du *cyprès*, je citerai surtout le *cyprès*, dans le temple du *Soleil*, type des médailles d'*Héliopolis* de *Cœlé-Syrie*, les *deux cyprès*, érigés dans le temple de *Carrhæ*, sur les médailles de cette ville; les deux mêmes arbres, accompagnant aussi l'*idole* en forme de *meta*, sur celles d'*Ælia Capitolina;* les *deux cyprès*, surmontés d'un *astre* et d'un *croissant*, de chaque côté du simulacre da la *Diane Pergæa*, sur celles de *Perga*. Rien n'est d'ailleurs plus connu que le marbre dédié à *Aglibolus* et *Malacbelus* (le *Soleil* et la *Lune*), avec une double inscription, grecque et palmyrénienne, et offrant un *cyprès* sculpté entre deux figures, Spon, *Miscellan.* p. 1, et l'autre marbre consacré SOLI SANCTISSIMO, avec une inscription bilingue, latine et palmyrénienne, où se voit une figure d'*Enfant* sortant des branches d'un *cyprès*, Spon, *ibid.* p. 3; *Mus. Capitolin.* t. IV, p. 373, sqq.

[2] *Mus. Hunter.* tab. 56, n. XXIV; c'est la médaille citée plus haut, p. 179, 3).

[3] Vaillant. *Numism. græc.* p. 57 : « Obeliscus, seu ædificium quoddam cinctum « cum fornice; adstant duæ figuræ, inter « quas idolum seu icuncula. »

voir sur un grand bronze d'Hérennius Étruscus[1]; et il est certain que les formes de *pyramide* et d'*obélisque* conviennent presque également à celle de la *pyra,* telle qu'elle est représentée sur le plus grand nombre de nos médailles. Le plus souvent, cette *pyramide* est tronquée à son faîte, où elle supporte un *aigle aux ailes éployées :* motif d'apothéose, qui était entré de bonne heure dans les habitudes de l'art grec[2], d'où il passa dans celles de l'art romain. La *base carrée* est ordinairement *décorée de guirlandes ;* quelquefois, de plusieurs ordres de bas-reliefs, dont il est malheureusement impossible de discerner le sujet. L'*animal* n'est pas toujours surmonté de la figure d'*Hercule ;* on le voit quelquefois *seul,* sur le devant du monument; ce qui a produit l'apparence d'*une pyramide sur laquelle est sculptée une panthère,* expressions tout à fait impropres dont se sert Mionnet[3], pour désigner cette particularité sur un médaillon de Trajan Dèce, de la collection d'Arigoni[4]. Habituellement, le monument se montre isolé dans le champ de la médaille; quelquefois, il est placé entre *deux autels allumés,* comme sur une médaille de petit bronze autonome, du cabinet San-Clemente[5]; et il y a là une allusion évidente à la nature du dieu, à qui ce monument était consacré. D'autres fois, la *pyra* est placée entre *deux figures,* qui soutiennent, chacune d'une main, une *grande bandelette* déployée au-dessus de son couronnement. Cette circonstance rare et curieuse est surtout rendue sensible sur un moyen bronze d'Hostilien, du même cabinet, où le motif en est expliqué par une inscription gravée au-dessous, ΕΠΙΝΙΚΙΑ[6].

[1] Vaillant, *Numism. græc.* p. 172. Ces deux médailles ont été décrites, d'après Vaillant, par Mionnet, *Description, etc.* t. III, p. 626, n. 433; p. 653, n. 597, sans rien rectifier à la description de Vaillant.

[2] C'est ce qui sera établi dans l'*Appendice B* de ce mémoire, et j'y renvoie d'avance mes lecteurs.

[3] *Supplément,* t. VII, p. 285, n. 524

[4] *Mus. Arigon.* t. IV, n. 58, tab. 17.

[5] *Mus. San-Clement.* t. I, p. 287.

[6] *Ibidem,* t. IV, p. 110, tab. XXXIII,

Cette inscription nous apprend, en effet, que la fête de la *pyra* était accompagnée à *Tarse*, et sans doute encore ailleurs, de la célébration de *jeux gymniques;* et les *deux figures* qui soutiennent ici une *bandelette* au-dessus du *monument d'Hercule*, sont conséquemment *deux Athlètes* proclamés *vainqueurs* dans ces jeux publics : car c'est à cette idée que répond la légende ΕΠΙΝΙΚΙΑ. Ainsi s'explique le type de plusieurs de ces médailles qui n'avait pas été compris par Vaillant, ni par Mionnet.

Ces deux numismatistes avaient vu là *deux personnages* debout, ou même *deux figures militaires;* ce qui n'exprimait qu'une idée vague ou une notion fausse. Une méprise plus grave encore est celle qui a été commise par le second de ces antiquaires, au sujet de deux de ces médailles, l'une, déjà citée plus haut, du *Musée Arigoni*[1], où il a cru voir la *voûte d'un petit édifice soutenu par deux Génies*, au lieu de la *grande bandelette soutenue par deux athlètes;* l'autre, qui lui a suggéré l'idée singulièrement bizarre d'une *pyramide, sur le haut de laquelle on croit voir un serpent dont les deux extrémités pendantes ont une tête.* Comme cette médaille, qui est un moyen bronze d'Otacilia, se trouve dans notre cabinet, il est facile de voir combien la description en est erronée; et nos lecteurs en jugeront d'après le dessin très-exact que j'en mets sous leurs yeux[2].

p. 368. J'observe ici que l'éditeur n'a pas su se rendre compte de la représentation qu'il avait sous les yeux; il y a vu une *meta* ou un *obélisque* surmonté d'un *aigle*, avec une figure de *Pallas armée* au milieu, et au-dessous un *quadrupède;* quoiqu'il soit facile de reconnaître, même dans le dessin qu'il donne, *Hercule-Sandan* en *tunique courte, debout sur un quadrupède.* Mais d'ailleurs on doit lui savoir gré d'avoir désigné comme *deux Athlètes vainqueurs* les deux figures debout de chaque côté du monument.

[1] *Mus. Arigon.* t. IV, n. 58, tab. 17. Voy. Mionnet, *Supplément*, t. VII, p. 285, n. 524.

[2] Voy. pl. IV, n. 11. Sur le dessin et sur la médaille, la *bandelette*, que l'éditeur du *Museo San-Clemente* appelle *laurea*, se distingue très-bien, ainsi que les deux petites figures qui la soutiennent; la *pyramide* s'élève sur une *base ornée;* et sur le devant

Nos idées sur la forme générale du monument se trouvant ainsi bien fixées par l'observation des médailles qui nous en ont conservé l'image, il nous devient possible de reconnaître le même monument, ou un monument analogue, en rapport avec le même culte, sur d'autres médailles où jusqu'ici aucun antiquaire ne l'avait remarqué. J'ai publié le premier, il y a déjà plusieurs années[1], un grand bronze de Macrin, frappé à *Byblos*, dont le revers offre une des représentations les plus curieuses qui se trouvent dans toute la numismatique impériale : c'est un ensemble d'édifices sacrés appartenant au culte de la *déesse de Byblos*, la *Baaltis* syrienne. Cet ensemble se compose du *temple* vu de côté, dans lequel brûle le *feu sacré* sur un *autel;* d'un *portique à colonnes*, auquel on parvient par un *escalier*, et d'un vaste *parvis*, flanqué à l'intérieur, sur trois de ses côtés, d'habitations de prêtres, au centre duquel s'élève une *pyramide*, au-dessus d'une *base carrée*, ornée d'*acrotères*. Sans m'arrêter à une description plus détaillée de ce type si important pour la connaissance de l'architecture des temples phéniciens dans leurs dispositions générales, je me borne à signaler ici la *pyramide* érigée au centre du *téménos*, où je reconnais, sous une forme à peu près semblable à celle de *Tarse*, la *pyra* d'*Adonis*, qui se célébrait en *Chypre*, comme nous l'avons vu[2], et qui devait avoir lieu aussi à *Byblos*, principal siége de ce culte éminemment syrien. C'est aussi un monument du même genre, mais produit sous une forme différente, qu'il faut reconnaître sur un médaillon de Claude le Gothique, frappé à *Sagalassus* de Pisidie et publié par Sestini[3]. On y voit,

de la *pyramide*, se voit pareillement la *figure du dieu debout sur un lion*, dont Mionnet n'a tenu aucun compte dans sa description.

[1] Voy. mes *Monum. inédits*, *Odysséide*, vign. 14, p. 410. Cette médaille a été reproduite depuis par M. Lajard, *Recherches sur le culte de Vénus*, pl. xv, n. 3.

[2] Plus haut, p. 32, 1).

[3] *Nuov. Letter. numism.* t. VI, p. 75,

au revers de la tête impériale, une *construction* formée de *quatre pilastres*, sur l'entablement desquels s'élève une *pyramide* ornée de *festons*, et surmontée d'un *globe* et d'un *croissant*[1]; cette *pyramide* est placée entre deux *figures nues*, en attitude athlétique. Il est évident que c'est ici, comme à *Tarse*, une *pyra*, dont le *globe* et le *croissant* qui la couronnent caractérisent clairement l'objet, consacré à une divinité solaire. Cette *pyra* s'érigeait à l'occasion d'une fête, dont la célébration était aussi accompagnée de *jeux gymniques;* c'est à quoi se rapportent les *deux figures nues*, qui ne peuvent être que celles d'*Athlètes vainqueurs*. La *pyramide* repose ici sur ce que l'on appelait un *Pteron*[2], formé de *quatre pilastres*, au lieu de s'élever sur une *base carrée:* c'est une disposition architectonique dont nous trouvons un autre exemple sur une médaille de *Nicée* de Bithynie, ville qui se vantait d'avoir *Hercule* pour *fondateur*, ΚΤΙϹΤΗϹ, et qui devait célébrer son culte par une fête analogue. Tout s'accorde donc pour expliquer le type de la médaille de *Sagalassus* d'après cette donnée; et l'on ne trouvera rien d'étonnant à ce que le culte d'*Hercule-Sandan* ait été célébré à *Sagalassus* sous la même forme qu'à *Tarse*, en songeant aux relations de toute espèce qui durent exister entre deux villes, l'une, ΠΡΩΤΗ ΠΙΣΙΔΩΝ, l'autre, ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ ΚΙΛΙΚΙΑΣ; surtout en se rappelant que le culte de l'*Hercule phénicien* avait été, dès une très-ancienne époque, communiqué aux Pamphyliens, chez lesquels il se produisait aussi sous la même forme d'une *pyra;* nouveau rap-

n. 2, tav. II, n. 2. Voy. Mionnet, *Supplément*, t. VII, p. 128, n. 181.

[1] Mionnet a vu dans cette construction ou portique un *temple tétrastyle;* en quoi il n'a fait que suivre la fausse désignation de Sestini. Mais il y a ajouté une erreur de son propre fait, en disant que la *pyramide est sur le fronton* de ce temple: d'abord, il n'y a pas de *fronton;* et puis, comment faire tenir une *pyramide sur un fronton?*

[2] Plin. XXXVI, 5, 9.

port qui vient à l'appui de l'existence du monument de *Tarse* et de *Sagalassus*.

Nous retrouvons sur les médailles de *Tarse* un autre indice bien curieux également du culte de l'*Hercule phénicien*, indice qui se rapporte aussi sans nul doute à la célébration de la *pyra*. On sait, par divers témoignages classiques, qu'il était d'usage de jeter sur ce *bûcher sacré*, pour y être consumés avec une foule d'objets précieux, des *animaux vivants*, et surtout des *oiseaux*. Lucien le dit en termes exprès, dans sa description de la *grande pyra* d'*Hiérapolis*[1]. C'est ce qu'affirme pareillement Pausanias, au sujet de la *pyra* qui se célébrait, en l'honneur de *Diane*, à *Patres*, en Achaïe, avec des circonstances qui décèlent toutes un culte primitivement asiatique[2]. J'ai déjà eu l'occasion de rappeler une particularité semblable qui nous est connue pour le *bûcher d'Adonis*, où l'on jetait des *colombes*[3], oiseau dont le rapport avec la *Vénus de Chypre* n'a pas besoin d'être établi, tant il est notoire et familier à quiconque est tant soit peu versé dans l'étude de l'antiquité. D'après ces exemples, je me crois suffisamment fondé à supposer qu'on jetait aussi des *oiseaux* sur le *bûcher d'Hercule*, à *Tarse*, et je présume de plus que l'*oiseau* dont on faisait choix pour cette circonstance, était la *caille*, oiseau qui joue un rôle considérable dans le mythe de l'*Hercule phénicien* et de toute cette famille de divinités syriennes, et qui dut être spécialement consacré à cet *Hercule*. Nous savons en effet que, dans son expédition en Libye, *Hercule*, mortellement blessé par *Typhon*, fut rappelé à la vie par l'odeur d'une *caille* que lui fit respirer Iolas[4]. D'un autre

[1] Lucian. *de D. Syr.* § 49, t. IX, p. 126. Bip.: Κτήνεα ζωὰ ἐκ τῶν δενδρέων ἀπαρτέουσι, ἐν δὲ καὶ ὌΡΝΙΘΕΣ καὶ εἵματα, κ. τ. λ.

[2] Pausan. VII, 18, 7: Ἐσϐάλλουσι γὰρ ζῶντας ἐς τὸν βωμὸν ὌΡΝΙΘΆΣ τε τοὺς ἐδωδίμους, κ. τ. λ. Je reviendrai plus bas sur cette particularité.

[3] Voy. plus haut, p. 32, 1).

[4] Eudox. *apud* Athen. IX, p. 392, D,

côté, nous apprenons, par le témoignage des mythographes, qu'*Astéria*, mère de l'*Hercule tyrien*, s'était transformée en *caille* pour échapper à l'amour de Jupiter, et qu'après s'être précipitée dans la mer, elle y fut changée en une île flottante[1], nommée de son nom *Astéria*, puis *Ortygia*, en souvenir de sa métamorphose en *caille*; puis, enfin, *Délos*[2]; et, quand on rapproche ce mythe grec de la légende phénicienne d'*Astronomé*, la même qu'*Astarté*, enlevée de l'île *Astéria* par *Aphros*, fils de Saturne, dont elle a *Aphrodite*[3], et qu'on y rattache le fait historiquement avéré de l'occupation de *Délos* par les Phéniciens[4], où nous retrouvons la même circonstance de *rochers*

E (t. III, p. 449); voy. plus haut, p. 27, 1). Au lieu de la *caille*, ὄρτυξ, Jablonski, *Pantheon*, p. 197, et *ad Tab. Isiac*, p. 233, avait voulu voir ici la *gazelle*, ὄρυξ, et Dupuis, *Orig. des Cult.* II, 350, admettant cette correction, entendait par ὄρυξ la *chèvre Amalthée*. Aucun de ces savants n'avait réfléchi que le texte d'Eudoxe est rapporté dans le chapitre d'Athénée qui traite des *cailles*, et qu'Eustathe, qui copie cette citation, *ad Odyss.* XI, 601, p. 460, Bas., avait lu ὄρτυγα dans son exemplaire d'Athénée. Aussi M. Creuzer rejette-t-il cette prétendue correction, en maintenant la leçon ὄρτυγα, qu'il justifie par un mythe concernant une maladie épileptique d'Hercule, Aristot. *Problem.* § XXX, init., guérie au moyen d'un médicament fourni par la *caille*, Galen. c. 155; voy. *Symbolik, etc.* t. I, p. 100, 3e édit. Le fait que les Phéniciens sacrifiaient des *cailles* à leur *Hercule*, fait admis aussi par le savant auteur de la *Symbolique* sur la foi d'Eudoxe, suffit d'ailleurs pour rendre compte de l'importance que ce peuple attachait à l'oiseau en question. Cette importance s'explique aussi par l'utilité de cet oiseau, qui, dans la tradition biblique, servit presque seul à la nourriture du peuple d'Israël en Égypte, et qui, en s'abattant par troupes nombreuses sur les côtes sablonneuses de la Libye, fut de tout temps d'une si grande ressource pour les habitants de ce pays; voy. Sonnini, *Voyages*, t. II, p. 414; Fr. L. v. Stolberg, *Relig. Geschicht.* II, 143, ff; Rosenmüller, *alt. und neues Morgenland*, II, 247, ff. Voy. aussi Bochart, *Hierozoicon*, II, 1, 15.

[1] Remarquez encore cette particularité d'*île flottante* qui se retrouve dans la légende des *roches ambrosiennes* de *Tyr*, et sans doute aussi dans celle des *deux îles* de *Gadir*, liées l'une et l'autre au mythe de l'*Hercule tyrien*; voy. plus haut, p. 172, 1).

[2] Apollodor. I, 4, 1; Hygin. *Fab.* LIII; Serv. *ad Æn.* III, 73; Mythogr. Vatic. I, 37; Lactant. *ad* Stat. *Theb.* IV, 796.

[3] *Chronic. Pasch.* t. I, p. 66; Cedren. t. I, p. 28. Voy. Movers, *die Phœnicier*, I, 637.

[4] Bochart, *Canaan*, I, 14, p. 406.

*flottants*, comme à *Tyr*, avec le nom d'*Astéria* commun à *Tyr* et à *Délos*, il est impossible de ne pas reconnaître, dans cet ensemble de traditions mythologiques, une empreinte profondément phénicienne. Cette métamorphose en *caille* se retrouve encore dans le mythe de *Latone*, qui prit cette forme, au témoignage de Tatien [1], pour se dérober à la poursuite de Jupiter; et l'on a vainement cherché à jeter des doutes sur ce témoignage d'un écrivain ecclésiastique, puisqu'il est avéré, par le Scholiaste de Pindare, que *Jupiter se changea lui-même en caille pour jouir de Latone* [2] : ce qui vient positivement à l'appui de l'assertion de Tatien. En vertu de ces légendes, dont l'origine orientale ne saurait être douteuse, la *caille* était un oiseau consacré à *Diane* et à *Latone* [3]; il devait l'être aussi à *Hercule*, précisément à l'*Hercule tyrien* et *libyen*, à cause de la tradition que j'ai rapportée en premier lieu, peut-être aussi à cause du caractère belliqueux de cet oiseau, qui donna lieu à ces *combats de cailles*, presque aussi familiers que *ceux* de *coqs* à l'antiquité grecque [4]; et cette induction est justifiée par le témoignage exprès d'Eudoxe, qui, dans un passage rapporté plus haut [5], déclare que la *caille* était un *oiseau consacré à l'Hercule phénicien* [6].

[1] Tatian. *ad Græc.* § XVI, p. 39, ed. Oxon.

[2] Schol. Pindar. *Pyth. argum.* p. 297, ed. Boeckh. : Ἧι ὁ Ζεὺς ἐμίγη ὌΡΤΥΓΙ εἰκασθείς.

[3] Voy. les témoignages classiques recueillis à ce sujet par M. Rathgeber, *Bullet. dell' Instit. archeol.* 1837, p. 204, qui s'est pourtant trompé en voyant une *caille* sur les monnaies de *Leucade*.

[4] Lucian. *de Gymnas.* § 37; Ælian. *H. V.* II, 28; Pollux, IX, 102 et 108. Consult. Boeckh et Dissen, *ad* Pindar. *Ol.* XII, 13.

[5] Voy. plus haut, p. 32, 1), p. 201, 4).

[6] Cette tradition n'était pas restée étrangère aux Grecs ni aux Étrusques, et nous en avons la preuve par un vase peint, de la fabrique à figures noires de *Vulci*, représentant le groupe d'*Hercule* et du *Lion*, conçu d'une manière tout à fait conforme au modèle asiatique, avec un *arbre*, aux branches duquel sont suspendus la *chlamyde* et le *carquois* du héros, et où sont perchées *cinq cailles*, *cabinet Durand*, n° 27. Faute de s'être rappelé le rapport de la *caille* et d'*Hercule*, le savant auteur a vu

Ce témoignage sert à nous rendre compte d'une particularité que nous offrent les médailles de *Tarse*, et qui ne peut manquer d'être en rapport avec la légende de l'*Hercule phénicien*, fondateur de *Tarse*; c'est le mot ΟΡΤΥΓΟΘΗΡΑ, qui se lit sur une de ces médailles, depuis longtemps connue et publiée par Pellerin [1]. Le savant numismatiste crut que cette légende désignait la colline où était assise la *Femme*, qui forme le type de la médaille, et qui est la *ville* même de *Tarse* personnifiée, et non *Hécate*, comme le pensait un autre antiquaire. Mais cette conjecture ne paraît pas avoir satisfait Eckhel [2]. M. le duc de Luynes, en rappelant de nouveau sur cette médaille curieuse l'attention des antiquaires [3], eut le mérite d'y signaler le rapport de la *caille* avec l'*Hercule tyrien* [4], au moyen de la légende d'*Hercule ressuscité par l'odeur d'une caille*, et il crut pouvoir tirer de cette tradition rapprochée de la légende d'*Astéria*, métamorphosée en *caille* et devenue épouse de Persée et mère d'Hécate [5], la conclusion que les habitants de *Tarse*, qui comprenaient dans le même culte, à titre de *héros fondateurs*, Ἀρχηγοί, *Hercule* et *Persée*, avaient institué une fête nommée la *chasse aux cailles*, ΟΡΤΥΓΟΘΗΡΑ, dont la médaille en question était un des monuments numismatiques. Depuis que M. le duc de

ici une allusion au lieu du combat, *Ortygia*, ou à la *lune*, mère du *lion*; deux suppositions que je juge également inadmissibles, bien qu'elles aient obtenu l'assentiment de M. Lebas, *Monum. figur. de la Morée*, p. 188, 391).

[1] *Méd. de Peupl.* II, pl. LXXIV, 34, p. 175. Il existait, dans le *Musée Theupoli*, une médaille semblable, dont il n'y avait de visible que la fin du mot : .....ΓΟΘΗΡΑ. C'est Pellerin lui-même qui en a fait l'observation.

[2] Eckhel, *D. N.* t. III, p. 72.

[3] *Étud. numism. sur le culte d'Hécate*, p. 100-101.

[4] Le savant numismatiste croit découvrir le même rapport sur une médaille incertaine de la Cilicie, publiée par Mionnet, pl. LVIII, n. 8; cf. *Description*, t. III, p. 664, n. 655, où il a vu une *caille* (et non un *épervier*), au revers d'une *vache debout*; mais j'avoue que je ne suis pas frappé de ce rapport, qui aurait encore besoin d'être appuyé de nouveaux éclaircissements.

[5] Mus. *apud* Schol. Apoll. Rh. III, 1034.

Luynes a publié cette ingénieuse conjecture, la science s'est enrichie d'une autre de ces médailles, qui offre la même légende, ΟΡΤΥΓΟΘΗΡΑ, avec le même type, mais avec un nom de magistrat différent [1]; et je pense, comme le savant antiquaire, que la fête indiquée par cette inscription était en rapport avec *Hercule;* mais je trouve, de plus que M. le duc de Luynes, un fondement historique pour ce rapport, dans la *pyra* qui se célébrait à *Tarse* en l'honneur de l'*Hercule tyrien,* et dans la circonstance qu'on devait jeter des *cailles* dans ce *bûcher d'Hercule,* comme on jetait des *colombes* dans *celui d'Adonis.* La fête ΟΡΤΥΓΟΘΗΡΑ était donc liée dans une pensée commune avec celle de la *pyra;* elle en devait être le prélude; et c'est ainsi que le mythe de l'*Hercule tyrien,* à *Tarse,* s'éclaircit et se complète à l'aide des indices numismatiques, qui se trouvent si bien d'accord avec les données mythologiques.

§ 13. Nous devons maintenant suivre dans l'Asie Mineure, toujours, autant qu'il nous sera possible, à l'aide des mêmes indices, le fil des mêmes rapprochements, qui nous conduira, si je ne me trompe, à des résultats de plus en plus importants pour la connaissance des religions anciennes, et de plus en plus propres à nous persuader que c'est bien de la source que nous avons indiquée que dérivent en effet les traditions grecques relatives au mythe d'Hercule. Ce fil, à la vérité, n'est presque entièrement tissu que de noms propres, seuls débris de toute une histoire primitive. Mais ces noms ont une forme si particulière et une portée si grande, qu'ils tiennent, jusqu'à un certain point, lieu des faits dont ils sont l'expression la plus haute; et nulle part peut-être dans le domaine de l'antiquité, des noms propres isolés de presque

[1] Cette médaille est décrite par Mionnet, *Supplément,* t. VII, p. 258, n. 400.

toute notion historique, ne jettent sur la marche des peuples et sur la transmission des idées une lumière plus sûre et plus vive.

C'est à *Sardes,* ville capitale de la Lydie, où régna dans une haute antiquité une dynastie issue d'*Hercule,* que nous allons trouver, dans cet *Hercule* même, une nouvelle expression plus ou moins hellénisée du *Sandan* de *Ninive* et de *Babylone,* de *Tyr* et d'*Ascalon,* déjà portée à *Tarse* de Cilicie, à *Sagalassus* de Pisidie, en Cilicie, en Pamphylie et jusqu'en Cappadoce. On connaît, par le témoignage d'Hérodote[1], cette succession de rois de *Sardes,* toute remplie de noms assyriens, et dont la durée, fixée d'après des données chronologiques admises encore en dernier lieu par Ott. Müller[2], de l'an 1223 à l'an 718 avant notre ère, s'accorde avec les calculs de Bérose sur l'époque du grand empire d'Assyrie, de l'an 1273 à l'an 747. Le fait de cette dynastie assyrienne à *Sardes* n'est contesté par aucun des habiles critiques de notre âge[3]; et la conséquence naturelle de cet établissement au centre de l'Asie Mineure d'un rameau détaché de l'empire de *Ninive,* fut certainement l'introduction de croyances et de rites, qui ne peuvent se rapporter qu'à cette source orientale et qu'à cette époque historique. J'insiste d'autant plus sur cette observation que, jusqu'ici, on ne paraît pas avoir tenu compte, dans les études archéologiques, d'un fait aussi important que celui de l'existence à *Sardes* d'une

[1] Herodot. I, 7. M. Movers est d'avis que l'historien grec ne soupçonnait rien du rapport que cette généalogie de rois assyriens établissait entre le royaume de Lydie et l'empire de *Ninive;* voy. *die Phœnicier,* I, 475; mais c'est peut-être faire trop peu de cas de l'intelligence d'Hérodote, en présumant trop de la sienne.

[2] *Sandon und Sardanapal,* p. 38, 24).

[3] Je dois maintenant ajouter à ces savants M. Movers, qui s'est attaché à recueillir les traces d'une influence assyrienne dans l'Asie Mineure, due à cet établissement d'une dynastie assyrienne à *Sardes*, et aux conquêtes de Ninus, *die Phœnicier,* I, 73-74.

dynastie assyrienne, dans le cours de la période qui s'étend du XIII^e au VII^e siècle avant notre ère; et il suffit, pour apprécier les graves et nombreuses conséquences qui dérivent d'un pareil fait, de songer que cette monarchie lydienne, au temps où elle appartenait à des princes de race assyrienne, embrassait une grande partie de l'Asie Mineure; qu'elle comprenait la Phrygie, au moins jusqu'à l'*Halys*, dans ses limites; qu'elle touchait, enfin, à l'Italie par l'émigration tyrrhénienne, effectuée durant cette période, et qu'ainsi tous les éléments d'une civilisation assyrienne qui s'observent dans les antiquités de l'Asie Mineure, et qui ressortent de jour en jour plus sensibles et plus nombreux de l'étude comparée des monuments asiatiques, grecs et étrusques, peuvent s'expliquer tous de la manière la plus heureuse et la plus plausible par cette cause unique et féconde. Mais, pour ne pas nous jeter incidemment dans une question si vaste, et pour revenir à ce qui fait l'objet de notre discussion actuelle, le trait le plus important de cette tradition d'une dynastie assyrienne à *Sardes*, c'est sans doute qu'elle reconnaissait pour chef de la dynastie dont il s'agit *Hercule*, conséquemment l'*Hercule assyrien;* et nous savons, d'autre part, par le témoignage d'un écrivain né en Lydie, J. Laurent de *Philadelphie*, que l'*Hercule lydien* s'appelait proprement *Sandôn*[1]: Ταύτῃ καὶ ΣΆΝΔΩΝ Ἡρακλῆς ἀνηνέχθη. Voilà donc encore une fois le même nom assyro-phénicien qui reparaît dans les traditions lydiennes, pour le même dieu que nous connaissons déjà à *Tarse*, où nous avons trouvé son culte dérivé de la Phénicie, et son image conforme au modèle qui en existait à *Ninive;* et c'est là certainement un des rapports les plus lumineux en

[1] J. Lyd. *de Magistr. Roman.* III, 64, 268. Cf. Creuzer. *Symbolik*, I, 346, 101); Ott. Müller. *Sandon*, p. 24, 3). Voy. le passage entier de Lydus, rapporté plus bas, p. 233, 2).

même temps qu'un des plus authentiques qui se rencontrent dans toute l'antiquité. En présence d'un pareil fait, attesté par un écrivain du pays, il est impossible de n'être pas frappé d'un autre rapprochement qu'il nous fournit, c'est celui de la plante nommée *sandyx*, du suc de laquelle on exprimait une couleur de chair, *σαρκοειδὴς χρώς*, dont était teinte la robe, d'étoffe transparente, que la reine *Omphale* avait fait revêtir à *Hercule-Sandôn*, et que les femmes lydiennes adoptèrent à son exemple, en célébrant son culte licencieux. Il y a là, en effet, un rapport avec l'*Hercule tyrien, inventeur de la pourpre*, qui ne peut manquer de tenir au même ensemble de traditions, et qui établit un nouveau lien entre *Tyr* et *Sardes*, entre la métropole et la colonie, surtout quand on considère que les mots Σάνδυξ et Σανδαράχη, qui désignent diverses nuances de la pourpre, sont étrangers à la langue grecque et très-probablement dérivés de la même racine sémitique que le nom de *Sandan*[1].

D'autres indices tout aussi caractéristiques viennent à l'appui de cette tradition du culte de l'*Hercule assyro-phénicien Sandon* à *Sardes*, et généralement en Lydie. Le nom de *Sardis*, qui signifiait *l'année* dans la langue du pays[2], annonce une ville dévouée au culte du *dieu Soleil;* et il fallait bien que ce fût là, pour les Lydiens eux-mêmes, une notion consacrée, puis-

[1] Effectivement, *san*, *sani*, en hébreu, שָׁנִי, signifie *écarlate* et *couleur d'écarlate*, *coccus*, *coccineus*, Gesen. *Lexic. Hebr. h. v.* p. 1026, *B*; et la même acception se retrouve dans les noms de *Sanda*, *Sandastros*, *Sandalchin*, donnés à des pierres *de couleur rouge*, Movers, *die Phœnicier*, I, 489. En suivant cette étymologie, *san-dar* signifierait *celui qui porte la pourpre*, *ibid.* p. 490; mais ce n'est pourtant pas là que se trouve la véritable explication des mots *Sandan* et *Sardan*, au sujet desquels nous aurons occasion de donner plus bas quelques éclaircissements. Sur la plante Σάνδυξ, et la couleur qui en provenait, voy. Hesych. *v.* Σάνδυξ; Plin. *H. N.* XXXV, 6; Serv. *ad* Virg. *Ecl.* IV, 45; et consult. Salmas. *ad* Vopisc. *in Aurel.* c. XXIX, et *Exercit. Plin.* p. 1152.

[2] Xanthus *apud* Lyd. *de Mens.* III, 14, p. 112, ed. Roether.; cf. Creuzer, *Symbolik*, I, 346; II, 232; Cavedoni, *Spicileg. numism.* p. 224, 192).

qu'au témoignage de l'ancien historien national, Xanthus de Lydie, *Sardes* avait été appelée ainsi : Πρὸς τιμὴν Ἡλίου [1]. C'est aussi ce qui résulte de l'examen de la numismatique de *Sardes*. Presque toutes les médailles de cette ville ont rapport à des divinités d'ordre naturel et d'origine asiatique ; c'est la *Diane d'Éphèse,* c'est la *Junon de Samos,* cette dernière toujours représentée sous la forme la plus archaïque, certainement dérivée d'un type oriental ; c'est la *déesse de Paphos,* ΠΑΦΙΗ, avec son temple, fidèlement imité de celui de *Chypre* [2] ; c'est le *dieu Mên,* et surtout le *dieu Soleil,* tantôt *debout sur un quadrige,* la *tête radiée,* tantôt monté sur un *cheval* au galop et armé d'un *fouet,* qui forment les types les plus habituels de la monnaie de *Sardes,* avec des symboles tous puisés aussi dans le même ordre d'idées ; et il est impossible de ne pas attribuer une pleine confiance à un pareil accord des traditions et des monuments. Un indice encore plus direct, c'est l'emploi qui fut fait, sur la monnaie de *Sardes,* de la *tête de l'Hercule tyrien ;* particularité qui avait frappé Eckhel [3], sans que ce grand antiquaire ait pourtant soupçonné la raison d'un pareil emprunt fait à l'archéologie phénicienne, raison qui se trouve si naturellement dans la tradition du culte d'*Hercule-Sandan,* l'*Hercule de Tyr,* établi à *Sardes* dès une haute antiquité. Mais il y a plus : ce culte du *Sandan assyro-phénicien* se célébrait aussi à *Sardes,* comme à *Tyr* et à *Tarse,* par l'érection d'une *pyra ;* et c'est ce que nous apprend, à défaut d'un témoignage histo-

[1] Xanthus, *apud* Lyd. *de Mens.* III, 14, p. 212.

[2] Plusieurs de ces médailles de *Sardes,* avec la légende ΠΑΦΙΗ ΣΑΡΔΙΑΝΩΝ, et l'image d'un temple pareil à celui de *Paphos,* sont décrites par Mionnet, t. IV, p. 126, n. 714, et *Supplément,* t. VII, p. 422, n. 481, p. 429, n. 515, 517. Add. Vaillant. *Numism. gr.* p. 169. On en voit une, publiée par Sestini, *Mus. Hederv.* t. II, *Addenda,* tab. VIII, n. 3 ; voy. Eckhel, *D. N.* t. III, p. 113.

[3] Eckhel, *D. N.* t. III, p. 114 et 385 ; Mionnet, *Description,* t. IV, p. 122, n. 694.

rique, la numismatique même de *Sardes*, où nous voyons représenté ce *bûcher d'Hercule*, sans qu'il y ait encore été reconnu; car c'est bien cet édifice qui est figuré sur les médailles de Caracalla [1] et de Maximin [2], où il est désigné par Mionnet, tantôt comme un *édifice terminé en pyramide*, tantôt comme un *phare*, désignation qui répond bien en effet à la forme du *bûcher* [3], mais qui est pourtant bien étrange pour un monument de *Sardes*, ville située si avant dans les terres, où il ne put y avoir de *phare*, mais bien un *bûcher* dressé temporairement, comme à *Tarse*, pour la célébration du culte d'*Hercule-Sandan.*

Je trouve encore une allusion à ce *bûcher* d'Hercule, à *Sardes*, sur une médaille de cette ville décrite par Sestini [4], qui offre au revers la figure d'*Hercule nu, assis* sur un *rocher*, la main droite appuyée sur un *arbre* [5], sans doute un *cyprès*. Et ici encore on voit combien est frappant et instructif l'accord des monuments et des traditions, et combien la numismatique sert à compléter l'histoire ou même à la suppléer. C'est d'ailleurs une notion qui n'a pas encore été suffisamment appréciée, et qui se lie certainement au même ensemble de traditions,

[1] Mionnet, *Description*, t. IV, p. 132, n. 756.

[2] Le même, au même endroit, p. 135, n. 773. Les *deux temples* représentés sur ce revers sont ceux d'*Apollon* et de *Proserpine*, qui étaient devenus les deux plus importants de *Sardes*, à l'époque impériale, et dont l'existence se liait à la célébration des jeux AKTIA et KOPAIA, souvent nommés sur ces médailles de *Sardes*, ou désignés par *deux couronnes* au-dessus des *deux temples*.

[3] C'est effectivement du mot et de la forme du *phare* que se sert Hérodien, IV, 2, 15, pour expliquer le mot et la forme du *bûcher impérial* : Ἀπεικάσαι τὶς ἂν τὸ σχῆμα τοῦ κατασκευάσματος φρυκτωρίοις, ἅ τοῖς λιμέσιν ἐπικείμενα, νύκτωρ διὰ τοῦ πυρὸς ἐς ἀσφαλεῖς διαγωγὰς τὰς ναῦς χειραγωγεῖ· ΦΆΡΟΥΣ δὲ αὐτὰ οἱ πολλοὶ καλοῦσιν; et il est certain que le *rogus*, tel que nous le connaissons par les médailles romaines de *consécration*, ressemble tout à fait aux *phares* antiques dont nous avons la figure sur des médailles et des bas-reliefs.

[4] Sestini, *Descriptio. Num. veter.* p. 436, n. 15.

[5] Une variante de ce type, mais mal conservée, est publiée dans le *Mus. Hunter.* tab. 47, n. XVIII.

que celle qui tend à représenter *Sardes* comme une ville toute assyrienne dans le principe. De là, le choix fait de cette ville par Artaxercès I[er] pour y établir le culte d'*Anaïtis,* comme il l'avait fait à *Babylone,* à *Suses,* à *Ecbatane,* chez les *Bactriens,* chez les *Perses* et à *Damas*[1] : Τῆς Ἀφροδίτης Ἀναΐτιδος τὸ ἄγαλμα ἀνάστησας ἐν Βαβυλῶνι... καὶ Δαμασκῷ καὶ ΣΑΡΔΕΣΙΝ ὑπέδειξε σέβειν, fait important, auquel se joint le témoignage de Pausanias[2], sur l'extension qu'avait prise en Lydie le culte assyro-persan d'*Anaïtis,* et celui de Tacite[3], sur l'introduction dans la même contrée, due sans doute aux mêmes causes, du culte de la *Diane persique,* attesté par tant de médailles d'*Hiérocésarée* de Lydie[4]; car il fallait bien, pour qu'on eût choisi *Sardes,* à l'effet d'y établir ces cultes assyro-persans, que le terrain y eût été préparé de longue main par une culture asiatique.

Mais, pour ne pas nous écarter de notre sujet, ce qui est plus frappant encore que la représentation de la *pyra,* c'est celle d'*Hercule-Sandon* lui-même, tel que nous l'avons vu à *Tarse;* et, ce qui devient tout à fait décisif, c'est que cette image se trouve précisément sur une médaille d'une ville de Lydie, particularité unique dans toute la numismatique grecque, et certainement due à l'influence de ce culte assyrien, influence qui s'était conservée à travers toute la période hellénique. La médaille que j'ai en vue est un moyen bronze autonome de *Philadelphie* de Lydie[5], dont le type du revers consiste en une figure d'*Homme,* vêtu d'une *tunique courte, debout* sur un *lion accroupi,* tenant de la main droite une *patère* ou plutôt une *couronne,* avec l'*arc* de l'autre main; évidemment *Hercule-Sandon,*

[1] Beros. *apud* Clem. Al. *Protr.* p. 43, D. Cf. Beros., *Fragm.* p. 70, ed. Richter.

[2] Pausan. III, 16, 6.

[3] Tacit. *Annal.* III, 62; cf. Pausan. V, 27, 3. — [4] Sestini, *Letter. num.* t. IX, p. 54, n[os] 1, 2.

[5] Voy. pl. IV, n. 8.

absolument sous la même forme et avec les mêmes attributs qu'il nous est apparu sur les médailles de *Tarse*. Cette analogie est la seule chose qui eût frappé Pellerin, qui possédait cette médaille et qui l'a publiée[1]; car il ne voyait d'ailleurs dans ce type si curieux qu'*une espèce de jeu,* dont j'avoue que j'ai peine à m'expliquer comment il avait pu concevoir l'idée à la vue d'un pareil type, aussi bien à *Tarse,* qu'à *Philadelphie.* Quoi qu'il en soit, le fait que c'est ici l'*Hercule-Sandon,* représenté sur cette médaille de *Philadelphie,* comme il l'était sur les monnaies de *Tarse,* a été reconnu par Ott. Müller[2]; et ce qui en résulte avec toute certitude, c'est que ce culte assyro-phénicien avait été porté en Lydie sous le même nom et avec la même idole qu'à *Tarse,* c'est-à-dire avec tous les éléments proprement assyro-phéniciens; ce qui est un résultat assurément bien curieux et bien important pour l'histoire des religions comparées. Je crois pouvoir rapporter au même culte, mais rendu avec les formes grecques, le type d'un bronze impérial de Commode[3], frappé aussi à *Philadelphie* et représentant un *Héros debout,* en *tunique courte,* la main droite levée, qui ne peut être, dans cette attitude et avec ce costume, qu'*Hercule-Sandon,* et, devant lui, une *Femme* vêtue d'une *longue stole,* les deux mains levées en signe d'adoration, c'est-à-dire une *Hiérodule,* à peu près dans la même attitude, vis-à-vis du même dieu, que nous l'avons vue sur les médailles d'*Érythres* d'Ionie[4].

[1] *Recueil de Méd. de Peuples,* t. II, pl. LXIV, n. 68, p. 116; Mionnet, *Description,* t. IV, p. 101, n. 553.

[2] Ott. Müller, *Sandon, etc.* p. 28, 12). M. Movers admet aussi le rapprochement proposé par le savant antiquaire de Göttingue; mais il croit que la médaille représente aussi la *pyra,* ce qui n'est pas, et ce qui prouve qu'il ne connaissait pas le monument numismatique dont il s'agit ici.

[3] Mionnet, *Supplément,* t. VII, p. 403-404, n. 396.

[4] Voy. plus haut, p. 175, 1).

L'examen de toutes les circonstances qui concernent le culte d'*Hercule* à *Sardes* tend d'ailleurs à justifier cette idée, que c'était bien l'*Hercule assyro-phénicien,* appelé *Sandon* ou *Sandan,* de manière à la rendre indubitable. Cet *Hercule* était effectivement un *dieu Soleil,* au témoignage d'un écrivain national[1]. Il avait pour symbole le *lion*[2], cet emblème constant du *Soleil* dans toutes les religions asiatiques; et ce *lion,* animal sacré d'*Hercule,* que nous avons vu porté à sa main sur les médailles de la Cilicie, ou placé sous ses pieds dans la *grande pyra* de *Tarse,* était devenu, à ce titre, le défenseur de *Sardes,* et l'attribut des rois de Lydie : notion qui se trouve encore confirmée par la numismatique de *Sardes,* où rien n'est plus fréquent que le *lion* au revers de la *tête d'Hercule,* et quelquefois la figure d'*Hercule debout,* avec le *lion à ses pieds*[3], tel qu'il se voyait sans doute représenté au-dessus de sa *pyra.* Voici encore un indice d'un culte solaire, dérivé de l'archéologie asiatique, qui se rencontre dans le mythe d'*Hercule-Sandon* à *Sardes.* L'arme que les rois de Lydie portaient en guise d'insigne de la royauté et qu'ils avaient reçue d'*Hercule*[4], était la *bipenne,* attribut du *dieu Soleil,* qui faisait allusion à la nature androgyne de l'élément qu'il représentait, et que nous avons vu porté à la main de l'*Hercule-Sandan* de *Tarse :* en sorte que l'*Hercule-Sandon* de *Sardes* s'assimile complétement à l'*Hercule-Sandan* de *Tarse,* par son nom, par son origine, par le *lion,* qui est son symbole; par la *bipenne,* qui est son attribut. Mais il se rattache encore plus au système entier des religions asiatiques par les particularités de son culte à *Sardes,* par l'*échange de vêtements*

[1] Nicomach. *apud* Lyd. *de Mensib.* IV, 46, p. 220, ed. Rhœt.

[2] Herodot. I, 84; cf. Creuzer, *Symbolik,* t. II, p. 231-232.

[3] Vaillant, *Numism. gr.* p. 204; Mionnet, *Supplément,* t. VII, p. 432, n. 528.

[4] Plutarch. *Quæst. gr.* § XLV, t. VII, p. 204-205, ed. Reisk.

qui s'opérait entre les hommes et les femmes[1], et par cette *prostitution sacrée*, qui avait lieu en Lydie[2], dans le culte de cet *Hercule*, comme nous avons vu qu'elle se pratiquait à *Tyr* et même à *Jérusalem*, en l'honneur du même dieu[3], et comme nous savons, par une foule de témoignages historiques, que c'était un trait essentiel des religions de la Chaldée et de la Phénicie. La tradition historique d'une dynastie assyrienne à *Sardes* se trouve donc pleinement justifiée par le culte de l'*Hercule-Sandon* de *Sardes*, par tous les monuments qui s'y rapportent, comme par toutes les circonstances qu'on en connaît, et sur lequelles j'ai encore à donner plus d'un éclaircissement que je crois neuf et curieux. C'est ce que je ferai, après avoir signalé à l'attention de nos lecteurs une particularité qui ne me paraît pas moins digne d'intérêt, c'est que le rapport de cet *Hercule assyro-lydien* avec celui de la Phénicie se rencontre ici comme à *Tarse*.

Effectivement, il était écrit dans les Λυδιακά de Xanthus de Lydie[4], qu'un prince lydien, *Ascalos*, frère de Tantale, avait dirigé une expédition en Syrie, sous le règne d'un de ces rois de la dynastie assyrienne de *Sardes*[5], et qu'il y avait fondé une

[1] Xanth. Lyd. *Fragment.* p. 187, ed. Creuzer.

[2] Herodot. I, 93; Clearch. *apud* Athen. l. XII, p. 516, A.

[3] Voy. plus haut, p. 93-94.

[4] Xanth. Lyd. *apud* Stephan. Byz. *v.* Ἀσκάλων; cf. Hist. græc. antiq. *Fragm.* p. 217, ed. Creuzer.

[5] Ce prince, appelé ici Ἀκιαμός, doit être le même qui est nommé Ἄλκιμος dans un autre fragment de Xanthus cité par Suidas, *apud* Creuzer., p. 182, et il semble qu'entre les deux leçons Ἀκιαμός et Ἄλκιμος il soit difficile de faire un choix; aussi M. Creuzer a-t-il laissé la question indécise. Les médailles fournissaient pourtant un moyen de la résoudre, auquel on n'a point eu recours. Une de ces médailles de *Sardes*, frappée à l'époque impériale, porte un nom de magistrat, écrit en toutes lettres, ΑΚΙΑΜΟΣ; d'où il suit que c'est bien là un nom lydien qui s'était conservé dans la population du pays. La médaille est décrite dans l'ouvrage de Mionnet, t. IV, p. 121, n. 686; c'est un moyen bronze d'Auguste.

ville appelée de son nom *Ascalon*. Cette tradition, certainement puisée à une source nationale, puisqu'elle était rapportée par Xanthus de Lydie, établit une relation historique entre *Sardes* et *Ascalon*, qui ne peut être que la conséquence de l'introduction en Lydie du culte de *Sandon*, originaire d'*Ascalon*; et ici encore nous retrouvons à *Sardes* la même combinaison de l'élément assyrien et de l'élément phénicien que nous avons déjà signalée à *Tarse*, et qui ne peut être, on en conviendra sans doute, une circonstance fortuite, lorsque tant de présomptions de détail, lorsque tant de preuves de fait viennent à l'appui de cette combinaison. Nous en avons une nouvelle preuve dans une autre tradition, tirée aussi des *Histoires lydiaques* de Xanthus[1], où nous voyons l'*Atergatis* d'*Ascalon* mise en rapport avec un certain *Mopsus*, Lydien, le même sans doute qui fonda la ville de ce nom en Cilicie, ville dont tous les monuments numismatiques, d'accord avec son nom même[2], offrent l'expression de croyances orientales. Ce nom de *Mopsus*, que les Grecs d'une époque postérieure s'étaient approprié[3], comme tant d'autres noms de la mythologie orien-

[1] Xanthus Lyd. *apud* Athen. XIII, 346, E (t. III, p. 277, Schw.); cf. Hist. græc. antiq. *Fragment.* p. 187, ed. Creuzer. Ce *Mopsus* lydien paraît être le même que le Μόξος ὁ Λυδός cité dans un fragment de Nicolas de Damas, p. 36, ed. Orell. Cependant, c'est sous le nom de Μόξος que ce roi de Lydie figure aussi dans Suidas, qui a copié tout ce passage de Nicolas de Damas; ce qui prouve que l'altération du nom de Μόψος en Μόξος, si c'en est réellement une, a été commise par les copistes d'une époque antérieure à Suidas.

[2] Le nom de Μόψου ἑστία, Stephan. Byz. *h. v.*, est représenté sur les médailles de cette ville par un *autel allumé* qui en forme le type le plus ordinaire. Les autres types, le *Soleil*, *Mus. Hunter.* tab. 38, n. XI; *Apollon* et *Diane*, Sestini, *Mus. Hedervar.* t. II, tav. XXIII, fig. 10 et 11; p. 288, nos 2 et 3, font évidemment allusion à un culte solaire.

[3] Sur les colonies attribuées à l'Argien Mopsus, voy. mon *Hist. crit. de l'Établissem. des Colon. grecq.* t. II, p. 402-407. J'observe cependant que la réalité de ces colonies, où l'élément argien a pu se combiner avec un élément asiatique, ne me paraît pas aujourd'hui aussi fondée en raison, ou du moins en vraisemblance historique,

tale, consacrés dans des lieux dont ils avaient acquis la possession, se rencontre encore dans la fondation d'*Aspendus,* dans celle de *Phasélis,* et de beaucoup d'autres villes de la Cilicie et de la Pamphylie, et il nous reporte ainsi à une région de l'Asie Mineure, où nous retrouvons, par un singulier concours de circonstances, le nom de *Sandan* légèrement modifié, et avec ce nom même, une autre trace encore plus significative de ces anciens rapports de l'Asie Mineure avec la Phénicie, toujours rattachés à *Ascalon,* qui deviennent ainsi de plus en plus précieux à recueillir et importants à constater.

On connaît, par une généalogie curieuse que nous a conservée Apollodore[1], le héros *Sandacus,* petit-fils de *Phaëton* et père de *Cinyras.* La légende de ce personnage, réduite au petit-nombre de traits qui en sont cités par les mythographes, aide à lier l'histoire des établissements phéniciens en Cilicie avec ceux de l'île de *Chypre.* Ainsi, ce *Sandacus,* personnage syrien, part de la Phénicie pour occuper la côte de la Cilicie, où il fonde *Célenderis;* là, il épouse *Pharnacé,* fille de *Mégessaros*[2],

qu'à l'époque où je rédigeais cette histoire; et l'on ne trouvera pas étonnant qu'à la distance de trente-deux années, mes idées se soient considérablement modifiées sur ce point, en raison même de mes études.

[1] Apollodor. III, 14, 3. Suivant une autre version, qui est celle d'Hésychius, *v.* Κιννύρας, *Sandacus* serait le même qu'*Apollon;* ce qui revient encore à l'idée d'un *dieu Soleil;* voy. plus bas, p. 218, 3). Il y avait une troisième version, suivant laquelle *Smyrna,* la même que *Myrrha,* était fille de *Theias,* fils de *Bélus;* ce qui identifie *Cinyras* avec *Théias,* et, conséquemment, *Sandacus* avec *Bélus,* Anton. Liber. *Métam.* c. XXXIV; cf. Muncker. *ad h. l.,* en sorte qu'ici encore nous retrouvons l'extraction assyrienne et la notion d'un *dieu Soleil;* c'est-à-dire les deux idées fondamentales qui dominent dans toutes ces traditions, en apparence si contradictoires.

[2] Ce nom de Μεγέσσαρος est évidemment composé des deux mots sémitiques *Meg* ou *Mag* (Sanchoniath. p. 22 : Ἄμυνον [Ἄμον] καὶ Μάγον), et *etzar, atzar;* et sa signification, *prêtre du feu,* répond bien à la qualité du personnage mythologique qui le porte; c'est là une des ingénieuses idées qui sont dues à M. Movers, *die Phœnicier,* I, 77; cf. *ibid,* p. 240-241. Le même savant a fait remarquer à cette occasion que la première syllabe du nom Μεγ-άβυζοι, *prêtres eunuques* de la *Diane d'Éphèse,* Strabon, XIV, 1, p. 176, repro-

dont il a un fils, *Cinyras,* qui devient à son tour roi des Syriens, et qui, plus tard, passe en *Chypre,* où il bâtit, sur le modèle du temple d'*Ascalon*[1], celui de *Paphos,* dont ses descendants, les *Cinyrades,* conservent le sacerdoce héréditaire joint à la dignité royale[2]. Or, quoi de plus significatif que cette légende, où les noms propres ont tant de valeur, et où tout se trouve si bien d'accord, sous le double rapport de la géographie et de la religion? Ce héros *Sandacus,* originaire de la Syrie, peut-il être autre chose que le *dieu Soleil* assyro-phénicien, que nous avons vu déjà porté à *Tarse* et à *Sardes* sous le nom de *Sandan,* dont le sien, *Sandacus,* n'offre qu'une modification si légère, due peut-être uniquement à la terminaison grecque? Ce personnage nous apparaît sous une forme héroïque, *à cheval,* sur d'anciennes et belles médailles de *Célendéris*[3], dont le mythe lui attribuait la fondation; et, à l'appui de cette heureuse explication[4], admise par le docte Eckhel[5], on eût pu observer que le *cheval* est en effet l'animal symbolique du *dieu Soleil*[6], et j'ajoute que rien n'est plus commun, dans la numismatique des villes grecques de l'Asie Mineure, que de représenter le *Soleil* monté sur un *cheval au galop* et armé d'un *fouet*[7]. Sur

duit pareillement le nom sémitique *Meg, Mag,* qui obtint tant de célébrité à partir de l'époque persane, et qui se lit aussi sur les médailles phéniciennes d'*Olbia* de *Cilicie,* pour désigner le *prince-mage* ou *prêtre,* en qui résidait la suprême autorité, Gesen. *Script. Linguæq. Phœn. Monument.* tab. 36, litt. D, E, p. 281; Movers, *die Phœnicier,* I, 241.

[1] Herodot. I, 105.

[2] Apollodor. III, 14, 3; Tacit. *Hist.* II, 3; Hesych. *v.* Κινύραδαι.

[3] Voyez-en l'indication donnée par Mionnet, *Description,* tome III, page 568, n^os 153, 154; page 569, n^os 155-158.

[4] Cette explication est due au P. Panel, qui la publia dans les *Mém. de Trévoux,* octobre 1737.

[5] Eckhel, *D. N.* t. III, p. 52.

[6] Voy. les témoignages qui ont été cités plus haut, p. 138-141, à l'appui de cette notion.

[7] C'est ce que j'aurai lieu d'établir, à l'aide des monuments numismatiques, dans mon *Mémoire sur le dieu Mên ou Lunus,* qui fera partie de cette suite de *Mémoires d'archéologie comparée.*

d'autres médailles de *Célendéris,* le personnage d'*Apollon,* qui en forme le type, est accompagné des lettres ΣΑ et ΣΑΝ[1], qu'un habile et ingénieux antiquaire, M. Cavedoni, rapporte au nom de *Sandacus,* fondateur de *Célendéris*[2]; et cette conjecture est d'autant plus probable que, suivant quelques traditions, le cilicien *Sandacus* était assimilé à l'*Apollon* grec. Effectivement, d'après la version suivie par Hésychius[3], *Cinyras* était fils d'*Apollon* et de *Pharnacé :* Ἀπόλλωνος καὶ Φαρνακῆς παῖς; et, comme on le voit dans cette version, *Apollon* tenait la place de *Sandacus,* mari de *Pharnacé* et père de *Cinyras. Apollon* est aussi nommé père de *Cinyras* dans une glose du Scholiaste de Pindare[4], où le nom de *Pharnacé* est remplacé par celui de la *Nymphe de Paphos,* Πάφου ou Παφίας Νύμφης, désignation locale, qui tient lieu du nom propre[5]. Or, c'est un trait de lumière précieux que cette assimilation de *Sandacus* et d'*Apollon,* en tant qu'elle nous procure deux expressions équivalentes d'un *dieu Soleil,* sous des noms divers, dont l'un appartient à la Grèce, et l'autre aux peuples sémitiques.

Mais, pour revenir à *Sandacus,* le même que l'*Apollon* lycien pour les Grecs de cette contrée et pour ceux de la Cilicie, le même surtout que l'*Hercule* phénicien, par son origine dérivée de la Syrie et par son nom même de *Sandacus,* variante grecque du phénicien *Sandan,* je remarque que le même type d'un *Personnage à cheval,* expression figurée du *dieu Soleil,* se reproduit sur les médailles d'*Aspendus* de Pamphylie[6], sur la fondation de laquelle une légende, qui nous a été transmise par

[1] Sestini, *Mus. Hedervar.* t. II, p. 283, n. 1; Mionnet, *Description,* t. III, p. 569, n. 161; p. 570, n°s 163, 164.

[2] Cavedoni, *Spicileg. numism.* p. 205.

[3] Hesych. *v.* Κινύρας.

[4] Schol. Pindar. *ad Pyth.* II, 27.

[5] La même désignation de la *Nymphe de Paphos,* au lieu du nom propre *Pharnacé,* se lit dans Hygin, *Fab.* CCXLII, et dans Ovide, *Metam.* X, 297.

[6] Eckhel, *Num. vet.* tab. XIII, n. 3, p. 223.

Eustathe[1], fait évidemment allusion au culte de la *Vénus* de *Byblos* et d'*Adonis,* en même temps qu'elle rappelle le nom de ce Lydien *Mopsus,* dont le rapport avec l'*Atergatis* d'*Ascalon* nous a été révélé par Xanthus de Lydie. Ainsi, toujours les monuments marchent d'accord avec les traditions, pour éclairer ces antiques rapports des peuples de l'Asie Mineure avec ceux de la Syrie, qui tiennent au même fond de croyances religieuses. Mais il y a plus. C'est, avec une légère variante[2], le même type d'un *Homme à cheval* qu'offrent aussi les plus anciennes médailles d'*Érythres* d'Ionie, attribuées encore en dernier lieu, d'après une fausse lecture[3], à *Corykus* de Cilicie; mais, du reste, si semblables de style et de fabrique, comme de type, à celles de *Célendéris,* qu'un numismatiste très-exercé, feu Mionnet, a pu attribuer à *Érythres* une médaille précédemment classée par lui-même à *Célendéris*[4], et qui appartient réellement à cette dernière ville. Mais cette méprise, causée par la ressemblance qui existe en effet entre les médailles d'*Érythres* et celles de *Célendéris,* vient à l'appui des rapports d'origine qui unis-

[1] Eustath. *ad* Dionys. *Perieg.* v. 852. La circonstance de *Vénus* apaisée par un *sacrifice de porcs,* explique la présence du *porc* ou du *sanglier,* au revers du *Personnage à cheval;* et ce *sanglier,* aussi bien que le ressentiment de *Vénus,* ont évidemment rapport au mythe d'*Adonis,* une des expressions phéniciennes du *dieu Soleil,* alliée à celle d'*Hercule Sandan.*

[2] Cette variante consiste en ce que l'*Homme,* au lieu d'être *assis sur le cheval,* court auprès de lui, *en le retenant par la bride;* voy la description de ces médailles d'*Érythres* donnée par Mionnet, *Description,* t. III, p. 126, n°s 472, 473, p. 127, n 474. Dans son *Supplément,* t. VI, p. 214, n. 900, cet auteur a décrit, comme appartenant à *Érythres,* une médaille semblable, que, dans un autre endroit du même ouvrage, t. VII, p. 202, n. 209, il reproduit sous l'attribution de *Corykus;* en quoi il est sensible qu'il s'est trompé.

[3] Sestini, *Mus. Hedervar.* t. II, tab. XXIII, n. 6, p. 283, n. 1, et *Mus. Fontan.* part. II, tab. VIII, fig. 1, p. 48. Cette fausse attribution a été répétée par Mionnet, *Supplément,* t. VII, p. 202, n. 209; voy. la note précédente.

[4] Mionnet, *Supplément,* t. VI, p. 213, n. 898.

saient les deux villes, en sorte que le rapprochement des médailles de *Célendéris* et d'*Érythres*[1] contribue à faire ressortir l'identité du *héros Sandacus* à *Célendéris* et de l'*Hercule Sandan* à *Érythres,* laquelle identité résulte de l'accord des traditions historiques sur l'origine et la nature de ces deux personnages mythologiques. Mais ce n'est pas à ces seules notions que se borne l'utilité de l'étude des monuments numismatiques. Il existe encore toute une classe de médailles, dont le type se rapporte au mythe de l'*Hercule cilicien Sandacus,* représenté sous une forme purement asiatique ; et ce type, qui n'a pas encore reçu l'explication qu'il comporte, mérite, par toute sorte de raisons, que nous nous y arrêtions quelques instants.

Les médailles que j'ai en vue sont celles de la ville de *Soles*, de Cilicie, qui offrent sur la face principale un *Homme, agenouillé à gauche,* et *portant le carquois attaché sur la hanche, en attitude de décocher un trait;* au revers, une *grappe de raisin,* avec la légende : ΣΟΛΕΩΝ[2]. Ce type, dont la physionomie orientale avait frappé Eckhel[3], est pourtant resté jusqu'ici sans explication de la part de ce grand antiquaire, à qui nous devons la solution de tant de problèmes numismatiques; et, ce qui n'a pas moins lieu d'étonner, c'est que le silence d'Eckhel, sur le type des médailles de *Soles,* ait été imité par M. l'abbé Cavedoni, dont la sagacité s'est souvent exercée de nos jours avec le

[1] Il n'est pas inutile de relever ici l'erreur commise par M. Cavedoni, qui attribue à *Érythres de Béotie* les médailles en question appartenant à *Érythres d'Ionie ;* voy. son *Spicileg. numism.* p. 82. Ce ne peut être qu'une distraction d'un si habile numismatiste, mais qui n'en serait que plus propre à induire d'autres antiquaires en erreur, à la faveur d'un nom si justement considéré.

[2] Pellerin, *Recueil* III, pl. CII, n. 7; *Mus. Hunter.* tab. 51, n. XXIV.

[3] La manière dont Eckhel décrit ce type, *D.N.* t. III, p. 67 : *Vir barbaro cultu ingeniculatus, alligata femori pharetra,* montre bien qu'il y reconnaissait quelque chose d'étranger, par rapport au costume grec, et qui ne pouvait appartenir qu'à un sujet asiatique.

plus heureux succès sur des types qui avaient résisté à la critique ou échappé à l'attention d'Eckhel[1]. Le fait que la figure d'*Archer,* qui forme le type principal des médailles de *Soles,* offre, dans la *coiffure,* qui est une espèce de *mitre asiatique,* telle qu'on la voit aussi à une *belle tête barbue,* type d'une autre suite de médailles de *Soles*[2]; dans la manière dont le *carquois* est porté, *attaché sur la hanche gauche;* mais surtout dans l'*attitude agenouillée,* autant d'éléments authentiques d'un art asiatique; ce fait, dis-je, ne me paraît sujet à aucune incertitude. Il y a donc déjà une grave et légitime présomption pour reconnaître, dans le type en question, un dieu figuré suivant le costume asiatique. Or, ce dieu semble ne pouvoir être autre que l'*Hercule cilicien,* le même que l'*Hercule assyro-phénicien,* d'après cette attitude caractéristique, et d'après l'attribut de l'*arc* et des *flèches,* qui conviennent essentiellement à *Hercule.* Nous en avons la preuve par la belle et nombreuse suite des médailles de *Thasos,* qui offrent bien certainement l'*Hercule phénicien,* dont le culte y avait été apporté directement de *Tyr,* et qui le montrent, *agenouillé de même, dans l'attitude de décocher un trait*[3]. A l'appui de cette analogie qui me paraît décisive, je puis produire une preuve plus péremptoire encore, qui se tire

[1] L'article des médailles de *Soles* manque complétement dans le *Spicilegio numismatico.*

[2] Haym, *Tesor. britann.* t. I, p. 126; Millingen, *Méd. grecq. inéd.* pl. IV, n. 6. Ce savant suppose que la *tête barbue, coiffée,* comme il le dit, *d'une espèce de mitre phrygienne,* pourrait bien être la tête de *Sardanapale,* fondateur de *Tarse.* J'admets aussi pour mon compte cette supposition, mais avec les restrictions que comporte la notion de *Sardanapale,* expliquée comme elle le sera dans le cours de ce mémoire, et rapportée au culte de l'*Hercule assyrien.* Plusieurs de ces médailles de *Soles* viennent d'être publiées par M. le duc de Luynes, qui voit dans le type de la *tête barbue, enveloppée de la mitre,* une *tête de Satrape, Numismatique des Satrapies,* pl. VI et VII. C'est une opinion que je ne puis admettre.

[3] Pellerin, *Recueil* III, pl. XCIII, n. 6; Eckhel, *Num. veter.* tab. V, n. 10. Voy. plus haut, p. 177-178.

d'une médaille, rangée jusqu'ici parmi les *incertaines* de Cilicie, et qui appartient effectivement à cette contrée.

La médaille en question, qui faisait partie de la collection de feu M. Gossellin, a été décrite par Mionnet[1], et nous en devons un dessin à notre savant confrère M. Lajard, qui l'a publié[2], mais sans l'accompagner d'aucune explication. On y voit, d'un côté, la figure de l'*Homme à cheval,* qui forme le type des médailles de *Célendéris,* de Cilicie, et, sur la face opposée, un *Homme, vêtu d'un costume asiatique, agenouillé à gauche,* et *tirant de l'arc,* c'est à savoir le type des médailles de *Soles,* dont la réunion à celui des médailles de *Célendéris,* en signe de concorde et d'alliance entre ces deux villes de la même région, constitue un fait numismatique neuf et important. Mais ce qui s'y trouve de plus curieux pour le sujet qui nous occupe, c'est le type tout asiatique de la figure d'*Hercule,* en attitude d'*Archer,* comme à *Thasos;* et ce qui ne laisse aucun doute sur la justesse de cette détermination, c'est la présence d'un symbole, gravé dans le champ, près de la figure d'*Hercule.* Ce symbole est la *croix ansée asiatique,* que nous avons déjà vue sur un *scarabée* phénicien, rapprochée du groupe d'*Hercule combattant le lion*[3], et qui se rencontre pareillement, auprès de la figure d'*Hercule debout* et *tirant de l'arc,* sur toute une suite de petits statères d'or, frappés en Cilicie[4]. Voilà encore un de ces rapprochements, fournis par l'étude des monuments comparés, où la certitude du résultat s'ajoute à l'intérêt de la représentation. Et que, d'ailleurs, ce type d'*Hercule, en attitude* et *en costume d'Archer,* ait été primitivement puisé dans l'archéologie assyrienne, c'est ce que prouve le *cylindre* de L. Prudhoë,

[1] *Description, etc.* t. III, p. 665, n. 660.
[2] *Nouv. Annal. de l'Inst. arch.* pl. IV, n. 6.
[3] Voy. p. 134, 1), et pl. II, n. 8.
[4] Voy. p. 143, 3), et pl. II, n. 5.

que j'ai publié[1], où ce dieu, dans cette attitude et dans ce costume, apparaît *porté sur un taureau*, comme il l'était dans sa *pyra* de *Tarse*, et sans doute encore sur d'autres monuments asiatiques. D'après les monuments que je viens d'exposer, je me crois suffisamment autorisé à penser que l'attitude caractéristique exprimée par les mots *ἐν γόνασιν*[2] et appropriée à *Hercule*, aussi bien qu'à *Atlas*[3], dérivait d'une source assyro-phénicienne, et qu'elle constituait un des éléments essentiels de la figure de ce dieu, dans certaines conditions de son culte.

Voici encore un rapprochement fourni par la numismatique, qui devient un nouveau trait de lumière, non-seulement pour les médailles qui nous occupent, mais encore pour toute une suite nombreuse de *dariques*, où il confirme les rapports du type en question avec le mythe d'*Hercule*. Il existe, dans la magnifique collection de M. le duc de Luynes, une pièce encore inédite et unique, à ma connaissance, qui offre, d'un

[1] Dans mon *Mémoire sur la croix ansée asiatique*, pl. III, n. 5.

[2] Arat. *Phænom.* v. 63-66; cf. Theon *ad h. l.* p. 94, ed. Oxon. Dans la traduction de ce passage, Cicéron a latinisé le mot *Engonasin, de Nat. Deor.* II, 42; mais c'est à tort que, dans sa *note*, M. Creuzer, p. 377, cite Winckelmann, *Geschicht. d. Kunst*, II, 2, § 3, 279), 280), pour la mention des monuments de l'art qui représentent *Hercule ingeniculus;* cette mention ne se trouve pas dans le passage cité de Winckelmann. S'il fallait s'en rapporter à Voss, *ad* Arat. p. 63, Eschyle aurait déjà reconnu dans le personnage de l'*Engonasin Hercule blessé en Lydie,* opinion réfutée par Ott. Müller, *Prolegomen. etc.* p. 200. Suivant une autre tradition, le type de cette figure avait été fourni par le groupe d'*Hercule* et du *lion*, Hermann, *Handb. d. Mythol.* III, 45, ff. Ce qui est certain, c'est que l'*attitude agenouillée* d'*Hercule*, sur un *didrachme* de *Thèbes* de Béotie, de notre cabinet, appartient déjà à la haute antiquité, et qu'en la retrouvant sur les médailles de *Soles*, comme sur celles de *Thasos*, on est suffisamment autorisé à la rapporter à un type asiatique.

[3] Voy. mon *Mémoire sur les représentations figurées d'Atlas*, où j'ai cité, p. 67, 1), 2), les monuments qui représentent *Hercule ἐν γόνασιν, ingeniculus.* Je rappelle, à cette occasion, l'emploi qui avait été fait, certainement avec intention, de cette figure d'*Archer appuyé sur le genou*, dans la décoration de la *Pyra* d'Éphestion, Diod. Sic. XVII, 115: *Δύο μὲν* ΤΟΞΌΤΑΣ ΕΊΣ ΓΌΝΥ *κεκαθικότας.*

côté, un *Homme à cheval,* en *costume asiatique,* de l'autre, un *Guerrier agenouillé à droite, se couvrant de son bouclier et combattant avec la lance*[1]. Cette médaille, d'argent, d'ancien et beau travail, appartient à la Cilicie par sa fabrique; et c'est ce qui est mis hors de toute incertitude par trois lettres phéniciennes, 𐤕𐤓𐤆, *Tharz,* qui composent le nom de *Tarse,* métropole de la Cilicie. Son double type, qui se retrouve aussi sur une médaille de même fabrique, mais de plus petit module[2], du cabinet impérial de Vienne, doit donc appartenir au même système de croyances religieuses dont les médailles de la Cilicie nous ont déjà offert tant d'expressions figurées sous leur forme originale, d'une incontestable autorité. Or, l'un de ces types, qui consiste en une figure de *Guerrier agenouillé, combattant à l'abri de son bouclier,* ce type qui remplace ici, au moyen d'une figure analogue, celui de *l'Archer,* pareillement *agenouillé et tirant de l'arc,* est certainement un motif fourni par l'archéologie asiatique, que nous avions déjà vu sur de nombreuses médailles de *Chersonnèse* de la Taurique[3], où tout est asiatique, bien que d'une exécution appartenant à des mains grecques, et que nous connaissions aussi sur un statère d'or de *Cyzique*[4],

[1] Voy. pl. II, n. 15. Cette belle pièce vient d'être publiée par M. le duc de Luynes, dans sa *Numismatique des Satrapies, Tarse,* pl. VIII, n. 1.

[2] Même planche II, n. 16. J'en ai dû l'empreinte à la bonté de M. le comte M. de Dietrichstein, et je lui en témoigne ici toute ma gratitude.

[3] Il existe, dans notre cabinet, plusieurs de ces médailles, décrites par Mionnet, *Description, etc.* t. I, p. 346, n. 5, et *Supplément*, t. II, p. 3, n. 10, 11, 12. Sestini en a fait connaître quelques autres, *Nuov. Letter. numism.* t. IV, p. 10, n. 2, p. 11, n. 3; et l'on peut voir, dans Pellerin, *Recueil* I, pl. XXXVII, n. 2, le dessin d'une de ces médailles, dont le type avait été expliqué par Eckhel, *D. N.* t. II, p. 2, d'une manière qui avait paru plausible jusqu'ici, en rapportant ce type à *Achille,* le héros de l'*île Leucé.* Mais, aujourd'hui que ce type se rencontre sur une médaille de *Tarse,* l'explication perd presque toute sa valeur; sans compter que toute la numismatique de *Chersonnèse* porte l'empreinte d'une influence orientale qu'on ne peut méconnaître.

[4] Voyez planche II, n. 17.

autre atelier monétaire, dont la plupart des types se ressentent d'une influence asiatique. Le type principal de la médaille de M. le duc de Luynes, celui du *Cavalier* vêtu du costume asiatique, nous est aussi connu par les médailles de *Célendéris*, comme se rapportant au mythe de l'*Hercule cilicien Sandacus* et à celui de l'*Hercule phénicien;* et à l'appui de la présomption, bien légitime assurément, que le même type, sur notre médaille de *Tarse,* appartiendrait au même dieu, je puis faire valoir une particularité bien caractéristique qui se trouve sur cette médaille, c'est que la *croix ansée* y est gravée, dans le champ, des deux côtés, le même symbole que nous avons déjà vu en rapport avec *Hercule combattant le lion,* sur un *scarabée* phénicien, sur toute une suite de petits statères d'or de la Cilicie, et sur la médaille de Cilicie, du cabinet de M. Gossellin. C'est là, effectivement, un quatrième exemple de l'emploi du même symbole, certainement avec la même valeur, sans doute aussi dans le même rapport avec le mythe d'*Hercule,* qui ne peut manquer de paraître d'un grand intérêt dans la question d'archéologie comparée qui nous occupe.

D'après ce premier résultat, obtenu par la confrontation de nos médailles de Cilicie, je me crois plus que jamais fondé à soutenir que le type du *Cavalier,* sur les médailles de *Célendéris* [1], se rapporte à l'*Hercule cilicien Sandacus,* comme l'avaient déjà soupçonné d'habiles antiquaires, c'est-à-dire à un *dieu solaire,* tel qu'était en effet l'*Hercule,* adoré chez plusieurs peuples sémitiques de l'Asie Antérieure, sous des formes diverses, mais analogues, d'après des types empruntés à une source commune. C'est à cette source que dut avoir été puisé aussi suivant moi ce même type du *Cavalier,* qui constitue le revers de toute une classe de *dariques*, de grand module et

[1] Mionnet, *Description, etc.* t. V, p. 644, n. 260; *Supplément,* t. VIII, p. 428, n. 38.

de travail ancien, dont le type principal est formé par la figure de *Roi*, vêtu de la *longue robe médique*, coiffé de la *couronne radiée* ou de la *tiare crénelée*, *fléchissant le genou et tenant l'arc*, qui nous représente certainement le *Monarque Achéménide* dans son costume national, avec ses attributs et dans son attitude caractéristiques. Il se trouve, dans notre cabinet des Antiques, plusieurs de ces *dariques* décrites par Mionnet, l'une desquelles, publiée dans le *Supplément* de cet antiquaire[1], peut donner une idée suffisante du style et de la fabrique de toutes les autres. Les lettres phéniciennes qui s'y voient gravées, quelque fois *solitaires*, quelquefois au nombre de *deux* ou de *trois*, sont probablement les initiales des noms de villes de la Phénicie où ces médailles ont été frappées. M. le duc de Luynes croit cependant que les *dariques* dont il s'agit sont sorties d'un atelier monétaire établi dans l'île de *Chypre*, et il semble qu'on pourrait alléguer, à l'appui de cette conjecture, le témoignage d'une autre *darique* primitive qui offre, avec le carré creux au revers, le même type du *Monarque Achéménide*, accompagné du nom grec ΠΥΘΑΓΟΡΗ[2]; car ce nom pourrait, avec bien plus de vraisemblance, se rapporter à quelqu'un des princes de la dynastie d'Évagoras qui portèrent ce nom[3] et dont il nous reste des médailles[4], qu'au phi-

[1] *Supplément*, t. VIII, pl. XIX, n. 6. C'est la pièce citée en premier lieu, à la note précédente. Le *Cavalier* représenté sur cette médaille porte un *croissant* sur la tête; ce qui est un signe indubitable d'une divinité lunaire.

[2] Cette *darique*, unique jusqu'ici, a été publiée par Sestini, *Letter. numism.* t. III, tav. III, n. 7, p. 146; voy. aussi les *Class. general.* p. 164.

[3] Tels que le second fils d'Évagoras I^er, nommé *Pythagoras* dans les *Fragments* de Théopompe, *Philipp.* lib. XII, *fragm.* III, p. 81, ed. Wichers. Mais c'est une fausse leçon qui est rectifiée par les médailles.

[4] Borrell, *Notice sur quelques Médailles grecques des Rois de Chypre*, n. 6, p. 48, suiv. L'âge de ce prince, d'accord avec la fabrique de ses médailles d'argent, n'est pas en rapport avec la *darique* de fabrique primitive et à carré creux, portant le nom entier ΠΥΘΑΓΟΡΗ; mais on sait que

losophe Pythagoras, de *Samos,* comme l'avait pensé Sestini [1].

Quoi qu'il en soit de la provenance de nos *dariques,* qu'elles aient été frappées en Phénicie ou en *Chypre,* elles n'en portent pas moins évidemment tous les signes d'une fabrication phénicienne; conséquemment, les types qu'elles présentent n'en doivent pas être reconnus avec moins de certitude pour appartenir à l'archéologie de ce peuple. Or, ce type de l'*Homme à cheval,* placé au revers du *Monarque Achéménide,* ne semble véritablement pouvoir s'expliquer, sur une monnaie des rois de Perse, d'une manière plus naturelle et plus plausible que par le rapport de cette image symbolique avec le *cheval du Soleil* et avec le mythe d'*Hercule,* ainsi que nous en avons déjà eu un exemple par la petite *darique,* dont le type, formé du groupe d'*Hercule immolant le cheval,* s'est reproduit sur un *sceau* persépolitain; et, à l'appui de cette explication, je puis citer une de ces *dariques,* du cabinet Fontana, publiée par Sestini [2], sur laquelle le type de l'*Homme à cheval,* formant le revers de celui du *Monarque Achéménide,* est accompagné d'une tête d'*Hercule coiffé de la dépouille du lion* [3], qui ne peut guère avoir eu d'autre intention que celle d'indiquer ce rapport entre le type dont il s'agit et le mythe de l'*Hercule assyro-phénicien.*

Je reprends maintenant la suite de la discussion relative à

l'on a continué de frapper des *dariques* dans des temps plus récents, en suivant toujours l'ancien type. Ce nom de *Pythagoras* peut bien aussi avoir été celui d'un des ancêtres d'Évagoras, puisqu'il se retrouve dans sa famille.

[1] Sestini avait eu d'abord l'idée que cette *darique* appartenait à un *Pythagoras,* roi de *Chypre;* ce n'est que parce que la pièce venait de *Samos,* qu'il y avait vu depuis une allusion au philosophe de *Samos.* Je n'ai pas besoin de dire par combien de raisons cette allusion est inadmissible.

[2] *Descriz. d'alcun. Medagl. gr. del Mus. Fontan.* part. I, p. 120-121, tav. III, n° 15. Voy. Mionnet, *Supplément,* t. VIII, p. 428, n. 39.

[3] Sestini supposait, d'après cette *tête d'Hercule,* que la *darique* avait été frappée dans l'île de *Cos.*

l'*Hercule cilicien Sandacus,* le même que l'*Hercule phénicien Sandan.* A l'appui de ces rapports de noms, si bien justifiés par la numismatique, les mythographes modernes ont relevé l'étroite affinité religieuse qui existe entre *Sandacus,* l'*Hercule cilicien,* époux de *Pharnacè,* et *Sandon,* l'*Hercule lydien,* esclave d'*Omphale*[1]. En effet, cette *Pharnacè* est évidemment une *déesse Lune,* puisque *Pharnacès* était le nom cappadocien du *dieu Lunus*[2]; à l'appui de quoi je rappelle la tradition du culte de l'*Hercule tyrien Di-Sandan,* communiqué de bonne heure aux peuples de la Cappadoce, dont les rapports d'origine et de croyance avec les nations sémitiques de la Syrie étaient généralement reconnus dans l'antiquité[3]. Mais le mythe et le nom même de cette *Pharnacè,* compagne de *Sandacus,* méritent de nous arrêter quelques instants. Le texte d'Apollodore portait ce nom écrit Θανάκη[4], leçon vicieuse que Heyne, à l'exemple de Munker[5] et de Meursius[6], a eu raison de corriger en Φαρνάκη[7], bien que M. Movers ait soutenu récemment la leçon Θανάκη, qu'il préfère[8], uniquement peut-être à cause de son rapport apparent avec le nom de *Tanaïs,* forme d'*Anaïtis,* la grande *déesse Lune* asiatique; en quoi je suis convaincu que ce savant s'est trompé, et je vais en fournir la preuve. Ce n'est pas seulement, comme il le dit, dans Hésychius, au *mot* Κιννύρας, que se lit le nom de Φαρνάκη, comme celui de la mère de *Cinyras*; c'est encore dans Suidas[9]

[1] Creuzer, *Symbolik,* II, 223 et 232, et *Religions de l'Antiquité*, t. II, p. 179, et 213-215.

[2] Strabon, l. XII, p. 557.

[3] Voy. plus haut, pag. 164, 1), 2).

[4] Apollodor. III, 14, 3.

[5] Munker. *ad* Anton. Liberal. c. XXXIV.

[6] Meurs. *in Cypr.* II, 9.

[7] Heyne, *ad* Apollodor. III, 14, 3.

[8] Movers, *die Phœnicier,* I, 14, 240, 402, 459, et aill.

[9] Suid. *v.* Καταγηράσαις : Κινύρας δέ, *ἀπόγονος Φαρνάκης* (Φαρνάκους restit. Kuster), *βασιλεὺς* Κυπρίων. D'après ce texte, un autre passage de Suidas, *v.* Σαρδαναπάλλους· Κινύρας, *ἀπόγονος* Φαρνάκου *βασιλέως* Κυπρίων, doit être corrigé ainsi : Ἀπόγονος Φαρνάκης, *βασιλεὺς* Κυπρίων.

que se trouvait la leçon Φαρνάκης, corrigée à tort par Kuster en celle de Φαρνάκους[1], comme Heyne, à l'exemple de Wesseling, a eu raison de l'observer. Le nom de *Pharnacè,* altéré en Φάρμη, se lit encore dans les *Proverbes du Vatican*[2], où il n'est pas douteux que l'altération ne provienne du fait du copiste, puisque ce passage des *Proverbes* paraît emprunté de Suidas, où la leçon Φαρνάκης, qui est celle des manuscrits, suivie par l'auteur des premières éditions, a été rétablie par les critiques de nos jours, Gaisford et Bernhardy[3]. La leçon Φαρνάκη ainsi bien constatée, il est certain qu'elle reçoit à la fois une autorité nouvelle et une explication satisfaisante du nom de Φαρνάκης, le *dieu Lunus* de la Cappadoce[4]; car quoi de plus conforme à toutes les notions que nous possédons de l'antiquité asiatique, qu'un *dieu Lune, mâle* et *femelle,* nommé *Pharnacès* et *Pharnacè* dans un idiome sémitique, de même que Μήν et Μήνη en grec, *Lunus* et *Luna* en latin? Nous savons d'ailleurs qu'on adorait à *Babylone,* sous le nom de *Pharnoucos*[5], une personnification d'un *dieu solaire*[6]; et le même dieu, sous le nom de *Pharnacès,* était aussi connu des Mysiens, au témoignage d'Ausone[7]; ce qui devient autant de preuves nouvelles à l'appui de la leçon de *Pharnacè,* en usage chez des peuples sémitiques. Le double sexe de la divinité que désignait ce nom s'exprimait toujours d'une manière équivalente dans le langage de ces peuples, ainsi que nous en avons des exemples dans le *Baal, mâle* et *femelle,* ὁ καὶ ἡ Βάαλ, des diverses tribus chananéennes, dans

[1] Cette fausse correction de Kuster avait été déjà blâmée par Wesseling, *in* Hierocl. *Synecd.* p. 708, comme elle a été réprouvée par Heyne, *ad* Apollodor. III, 14, 3.

[2] *Append. Cent.* IV, 68; p. 449-50, ed. Schneidewin.

[3] Suid. *v.* Καταγηράσαις, t. II, p. 95, ed Bernhardy, où la note de Gaisford est reproduite.

[4] Strabon. XII, 557.

[5] Jamblich. *apud* Phot. *Cod.* XCIV, p. 240-41. — [6] Movers, *die Phœnicier,* I, 649.

[7] Auson. *Epigramm.* XXX, 3 : *Mysi* Phanacen (lis. Pharnacen) *nominant.*

le *Mitras-Mitra* des Assyriens et des Perses [1], dans l'Ἀφρόδιτος-Ἀφροδίτη des habitants de *Chypre* [2], dans le *Lamos-Lamia* des Libyens [3], dans l'*Hêlios* et l'*Halia* des Rhodiens [4]; et personne ne peut nier que le culte d'un *dieu Lune, mâle* et *femelle,* appelé en Cappadoce et en Cilicie, c'est-à-dire dans deux pays occupés par des peuples de race sémitique, Φαρνάκης et Φαρνάκη, ne présente un fait absolument analogue. Ce fait posé, il est constant que le nom de Φαρνάχ, qui se lit dans un des livres du *Pentateuque* [5], comme celui de Φαρνός [6], donné par Ctésias à un roi des Mèdes, contemporain de Ninus, est un nom sémitique; d'où il suit, avec toute la probabilité désirable., que le nom du *dieu Lune cappadocien Pharnacès* et celui de la *déesse Lune cilicienne Pharnacè* se rattachent à la même souche; à l'appui de quoi, j'observe en dernier lieu que l'usage de ce nom avait pénétré aussi en Lycie, certainement à la suite des idées religieuses. Ainsi, le nom de Φαρνάκης avait été lu par M. de Hammer [7] sur un des tombeaux de *Telmissus*, en Lycie, où il a été retrouvé récemment par M. Fellows [8]; et le même nom a été copié par ce dernier voyageur sur un tombeau de *Sidyma* [9], autre ville de la Lycie, où il se reproduit deux fois.

[1] Herodot. I, 131. Cf. Bähr. *ad h. l.* t. I, p. 309-10.

[2] Calv. *apud* Serv. *ad* Virg. *Æn.* II, 632; Aristoph. *apud* Macrob. *Sat.* III, 8.

[3] Sur ce mythe de *Lamus,* consultez Diodor. Sic. IV, 31; Malal. p. 19; *Chronic. Pasch.* t. I, p. 68; Cedrenus, t. I, p. 30; et sur celui de *Lamia,* Philostrat. *Vit. Apollon.* IV, 25, et VIII, 9; cf. Clem. Alex. *Strom.* I, 15, § 70, p. 358; Schol. Aristoph. *in Pac.* v. 757; cf. Wesseling. *ad* Diodor. Sic. XX, 41.

[4] Diod. Sic. v, 55. *Halia* était connue d'Homère, *Iliad.* XVIII, 40, et d'Hésiode, *Theogon.* 215; cf. Apollodor. I, 2, 7, en qualité de *Néréide.* Sur *Halia*, Ἅλία, forme féminine du *Soleil*, Ἅλιος, voy. de Witte, *nouv. Annal. de l'Instit. archéolog.* t. I, p. 98-99.

[5] *Numer.* XXXIV, 35.

[6] Ctes. *apud* Diodor. Sic. II, 1.

[7] Hammer, *topograph. Ansicht.* p. 167, n. XXIII.

[8] Le même, *au même lieu,* p. 380, n. III.

[9] C. Fellows, *Account of a Tour into Lycia,* p. 155, et p. 407, n. CLII.

Je crois pouvoir à présent considérer comme suffisamment établie la leçon *Φαρνάκη*, au lieu de celle de *Θανάκη*, adoptée de préférence par M. Movers, qui, du reste, n'a allégué aucune preuve à l'appui de cette préférence; et je ne pense pas qu'on me conteste non plus la notion que j'en déduis, comme conséquence nécessaire, c'est à savoir que le nom de *Pharnacè* désigne une *déesse Lune,* ou la puissance femelle de la *Lune.* Cela posé, si, dans le mythe de *Sandacus,* le *dieu Soleil, Pharnacè,* sa compagne, joue évidemment le rôle de *déesse Lune,* dans celui du même *dieu Soleil* à *Sardes*, ou d'*Hercule Sandon, Omphale* ne nous apparaît pas moins évidemment en la même qualité. Je n'oserais insister sur le rapport de ce nom d'*Omphale* avec le mot *ὄμφαλος*[1], qui désignait, dans la langue des Grecs, l'*objet conique,* devenu, dans la religion des Assyriens et des Phéniciens, le simulacre primitif de la *déesse Nature*, envisagée le plus souvent comme *déesse Lune.* Je ne veux pas non plus attribuer trop de confiance à l'étymologie du nom d'*Omphale,* tiré de deux noms sémitiques, qui signifieraient la *grande,* l'*illustre servante*[2], et qui rentreraient dans l'idée que je viens d'exposer.

Mais *Omphale,* à ne consulter que la légende grecque elle-

[1] C'est l'idée exposée par M. Creuzer, *Symbolik,* II, 223, 2[e] édit., et qui paraît admise par M. Éd. Gerhard, *Prodrom.* p. 240, 26).

[2] C'est à M. Movers, *die Phœnicier,* I, 493, qu'appartient cette étymologie, dérivée de אמה et de פל, qui répond philologiquement à celle de *Sardan-a-pal,* comme *Omphale* répond à *Sandon,* sous le rapport mythologique, et qui, si elle n'est pas vraie, ne saurait du moins manquer d'être regardée comme très-ingénieuse. La qualité de *servante* doit se prendre ici dans le sens que le mot correspondant a eu de tout temps dans les usages asiatiques, celui d'une de ces femmes du *harem,* dévouées aux plaisirs de leurs maîtres, et dont le mot *concubine* est le vrai synonyme. C'est dans ce sens que *Sémiramis* est appelée *ancilla* par Pline, xxxv, 36, 9 : « Ex « ANCILLA regnum adipiscens; » et *Sémiramis*, aussi bien qu'*Omphale,* est effectivement le type de ces *hiérodules* qui jouaient un si grand rôle dans le culte licencieux des divinités asiatiques.

même[1], cette reine de Lydie, fille ou esclave de *Iardanos*[2], dont le nom offre un si singulier rapport avec celui de *Sardan*[3]; cette courtisane lydienne, dont l'histoire, telle qu'elle est exposée par un auteur ancien[4], offre tant de traits propres à une *déesse Lune* assyrienne, ainsi que la considérait un profond critique de nos jours[5]; cette reine, guerrière et voluptueuse, qui fait périr ses amants; en quoi elle ressemble à *Sémiramis,* comme à l'*Atergatis* de Syrie, à la *Lamia* de Libye, toutes expressions diverses d'une même *déesse Lune* asiatique[6]; cette *Amazone,* qui fait d'*Hercule* son esclave, qui s'empare de sa *massue,* ce qui l'assimile aussi à l'*Enyo* de *Comana*[7], autre expression figurée de la *déesse Lune;* cette femme, qui nous apparaît sur tant de monuments grecs, parmi lesquels les médailles de *Sardes* et d'autres villes de la Lydie[8] doivent être citées en première

[1] Pherecyd. et Xanth. Lyd. *Fragm. apud* Creuzer. p. 187, sqq.

[2] Herodot. I, 7; cf. Apollodor. II, 6, 3.

[3] Ce rapport a été signalé par Ott. Müller, *Sandon, etc.* p. 34, 26). Ce même nom de Ἰάρδανος avait été porté anciennement par un fleuve de l'*Élide,* l'*Acidas;* c'est ce que nous apprend Pausanias, *sur la foi,* ajoute-t-il, *d'un homme d'Éphèse,* V, 5, 5; et il y a là encore un rapport curieux, et qui ne semble pas pouvoir être fortuit. Le même auteur fait encore mention d'un fleuve nommé de même Ἰάρδανος, qui coulait près de *Phigalie* en Arcadie, V, 18, 2.

[4] Clearch. *apud* Athen. XII, p. 516, 13; cf. Eustath. *ad Iliad.* II, p. 1082. Voy. Movers, *die Phœnicier,* I, 493.

[5] Ott. Müller, *Sandon, etc.* p. 33: Omphale (*wahrscheinlich auch ursprünglich eine Assyrische Gottheit*).

[6] Ces assimilations ont été récemment exposées avec beaucoup de sagacité par M. Movers, *die Phœnicier,* I, 469-477.

[7] C'est ce que j'aurai lieu d'établir dans mon *Mémoire sur la déesse de Comana,* qui fera partie de cette suite d'*Études d'archéologie comparée.*

[8] *Omphale,* avec les *armes d'Hercule,* est un type commun sur les médailles de *Sardes,* Eckhel, *D. N.* t. III, p. 113, et sur celles de *Mæonie* et de *Tmolus* de Lydie, *ibid,* p. 105; voy. aussi Mionnet, *Description,* t. IV, p. 65, n^os 346, 347, 348, et p. 177, n. 1020; Ramus, *Catal. num. vet. Reg. Dan.* t. I, p. 277, n. 1. Il existe encore, sur une médaille impériale d'*Eumenia* de Phrygie, une réminiscence curieuse de ce type lydien, c'est-à-dire, *Omphale debout,* portant d'une main un *oiseau,* de l'autre, la *dépouille du lion.* Cette médaille, qui faisait partie du *Museo San-Clemente,* a été publiée par Sestini, *Descript. Num. vet.* p. 464, n. 5; et d'après lui, par Mionnet, *Description,* t. IV, p. 294, n. 568. Mais Sestini s'est trompé en y voyant *Iole,* au lieu d'*Omphale,* et

ligne, qui nous apparaît, dis-je, avec les *armes* d'*Hercule*, tandis qu'elle l'oblige à porter lui-même cette robe teinte de *sandyx*, vêtement inventé pour la mollesse des *Hiérodules* lydiennes et pour la licence de leur culte[1]; cette *Omphale*, enfin, avec son captif efféminé et son peuple de *prostituées sacrées*, ne nous représente-t-elle pas bien clairement cet *échange de rôles et de vêtements* qui avait lieu *entre les deux sexes*, au sein de toutes ces religions asiatiques, où des dieux androgynes, expressions du principe mâle et du principe femelle, recevaient d'un peuple fanatique un culte assorti à leur nature et approprié à leur caractère, et qui se pratiquait précisément à *Sardes*, dans le culte de cet *Hercule lydien*, comme nous l'apprenons par le témoignage d'un écrivain du pays[2]?

son erreur a été répétée par Mionnet. Je n'ai pas besoin de dire que ni l'un ni l'autre de ces numismatistes n'ont essayé d'expliquer la présence de l'*oiseau*, qui est la *caille* d'*Hercule*, et qui se rapporte à la légende de *Sandon*. Le P. Frölich est un des premiers antiquaires qui aient signalé ce type d'*Omphale avec les attributs d'Hercule*, sur une médaille de *Sardes* qu'il a publiée, *Animadv. in qq. Num. veter. Urbium*, tab. III, n. XXVI, p. 67-69; cette médaille est un moyen bronze autonome, dont la *tête d'Hercule* décore la face principale. Quant aux médailles avec le même double type, mais avec la légende ΜΑΙΟΝΩΝ et la légende ΟΜΦΑΛΙΤΩΝ qu'il cite, la première d'après Beger, la seconde d'après Goltzius, il est évident que l'une doit être rendue à *Mæonia* de Lydie, ville dont l'existence n'était pas reconnue du temps du P. Frölich, la seconde à *Tmolus* de Lydie, dont l'inscription, mal lue par Goltzius, a produit la fausse leçon ΟΜΦΑΛΙΤΩΝ.

[1] Donat. *in* Terent. *Eunuch.* V, 8, 3-4 : « Omphale Lydiæ regina fuit, quæ Hercu-« lem sibi servientem ad lanificiam com-« pulit, cum ipsa calathum et colum, cul-« tusque fæmineos sagittis et clava leonis-« que tegmine mutasset. »

[2] Voici le passage entier de Lydus, concernant la tunique dite *sandyx*, faite d'*étoffe transparente* et teinte de *couleur de chair*, à l'usage d'*Hercule Sandon* et des courtisanes lydiennes, *de Magistr. roman.* III, 64 : Σάνδυκας (χιτῶνες δὲ ἦσαν ὑπ' αὐτῶν (Λυδῶν) εὑρημένοι, λινῶν μὲν οἱ διειδέστατοι, σάνδυκος δὲ χυλῷ τῆς βοτάνης καταβάπτοντες αὐτούς· ΣΑΡΚΟΕΙΔῊΣ δὲ ὁ χρῶς τῆς βοτάνης), οὓς αἱ γυναῖκες τῶν Λυδῶν γυμνῷ τῷ σώματι ἐπισκιάζουσαι οὐδὲν μὲν ἐδόκουν ἢ ἀέρα μόνον περικεῖσθαι, ΚΆΛΛΕΙ δὲ ἔξω τοῦ καλοῦ καὶ σώφρονος ἐφείλκοντο τοὺς θεωμένους· τοιούτῳ τὸν Ἡρακλέα χιτῶνι περιβαλοῦσα Ὀμφάλη ποτὲ αἰσχρῶς ἐρῶντα ΠΑΡΕΘΉΛΥΝΕ. Ταύτῃ καὶ ΣΆΝΔΩΝ ἩΡΑΚΛῆΣ ἀνηνέχθη, κ. τ. λ. Quant à la circonstance

Il existe encore, dans la légende d'*Omphale,* telle qu'elle était exposée par Cléarque[1], des circonstances qui servent à compléter l'intelligence du mythe de l'*Hercule Sandon,* et qui accusent trop évidemment une origine assyrienne, pour ne pas venir à l'appui de toutes nos déductions. *Omphale* y est représentée comme une *esclave du roi de Lydie*[2], *soumise* d'abord, comme toutes les femmes des Lydiens, *à la prostitution sacrée*[3], puis, devenue *reine,* obligeant les Lydiens, *réduits à la condition des femmes*[4], à reconnaître la *domination de leurs esclaves*[5], et livrant à ceux-ci les filles de leurs maîtres, dans un de ces *paradis*[6] dont le nom, comme la disposition, se rapportait aux usages de la civilisation assyrienne. Voilà les principaux traits de cette curieuse légende, en y ajoutant cette dernière particularité, que le roi dégradé des Lydiens vivait *au milieu des femmes de son palais, assis sur la pourpre et la quenouille à la main*[7]. Or, ce sont là autant de circonstances qui se retrouvent en partie dans le mythe de *Sémiramis,* en partie dans celui de *Sardanapal*, et qui sont aussi communes à la célébration des *Sacæa, τὰ Σάκαια,* fête d'origine babylonienne, adoptée

si caractéristique des *hommes habillés en femmes,* dans la célébration des mystères de cet *Hercule lydien,* elle est attestée par le témoignage exprès d'un autre écrivain national, Nicomach. *apud* J. Lyd. *de Mens.* IV, 49, p. 220 : *Διὸ δὴ καὶ ἐν τοῖς τούτου μυσ7ηρίοις τοῦς ἄῤῥενας* ΓΥΝΑΙΚΕΊΑΙΣ *σ7ολαῖς κοσμοῦσιν*; et l'histoire du roi babylonien *Nannaros,* Ctes. *apud* Athen. XII, p. 530, D; cf. Nicol. Damasc. p. 426; de ce roi assimilé précisément à *Sardanapal,* Plut. *non posse suav. viv. sec. Epicur.* § 13, p. 1095, D, prouve bien que c'était un usage dérivé de la civilisation assyrienne.

[1] Clearch. *apud* Athen. XII, 515, F, 516, A, B, C, t. IV, p. 416-418, Schw.

[2] Herodot. I, 7 : *Ἐκ δούλης τε τῆς Ἰαρδάνου :* cf. Apollodor. II, 6, 3 : *Ὀμφάλη Ἰαρδάνου.*

[3] Clearch. *l. l.* : *Μίαν τῶν ὑϐρισθεισῶν Ὀμφάλην.*

[4] *Id. ibid.* : *Τέλος τὰς ψυχὰς ἀποθηλυνθέντες, ἠλλάξαντο τὸν τῶν γυναικῶν βίον.*

[5] *Idem, ibid.* : *Τοῖς ἐν τῇ ϖόλει δούλοις τὰς τῶν δεσποτῶν ϖαρθένους ἐξέδωκεν ἐν ᾧ τόπῳ ϖρὸς ἐκείνων ὑϐρίσθη.*

[6] *Idem, ibid.* : *Παραδείσους κατασκευασάμενοι, κ. τ. λ.*

[7] *Idem, ibid.* : *Τοῦ μὲν (βασιλέως) ὑπ' ἀνανδρίας καὶ τρυφῆς καὶ ἐν πορφύρᾳ κειμένου καὶ ταῖς γυναιξὶν ἐν τοῖς ἱστοῖς συνταλασιουργοῦντος.*

depuis par les Perses, et liée, dans cette dernière période de son existence, au culte d'*Anaïtis*, qui était une des nombreuses expressions de la même *déesse Lune*, adorée sous des noms divers dans les principaux chefs-lieux des religions asiatiques.

Ce que nous connaissons en effet de la fête des *Sacæa*, en faisant abstraction des circonstances historiques qui en rapportaient l'institution au règne de Cyrus et qui ne peuvent être que d'une invention récente[1], offre la même couleur générale que la légende d'*Omphale;* c'est à savoir, des *esclaves* qui, pendant *cinq jours* entiers, *commandent* en souverains *à leurs maîtres;* l'un d'eux, appelé le *Zoganès* et proclamé le *Roi de la fête, assis sur le trône* du véritable monarque, *vêtu d'une robe semblable,* et choisissant, parmi les concubines royales, celles qui lui plaisaient; et pendant toute la durée de cette fête, ces *esclaves, devenus maîtres à leur tour,* se livrant, avec les femmes de la ville, à tous les excès d'une licence consacrée par la religion elle-même. Les particularités que je viens d'indiquer résultent du témoignage de deux écrivains, qui, par leur patrie et leur époque, pouvaient en parler comme témoins oculaires, Strabon[2] et Dion Chrysostome[3]; et quant à l'origine babylonienne de cette fête, elle est attestée à la fois par Bérose et par Ctésias[4];

[1] C'est ce qu'avait déjà soupçonné Selden, *de D. Syr. Synt.* II, c. 13, p. 270, et ce que M. Movers a changé en certitude, *die Phœnicier,* I, 482, suiv.

[2] Strabon, XI, 512, D : Ὅπου δ' ἂν ᾖ τῆς Θεοῦ ταύτης (Ἀναΐτιδος) ἱερὸν, ἐνταῦθα νομίζεται καὶ ἡ ΣΑΚΑΙΏΝ ἑορτὴ βακχεία τίς μεθ' ἡμέραν καὶ νύκτωρ διεσκευασμένων Σκυθιστὶ, πινόντων ἅμα καὶ πληκτιζομένων πρὸς ἀλλήλους ἅμα τε καὶ τὰς συμπινούσας γυναῖκας.

[3] Dion. Chrysost. *Orat.* IV, 69-70 (t. I, p. 1611-62, Reisk.) : Οὐκ ἐννενόηκας τὴν τῶν Σακκῶν (lis. Σακαίων) ἑορτὴν, ἣν Πέρσαι ἄγουσιν, .... Λαβόντες, ... τῶν δεσμωτῶν ἕνα τῶν ἐπὶ θανάτῳ, καθίζουσιν εἰς τὸν θρόνον τοῦ βασιλέως, καὶ τὴν ἐσθῆτα διδόασιν αὐτῷ αὐτὴν (lis. αὐτοῦ), καὶ τρυφᾷν καὶ ταῖς παλλακαῖς χρῆσθαι τὰς ἡμέρας ἐκείνας ταῖς βασιλέως, .... Μετὰ δὲ ταῦτα ἀποδύσαντες καὶ μαστιγώσαντες, ἘΚΡΈΜΑΣΑΝ (ἘΝΈΠΡΗΣΑΝ ?)

[3] Beros. *apud* Athen. XIV, p. 639, (*Fragm.* p. 51, ed. Richter.) : Τῷ Λώῳ ἄγεσθαι ἑορτὴν Σακέων προσαγορευομένην ἐν Βαβυλῶνι ἐπὶ ἡμέρας πέντε· ἐν αἷς ἔθος

ce qui ne saurait laisser lieu au moindre doute sur son caractère primitivement et essentiellement assyrien. Ce que nous en connaissons par d'autres témoignages, tant sacrés que profanes, vient d'ailleurs à l'appui de cette notion. Cette fête se célébrait *sous des tentes;* de là son nom hébreu, חַג הַסֻּכּוֹת, rendu dans le grec des *Septante* par *ἑορτὴ σκηνῶν*[1], et plus tard, dans le livre de Malala[2], par *σκηνικὴ ἑορτή;* et l'on sait à quel usage servaient ces *tentes,* dressées pour les étrangers, auxquels se prostituaient les *Hiérodules* de la déesse assyrienne, et mentionnées dans un passage célèbre du *IIe Livre des Rois,* à l'occasion de ce culte licencieux introduit à *Samarie* par des colons de *Babylone*[3]. Le nom de *Sacæa, Σάκαια,* donné à cette fête par les écrivains grecs, et qui n'est peut-être que la forme chaldéenne du nom phénicien, plutôt qu'elle ne dérive du nom des Saces, a passé dans la langue des Grecs et dans celle des Romains sous des formes diverses, qui doivent appartenir à une époque primitive; car les mots grecs *σηκός* et *σκηνή*, de même que les mots latins *sacer, sacellum,* paraissent bien provenir de cette source sémitique[4]; mais surtout ce nom de Σάκαια et l'idée qui s'y attachait rendent bien mieux compte de la glose d'Hésychius[5] : *Σάκαν, τὸ τῆς γυναικός,* et d'un mot employé par Aristophane, avec la même signification[6], *σάκανδρος,* que ne peuvent le faire les explications données par les grammairiens.

*εἶναι ἄρχεσθαι τοὺς δεσπότας ὑπὸ τῶν οἰκετῶν· ἀφηγεῖσθαί τε τῆς οἰκίας ἕνα αὐτῶν ἐνδεδυκότα σ7ολὴν ὁμοίαν τῇ βασιλικῇ, ὃν καὶ καλεῖσθαι Ζωγάνην. Μνημονεύει τῆς ἑορτῆς καὶ Κτησίας ἐν δευτέρῳ Περσικῶν.*

1 II. *Paralip.* v, 3, et alib.

2 Malala, *Chron.* p. 284, Bonn.

3 IV. *Reg.* XVII, 30. Au sujet de cette *fête des Tentes*, Amos, v, 26, M. Gesenius, *v.* סכות, p. 711, B, a rappelé la fête semblable qui se célébrait chez les Carthaginois, et qui est indiquée par Diodore de Sicile, xx, 65, par les mots *σκηνὴ ἱερά.*

4 Movers, *die Phœnicier,* I, 596, *).

5 Hesych. *s. v.*

6 Aristophan. *Lysistr.* v. 824 : *Τὸν σάκανδρον ἐκφανεῖς;* cf. Schol. *ad h. l.*; Suid. *v.* *Σάκανδρος· τὸ γυναικεῖον αἰδοῖον.*

Mais, sans insister davantage sur des rapprochements qui pourraient nous écarter de notre objet principal, il est une dernière circonstance qui mérite d'être signalée à l'attention de nos lecteurs, à cause du rapport qu'elle offre avec le mythe de notre *Hercule assyro-phénicien;* c'est que le *roi des Sacæa*, le *Zoganès,* était *brûlé sur un bûcher* à la fin de la fête. A la vérité, cette particularité n'est attestée expressément par aucun témoignage direct[1]; mais elle est rendue extrêmement probable par une foule de traits de l'histoire orientale que M. Movers a rapprochés[2]; et l'on s'expliquerait avec peine autrement que par cette circonstance de la célébration des *Sacæa,* répandus dans toute l'Asie Mineure, l'usage qui régna anciennement en Grèce et dans la plupart des îles grecques, de terminer les fêtes dionysiaques *en livrant aux flammes d'un bûcher* un homme, qu'on choisissait parmi les malfaiteurs condamnés à mort, comme cela avait aussi lieu chez les Perses. Du reste, la description que fait Ézéchiel d'une fête de ce genre à *Samarie,* bien que conçue en termes généraux et dans le style propre aux prophéties[3], offre trop de rapports avec ce que nous connaissons des *Sacæa,* pour qu'on puisse douter que ce ne fût à cette source assyrienne qu'eût été puisé ce trait d'une superstition importée, comme tant d'autres, chez les Juifs, par suite du commerce des Phéniciens et de la conquête des Babyloniens.

De là les rapports nombreux et frappants qu'un savant critique, Lakemaker[4], a relevés entre la *fête des Tentes,* la *Scénopégie*

[1] Dion Chrysostome affirme, comme on a pu le voir par son témoignage, rapporté plus haut, p. 235, 3), que le *Zoganès* était *pendu;* mais, s'il n'y a pas ici quelque faute de copiste, ce doit être une erreur de l'écrivain, la circonstance qu'il indique étant tout à fait contraire au génie de l'Orient. Je proposerais donc de lire ici *ἐνέπρησαν* au lieu de *ἐκρέμασαν.*

[2] Movers, *die Phœnicier,* I, 496-497.

[3] Ezechiel. XXIII, 40, sqq.

[4] Voyez sa dissertation *de Ritibus quibusdam a Græcis ad Judæos derivatis,* insérée dans ses *Obs. philol.* Fasc. I, p. 17-78.

hébraïque et les *Dionysies* grecques, rapports qu'il a seulement eu le tort d'expliquer par l'influence grecque qui s'exerça au temps des Macchabées, au lieu d'en rapporter l'origine à une époque plus ancienne [1], à l'influence persane, qui sont l'une et l'autre attestées par le célèbre passage de Néhémias, sur la reprise de cette fête, restée interrompue dans les temps antérieurs à la captivité [2]. De là aussi tant de traits d'une même couleur et sans doute d'une même origine, qui se retrouvent dans la célébration des *Bacchanales,* en *Grèce* et à *Rome,* et qui avaient frappé Plutarque, au point qu'il croyait pouvoir assimiler la fête hébraïque des *Tabernacles* avec les *Dionysiaques* de la Grèce [3]; sans compter d'autres fêtes, telles que celle des *Saturnales,* qui avait eu chez les Grecs de *Crète,* conséquemment chez une population originairement phénicienne [4], son premier modèle [5], et celle encore qui se célébrait aux ides de Mars, à *Rome,* en l'honneur d'*Anna Perenna* et de *Mars-Mamurius* [6], et dont la description, telle que nous la devons à Ovide [7],

[1] C'est aussi l'opinion de M. Movers, *die Phœnicier,* I, 485. M. Texier a cru trouver le sujet des *Sacæa* dans un des grands bas-reliefs de *Ptérium,* qui représente une troupe d'hommes vêtus à la manière des Scythes, se tenant par la main; voy. sa *Descript. de l'As. Min.* pl. LXXV. C'est une conjecture ingénieuse, à l'appui de laquelle semble venir la circonstance du costume scythique indiquée par Strabon. Mais le principal trait de la célébration des *Sacæa* était le mélange des hommes et des femmes dans des scènes d'orgie; et ce trait ne se trouve point ici. Je pense que le monument de *Ptérium* doit s'expliquer d'après d'autres données.

[2] Nehem. VIII, 17 : *Καὶ ἐποίησαν πᾶσα ἡ ἐκκλησία, οἱ ἐπιστρέψαντες ἀπὸ τῆς αἰχμαλωτίας,* ΣΚΗΝΑΣ, *καὶ ἐκάθισαν ἐν* ΣΚΗΝΑΙΣ, *κ. τ. λ.*

[3] Plutarch. *Sympos.* IV, 5, t. VIII, p. 670-2, ed. Reisk.

[4] Creuzer, *Symbolik,* t. II, p. 618, 3e éd.

[5] Voy. la description que fait Eustathe, *ad Odyss.* XX, 105, p. 725, 6, sqq. ed. Basil., d'une fête qui se célébrait à *Cydonie* de Crète, où les esclaves étaient *maîtres de tout, πάντων κρατοῦσι,* au point de *fouetter les hommes libres :* Καὶ *κύριοι μαστιγοῦντές εἰσι τοὺς ἐλευθέρους.*

[6] J. Lyd. *de Mens.* III, 29, p. 124, et IV, 36, p. 194, ed. Rœther.

[7] Ovid. *Fast.* III, 523-542. D'après la tradition exposée par Ovide, cette fête, aussi bien qu'*Anna* elle-même, était d'origine tyrienne, et c'est ce que confirme

semble calquée sur le tableau des *Sacæa*. Les images de prostitution se rencontrent ici sous la plume libertine du poëte romain[1], comme elles se sont produites dans le langage hardi du prophète hébreu[2]; et il nous est resté de ces désordres d'une fête assyrienne, qui avait jeté de si profondes racines dans la civilisation orientale, un monument plus effronté encore que cette page si libre de la littérature sacrée et profane; ce sont des médailles, frappées dans une ville de *Lydie*, précisément la région connue pour la célébration de ce culte licencieux, dans la ville de *Magnésie*, du Sipyle, voisine de *Sardes*. L'une de ces médailles offre, au revers de la tête d'Otacilia Séséra, un type que je décrirai avec les propres expressions de Vaillant[3] : *Figura muliebri vestitu indusium ambabus sublevat, ut*

la signification du nom חַנָּה, *gratia, misericordia*, employé aussi comme nom propre chez les Hébreux; témoin *Hanna*, mère de Samuel, I *Reg.* I, 2. L'*Anna* phénicienne, adorée à *Rome* sous le nom d'*Anna Perenna*, qui rappelle aussi d'une manière si frappante l'*Anna Purna* de la mythologie indienne, Bohlen, *das alte Indien*, Th. I, S. 201, était donc une *déesse bénigne*, telle que la *Vénus ἐλεήμων* de *Chypre*, Hesych. *h. v.*, telle surtout que la *Bona Dea* des Romains du dernier âge, Juven. *Sat.* II, 86; *Sat.* VI, 21, 314; cf. Ampel. *Memorab.* c. 2 : *Deam benignam et misericordem hominibus;* c'était aussi une des formes de *Mylitta* et d'*Astarté;* et ce qui achève de le montrer, c'est qu'au témoignage de Varron, qui avait sans doute puisé ce renseignement à des sources originales, ce n'était point *Didon*, mais *Anna*, qui s'était livrée à une mort volontaire *sur un bûcher*, Varro *apud* Serv. *ad Æn.* IV, 682; d'où résulte un rapport frappant entre cette déesse tyrienne et notre *Hercule phénicien.*

[1] Ovid. *Fast.* III, 675-676; et 695-6 :

Nunc mihi, cur cantent, superest, obscœna puellæ,
Dicere; nam coëunt certaque probra canunt.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Inde joci veteres obscœnaque dicta canuntur :
Et juvat hanc magno verba dedisse deo.

[2] Ezechiel. XXIII, 43 : Καὶ εἶπα· οὐκ ἐν τούτοις μοιχεύουσι; καὶ ἔργα πόρνης καὶ αὐτὴ ἐξεπόρνευσε; 44 : Καὶ εἰσεπορεύοντο πρὸς αὐτὴν, ὃν τρόπον εἰσπορεύονται πρὸς γυναῖκα πόρνην· οὕτως εἰσεπορεύοντο πρὸς Ὀολὰν καὶ πρὸς Ὀολιβὰν τοῦ ποιῆσαι ἀνομίαν. Le nom donné aux deux courtisannes par le prophète, est dérivé du mot אֹהֶל, qui signifie *tente*, suivant une ingénieuse conjecture de M. Movers, *die Phœnicier*, I, 495; et il y a là conséquemment une allusion aux *Sacæa*, qui se célébraient *sous des tentes.*

[3] Vaillant, *Numismat. græc.* p. 201; voy. Mionnet, *Suppl.* t. VII, p. 385, n. 316.

*partes viriles ostendat.* Le même type s'était déjà produit sur un petit bronze frappé dans la même ville, à l'effigie de Marc-Aurèle, et décrit par Mionnet[1], qui n'en a pourtant point reconnu le sujet, lequel est mis hors de doute, sur les deux exemplaires qui se trouvent de cette médaille dans notre cabinet[2], par la circonstance que le personnage est bien réellement *ithyphallique.* Or, un pareil type ne peut avoir rapport qu'au culte de *Sandon,* vainement déguisé *sous le vêtement de femme* qui le couvre; et c'est là un témoignage péremptoire fourni par la numismatique[3], à l'appui des traditions de l'histoire écrite, qui ajoute beaucoup de valeur à ces traditions et beaucoup de prix au monument lui-même.

§ 14. Si je ne me suis point abusé dans les divers rapprochements que je viens d'exposer et qui se sont trouvés confirmés, sur presque tous les points principaux, par les monuments numismatiques, voici ce qui me paraît en résulter avec l'espèce de certitude que comportent des recherches de ce genre. Des expéditions où l'élément assyrien se combine avec l'élément

[1] Mionnet, *Supplément,* t. VII, p. 379, n. 291 : « Enfant (!) marchant à gauche, soulevant de ses deux mains le léger vêtement qui le couvre. »

[2] Voy. notre planche IV, n. 12; c'est là un de ces types licencieux qu'offre la numismatique grecque, et que j'aurai lieu d'exposer en détail dans la IV^e de mes *Lettres archéologiques sur la peinture des Grecs,* qui traitera de la *Pornographie.* Le même type d'un *Homme relevant sa tunique pour montrer ses parties génitales,* type emprunté du culte de *Sandon,* en Lydie, fut employé, dans l'antiquité grecque et romaine, pour représenter toute une classe de figures d'*Hermaphrodites,* dont l'intention primitive se rattachait à ce même culte. Il existait, dans la *Galleria Giustiniani,* t. I, tav. LXXX, une de ces statues *d'Hermaphrodites,* ainsi conçue, de grandeur naturelle, en marbre. Il s'en trouve une seconde, inédite, dans les magasins du Vatican. La plus belle a fait partie de la *villa Albani,* et j'en publierai la gravure parmi les monuments à l'appui de cette IV^e *Lettre.*

[3] Je n'ai pas cité une médaille impériale d'*Adana* de Cilicie, où Mionnet avait cru voir une figure analogue, *Supplément,* t. VII, p. 194, n. 186, parce que je me suis convaincu, d'après un examen attentif de cette médaille, qui existe dans notre cabinet et dont l'état est assez fruste, que Mionnet ne s'en était pas fait une idée juste.

phénicien, portent sur divers points de l'Asie Mineure le culte d'une incarnation d'un *dieu Soleil,* répondant à l'*Hercule grec. Ninive* et *Babylone,* d'un côté, *Tyr* et *Ascalon,* de l'autre, sont les points de départ de ces expéditions, qui s'accomplissent à l'époque où le grand empire d'Assyrie s'étendait sur toute l'Asie Mineure, et qui ont à leur tête, en qualité d'*Ἀρχηγός,* d'*Ἀρχηγέτης*, un dieu nommé *Sandèn, Sandan, Sandon, Sandacus, Di-Sandan,* formes diverses d'un même nom sémitique, qui se propagent d'abord à *Tarse,* puis, à *Érythres,* d'Ionie, à *Sardes,* dans toute la Lydie, dans la Cilicie, la Pamphylie, la Pisidie, et jusqu'en Cappadoce, où le culte de ce *dieu Soleil* est célébré avec les rites qu'on sait avoir été propres, dans la mère patrie, à ces sortes de religions naturelles, sauf les variantes que purent y introduire des circonstances locales. La plus caractéristique et la plus importante de ces particularités, la *grande pyra,* qui s'érigeait à *Tarse,* d'après l'exemple de *Tyr,* et sans doute aussi de *Ninive,* n'a pas encore reçu tous les éclaircissements qu'elle comporte; et ce point mérite d'autant mieux d'être discuté à fond, que, tout en justifiant les déductions que j'ai tirées d'un assez grand nombre de faits particuliers, il nous aidera à découvrir de nouveaux et intéressants rapports entre le culte de l'*Hercule assyrien* et *phénicien* et le mythe de l'*Hercule grec.*

Dans la description si curieuse que nous a laissée du culte et du temple de la déesse de Syrie à *Hiérapolis,* Lucien, ou l'auteur du traité qui porte son nom [1], il est dit que, de toutes les fêtes qui se célébraient en l'honneur de cette divinité, la plus solennelle était celle qui avait lieu au commencement du printemps et qui se nommait le *Bûcher,* ou le *Flambeau:* Οἱ *μὲν* ΠΥΡΗΝ, *οἱ δὲ* Λαμπάδα *καλέουσι* [2]. Bien que les détails donnés ici par l'auteur syrien sur la manière dont était cons-

[1] Lucian. *de D. Syr.* § 1-60, t. IX, p. 86-131, ed. Bip. — [2] *Idem, ibid.* § 40, p. 126.

truit et décoré le *bûcher,* n'aient pas toute la précision qu'on voudrait y trouver, on ne découvre pas moins ici un trait d'analogie sensible entre cette *grande pyra* de la *déesse d'Hiérapolis* et la *pyra* de l'*Hercule Sandan* à *Tarse;* et cette analogie avait frappé Boettiger[1], l'antiquaire de nos jours qui avait pénétré le plus avant dans la connaissance des mythes phéniciens et dans l'application qui s'en peut faire à l'intelligence des mythes grecs, comme elle a frappé plus récemment encore M. Movers[2], le savant qui vient d'ajouter à cette étude une base nouvelle, par l'heureuse application des textes et des données bibliques aux témoignages et aux traditions grecques. Et, en effet, cette *pyra,* dressée à *Hiérapolis*, dans le culte d'une *déesse Nature,* certainement lié à celui du *dieu Soleil* des Tyriens dans un même ordre d'idées et des croyances, comme nous avons trouvé les simulacres des deux divinités associés sur un même monument votif, d'un travail proprement phénicien[3]; cette *pyra,* où se consumaient, avec les *animaux* destinés au sacrifice, une foule d'objets précieux offerts à cette intention par la piété publique, de *riches* tissus, d'*ouvrages d'or* et *d'argent, καὶ εἵματα, καὶ χρύσεα καὶ ἀργύρεα ποιήματα,* nous reporte à un autre point du domaine de l'antiquité asiatique, où nous avons trouvé le même culte d'*Hercule,* sous le même nom de *Sandèn,* je veux dire chez les Assyriens de *Ninive.* Il y a plus, et c'est encore ici un rapprochement, négligé par tous les critiques, qui éclaire d'un jour nouveau tout cet ensemble de traditions asiatiques; l'érection de la *pyra,* dans un culte tout semblable, celui d'une *déesse Nature,* se rencontre aussi à *Babylone,* associé au nom de *Sémiramis*[4], divinité du même ordre que l'*Astarté* d'*As-*

[1] Voy. ses *Ideen zur Kunst-Mythologie,* t. I, p. 39, 1).

[2] Movers, *die Phœnicier,* I, 466.

[3] Sur l'autel votif dont il a été question plus haut, p. 98-99, et qui me fournira le sujet d'un travail particulier.

[4] Hygin. *Fab.* CCXLIII : « SEMIRAMIS in « Babylonia, EQVO amisso, in PYRAM se

*calon* et que la *déesse de Paphos*[1], conséquemment, que la *déesse de Syrie;* en sorte que c'est toujours la même notion qui apparaît sur les divers points du domaine de la haute antiquité asiatique. Mais, sans insister sur cette *pyra* de *Sémiramis* à *Babylone,* dont la notion ne nous est parvenue que réduite à une indication malheureusement trop succincte, attachons-nous à la *pyra* de *Ninive,* que nous connaissons d'une manière plus détaillée, et dont le souvenir se trouve lié à un nom réputé historique et entouré d'une grande célébrité.

L'histoire de *Sardanapal,* personnage qui semble tenir de la mythologie encore plus que de l'histoire, offre en effet avec l'*Hercule assyrien* de Cilicie et de Lydie une ressemblance frappante qui se résume en trois traits principaux; une vie efféminée, qui se passe à l'ombre d'un *harem, dans les occupations et sous les vêtements des femmes;* à côté de cette vie molle et voluptueuse, le contraste d'une mort héroïque *sur un bûcher,* où se consument de grandes richesses, et enfin la fondation de *Tarse,* attribuée à l'un et à l'autre, avec un monument érigé au voisinage de *Tarse,* en mémoire de cette fondation, monument où plus d'un antiquaire a cru reconnaître, mais à tort, celui qui sert de type sur les médailles de *Tarse.* A ces trois motifs[2], qui tendent presque à assimiler le dieu de *Tarse,* le même que celui de *Sardes,* au monarque déifié de *Ninive,* vient se joindre encore la ressemblance des noms de *Sandan* et de *Sardan-apal,* noms qui paraissent dériver d'une source commune; et telle

« conjecit ». Ce témoignage a déjà été cité plus haut, p. 139, 5), à l'occasion du *cheval,* animal sacré du *Soleil,* mis en rapport avec la *déesse Lune assyrienne,* d'après Juba, *ap.* Plin. VIII, 42, 64, de la même manière que le *taureau,* aussi animal sacré du *dieu Soleil,* avec *Pasiphaé,* la *déesse Lune crétoise.*

[1] Voy. sur ce point les savantes recherches de M. Movers, *die Phœnicier,* t. I, p. 631-632.

[2] Admis aussi, avec toute la valeur qu'ils avaient offerte à Ott. Müller, par M. Movers, *die Phœnicier,* I, 465.

est en effet la gravité de ces motifs, qu'un des plus illustres savants de notre âge, Ott. Müller, n'a pas fait difficulté de regarder *Sandan* et *Sardan-apal* comme un seul et même personnage, placé sur l'extrême limite de l'histoire et de la fable [1].

[1] *Sandon und Sardanapal*, dans le *Rheinisch. Museum*, IIIen Jahrg. 1er Heft, S. 22-39. Le savant auteur n'ose pas prendre sur lui de décider si l'Assyrien *Sandan*, qu'il assimile à *Sardanapal*, est un *dieu* ou un *héros*. M. Movers se prononce avec force contre ce système d'indécision, *die Phœnicier*, I, 461, sur le fondement que la mythologie asiatique ne connaît pas d'*hommes déifiés* ou de *héros*. Mais cette manière de voir est peut-être aussi trop rigoureuse et trop absolue. Rien n'est, au contraire, plus conforme au génie de la société asiatique, que d'attribuer au *monarque* les traits et les symboles du *dieu*, et d'identifier l'un avec l'autre. M. Movers lui-même s'est attaché à produire des exemples de cette sorte d'assimilation empruntés à l'Assyrie, en montrant que *Ninias* était une des formes de *Sandan*; et *Ninias* est cependant un personnage historique, ou du moins réputé tel dans les chroniques assyriennes. La preuve de la *divinité* de *Sardanapal*, tirée de ce que sa statue était consacrée près de celle de la *déesse Sémiramis*, dans le temple de *Mabog*, Lucian. *de D. Syr.* § 49, ne conclut pas; car *Sémiramis*, dont M. Movers fait aussi une *déesse*, passait, dans la légende commune, pour une *reine*; et c'était encore un de ces personnages qui tenaient à la fois de la mythologie et de l'histoire. D'autres statues, telles que celles d'*Atlas* et d'*Alexandre le Grand*, se voyaient dans le même temple; et la divinité d'Alexandre ne peut certainement rien prouver en faveur de celle de *Sardanapal*. Le Σαρδανάπαλλος ὁ μέγας de la *Chronique Pascale*, t. I, p. 68; cf. Malal. p. 19; Cedren. t. I, p. 30, est un de ces *rois* mythologiques qui ne peuvent être considérés proprement comme *dieux*, ou qui, du moins dans l'opinion des temps où furent produits les témoignages qui nous restent sur leur compte, étaient regardés comme des princes déifiés ou des héros; ce qui est contraire à la doctrine de M. Movers. La distinction établie, à tort ou à raison, entre *deux Sardanapales* par des auteurs plus anciens, Hellanicus, *apud* Schol. Aristophan. *ad Av.* 1022; cf. Suid. et Hesych. *v.* Σαρδανάπαλλος, ne prouve pas que le *Grand Sardanapal*, celui qui bâtissait *deux grandes villes* en un jour, fût un dieu, à la différence de *Sardanapal l'efféminé*; car, d'abord, c'est au *voluptueux Sardanapal* qu'Hellanicus attribue la fondation de *Tarse* et d'*Anchiale*; ce qui tend à confondre ce que M. Movers veut distinguer; et, ensuite, rien n'indique, dans le passage d'Hellanicus, transcrit et sans doute abrégé par le Scholiaste, que l'un des *deux Sardanapales* fût un *dieu*, et l'autre seulement un *roi*. Enfin, l'attribution faite à *Sardanapal* des monuments qui, suivant d'autres traditions, Beros. *Fragm.* p. 63, ed. Richter., étaient l'ouvrage de Sennachérib, se fonde uniquement sur la confusion opérée, à une certaine époque de l'antiquité, entre *Sennachérib* et *Sardanapal*, sans qu'il en résulte la preuve que *Sardanapal* dût être considéré comme un dieu. J'ai cru devoir faire

Il y a donc là une question curieuse d'archéologie comparée qui appelle encore la critique, même après le docte et ingénieux travail d'Ott. Müller, et où il peut se trouver encore à saisir quelque nouveau rapport qui lui ait échappé.

Ce qui forme le trait distinctif de l'histoire de *Sardanapal*, telle que nous la connaissons par les fragments de Ctésias; ce qui paraît avoir frappé le plus l'imagination des Orientaux, c'est *sa mort*, entourée de circonstances si extraordinaires. On sait que ce monarque, nourri au sein des voluptés d'une cour asiatique et devenu l'objet du mépris de ses peuples, eut à repousser la défection d'une partie des tribus soumises à son empire, qui, après les vicissitudes d'une guerre mêlée de succès et de revers[1], le réduisirent à s'enfermer dans *Ninive*, sa capitale, où ils le tinrent assiégé deux ans. La troisième année de ce siége, le Tigre, sorti de son lit, ayant renversé une partie des remparts de la ville, les ennemis donnèrent l'assaut, et le monarque, abandonné de tous, n'eut plus d'autre ressource que de s'ensevelir lui-même, de sa propre main, sous les ruines de son vaste empire[2]. Il fit élever, au centre de son palais, un *bûcher* qui avait quatre *plèthres* de haut, et sur le faîte duquel furent disposés cent cinquante *lits d'or* et autant de *tables* du même métal. Dans l'intérieur de ce *bûcher*, avait été construite de bois précieux une chambre de *cent pieds carrés*, où se trouvaient plusieurs lits, l'un desquels fut occupé par le roi lui-même, avec sa femme, et les autres par ses concubines.

précéder de ces observations préliminaires la discussion relative à *Sardanapal*, considéré comme le même personnage mythologique que l'Assyrien *Sandan*.

[1] Voyez, à ce sujet, les témoignages originaux recueillis et discutés par Koopmans, qui avait entrepris, avec plus de savoir et de zèle que de succès, de rétablir la réputation de *Sardanapal*, *de Sardanapalo*, p. 159-164.

[2] Ctes. *apud* Diodor. Sic. II, 23; Idem, *apud* Athen. XII, p. 529; Justin. I, 2; Constant. Manass. p. 27.

Tous les trésors du monarque, en métaux précieux, en riches tissus de toute espèce, avaient été déposés dans cette même chambre; et, lorsque toutes ces dispositions furent terminées, on *mit le feu au bûcher,* qui dura quinze jours entiers à se consumer. Le peuple de la ville, qui voyait de loin la fumée de ce vaste incendie, sans en soupçonner la cause, connue des seuls eunuques du palais, s'imaginait que c'était l'effet des sacrifices offerts incessamment aux dieux; et c'est ainsi, ajoute en finissant l'historien qui nous fournit ces détails, que *Sardanapal* couronna une vie de voluptés par une mort généreuse.

Il est entré sans doute plus d'une exagération dans ce récit, extrait, à ce qu'il paraît, du livre de Ctésias par Athénée[1]. Mais tout en accordant que l'imagination orientale, si riche de toute antiquité en inventions de cette espèce, a pu contribuer pour beaucoup aux frais et aux dimensions de ce *bûcher,* il est impossible de n'y pas reconnaître plus d'un trait fourni par la vérité locale. Cet immense *bûcher,* construit sans doute par assises en retraite, en forme de *pyramide tronquée,* avec les *lits* et les *tables* placés à son sommet, avec la *chambre* pratiquée dans son intérieur et remplie elle-même de *lits* et de *tables,* sur lesquelles étaient déposées les richesses du monarque assyrien, rappelle à la fois ce que nous connaissons de la *pyramide de Bélus*[2] et du *tombeau de Cyrus*[3], en même

[1] Athen. XII, p. 529, B. t. IV, p. 465-466, Schw.

[2] Les témoignages classiques sur la *Pyramide de Bélus* sont ceux d'Hérodote, I, 181, de Strabon, XVI, 738, et de Diodore de Sicile, II, 9. Parmi les modernes qui se sont occupés de ce grand monument et des autres édifices de *Babylone,* je citerai particulièrement Palmblad, *de Reb. Babylon.* p. 52; Münter, *Relig. der Babylon.* p 50, 1), 2), et Sainte-Croix, *Mém. sur les ruines de Babylone,* dans les *Mém: de l'Acad.* t. XLVIII, p. 1-36.

[3] Nous devons à Arrien, qui transcrivait ici les *Mémoires* d'Aristobule, un des officiers d'Alexandre, une description détaillée du *tombeau de Cyrus* à *Pasargades,* et des objets précieux qui y étaient déposés, *Exped. Alexandr.* l. VI, c. 29. On a donné le nom de *tombeau de Cyrus* à un

temps que *Sardanapal, vêtu en femme,* le corps *orné de bijoux,* le *visage fardé* et *peint, assis au milieu de concubines* et d'*eunuques,* et se livrant ainsi aux *flammes d'un bûcher,* figure, dans ce récit, à la fois par sa vie et par sa mort, absolument sous les mêmes traits que nous pouvons nous représenter le *Sandan* de *Tarse* et celui de *Sardes,* l'un et l'autre fidèle répétition du *Sandèn* de *Ninive;* et comme, d'un autre côté, le nom de *Sandan* se retrouve dans celui de *Sardan-apal,* il serait certainement très-conforme à la vraisemblance, d'admettre, ainsi que le fait K. Ott. Müller, que l'histoire du dernier roi de *Ninive* aurait été colorée, dans la catastrophe qui la termina, de quelques-uns des traits propres à la célébration du culte de l'*Hercule assyrien.* A mon tour, je compléterai la pensée du savant et ingénieux critique de Göttingue, en supposant que le monarque assyrien, réduit à la dernière extrémité, aurait voulu, par le genre de mort qu'il avait choisi, donner à son sacrifice la forme d'une apothéose, et s'identifier avec le dieu national de son pays, en se laissant consumer comme lui *sur un bûcher :* ce qui était une idée tout orientale, dont j'aurai bientôt occasion de citer plus d'une application remarquable. De cette manière, en effet, la mythologie et l'histoire se seraient combinées dans une légende, où le *dieu* et le *monarque* auraient fini par se con-

petit monument funéraire qui se trouve à *Mourghâb,* en Perse, et qui consiste en une chambre oblongue, élevée sur une pyramide tronquée, de sept degrés ou assises en retraite. Cette forme répond bien aux traditions de l'antiquité asiatique, et la localité du monument ne s'éloigne pas beaucoup du site de *Pasargades.* Néanmoins, l'importance de ce monument ne s'accorde pas avec celle du tombeau de Cyrus, et le style de son architecture ne saurait être celui du siècle de ce monarque. Les objections présentées par Hoeck, *veter. Med. Monum.* p. 55-62, contre l'opinion accréditée par les voyageurs anglais, Morier, *Travels,* I, 144, Ouseley, *Travels,* t. II, pl. LIII, p. 427, et Ker-Porter, *Travels,* t. I, pl. XIV, p. 498, suiv., ne permettent donc pas de reconnaître ce tombeau du grand prince Achéménide dans le monument de *Mourghâb,* dont on se fera, du reste, une juste idée, d'après le dessin qui en a été publié dans le *Voyage en Perse* de MM. Coste et Flandin, pl. 194, 195, 196.

fondre : ce qui n'a sans doute rien que de très-conforme aux idées et aux habitudes de la civilisation asiatique. A l'appui de cette supposition, je remarque que, suivant la tradition recueillie par deux historiens grecs, Alexandre Polyhistor[1] et Abydène[2], *Sarac*, le dernier roi du second empire d'Assyrie, le même, conséquemment, que *Chyn-il-Adan*, vaincu par les forces combinées de Cyaxare, roi des Mèdes, et de Nabo-pal-esar, roi des Babyloniens, *se brûla avec son palais*, *ἑαυτὸν σὺν τοῖς βασιλείοις* ἘΝΈΠΡΗΣΕΝ, genre de mort qui lui a fait donner le nom de *Sardanapal*, parce qu'il tendait à l'assimiler au dieu *Sandan*, *ressuscitant des flammes d'un bûcher;* d'où il suit que, dans les idées de ces peuples, *la mort sur un bûcher* était une *forme d'apothéose*. De là, effectivement, le titre de *dieu* donné à *Sardanapal*, dans cette antiquité même, où il passait à peine pour un homme[3], et sa statue, érigée comme celle d'un *dieu*, dans le temple même de la déesse de Syrie[4], à *Hiérapolis;* et c'est, d'ailleurs, un trait de la civilisation assyro-phénicienne, déjà relevé par plus d'un savant critique[5], que l'idée de s'élever *au rang des dieux sur un bûcher*[6].

Ce qui ajoute encore à la vraisemblance de cette supposition, c'est que le nom de *Sardan-apal* n'était qu'une épithète ou un surnom distinct du nom propre du prince, avec lequel périt

[1] Alexand. Polyhist. *apud* Syncell. *Chronograph.* t. I, p. 396, ed. Bonn.

[2] Abyden. *apud* Euseb. *Chronic. Arm.* c. IX, p. 25; voy. plus bas, p. 249, 1).

[3] Martial. XI, *Epigr.* 95.

[4] Lucian. *de D. Syr.* § 40, t. IX, p. 123, Bip. : Παρὰ δὲ οἱ (Ἀλεξάνδρῳ) Σαρδανάπαλος ἕστηκε, ἄλλῃ μορφῇ καὶ ἄλλῃ στολῇ. Il est bien fâcheux que Lucien ne nous ait pas indiqué en quoi consitait cette *différence de forme et de costume* qu'il avait remarquée entre la statue, conçue à la grecque, d'*Alexandre*, et celle de *Sardanapal*, composée dans le goût asiatique.

[5] Brucker, *Histor. crit. Philosoph.* t. I, p. 125; Koopmans, *de Sardanapal. etc.* p. 166.

[6] Koopmans, *l. l.* « Sane qui igne peribant, dii sæpius habiti sunt, cum apud « alias gentes, tum et apud Orientales, Assyrios Persas(?)que.

le premier, aussi bien que le second empire d'Assyrie. On sait, en effet, que le nom de *Sardan-apal* ne figure dans aucune des listes réputées historiques des rois d'Assyrie, et que c'est aux deux monarques dont la chute marqua, vers l'an 750 avant J. C., celle du premier empire d'Assyrie, et vers l'an 625 celle du second, monarques appelés, l'un *Thonos-Konkoleros*, dans Jule Africain, l'autre, *Chyn-il-Adan*, dans le *Canon* de Ptolémée, qu'a été appliqué, au premier par Ctésias, et au second par Alexandre Polyhistor[1], le surnom de *Sardan-apal*, en raison sans doute de cette analogie, tirée du caractère et du genre de mort de l'un et de l'autre, avec ce que l'on connaissait du culte et de la fête de l'*Hercule-Sandan*. Quoi qu'il en soit de ces rapports entre *Sandan* et *Sardan-apal*, que

[1] C'est du moins ce que dit Ott. Müller, *Sandon, etc.* p. 36, 31). Mais je dois remarquer que le passage d'Alexandre Polyhistor, tel qu'il est traduit dans la *Chronique arménienne* d'Eusèbe, c. v, p. 20, 3, et cité par Ott. Müller, ne porte pas, comme le dit le savant critique, que le dernier roi du second empire d'Assyrie, le *Chyn-il-Adan* du *Canon* de Ptolémée, s'appelait aussi *Sardanapal*. Suivant ce texte arménien, *Sardanapal* est le successeur de *Sammughes*, dont il était le frère, et son règne, de vingt et un ans, est rapporté, sans qu'il soit fait mention de la catastrophe qui le termina. C'est dans l'extrait du texte grec d'Alexandre Polyhistor, tel qu'il nous a été conservé par le Syncelle, *Chronogr.* t. I, p. 396, ed. Bonn., que *Sardanapal* est assimilé, non à *Chyn-il-Adan*, mais à *Nabo-pal-esar*, double confusion de deux noms différents et de deux rois ennemis, l'un de *Ninive*, l'autre de *Babylone*, qui ne peut s'expliquer que par l'état défectueux du texte, état depuis longtemps signalé par la critique; voyez surtout la *Dissertation* de Larcher, dans les *Mém. de l'Acad.* t. XLV, p. 403; cf. Koopmans, *de Sardanapal.* p. 37. La manière la plus probable de se rendre compte de ce texte corrompu, consiste à admettre que l'historien extrait par le Syncelle, ou plutôt, le Syncelle, auteur de cet extrait, a mis le nom de *Sardanapal* au lieu de celui de *Sarac*, le même que *Chyn-il-Adan*, le roi de *Ninive*, sous lequel périt le second empire d'Assyrie, par l'effort des armes combinées de Cyaxare le Mède et de Nabo-pal-esar le Babylonien; et cette méprise s'expliquerait par le genre de mort que choisit *Sarac*, le nouveau *Sardanapal*, à l'exemple de l'ancien, *en se faisant brûler avec tout son palais*, ainsi que le rapportait Abydène, *apud* Euseb. *Chron. armen.* c. IX, p. 25: *Rex Saracus regiam Evoritam* (?) *inflammabat*, et Alexandre Polyhistor lui-même, *apud* Syncell. *l. l.* : Ὁ Σάρακος ἑαυτὸν σὺν τοῖς βασιλείοις ἐΝΈΠΡΗΣΕ.

je crois fermement fondés sur d'anciennes traditions historiques, et que j'admets, dans ce qui vient d'en être exposé, d'accord avec l'illustre antiquaire de Göttingue, qui les a le premier signalés à l'attention publique, et avec M. Movers, qui vient tout récemment encore d'y donner son assentiment, voyons si, en suivant le fil des déductions qui nous a guidés jusqu'ici, nous ne parviendrons pas à saisir de nouveaux rapprochements qui confirmeront les premiers.

Il existait à *Anchiale*[1], ville de Cilicie, voisine de *Tarse*, un monument qui avait excité au plus haut degré l'attention des Grecs compagnons d'Alexandre, et sur lequel il nous est parvenu trop de détails, d'accord entre eux sur les points principaux, pour ne pas procéder d'une source digne de foi. Ce monument, dont nous ne connaissons pas la forme, qui peut fort bien avoir été celle d'une *pyramide tronquée*, si familière à l'antiquité assyrienne, supportait à son sommet une *statue de marbre blanc*, *εἰκόνα λιθίνην*, représentant *Sardanapal en costume lydien*[2], *ἀνεζωσμένον Λυδιστί*, faisant de la main droite élevée

[1] Il m'est impossible de croire qu'il n'existe pas quelque rapport, fondé sur une légende phénicienne, entre le nom de cette ville et celui de la *Nymphe Anchiale*, Νύμφης Ἀγχιάλης, mère du *troisième Hercule*, selon J. Lydus, *de Mensib.* IV, 46, p. 224. J'observe, à cette occasion, que l'écrivain grec, en donnant pour père à cet *Hercule phénicien*, *Hellen*, fils de Jupiter, a confondu le personnage hellénique avec *Elioun*, un des dieux de la théologie phénicienne, Sanchoniath. *apud* Phil. Bybl. p. 24 : Ἐλιοῦν ὕψιστος.

[2] Ce *costume lydien* était sans doute celui que les rois d'Assyrie avaient porté à *Sardes*, et qui était propre à l'Asie; d'où résulte une nouvelles preuve de ces anciens rapports entre la Lydie et l'Assyrie. L'idée qu'on peut se faire de ce *costume lydien* d'après le mot *ἀνεζωσμένος*, est celle d'une *tunique courte, relevée par une ceinture.* Or c'est là précisément la manière dont est vêtu l'*Hercule lydien* dans le célébre groupe Farnèse du Musée de Naples, *R. Mus. Borbon.* t. IX, tav. XXVIII, et dans un beau torse grec, de la collection de Cassel, qui doit aussi avoir appartenu à un *Hercule chez Omphale*, Bouillon, *Mus. des Antiq.* t. II, pl. IX; Völkel, dans le *Zeitschrift* de M. Welcker, p. 177-181, n. 5. Voy. à ce sujet, mon *Choix de Peintur. de Pompéi*, pl. XIX, p. 245, 4).

un geste qui indiquait le *claquement des doigts*[1]. Le mépris des choses humaines, auquel faisait allusion l'*espèce de bruit* produit par la *disposition des doigts*, était exprimé d'une manière plus expresse dans une inscription en lettres assyriennes gravée sur le monument, et dont la traduction grecque nous a été transmise par beaucoup de mains[2]; c'est cette inscription si fameuse, qui dut tant contribuer, dans l'antiquité, à populariser le nom de *Sardanapal* et à le rendre proverbial, comme celui d'un prince qui réduisait toute la destinée humaine à de vaines jouissances et à de honteux plaisirs, et où le monarque assyrien, s'adressant lui-même aux spectateurs avec toute l'impudence du vice couronné, ou, si l'on aime mieux, avec toute la franchise du despotisme oriental, leur criait, du haut de ce monument effronté : *mange, bois et joue; tout le reste n'est pas digne de cela*, c'est-à-dire du *bruit* qu'il faisait avec ses doigts[3]. Maintenant, la question archéologique à laquelle

[1] Les détails les plus circonstanciés sur cette statue sont ceux qui nous ont été donnés par Arrien, *Exped. Alex.* II, 5, et par Plutarque, *de Fort. Alex.* t. II, p. 336; aj. Callisthen. *apud* Suid. *v.* Σαρδανάπαλλος, et *v.* Ὀχεύω; Aristobul. *apud* Strab. XIV, 988, ed. Almenov.; Athen. XII, 530; Apollodor. *apud* Schol. Aristoph. *ad Av.* 1022; Stephan. Byz. *v.* Ἀγχιάλη.

[2] Voy. les témoignages cités à la note précédente. Cette inscription, mise en vers et développée par le poëte Chœrile, et traduite en un distique latin par Cicéron, *Quæst. Tuscul.* V, 35, nous a été transmise par le Scholiaste d'Aristophane, *ad Av.* V. 1022. Une autre version s'en trouve dans Athénée, XII, 529; voy. sur cette inscription et ses variantes, le travail critique de Næke, Chœril. *Reliq.* p. 249, sqq., 257, sqq., en y joignant les observations de Koopmans, *de Sardanapalo, etc.* p. 169-183. Fourmont s'était essayé à traduire en hébreu l'inscription grecque du monument de *Sardanapal*, pour justifier ce monarque de l'avoir inspirée ou composée lui-même; mais cette tentative ne me semble pas avoir été philologiquement aussi heureuse qu'elle était méritoire par l'intention; *Mém. de l'Acad. Hist.* t. VII, p. 225-230. J'en dirai autant de l'explication philosophique que Deguignes a voulu donner à son tour, d'après le génie de l'Orient, de la même inscription, *Mém. de l'Acad.* t. XXXIV, p. 416, et qui a pourtant obtenu l'assentiment de Sainte-Croix, *Exam. crit. des Histor. d'Alex.* p. 247.

[3] Callisthen. *apud* Suid. *v.* Σαρδανα-

donne lieu ce monument d'*Anchiale,* y compris la statue qui le surmontait, est celle de savoir s'il est le même que nous ont offert les médailles de *Tarse*, sous la forme d'une *pyramide* élevée sur une *base carrée,* en avant de laquelle se détache une figure de *dieu* ou de *héros,* porté sur un animal symbolique. Ott. Müller s'est prononcé à cet égard pour l'affirmative[1], en des termes qui semblent exclure toute espèce d'hésitation, en même temps qu'il soutenait que ce monument était bien la *pyra* de l'ancien héros assyrien, cilicien et lydien, *Sandèn, Sandan* et *Sandon;* mais j'avoue que, sur ce point, je ne saurais partager sa conviction. La *pyra* représentée sur les monnaies de *Tarse,* est un monument temporaire, dont la décoration devait varier dans ses détails; et de là viennent, en effet, les différences qui se remarquent dans le type de ces médailles, bien que la forme générale demeurât toujours la même. Au contraire, le monument d'*Anchiale* fut, à n'en pas douter, et à part sa forme, qui ne nous est pas connue, une construction d'une certaine importance et d'une grande solidité; à moins qu'on ne suppose que c'était un de ces monuments sculptés dans le roc, si chers à l'antiquité asiatique, et dont il

*πάλλους· ὡς τ' ἄλλα τούτου οὐκ ἄξια, τουτέστι τοῦ τῶν δακτυλῶν ἀποκροτήματος;* cf. Arrian. II, 5 : Τὸν *ψόφον αἰνισσόμενος ὅνπερ αἱ χεῖρες ἐπὶ τῷ κρότῳ ποιοῦσι.* Ce *claquement de doigts,* que les Latins exprimaient par *digitos concrepare*, Ciceron. *de Offic.* III, 19; cf. Næke, Chœril. *Reliq.* p. 250, est un geste fréquemment employé par l'art grec, dans une intention analogue à celle que l'on prêtait à la statue de *Sardanapal.* On le voit à une charmante figure de *Satyre ivre* du musée de Naples, *R. Mus. Borbon.* t. II, tav. XXI, dont il existe une répétition à Munich, *Glyptothek*, n. 102, et qui semble dire aussi aux spectateurs : Ἔσθιε, πῖνε, παῖζε. Une figure de *jeunc Bacchant* fait le même geste sur un curieux bas-relief *Colonna,* publié par M. Éd. Gerhard, *antik. Bildwerke,* III, XLII, 3; et je rappelle, à cette occasion, ce que j'ai remarqué ailleurs, *Journ. des Sav.* sept. 1837, p. 516-517, sur l'erreur d'un antiquaire qui avait confondu le geste de *Sardanapal* avec celui du satyre *Aposcopeuôn,* de Witte, *Catalog. de Canin.* n. 96, p. 52.

[1] *Sandon, etc.* p. 30.

nous reste encore tant d'exemples, de diverses époques, à *Beyrouth*, à *Bisutun*, à *Persépolis*, à *Schiras*, à *Schapour* et ailleurs [1].

Il y a d'ailleurs contre la supposition admise par Ott. Müller une difficulté bien autrement grave; c'est que ce monument d'*Anchiale*, attribué par l'opinion des Grecs du siècle d'Alexandre à *Sardanapal*, paraît bien être le même que celui qui fut érigé en l'honneur des victoires remportées par *Sennachérib* sur les Grecs de la Cilicie. Nous devons ce renseignement précieux au texte arménien de la *Chronique* d'Eusèbe [2]; et c'est sur la foi de deux historiens grecs, Alexandre Polyhistor et Abydène, que ce souvenir de l'expédition de *Sennachérib*, qui eut pour résultat un agrandissement de la ville de *Tarse* [3], nous a été transmis par Eusèbe. La même tradition, puisée directement dans les archives chaldéennes, avait été exposée par Bérose, dont nous ne connaissons le témoignage que par la traduction latine de la *Chronique* d'Eusèbe [4], avec cette particularité, que l'inscription en lettres chaldéennes, gravée sur le monument de *Sennachérib*, rendait témoignage de la valeur et de la puissance de ce prince, sans rien qui fît allusion à ces jouissances sensuelles, dont l'expression naïve, peut-être plus encore qu'effrontée, paraît avoir tant scandalisé les scrupuleux

[1] Témoin les sculptures exécutées dans le roc, qui viennent d'être découvertes en deux localités assez voisines de *Mossoul*, conséquemment sur le territoire de l'ancienne *Ninive*.

[2] Alex. Polyhist. et Abyden. *apud* Euseb. *Chronic.* l. I, c. 5, p. 19, et c. 9, p. 25, ed. Mediolan. 1818.

[3] Le texte arménien d'Eusèbe parle de la *fondation* de *Tarse* comme de celle d'une *ville nouvelle;* mais il est évident que, dans ce cas-ci, comme dans une foule de cas semblables, on doit entendre ce témoignage d'un *agrandissement* de cette ville, qui existait bien avant l'époque dont il s'agit, et qui fut rebâtie sur le plan de *Babylone*, c'est-à-dire divisée en deux parties à peu près égales par le Cydnus, comme *Babylone* l'était par l'Euphrate.

[4] Beros. *Fragm.* p. 63, ed. Richter. : « Hostes debellat, atque in victoriæ mo-« numentum imaginem suam eo in loco « erectam reliquit chaldæisque litteris for-« titudinem ac virtutem suam, ad futuri « temporis memoriam, inscribi jussit. »

contemporains grecs d'Alexandre. Le monument même auquel font allusion les deux écrivains grecs et l'auteur chaldéen, consistait en une statue du roi d'Assyrie, accompagnée d'une inscription en lettres chaldéennes, qui contenait le récit de ses victoires. Or, que cette statue, avec l'inscription assyrienne qui y était jointe, fût celle qui attira plus tard l'attention des compagnons d'Alexandre, précisément dans cette même localité, c'est ce qu'il est à peu près impossible de révoquer en doute; c'est ce qui a été reconnu par Niebuhr [1], comme par Ott. Müller [2]; et c'est ce que j'admets moi-même avec une pleine confiance. Le seul point sur lequel je diffère d'Ott. Müller, en me rangeant sur ce même point à l'opinion de Niebuhr, c'est que je ne crois pas que le monument de *Sandan* ou de *Sardan-apal* à *Tarse* puisse être le même que celui de *Sennachérib* à *Anchiale*. L'histoire et la mythologie ont ici leurs monuments à part et leurs témoignages distincts, bien que sur le même terrain. La grande *pyra* qui s'érigeait à *Tarse*, en l'honneur de l'*Hercule assyro-phénicien Sandan*, ne peut avoir rien de commun avec le monument décoré de la statue du roi d'Assyrie *Sennachérib*, prise plus tard pour celle de *Sardanapal;* et il est certain, comme l'a très-bien observé Niebuhr, que si le monument d'*Anchiale* eût représenté *Sardanapal* identifié avec le mythologique *Sandan*, on eût dû lui voir à la main la *bipenne* ou tout autre attribut du dieu assyrien; circonstance qui n'eût pu être passée sous silence dans la description de la statue du prétendu *Sardanapal*, et dont l'omission, dans tous les témoignages qui nous restent sur cette statue, concourt à prouver que c'était bien en effet celle de *Sennachérib*, indiquée par Bérose, par Alexandre Polyhistor et par Abydène,

[1] *Klein. histor. und philolog. Schrift.* p. 205. — [2] *Sandon, etc.* p. 31.

et non pas celle du *dieu* ou *héros* mythologique *Sandan* ou *Sardan-apal*. En résumé, le monument temporaire qui s'érigeait à *Tarse* était consacré à un dieu assyrien et phénicien, *Sandan* ou *Sardan,* et celui d'*Anchiale,* que les Grecs du temps d'Alexandre attribuaient au roi d'Assyrie *Sardanapal,* était réellement celui qu'un autre monarque assyrien, *Sennachérib,* avait fait élever comme un trophée de ses victoires.

Il y a pourtant encore, dans cette conclusion que je crois irrécusable, une difficulté qui peut paraître assez sérieuse; c'est de s'expliquer comment le nom de *Sennachérib,* gravé sur le monument d'*Anchiale*, a pu être transformé plus tard en celui de *Sardanapal,* et comment l'image d'un roi conquérant tel que *Sennachérib* a pu se changer elle-même, aux yeux des Grecs, en celle d'un personnage efféminé tel que *Sardanapal.* Ott. Müller s'est aisément tiré de cette difficulté, en ne tenant aucun compte du témoignage des historiens grecs et du Chaldéen Bérose, qui nous ont transmis la précieuse page des Annales assyriennes où il était question de *Sennachérib,* de son expédition en Cilicie, et du monument qu'il en avait laissé à *Anchiale,* au voisinage de *Tarse,* rebâtie par lui. Mais, écarter un témoignage qui gêne, ce n'est pas lever un obstacle; et comme l'a observé encore avec toute raison Niebuhr[1], la notice que nous devons à Eusèbe, sur la foi de trois garants dignes de foi, est toute une page d'histoire dont nous ne pouvons nous priver dans l'intérêt d'un système, quelque ingénieux qu'il puisse être. C'est donc d'une autre manière que par un silence affecté ou par une prétérition volontaire, qu'il faut chercher à se rendre compte de la contradiction qui règne entre la tradition chaldéenne rapportée par Eusèbe, et l'opi-

[1] Dans une addition qu'il a faite à son précédent travail, à la suite du *Mémoire* d'Ott. Müller *sur Sandon et Sardanapal, Rhein. Mus.* III[er] *Jahrg.*, 1[es] *Heft,* p. 40.

nion des Grecs contemporains d'Alexandre. Or, ne peut-on supposer que le geste et l'attitude du prétendu *Sardanapal* auront été mal interprétés par ces derniers écrivains, et que le sens de l'inscription assyrienne leur aura été mal rendu par les gens du pays qu'ils auront consultés? Les Grecs eux-mêmes ne peuvent-ils avoir altéré à leur tour cette inscription, en y voyant autre chose que ce qui s'y trouvait en effet, soit pour le fond, soit pour la forme, et en y ajoutant quelque trait de leur invention, comme cela leur était si ordinaire? *Sennachérib* devait être représenté dans cette statue insultant à ses ennemis vaincus; c'était une intention conforme au génie de l'Orient; et nous en avons un exemple authentique dans le grand bas-relief de *Bisutun*[1], où le monarque achéménide, qu'on sait aujourd'hui avec toute certitude être *Darius*, fils d'*Hystaspe*, apparaît *debout*, faisant de la main droite levée un *geste* qui doit ressembler beaucoup à celui qui nous est indiqué pour la statue de *Sennachérib*, et foulant *sous ses pieds* un des *captifs* qu'on lui amène, les mains liées derrière le dos. Le geste dont il s'agit, vu à un certain éloignement et sous une certaine préoccupation, a fort bien pu causer la méprise des Grecs,

[1] Voy. ce bas-relief dessiné dans Ker-Porter, *Travels*, t. II, pl. LX, p. 154. Il a été dessiné de nouveau, avec autant d'exactitude que le permet le lieu élevé qu'il occupe dans une montagne à pic et la situation difficile où l'on est nécessairement placé pour en faire une copie. L'inscription qui accompagne ce bas-relief, et qui est la plus longue que l'on connaisse en caractères cunéiformes, a été copiée par M. Rawlinson, qui se propose de la publier, et qui ne fera sans doute pas attendre longtemps cette importante publication. — Depuis que ce Mémoire a été livré à l'impression, le travail de M. Rawlinson a paru, divisé en trois parties, qui remplissent chacune un cahier du *Journal of the royal Asiatic Society* (London, sept. 1846, et oct. 1847, 8°). Part. I, p. 1-52; Part. II, p. 53-186, et Part. III, p. 187-349. Ce travail, accompagné d'un dessin du grand bas-relief et d'une copie exacte de la longue inscription, en caractères cunéiformes du système persépolitain, renferme la transcription en lettres romaines du texte persan, avec sa traduction littérale latine et une version anglaise, et avec un commentaire philologique.

qui attachaient une intention cynique à une disposition des doigts analogue à celle-là. Quant à l'inscription qui exprime si effrontément, dans la version grecque, le goût des jouissances sensuelles, *ἔσθιε, πῖνε, παῖζε,* c'était peut-être uniquement, dans l'original chaldéen, la même pensée qui avait dicté l'*épitaphe* de Darius[1] : Ἠδυνάμην καὶ ΟἾΝΟΝ πίνειν πολὺν, καὶ τοῦτον ΦΈΡΕΙΝ ΚΑΛΩ͂Σ ; la même que l'histoire prête aussi au jeune Cyrus[2], et qui paraît avoir été un des axiomes favoris des Achéménides, comme le mérite d'être un *excellent chasseur* et *un habile archer*. Or, on conçoit qu'un pareil motif, qu'*il pouvait boire beaucoup de vin et le bien porter,* avec tous les développements que ce motif pouvait suggérer à l'imagination des Grecs, ait fourni le texte de l'épigramme du poëte Chœrile, et que l'opinion, une fois établie, que le monarque qui prononçait ces paroles était *Sardanapal*, d'autres encore se soient exercés sur un texte si favorable et aux dépens d'un nom si décrié. C'est donc la réputation de *Sardanapal,* telle qu'elle était déjà devenue populaire chez les Grecs, dès le temps d'Aristophane[3], qui a produit

[1] Ctesias et Duris *apud* Athen. x, p. 434, D, t. IV, p. 91, Schw. Cf. Eustath. *ad Odyss.* xviii, 3, p. 651, 20, sqq. Voy. sur ce point d'antiquité, Brisson, *de Regn. Pers.* i, 84, p. 130, ii, 71, p. 399, et Gataker, *advers. Miscellan.* p. 660, E, F.

[2] Plutarch. *in Artaxerx.* § 6, p. 1014, A; cf. *Apophthegm. Reg.* p. 173, E (p. 690, ed. Wyttenb.) et *Sympos.* i, 4, p. 620, C. Je ne vois pas de raison, pour regarder l'inscription du tombeau de Darius, non plus que celle du tombeau de Cyrus, qui nous a été transmise par Strabon, sur la foi de témoins oculaires, xv, p. 1062, B, ed. Almen., comme des monuments apocryphes, forgés par les Grecs, ainsi que le pensait feu le Dr Münter, *über die keilförmigen Inschriften zu Persepolis*, p. 23.

[3] Aristophan. *Av.* v. 1021; cf. Schol. *ad h. l.* L'opinion populaire à laquelle faisait allusion Aristophane, se trouvait déjà exprimée, sous une forme historique, dans les *Persiques* d'Hellanicus, d'après le fragment de cet ouvrage cité par le Scholiaste; et j'ajoute que le doute énoncé sur cette citation par Ott. Müller, *Sandon, etc.* p. 31, ne me paraît pas fondé. J'observe encore que M. Fr. Creuzer, admettant, sur la foi d'Aristophane, l'ancienne popularité du nom de *Sardanapal*, n'a pas cru impossible que ce personnage eût été représenté sur un vase peint de la collection de Ca-

ici la confusion de *Sennachérib,* roi du dernier empire d'Assyrie, avec *Sardanapal,* dernier roi de l'ancienne dynastie, comme le rapport de nom entre *Sandan* et *Sardanapal* avait pu produire déjà une méprise favorable à cette confusion; et tout ce que les Grecs ont trouvé dans l'inscription du monument d'*Anchiale,* ou qu'ils y ont ajouté sous l'empire de cette double préoccupation, doit être mis sur le compte du génie poétique de cette nation.

Ce ne serait pas d'ailleurs la première fois que le nom de *Sardanapal,* grâce à l'espèce de popularité qu'il avait acquise à une certaine époque de l'antiquité, aurait été donné à un tout autre personnage. Nous en avons un exemple dans la belle statue du *Bacchus indien,* du musée du Vatican [1], sur le bord

nino, n° 154, p. 97-98. Mais, tout en accordant au témoignage d'Aristophane la valeur qu'il comporte en effet, je ne saurais tomber d'accord avec M. Creuzer sur l'induction qu'il en tire, pour la représentation du vase peint, qui semble avoir rapport à *Achille déguisé en femme à la cour de Lycomède,* plutôt qu'à *Sardanapal au milieu de ses femmes.* Cette dernière explication, proposée par M. Lenormant et admise par M. de Witte, *Catalog. étrusq.* n° 154, p. 97-98, vient d'être soumise, par M. Otto Jahn, *archäolog. Beiträge,* § XII, p. 373-378, à un examen critique, d'où il résulte qu'elle ne remplit aucune des conditions de la vraisemblance : en quoi je suis tout à fait de l'avis du docte antiquaire. Je partage aussi l'opinion de ce savant en ce qui concerne l'explication d'*Achille à Scyros,* proposée pour le même vase par M. le duc de Luynes; il la trouve beaucoup plus probable, tout en reconnaissant qu'elle donne lieu à des difficultés très-graves, qui ne permettent pas d'y ajouter foi. La peinture dont il s'agit reste donc encore une énigme sans solution satisfaisante. Du reste, M. Otto Jahn en a publié le dessin, Taf. XI, qui en rend l'étude accessible à tout le monde, et en produira peut-être l'explication, inutilement tentée jusqu'ici.

[1] *Mus. P. Clem.* t. II, tav. XLI; Winckelmann, *Monum. ined.* n. 163; *Monum. du Mus. Napol.* t. II, pl. 4; Bouillon, *Mus. des Antiq.* t. I, pl. 28. On a beaucoup écrit sur cette belle statue, trouvée, en 1761, dans les ruines d'une *villa* de *Tusculum,* Winckelmann, dans C. Fea, *Notiz. di Antichità,* etc. p. 184, et généralement réputée un *Bacchus indien,* bien que cette dénomination paraisse encore à M. Otto Jahn, *archäolog. Boiträge,* § XII, p. 376, sujette à quelques doutes. En tout cas, je n'attache pas à l'inscription CAPΔΑΝΑΠΑΛΛΟC l'importance que lui attribue un antiquaire de nos jours, *Annali, etc.* t. XIV, p. 30.

supérieur du vêtement de laquelle une main antique a gravé le nom ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΛΟΣ, que Zoëga, seul peut-être entre tous les antiquaires modernes, s'est obstiné à lui conserver [1], mais qui n'est réellement qu'une qualification erronée due à un préjugé populaire. Et certainement le même motif a bien pu faire prendre *Sennachérib* pour *Sardanapal* par les Grecs du temps d'Alexandre, imbus comme ils l'étaient des préventions qui régnaient sur le compte de l'un, et sans doute mal informés de l'histoire de l'autre. A cela je puis ajouter que le double caractère de mollesse et de force, de faiblesse et d'énergie, imprimé dans le mythe d'*Hercule Sandan,* de ce dieu qui *combat le lion* et qui *s'habille en femme,* double caractère qui avait donné lieu à l'idée des *deux Sardanapales,* afin de rendre compte de l'espèce de contradiction que les Grecs, tels qu'Hellanicus, et plus tard encore Callisthène [2], trouvaient dans la notion de *Sardanapal* ou de *Sandan*, peut aussi servir à expliquer l'erreur commise par les contemporains d'Alexandre, au sujet du monument de *Sennachérib;* en sorte que cette confusion même devient pour nous une sorte de reflet de l'idée antique d'une double nature déposée dans le mythe de l'*Hercule assyro-phénicien* et conservée dans celui de l'*Hercule grec.* Enfin, et c'est une observation due à M. Movers [3], l'usage asiatique de représenter les rois sous les traits et avec les attributs des dieux, put contribuer encore à faire prendre aux Grecs le monarque *Sennachérib* pour le dieu *Sandan* ou *Sardan-apal.* Peut-être aussi n'étaient-ils pas fâchés d'infliger le nom méprisé de *Sardanapal* à ce roi assyrien qui les avait vaincus; c'était une sorte de repré-

[1] Dans le *Zeitschrift* de M. Welcker, p. 383-384.

[2] Callisthen. *apud* Suid. *v.* Σαρδανάπαλλος; *apud* Mich. Apostol. XVII, 26; Phot. *Lexic. v.* Σαρδαναπάλους.

[3] Movers, *die Phœnicier,* I, 467-468.

saille et une manière de venger leur défaite tout à fait dans le génie grec.

Nous sommes ramenés ainsi à la question archéologique, celle de l'identité qui s'établit à *Tarse* entre *Sandan* et *Sardanapal,* et qui tend à expliquer par la célébrité du culte rendu à ce personnage mythologique l'erreur qui fit prendre aux Grecs d'une autre époque l'image de *Sennachérib* pour la sienne. J'ai exposé les motifs qui rendaient si plausible, aux yeux d'Ott. Müller, comme aux miens, l'assimilation de *Sandan* et de *Sardanapal,* et je n'ai pas à y revenir; mais je puis y ajouter quelques aperçus nouveaux. Le savant antiquaire de Göttingue, en admettant que les noms de *Sandan* et de *Sardan-apal* dérivaient d'une source commune, ou qu'ils ne différaient que par une légère variante de prononciation qui n'affectait point le radical primitif, avait fait une supposition dont il abandonnait le jugement aux philologues orientalistes. Sans avoir plus que lui le droit de me hasarder sur un terrain étranger à mes études, je crois pouvoir, à l'aide de renseignements puisés à une source grecque, dont on n'a fait encore aucun usage, arriver à une détermination plus sûre de la question qu'il a laissée indécise. En admettant, comme je l'ai fait plus haut, sur la foi de M. Movers [1], le nom composé *Asar-Adon,* pour *Atzar-Adan,* comme la forme primitive du nom de *Sardan,* je n'ai pas dissimulé les objections qui pouvaient se faire contre cette étymologie, objections tirées de ce que le mot *Atzar* était inconnu dans le vocabulaire hébreu, et qu'il s'écrivait par un *tsade* et non par un *samech.* Ces difficultés, qui me paraissent très-graves, bien que M. Movers n'en ait tenu aucun compte, me portent à chercher, dans d'autres combinaisons, une explication plus plausible du nom de

[1] Voy. plus haut, p. 42, 2) et 44, 1); ajout. Movers, *die Phœnicier*, I, 340-341.

*Sardan*. Je remarquerai d'abord que, quelle qu'en soit l'origine, ce nom appartient bien certainement à l'idiome des Phéniciens; et, pour cela, il nous suffit de savoir qu'il fut porté en Sardaigne par une colonie phénicienne partie de la Libye, qui occupa cette île dès une époque très-ancienne. Cette colonie avait pour chef *Sardus,* fils de *Makéris,* l'*Hercule libyen,* et dans cette tradition, rapportée par Pausanias[1], on reconnaît aisément un double nom de l'*Hercule phénicien, Makar* ou *Makêr,* qui doit être une dénomination locale[2], et *Sardan,* qui est le nom générique, avec un simple changement de terminaison. Je ne m'appuierai pas, pour trouver une confirmation du nom de *Sardan,* fourni par le témoignage de Pausanias et constaté par le nom même de la *Sardaigne,* sur la celèbre inscription punique de *Nora*[3], où feu M. l'abbé Arri avait cru lire ce nom écrit *Sardon,* pour désigner le chef mythologique de la colonie phénicienne; où M. Gesenius a lu le même nom, appliqué aux habitants de la Sardaigne[4], et où cette leçon a été, en dernier lieu, repoussée par M. Quatremère[5]; car un monument dont la lecture est encore si problématique et l'interprétation si contestée, ne saurait offrir une base assez sûre pour des recherches de ce genre.

Mais le nom de *Sardan* et son existence commme chef mythologique, Ἀρχηγός ou Ἀρχηγέτης, de la colonie phénicienne qui occupa l'île de Sardaigne, sont suffisamment attestés par le culte que ce personnage de la mythologie phénicienne, *fils d'Hercule,* ou plutôt *Hercule* lui-même, continua de recevoir, jusque dans les temps romains, sous le nom de Σαρδοπάτωρ

[1] Pausanias, x, 17, 2.

[2] Voy. plus haut, p. 157-159.

[3] Cette inscription a été publiée de nouveau, d'après une copie exacte due à M. della Marmora, par feu M. l'abbé Arri, dans une dissertation intitulée : *Lapide Fenicia di Nora dichiarata* da Giannanton. Arri, Torino, 1834, in-4°.

[4] Gesenius, *Script. Linguæq. Phœn. Monum.* p. 156-157.

[5] Dans un *Mémoire* lu récemment à l'Acad. des inscript. et belles-lettres.

ou de *Sardus Pater.* Il nous est resté de ce culte phénicien en Sardaigne des monuments authentiques dans des dénominations locales, telles que celle de Σαρδοπάτορος ἱερὸν ou ἄκρον, mentionnée par Ptolémée[1], et surtout dans des médailles latines, frappées en Sardaigne avec l'effigie de *Sardon*, et son nom, SARDVS P. ou PAT. ou PATER, au revers de la tête d'Atius Balbus, beau-frère de Jules César et grand-père maternel d'Auguste[2]. Je ne parle pas de la médaille avec la prétendue inscription phénicienne, *Zabès Melek Sardô, Zabès, roi de Sardaigne*, où le nom *Sardô* serait écrit par un *samech,* au lieu de l'être par un *tsade,* comme cela devrait être, s'il dérivait du sémitique *Atzar* ou *Etzer,* ou bien par un *schin*, s'il était représenté sous sa véritable forme phénicienne[3]. Quoique cette interprétation, proposée par M. Bellermann[4], ait obtenu l'assentiment du docteur Münter[5], elle ne saurait avoir aucune valeur, puisque la médaille appartient certainement à la ville de *Sidé*, de Pamphylie, par son type comme par sa fabrique; et, quant à l'inscription même, il est bien douteux que les caractères en soient phéniciens[6] : ce qui achève de mettre

[1] Voyez Münter's *Sendschreiben über einige Sardische idole*, p. 11.

[2] Eckhel, *D. N.* t. I, p. 171. Une de ces médailles est gravée à la suite de l'ouvrage du Dr Münter, cité à la note précédente, Taf. II, n° 1. Il s'en trouve dans notre cabinet plusieurs exemplaires, dont les deux mieux conservés sont représentés sur la planche V, nos 9, 10. La tête du *Sardus Pater,* telle qu'elle est rendue sur ces médailles, offre un type si particulier et des formes si caractéristiques, qu'elle ne saurait ne pas provenir d'un original punique; et je la regarde comme un des monuments les plus curieux et les plus authentiques de l'archéologie phénicienne, bien que produit à une époque romaine.

[3] Voy. Gesenius, *Lexic. Hebr.* p. 1038, A, et alib.

[4] Bellermann, *über die Phœnizischen und Punischen Münzen,* IIIes Stück, S. 46.

[5] Münter, *Sendschreiben über einige Sardische idole*, S. 12.

[6] Ces caractères, tels qu'ils sont représentés dans l'ouvrage de Mionnet, pl. XXII, nos 1, 3, 4, diffèrent effectivement assez des formes connues du phénicien, pour autoriser le doute de M. Gesenius, que l'inscription est de l'ancien persan, *Script. Linguæq. Phœn. Monum.* p. 287. M. le duc de Luynes, qui a publié récemment plusieurs de ces médailles, qu'il attribue

ce monument tout à fait en dehors de la discussion actuelle. Mais les médailles de Sardaigne suffisant à elles seules pour mettre au-dessus de toute contestation le nom de *Sardôn*, comme celui du chef mythologique de la colonie phénicienne établie dans cette île, il doit paraître constant que *Sardôn* ou *Sardan* fut une des formes phéniciennes, peut-être même la forme primitive, du nom de l'*Hercule phénicien;* et s'il ne semblait pas suffisamment avéré, par le témoignage de Xanthus de Lydie, que *Sardis* était un mot de la langue lydienne qui signifiait l'*année*[1], j'oserais regarder aussi ce nom de *Sardis* comme provenant d'une source sémitique, et dû à la colonie asiatique qui apporta dans cette ville le culte de l'*Hercule assyro-phénicien.* Quoi qu'il en soit, il suffit des témoignages qui viennent d'être produits pour établir que *Sardan* était, aussi bien que *Sandan,* une forme phénicienne du nom d'Hercule, celle qui se retrouve dans le nom de *Sardan-apal.*

Il y aurait pourtant là une difficulté, s'il était vrai, comme le dit Cicéron, que ce nom de *Sardanapal* eût une signification honteuse[2]. Mais cette opinion de l'orateur romain se fonde-t-elle sur la connaissance de l'idiome asiatique auquel appartenait ce nom, ou bien sur l'usage populaire qui se faisait, de son temps, du nom grec Σαρδανάπαλλος travesti en Σαρδανάφαλλος[3]? Cette

à un satrape nommé *Syennesis,* regarde la légende, qu'il lit *Tzernezou Sidiz,* comme écrite en caractères palmyréniens; et, du reste, il croit aussi que ces médailles appartiennent à *Sidé,* de Pamphylie, *Numismatique des Satrapies,* pl. III, n° 1-7, et *Supplément,* pl. VII, n° 5 et 9, p. 22-23.

[1] Xanthus *apud* J. Lyd. *de Mens.* III, 14, p. 112, ed. Rhœter; voy. plus haut, p. 208, 2).

[2] Ciceron. *de Republ.* l. III, *apud* Schol. Juven. *ad Sat.* x, v. 361 : *Vitiis multo quam* NOMINE *ipso deformior;* cf. Voss. *ad* Vell. Paterc. I, 6; Simson. *Chron. ad Ann. M.* 3166. M. Movers, *die Phœnicier,* I, 465, met cette opinion sur le compte de saint Jérôme, *Commentar. ad* Amos, I, 1, *Oper.* t. III, p. 1371; il eût mieux valu la rendre à son véritable auteur.

[3] Chez Hésychius, *v.* Σαρδανάφαλλος, et chez Phavorin, *h. v.*, ce mot, Σαρδανάφαλλος, est synonyme de Γελωτοποιός. De

dernière supposition me paraît infiniment plus probable, et je m'y tiens, comme l'a fait Koopmans[1], et après lui Ott. Müller[2]. Quant à la vraie racine du nom assyrien, je pense qu'il ne serait pas impossible de la tirer d'un des anciens idiomes de l'Arie, notamment du sanskrit; mais il me semble plus conforme à tout ce que nous connaissons de l'histoire des dynasties assyriennes, et de l'usage du nom de *Sardan* propre aux Phéniciens, de chercher le radical de ce nom dans un idiome sémitique, comme l'ont fait la plupart des savants modernes. Fourmont avait essayé d'exprimer ce nom assyrien sous la forme hébraïque *Sarthan-Phoul*[3]. Suivant l'opinion la plus commune[4], le nom *Sar-dan-apal* représente les mots hébreux *sar,* prince, et *dan,* juge, avec une terminaison qui peut être dérivée de *Baal*, comme il y en a tant d'exemples dans les noms phéniciens et carthaginois[5]. Mais j'avoue que cette explication ne me satisfait pas, en ce qu'elle ne me paraît pas conforme au système général qui prévalut dans la composition des noms propres des rois assyriens, où la finale *dan* représente toujours le mot *Adan* ou *Adon,* אָדן, *maître, seigneur.* C'est en se plaçant dans ce système que Koopmans regardait le nom *Sardan-apal* comme formé des mots *Asar,* pour *Atzar,* et *Dan,* pour *Adan*[6]; et nous avons déjà vu que c'était aussi l'explication proposée par M. Movers[7], qui ne paraît cependant pas avoir connu l'opinion de Koopmans, en même temps que nous

plus, dans Hesychius, le mot Σαρδανάπαλα est expliqué par ἀλλοῖα, qu'il faut certainement lire αἰδοῖα.

[1] *Dissertat. de Sardanapal.* p. 115.

[2] *Sandon, etc.* p. 57.

[3] *Mém. de l'Acad.* t. VII, *Hist.* p. 225.

[4] Simson *ad Ann. M.* 3166; voy. aussi Fréret. *Mém. de l'Acad.* t. V, p. 398. Suivant l'étymologie proposée par Rosenmüller, *Alterthum,* I, II, 129, le nom de *Sardanapal* aurait signifié *sage, grand prince;* la vérité ne saurait être là.

[5] Gesenius, *Script. Linguæq. Phœn. Monum.* p. 384, passim.

[6] *De Sardanapal,* p. 122-124.

[7] *Die Phœnicier,* p. 340-341, et 479. Voy. plus haut, p. 42, 1).

avons indiqué les difficultés philologiques qui s'opposent à l'interprétation, si heureuse d'ailleurs, des deux habiles critiques. Quant à la finale *apal*, où Ott. Müller conjecturait avec raison qu'il fallait chercher une épithète qualificative de *Sardan,* les deux mêmes savants se sont pareillement rencontrés, sans que l'un semble encore ici avoir eu connaissance du travail de l'autre, en expliquant cette troisième partie du nom de *Sar-dan-apal,* comme étant dérivée du sémitique et de l'indien *pâl, pâla,* פול, *grand, élevé;* et, à cet égard, il y aurait d'autant moins lieu à incertitude, que la qualification donnée par les chroniques syriennes[1] à *Sardanapal,* Σαρδανάπαλος ὁ ΜΈΓΑΣ, répond exactement à cette étymologie, d'après laquelle M. Movers a proposé une explication de la légende d'une médaille de *Philadelphie,* de *Cœlé-Syrie*[2] : ΗΡΑΚ. ΑΠΑΛΑ, qui me paraît ingénieuse[3], mais sujette encore à beaucoup de difficultés. Ces deux points établis, et la première partie, *Sar,* du nom *Sardan-apal,* restant seule encore à déterminer d'une manière plus sûre qu'on ne l'a fait jusqu'ici, essayons d'arriver à cette détermination importante. Pour cet objet, je ferai usage d'un document grec, dont personne encore ne s'est servi, et qui nous a conservé une page bien précieuse, quoique malheureusement altérée, de cette ancienne histoire asiatique, réduite pour nous à quelques lambeaux épars ou à de simples noms propres; et, par une coïncidence bien singulirèe, ce document nous ramène encore à *Tarse,* cette ville fondée par le mythologique *Sandan* ou *Sardan.*

Il existait, au voisinage de *Tarse,* une ville d'*Adana,* sur l'ori-

[1] Anonym. *Chronol. in* Malal. p. 19, ed. Bonn.; *Chron. Pasch.* t. I, p. 68, ed. Bonn.

[2] Cette médaille a été publiée par Eckhel, *Sylloge* I, tab. VI, n° 1, p. 55. M. Movers, qui la cite, *die Phœnicier,* I, 477, sous l'attribution de *Laodicée,* a commis une légère erreur, qui se trouve rectifiée dans son propre livre, p. 355.

[3] *Ibidem,* p. 478.

gine de laquelle Étienne de Byzance nous a transmis une tradition[1], certainement puisée, comme tant d'autres que nous lui devons, à une source originale. Il attribue sa fondation à deux personnages qu'il nomme Σάρος et Ἄδανος, lesquels s'établirent en ce lieu, après avoir été vaincus dans une guerre contre les habitants de *Tarse;* il ajoute qu'*Adanos* donna son nom à la *ville,* et *Saros* au *fleuve,* le même que les Grecs, observe-t-il encore, appelaient Κοίρανος. Or, n'est-il pas bien frappant de trouver, dans ces deux noms, dépouillés de leur terminaison grecque, les noms phéniciens *Sar* et *Adan,* dont la réunion forme le nom de *Sar-dan-apal,* moins la dernière partie de ce nom, qui est, comme nous l'avons vu, une épithète qualificative ? Et ce rapport, déjà si remarquable sous le point de vue philologique, n'acquiert-il pas encore plus d'importance, par la circonstance qui place aux environs de *Tarse,* et dans une relation si directe avec *Tarse,* l'expédition de ces deux chefs, *Sar, Adan,* fondateurs d'*Adana?* Mais ce n'est pas tout. Étienne de Byzance nous apprend que le *Sarus* s'appelait aussi Κοίρανος; or, le mot grec Κοίρανος, *Prince,* est précisément la traduction du mot phénicien *Sar;* ce rapport n'est-il pas encore bien remarquable ? Enfin, le géographe grec ajoute qu'*Adanos* était un fils d'*Ouranos* et de *Ghê,* conséquemment, un de ces êtres divins de la théogonie phénicienne, auxquels seuls pouvait appartenir la qualification d'*Adôn* ou *Adan, Seigneur;* et il observe enfin que ce personnage était le même que *Sandès;* car c'est bien ce nom, Σάνδης (au lieu de Ἄνδης que porte le texte d'Étienne de Byzance[2]), qu'il faut lire dans ce passage,

[1] Steph. Byz. *v.* Ἄδανα· Κίλισσα πόλις· ταύτην ᾤκισαν Ἄδανος καὶ Σάρος, Ταρσεῦσι πολεμήσαντες καὶ ἡττηθέντες· ἀφ' ὧν ἡ πόλις, ἀπὸ τοῦ ἡγεμόνος Ἄδανα· τὸν δὲ ποταμὸν Κοίρανον καλούμενον, Σάρον καλέσαντες.

[2] Le texte d'Étienne de Byzance est altéré dans le nom Ὄσλασος, comme dans

comme l'a déjà remarqué Vossius[1] : Ἔστι δὲ ὁ Ἄδανος Γῆς καὶ Οὐρανοῦ παῖς, καὶ Ὄστασος καὶ Ἄνδης; en sorte que nous retrouvons encore ici, avec la double qualification de *Sar, Prince,* et d'*Adan, Seigneur,* notre *Sandès* assyro-phénicien, que nous connaissons déjà comme fondateur de *Tarse,* et nous le retrouvons précisément comme fondateur d'une ville de Cilicie, voisine de *Tarse.* Et maintenant, si l'on nous accorde que ces rapports si curieux du *Sandan* phénicien rapproché, sur le territoire même de *Tarse,* du *Sar-dan-apal* assyrien représenté par *Saros* et *Adanos,* de manière à s'assimiler l'un à l'autre dans une même légende historique, comme dans leur nom emprunté à un même idiome sémitique, que de pareils rapports, disons-nous, ne peuvent être fortuits, ne nous permettra-t-on pas aussi d'y voir les débris, altérés sans doute par le temps et par la main des Grecs, de cette antique tradition qui rapportait la fondation de *Tarse* et celle d'*Adana* à une expédition où l'élément assyrien et l'élément phénicien s'étaient combinés, comme nous l'avons dit déjà[2], de manière à se personnifier suivant

celui de Ἄνδης, et malheureusement nous n'avons pas, pour le premier, la ressource que nous avons eue pour le second, à moins de supposer que ce nom Ὄστασος, qui ne se trouve dans aucun document phénicien, cache le nom de Θάσος ou Θάσσος, le chef de la colonie phénicienne qui porta à *Thasos* le culte de l'*Hercule tyrien*, Stephan. Byz. *v.* Θάσσος ; cf. Nonn. *Dionys.* II, 684. Il faut aussi rétablir la préposition ὡς devant καὶ Κρόνος; la phrase entière doit donc se lire ainsi : Ἔστι δὲ ὁ Ἄδανος Γῆς καὶ Οὐρανοῦ παῖς, ὁ καὶ Θάσος καὶ Σάνδης, ὡς καὶ Κρόνος καὶ Ῥέα καὶ Ἰαπετὸς καὶ Ὄλυμβρος (Ὄλυμπος?). Je ne dois pas dissimuler que, suivant quelques généalogies anciennes, *Thasos* était fils de *Posidon,* Apollodor. III, 1, 1, ou de *Kilix,* Pherecyd. *Fragm.* p. 106, ed. Sturz., lequel *Kilix* était frère de *Cadmus*, Schol. Eurip. *ad Phœniss.* 298. Suivant la version adoptée par Pausanias, v, 25, 7, *Thasos* était fils d'*Agénor,* conséquemment frère de *Phœnix*, de *Cadmus* et de *Kilix.* Mais, dans toutes ces traditions, *Thasos* est un personnage mythique, dont l'origine phénicienne ne peut être méconnue, et dont l'existence, liée à l'établissement du culte de l'*Hercule phénicien,* à *Thasos,* tend à l'identifier avec ce dieu.

[1] Voss. *de Progr. Idol.* l. I, c. 38; cf. Interpret. Stephan. Byz. *l. l.*

[2] Voy. plus haut, p. 144.

le génie religieux de l'Orient, dans le chef mythologique *Sandan* ou *Sardan*, et à produire plus tard l'assimilation de *Sandan* et de *Sardanapal?* Dans tous les cas, personne, je crois, ne contestera l'importance et la nouveauté du résultat historique qui se tire du texte d'Étienne de Byzance, et qui, rapproché des notions que nous possédions déjà sur le mythe de *Sandan* à *Tarse*, achève de montrer combien de traits précieux de l'histoire et de la mythologie asiatiques se cachent encore dans des textes grecs, où l'on ne soupçonne pas qu'ils se trouvent et où l'on ne s'avise pas de les chercher.

Pour compléter la découverte que nous venons de faire de toute une page de la mythologie phénicienne dans un article d'Étienne de Byzance, il nous reste à rechercher s'il existe des monuments d'*Adana* qui justifient, comme ceux de *Tarse*, la tradition que cet auteur nous a transmise. On connaît des médailles de cette ville, avec la légende ΑΔΑΝΕΩΝ, frappées à une époque trop récente pour nous offrir, à cet égard, les lumières dont nous aurions besoin[1]. Mais on sait que cette ville, rebâtie par Antiochus IV, Épiphane, et devenue pour ce prince l'objet d'une prédilection particulière, prit à cette occasion le nom d'*Antioche du Sarus*, sous lequel elle fit aussi frapper des médailles[2], qui nous sont parvenues en assez grand nombre. Cette circonstance donne beaucoup d'intérêt à une médaille que je crois pouvoir attribuer à Antiochus IV, et regarder comme ayant été frappée à *Adana*, médaille d'une haute importance, en tout cas, par son type qui représente l'*Hercule Sandan* de

[1] Voy. sur les médailles d'*Adana*, avec la légende ΑΔΑΝΕΩΝ, Eckhel, *D. N.* III, 48; et joignez-y le travail de Belley, *sur l'Histoire d'Adana*, dans les *Mém. de l'Acad.* t. XXXV, p. 610, suiv.

[2] Eckhel, *D. N.* t. III, p. 45-46. Pour les médailles d'*Adana*, sous les deux noms que cette ville a portés, consult. encore Sestini, *Letter. Numism.* t. VI, tav. III, n° 63, et *Nuov. Letter.* t. IX, p. 24; Mionnet, *Description*, t. III, p. 561-565, et *Supplément*, t. VII, p. 190-194.

*Tarse;* voici la description de cette pièce, unique jusqu'ici et inédite :

Tête diadémée d'Antiochus IV, tournée à droite; au revers, *Personnage nu,* debout, tourné à droite, portant un *carquois* sur l'épaule et le *parazonium* au côté, tenant de la main gauche une *bipenne,* et levant la main droite; ce personnage est monté sur un *lion cornu* et *ailé;* légende distribuée en deux lignes: [ΒΑ]ΣΙΛΕΩ[Σ] [Α]ΝΤΙΟΧΟΥ; pièce d'argent, du module de la drachme [1].

La comparaison attentive de cette monnaie avec d'autres de grand et de petit module, qui offrent l'effigie d'Antiochus IV, ne permet pas d'y méconnaître le portrait de ce prince; et la fabrique, qui s'accorde parfaitement avec celle de ses médailles connues, change cette conjecture en certitude. J'ajoute qu'il existe des médailles d'Antiochus IV, frappées à *Antioche du Sarus,* avec la tête du prince et la désignation du peuple [2]: **ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ· ΤΩΝ· ΠΡΟΣ· ΤΩΙ· ΣΑΡΩΙ·**; en sorte que, sur ce point, il ne saurait y avoir lieu à la moindre difficulté. Quant au type du *Personnage* armé du *carquois* et de la *bipenne,* et porté sur un *lion cornu* et *ailé,* il offre encore moins d'incertitude; c'est bien l'*Hercule-Sandan,* tel que nous le connaissons par les médailles de *Tarse;* tel que nous l'avons vu reproduit sur celles de *Philadelphie* de Lydie. L'image que nous en retrouvons sur une *drachme* d'Antiochus IV, est une apparition nouvelle dans la numismatique, qui semble ne pouvoir appartenir qu'à une ville devenue l'objet de la faveur de ce prince, et dont l'origine se rattachait, comme celle de *Tarse,*

[1] Cette médaille, rare et précieuse à toute sorte de titres, faisait partie de la belle collection de M. Borell, à Smyrne; et elle est entrée récemment, avec toute cette collection, dans notre cabinet; voy. pl. IV, n° 9.

[2] Mionnet, *Supplément,* t. VII, p. 189, n° 167, et *Description,* t. V, p. 38, n° 335.

au culte de *Sandan;* or, toutes ces conditions se trouvent réunies dans *Adana,* au point de rendre aussi plausible que possible l'attribution que je propose. On possédait, d'ailleurs, un exemple analogue à celui-là, dans un rare médaillon de Démétrius II Nicator, au revers duquel se voit aussi l'*Hercule-Sandan,* porté sur son *quadrupède cornu,* avec la *tiare* sur la tête, le *carquois* sur l'épaule, tenant d'une main une *couronne,* et de l'autre un *vase*[1]; variante curieuse du type ordinaire, où l'on peut d'autant moins méconnaître l'*Hercule Sandan,* que la *peau de lion* se voit bien distinctement sur le dos de cette figure[2], quoiqu'elle n'ait pas été remarquée par Haym, qui a publié cette médaille, et qui y a reconnu *Sardanapal,* d'accord avec Beger, en l'attribuant par cette raison à la ville de *Tarse.* Je n'ai rien à dire contre cette attribution, qui offre toutes les conditions de la probabilité, mais qui n'empêche nullement que celle de notre *drachme* d'Antiochus IV à *Adana,* fondée sur les rapports qui existaient entre ce roi de Syrie et l'*Antioche du Sarus,* ne conserve toute sa valeur.

Nous avons donc recueilli un monument palpable et authentique à l'appui de la tradition qui attribuait la fondation d'*Adana,* aussi bien que celle de *Tarse,* à une colonie assyro-

[1] Cette médaille, du cabinet du duc de Devonshire, a été publiée par Haym, *Thes. Brit.* t. I, tab. VIII, n° 2, p. 88. Le module n'en étant pas indiqué, et le dessin donnant l'idée d'un *tétradrachme,* qui est le module d'autres pièces du même prince frappées à *Mallus* de Cilicie, j'ignore pourquoi Mionnet, dans la description qu'il a donnée de cette pièce, qu'il n'a pu emprunter, comme il le déclare lui-même, qu'à l'ouvrage de Haym, a pu en faire une *drachme,* Æ. 4, au lieu d'un *tétradrachme;* voy. son *Supplément,* t. VIII, p. 45, n° 233.

[2] Mionnet, qui a décrit cette médaille d'après la gravure de Haym, *Supplément,* t. VIII, p. 45, n. 233, y a vu aussi *une peau d'animal pendante derrière le dos,* et il a rappelé en note que le même type se retrouvait sur les médailles en bronze de *Tarse;* d'où il semble résulter aussi implicitement qu'il regardait cette pièce de Démétrius II, comme frappée à *Tarse.*

phénicienne, ayant pour chef le mythologique *Sandan*, ou *Sardan*. En même temps, nous avons acquis, par la connaissance des deux noms *Saros* et *Adanos*, employés dans la composition de *Sar-dan*, et par celle de la signification attachée par les Grecs d'une ancienne époque au premier de ces noms, Σάρος, qu'ils traduisaient par Κοίρανος, nous avons, dis-je, acquis un témoignage philologique, d'une incontestable valeur, qui complète pour nous l'intelligence du nom de *Sardanapal*. Ce sont là des résultats qu'il m'est permis de regarder comme aussi importants que neufs dans la question que je m'étais proposé de traiter, et qui prouvent de plus en plus combien les éléments de l'archéologie grecque, soigneusement consultés, peuvent servir à éclaircir et à compléter l'antiquité et la mythologie asiatiques.

§ 15. En suivant dans l'Asie Mineure la trace de ces antiques rapports religieux que nous avons constatés jusqu'ici, à l'aide des seuls noms propres, qui en sont restés pour nous la dernière, comme ils en étaient pour les anciens eux-mêmes la plus haute expression, nous trouverons à en faire une autre application, dans une localité qui nous est déjà bien connue comme le siége d'une civilisation assyrienne, et sur un personnage, qui tient encore un peu de la mythologie, bien qu'il appartienne tout entier à l'histoire : cette localité est *Sardes*, et ce personnage est *Crœsus*. Rien n'est plus célèbre dans l'antiquité que l'opulence de ce roi des Lydiens, qui étendait son sceptre sur une grande partie des villes grecques de l'Asie Mineure, et qui jouit longtemps d'une domination prospère, jusqu'au jour où il eut l'imprudence de s'attaquer à la fortune de Cyrus. Tout le monde connaît, par le récit d'Hérodote[1], les détails de cette lutte inégale, qui se termina par la prise de *Sardes* et

[1] Herodot. I, 75-88.

par la captivité de *Crœsus*. Mais, c'est sur la dernière circonstance de l'histoire du roi de Lydie qu'il règne encore, entre les critiques modernes, une opposition de sentiments qui se fonde sur la diversité des témoignages antiques. S'il en faut croire Hérodote, Cyrus, maître de la capitale et de la personne de son ennemi, l'aurait condamné à périr *sur un bûcher,* avec *deux fois sept enfants* des Lydiens[1], mais, en effet, pour éprouver, si, à raison de sa piété signalée par tant d'offrandes aux dieux, quelqu'un de ces dieux ne viendrait pas à son secours. Cette assistance divine, sur laquelle Cyrus aurait compté pour le salut de *Crœsus,* se serait manifestée dans l'âme de Cyrus lui-même, qui aurait eu pitié du sort de son ennemi abattu, et qui aurait ordonné d'éteindre le *bûcher;* et c'eût été alors que, le feu se trouvant déjà trop violent pour être comprimé, le roi de Lydie se serait adressé à Apollon, et qu'à l'instant même une pluie abondante aurait éteint le *bûcher* et opéré, par l'intervention visible d'Apollon, la délivrance de *Crœsus*[2]. Tel est le récit d'Hérodote, conforme sans doute à la tradition populaire qui avait cours de son temps, si peu éloigné de l'âge de *Crœsus,* et dans son pays, si voisin de *Sardes.* Le même fait est raconté par Nicolas de Damas, avec quelques circonstances nouvelles[3], mais avec un luxe de paroles qui trahit l'intention de produire de l'effet aux dépens de la vérité. Dans cette narration, où le rhéteur a prodigué tout ce qui pouvait la rendre pathétique, *Crœsus,* condamné à périr *sur un bûcher,* forme toujours le trait principal; son fils veut se dévouer

[1] Ce nombre de deux fois *sept,* qui se reproduit assez souvent en des circonstances analogues, par exemple, dans la légende phénicienne du *Minotaure,* ne peut pas ne point avoir, ici et ailleurs, une intention symbolique, en rapport avec un culte planétaire, tel qu'était celui de *Ninive* et de *Tyr,* conséquemment aussi de *Sardes,* la ville de *l'année.*

[2] Herodot. I, 86-87.

[3] Nicol. Damasc. *Excerpt. et Fragm.* p. 58-70, ed. Conr. Orell. Lips. 1804.

avec lui à la mort qui l'attend; et il y a, entre le père et le fils, un combat de générosité, dont les Perses sont témoins sans en être émus. Des femmes des Lydiens se dépouillent de leurs ornements les plus précieux et les font porter à *Crœsus*, pour être consumés avec lui *sur son bûcher*. La Sibylle descend d'un lieu élevé pour assister à ce spectacle auguste de l'homme juste aux prises avec l'adversité, et fait entendre des accents prophétiques. Le repentir pénètre enfin dans l'âme des Perses, dont le ressentiment avait maîtrisé jusqu'alors la volonté de Cyrus; l'ordre d'éteindre le *bûcher* est donné par le roi de Perse; mais déjà les flammes qui s'étendaient partout empêchaient d'exécuter cet ordre; et c'est encore une pluie violente et soudaine qui, à la prière de *Crœsus*, vient terminer ce drame, où le nom d'Apollon est invoqué et où sa main se fait sentir de la même manière.

Ce récit de Nicolas de Damas, dépouillé des traits de rhétorique qui appartiennent à l'auteur, s'accorde avec celui d'Hérodote dans les principales circonstances. Le fond devait en être puisé dans la tradition nationale, et, suivant toute apparence, dans les *Lydiaques* de Xanthus, dont il est constant que Nicolas avait fait usage en beaucoup d'endroits de son *Histoire*[1]. Ainsi, la tradition du *bûcher de Crœsus* semble pouvoir être admise comme un fait historique, sauf les circonstances qui tendent à ajouter à ce fait principal une apparence de merveilleux.

Mais il se rencontre ici une difficulté grave. Ctésias, qui, dans ses *Persiques*, racontait aussi la chute de *Crœsus*[2], ne

[1] C'est l'opinion de M. Fr. Creuzer, Histor. Græc. antiquiss. *Fragm.* p. 203, admise aussi par Orelli, Nicol. Damasc. *Histor. Excerpt.* p. 195.

[2] Ctes. *Excerpt. Persic. e* Phot. *Bibl. cod.* LXXII, p. 106, sqq. § IV (p. 64, ed. Baehr.).

faisait aucune mention du *bûcher,* et son récit, dont nous ne possédons, il est vrai, qu'un extrait, contredit formellement celui d'Hérodote et de Nicolas de Damas. Forcés de choisir entre deux témoignages aussi directement opposés l'un à l'autre, les critiques ont, en général, adopté la version de Ctésias, de préférence à celle d'Hérodote, et leur principal argument a été que les Perses, qui adoraient le *Feu,* comme le symbole et comme l'image même de la divinité, et qui s'abstenaient de brûler les morts, pour ne pas souiller l'élément qui était si sacré pour eux[1], n'auraient pu, sans violer le premier dogme de leur religion, condamner leur ennemi à périr *dans les flammes d'un bûcher*[2]. Ce raisonnement, qui a paru si décisif, et qui, même pour les Perses, comportait plus d'une restriction[3], pèche pourtant par sa base, en ce qu'il attribue aux Perses l'érection du *bûcher,* qui n'était pas dans leurs mœurs, au lieu d'y voir un trait d'une civilisation lydienne, dérivée, comme nous le savons avec toute certitude, d'une source assyrienne, trait dont les critiques en question n'ont pas eu connaissance ou dont ils n'ont pas tenu compte. Le raisonnement de ces critiques se trouvant ainsi porter à faux, il ne reste plus qu'à faire un choix entre Ctésias, d'une part, Hérodote et Xanthus de Lydie, de l'autre. Et il semble que la question réduite en ces termes devrait être résolue par le fait même : car, si la réputation d'Hérodote a été plus d'une fois attaquée, presque toujours injustement, sous le rapport de la véracité, celle

[1] Ctes. *Persic.* § LVII (*Fragm.* p. 205, ed. Baehr.); cf. Strabon, XV, p. 1067, B, Almen. Sur cet usage des Perses, voy. Brisson, *de Regn. Pers.* II, 249; Michaelis, *Dissert. Academ.* t. I, p. 114; Zoëga, *de Us. et Orig. Obel.* p. 274, B; Rhode, *die Heilige Sage der Baktrer,* p. 417-418, et p. 437 et p. 448.

[2] Baehr. *ad* Ctes. *Fragm.* p. 102-104; Id. *ad* Herodot. I, 86, t. I, p. 217-218.

[3] Voy. plus haut, p. 33, 1), l'observation faite sur la foi d'Ammien Marcellin.

de Ctésias a plus souffert encore sous le même rapport; et il s'en faut beaucoup encore que la mémoire du médecin de Cnide ait été aussi bien vengée que celle de l'historien d'Halicarnasse.

D'ailleurs, il est constant, et c'est à quoi l'on n'a pas fait non plus suffisamment attention, que la tradition du *bûcher de Crœsus,* suivie par Hérodote et par l'historien national des Lydiens, était la plus générale et la plus accréditée dans l'antiquité. Ptolémée Héphestion avait traité, dans le premier livre de sa Καινῆς Ἱστορίας, *du salut de Crœsus opéré sur le bûcher :* Περὶ τῆς Κροίσου ἘΝ Τῌ͂ ΠΥΡᾼ͂ σωτηρίας, immédiatement après avoir parlé de la *mort d'Hercule sur un bûcher;* rapprochement curieux, dont on n'a pas apprécié la portée, et qui permet de supposer entre ces deux récits qui se suivaient, et dont nous ne connaissons que le titre par Photius[1], quelque relation qui se fonde sur le culte assyrien d'*Hercule* à *Sardes.* Bien que Diodore de Sicile ne fasse pas une mention expresse du *bûcher de Crœsus,* la circonstance qu'il rappelle de la *pluie éteignant la flamme*[2], ne permet pas de douter que, si nous possédions en entier sa narration, qui ne nous est parvenue qu'en extrait, nous la trouverions conforme, dans ses principales circonstances, au récit d'Hérodote, qu'il doit avoir adopté, de préférence à celui de Ctésias; et c'est ce que confirme une allusion à la *pluie qui empêcha Crœsus de devenir la proie des flammes,* allusion qui se rencontre dans le scholiaste d'Euripide[3]: nouvelle preuve que cette tradition du *bûcher* était bien celle de toute l'antiquité. Nous la retrouvons encore, avec une circonstance nouvelle, dans la version qui nous a été conservée

[1] Ptolem. Hephæst. *Fragm.* p. 12; cf. *Comment. ad h. l.* p. 47-48, ed. Roulèz. — [2] Diodor. Sic. *Fragm.* libr. IX, t. IV, p. 49, ed. Bip. — [3] Schol. Euripid. *ad Orest.* v. 165.

par l'auteur du *Grand Étymologique*[1]; c'est que *Crœsus fut sauvé* SUR LE BÛCHER, *ἐπὶ τῆς Πυρᾶς, en prononçant l'espèce de paroles magiques qu'on appelait* Ἐφέσια γράμματα. Nous la retrouvons enfin dans le récit que fait Plutarque[2], des relations qui avaient eu lieu entre Crœsus et Solon, et dont le souvenir, rappelé à Crœsus, au moment où il était *sur le bûcher,* lui arracha cette invocation du nom de Solon, qui joue un si grand rôle dans la narration du biographe grec; et c'est enfin la même version qui se rencontre dans un des petits traités de Lucien[3], avec une circonstance, dérivée de la tradition populaire, que Crœsus avait été traîné *sur le bûcher* par l'ordre de Cyrus. Voilà certainement un concours de témoignages qui devait peser plus dans la balance de la critique que le silence du seul Ctésias; et maintenant qu'à l'appui de cette tradition nous pouvons faire valoir l'existence à *Sardes* d'un culte d'*Hercule,* qui se célébrait *par un bûcher,* et qui était dérivé, comme la dynastie même qui régnait en Lydie, du chef-lieu de l'empire et de la religion d'Assyrie, rien ne s'oppose plus à ce que nous trouvions la justification complète d'Hérodote dans ce qui nous procure la solution de ce problème historique.

Il est bien vrai que, dans le récit de Xénophon, le dénoûment de la guerre qui s'était élevée entre Cyrus et le roi de Lydie, est rapporté d'une manière toute différente, sans qu'il y soit fait la moindre mention de la captivité de Crœsus et de son exposition *sur un bûcher*[4]. Mais l'autorité de cette narration toute philoso-

[1] *Magn. Etymol. v.* Ἐφέσια γράμματα· Ἐπῳδαί....., ἃς καὶ Κροῖσον ἘΠῚ ΤΗ͂Σ ΠΥΡΑ͂Σ εἶπειν. J'ai peine à comprendre, comment, après avoir recueilli lui-même tous ces témoignages, contraires au récit de Ctésias, M. Roulèz a pu adhérer à l'opinion de M. Baehr, et s'en tenir à la version de Ctésias contre celle d'Hérodote.

[2] Plutarch. *in Solon.* c. 27.

[3] Lucian. *Charon.* § 13, t. III, p. 49, Bip.: Ὅταν αὐτὸν δέῃ ἁλόντα ἐπὶ τὴν ΠΥΡÀΝ ὑπὸ τοῦ Κύρου ἀναχθῆναι.

[4] Xenophon. *Cyropæd.* l. VII, c. 11, § 1-8.

phique ne saurait prévaloir sur une masse de témoignages purement historiques, plus voisins de l'époque de l'événement, et moins suspects d'une disposition systématique que celui de Xénophon ; et si l'habile critique qui s'est prononcé récemment en faveur de la relation de Xénophon, en se fondant sur ce motif qu'*elle était celle qui s'accordait le mieux avec le génie de l'Orient*[1], eût connu les faits précédemment exposés et les témoignages historiques qui s'y rapportent, il n'eût pas regardé la circonstance du *bûcher de Crœsus* comme une fable indigne de créance et tout à fait en dehors des traditions asiatiques, quand c'est précisément le contraire de cela qui est avéré pour nous. Effectivement, tout ce qui a paru invraisemblable, merveilleux, impossible même, dans le récit du père de l'histoire, change de caractère, si l'on se place sous le point de vue que je viens d'indiquer, si l'on se rappelle le *bûcher* de *Sandan* à *Tyr* et à *Ninive,* transporté d'abord à *Tarse,* puis à *Sardes* même ; et si l'on réfléchit qu'en vertu de l'affinité religieuse qui existait entre le *Sandan* de *Sardes* et celui de *Tarse* et de *Ninive,* aussi bien qu'en raison de la relation politique qui se trouvait entre les rois de Lydie, dont *Crœsus* était le dernier successeur, et les rois d'Assyrie, dont la race avait péri avec *Sardanapal, Crœsus,* vaincu comme le roi d'Assyrie, qui avait voulu s'identifier par sa mort au dieu de son pays, *en se livrant aux flammes d'un bûcher,* avait dû choisir aussi un genre de mort qui l'assi-

[1] Jac. Klerk, *Dissertatio historic. de vita Crœsi, quam Xenophon in Cyropædia tradidit, ad fidem historicam exacta,* Lugd. Batav. 4°, 1825, p.39 : « Quum itaque Xenophon ea tradidisse videatur, « quæ et cum natura humana et *ingenio* « *orientalium* magis convenirent, eum in « Crœsi historia ducem secuti sumus, etc. » Un des commentateurs de Lucien, du Soul, trouvait aussi le récit de Xénophon plus véridique que celui d'Hérodote, *ad* Lucian. *Char.* § 13, t. III, p. 393, Bip. ; et c'est encore là un des points où une critique plus éclairée a donné raison au père de l'histoire, en dépit des contradictions, anciennes et modernes, dont son témoignage avait été l'objet.

milait au même dieu, et qui tenait de l'apothéose et non pas du supplice.

Tous les rapports que nous avons signalés jusqu'ici entre les cultes de l'Asie Mineure, de l'Assyrie et de la Phénicie, suffisaient déjà pour justifier cette manière de voir, qui rend d'ailleurs au témoignage d'Hérodote et à celui de l'historien national toute son autorité. Mais nous avons acquis, dans ces derniers temps, une preuve décisive de la véracité de ces auteurs, qui ne permet plus d'attacher la moindre valeur au silence de Ctésias, non plus qu'à la version de Xénophon: c'est le célèbre vase peint trouvé dans un tombeau de la ville étrusque de *Vulci*[1], qui représente *Crœsus,* ΚΡΟΕΣΟΣ[2], *sur le bûcher, déjà envahi par les flammes.* Ce monument de la céramographie grecque, exécuté en Étrurie, conséquemment au sein d'une population originaire de la Lydie, pour qui la destinée de *Crœsus* devait avoir une sorte d'intérêt national, et son genre de mort une signification religieuse; ce monument a certainement été produit sous l'inflence de la tradition suivie par Hérodote, et, par sa fabrique, par son style, par tous les

[1] Ce vase, qui a fait partie de la collection de M. Durand, où il est décrit sous le numéro 421, p. 157-158, a été publié dans les *Annal. dell' Instit. Archeol.* t. I, tav. LIV-LV, avec une explication due à M. le duc de Luynes, t. V, p. 237-251. Un dessin de ce vase a été publié aussi par M. Millingen, pour accompagner un écrit *on the late Discoveries in Etruria,* London, 1834, in-4°. L'auteur s'est borné à décrire la peinture, p. 28, et il a vu dans le vase même la preuve qu'il existait entre les habitants de la Lydie et ceux de l'Étrurie une certaine communauté de traditions, *qui donnait un grand degré de probabilité à l'opinion de leur origine commune.* Il n'admet pas, d'ailleurs, l'extraction lydienne des Tyrrhéniens, et il regarde comme *inventée* la circonstance du *bûcher de Crœsus, attendu qu'elle est peu conforme à la générosité connue de Cyrus.* Je n'ai pas besoin de dire que je ne partage point ces idées de M. Millingen, et je crois, en les exposant, les avoir suffisamment réfutées.

[2] Cette orthographe, ΚΡΟΕΣΟΣ, pour ΚΡΟΙΣΟΣ, est un signe d'archaïsme, connu par d'autres exemples, notamment par la légende ΛΑΡΙΣΑΕΟΝ, pour ΛΑΡΙΣΑΙΟΝ, des médailles archaïques de *Larissa,* de Thessalie.

éléments de son exécution, il doit s'éloigner bien peu de l'âge de l'historien. Il devient donc, à son tour, un témoignage matériel et palpable de la créance générale accordée à son propre témoignage. Mais ce n'est pas à cela seulement que se borne l'importance de ce monument. La manière dont *Crœsus* y est représenté, *assis sur son trône,* dans toute la majesté de son pouvoir suprême, dans toute la solennité de l'accomplissement d'un acte religieux, d'une main tenant le *sceptre,* et de l'autre une *patère* dont il verse la liqueur, explique ce qu'il peut y avoir d'invraisemblable pour nous dans le récit d'Hérodote, en même temps qu'elle justifie le rapprochement que nous avons fait entre le *bûcher de Crœsus* et *celui de Sandan.* Les interprètes de ce vase, surpris de ne pas voir ici *Crœsus* dans l'attitude suppliante d'un homme condamné au supplice, invoquant, pour s'y soustraire, tantôt le nom de Solon, tantôt celui d'Apollon, avec des Perses qui l'insultent et des Lydiens qui le pleurent, comme si une pareille composition avait pu former le sujet et entrer dans le cadre d'une peinture de vase; ces interprètes, disons-nous, se seraient épargné tous les frais d'imagination et de savoir qu'ils ont déployés, s'ils avaient réfléchi que *Crœsus* apparaît ici dans l'action d'un homme qui se consacre au dieu national de son pays, par une mort qui le rend semblable à ce dieu, et dont le sacrifice volontaire a tout le caractère de l'apothéose. Tout s'explique donc dans le vase peint, comme dans le récit d'Hérodote, d'après cette donnée puisée aux plus pures et aux plus anciennes sources du culte lydien, lié aux religions asiatiques. *Crœsus,* le dernier roi de sa dynastie et de sa nation, veut finir comme *Sardanapal,* le dernier roi aussi de sa race, et, en montant *sur le bûcher,* il s'assimile à *Sandon,* dont l'*apothéose* s'accomplissait chaque année dans une fête solennelle, *au milieu des flammes d'un bûcher.*

L'histoire ancienne offre d'ailleurs un fait analogue à celui-là, où nous retrouvons, avec la même intention, prêtée ici à *Crœsus,* un peuple phénicien d'origine : c'est la mort d'*Hamilcar,* général des Carthaginois en Sicile, disparu du nombre des vivants à la suite de sa défaite par Gélon. Suivant la tradition carthaginoise, rapportée par Hérodote[1], *Hamilcar* avait fait dresser une *grande pyra,* où il accomplissait un sacrifice pendant que la bataille se livrait : Ἐθύετο καὶ ἐκαλλιρέετο ἐπὶ ΠΥΡΗ͂Σ ΜΕΓΆΛΗΣ σώματα ὅλα καταγίζων ; et, apprenant la défaite de son armée, *au moment où il faisait des libations :* Ὡς ἔτυχε ἘΠΙΣΠΈΝΔΩΝ τοῖσι ἱροῖσι, *il se jeta dans le feu et disparut ainsi consumé :* Ὦσε ἑωυτὸν ἐς τὸ πῦρ· οὕτω δὴ κατακαυθέντα ἀφανισθῆναι. Hérodote ajoute, à l'appui de cette tradition, que les Carthaginois sacrifiaient à *Hamilcar comme à un dieu,* et que, *dans toutes leurs colonies, ils lui ont érigé des monuments,* certainement en cette même forme de *grand bûcher,* μεγάλης πυρῆς, et, *le plus grand de tous, à Carthage même :* Καρχηδόνιοι τοῦτο μὲν οἱ θύουσι, τοῦτο δὲ ΜΝΉΜΑΤΑ ἐποίησαν, ἐν πάσῃσι τῇσι πόλισι τῶν ἀποικίδων, ἐν αὐτῇ δὲ ΜΈΓΙΣΤΟΝ Καρχηδόνι. Ce récit d'Hérodote offre, sans contredit, tous les caractères de la vraisemblance ; seulement, il faut observer qu'*Hamilcar* étant, sous une autre forme, le même nom que *Melkarth*[2], le *dieu* a été confondu avec le *héros ;* ce qui est arrivé si souvent dans les traditions relatives à l'antiquité orientale, ce qui est précisément le cas de *Sardanapal,* confondu avec *Sardan,* et ce qui a causé l'erreur d'Hérodote, reproduite encore par Athénagore[3]. Les monu-

[1] Herodot. VII, 167.

[2] Hamaker, *Diatribe, etc.* p. 47 ; Gesenius, *Scriptur Linguæq. Phœn. Monum.* p. 407 ; Movers, *die Phœnicier,* I, 612.

[3] Athenagor, *Legat. pr. Christ.* § XII, 6, p. 83, ed. Lindner. : Ἀμίλκαν Καρχηδόνιοι. M. Movers, qui cite ce témoignage pour prouver que les Carthaginois révé-

ments érigés, en forme de *bûcher*, à *Hamilcar-Melkarth*, à *Carthage* et dans toutes ses colonies, étaient en réalité des monuments de l'*Hercule tyrien*, en rapport avec le système d'idées et de croyances que nous connaissons maintenant par tant de témoignages; et il était naturel qu'*Hamilcar*, résolu de ne pas survivre à la défaite des siens, choisît le genre de mort qui le rapprochait du dieu dont il portait le nom. Ainsi s'explique, conformément à tous les usages de l'antiquité orientale, la mort du chef carthaginois *Hamilcar sur le bûcher* du dieu carthaginois *Melkarth*, absolument comme celles de *Sardanapal* et de *Crœsus* dans des circonstances toutes semblables; et *Hamilcar* nous apparaît dans le récit d'Hérodote, *ἐπὶ πυρῆς μεγάλης, ὡς ἔτυχε ἐπισπένδων τοῖσι ἱροῖσι*, absolument aussi comme *Crœsus* sur le vase peint de *Vulci*. La seule faute commise ici par Hérodote, est donc d'avoir pris l'usage général et antique des *bûchers* érigés à *Melkarth* dans toutes les villes carthaginoises, comme une tradition dérivée du *bûcher d'Hamilcar*, qui n'était, dans la circonstance historique dont il s'agit, que l'accomplissement d'un acte de piété particulière [1]; et, quant aux honneurs héroïques rendus à la mémoire du chef carthaginois, la raison s'en trouve naturellement dans la célébration du culte de *Melkarth*, qui donnait lieu d'y rappeler le souvenir du dévouement patriotique d'*Hamilcar*, dévouement qui n'avait d'ailleurs rien d'extraordinaire chez un peuple, où les holocaustes en l'honneur de

raient Hamilcar *comme un Dieu*, a fait ici une fausse application du texte d'Athénagore; car le nom d'*Hamilcar* y figure, à l'exemple d'autres hommes déifiés, *Hector*, *Ménélas*, *Théagène*, *Lysandre*; ce qui montre que l'orateur chrétien suivait la tradition d'Hérodote. La même erreur avait été commise déjà par Selden, *de D. Syr. Synt.* I, c. 6, p. 108.

[1] C'est aussi de cette manière que l'ont entendu les derniers éditeurs d'Hérodote, Baehr et Creuzer, t. III, p. 698; voy. aussi Heeren, *Ideen, etc.* t. III, I, p. 262.

*Moloch* comprenaient souvent les jeunes gens et les vieillards des premières familles de l'État.

Je remarque encore qu'il existe, dans l'histoire des Carthaginois, un exemple tout semblable, qui tient au même ensemble d'idées religieuses propres à ce peuple et communes aux Phéniciens, ses auteurs, et aux Assyriens; c'est celui d'*Élissa,* se donnant la mort *sur un bûcher* et réputée *déesse* à ce titre, tant que *Carthage* se maintint dans sa liberté et dans sa puissance [1]; et j'ajoute un dernier témoignage que me fournit Valckenaer, sur cette espèce d'ambition fanatique de se faire passer pour *dieu,* au moyen d'une *disparition, ἀφανισμός*, soit dans les *flammes,* soit de toute autre manière, qu'on sait avoir fait plus d'une victime célèbre dans l'antiquité [2]; c'est le dessein que prête saint Grégoire de Nazianze à Julien l'apostat, de se déifier dans l'opinion des hommes par une mort pareille [3]. Il fallait donc que cette idée fût entrée bien profondément dans l'esprit des peuples, pour qu'elle exerçât encore quelque empire au temps de Julien, qui est celui de la chute finale du polythéisme; et quoi de plus propre à l'entretenir, que les spectacles, si souvent offerts à l'antiquité asiatique et reproduits dans l'antiquité grecque, de ces *bûchers d'Hercule,* où la *consécration du dieu par le feu,* et, à l'exemple du dieu, celle du *héros*

[1] Justin. l. XVIII, c. 6 : « In hoc trium « mensium sumpto spatio, PYRA in ul- « tima parte urbis exstructa, ...... Multas « hostias cædit, et sumpto gladio PYRAM « conscendit; atque ita ad populum respi- « ciens, ituram se ad virum, sicut præce- « perant, dixit, vitamque gladio finivit. « Quamdiu Carthago invicta fuit, pro « DEA culta est. »

[2] Voyez ce que rapporte Diogène de Laërte, V, 89-91, VIII, 69, d'Héraclide de Pont et d'Empédocle, pour ne pas citer d'autres exemples.

[3] Gregor. Nazianz. *Stylit.* II, p. 117, B: Πολλοὺς εἰδὼς πρὸ αὐτοῦ δόξης ἠξιωμένων, ὡς ἂν ὑπὲρ ἄνθρωπον νομισθεῖεν, τέχναις τισὶν ἐξ ἀνθρώπων ἈΦΑΝΙΣΘΈΝΤΑΣ καὶ διὰ τοῦτο ΘΕΟῪΣ νομισθέντας, ἔρωτι τῆς αὐτῆς δόξης ἑαλωκώς, κ. τ. λ. Cf. Valcken. *ad* Herodot. VII, 167.

ou de la *victime* désignée, était rendue si sensible par une des plus grandes solennités de la religion publique?

Pour terminer ce qui a rapport à *Crœsus,* assimilé par sa mort volontaire au dieu de son pays, j'ai encore à présenter deux observations qui ne me semblent pas indignes de quelque considération. La première a pour objet le trait si caractéristique des *objets précieux* offerts par les femmes des Lydiens, pour être consumés *sur le bûcher de Crœsus.* Cette circonstance du récit de Nicolas de Damas, ou plutôt de Xanthus de Lydie, à laquelle on n'a pas fait attention, rappelle en effet une particularité commune au *bûcher* de *Ninive* et à *celui d'Hiérapolis,* et elle contribue aussi à mettre de plus en plus en évidence le caractère religieux de ce dernier acte de la vie de *Crœsus.* La même circonstance se retrouve aussi dans la description du *bûcher de Calanus*[1], ce gymnosophiste indien, contemporain d'Alexandre, qui doit avoir fait partie de quelqu'une des sectes bouddhiques de l'Inde de cette époque, qui est celle du IV[e] siècle avant notre ère; et l'on saisit ici une de ces relations entre les divers cultes des peuples asiatiques, qui ne peuvent pas ne point tenir à un fonds commun de doctrines religieuses. Un autre rapport, tout aussi remarquable et qui n'a pas été davantage remarqué, c'est celui qui existe entre Κανδαύλης, un des noms de l'*Hercule lydien*[2], et *Kandaulès,* le dernier roi de la dynastie lydienne des Héraclides, dont on

[1] Arrian. *Expedit. Alex.* l. VII, 3, 3; voy. plus haut, p. 30, 7).

[2] Hesych. *v.* Κανδαύλης· Ἑρμῆς ἢ Ἡρακλῆς. Il est évident qu'il ne peut s'agir ici que de l'*Hercule lydien,* puisque ce mot, en lydien, signifiait σκυλοκλεπτής (et non σκυλοπνίκτης, Tzetz. *Chil.* VI, *Hist.* 54, v. 482), c'est-à-dire, *celui qui dérobe, qui emporte les dépouilles,* qualification propre à *Hercule.* Κάνδαυλος est aussi le nom d'une sorte de mets lydien cité par Athénée, XII, 516; en sorte que tout se réunit pour justifier l'opinion de Jablonski, *de Ling. Lycaon. Opuscul.* t. III, p. 85, que l'*Hercule* appelé *Kandaulès* était effectivement l'*Hercule de Sardes;* cf. Baehr et Creuzer, *ad* Herodot. I, 8, t. I, p. 24. Mais on pourrait aller plus loin, et

connaît, par le récit d'Hérodote[1], la fin presque aussi digne de pitié que de mépris. Ce dernier roi d'une dynastie assyro-lydienne, qui s'assimile par le nom au dieu même auteur de cette dynastie, a cela de commun avec le *Sardanapal* de *Ninive* et de *Tarse;* comme *Crœsus,* à son tour, le dernier de sa race, ressemble à ce même *Sardanapal* par le genre de sa mort. Il y a donc, dans toute cette histoire des rois de Lydie, dont le côté mythique a si bien été signalé par M. Fr. Creuzer[2], une suite de rapports qui tendent à identifier le *roi* avec le *dieu,* tantôt par le *nom,* tantôt par le *bûcher,* et qui nous reportent, par cette double voie, à l'Assyrie, source primitive de ces antiques relations. Ainsi, le *bûcher de l'Œta*[3], qui termine la glorieuse carrière de l'Hercule grec, et qui devient

soupçonner que ce nom était d'origine sémitique; car on le retrouve dans les traditions rhodiennes, porté par un des *sept Kabires* de *Rhodes,* Κάνδαλος, frère de *Kamar,* lequel nom de *Kamar* était, comme nous l'avons vu, une des dénominations de l'*Hercule phénicien* en *Libye* et dans les *îles* de l'Archipel; voy. Diodore de Sicile, v, 56. Or, de quelque manière qu'on explique cette circonstance, il n'en est pas moins très-remarquable de rencontrer *à Rhodes,* île phénicienne, et dans un rapport si intime avec l'*Hercule phénicien,* le nom donné à l'*Hercule lydien,* à *Sardes.* Le *Kandalus,* nommé par Diodore, paraît avoir été le chef de la colonie phénicienne, qui de *Rhodes* s'établit dans l'île de *Côs, ibid.* 57 : nouveau rapport avec *Hercule,* regardé, dans les traditions helléniques, comme le *fondateur,* Κτίστης, de *Côs.* J'ajoute, enfin, d'après une observation très-ingénieuse de M. Movers, *die Phœnicier,* I, 473-75, que ce nom de l'*Hercule lydien,* Κανδαύλης, se rattache aux traditions assyriennes, d'une manière singulièrement significative. On sait, par Lycophron, *Alex.* v. 328 et 938, que Κάνδαος ou Κάνδαον était en Béotie le surnom d'*Orion* et d'*Arès;* or, l'un et l'autre de ces personnages mythologiques ont entre eux des rapports qui tendent à les assimiler avec le *Sandan* assyrien; d'où l'on saisit le rapport philologique des noms Κάνδαος, Κάνδαλος et Κανδαύλης, qui se rencontrent dans les traditions nationales de lieux tout remplis d'éléments d'une civilisation assyro-phénicienne, tels que *Rhodes* et *Côs,* la *Béotie* et la *Lydie.*

[1] Herodot. I, 8-12.

[2] *Relig. de l'Antiquité,* t. II, p. 186-187.

[3] Apollodor. II, 7, 7; Theocrit. *Idyll.* XXIV, 81; Sophocl. *Trachin.* v. 1229; Clem. Alex. *Protrept.* p. 19, C; cf. Hygin. *Fab.* XXXVI; Serv. *ad Æn.* VIII, 300. Le lieu où fut dressé ce *bûcher* en conserva le nom de Πυρά, Theophrast. *Hist. Plant.* IX,

le premier degré de son ascension à l'Olympe[1] ; ainsi, le *bûcher de Crœsus*, qui est aussi une forme d'apothéose tout asiatique, se rattachent directement au *bûcher de Sandan*, à *Sardes*, à *Tarse*, à *Tyr*, à *Ninive* et à *Carthage;* et nous saisissons, dans cet étonnant rapport de traditions, où il entre de la fable et de l'histoire, de la poésie et de la vérité, un des traits les plus curieux de ces antiques relations qui unissent la Grèce avec l'Asie, et dont l'intelligence, plus sûre et plus féconde à mesure qu'on les étudiera davantage sous le point de vue que j'ai indiqué, jette tant de clarté et d'intérêt sur les monuments figurés de l'une et de l'autre.

§ 16. Nous continuerons de suivre dans l'Asie Mineure et jusque dans la Grèce les traces que put y laisser le culte de l'*Hercule assyro-phénicien*, telles qu'elles apparaissent encore

II; voy. Hemsterhus. *ad* Lucian. *Timon.* c. 6, t. I, p. 112; cf. Muncker. *ad* Hygin. *Fab.* XXXVI; Spanheim. *ad* Callimach. *Hymn. in Dian.* v. 159. La *nuée, mêlée de tonnerre*, qui éclata *sur le bûcher d'Hercule*, au témoignage d'Apollodore, II, 7, 7, est une circonstance qui se retrouve dans l'histoire de *Crœsus;* et cette observation, faite par Buttmann, *Mythos des Heracles*, p. 37-38 (*Mythologus*, I, 266), vient encore à l'appui de l'idée que nous nous sommes faite du caractère religieux de cette mort de *Crœsus*, imitée de celle de l'*Hercule lydien*.

[1] Cette idée, qui est indiquée dans le *Philoctète* de Sophocle, v. 718, ed. Erfurdt., est encore mieux exprimée dans les *Héraclides* d'Euripide, v. 910-916; et, suivant une ingénieuse observation de M. Welcker, *Hyperbor. Römisch. Studien, etc.* p. 302, c'est la même idée qui se retrouve au fond de tous les témoignages antiques qui ont rapport à l'*apothéose d'Hercule* et à son *mariage avec Hébé*, Pindar. *Nem.* I, 71; X, 17; *Isthm.* III, 73; Euripid. *Orest.* v. 1682; Propert. *Eleg.* I, 13, 23-24. L'image de l'*apothéose*, liée à celle du *bûcher*, avait dû être réalisée dans les œuvres de l'art, comme nous la voyons exprimée dans celles de la langue. Ainsi, le tableau d'Artimon, décrit en ces termes par Pline, XXXV, 11, 40 : « Herculem ab Oeta monte « Doridos exuta mortalitate, consensu deo- « rum in cœlum euntem; » cf. Lucian. *Hermotim.* § 7, dut ressembler beaucoup à la représentation d'un vase peint, Éd. Gerhard, *antik. Bildwerke*, Cent. I, Taf. XXXI, où l'on voit, dans le bas de la peinture, le corps d'Hercule qui achève de se consumer *sur le bûcher*, tandis que, dans le haut, Hercule, debout *sur un quadrige*, guidé par *Mercure* et accompagné de la *Victoire*, est transporté dans l'Olympe, à l'entrée duquel il est reçu par *Apollon*.

dans les textes et sur les monuments. Nous rappellerons d'abord ce qui a été suffisamment établi d'après un témoignage puisé à une source authentique, que l'*Hercule phénicien* était connu en *Cappadoce* sous le nom de *Di-Sandan;* et personne n'ignore à quel point les religions de *Lunus,* d'*Ényo* et d'*Anaïtis,* certainement dérivées du même système de croyances, étaient répandues dans le *Pont,* la *Paphlagonie,* la *Cappadoce* et la *Bithynie.* L'existence de pareils cultes est un fait qui implique nécessairement l'occupation des pays qui en étaient le siége par des colonies assyro-phéniciennes; et cette induction est justifiée, d'une part, par les nombreux monuments auxquels, au témoignage de Strabon, écrivain né dans une ville du Pont, on donnait le nom de Sémiramis [1]; d'autre part, par la tradition historique des conquêtes des rois d'Assyrie Asar-Haddon et Nebu-chadn-esar, le premier desquels étendit sa domination jusqu'à *Byzance* [2], le second occupa militairement les rives de la Thrace et celles du Pont [3]. A l'appui de cette tradition, que les cultes assyro-persans de *Lunus,* d'*Anaïtis* et de la *déesse de Comana,* si répandus dans ces contrées, justifient suffisamment, viennent se joindre quelques faits particuliers qu'on ne saurait s'expliquer par une autre voie, tels que l'existence du Paphlagonien *Kottas,* le satrape et l'ami fidèle de *Sardanapal* [4], le

[1] Strabon. XI, p. 529, C; l. XII, p. 537, D, et p. 559, C.

[2] Euseb. *Chronic. Armen.* p. 53. Voy. sur ce passage les observations de M. Hitzig, *Commentar. über die klein. Prophet.* p. 354, et celles de M. Movers, *die Phœnicier,* I, 74. J'ajoute qu'il existait entre *Byzance* et la *Phénicie* d'anciens rapports, attestés par les députations qui se rendaient, au témoignage d'Achille Tatius, II, 15, de *Byzance* à *Tyr,* en l'honneur d'*Hercule,* lesquels rapports tenaient sans doute à l'occupation de *Thasos* et de la *Thrace* par des colonies phéniciennes, et qui nous montrent ainsi toujours l'élément phénicien associé à l'élément assyrien.

[3] Strabon. XV, 1, p. 251 : Ναβυκοδρόσορον.... *εἰς τὴν* ΘΡᾼΚΗΝ *καὶ τὸν* ΠΌΝΤΟΝ *ἀναγεῖν τὴν σ]ρατίαν;* cf. Megasthen. *apud* Euseb. *Præp. Ev.* IX, 41 ; Joseph. *Antiq. Jud.* X, 11, 1, et *contr. Apion.* I, 20.

[4] Diodor. Sic. II, 26.

même qui est appelé par un ancien écrivain, Mnaséas, *Ἀνδρόκοτῖος ὁ Φρύξ*[1], et qui offre, dans sa légende, la singulière combinaison des *mœurs efféminées* et des *vêtements de femmes* du *Sandan* assyrien[2], avec un nom, composé de celui de *Sandan* et du mot *kotta*, qui désignait le *vêtement transparent* des *hiérodules* asiatiques[3].

A côté de ces témoignages d'une domination assyrienne, dans des contrées où régnaient des cultes assyriens, au sein de populations originairement sémitiques, viennent se placer des traditions positives d'une occupation phénicienne, qui constitue, comme dans tout ce que nous avons recueilli sur ce

[1] Mnaseas *apud* Athen. XII, p. 530, C (t. IV, p. 469, Schw.).

[2] Le même trait de mœurs, le *vêtement des femmes porté par des hommes*, se retrouve dans l'histoire de Parsondas, le Perse, enivré et *habillé en femme* à la cour du roi babylonien *Nannaros, vêtu lui-même de cette manière: Νάνναρον τὸν Βαϐυλώνιον διαπρεπεῖ κόσμῳ χρώμενον ἀμφὶ τὸ σῶμα... γυναικώδη τε καὶ ἄναλκιν*, Nicol. Damasc. *Fragm.* p. 426; cf. Ctes. *apud* Athen. l. XII, p. 530, D; Plutarch. *non poss. suav. viv. sec. Epicur.* § 13, p. 1095, D. Mais il y a encore ici plus d'un rapprochement curieux à faire. Ce nom de *Nannaros* paraît bien tenir à la même racine que celui de *Nanis*, fille de Crœsus, Parthen. *Erotic.* 22, et que ceux de *Nannô*, de *Nannion* et de *Nannarion*, Athen. XIII, p. 558, C, p. 567, C, p. 587, D; Harpocrat. Phot. Suid. *v.* Νάννιον, qui sont des noms de courtisanes asiatiques; à raison de quoi M. Otto Jahn regarde tous ces noms comme appartenant à un radical asiatique, *archäol. Beiträge*, § XII, p. 376, 48). Or, le même radical se retrouve dans le nom de la déesse *Nana*, ou *Nanaia*, qui nous est maintenant connue, en qualité de *déesse Lune*, par des médailles de la *Bactriane* et de l'*Inde*; voy. mon Ier *Supplém. à la Notice de qq. Méd. grecq. de Rois de la Bactriane*, pl. II, n. XXIV, et IIe *Supplément*, p. 59; laquelle *déesse-Lune Nana* ou *Nanaia*, de la Bactriane et de l'Inde, est évidemment la même que l'*Anaïtis* des Arméniens et des Perses, qui avait, sous le nom de *Nanaia*, son principal sanctuaire dans l'*Élymaïs*, *Macchab.* II, 1, 13-41 : n'y a-t-il pas, dans ce seul rapprochement négligé par M. Otto Jahn, un trait de lumière jeté sur tout le système de ces cultes asiatiques? La forme phrygienne du nom de *Νάνναρος* était *Νάννακος*, Zenob. *Proverb.* VI, 10; cf. Stephan. Byz. *v.* *Ἰκόνιον;* Buttmann, *Mytholog.* I, 176, ff.; et cette désinence offre un fait analogue à celui du nom de *Sandan*, transformé en *Sandacos*, forme qui paraît tenir aussi à l'idiome phrygien.

[3] Je renvoie sur ce point aux savantes et ingénieuses explications de M. Movers, *die Phœnicier*, I, 487-488.

même terrain de notions historiques, un fait absolument parallèle à celui-là. La *Bithynie*, le *Pont*, la *Cappadoce*, la *Paphlagonie*, avaient reçu des colonies phéniciennes qui appartiennent sans doute à une plus ancienne époque que celle où l'on peut placer les établissements industriels de cette nation, et qui doivent avoir été autre chose que des comptoirs de commerce. La *Bithynie* avait reçu son nom de *Phœnix*, au témoignage d'Eusèbe[1]; et à l'appui de cette notion générale, Étienne de Byzance cite une ville de Bithynie, *Pronectus*, comme fondée par les Phéniciens[2]; et nous savons par Hérodote qu'il existait près des côtes de la Bithynie une île appelée *Phœnicé*[3], qui ne pouvait devoir son nom qu'à la même circonstance. C'est dans la *Bithynie*, ou dans la *Paphlagonie*, que la plupart des anciens auteurs, tels qu'Hellanicus et Phérécyde[4], plaçaient les états de *Phinée;* et ce prince, par son extraction[5] et par son nom même, qui fait allusion aux *mines de métaux précieux*, exploitées dans cette contrée de l'Asie et sur le continent opposé de la Thrace par les Phéniciens[6], est la personnification

[1] Euseb. *Chronic.* l. I, p. 28.

[2] Stephan. Byz. *v.* Πρόνεκτος; voy. Bochart, *Chanaan*, I, XI, p. 391.

[3] Herodot. IV, 38. Je dois remarquer pourtant qu'au lieu de Μαριανδικοῦ ou Μαριανδύνων κόλπου, les meilleures éditions portent Μυριανδρικοῦ, qui doit s'entendre du golfe d'*Issus*, ou d'un golfe voisin, qui aurait reçu son nom d'une ville de *Myriandrus*, placée en Syrie et appartenant aux Phéniciens, ville mentionnée par Scylax, *Peripl.* § 102, p. 40. Hudson. (p. 301, Gail.), par Xénophon, *Anabas.* I, 4, 6, et par Étienne de Byzance, *v.* Μυρίανδρος. L'existence d'une île de *Phœnicé*, au voisinage du golfe de Nicomédie, admise par Bochart, *Chanaan*, I, XI, p. 391, est donc très-problématique; et l'île de *Phœnicé*, citée par Pline, V, 31, 39, en dehors de l'Hellespont et près de *Ténédos*, peut bien être, dans cette dernière localité, un témoignage de l'occupation phénicienne; mais elle s'éloigne trop de la Bithynie, pour venir à l'appui du texte d'Hérodote.

[4] *Apud* Schol. Apollon. Rh. II, 177 et 182.

[5] Schol. *l. l.* : Ἕτερον οὖν φασὶ τοῦτον τὸν Φίνεα τοῦ παλαιοῦ Φινέως, ἕβδομον ὄντα ἀπὸ ΦΟΊΝΙΚΟΣ τοῦ Ἀγήνορος.

[6] Le nom de *Phinon*, qui se lit déjà dans la *Genèse*, *Genes.* XXXVI, 41, se donnait encore, du temps de saint Jérôme, à une montagne de la Palestine, où les chré-

mythique de l'occupation phénicienne. Les fables mêmes qui se lient au nom et à la famille de *Phinée,* son mariage avec la fille d'Orithyie et de Borée, sa dureté envers ses deux fils, qu'*il enferme vivants sous la terre*[1], justifient cette tradition. Ainsi, la fable des *Harpyies,* qui joue un si grand rôle dans l'histoire de *Phinée*[2], est une légende bien certainement asiatique, par la localité dont elle est originaire, la *Lycie,* et par la forme même de ces êtres mythologiques, dont nous venons d'acquérir, par un monument de la *Lycie* même[3], une connaissance authentique. C'est à deux fils de *Phinée*, *Mariandynus* et *Paphlagon,* que la ville de *Mariandyné,* en Bithynie, et la *Paphlagonie,* avaient dû leur nom[4]; ce qui indique, dans ce langage convenu de l'antiquité, l'extension qu'avait prise de ce côté l'occupation phénicienne. De là, le culte d'*Adonis,* établi à *Mariandyné,* comme nous l'apprenons par un passage curieux de Pollux[5]; et de là aussi, le culte de l'*Hercule tyrien,* commu-

tiens étaient condamnés au travail des mines, Hieronym. *Oper.* t. II, p. 424 : FENON *ubi æris metalla damnatorum suppliciis effodiuntur;* c'est là un trait de lumière jeté sur toute l'histoire de *Phinée*, qui, par les localités voisines du Bosphore de Thrace désignées sous le nom de *Phinion,* Stephan. Byz. *vv.* Φίνειον et Φινόπολις; Suid. *v.* Φίνειον; Plin. IV, II, 18; V, 32, 43, et par le traitement barbare qu'il inflige à ses deux fils, se lie manifestement à l'exploitation des mines de la Thrace et de la Bithynie par les Phéniciens. Cette idée neuve et ingénieuse appartient à M. Movers, *die Phœnicier,* I, 20-21.

[1] Diodor. Sic. IV, 43 : Ἀποβῆναι μὲν τοὺς ἀρισΊεῖς τῆς Θρᾴκης εἰς τὴν ὑπὸ Φινέως βασιλευομένην χώραν, περιτυχεῖν δὲ δυσὶ νεανίσκοις ἐπὶ τιμωρίᾳ διωρυγμένοις καὶ μάσΊιξι πληγὰς συνεχεῖς λαμβάνουσι. Que l'on rapproche ce trait mythologique de la description que fait le même auteur, V, 38, du traitement infligé par les Phéniciens et les Carthaginois aux esclaves qui exploitaient leurs mines d'Espagne et d'ailleurs, on verra qu'il s'agit effectivement, sous le nom des fils de Phinée, de l'exploitation phénicienne des mines de la Thrace.

[2] Apollodor. I, 9, 21; Apollon. Rh. II, 178, sqq.; Hygin. *Fab.* XIX.

[3] Fellows, *Lycia, etc.* pl. 21, p. 170-172; voy. les observations que ce monument m'a fournies dans le *Journal des Savants,* juillet 1842, p. 390-394. Voy. plus haut, p. 77, 3).

[4] Schol. Apollon. Rh. *ad* l. II, v. 182; cf. Stephan. Byz. *v.* Παφλαγονία; voy. Bochart, *Chanaan,* I, X, p. 387-392.

[5] Pollux, II, 8 : Ἀδωνιμαοιδὸς καὶ Βώ-

niqué aux peuples de la *Cappadoce* sous le nom de *Di-Sandan;* car toutes ces traditions se lient évidemment dans un même ensemble de faits; et nous allons voir de quelle manière elles se trouvent justifiées, sur quelques points particuliers, par des monuments qu'on n'avait point encore songé à y rattacher: ce qui fait qu'on n'en a pas saisi le véritable motif.

On sait que *Nicée,* une des principales villes de la Bithynie, regardait *Hercule* comme son *fondateur;* de là les nombreuses médailles qu'elle fit frapper en son honneur, avec le titre de ΚΤΙΣΤΗΣ, accompagnant son image[1], et avec la représentation de ses divers travaux. Mais cet *Hercule,* malgré la forme grecque sous laquelle il nous apparaît sur les médailles de *Nicée,* était certainement l'*Hercule phénicien,* et son culte avait dû s'y célébrer dans le principe par l'érection d'une *pyra* semblable à celle de *Tarse* et de *Sardes;* c'est ce dont nous avons la preuve par un moyen bronze de Plautille, frappé à *Nicée*[2], dont le type est un *édifice hexastyle terminé en cône,* c'est-à-dire la *pyra* d'Hercule, telle que nous l'avons déjà vue figurée sur un bronze impérial de *Sagalassus* de Pisidie[3]. Mais c'est surtout à *Héraclée* de Bithynie, une des plus anciennes villes de cette contrée, où la civilisation phénicienne avait jeté de si profondes racines, que le culte de l'*Hercule tyrien* avait le mieux conservé son caractère primitif. Tout le monde sait que cette

*ριμος Μαριανδύνων γεοργῶν ᾆσμα;* voy. Bochart, qui explique, *Chanaan,* II, XI, 737, ce mot *Ἀδωνιμαοιδός* par deux mots hébreux qui commencent un hymne de David, I. *Paralip.* XXIX, 13.

[1] Voy. Mionnet, *Description,* t. III, p. 451, n° 217; *Supplément,* t. V, p. 85, n° 431, p. 91, n° 472; *Cabin. Allier,* pl. XI, n° 4.

[2] Cette médaille a été décrite par Vaillant, *Numism. græc.* p. 139; et voici en quels termes l'édifice en question est indiqué: *Templum sex col. in conum desinens.* Mionnet a reproduit la description de Vaillant, *Supplément,* t. V, p. 127, n° 711, de cette manière: *Temple hexastyle, terminé en forme conique.* La médaille faisait partie du cabinet de Vaillant, et j'ignore en quelle collection elle a passé depuis.

[3] Voy. plus haut, p. 199, 3).

ville reconnaissait *Hercule* pour son fondateur, ΤΟΝ ΚΤΙΣΤΗΝ, et qu'elle avait pris son nom, à raison de cette origine et du culte particulier qu'elle lui avait voué. C'est ce qu'attestent encore les nombreuses médailles d'*Héraclée*, parmi lesquelles les plus anciennes de celles qu'on nomme *autonomes* ont pour types, d'un côté, la *tête d'Hercule*, de l'autre, ses *armes*, la *massue*, avec le *carquois rempli de flèches*. Au nombre de ces médailles, je n'hésite pas à comprendre quelques pièces d'argent, de petit module, d'une fabrique archaïque, où la *tête* qui en forme le type et qui doit être celle de la *Vénus phénicienne* ou *Astarté*, portant un *diadème* sur le front et couverte d'*un voile*, offre un caractère si étrange, que je serais disposé à y voir l'imitation d'un type phénicien, d'accord avec la forme des lettres grecques, qui semble accuser aussi une influence étrangère[1]. Il est vrai que l'authenticité de ces médailles avait été d'abord mise en doute[2], précisément à cause du caractère de physionomie étrange que présente la *tête*, joint à la singularité qui se trouve aussi dans la fabrique et dans la paléographie. Mais j'ai acquis, par le témoignage d'un amateur distingué, M. le baron Behr, ministre de Belgique à Constantinople, qui a recueilli lui-même plusieurs de ces médailles sur le site d'*Héraclée*, j'ai acquis, dis-je, la conviction que les doutes dont

[1] On trouvera sur la planche ci-jointe, V, nos 1, 2, 3, 4, les dessins de plusieurs de ces médailles, apportées de Constantinople par feu le général Guilleminot, et entrées, avec toute sa collection, particulièrement riche en médailles de la Bithynie, dans notre cabinet de la Bibliothèque royale.

[2] Dumersan, *Lettre à M. Raynouard sur quelques médailles fausses*, nos 4, 5, 6 et 7, p. 10-13. Il serait superflu de réfuter les raisons alléguées pour prouver la fausseté de pièces qui ne peuvent plus être aujourd'hui mises en doute. Une de ces médailles avait été publiée d'abord par Sestini, *Nuov. Lett. numism.* t. VII, pl. 1, n° 15, p. 47, mais d'une manière peu exacte, à ce que j'ai lieu de croire. Sestini voyait dans la *tête* qui forme le type un *Apollon*, devenu un *Hercule* pour M. Dumersan. C'est, évidemment, une *tête de Femme voilée*, et, à ce titre, la *Vénus phénicienne*, *Astarté*.

elles avaient été l'objet ne sont pas fondés. Je les regarde donc comme des monuments numismatiques d'une haute époque grecque, produits directement d'après un type phénicien; et, à ce titre, je les range parmi les plus précieux monuments d'archéologie comparée qui nous soient restés de toute l'antiquité.

A l'appui de cette déduction, que je crois certaine, vient se placer la suite entière des médailles d'*Héraclée,* la plupart d'ancienne et belle fabrique, qui toutes déposent de l'existence du culte d'*Hercule,* resté dominant à *Héraclée,* comme un témoignage de l'origine phénicienne de cette ville. Ce point établi, il paraîtra sans doute bien curieux de retrouver à *Héraclée* le monument d'*Hercule*, érigé sous la même forme que nous lui connaissons à *Tarse,* c'est-à-dire sous celle de *bûcher* ou de *pyramide tronquée*. Nous devons ce renseignement précieux, à Memnon, l'historien national d'*Héraclée*[1], qui décrit la belle *pyramide* construite au milieu de l'*Agora* et surmontée de la *statue d'Hercule,* dont la *massue,* ainsi que la *dépouille de lion,* et le *carquois* renfermant l'*arc* et les *flèches,* étaient d'*or pur,* tandis que la statue elle-même, de dimension colossale, était probablement de bronze. La *pyramide* était ornée, avec une égale magnificence, de bas-reliefs où le mérite du style et

[1] Memnon. *Excerp. Histor.* c. LII, 78, ed. Orell. : Καὶ δὴ καὶ τὸν Ἡρακλέα τὸν ἐκ τῆς ἀγορᾶς ἀνῄρει, καὶ σκευὴν αὐτοῦ τὴν ἀπὸ ΠΥΡΑΜΊΔΟΣ, πολυτελείας καὶ μεγέθους καὶ δὴ καὶ ῥυθμοῦ καὶ χάριτος καὶ τέχνης οὐδενὸς τῶν ἐπαινουμένων ἀπολειπομένην. Ἦν δὲ ῥόπαλον σφυρήλατον ἀπέφθου χρυσοῦ πεποιημένον· κατὰ δὲ αὐτοῦ λεοντῆ μεγάλη ἐκέχυτο, καὶ γωρυτὸς τῆς αὐτῆς μὲν ὕλης, βελῶν δὲ γέμων καὶ τόξον. Gédoyn a vu ici *un Hercule adossé contre une pyramide,* et M. Orelli donne son assentiment à cette traduction, *Annotat.* p. 250. Mais il est bien plus vraisemblable que la statue d'Hercule ait été érigée sur la plate-forme de la *pyramide tronquée,* ou de la *pyra;* à moins qu'on ne suppose qu'elle était placée en avant de la *pyramide,* sur la base qui la supportait : ce qui rentrerait dans la notion que nous avons de la *pyra* de *Tarse.*

la perfection du travail rivalisaient avec le prix de la matière; c'étaient sans doute des œuvres de la toreutique appliquées sur une construction en marbre de la Propontide. Ce monument, par sa grandeur, comme par sa richesse et par le goût de sa décoration, était le principal ornement de la cité; et, à ce titre seul, la mention méritait bien d'en être admise dans l'histoire de l'art, où elle n'a pas figuré jusqu'ici. Mais ce qui s'y trouve de plus important pour nous, et ce qui n'a été jusqu'ici remarqué par personne, c'est sans contredit le trait d'analogie qu'il nous offre avec la *pyra* de *Tarse,* et conséquemment l'indice du culte phénicien qui avait donné lieu à l'un et à l'autre. Il nous est parvenu, sur plusieurs médailles d'*Héraclée*[1], le type d'une figure d'*Hercule, debout, de face,* appuyé sur *sa massue* posée en terre, qui nous représente sans doute la statue érigée au sommet ou en avant de la *pyramide;* et c'est cette *pyramide* même que je crois aussi reconnaître sur un bronze autonome, où le monument en question est figuré comme *un arc à quatre étages* en retraite, *surmonté d'un quadrige*[2]. Ce *quadrige,* qui est certainement *celui du Soleil,* sert à caractériser le monument qu'il couronne comme la *pyra d'Hercule;* car nous verrons le *même quadrige* sur un monument semblable d'une ville du Pont; et un symbole équivalent, l'*aigle aux ailes déployées,* surmonte la *pyra* de *Tarse:* ce qui ne laisse aucun doute sur la signification de ce symbole, et conséquemment sur la nature du monument dont il forme le couronnement. Il est d'ailleurs probable que la *fête*

[1] Sestini, *Nuov.Letter. Numism.* t. VII, p. 49, n[os] 11, 12; voy. *ibid.* t. VI, tav. II, n° 5; t. VII, p. 52, n[os] 22, 23; p. 53, n° 30; ajout. Mionnet, *Supplément,* t. V, p. 58, n° 291; p. 65, n° 335.

[2] La médaille a été publiée par Gessner, tab. LXXX, n° 5, et Mionnet, *Supplément,* t. V, p. 59, n° 297, la déclare *suspecte;* mais il n'en donne pas la raison, et il eût été sans doute bien embarrassé de le faire. Un pareil type, dont personne n'avait reconnu le véritable objet, est au contraire une preuve sans réplique de la sincérité du monument.

*d'Hercule* se célébrait à *Héraclée,* comme à *Tarse* et à *Sardes,* par l'incendie d'un *bûcher* temporaire, construit en bois et décoré d'une manière analogue à l'objet de cette fête; c'est ce qu'indique, à n'en pas douter, l'*arbre* qui se voit à côté de la figure d'*Hercule,* sur une de ces médailles d'*Héraclée*[1], et qui a été pris à tort par Sestini, l'éditeur de cette médaille, pour l'*arbre des Hespérides,* quoique ce soit un *cyprès,* reconnu par Sestini lui-même, précisément, l'*arbre* consacré au *Soleil*[2], et, à ce titre, l'arbre le plus propre à servir à la construction du *bûcher d'Hercule.* D'autres types, employés sur la monnaie autonome d'*Héraclée,* tels que le *cheval libre*[3] et le *bœuf cornupète*[4], sont encore autant d'indices numismatiques qui se rapportent au culte d'un *dieu solaire,* ainsi qu'au souvenir d'un établissement phénicien; et je me contenterai d'en citer pour exemple, entre les plus significatifs que je connaisse, le type d'un moyen bronze impérial de *Nicée* de Bithynie, consistant en un *bœuf cornupète* et un *cheval,* en face l'un de l'autre, au-dessous d'une *tête radiée du Soleil*[5]. Nous trouvons donc suffisamment justifiée par toute la numismatique d'*Héraclée,* une notion qui se fonde sur un texte historique et sur tout un ensemble de témoignages, qui recevront, de certaines particularités relatives au même territoire, un nouveau degré d'intérêt.

C'est effectivement un autre indice non moins significatif et non moins négligé jusqu'ici, de ce culte d'*Hercule tyrien* porté sur cette côte de la Bithynie par une ancienne colonie phénicienne, que le nom de *Sardô,* donné à l'un des fleuves du territoire de *Tium,* ville voisine d'*Héraclée.* Ce fleuve, dont

[1] Sestini, *Letter. Numism.* t. VI, tav. II, n° 5, p. 42-43.

[2] Voy. plus haut, p. 196, 1).

[3] Sur une *obole* d'argent, du cabinet de M. Bröndsted, décrite par Mionnet, *Supplément,* t. V, p. 55, n° 274.

[4] *Mus. Hunter.* tab. 29, n° IX.

[5] Sestini, *Mus. Hedervar.* t. II, p. 61, n. 87, *Addenda,* tab. III, fig. 4.

la mention ne se trouve, à ma connaissance, dans aucun géographe ancien, est représenté sur un médaillon de *Tium*[1], à l'effigie d'Antonin Pieux, où sa figure est accompagnée de son nom, exprimé en toutes lettres, CAPΔΩ; et ce n'est sans doute pas par une circonstance fortuite que le nom même de l'*Hercule tyrien* se trouve appliqué à un fleuve du pays où était située *Héraclée*. Ce n'est pas non plus le hasard qui fit donner à un petit port de la même côte de Bithynie le nom de *Sandaraca*[2], qui se rapporte à la même racine sémitique, et conséquemment à la même colonie phénicienne. On sait, d'ailleurs, qu'il existait, au voisinage d'*Héraclée*, un de ces *oracles des Morts*, *Νεκυομαντεῖον*, dont l'institution, en Grèce et en Italie, dénote une origine liée à des traditions phéniciennes et asiatiques[3]; et le fait de cet *oracle des Morts* à *Héraclée* est suffisamment établi par le nom d'*antre achérusien* donnant accès aux Enfers, et par la légende qui plaçait en cet endroit l'*extraction de Cerbère* par Hercule[4]. Le témoignage le plus explicite à cet égard est celui de Xénophon[5]; et le trait le plus célèbre de l'usage qui se fit, dans l'antiquité grecque, de cet *oracle des Morts*, d'origine phénicienne, est certainement celui du Spartiate Pausanias, le vainqueur de *Platées*, qui se rendit de *Byzance* à *Héraclée* pour y consulter cet oracle, sur le moyen d'apaiser les mânes d'une jeune fille qu'il avait outragée[6]. Tout

[1] Sestini, *Mus. Hedervar.* t. II, p. 75, n. 2.

[2] Arrian. *Peripl. Pont. Euxin. apud* Cellar. *Geograph. ant.* t. III, p. 252.

[3] C'est un point d'archéologie que j'ai traité dans un *Mémoire* encore inédit *sur les monuments d'antiquité grecque en rapport avec les idées astrologiques de l'Orient*, et je suis obligé d'y renvoyer mes lecteurs.

[4] Pompon. Mel. I, 19.

[5] Xenophon. *Anabas.* VI, 2, 1; cf. Eustath. *ad* Dionys. *Perieg.* v. 791; Nicand. *Alexiph.* v. 12 et v. 42; cf. Schol. *ad h. h. l l.;* Schol. Apollon. Rh. *ad* II, v. 354.

[6] Plutarch. *de ser. Num. vind.* § 10, t. III, p. 240, ed Wyttenbach. Tous les témoignages relatifs à l'extraction de Cerbère par l'*antre Achérusien* d'*Héraclée*, ont été recueillis par Buonarotti, *Medaglion. antich.* p. 277, sans qu'il ait fait

se réunit donc, comme on le voit, pour nous faire reconnaître, dans cette région de la Bithynie, tout imprégnée de souvenirs et de traditions phéniciennes, des traces du culte de l'*Hercule Sandan,* qui jusqu'ici avaient échappé à l'observation des antiquaires, y compris M. Movers lui-même; mais voici un autre rapprochement, fourni encore par les médailles et non moins inaperçu, que je ne saurais passer sous silence.

C'est celui que nous offrent les médailles d'*Amasia* du Pont, dont le type à peu près constant, durant presque toute la période impériale, est une grande *construction de forme carrée,* le plus souvent surmontée d'un *bûcher allumé,* quelquefois d'un *aigle,* ou bien du *quadrige du Soleil,* à côté de laquelle est toujours représenté un *arbre* avec son feuillage[1]. Eckhel, qui ne pouvait manquer d'être frappé de ce type singulier[2], avoue

mention de l'*oracle des Morts* établi dans cette localité, lequel forme pourtant le principal trait des traditions historiques qui s'y rapportent. Cette notion précieuse a pareillement échappé à l'observation de M. Cavedoni, qui a donné récemment une explication ingénieuse du type de la médaille d'*Héraclée* représentant *Hercule qui entraîne Cerbère;* voy. son *Spicileg. numism.* p. 133.

[1] Sestini, *Mus. Fontan.* P. II, tav. VI, fig. 2, p. 37, n. 2; *Descript. num. vet.* p. 234, n. 6, et p. 235, n. 12, et *Mus. Hedervar.* t. II, tab. XV, n^os^ 23, 24, 25; Eckhel, *Catalog. Mus. Cæsar.* t. I, p. 137, n^os^ 5 et 6; Mionnet, *Supplément,* t. IV, p. 421, n. 14; p. 422, n^os^ 21, 22, 23; p. 426, n. 49; p. 427, n. 51.

[2] Eckhel, *D. N.* t. II, p. 343 : *Hujus typi in* Amasiæ *numis obvii explicatum me ignorare profiteor.* M. Cavedoni, qui a cherché à rendre compte de ce type singulier, s'est contenté d'y voir un *grand autel,* comme celui de *Parium,* consacré à *Jupiter,* à raison de l'*arbre* qui se voit à côté de cette grande construction, et qui doit être un *chêne,* suivant lui, à l'appui de quoi il cite un passage de Pline, XVI, 89, sur les *autels* de *Jupiter Stratius* érigés au voisinage d'*Héraclée,* près desquels étaient *deux chênes* plantés par *Hercule.* L'idée est sans doute ingénieuse, et le rapprochement pourra paraître heureux; toutefois, je persiste à croire que ce n'est pas là, mais bien dans l'ensemble de vues et de monuments où je suis placé, que se trouve la véritable explication du type en question; voy. du reste M. Cavedoni, *Spicileg. numism.* p. 124, 127). Depuis, le même antiquaire est revenu sur le même sujet, et il a appliqué à ce type des médailles d'*Amasia* du Pont un passage d'Appien, *Mithridat.* p. 215, ed. Stephan., où il est question d'un sacrifice offert à

qu'*il ne pouvait s'en expliquer le motif.* Mais en rassemblant tout ce que nous ont appris la description du *bûcher d'Hiérapolis* et la connaissance des monuments de *Tarse* et d'*Héraclée*, et en y joignant les notions numismatiques que nous avons recueillies sur des monuments semblables à *Sagalassus*, à *Sardes* et à *Nicée*, il devient évident que c'est aussi à *Amasia* un *bûcher* consacré à *Hercule*, où le *char du Soleil* indique clairement en quelle qualité ce culte lui était rendu, et dont la forme, aussi bien que l'objet, se rapportent à une origine phénicienne.

On ne devrait guère s'attendre à trouver, dans la Grèce même, où le travail de la civilisation hellénique avait dû presque entièrement effacer l'empreinte d'une influence orientale, des traces de ce culte phénicien, qui se signalait par l'érection d'un *bûcher;* cependant, il en existe plus d'un indice qui ne pourrait être rapporté qu'à cette origine, et conséquemment aussi à l'intention qui en était inséparable. J'en citerai pour exemple ce qui se pratiquait à *Patres,* en Achaïe, en l'honneur d'*Artémis Laphria*, divinité étrangère à la Grèce et répondant à la *déesse Lune* asiatique. Pausanias, qui fut témoin

*Jupiter Stratius, suivant un rite national,* c'est-à-dire *asiatique*, par Mithridate, à l'occasion des avantages qu'il avait remportés sur Muréna. Ce passage, dont voici le texte, *Mithridat.* c. LXVI, t. I, p. 738-9, ed. Schw. : Ἔθυε τῷ Στρατίῳ Διὶ πάτριον θυσίαν ἐπὶ ὄρους ὑψηλοῦ, κορυφὴν μείζονα ἄλλην ἈΠῸ ΞΎΛΩΝ ἐπιτιθείς..... Οἷόν τι καὶ ἐν Πασαργάδαις ἐσ7ὶ τοῖς Περσῶν βασιλεῦσι θυσίας γένος, ἅπτουσι τὴν ὕλην· ἡ δ' αἰθομένη, διὰ τὸ μέγεθος, τηλοῦ τε χιλίων σ7αδίων γίγνεται τοῖς πλέουσι καταφανής, est effectivement très-remarquable, surtout par le rapport qu'offre cette grande *pyra*, *construite par degrés en retraite, qui se livrait aux flammes,* après l'accomplissement des sacrifices, avec le culte de l'*Hercule assyro-phénicien;* et le caractère asiatique de cette fête avait frappé l'écrivain grec lui-même, qui y signale l'analogie avec ce qui se pratiquait à *Pasargades*, chez les Perses. Je maintiens donc, même contre les observations nouvelles de M. Cavedoni, *Bulletin. archeol.* 1840, p. 70-71, l'opinion que j'ai soutenue jusqu'ici et que je soumets à son jugement.

de cette fête, nous en a donné une description[1], qui offre la plus curieuse analogie avec celle d'*Hiérapolis,* bien que ce rapport, si digne d'intérêt, n'ait été, à ce qu'il me semble, remarqué par aucun critique. On dressait en cercle, autour d'un *grand autel,* des bois verts, hauts de seize coudées, et, au dedans de ce cercle, où s'élevait l'*autel,* on mettait du *bois sec* sur le haut de cet *autel*[2], vers le faîte duquel on pratiquait une montée plus facile, en remplissant de terre chacun de ses degrés. Le jour consacré au sacrifice, on jetait vivants sur l'autel des *oiseaux* domestiques, des victimes de toute sorte, avec des *sangliers,* des *cerfs,* des *chevreuils,* en y ajoutant aussi des *louveteaux* et des *oursons,* ou même des *loups* et des *ours,* et l'on mettait le feu à ce *bûcher,* en empêchant de s'enfuir les animaux destinés à y périr. Tous les détails de cette fête, en rapport avec le caractère oriental de la déesse, dont la *prêtresse* était promenée *sur un char attelé de deux cerfs*[3], portent un carac-

[1] Pausan. VII, 18, 7.

[2] Au lieu de *ἐντὸς δὲ τοῦ βωμοῦ*, qui est le texte de Clavier et de Siebelis, j'ai lu *ἐντὸς δὲ ἐπὶ τοῦ βωμοῦ*, qui est, je crois, la vraie leçon, celle de l'édition de MM. Schubart et Walz; et c'est dans le sens de cette leçon que j'ai traduit ce passage, d'une manière qui revient d'ailleurs à la traduction de Clavier; mais je remarque que cette traduction est contraire au texte de Clavier lui-même, qui aurait dû dire, pour être fidèle à ce texte, *ἐντὸς τοῦ βωμοῦ, dans l'intérieur de l'autel,* c'est-à-dire, *dans une cavité pratiquée en haut de cet autel;* ce qui est le cas d'un si grand nombre d'autels antiques, de toute dimension, en pierre et en marbre. Le texte ajoute : *Μηχανῶνται δὲ ὑπὸ τὸν καιρὸν τῆς ἑορτῆς καὶ* ΑΝΟΔΟΝ *ἐπὶ τὸν βωμὸν λειοτέραν, ἐπιφέροντες γῆν ἐπὶ τοῦ βωμοῦ τοὺς ἀναβαθμούς.* Dans ce passage, l'idée de l'auteur est exprimée de la manière la plus claire qu'il soit possible. Il s'agit d'un *autel à degrés,* au faîte duquel on montait au moyen de la terre rapportée qui en remplissait toutes les marches. Ici encore la traduction de Clavier est tout à fait fautive : *ils pratiquent un escalier* (c'est tout le contraire qu'on faisait) *pour monter sur cet autel, sur lequel ils répandent de la terre très-fine.* (Ce n'est pas *sur l'autel* qu'on répandait de la terre, mais *sur les degrés,* de manière à former une pente douce par laquelle on parvenait au faîte); et le mot *λειοτέραν* suivi d'une virgule, comme il l'est dans l'édition de MM. Schubart et Walz, se rapporte à *ἄνοδον* et non à *γῆν.* Le traducteur français s'est donc complétement mépris sur la pensée de son auteur.

[3] Cette particularité de la description

tère asiatique. Le *grand autel,* avec ses *degrés remplis de terre fine* ou de *cendres,* est un de ces *pyrées* qui constituaient le principal élément du culte, non-seulement chez les Perses, mais encore chez la plupart des anciens peuples sémitiques, particulièrement chez les Phéniciens [1]. Les *bois verts,* ξύλα χλωρά, qu'on plantait en cercle *autour de l'autel,* rappellent les *grands arbres coupés* qu'on dressait aussi de cette manière *dans la cour* du temple d'*Hiérapolis* : Δένδρεα μεγάλα ἐκκόψαντες ἐν τῇ αὐλῇ ἑστᾶσι [2], et ceux qu'on voit dressés à *côté de l'autel,* sur les médailles d'*Amasia* et d'autres villes de l'Asie. Les *oiseaux* de toute sorte qu'on jette *vivants* sur l'autel rappellent de même les *oiseaux* jetés sur le *bûcher d'Adonis* en Chypre, sur *celui de Sandan,* à *Tarse,* et brûlés aux branches des arbres de la *pyra* d'*Hiérapolis* [3]. Enfin, le choix des victimes, les *sangliers* et les *loups,* les *cerfs* et les *chevreuils,* est trop bien en rapport avec le culte d'une divinité solaire, pour qu'il n'ait pas ici toute sa valeur symbolique. Tout se réunit donc pour rattacher la *pyra* de *Patres* à celle d'*Hiérapolis,* qui tient elle-même au même principe que le *bûcher d'Adonis* et *celui d'Hercule;* et c'est certainement ici l'un des traits d'archéologie comparée les plus curieux et les plus significatifs.

Je crois pouvoir en reconnaître un autre exemple à *Magnésie du Méandre*, où nous savons maintenant [4] qu'il exista, dans

de Pausanias, forme le type d'une médaille commune de *Patres,* dont le sujet a été reconnu par Pacciaudi, *Monum. Pelo-ponn.* t. I, p. 106.

[1] Le détail des preuves relatives à la forme et à l'origine orientale de ces *grands autels* de la Grèce, pouvant excéder beaucoup les bornes d'une *note,* j'avais pensé d'abord à en faire le sujet d'un *appendice.* Mais la matière est si considérable, que j'ai cru devoir réserver ce sujet pour le traiter dans un travail particulier.

[3] Lucian. *de D. Syr.* § 49, tom. IX, p. 126, Bip.

[3] Lucian. *l. l.;* voy. plus haut, p. 32, 1), et p. 201, 1), 2) et 3).

[4] Voy. mes *Considérat. archéolog. sur le temple de Diane Leucophryne,* imprimées dans le *Journ. des Sav.* novembre 1845, p. 647, suiv.

l'enceinte sacrée du temple de *Diane Leucophryne,* un *grand massif de construction,* d'une *forme carrée,* d'une dimension considérable[1], érigé à la façade postérieure du temple et dans l'axe même de l'édifice. Or, ce massif de construction, érigé sous cette forme et à cette place, semble n'avoir pu être qu'un *grand autel à degrés,* c'est-à-dire une *pyramide tronquée,* en un mot une *pyra* comme celle de *Patres,* monument tout à fait conforme à la nature du culte dont la *Diane Leucophryne* de *Magnésie* était une des expressions, comme la *Diane Laphria* de *Patres;* et ce qui prouve que le massif de construction qui exista dans l'enceinte du grand temple de *Magnésie,* doit en effet se restaurer en forme de *pyra,* comme je l'ai proposé, c'est qu'on connaît une médaille de *Magnésie,* dont le type, formé par une *pyramide tronquée,* sur le faîte de laquelle se voit un *arbre*[2], nous donne l'idée d'un monument tout à fait semblable à celui de *Patres,* tel qu'il dut exister aussi à *Magnésie,* dans un culte absolument pareil, et tel que nous venons de le voir à *Amasia* du Pont.

Mais où il est surtout bien important pour l'objet de nos recherches de retrouver, dans la Grèce, ce *bûcher d'Hercule,* certainement dérivé d'un culte phénicien, c'est à *Athènes,* dans le sanctuaire même de la civilisation hellénique. Or, nous apprenons de Lucien que la *fête d'Hercule* à *Athènes* se célébrait par l'*incendie d'un bûcher dressé dans l'Agora* : Εἰς ἀγορὰν ἐξίωμεν· ἤδη γὰρ εἰκός ἐσΊιν ὑφάπΊεσθαι τῷ Θεῷ τὴν ΠΥΡΆΝ[3]; et bien que ce *bûcher* ne fût, pour les Grecs de la belle époque hellénique, qu'une répétition de celui de l'*Œta,* il n'en est pas moins vrai

[1] Chaque face du massif avait onze mètres de long; ce qui donne un périmètre supérieur à celui du *grand autel d'Olympie.*

[2] Cette médaille est décrite par Vaillant, *Numism. græc.* p. 184, et rapportée aussi par Mionnet, *Supplément,* t. VI, p. 252, n. 1112.

[3] Lucian. *Amor.* § 54, t. V, p. 320, Bip.

qu'il était, dans le principe, une réminiscence du *bûcher asiatique* érigé à l'*Hercule assyro-phénicien,* en qualité de *dieu Soleil.*

## TROISIÈME PARTIE.

§ 17. Il me reste à considérer l'*Hercule phénicien* sous un dernier rapport, où il nous apparaîtra dans une de ses formes proprement nationales, tendant à s'assimiler plus particulièrement à l'*Hercule égyptien* par la représentation, comme il le faisait par l'idée religieuse.

Les Égyptiens adoraient, au nombre de leurs douze dieux du second ordre, un dieu qu'ils identifiaient avec l'*Hercule grec;* c'est ce qui nous est attesté par Hérodote [1], en termes trop affirmatifs pour qu'il soit possible d'en douter. Cet *Hercule égyptien* portait-il le nom même de l'*Hercule grec,* Ἡρακλῆς? c'est ce que semble dire aussi Hérodote; mais il me serait si difficile de croire qu'Hérodote ait admis comme égyptien le nom grec Ἡρακλῆς, dont il est certain qu'aucun indice ne se rencontre dans les listes des noms de dieux égyptiens que nous connaissons à présent par les monuments mêmes de l'Égypte, que toute autre interprétation me semblerait préférable à celle-là. Quoi qu'il en soit, l'existence d'un dieu égyptien, correspondant à l'*Hercule grec,* est un fait attesté par beaucoup d'auteurs anciens. Selon Cicéron [2], le *second* des *Hercules* était l'*égyptien,* fils de *Nilus* ou du *Nil;* et c'est celui à qui l'on attribuait l'invention des *mystères phrygiens* [3]. Tacite affirme que,

[1] Herodot. II, 43 : Καὶ μὴν ὅτι γε οὐ παρ' Ἑλλήνων ἔλαβον τὸ ὄνομα τοῦ Ἡρακλέος Αἰγύπτιοι, ἀλλὰ Ἕλληνες μᾶλλον παρ' Αἰγυπτίων, ..... πολλά μοι καὶ ἄλλα τεκμήριά ἐστι τοῦτο οὕτω ἔχειν, κ. τ. λ.; cf. II, 145.

[2] Ciceron. *de Nat. Deor.* III, 16; cf, Diodor. Sic. I, 24, et III, 73; Arrian. *Exped. Alex.* II, 16, 4; Pomp. Mel. III, 6, 7; J. Lyd. *de Mensib.* IV, 46, p. 224, ed. Roether.

[3] Plutarch. *de Is. et Osir.* § XXXIX, t. II, p. 484, Wyttenbach.; Ciceron. *de Nat. Deor.* III, 16; voy. plus haut, p. 88, 1), 2).

suivant une tradition locale, *Hercule* était *né en Égypte,* bien avant tous ceux qui portèrent le même nom [1]. C'est cet *Hercule* qu'un ancien oracle, cité par Pausanias [2], désignait comme né à *Canopus*, *Κανωβεύς*, et qui avait son sanctuaire dans cette partie de l'Égypte, au témoignage de Strabon [3], le même *Hercule égyptien* qui était venu à *Delphes,* où *il avait disputé le trépied à Apollon,* fable ancienne, rapportée par Cicéron sur le compte du premier *Hercule* [4], où l'on a pu voir, avec assez de raison [5], l'indice d'une lutte entre deux cultes asiatiques de même nature. Diodore de Sicile ne paraît pas moins fortement convaincu de la vérité de la tradition égyptienne, suivant laquelle *Hercule,* le *destructeur des monstres,* le *vainqueur des Géants, fils de la Terre,* appartenait à l'Égypte, bien avant que la Grèce ait connu son *Hercule,* fils d'Alcmène [6], héros mortel, dont la légende fut modelée d'après le mythe du dieu égyptien. On peut donc admettre, comme deux points suffisamment établis, premièrement, qu'il exista, dans le panthéon égyptien, un dieu qui offrait beaucoup d'analogie avec l'*Hercule grec;* secondement, qu'à défaut de l'identité du nom, cette analogie dut se trouver dans le mythe même ou dans l'idée religieuse dont cet *Hercule égyptien* et *grec* était la personnification mythique; et, comme nous avons trouvé un fait tout semblable dans l'archéologie phénicienne, c'est-à-dire un dieu répondant, dans les traits principaux de sa légende, à l'*Hercule grec,* on sent combien ce premier résultat, acquis sur un point du domaine de l'antiquité si voisin de l'Égypte, vient à l'appui de nos déductions.

[1] Tacit. *Annal.* II, 60.

[2] Pausan. X, 13, 4.

[3] Strabon. l. XVII, p. 801.

[4] Ciceron. *l. l.*: « Ex eo (Jove antiquissimo) et Lisythoe est is Hercules quem « concertavisse cum Apolline de tripode accepimus; » cf. Pausan. X, 13, 4 : Πρότερον γὰρ ἔτι ὁ Αἰγύπτιος Ἡρακλῆς ἀφίκετο ἐς Δελφούς.

[5] Visconti, *Oper. var.* t. IV, tav. XVII, p. 112, 3).

[6] Diodor. Sic. I, 24.

Cette conséquence se justifiera de plus en plus par le peu de notions que les anciens nous ont transmises sur le caractère et sur le culte de l'*Hercule égyptien*. Hérodote, de qui nous devrions attendre le plus de lumières, se borne malheureusement à une affirmation qu'il faut bien admettre avec toute sa valeur, quoiqu'elle soit dénuée des détails qui seraient nécessaires pour justifier à nos yeux l'assimilation de l'*Hercule égyptien* et de l'*Hercule grec*[1]; il ajoute cependant une notion importante: c'est celle d'un trait du mythe de cet *Hercule*, qui avait donné lieu à la célébration d'une fête annuelle, à *Thèbes*, en Égypte. *Hercule*, dit l'historien, ayant voulu voir *face à face*[2] *Jupiter*, c'est-à-dire *Amôn*, le dieu suprême des Thébains, ce dieu s'y refusa longtemps. A la fin, il imagina de se couvrir la tête avec la peau d'une *tête de bélier;* et c'est ainsi qu'il se manifesta à *Hercule;* en mémoire de quoi, ajoute Hérodote, le jour de la fête d'*Amôn*, à *Thèbes*, on couvre sa statue d'une *peau de bélier*, et l'on en approche celle d'*Hercule*, de manière à mettre ainsi *face à face* les deux dieux, issus sans doute l'un de l'autre[3]. Telle est la légende, assurément très-curieuse, et, certainement aussi, fondée sur la tradition nationale comme sur la notoriété publique, dont nous devons la connaissance à Hérodote. Mais quel est le sens de cette fable, d'un caractère si manifestement symbolique? Ce rapprochement de deux divinités, dont l'une veut être admise en présence de l'autre[4],

[1] Je ne m'arrête pas à l'opinion de Plutarque, qui nie, contre le sentiment de l'antiquité tout entière, et uniquement, à ce qu'il semble, par contradiction avec Hérodote, la notion d'un *Hercule Phénicien* et *Égyptien*, *de Malign. Herodot.* § XIV, t. XII, p. 294, ed Hutten. Voy. plus haut, p. 90, 1).

[2] Le rapport de cette légende égyptienne avec la tradition biblique, *Genes.* XXXII, 30 : Εἶδον γὰρ θεὸν πρόσωπον πρὸς πρόσωπον, est ici trop sensible pour qu'il soit purement fortuit; voy. plus haut, p. 101, 3).

[3] Herodot. II, 42; cf. Baehr. *ad h. l.*

[4] Ce que dit Manéthon, *apud* Joseph. *contr. Apion.* I, 17, qu'*Aménophis* avait voulu, à l'exemple d'*Horus*, contempler

était certainement, dans la pensée des Égyptiens, une manière d'indiquer l'étroite affinité qui existait entre elles; d'où il suit qu'*Amôn,* le dieu suprême, étant le *dieu Soleil,* dans sa plus haute expression, *Hercule* devait en être, comme *Horus*[1], une des incarnations : ce qui répond à l'idée que les Phéniciens se faisaient de leur *Hercule.* Partant de cette notion générale, M. Creuzer en infère, avec beaucoup de sagacité, qu'*Hercule* était, pour les Égyptiens, le *soleil du printemps,* dont le *Bélier zodiacal,* symbole qui lui était commun avec *Amôn,* était le signe caractéristique, comme celui qui ouvrait l'année égyptienne avec le printemps[2]. Le *Bélier* figure encore dans d'autres traits de la légende d'*Hercule*[3], avec une intention qui peut être effectivement astronomique, comme elle l'a paru à M. Creuzer. Toutefois, j'avoue, pour mon compte, que j'incline plutôt à croire que ce sont des phénomènes naturels, fournis à l'observation locale, qui ont généralement servi de fond à ces mythes des religions asiatiques, et non pas des apparences célestes réduites en un corps de doctrine astronomique; ou du moins, je pense que ces légendes, quel qu'en soit dans le principe le véritable caractère, sont d'une date plus ancienne, sous la forme même où elles nous sont parvenues,

de près les dieux : *Θεῶν γενέσθαι θεατὴς, ὥσπερ Ὦρ, εἷς τῶν πρὸ αὐτοῦ βεβασιλευκότων;* cf. Jablonski, *Pantheon Ægypt.* II, 3, p. 185, est un trait analogue, qui sert à expliquer le motif de cette espèce d'*épiphanie,* de *manifestation* d'un dieu suprême à un dieu de même nature, mais d'un degré inférieur.

[1] Voy. l'exemple cité à la note précédente.

[2] Creuzer, *Relig. de l'Antiq.* t. II, p. 168, et *Symbolik,* t. II, p. 205; cf. I, p. 278, ff.

[3] Serv. *ad* Virg. *Æn.* IV, 196 : « LIBER, « vel ut alii dicunt, HERCVLES, cum... « per deserta Libyæ exercitum duceret, fa- « tigatus siti, IOVIS patris sui imploravit « auxilium, cui ille ARIETEM ostendit, « quem secutus ille pervenit ad locum quem- « dam, in quo ARIES terram pede suo « scalpsit, e quo loco fons manavit. » La même fable est rapportée, sous le nom d'Hercule, par Stace, *Theb.* III, 476, sqq; cf. Interprett. *ad h. l.*

que les représentations zodiacales, telles que nous pouvons les connaître par les monuments. Je n'admets donc pas l'opinion de M. Creuzer, qu'*Hercule* fût pour les Égyptiens un *soleil du printemps;* attendu que cette idée, empruntée d'ailleurs à Jablonski[1], qui l'a soutenue par les mêmes raisonnements et appuyée sur les mêmes motifs, me paraît trop restreinte et fondée sur une déduction qui me semble trop hypothétique.

Pour embrasser sous son véritable point de vue le mythe de l'*Hercule égyptien,* c'est à d'autres témoignages que nous devons recourir, et, en tête de ces témoignages, je n'hésite pas à placer celui de Macrobe, qui, d'après la manière dont il s'exprime, avait certainement à sa disposition des documents originaux d'une grande valeur. Or, l'idée que nous donne Macrobe[2] de l'*Hercule égyptien,* est celle d'un dieu *qui avait précédé la naissance des êtres:* « ut carentem initio colunt; » d'un dieu *qui avait exterminé les Géants et pris contre eux la défense du Ciel, comme étant la force et la vertu des dieux* : « Ipse creditur et « Gigantes interemisse, cum cœlo propugnaret, quasi virtus « deorum. » Or, ce sont là autant de notions, également propres à l'*Hercule phénicien,* que nous avons déjà trouvées dans d'anciennes théogonies orphiques[3]; et l'analogie de ces idées or-

[1] *Panth. Ægypt. etc.* l. II, c. 3, § 1; cf. § 6 et 9.

[2] Macrob. *Sat.* I, 20. A l'appui de cette notion se place celle qui se lit dans le traité de Théophile d'Antioche, *ad Autolyc.* II, 6, p. 92, ed. Wolf., d'un titre de livre écrit par Apollonidès ou Horapius, *Semnuthis,* et traitant de la *Guerre des dieux contre les géants* : Ἀπολλωνίδης ὁ καὶ Ὡράπιος ἐπικληθείς, ἐν βίβλῳ τῇ ἐπιγραφομένῃ ΣΕΜΕΝΟΥΘΊ. Or, ce mot *Semnuthis,* sous sa forme égyptienne *sem-nouthe,* signifiait la *force des dieux, virtus deorum,* comme dit Macrobe, et le nom d'*Hercule Sem,* qui entre dans sa composition, y figure avec une valeur qui identifie *Hercule* avec l'idée de *force,* de *puissance,* essentiellement propre à ce dieu dans toutes les mythologies anciennes, Wilkinson, *a second Series of Manners and Customs of the anc. Egyptians*, t. II, p. 17; voy. plus haut, p. 17, 1).

[3] Voy. plus haut, p. 96, 2), et p. 97, 2).

phiques avec la notion qui dérive, pour l'*Hercule égyptien,* du témoignage de Macrobe, avait justement frappé M. Creuzer[1], qui ne s'est trompé, suivant moi, qu'en un point, en ce qu'il appliquait cette notion au seul *Hercule égyptien Sem,* au lieu de la rendre commune à l'*Hercule phénicien*, autre expression de la même pensée religieuse. Macrobe ajoute que, dans le culte des Égyptiens, ce dieu apparaissait sous des formes variées, à raison des nombreuses et diverses propriétés qui lui appartenaient en qualité de *dieu Soleil, qui se trouve dans tout et partout,* *τὸν ἐν πᾶσι καὶ διὰ πάντων Ἥλιον*. Telle est donc l'idée fondamentale de l'*Hercule égyptien;* c'est le *soleil,* considéré dans ses influences sensibles, dans l'action bienfaisante qu'il exerce sur la nature des choses; en d'autres termes, c'est la *force* émanée du *soleil* qui agit sur toute la nature physique. La même notion, exprimée d'une manière qui répond plus directement à l'un des noms égyptiens d'*Hercule,* à celui qui exprimait l'idée de *force,* de *puissance*[2], se trouve énoncée dans le passage de Jamblique, où *Hercule* est qualifié la *force de la nature,* *Δύναμις τῆς φύσεως*[3], en rapportant cette *force de la nature* à l'action bienfaisante du *soleil;* et que ces idées fournies à Macrobe et à Jamblique par ce que le premier de ces écrivains appelle *sacrorum administrationes apud Ægyptios,* fussent réellement celles de ce peuple, c'est ce qui résulte encore d'un autre témoignage, puisé aussi à une source nationale, de celui de Plutarque, qui déclare qu'*Hercule, ayant son siége dans le soleil, accomplissait avec lui sa révolution*[4] : *Καὶ τῷ μὲν Ἡλίῳ τὸν Ἡρακλέα μυθολογοῦσιν ἐνιδρυμένον συμπεριπολεῖν.*

A côté de ces notions, dont la source doit paraître suffisam-

[1] *Relig. de l'Antiquité,* t. III, p. 214-216. — [2] Voy. plus haut, p. 305, 2). — [3] Jamblich. *Vit. Pythagor.,* c. XXVIII; voy. plus haut, p. 17, 2). — [4] Plutarch. *de Is. et Osir* § XLI, t. II, p. 506, ed. Wyttenbach.

ment authentique, viennent se placer des fables et des monuments qui ne laissent pas d'y ajouter encore une autorité nouvelle. Pisandre, le célèbre poëte cyclique, de *Camirus,* dans l'île de *Rhodes,* avait célébré, dans son *Héracléa, la coupe d'or, δέπας χρύσεον, appartenant au Soleil, dans laquelle Hercule traversait l'Océan*[1]. C'était là une idée égyptienne, dont la poésie et l'histoire grecques s'étaient de bonne heure emparées, à l'exemple de Pisandre, puisqu'on la retrouvait dans Panyasis[2] et dans Phérécyde[3], pour ne pas parler d'écrivains plus récents, poëtes et prosateurs, tels que Stésichore, Antimaque, Mimnerme, Æschyle, Théolytus et autres[4], qui l'avaient arrangée à leur manière; et pour juger à quel point elle était devenue populaire chez les Grecs, il suffit de jeter les yeux sur les représentations de vases peints, de style grec, et de *scarabées*, de travail étrusque, qui en sont venues jusqu'à nous[5]. Or, l'image que ces poëtes nous présentent, et qui se trouve figurée sur les monuments de l'art, l'image d'*Hercule traversant l'Océan dans la coupe d'or du Soleil,* répond bien positivement à l'idée égyptienne du dieu *qui a son domicile dans le soleil* et *qui l'accompagne dans sa révolution*[6], en même temps que le symbole

[1] Pisand. *apud* Athen, XI, p. 499, D, t. IV, p. 237, Schw. Zoëga, qui a rassemblé la plupart des témoignages antiques sur cette *coupe d'or du Soleil*, et qui a cherché à en donner une explication, *Bassirilievi*, t. II, tav. LXVIII, p. 109-111, 4), me paraît s'être complétement mépris sur le sens de cette fable, à l'appui de laquelle nous avons d'ailleurs acquis des monuments que ce savant n'avait pu connaître.

[2] Panyasis, *ibid.* Cf. Vogel. *Hercules illustratus*, p. 14 et 18.

[3] Pherecyd. *Fragm.* XIV, p. 103-105, ed. Sturz. Cf. Macrob. *Sat.* v, 21 : « Herculem POCVLO tanquam navigio ventis « (vectum) immensa maria transisse. »

[4] Athen. l. XI, p. 469 et 470. Une tradition différente est rapportée par Apollodore, II, 5, 10; cf. Vogel. *Hercules illustrat.*, p. 23, 33, 45.

[5] Un de ces vases du *Museo Gregoriano*, t. II, tav. LXXIV, 1, 1 *b*, avait été publié d'abord par M. Éd. Gerhard, *über die Lichtgottheiten*, Taf. I, n. 5, et *auserles. Griech. Vasenbild.* t. II, Taf. CIX; il a été reproduit par M. Creuzer, *Symbolik, etc.*, 3e éd., *Abbildung. zu.* IIIen *Heft*, n. 35.

[6] Sur cette fable, dont le caractère

du *vase,* en guise de la *barque, bari,* comme signe idéographique de cette idée, est ce qu'il y a de plus usité dans toute l'archéologie égyptienne : en sorte que l'on ne peut guère douter que, pour les Grecs eux-mêmes, contemporains de Pisandre, de Panyasis et de Stésichore, qui avaient adopté et popularisé cette image, l'idée d'*Hercule* ne fût effectivement celle d'un *dieu Soleil.*

C'est encore la même idée, celle d'un dieu bienfaisant, *parèdre* du *Soleil,* combattant les influences malignes qui s'élèvent de la terre embrasée, sous quelque forme qu'elles se produisent, sous celle de *Géants*[1], comme sous celle de *Pygmées*[2]; c'est encore, dis-je, la même idée qui se retrouve dans deux traits du mythe d'Hercule, qui appartiennent bien certainement à l'Égypte, par le fond comme par la forme, par la localité comme par les noms propres qui y figurent, et qui n'ont pas acquis moins de célébrité dans les monuments de la poésie et

égyptien avait déjà frappé Heyne, voyez les observations d'Ott. Müller, *die Dorier,* t. I, p. 424-426, dont l'opinion est suivie par M. Éd. Gerhard, *auserl. Griech. Vasenbild.* tom. II, tav. CIX, pag. 84-86. Une image analogue et sans doute dérivée d'une source asiatique chez les Étrusques, est celle que nous présentent des *scarabées* étrusques d'ancien style, quelques-uns desquels ont été publiés dans les *Nouv. Annal. de l'Instit archéol.* t. II, p. 325, et d'autres sont décrits par M. Éd. Gerhard, *l. l.* p. 80. On connaît aussi par des vases peints, tels que la célèbre coupe d'Exéchias, *Vases du pr. de Canino,* pl. IX, et Éd. Gerhard, *auserl. Griech. Vasenbild.* t. I, Taf. XLIX, p. 177, ff., une représentation analogue, où *Bacchus voguant dans un navire* tient la place d'*Hercule.*

[1] Macrob. *Sat.* I, 20. Les scènes de *Gigantomachie,* où figure *Hercule* sur des monuments du plus pur art grec, tels que les vases peints, d'ancien style, sont trop généralement connues des antiquaires pour avoir besoin d'être citées.

[2] Philostrat. Sen. *Imag.* II, 22. La plupart des monuments qui représentent les *Pygmées,* en rapport, soit avec les *Grues,* soit avec *Hercule,* ces derniers, toujours sous une forme grotesque, qui paraît dérivée du théâtre satyrique, ont été cités par Millin, *Peint. de Vases,* t. I, pl. LIII, p. 115, et par le Dr Schultz, *intorno agli Scavi Pompeiani,* dans les *Annali,* etc. t. X, p. 163-167. La fable entière des *Pygmées* a fourni récemment à M. Otto Jahn le sujet d'un travail critique approfondi, dans ses *archäol. Beiträge,* § XVII, p. 418-437.

de l'art des Grecs : je veux parler de la *lutte contre Antée* et *contre Busiris*.

Suivant la tradition locale, qui nous a été transmise par Diodore de Sicile [1], lorsqu'*Osiris* partit pour sa grande expédition dont l'objet était de répandre les bienfaits de la civilisation par toute la terre, il laissa, pour gouverner l'Égypte en son absence, *Hercule,* son parent, le plus renommé pour son *courage* et pour sa *force,* en même temps qu'il préposait à la défense du pays voisin de la mer et limitrophe de la Phénicie, *Busiris,* et qu'il plaçait l'Éthiopie et la Libye sous le commandement d'*Antée.* D'après cette relation, établie, d'une part, entre *Osiris* et *Hercule,* de l'autre, entre *Busiris* et *Antée* et le même *Osiris,* il est difficile de ne pas reconnaître, dans ces personnages de la mythologie égyptienne indiqués sous des noms grecs, des dieux du pays subordonnés tous à *Osiris,* et les deux derniers à *Hercule.* Voilà déjà un premier trait du mythe égyptien, qui me paraît devoir être admis en toute confiance, et qui tend à nous faire considérer *Antée,* quelle que soit la forme égyptienne de son nom [2], comme un dieu égyptien d'un ordre secondaire ou local. Un second trait de lumière, que nous devons encore à Diodore de Sicile [3], c'est que cet *Antée,* préposé par Osiris au gouvernement de l'Éthiopie et de la Libye, *fut puni de mort par Hercule,* le parent et le lieutenant d'Osiris, *au temps de ce même*

[1] Diodor. Sic. I, 17 : *Στρατηγὸν μὲν ἀπολιπεῖν ἁπάσης τῆς ὑφ' αὑτὸν χώρας* ἩΡΑΚΛΈΑ, *γένει τε προσήκοντα καὶ θαυμαζόμενον ἐπ' ἀνδρείᾳ τε καὶ σώματος ῥώμῃ.*

[2] M. Jomard avait cru pouvoir dériver le nom grec Ἀνταῖος du copte *Ntôou,* signifiant *montagne ;* voy. sa *Descr. d'Antéopolis,* dans la *Descr. de l'Égypte,* ch. XII, § VI, p. 21, 3). Mais le nom actuel de la localité est *Kâou,* nom arabe qui n'offre aucun rapport avec le nom antique ; voy. Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons,* t. I, p. 271 ; et M. Creuzer s'est prononcé contre cette étymologie, *Symbolik, etc.* t. I, p. 83, 4), 3e édit.

[3] Diodor. Sic. I, 21 : Πλησίον τῆς νῦν Ἀνταίου κώμης καλουμένης, . . . . . ἀπὸ τοῦ κολασθέντος ὑφ' Ἡρακλέους Ἀνταίου, τοῦ κατὰ τὴν Ὀσίριδος ἡλικίαν γενομένου.

*Osiris.* Cet événement, qui ne permet pas de méconnaître dans *Antée* un dieu malfaisant, de la même nature que *Typhon,* qui fut vaincu par *Hercule,* comme *Typhon* lui-même le fut par *Horus,* cet événement, dis-je, achève d'acquérir à nos yeux son vrai caractère, par une circonstance locale qui s'y trouve jointe dans le récit de Diodore : c'est que la défaite et la mort de *Typhon* eurent lieu précisément dans un endroit du sol de l'Égypte situé en face de l'Arabie et portant le nom d'*Antée*[1], le même endroit où exista, du temps des Grecs, une ville d'*Antæopolis*[2], et où il a subsisté jusqu'à nos jours une portion du temple dédié à *Antée et à d'autres dieux*[3] : ΑΝΤΑΙΩ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΣΥΝΝΑΟΙΣ ΘΕΟΙΣ. Il semble, en réunissant ces traits épars, qu'on ne puisse se refuser à voir dans cet *Antée,* comme dans *Typhon,* comme dans *Busiris,* une de ces influences malignes, propres au sol de l'Égypte, personnifiées dans une divinité locale et vaincues par *Hercule :* en sorte qu'ici encore nous retrouvons *Hercule* sous le même aspect qu'il nous est apparu dans le mythe assyrien et phénicien, et qui lui appartient essentiellement dans le mythe grec, sous celui d'un *dieu combattant, παλαίμων,* d'un *dieu secourable, ἀλεξίκακος,* ou *sauveur, σωτήρ, aux prises avec le principe du mal.*

C'est ce qu'indique encore, d'une manière non moins significative, la localité où, suivant la forme donnée par les mythographes grecs à la fable égyptienne, eut lieu la lutte d'*Hercule* et d'*Antée.* Cette localité, qui variait dans les récits des auteurs des diverses *Héracléides*[4], se rapporte pourtant toujours à la

[1] Diodor. Sic. I, 21.

[2] Plutarch. *de Solert. Animal.* t. X, p. 63, ed. Reisk. : Ἐν Ἀνταίου πόλει.

[3] Voy. la *Descript. des Antiq. d'Antéopolis,* par M. Jomard, ch. XII, § V, p. 14-18, et joignez-y le travail exact et critique de M. Letronne, *Recherch. pour serv. à l'hist. de l'Égypte,* ch. III, p. 42-75.

[4] Cette localité est placée tantôt à *Irasa,* près du lac Tritonis, dans la *Cyrénaïque,* Pindar. *Pythic.* IX, 185; cf. Herodot. IV, 158; tantôt à *Tingis,* en Mauritanie, Stra-

*Libye;* et nous savons que, selon la tradition égyptienne, la *Libye* était effectivement l'empire d'*Antée*. Or, comment ne pas reconnaître, à un pareil trait, le sens purement naturel et pour ainsi dire physique de cette fable, ces *montagnes de sable libyque,* personnifiées dans le *géant Antée,* dont le tombeau en Libye était une *colline de sable offrant la forme d'un homme étendu*[1]; ces dunes de sable mouvant, qui tendent sans cesse à envahir la vallée du Nil, l'empire d'Osiris, et qui n'ont pu être domptées que par la puissante main d'*Hercule,* au moyen de canaux creusés en avant de la chaîne libyque, le principal desquels porta précisément le nom d'*Hercule*[2]? C'est effectivement de cette manière qu'un de nos savants confrères, M. Jomard, qui avait eu l'avantage d'étudier les traditions anciennes en présence des lieux, a cru pouvoir expliquer la fable d'*Antée;* et cette explication, puisée dans la connaissance du pays, a paru au profond auteur de la *Symbolique*[3] aussi plausible qu'elle était neuve et ingénieuse. A mon tour, j'avoue que rien ne s'accorde mieux avec l'idée que je me suis faite du caractère général de la religion égyptienne, fondée tout entière sur l'observation des phénomènes naturels et des circonstances locales propres au sol et au climat de l'Égypte, que cette

bon., l. XVII, p. 829; Plutarch. *in Sertor.*, § IX; Philostrat. Sen., *Imag.* II, 21. Mais, dans le plus grand nombre des versions antiques, c'est la *Libye,* prise dans un sens plus ou moins étendu, qui est le théâtre de cet événement. Cette notion résulte d'ailleurs de ce que les mythographes placent généralement *la lutte d'Hercule et d'Antée* sur la route des *Hespérides,* Serv. *ad Æn.* VIII, 300 : « *Item* ad « Hesperidas *perrexit,* et Anthæum (*sic*), « *filium Terræ, victum luctatione necavit.* » De là, le titre de LIBYCUS que porte *Hercule* sur le denier d'or de Postume, où il est représenté *luttant avec Antée,* de Witte, *Méd. inédit. de Postume,* pl. IX, n. 11, p. 19.

[1] Pomp. Mel. III, 10 : « Hic Antæus « regnasse dicitur, et (signum quod tabulæ « clarum prorsus) ostenditur collis modicus « resupini hominis imagine jacentis, illius, « ut incolæ ferunt, tumulus. »

[2] Jomard, *Description, etc.* ch. XII, § VI, p. 23-24.

[3] *Symbolik, etc.* t. I, p. 83-84, 3e édition.

manière de rendre compte de la fable d'*Antée*, dont le motif, fourni par un trait physique du sol de l'Égypte, est devenu, sous la main des poëtes et des logographes grecs, un texte si favorable et si heureusement approprié aux œuvres de la plastique[1]. Et telle est, en effet, la force de l'idée primitive qui servit de base à cette fable poétique, qu'elle se reconnaît encore dans les principaux traits du mythe d'*Hercule* et d'*Antée*, empruntés par le génie grec à la légende égyptienne.

*Antée* est un fils de *Neptune* et de la *Terre;* et les montagnes de sable qui menacent sans cesse les frontières de la vallée du Nil, du côté de la Libye, peuvent bien être regardées comme produites par le rivage de la mer d'Afrique et par la terre du désert. *Hercule* est *fils du Nil;* et c'est par des dérivations des eaux du Nil, par des canaux remplis de l'eau du Nil, qu'*Hercule* arrête la marche envahissante des sables de la Libye. Remarquons, d'ailleurs, ainsi que l'a déjà fait M. Jomard, comment le

[1] On sait que le groupe d'*Hercule luttant contre Antée* avait été placé par Praxitèle au nombre des sculptures de ronde bosse qui ornaient les frontons du temple d'Hercule à *Thèbes*, Pausan. IX, 11, 4; et il est probable que c'est cet ouvrage de Praxitèle qui devint le type du groupe d'*Hercule* et d'*Antée*, tel que nous le voyons figuré dans les bas-reliefs antiques, un desquels est publié par Caylus, *Recueil* IV, pl. XCII, n. V, p. 301-302. Le même sujet s'est rencontré sur des vases peints, de Witte, *Descr. des Antiq. du cabin. Durand*, n[os] 12 et 305; Éd. Gerhard, *aus. Griech. Vasenbild.* t. II, Taf. CXIV; *Mus. Gregorian.* t. II, tav. XVI, 2 *a*. On le connaît aussi sur des médailles grecques, notamment sur celles d'*Héraclée* de Lucanie, de petit module d'argent; et, en fait de médailles romaines qui offrent le même groupe, je citerai particulièrement le denier d'or de Postume, de notre cabinet des médailles. M. Éd. Gerhard a donné, *aus. Griech. Vasenbild*, t. II, p. 102, 52), l'indication des monuments de l'art antique, relatifs à la *lutte d'Hercule et d'Antée*. Mais je remarque que ce savant a pris à tort le *tableau* de la *lutte d'Hercule et d'Antée*, décrit par Philostrate l'Ancien, *Imag.* II, 21; cf. Welcker, *ad h. l.* p. 515-517, pour une *peinture sur mur*. C'est surtout la plastique qui s'exerça sur ce sujet, à en juger d'après le groupe d'*Hercule et Antée* de Polyclète, indiqué par Pline, XXXIV, 19, 2. Un groupe semblable est décrit dans un des petits poëmes de l'*Anthologie*, Brunck, *Analect.* t. III, p. 210, *Carm.* CCLXXXIV. Mais le témoignage le plus important qui nous

nom d'*Hercule* se joint toujours à l'existence de ces canaux [1], de manière à établir une étroite relation entre l'idée attachée à ce dieu égyptien et le fait de ces canaux destinés à protéger le sol de l'Égypte contre l'invasion des sables de la Libye; et à l'appui de cette ingénieuse remarque d'un des savants auteurs de la *Description de l'Égypte,* rappelons cette indication fournie par Diodore de Sicile [2], que, dans un grand débordement du Nil qui avait rompu ses digues, ce fut la *force d'Hercule* qui fit rentrer le fleuve dans son lit; et ajoutons enfin que, pour les Grecs eux-mêmes, l'idée et le nom d'*Hercule* se joignaient toujours à des travaux semblables, même dans la patrie de l'*Hercule thébain,* en Béotie et en d'autres endroits de la Grèce: témoins ces *katabathra* du lac Copaïs, fermés par la main d'Hercule [3], et ces autres *émissaires,* *Βάραθρα,* de la contrée de *Phénée* en Arcadie, que la tradition du pays attribuait à *Hercule* [4].

reste sur la manière dont l'art antique avait traité ce sujet, si familier à la plastique, c'est celui de Libanius, qui a consacré deux de ses Ἐκφράσεις, XX et XXI, t. IV, p. 1082-1083, et p. 1083-1086, ed. Reisk., à la description détaillée de deux groupes en bronze, représentant *Hercule* et *Antée;* voyez, sur ces deux textes classiques, le travail critique de M. Petersen, *Commentat. de Lib.* part. IV, p. 1-12, Haun. 1828, 4°.

[1] M. Jomard, mémoire cité, pag. 24, mentionne, outre le *canal herculéen* qui séparait de la Libye la vallée de l'Égypte, la bouche *canopique,* appelée aussi *héracléotique,* voisine d'une ville d'*Heracleum,* située sur le bord de la mer; le nom d'*Heracleopolis magna,* donné à une ville voisine de la Libye et située près du *Fayoum,* c'est-à-dire de ce canal ou dérivation du Nil, qui servait d'obstacle aux sables de la Libye; enfin, l'existence d'une petite *Heracleopolis,* située près du *canal pélusiaque,* destiné aussi à protéger cette partie du rivage de l'Égypte contre l'invasion des sables d'Arabie.

[2] Diodor. Sic. I, 19: Τὸν δ' Ἡρακλέα ..... *τό τε γενόμενον ἔκρηγμα ταχέως ἐμφράξαι καὶ τὸν ποταμὸν ἐπὶ τὴν προϋπάρξασαν ῥύσιν ἀποστρέψαι.*

[3] Diodor. Sic. IV, 18; cf. Polyæn. *Stratag.* l. I, c. 5. Ces *katabathra* du lac Copaïs ont été décrits avec beaucoup de soin par Dodwell, qui avait eu aussi l'occasion d'examiner les *émissaires* semblables qui existent en d'autres endroits de la Grèce, *a classic. Tour, etc.* t. I, p. 237-242.

[4] Pausan. VIII, 14, 2: Τὰ δὲ βάραθρα

Nous retrouvons la même idée fondamentale, celle d'un *dieu bienfaisant, luttant, παλαίμων*, contre un principe contraire, mais avec des circonstances accessoires, où nous apparaîtra l'influence du mythe phénicien, qui deviendra de plus en plus sensible à mesure que nous approfondirons le mythe de l'*Hercule égyptien;* nous la retrouvons, disons-nous, dans la fable de *Busiris,* qui acquit tant de célébrité chez les anciens[1], et qui a laissé plus d'une trace sur les monuments de l'art des Grecs[2], sans doute d'après les représentations du drame attique[3]. Quelle est, en effet, cette fable, réduite à ses traits principaux et dépouillée des circonstances poétiques qu'y avait ajoutées l'imagination des mythographes et des rhéteurs grecs[4]? *Busiris* était un de ces personnages mytholo-

οἱ Φενεᾶται ταῦτά φασιν εἶναι χειροποίητα, ποιῆσαι δὲ αὐτὰ ΗΡΑΚΛΕΑ, κ. τ. λ. Cf. Ott. Müller, *Orchomenos*, p. 64; *die Dorier*, I, 439, et *Handbuch*, § 50, 3.

[1] Virgil. *Georg.* III, 5.

[2] On connaît le vase peint du musée de Naples, publié par M. Millingen, *Vas. grecs*, pl. XXVIII, dont la composition semble bien, d'après tous les détails du costume, empruntée d'une représentation scénique. On a voulu voir le même sujet sur un vase que j'ai publié, *Orestéide*, pl. XXVIII, et que j'ai expliqué, *ibid.* p. 139-142, par le *meurtre d'Agamemnon.* Mais les arguments produits par M. Panofka à l'appui de son opinion, *Hyperbor. Stud.* p. 299 et suiv., et *Annal. dell' Instit. Archeol.* t. II, p. 133, sont loin d'être convainquants, bien qu'ils aient obtenu l'assentiment de M. Otto Jahn, *Specim. Epigraph.* p. 63-64, et celui des auteurs de l'*Élit. de Mon. céramogr.* p. 61, 2). J'aurai sans doute occasion de revenir sur cette question, ailleurs qu'en cet endroit, où cette discussion m'éloignerait trop de mon sujet. En attendant, je citerai encore deux vases peints, représentant avec toute certitude le sujet d'*Hercule* et de *Busiris*, et publiés tous les deux par Micali; l'un est une coupe, à figures jaunes sur fond noir, ouvrage de Python, et dessin d'Épictète; l'autre est un vase à trois anses, de la même provenance de Canino, d'un très-beau style, *Monumenti inediti per servire alla Storia dei antichi Popoli italiani*, tav. XC, n. 1 et 2.

[3] Euripide avait composé une tragédie de *Busiris*, dont il nous reste plusieurs fragments; cf. Hygin. *Fabul.* XXXI et LVI. *Busiris* avait aussi formé le sujet de drames satyriques; et l'on en connaît un d'Épicharme, Athen. l. X, p. 411, et un autre, de Mnésimaque, Pollux, X, 82.

[4] Apollodor. II, 5, 11; cf. Pherecyd. *Fragm.* XXX, p. 132, sqq.; Diodor. Sic. I, 88, et Interpr. *ad h. l.*; Schol. Apollon. *ad* l. IV, v. 1396; Theon. *Progymn.* c. VI; Isocrat. *Busiris*, c. 15, et Al.

giques auxquels Osiris avait confié, en son absence, l'administration d'une partie de ses états, de celle qui confinait à la mer et à la Phénicie; et déjà, par cette localité, comme par son titre mythique de *fils de Neptune* [1], c'est-à-dire de l'élément haï des Égyptiens, *Busiris* nous apparaît comme une *puissance typhonienne.* Durant ce temps, une disette de *neuf années,* nombre qui paraît lié à une période astronomique, désola l'Égypte; ce fut alors qu'un prophète, *venu de l'île de Chypre,* annonça que cette calamité cesserait, si l'on sacrifiait les étrangers sur l'autel de Jupiter [2]. Le prophète phénicien (car c'était bien un Phénicien, puisqu'il venait de l'île de Chypre et qu'il conseillait les sacrifices humains, de tout temps et en tout pays familiers à la religion phénicienne), ce prophète phénicien fut la première victime de son sanguinaire oracle. *Hercule* vint ensuite, au retour de son expédition en *Libye,* où il avait *lutté contre Antée.* Un moment *abattu par Typhon,* il avait été *rappelé à la vie par l'odeur d'une caille.* Ainsi, rempli d'une vigueur nouvelle, le fils d'*Amôn,* le lieutenant d'*Osiris,* ne pouvait rester longtemps au pouvoir de *Busiris;* il rompt ses chaînes et immole, sur l'autel du dieu suprême, *Busiris* lui-même, son fils *Amphidamas* et son héraut *Chalbès* [3] : tels sont les traits principaux de la légende, avec les noms grecs que les mythographes de l'antiquité y ont attachés.

Maintenant, quel est le sens de cette fable, où se mêlent évidemment des éléments empruntés à deux systèmes religieux différents? Écartons d'abord l'idée qu'il s'agisse ici, sous le nom de *Busiris,* d'un personnage réel, roi ou tyran d'une

[1] Et de *Lysianassa,* fille d'*Épaphus,* selon Apollodore, II, 5, 11, ou, suivant une autre tradition, Plutarch. *de Fort. Rom.* p. 315, *fils de Neptune,* et d'Anippe, *fille du Nil.*

[2] Ovid. *Art. am.* l. I, v. 647-652; Hygin. *Fab.* LVI.

[3] Creuzer, *Symbolik, etc.* t. I, p. 92, 1), 2), 3e édit.

partie de l'Égypte; et, malgré le jeu d'esprit oratoire d'Isocrate, qui s'efforça de réhabiliter l'*illaudatus Busiris*[1]; malgré les drames du théâtre attique[2], qui donnèrent à ce personnage une sorte d'existence poétique, avec un type individuel et un caractère moral qui avaient passé dans les œuvres de l'art[3], tenons pour constant, avec Ératosthène[4], qu'il n'y eut point de souverain de l'Égypte nommé *Busiris;* et, quelle que soit la manière dont les anciens eux-mêmes cherchaient à se rendre compte de ce nom de *Busiris*[5]; quelle que soit l'étymolgie qu'on en adopte sur la foi des écrivains modernes[6], admettons, comme la chose la plus probable et la plus conforme à l'ensemble des notions qui concernent la religion égyptienne, que la légende d'*Hercule* et de *Busiris* a rapport à l'une de ces luttes solennelles de la puissance divine contre quelque influence maligne du sol de l'Égypte, dans la partie qui confinait à la mer et à la Phénicie. Hercule, *un moment abattu sous les coups de Typhon* et *ressuscité par une caille,* nous y apparaît toujours comme le *dieu Soleil,* qui reprend, au commencement du printemps, une vie nouvelle; et le rôle de la *caille*, qui avait sa raison dans la légende phénicienne, comme je l'ai montré plus haut[7], s'explique pareillement, dans la légende égyptienne, par cette circonstance, que l'oiseau symbo-

[1] Virgil. *Georg.* III, 5; voy. le discours si connu sous le nom de *Busiris,* qui nous reste d'Isocrate, et qu'il est difficile de prendre en effet pour une composition sérieuse.

[2] Voy. plus haut, p. 314, 3).

[3] Voy. au même endroit, 2).

[4] Eratosth. *apud* Strab. l. XVII, p. 302.

[5] Ces étymologies anciennes ont été rapportées par Jablonski, *Voc. Ægypt.* p. 54, et par Zoëga, *de Or. et Us. Obel.* p. 288, et expliquées à l'aide du copte, dans le sens de *tombeau d'Osiris,* qui répond à l'assertion de Diodore, I, 88, et à la version d'Eudoxe, *apud* Plutarch. *de Isid.* p. 473, Wyttenb., suivant laquelle la ville de *Busiris* s'appelait aussi *Taphosiris.*

[6] Sur les diverses explications du nom de *Busiris* proposées par les savants modernes, voy. surtout Creuzer, *Commentat. Herodot.* § XII, p. 110, sqq., p. 118, sqq., et *Symbolik, etc.* t. I, 94, 1), 3ᵉ édit.

[7] Voy. p. 32, 1); p. 201, 2); p. 203, 5), 6).

lique, qui formait un des éléments du nom phonétique de l'*Hercule égyptien*, a été reconnu par Champollion[1] pour une *caille*, sans que, d'ailleurs, ce savant ait rapproché ce fait curieux des notions qui concernent la part donnée à cet oiseau dans le mythe de l'*Hercule phénicien*.

D'autres circonstances, empruntées au même mythe, tendent de plus en plus à signaler ici une combinaison d'éléments des deux systèmes religieux, qui n'a pas encore été remarquée, et qui me paraît un des points les plus curieux de notre archéologie comparée. L'*Hercule égyptien*, qui *lutte contre Antée*, et qui, plus tard, *terrasse Busiris*, est, suivant une tradition ancienne[2], un *personnage mystique* et *initiateur*, *ὁ τελεστής, μυστικός*, précisément comme notre *Hercule tyrien*, que nous avons vu désigné par les mêmes expressions[3]; c'est conséquemment le même *Hercule philosophe*, à qui le *Phrygien Atlas* avait livré les *secrets du ciel, gravés sur des colonnes*[4]; et il se trouve que, suivant la tradition rapportée par Cicéron[5], le second des Hercules, l'*Hercule égyptien*, passait pour avoir inventé les *mystères phrygiens* : ce rapport n'est-il pas très-remarquable pour la combinaison des deux légendes? Le même *Hercule égyptien*, dans son expédition contre *Antée*, est assisté par *trois fils d'Abraham*, au dire de deux écrivains grecs, Cléodème[6] et Alexandre Polyhistor[7], dont il ne faudrait pas rejeter légèrement le témoignage; car ce récit s'accorde, dans les principales circonstances, avec la tradition nationale des Libyens,

[1] *Panthéon égyptien*, pl. 25, texte. C'est un *poulet*, suivant sir G. Wilkinson, *a sec. Series of the Manners, etc.* t. II, p. 16. Je laisse les docteurs en fait d'écritures égyptiennes se débattre sur ce point, qui n'a pour moi qu'une importance très-secondaire.

[2] Malal. *Chronogr.* p. 106, ed. Oxon.

[3] Voy. plus haut, p. 90, 2).

[4] Herodor. *apud* Clem. Alex. *Strom.* l. 1, 15, § 73, p. 360. Voy. plus haut, p. 88, 1), et 90, 2).

[5] Ciceron. *de Natur. Deor.* III, 10.

[6] Cleodem. *apud* Joseph. *Antiq. Jud.* I, 15 (ou 16).

[7] Alex. Polyhistor. *ibidem.*

telle que Plutarque paraît l'avoir tirée des écrits de Juba, *le plus historien des rois, τοῦ πάντων ἱστορικωτάτου βασιλέων*[1], comme il l'appelle. Or, cette intervention d'*Abrahamites* dans le mythe de l'*Hercule égyptien* est un trait auquel on ne peut méconnaître une influence phénicienne, surtout quand il s'agit d'une contrée comme la *Libye,* localité toute phénicienne. La même influence se retrouve dans la circonstance des *sacrifices humains* qui forme le trait principal de la légende de *Busiris,* quand on la rapproche de la notion que nous devons à Diodore[2], des sacrifices de *taureaux* et d'*hommes roux* dont l'usage régnait anciennement en Égypte ; car ces *sacrifices humains* et ces *hommes roux,* fondement historique de la fable de *Busiris,* nous reportent par une double voie aux Phéniciens, les *hommes roux* par excellence ; et ces *sacrifices de taureaux roux* nous rappellent de même le rite hébraïque du sacrifice de la *vache rousse,* dont l'existence, constatée par la Bible[3], a donné lieu à tant d'explications diverses, dans lesquelles il ne me convient pas d'entrer, et dont je me borne à signaler le rapport avec la tradition égyptienne. Un autre trait non moins sensible d'une influence phénicienne, c'est la circonstance d'*Hercule enchaîné,* circonstance que nous savons avoir été propre aux simulacres de ce dieu phénicien[4], et qui avait passé, sous une forme poétique, dans la légende de *Busiris,* ornée à la manière des Grecs. Je relèverai enfin un dernier trait d'une influence phénicienne dans cette légende de

[1] Plutarch. *in Sertor.* § IX, t. III, p. 522-523, ed. Reisk.

[2] Diodor. Sic. I, 88. Le fait des sacrifices humains, qui avaient lieu anciennement en Égypte, est encore attesté par l'historien national Manéthon, *apud* Euseb. *Præp. Ev.* l. II; Porphyr. *de Abstinent.* l. II, p. 199; Syncell. *Chronogr.* p. 116; voy. plus haut, p. 52, 3).

[3] *Numer.* XIX, 2; cf. Spencer. *de Legib. Hebræor.* XV, p. 489; Wits. *Ægyptiac.* II, 8, p. 90, sqq.; Burder, dans Rosenmüller, *alt. u. neu. Morgenl.* II, p. 225, suiv.

[4] Voy. plus haut, p. 19-24.

l'*Hercule égyptien,* combinée avec celle de l'*Hercule phénicien;* c'est la fable du *Phœnix,* qui, bien que proprement égyptienne d'origine [1], accuse cependant, par le *nom* même de l'*oiseau* sacré [2], par la circonstance du *bûcher,* d'où il reprend une existence nouvelle [3], et par un des principaux éléments qui constituaient sa figure, tel qu'il est attesté par des témoignages antiques et qu'il se voit exprimé sur les monuments, une combinaison qui la rattache aussi à l'archéologie phénicienne.

Je m'écarterais trop de mon sujet si je me livrais ici à la discussion de cette fable du *Phœnix,* sur laquelle on a tant écrit dans l'antiquité et chez les modernes [4]. Je relèverai seulement dans cette légende, que je crois plutôt encore symbolique qu'astronomique [5], les traits qui me paraissent propres à jeter quelque lumière sur le mythe et sur la figure de l'*Hercule égyptien,* avec lequel jusqu'à présent le *Phœnix* n'avait point été mis en rapport, si l'on excepte une conjecture de Jablonski [6], tout à fait arbitraire et pourtant admise par

[1] Herodot. II, 73. Cette tradition était puisée dans la Περιηγήσις τῆς Ἀσίας d'Hécatée de Milet, suivant le témoignage de Porphyre, *in* Euseb. *Præp. Ev.* x, 3. Mais, quoi qu'il en puisse être à cet égard, c'est bien une fable égyptienne que celle du *Phœnix,* telle qu'Hérodote lui-même l'avait apprise en Égypte; et l'antiquité tout entière a été d'accord sur ce point. D'ailleurs, l'ancienneté de cette fable ne saurait être mise en doute, puisqu'il y est fait déjà allusion dans le livre de *Job,* XXIX, 18.

[2] Ce nom de *Phœnix,* dont on a cherché à rendre compte par le copte, PHENEH, *ævum, sæculum,* était, pour les anciens eux-mêmes, synonyme de celui du *palmier,* Plin. XIII, 4, 9; voy. plus bas, p. 320.

[3] C'est ce qui sera expliqué plus bas, p. 321.

[4] La liste des dissertations *sur le Phœnix* a été donnée par M. Henrichsen, *de Phœnicis Fabula,* Pª Iª, p. 2, 3); et dans le nombre de ces dissertations, toutes plus ou moins remplies d'érudition et dépourvues de critique, on doit surtout distinguer le *Mémoire* de M. Larcher *sur le Phénix,* ou *Recherches sur les périodes astronomiques et chronologiques des Égyptiens,* dans les *Mém. de l'Inst. classe d'Histoire,* t. I, p. 166-307.

[5] C'est aussi l'opinion soutenue par M. Larcher, dans le *Mémoire* cité à la note précédente.

[6] J'ai en vue une figure de la *Table isiaque,* où Jablonski, *Opuscul.* t. II,

M. Creuzer[1]. Ce nom de *Phœnix,* qu'Ovide attribue à la langue des Assyriens[2] : *Assyrii* PHŒNICA *vocant,* et qu'on a cherché, avec peu de succès, à ce qu'il me semble, à expliquer par la langue égyptienne, *Pheneh,* qui aurait signifié le *siècle,* le *temps*[3], a été mis par toute l'antiquité en rapport avec le *palmiér,* *φοίνιξ*, et par là, avec le nom même du peuple *phénicien,* de quelque manière qu'on admette ce rapport, soit en dérivant de l'*arbre* à l'*oiseau*[4] le nom dont il s'agit, soit, tout au contraire, en l'étendant de l'*oiseau* à l'*arbre*[5]. Un trait où l'on peut encore moins méconnaître une influence phénicienne, c'est celui du *bûcher,* où l'oiseau, arrivé au terme de sa longue vie, se consume lui-même et *renaît de ses propres cendres.* Bien que cette image, étrangère au récit d'Hérodote[6], ne soit exprimée d'une manière positive que par Artémidore[7] et par les écrivains plus récents qui l'ont suivi[8], il ne faudrait pas

p. 237, a vu *Hercule portant le Phœnix,* explication tout à fait hypothétique.

[1] *Relig. de l'Antiq.,* t. II, p. 270-1, 1).

[2] Ovid. *Metam.* xv, 393.

[3] Henrichsen, *de Phœnicis Fabula, etc.* P^a 1^a, p. 29. Sir G. Wilkinson déclare que l'on ne connaît pas le nom égyptien du *Phœnix,* *a sec. Ser. of the Manners, etc.* t. I, p. 305.

[4] C'est la version de Pline, XIII, 4, 9 : « Mirumque de ea (palma) accepimus, « cum Phœnice ave, quæ putatur ex hujus « palmæ argumento NOMEN accepisse, « etc. » Cf. Bochart, *Hierozoic.* VI, 5, p. 11; Spanheim, *de Pr. et Us. Numism.* t. I, p. 286.

[5] C'est celle de l'auteur du *Carmen de Phœnice,* attribué à Lactance, Wernsdorf. *Poët. latin. Minor.* t. III, p. 281, sqq., v. 70 : « Quæ gratum Phœnix ex ave NO- « MEN habet. »

[6] Herodot. II, 73. C'est donc par erreur que M. Jomard, expliquant la fable du *Phœnix* d'après les monuments de l'Égypte, *Description, etc.* ch. V, § VI, p. 29, 4), relève la circonstance de *l'oiseau renaissant de ses propres cendres,* comme empruntée à Hérodote; il n'y en a pas la moindre indication dans le texte de l'auteur ancien.

[7] Artemid. *Onirocr.* IV, 47. Reiff. : *Αὐτὸς ἑαυτῷ ποιησάμενος ἐκ κασίας καὶ σμύρνης* Πῦρ (ΠΥΡΆΝ ?) *ἀποθνήσκει· καυθείσης δὲ τῆς* ΠΥΡΆΣ, *κ. τ. λ.*

[8] Suid. *v.* *Φοίνιξ*, t. III, p. 641, ed. Kuster.; Schol. Aristid. t. II, p. 107, ed. Jebb. Cette tradition, suivie aussi par Philostrate, *Vit. Apollon.* l. III, 49, et par l'auteur des *Ἰξευτικά*, l. I, 28, p. 41, ed. Winding., a été ornée par Claudien, *Idyll.* I, v. 44, sqq. :

Componit BVSTVMque sibi partumque
futurum.

Mais ce qui est surtout digne de re-

croire qu'elle fût restée inconnue à l'antiquité, comme l'a pensé le critique moderne qui a résumé avec le plus d'exactitude et de soin les notions diverses relatives au *Phœnix*, M. Henrichsen[1]. Non-seulement Stace[2] et Martial[3] ont connu les *flammes* dans lesquelles était consumé le *Phœnix;* mais Pline a parlé aussi de sa *cendre*[4]; et il y a là, sans nul doute, une allusion au *bûcher,* dont la notion, propre à toute l'antiquité asiatique et essentielle au mythe d'*Hercule,* semble trop bien s'accorder avec tout l'ensemble de la fable du *Phœnix,* pour que l'invention en appartienne au siècle d'Artémidore. D'ailleurs, cette circonstance du *bûcher,* qui se rencontre aussi dans le mythe d'*Adonis*[5], devait avoir, par ce rapport même avec *Adonis,* une origine fort ancienne; et c'est sur ce fondement qu'elle a été admise par M. Creuzer[6]. Il en est de même sans doute de la tradition du *bûcher* de *Memnon,* surtout d'après la circonstance si caractéristique des *oiseaux* qui sortent des *cendres de ce bûcher,* fable chantée par Ovide[7], mais qu'on aurait tort de croire d'une invention récente, comme on est généralement disposé à l'admettre pour la plupart de ces légendes asiatiques et pour celle-ci en particulier[8]; elle doit avoir eu une origine ancienne, puisqu'elle est représentée sur un vase peint, d'ancien style, de *Vulci*[9]; et personne n'ignore

marque, c'est la manière dont Nonnus, ce poëte mythologique si savant, lie la fable du *Phœnix* et de son *bûcher* au mythe d'*Hercule,* qu'il appelle le *Jupiter assyrien,* Ἀσσύριος Ζεύς, *Dionys.* l. XL, v. 394-399.

[1] *De Phœnicis Fabula, etc.* p. 16.

[2] Stat. *Sylv.* II, 4, 34, sqq.

[3] Martial. *Epigr.* v, 7.

[4] Plin. XXIX, 1, 9 : « Quippe inter prima « proditis etiam ex CINERE Phœnicis « nidoque medicinis. »

[5] Voy. plus haut, p. 32, 1).

[6] *Zur Galler. der alt. Dramatik. etc.* p. 115, 241).

[7] Ovid. *Metam.* XIII (et non XVII), v. 601, sqq.

[8] Letronne, *la Statue vocale de Memnon,* p. 77, suiv.

[9] Ce vase, qui est une *amphore*, à figures noires et blanches sur fond jaune, représente *Memnon* mort, étendu *sur le bûcher,* dans un *bois de myrtes,* avec l'*Au-*

que ces *oiseaux memnonides*, sur lesquels l'antiquité crut ou débita tant de choses merveilleuses [1], figuraient déjà sur le vêtement de Memnon dans les peintures de Polygnote, au *Lesché* de *Delphes* [2]. Reste enfin un trait de la configuration du *Phœnix*, dont on n'a pas apprécié l'importance ni saisi le rapport avec l'*Hercule égyptien*, qui me paraît, à ce double titre, très-digne de l'attention des antiquaires. Il s'agit de l'*aigrette de plumes* qui formait, au-dessus de la tête de cet oiseau imaginaire, tel qu'Hérodote et les autres auteurs qui en parlent avaient pu le voir *en peinture*: Ἐγὼ μέν μιν οὐκ εἶδον, εἰ μὴ ὅσον ΓΡΑΦῆι, qui formait, dis-je, une espèce de *couronne* semblable à un *cercle de rayons*. Cette indication donnée par Pline, en deux endroits de son livre qui se complètent mutuellement [3], est développée en termes qui sentent trop le rhéteur par Achille Tatius [4]; mais elle est confirmée par l'image du *Phœnix*, qui sert de type sur de nombreuses monnaies romaines, trop connues pour avoir besoin d'être citées; et l'on doit croire que cette image avait été puisée dans les monuments originaux, bien que la figure du *Phœnix*, qu'on a cru reconnaître sur des bas-reliefs égyptiens [5], et qui a été admise en cette qualité par M. Creuzer [6], de même que par les antiquaires

*rore* debout, qui répand des larmes sur le corps de son fils; un *oiseau memnonide* se voit au-dessus d'un des *myrtes*. Le vase est publié dans le *Mus. Gregorian*. t. II, tav. XLIX, 2ª.

[1] Plin. x, 26, 37; Ælian. *Hist. Anim.* v, 1; Serv. *ad Æn.* 1, 751; voy. Creuzer, *Symbolik*, I, 457.

[2] Pausan. x, 31, 2.

[3] Plin. x, 2: *Caputque* PLVMEO APICE *honestante;* Idem, xi, 37, 44: *In capite....* APICES, *diversi quidem generis:* PHOENICI, *plumarum serie, e medio eo exeunte;* cf. Solin. c. XXXIII: *Capite honorato, etc.*

[4] Achill. Tat. III, 25: Αὐχεῖ δὲ τὸν Ἥλιον δεσπότην, καὶ ἡ κεφαλὴ μαρτυρεῖ· ἐστεφάνωσε γὰρ αὐτὴν ΚΥΚΛΟΣ ΕΥΦΥΗΣ (plumeus apex),.... ΑΚΤΙΣΙ κομᾷ.

[5] Ce sont ceux qui ont été observés par M. Jomard à *Edfou*, à *Philæ*, à *Esné*, et ailleurs encore, et qui sont représentés, dans la *Description de l'Égypte*, *Antiquités*, t. I, pl. 16, fig. 1, 2; pl. 18; pl. 22, fig. 5; pl. 23, fig. 3; pl. 78, fig. 16; pl. 80, fig. 17.

[6] *Symbolik*, *etc.* t. I, p. 439-440, 2ᵉ édit.

de nos jours les plus versés dans la connaissance des monuments écrits et figurés de l'Égypte[1], n'offre point cette particularité. Mais si ce peut être là une objection contre l'opinion qui a vu le *Phœnix* dans l'oiseau très-problématique des bas-reliefs égyptiens, il ne saurait résulter de là aucun motif de doute légitime contre les témoignages antiques qui nous représentent le *Phœnix la tête ornée d'une aigrette de plumes, caput plumeo apice honestante*, et je maintiens ce trait de l'archéologie du *Phœnix*, dont nous ferons bientôt l'application à la figure de l'*Hercule égyptien*.

§ 18. Nous avons maintenant à rechercher quel était le nom égyptien du dieu que les Grecs assimilaient à leur *Hercule*, sans nous arrêter à l'idée que le nom grec Ἡρακλῆς ait pu être, sous une forme quelconque, ce nom égyptien passé dans la langue des Grecs. On a cru longtemps que l'*Hercule égyptien* s'appelait *Sem, Som, Djom, Gom*, et cette opinion se fondait principalement sur l'interprétation donnée par Ératosthène[2] de noms de rois égyptiens, dans la composition desquels entrait la syllabe *sem*, avec la signification d'*Hercule*. C'est Jablonski qui fit prévaloir cette opinion[3], adoptée sans contestation par la plupart des savants, à la tête desquels je nomme M. Creuzer[4], et admise encore en dernier lieu par

[1] Je me contente de citer sir G. Wilkinson, qui prend aussi pour le *Phœnix* l'*oiseau*, figuré comme il le donne sur sa planche 30 A, et comme il le décrit, dans son texte, *a sec. Ser. of the Manners, etc.* t. I, p. 304-305. Mais le savant auteur n'allègue aucune preuve que cet oiseau soit réellement le *Phœnix*, et il doute que ce soit celui dont Hérodote avait vu la peinture. De plus, il est certain que la *petite touffe de plumes qui se voit sur le derrière de sa tête* ne répond aucunement à la description de Pline et d'Achille Tatius.

[2] Eratosthen. *apud* Syncell. *Chronogr.* t. I, p. 205, ed. Bonn.: Σεμφουκράτης, ὅ ἐστιν Ἡρακλῆς Ἀρποκράτης.

[3] *Panthéon Ægyptien*, l. II, c. 3, § 3, p. 187.

[4] *Relig. de l'Antiq.* t. II, p. 168; cf. *Symbolik*, t. I, § 9 et 10, p. 77 et 91.

Champollion[1] et par M. Letronne[2]. Il est vrai que l'habile auteur du *Panthéon égyptien* exprimait en même temps des doutes sur la véritable forme du nom, qu'il lisait *Djom, Djem* ou *Gom,* en convenant que la valeur phonétique du premier des signes qui entraient dans la composition de ce nom lui était encore inconnue. Depuis, une étude plus approfondie des monuments écrits et figurés de l'Égypte lui apprit que le nom qu'il avait lu de ces trois manières, *Djom, Djem* ou *Gom,* devait se lire *Moui;* en sorte qu'il fallut chercher un autre appui pour le nom ΓΟΜΟϹ, que l'on avait été disposé à prendre alors pour la transcription grecque du nom égyptien *Gom*[3]. Champollion fit un pas de plus dans la détermination du véritable nom de l'*Hercule égyptien,* qu'il lut *Chôn* ou *Chôns,* dans les textes hiéroglyphiques accompagnant la figure du dieu; et je crois avoir été le premier à faire connaître au monde savant, dès le mois d'avril 1824[4], cette rectification opérée dans les idées de l'antiquaire français, en publiant l'inscription d'une momie grecque, où j'interprétais, d'après les vues nouvelles de Champollion, le nom propre ϹΕΝΧΩΝϹΙϹ, par la *fille de Chôns* ou de l'*Hercule égyptien.* A l'appui de cette interprétation, je citais d'autres noms propres égyptiens, fournis par un papyrus grec[5], ΨΕΝΧΩΝϹΙϹ, ΠΕΤΕ-

[1] *Panth. égypt.* texte joint à la planche 25 A.

[2] *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte, Appendice,* p. 482 : « Comme dans ces divers exemples le mot est écrit ΓΟΜΟΥ ou ΙΟΜΟΥ, et non ΤΟΜΟΥ, j'avais d'abord pensé que ce mot désignait une divinité égyptienne, qui devait être *Hercule,* que les Égyptiens appelaient *Sem, Som* et *Chon,* Jablonski, *Panth. Ægypt.* II, 3; en sorte que ΓΟΜΟΥ serait la forme grecque de son nom.... On peut choisir, si l'on veut, entre les deux explications; quant à moi, j'ai préféré la première. »

[3] *Recherches, etc. Appendice,* p. 482; voy. le passage cité à la note précédente.

[4] Voy. le *Journ. des Savants,* avril 1824, p. 241.

[5] Celui de M. Grey, qui est la traduction grecque du contrat démotique que possède notre cabinet des Antiques; voy. *Journ. des Savants, ibid.* p. 241-242.

ΧωΝϹΙϹ et ΧΑΠΟΧωΝϹΙϹ, où l'élément principal, le nom du dieu *Chôns*, se trouve combiné avec des prépositions égyptiennes, de manière à exprimer les idées de *fils de Chôns*, de *celui qui est à Chôns*, et de *celui qui est agréé par Chôns;* en sorte qu'il ne pouvait guère rester de doutes sur la forme du nom de *Chôns*, comme celui du dieu égyptien. J'ajoute que le nom de ΧΟΝ s'est trouvé gravé, à côté de celui de ΧΝΟΥΒΙϹ, sur un *amulette* gnostique représentant un *Agathodæmon*[1]; et l'idée la plus naturelle qui s'était présentée dès lors à l'esprit de l'antiquaire, était que ce nom de ΧΟΝ, aussi bien que celui de ΧΝΟΥΒΙϹ, ne pouvait être qu'un nom de dieu égyptien. *Chôns* était donc véritablement le nom égyptien de l'*Hercule* adoré en Égypte; ce qui n'empêche pas que ce dieu égyptien n'ait eu un autre nom, propre à la langue de son pays, celui de *Djem, Djôm, Sem, Sôm,* qui résulte indubitablement du témoignage d'Ératosthène[2], et qui exprimait les idées de *force*, de *vertu*, inhérentes au mythe de ce dieu.

Mais, pour ne nous occuper que du nom de *Khôns*, reconnu sur les monuments égyptiens, il se trouve qu'ici encore des témoignages de l'antiquité classique viennent confirmer les déductions tirées de l'interprétation de ces monuments.

[1] Cet *amulette*, qui faisait partie du cabinet de M. Durand, a été publié par M. Matter, parmi les monuments à l'appui de son *Histoire critique du Gnosticisme*, pl. III A, 3, p. 32.

[2] Ce témoignage consiste dans l'interprétation donnée par Ératosthène, de deux noms propres de rois égyptiens, ΣΕΜΨΩΣ, *ὅ ἐστιν* ἩΡΑΚΛΕΊΔΗΣ, et ΣΕΜΦΟΥΚΡΑΤΗΣ, *ὅ ἐστιν* ἩΡΑΚΛῆΣ ἉΡΠΟΚΡΆΤΗΣ, Eratosth. *apud* Syncell. p. 96, C, et p. 109, C, t. I, p. 180 et 205, ed. Bonn. Dans cette transcription grecque d'Ératosthène, la syllabe Σεμ représente évidemment les mots coptes ϫⲟⲙ, ϫⲱⲙ, *fortitudo*, *virtus*, et je ne puis admettre, avec M. Bunsen, *Ægyptens Stelle, etc.* t. II, p. 36, que ce mot exprimé en grec par *Sem* ou *Sen* n'ait différé que par la prononciation du mot *Chons, Chonsu,* Χών. A mon avis, ce dernier nom appartient à un idiome sémitique, où il se liait à l'idée de *colonne,* et le nom *Sem*, identique au copte ϫⲟⲙ, exprimait l'idée de *force*, de *vertu;* ce qui est tout différent.

Nous lisons, dans le *Grand Étymologique* [1], qu'*Hercule* se nommait *Chôn* dans la langue des Égyptiens : Τὸν Ἡρακλῆν φασὶ κατὰ τὴν Αἰγυπτίων διάλεκτον ΧΩ͂ΝΑ λέγεσθαι ; et ce témoignage, qui n'avait pas échappé à la vaste lecture de Jablonski [2], avait été rappelé par Champollion, dans l'endroit même de son *Panthéon égyptien* [3] où il proposait, avec la réserve que j'ai indiquée, le nom de *Djom, Djem* ou *Gom* comme celui de l'*Hercule égyptien.* Je puis ajouter un second témoignage, négligé par Jablonski et par Champollion, qui fait remonter à une bien plus ancienne époque et à une bien plus haute autorité que celle de l'auteur du *Grand Étymologique* la notion que les Grecs auraient acquise de l'*Hercule égyptien* nommé *Chôn,* et à laquelle se serait jointe la tradition d'une colonie égyptienne qui aurait porté ce nom en Italie ; ce témoignage est celui d'Antiochus de Syracuse, cité par Phavorin [4].

Ce fait ainsi établi, qu'*Hercule* s'appelait *Chôn* dans la langue des Égyptiens, il devient important d'en rapprocher une tradition rapportée par Manéthon, sur les pyramides érigées par Vénéphès, *dans la région de Chôn* [5] : Οὐενέφης..., ὃς καὶ τὰς Πυραμίδας τὰς περὶ τὴν ΚΩΧΏΝΗΝ ἤγειρε ; car c'est ainsi que je traduis ce passage, reproduit avec une légère différence, ΚΏΧΩΜΗΝ, dans Jules Africain [6], et où je lis : ΧΩ͂ ΚΏΜΗΝ, paroles qui répondent aux mots *Cho oppidum* de la traduction latine de la chronique d'Eusèbe, et qui prouvent, comme l'a remarqué le dernier éditeur du Syncelle [7], que le

[1] *Magn. Etymol. v.* Χῶνες.

[2] *Panth. Ægypt.* II, 3, § 3, p. 186.

[3] *Ibid.* explicat. de la pl. 25 A.

[4] Antioch. *apud* Phavorin. *Lexic. v.* Χῶνες. Ce témoignage avait été cité dans mon *Hist. de l'Établ. des Colon. grecques* (Paris, 1815, in-8°), t. I, p. 248, 2).

[5] Manethon *apud* Euseb. *in* Syncell. *Chronograph.* tom. I, pag. 103, ed. Bonn.

[6] J. African *apud* Syncell. *Chronogr.* t. I, p. 101.

[7] G. Dindorf. *l. l.* : *Cho oppidum* interpres Eusebii. Legit igitur Χῶ κώμην. Cette leçon a pareillement été admise par M. Movers, *die Phœnicier, etc.* t. I, p. 417.

texte original portait effectivement ΧΩ ΚΏΜΗΝ. Or, cette *région de Chôn,* qui ne saurait s'éloigner beaucoup de celle qu'on nomma plus tard le *nome héracléotique*[1], se trouve aussi très-rapprochée d'un endroit de l'Égypte où il existe encore une pyramide, qui serait une de celles que l'historien national attribuait à Vénéphès, quatrième roi de la première dynastie[2]; et les caractères remarqués tout récemment à la pyramide d'*Abou-Roasch,* située dans cette localité, répondent assez bien à cette haute antiquité[3], bien que M. Bunsen ait contesté tout récemment[4] l'application faite de cette notion historique à la pyramide d'*Abou-Roash,* à la vérité, sans avoir tenu aucun compte, ou du moins sans avoir fait aucune mention des circonstances historiques relatives au culte de l'*Hercule phénicien Chôn,* combiné avec celui de l'*Hercule égyptien Chôns,* qui méritaient pourtant bien quelque considération. Aussi, sans m'arrêter à l'opinion de M. Bunsen, je crois pouvoir admettre la preuve du nom de *Chôns*, porté par l'*Hercule égyptien,* dès la première époque de la civilisation égyptienne,

[1] Movers, *die Phœnicier,* t. I, p. 417. Jablonski, qui interprétait aussi *Cochone* ou *Cochome* par *Héracléopolis,* avait cru retrouver cette région de l'Égypte dans le *Gosen* de l'Écriture, *Dissertat.* VII, *de terra Gosen,* § 3; cf. *Panth. Ægypt.* II, 3, § 3, p. 187.

[2] J. African. *l. l.:* Οὗτος τὰς περὶ Κωχώμην (lis. Χῶ κώμην) ἤγειρε πυραμίδας.

[3] Voy. dans le *Journal des Savants,* juin 1844, p. 332, le compte que j'ai rendu des observations faites par l'ingénieur du col. Howard Vyse au sujet de la pyramide d'*Abou-Roash.*

[4] Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte,* t. II, p. 50-51. L'un des motifs du savant auteur pour ne pas admettre que la pyramide d'*Abou-Roasch* soit celle du IV^e^ roi de la 1^re^ dynastie, c'est qu'elle est *unique,* et que le texte fait mention de *plusieurs pyramides;* mais il est constant qu'il existe dans cette localité les ruines de *deux pyramides.* Une autre raison qu'il allègue, c'est que le système de cette construction ne paraît pas convenir pour l'époque de la 1^re^ dynastie; mais l'ingénieur Perring, qui a si bien observé le monument, était d'un autre avis. M. Bunsen dit encore que la leçon suivie par l'auteur du texte arménien, Χῶ κώμη, est une mauvaise correction; mais n'en juge-t-on pas ainsi, parce qu'elle contrarie l'opinion de M. Bunsen!

comme fournie par les témoignages mêmes de l'histoire nationale et appuyée sur des dénominations locales. Mais ce n'est pas tout encore, et de nouveaux rapprochements peuvent servir à nous montrer, dans ce nom de l'*Hercule égyptien,* la même influence d'un élément phénicien, que nous avons déjà constatée dans sa légende et que nous retrouverons encore dans son image.

Nous avons déjà eu occasion de parler d'une ancienne idole chananéenne, nommée כִּיּוּן, *Kioun,* dans le texte d'Amos [1], et regardée par tous les interprètes comme un simulacre de *Kronos,* Saturne, c'est-à-dire de l'ancien *Bêl, Bêl-Itan,* le dieu suprême des Phéniciens, représenté en forme de *colonne* [2]. Cette expression biblique, *Kioun,* avec toutes les variantes dont elle était susceptible, et qui ne tenaient qu'à la prononciation, *Chun, Chijun, Chevan, Chaivan,* a passé dans tous les idiomes sémitiques, toujours pour désigner le même dieu suprême, *Saturne,* ou la *planète* qui lui était dédiée; toujours aussi avec l'idée de *colonne,* qui s'y trouvait jointe; et c'est de là qu'il était venu à la connaissance des Grecs, chez qui le mot *κίων,* *colonne,* représente le mot sémitique כִּיּוּן dans tous ses éléments. Ce nom de *Chôn,* pour désigner *Hercule,* en tant qu'incarnation de *Bêl,* se retrouve dans le nom du mythologique instituteur de la religion phénicienne, *San-chôn-iâth* (סן כון יַחַת), nom qui signifie littéralement : *toute la loi de Chôn,* gravée sur des *colonnes* [3], et qui, par une méprise sans doute volontaire, a été transporté de la matière du livre à l'auteur de ce

[1] Amos, v, 26; voy. plus haut, p, 49, 3), p. 50, 1), 2), 3).

[2] Movers, *die Phœnicier,* t. I, p. 292.

[3] Cette ingénieuse étymologie a été proposée par M. Movers, *die Phœnicier,* t. I, p. 99. Le même critique retrouve encore le nom de *Chôn* sur les trois monuments numidiques, où Gesenius lisait *Baal Caman,* au lieu de *Baal Chewan* (*Chôn*), *Numid.* II, l. 1; *Numid.* III, l. 1; *Numid.* IV, lig. 3; voyez *die Phœnicier,* tom. I, pag. 426.

livre, par Philon, le traducteur grec du texte phénicien. Par là aussi s'explique une autre méprise, moins innocente que celle-là, commise par l'auteur du *Traité d'Isis et d'Osiris*[1], que *Saturne a reçu des Égyptiens le nom de* Κύων, chien, *parce qu'il produit tout de lui-même et qu'il porte tout en lui-même :* Ἐνίοις δὲ δοκεῖ Κρόνος ὁ Ἄνουβις εἶναι· διὸ πάντα τίκτων ἐξ ἑαυτοῦ καὶ ΚΥΩΝ ἐν ἑαυτῷ, τὴν τοῦ ΚΥΝΟΣ ἐπίκλησιν ἔσχεν, où il me paraît évident, comme il l'a semblé à M. Movers[2], que c'est le nom de Χῶν, mal lu Κίων ou Κύων, qui a produit cette fausse assimilation de *Kronos* et d'*Anubis*, avec cette malheureuse explication, tirée de la nature du *chien,* qui n'a rien à faire avec le mythe de *Kronos.* Quoi qu'il en soit à cet égard, il est du moins bien certain que le même mot sémitique *Koun* ou *Kioun,* employé chez les Phéniciens pour désigner *Bêl-Itan,* et, conséquemment aussi, *Hercule,* son représentant, avait dû être connu des Égyptiens, pour désigner la même divinité; car c'est ce qui résulte indubitablement d'un texte d'Hésychius souvent cité, et certainement l'un des documents les plus curieux que renferme son inestimable livre[3] : Γιγνῶν, οἱ δὲ Γιγῶν. Παταϊκός· οἱ δὲ Αἰγύπτιον Ἡρακλέα. Les deux formes Γιγῶν et Γιγνῶν tiennent évidemment à la difficulté qu'éprouvaient des organes grecs à prononcer le mot sémitique *chijoun,* et à celle qu'il y avait à le rendre avec des caractères grecs. Mais on ne saurait douter, puisqu'il s'agit ici de l'*Hercule égyptien,* que ces mots Γιγῶν ou Γιγνῶν, aussi bien que le nom de Χῶν, ne soient au fond une seule et même dénomination, usitée à la fois chez les Phéniciens et chez les Égyptiens, avec des variantes de forme qui n'affectent que la prononciation[4].

[1] Plutarch. *de Is. et Osir.*, § XLIV, t. II, p. 510, ed. Wyttenbach.

[2] Movers, *die Phœnicier,* t. I, p. 425-426.

[3] Hesych. *v.* Γιγνῶν.

[4] On trouve encore ce nom Γιγών ou Γιγγρών, employé chez l'auteur du *Grand*

Ce qui n'est pas moins probable, c'est que le nom primitif de l'*Hercule phénicien* et *égyptien* doit appartenir à un idiome sémitique, puisque c'est dans cette famille de langues qu'il se rapporte à un radical exprimant l'idée de *colonne*[1], tandis qu'il reste encore inconnu à quelle racine de la langue égyptienne pourrait appartenir ce même nom[2], et qu'à l'appui

*Étymologique, v.* Γιγωνίς, comme un des surnoms de Bacchus, et chez Eustathe, *ad Odyss.* VIII, p. 1599, et XX, p. 1880, comme le nom propre d'un génie priapique, Ἀφροδισιακὸς Δαίμων; cf. Interpret. Hesych. t. I, p. 830-831. Ces diverses traditions trouveront plus bas leur explication naturelle, dans le mythe de l'*Hercule égyptien* rapproché de son image.

[1] Voy. plus haut, p. 49, 3).

[2] Le nom de *Khôns*, tel qu'il est écrit, toujours en caractères phonétiques, sur les monuments égyptiens, voy. sir G. Wilkinson, *a second Series of the Manners, etc.* pl. XLVI, part. 3; Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, t. I, p. 461, Taf. XI, 11 A, a été rapporté par M. Sam. Birch au mot copte *kons*, signifiant *force, puissance.* Je laisse aux philologues à apprécier cette détermination, qui ne me paraît convenir qu'au mot copte ϫⲟⲙ ou ϫⲱⲙ; et je ne me charge pas non plus d'expliquer comment M. Bunsen a pu trouver la traduction d'Ératosthène: Σεμφουκράτης, ὅς ἐστιν Ἡρακλῆς Ἁρποκράτης, justifiée par le nom de l'*Hercule* égyptien *Khônso.* La syllabe Σεμ ne peut, à mon avis, se rapporter qu'au mot copte ϫⲟⲙ, avec la signification de *force, puisssance;* et nous avons un exemple de la même transcription grecque de ϫⲟⲙ en Σεμ, dans le mot Σεμενουτί, *virtus deorum;* voy. plus haut p. 305, 2). Champollion avait cru d'abord que le nom de *Psammus*, troisième roi de la XXIII[e] dynastie de Manéthon, pouvait se lire en égyptien ⲡϭⲟⲙ, *P-sjom, le Fort*, c'est-à-dire l'*Hercule égyptien;* et il rapportait à ce roi, dont il interprétait ainsi le nom, un cartouche royal, où les *parties antérieures d'un lion,* qui exprimaient, selon Horapollon, I, 18, l'idée de *force:* ἈΛΚῊΝ δὲ γράφοντες, ΛΈΟΝΤΟΣ ΤᾺ ἜΜΠΡΟΣΘΕΝ ζωγραφοῦσι, lui paraissaient l'expression phonétique de ce nom d'un roi, *que les Égyptiens*, ajoutait-il, d'après Manéthon, *ont appelé Hercule:* Ὃν Ἡρακλέα Αἰγύπτιοι καλοῦσι; voy. son *Précis du Syst. hiéroglyphique*, p. 200-201, 1[re] édit. pl. X, n. 2. Mais c'est à un autre roi, *Osorchon*, et non à *Psammus*, que s'applique, dans le texte de Manéthon, *apud* Syncell. p. 74, la désignation d'*Hercule;* ensuite, il est généralement reconnu aujourd'hui, que le cartouche royal dont il s'agit appartient à l'un des rois *Osortasides, Amenhemé*, ou *Amen-am-ha-t*, que MM. Lepsius et Bunsen rangent dans la XII[e] dynastie, antérieure à l'invasion des Pasteurs, *Ægyptens Stelle, etc.* t. II, Taf. III, et qui formaient la XVI[e] et la XVII[e] dynastie de M. Rosellini, *Monum. stor.* t. II, p. 166, et p. 198, tav. IV, n[os] 91, 92. Il ne subsiste donc plus le moindre appui pour la première opinion de Champollion, que *Psamm-us, P-sjom*, s'appelait ainsi d'après le nom de l'*Hercule* égyptien; sans compter que la forme

de cette induction je puis faire valoir une autre considération, c'est que l'image même du dieu égyptien, sous une de ses formes les plus populaires, était étrangère au système de l'archéologie égyptienne, en même temps qu'elle avait eu indubitablement un type fourni par l'archéologie phénicienne. C'est là, en effet, une notion neuve et curieuse qui me reste à établir, et qui ne sera pas l'un des points les moins importants de ces recherches d'archéologie comparée.

Le témoignage d'Hésychius, rapporté tout à l'heure, contient, au sujet de l'*Hercule égyptien*, nommé *Gigôn* ou *Gignôn*, une autre indication qui n'est pas moins précieuse à recueillir ; c'est que cette désignation s'appliquait à un dieu *Patæque*, Παταϊκός. Personne n'ignore quelle était la forme généralement admise dans l'antiquité pour celle de ces dieux *Patæques*, Παταϊκοί[1], qui étaient notoirement aussi des dieux phéniciens: le célèbre passage d'Hérodote[2] ne laisse aucune incertitude à cet égard. Les images qui leur étaient propres, telles qu'on les voyait érigées à la proue des vaisseaux phéniciens[3], les représentaient *sous la forme d'un Pygmée* : Πυγμαίου ἀνδρὸς μίμησίς ἐστι, et l'historien d'Halicarnasse en cite pour principal exemple l'idole de *Phtah*, livrée, dans son temple de *Memphis*, aux outrages de Cambyse, à cause de cette forme même de

égyptienne du nom de *Psammus* est P-SI-MVT, d'après M. Bunsen, *Ægyptens Stelle, etc.* t. III, p. 136, Taf. XI; mais, il est vrai, sans qu'il existe, à ma connaissance, sur les monuments, un exemple de ce cartouche formé par M. Bunsen lui-même.

[1] Hesych. v. Παταϊκοί; Suid. *h. v.*

[2] Herodot. III, 37.

[3] Le *vaisseau* qui forme le type du revers de toute une classe de *dariques*, de grand module, est ordinairement décoré, *à la proue*, d'une figure qui est certainement celle d'un *Patæque*; malheureusement, toutes celles de ces médailles que j'ai été dans le cas d'examiner, avaient trop souffert par l'effet de la circulation antique et par l'action du temps, pour que les détails de cette figure, d'une proportion si exiguë, y fussent demeurés sensibles; mais je ne doute pas que, sur une *darique* à fleur de coin, la figure sculptée à la proue du navire ne nous apparût en forme de *Patæque* ou de *Pygmée*.

*Pygmée* ou de *Patæque,* qui avait paru grotesque au roi de Perse, si toutefois cette circonstance de l'acte sacrilége de Cambyse a été bien fidèlement rapportée à Hérodote. Quoi qu'il en soit, il est certain que nous avons recueilli de nombreuses images de *Phtah,* sous cette forme de *Patæque*[1], qui justifient complétement, sinon la conduite de Cambyse, du moins le témoignage d'Hérodote; et, d'après cette double autorité, nous pouvons admettre avec toute confiance que les images de l'*Hercule égyptien,* Ἡρακλῆς Αἰγύπτιος, nommé Γιγῶν et représenté en *Patæque,* Παταϊκός, devaient avoir beaucoup d'analogie avec ces images de *Phtah* en *Pygmée.* Une autre notion, qui n'est pas moins avérée, c'est que cette forme de *nain* ou de *patæque* était propre à l'archéologie phénicienne, puisque c'était celle de l'*idole* que les Phéniciens érigeaient à la proue de leurs vaisseaux[2], la même que nous savons aussi avoir été celle des *Cabires, dieux phéniciens*[3], adorés pareillement à *Memphis,* la même enfin qui se donnait, en Chypre, à *Adonis*[4], dieu solaire, et, conséquemment, divinité du même ordre qu'*Hercule.* Ce double point établi, voyons si les images de l'*Hercule égyptien* que nous offrent les monuments de l'Égypte répondent à cette première indication.

[1] Ces images de *Phtah patæque* sont si communes et si connues des antiquaires, que je pourrais me dispenser d'en citer des exemples. J'indiquerai pourtant les figurines publiées d'abord par Caylus, *Recueil* I, pl. III, n. III; *Recueil* III, pl. IV, n. IV, et pl. V, n. I; *Recueil* V, pl. XIV, n. I, et pl. XVII, n. I; *Recueil* VI, pl. IX, n. III; *Recueil* VII, pl. V, n. I et II; et j'y ajouterai celles qui ont été indiquées en dernier lieu par M. Leemans, au nombre de soixante-quatre, en bois, bronze, terre émaillée, schiste et cornaline, *Descript. rais. des Monum. égypt. du Mus. de Leyde,* n^os^ 111-175, p. 5; voy. aussi Champollion, *Panthéon égyptien,* pl. 8, n^os^ 1, 2, 3; Sam. Birch, *Gallory of Antiq. Select. from the Brit. Museum,* pl. 7, n^os^ 16, 17, 18.

[2] Ruhnken. *de Tutel. navium, opuscula* (Leyde, 1808, in-8°), p. 81, sqq. Cf. Creuzer, *Dionysos.,* p. 131, ff., et *Symbolik,* t. II, p. 284.

[3] Herodot. III, 37.

[4] Hesych. *v.* Πυγμαίων· ὁ Ἄδωνις παρὰ Κυπρίοις.

Champollion, qui avait cru d'abord reconnaître l'*Hercule égyptien*, qu'il nommait alors *Som*, *Djom* ou *Gom*, dans une figure mâle, la *tête* ornée d'*une* ou de *deux plumes*, tantôt *debout*, tantôt *assise*, les chairs coloriées en rouge ou en vert, était promptement revenu sur cette double détermination. Éclairé par une étude plus approfondie des monuments égyptiens, il adopta le nom de *Chons* pour celui de l'*Hercule égyptien*, et il lut ce nom, écrit en toutes lettres ϣⲛⲥ (*Chns*), ϣⲱⲛⲥ (*Chôns*), sur de nombreux bas-reliefs [1], où ce nom accompagne généralement la figure d'un dieu, dont le corps est enveloppé d'un vêtement étroit comme dans une gaîne, portant pour attributs le *sceptre à tête de coucoupha*, le *nilomètre*, le *fouet* et le *crochet*, ayant la tête coiffée d'un *bonnet étroit*, surmonté du *croissant* et du *disque*; quelquefois avec une *mèche de cheveux*, qui lui descend sur l'oreille gauche. Telle est l'idée générale que Champollion avait fini par se former de l'*Hercule égyptien*, *Khons*, une des formes de *Phtah*, et c'est à de pareils traits qu'il reconnaissait ce dieu sur des monuments égyptiens de tout ordre et de tout âge, où la légende qui s'y trouve quelquefois ne laissait lieu à aucun doute, ni sur son véritable nom, ni sur sa représentation hiératique [2]. Mais tout en admettant ces résultats, fondés sur l'expérience qu'avait acquise en dernier lieu, par la vue des monuments mêmes de l'Égypte, notre grand antiquaire français, tout en regardant la figure qui

[1] *Gramm. égyptienne*, ch. V, p. 111, 113 et ailleurs.

[2] C'est aussi de cette manière que sir G. Wilkinson représente *Khonso*, le *troisième dieu*, ou le *dieu enfant*, de la *triade* de *Thèbes* et de celle d'*Ombos*; voy. *a sec. Ser. of the Manners, etc.* t. II, p. 19-21, pl. XLVI, 3. Mais, pour assimiler ce *dieu égyptien* à *Hercule*, il n'allègue et ne peut véritablement alléguer d'autre preuve que le témoignage du *Grand Étymologique*, puisque ce nom de *Khons* ou *Khonso* n'a aucune racine dans la langue égyptienne; voyez l'observation que nous avons faite plus haut, p. 330, 2).

vient d'être décrite, et dont il existe de nombreux exemples dans nos collections, comme le type vraiment égyptien de cette figure de dieu égyptien, et même en y joignant les autres figures de *Khônso*, exécutées de style proprement égyptien et citées en dernier lieu par M. Bunsen, pour qui *Khônso* est aussi le *dieu enfant* de la triade de *Thèbes*[1], je me crois suffisamment autorisé par le témoignage de Macrobe, rapporté plus haut[2], à admettre qu'il y eut plus d'une manière de représenter ce dieu, en raison des nombreuses propriétés de son essence divine, et, sans doute aussi, à cause des nombreuses circonstances de son culte, commun à l'Égypte et à l'Asie sémitique.

C'est d'ailleurs ce qui a été admis par les antiquaires versés dans l'intelligence des monuments écrits et figurés de l'Égypte, tels que sir G. Wilkinson, qui reconnaissent plusieurs formes de l'*Hercule égyptien*, tout en convenant que le vrai caractère de ce dieu était encore sujet à beaucoup d'incertitude. Une de ces formes a été signalée par le savant cité en dernier lieu, dans le dieu qu'il nomme *Ao* ou *Io*, que Champollion nommait *Moui*, et que le titre de *fils du Soleil*, qui lui est donné dans ses légendes hiéroglyphiques, lui fait assimiler avec l'*Hercule*

[1] Ce savant cite, *Ægyptens Stelle, etc.* t. I, p. 460-462, une image de *Khônso*, du temps de la XVIII[e] dynastie, tirée d'une tablette de *Tourah*, où il est qualifié le plus ancien *fils d'Ammon;* mais le monument même, publié dans l'*Appendix to Operations carried on at the Pyramids of Gizeh*, t. III, pl. XLVIII, et expliqué par M. Sam. Birch, *ibid.* p. 101, est une tablette des carrières de *Maasara*, du temps de Ptolémée Philadelphe, où le nom du dieu est écrit *Khons* ou *Shons*, et où il est qualifié simplement *fils d'Ammon.* D'autres figures de *Khons*, avec la *tête d'épervier*, quelquefois avec *celle de lion*, Wilkinson, *Materia, etc.* pl. X, B; Bunsen, *au même endroit*, p. 461, le plus souvent avec la *mèche de cheveux* du dieu jeune, sont connues des antiquaires; et l'idée d'un *dieu Soleil* est toujours celle qui semble résulter de ces diverses représentations, sans que cette idée soit encore établie d'une manière bien précise.

[2] Macrob. *Sat.* I, 20; voy. plus haut, p. 305, 2).

*égyptien*[1]; mais sans que cette détermination soit encore autre chose qu'une conjecture. Le même savant admet en même temps les noms de *Gom* (Ϫωμ), ou de *Sem* (Ϫεμ), comme appartenant aussi à l'*Hercule égyptien,* d'après l'idée de *force,* de *vertu,* que ce nom exprime dans la langue copte, et qui répond au caractère de l'*Hercule égyptien;* ce qui permet de supposer que ce dieu avait aussi reçu une forme d'accord avec cette idée.

D'un autre côté, on doit présumer que, puisque le nom de *Khôn,* étranger à la langue égyptienne, était un élément emprunté à l'archéologie phénicienne, le type de ce dieu, sous la forme qui répondait à ce nom, avait été fourni par le même système asiatique. Or, il existe, sur les monuments égyptiens, une figure d'un caractère si particulier, si étranger au système entier de l'archéologie égyptienne, qu'à s'en tenir à ces monuments mêmes, on ne risquerait rien de la regarder comme ayant été fournie par un système différent, par celui des Phéniciens, voisins et alliés de l'Égypte, puis admise dans le panthéon égyptien, à raison des analogies de culte et de croyance qui existaient entre les deux peuples, et c'est cette figure, que je crois pouvoir attribuer avec toute certitude à l'*Hercule égyptien.*

Cette figure est celle d'un *Pygmée,* toujours représenté *debout, de face,* avec un *masque gorgonien* parfaitement caractérisé, jusque-là qu'il a quelquefois la *langue hors de la bouche,* la *tête* coiffée le plus souvent d'une *aigrette de plumes,* au nombre de *cinq,* quelquefois avec une *peau de lion* qui lui couvre la *tête* et lui descend sur le dos, presque toujours avec une *queue de lion* qui lui pend entre les jambes, enfin dans une attitude qui paraît grotesque, et avec des formes du corps qui convien-

[1] *A sec. Ser. of the Manners, etc* t. II, p. 15-18, pl. XLVI, part. 2.

nent à un *nain.* On trouve la figure que je viens de décrire en beaucoup d'endroits de l'Égypte, notamment au petit temple d'*Ombos*[1], à celui d'*Edfou*[2], aux temples d'*Hermonthis*[3] et d'*Esné*[4], et à l'édifice de *Denderah,* nommé longtemps le *Typhonium*[5]. Généralement, on l'avait prise pour une représentation de *Typhon,* le *mauvais principe,* le *génie du mal;* et cette opinion, qui n'était pourtant qu'une pure supposition, et qui, dans l'application qu'on en avait faite à une classe d'édifices sacrés, nommés à cause de cela *Typhonium,* est aujourd'hui tout à fait abandonnée, pouvait, jusqu'à un certain point, s'autoriser de l'analogie de certaines figures de *Typhon* et de *Nephthys,* telles que celles du musée de Turin, publiées en dernier lieu par feu Micali[6]. Mais la dénomination de *Typhon,* appliquée à la figure en question, ne supporte réellement pas l'examen, et son attribution à l'*Hercule égyptien* me semble, au contraire, pouvoir être établie d'une manière péremptoire, en même temps que son type, originairement propre à l'art asiatique. C'est donc là une question d'archéologie comparée doublement curieuse à étudier et importante à résoudre.

Il importe d'abord d'être bien fixé sur les détails de cette figure, qui n'a rien de pareil, ai-je dit, dans toute l'archéologie égyptienne. Une première particularité, qui la distingue entre tout ce que nous connaissons par milliers de figures représentées dans les bas-reliefs égyptiens, c'est qu'elle s'y montre constamment *de face,* à côté de figures, toutes gravées ou sculptées *de profil;* et, à ce premier signe, dont il ne me paraît pas que personne ait encore apprécié l'importance, je ne crains

[1] *Descript. de l'Égypte, Antiquités,* t. I, pl. XLV, n. 4.

[2] *Ibidem,* t. I, pl. LXIII, n. 5.

[3] *Ibidem,* t. I, pl. XCV, 2, 6, 8, et pl. XCVI, 3.

[4] *Descript. de l'Égypte, Antiquités,* t. I, pl. LXXVIII, 12.

[5] *Ibidem,* t. IV, pl. XXXIII, 2.

[6] *Monum. ined. a illustr. dell. stor. d. ant Popol. italian.* tav. L, n. 2, 3.

pas d'affirmer que la figure qui le présente est puisée dans un système iconographique différent de celui de l'Égypte. Cette induction se justifiera de plus en plus par l'examen de tous les éléments de la figure en question. Prenons pour type celle qui orne le petit édifice de *Dendérah*[1]. Le *Pygmée* s'y voit représenté avec toutes les formes du corps qui caractérisent un *nain*, la stature au-dessous de la proportion humaine, les membres courts, gros et contrefaits, la tête difforme, presque sans front, d'une largeur extraordinaire, avec un caractère encore plus bizarre que monstrueux, et avec la *langue tirée hors de la bouche*. La *barbe*, qui est toujours épaisse, quelquefois *hérissée*, est le plus souvent disposée en plusieurs rangées de boucles artificielles, soigneusement exécutées. Cette tête, qui a quelque chose du *masque gorgonien*, par la forme des yeux, par celle du nez, par la largeur démesurée du visage, et surtout par la circonstance de la *langue tirée entre les dents*, est surmontée d'une *coiffure* aussi extraordinaire que tout le reste; elle semble formée de *cinq plumes droites*, qui, dans quelques-unes de ces représentations, offrent l'apparence d'une *tiare droite à cinq cannelures*. Le personnage paraît enfin être recouvert par derrière d'une *peau d'animal*, dont la *queue* lui pend entre les jambes, et, sur quelques monuments[2], cette *peau d'animal*, qui lui *couvre la tête*, est décidément celle d'un *lion*. Son attitude, comme sa physionomie, a toujours quelque chose de grotesque; quelquefois, il s'y joint une circonstance qui peut avoir eu une intention religieuse, mais qui, bien certainement, offre une apparence obscène; d'une main il tient son *phallus*[3], de la même manière qu'on le voit à certaines figures de *Phtah-*

[1] *Descript. de l'Égypte, Antiquités*, t. IV, pl. XXXIII, 2. — [2] Wilkinson, *a sec. Ser. of the Manners, etc.* pl. XXIV, A, fig. 1. — [3] *Descript. de l'Égypte, Antiquités*, t. I, pl. XCV, 2, 6, 8.

*Sokari*[1] : Ἐν τῇ εὐωνύμῳ κρατοῦν (ἄγαλμα) τὸ αἰδοῖον αὐτοῦ ἐντετάμενον[2]; et cette action est quelquefois rendue, comme on en a un exemple au temple d'*Hermonthis*[3], sous une forme qu'il n'est pas possible d'exprimer en français, et que la vue seule du monument peut rendre sensible. Généralement, ce singulier personnage est isolé de ce qui l'entoure et sans action déterminée, comme s'il était étranger dans les scènes où il figure. Quelquefois, cependant, il apparaît avec une intention positive ou dans une action particulière. Ainsi, dans un bas-relief du temple de *Dendérah*[4], on le voit, toujours *de face,* placé au-dessous du lit funèbre, où gît étendu un mort *ithyphallique;* sans doute pour exprimer le pouvoir de vie qu'il

[1] Champollion, *Panth. égypt.* pl. VIII, n[os] 4 et 5.

[2] Suid. *v.* Πρίαπος. Je ne puis m'abstenir de citer, à cette occasion, un monument égyptien du *Musée britannique,* publié récemment par M. Prisse, *Monuments égyptiens,* pl. XXXVII; cf. la *Notice sur les Antiq. égypt. du Mus. britann.* p. 18, où figure une divinité qui paraît être en rapport avec l'*Hercule phénicien,* connu en Égypte sous le nom sémitique de *Khôn.* C'est une *Déesse nue, debout,* vue *de face* et *portée sur un lion:* toutes circonstances propres à l'art asiatique et étrangères à l'art égyptien; cette déesse tient, d'une main, un *bouquet de lotus,* dans l'autre *deux serpents;* et c'est ainsi que nous trouvons figuré l'*Hercule égyptien Patæque* dans plusieurs de ses images. Le nom hiéroglyphique de cette déesse, , KouN, répond au mot copte ⲔⲞⲨⲚ qui signifie *les aines*, et, avec l'article féminin, a le sens du *cunnus* latin; d'où M. Prisse, p. 7, ***), infère que la déesse ainsi nommée représente le principe femelle de la nature, en rapport avec *Amon,* le principe mâle, et avec un autre dieu, entre lesquels elle est placée. Ce second dieu a une physionomie tout à fait asiatique; son nom *Ranpo* ou *Renpho* paraît tout à fait étranger à l'Égypte, et M. Prisse, qui n'a jamais trouvé les images de la déesse *Koun* et du dieu *Ranpo* que sur des monuments votifs, jamais dans les temples, est porté à croire que ce sont des dieux étrangers et asiatiques, dont le culte et l'idole auraient été introduits en Égypte à la suite des conquêtes de Ramsès II. Il y a là, en tout cas, un problème curieux d'archéologie comparée, et sans doute aussi un rapport d'origine et de culte avec le mythe de l'*Hercule égyptien* et *phénicien* que je me contente de signaler. Ce monument avait été déjà publié, mais d'une manière très-imparfaite, par sir G. Wilkinson, *a sec. Ser of the Manners*, t. III, pl. 69, 1, 2, 3.

[3] *Descript. de l'Égypte, Antiquités,* t. I, pl. XCVII, 1.

[4] *Ibid.,* t. IV, pl. XXVII. 4.

exerce, même sur la mort; et sur un bas-relief de *Dakké*, l'ancienne *Pselcis*, en Nubie [1], il paraît *assis*, mais toujours avec *le visage de face*, comme avec *la même barbe* et *la même physionomie, jouant d'un instrument à cordes*, évidemment, avec le caractère d'un *dieu démiurge*. Le même caractère se montre imprimé d'une manière encore plus sensible sur un *sceau* en terre cuite de notre cabinet [2], où ce singulier personnage, en attitude forcée, est représenté en qualité de *potier*, κεραμεύς, *figulus*, entre un *four à potier* et une *amphore*, à peu près comme il était figuré sur une belle lampe antique, de travail gréco-romain [3]; et que cette image du *dieu démiurge*, sous les traits d'un *potier*, fût puisée dans l'archéologie égyptienne, c'est ce qui résulte de la connaissance que nous devons à Champollion [4], d'un bas-relief du grand temple de *Philæ*, où *Phtah*, créateur du monde, est figuré dans l'attitude de fabriquer un vase.

D'autres fois, le même dieu paraît, soit seul, soit accompagné d'autres figures, d'une manière qui semble annoncer l'in-

[1] Gau, *Antiquit. de la Nubie*, pl. XXXVI, n. 1. Cette figure a été reproduite par M. Creuzer, *Relig. de l'Antiquit.* pl. XXXVII, n. 155, et expliquée comme celle de *Phtah*, le *démiurge*. Mais c'est par erreur que le savant auteur de la *Symbolique* cite ce bas-relief comme appartenant au temple de *Dandour*. M. Lenormant, qui l'avait observé sur place, y avait reconnu aussi un *dieu démiurge*, présidant à l'harmonie des choses célestes, *Quæst. cur Plato, etc.* p. 41, 4); et Champollion, qui l'avait fait dessiner avec soin, voy. ses *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, pl LI, n. 2, le décrit en ces termes, *Notices descriptives*, p. 115 : « *Sur la partie visible de la colonne* « *est* l'Hercule barbu *jouant de la lyre.* »

[2] Publié par Caylus, *Recueil* III, pl. IV, n. 1 et II, et reproduit par M. Lenormant, *Quæst. cur Plato, etc.* p. 42.

[3] Cette lampe, qui a fait partie du *Cabinet Durand*, où elle est décrite, n. 1777, a été publiée et expliquée par M. Lenormant, dans la dissertation plusieurs fois citée, *Quæst. cur Plato, etc.*, sur le titre et p. 1 ; voy. aussi p. 36-39.

[4] *Monum. de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, pl. LXXXVII; voy. aussi M. Lenormant, *ibid.* p. 39, 1). Mais je dois remarquer que, suivant l'interprétation du texte hiéroglyphique donnée par M. Birch et admise par M. Bunsen, *Ægyptens Stelle, etc.* t. I, p. 444, ce dieu potier est le *démiurge* lui-même, c'est-à-dire *Num*, le *Kneph*, le *Chnoubis* ou *Chnoumis* des Grecs.

fluence bienveillante qu'il exerce; ainsi, dans un bas-relief du petit temple d'*Edfou*[1], on le voit, toujours représenté sous la même forme, *de face, barbu,* avec une *aigrette de sept plumes* sur la tête, près d'*Harpocrate,* assis sur le lotus, derrière lequel apparaît le monstre *typhonien,* au *corps de laie* et à *la tête de crocodile.* Sur un autre bas-relief, du petit temple de *Dendérah*[2], il se montre toujours figuré de la même manière, et, de plus, avec un *collier,* auquel pend un *bijou* en forme de *croix,* placé sous un *berceau de fleurs,* dont il tient un *faisceau de tiges* rassemblées dans chaque main[3]; et il semble, qu'ici encore, on ne puisse lui attribuer qu'une action bienfaisante. Ailleurs, sur des terres cuites, qui appartiennent il est vrai à l'époque romaine, mais qui eurent certainement leur modèle dans la pure archéologie égyptienne, il se montre, toujours *debout* et *de face*, avec la *même figure* et la *même barbe,* tenant de chaque main une *tige de fleur*[4]. Il existe enfin des figurines en terre cuite émaillée[5] et en d'autres matières, où il est représenté avec la même *face gorgonienne* et la même *aigrette de plumes,*

[1] *Descript. de l'Égypte, Antiquités*, t. I, pl. LXIII, n. 5; Creuzer, *Relig. de l'Antiq.* pl. XXXIX, n. 157, et *Symbolik*, Th. IIter, H. 1er, Taf. II, n. 3, p. 314, 3e édit.

[2] *Descript. de l'Égypte, Antiquit.* t. IV, pl. XXXIII, 2. La circonstance du *collier*, qui n'est pas indiquée dans le dessin de la commission française d'Égypte, se trouve dans celui de sir G. Wilkinson, *a sec. Ser. of the Manners, etc.* pl. XXIV, A, n. 4.

[3] Wilkinson, *a sec. Ser. of the Manners, etc.* pl. XXIV, A, n. 4.

[4] Une de ces terres cuites du *Musée britannique*, pl. XXIII, n. 42, a été reproduite par M. Creuzer, *Symbolik*, t. I, *vign. du titre*, et *Relig. de l'Antiq.*, pl. LIII, n. 172, *a*. Il en existe plusieurs dans la riche collection de M. le chevalier Campana, à Rome.

[5] Telles que celle de notre Musée du Louvre, publiée par Micali, *Monum. ined. a illustraz. etc.* tav. III, n. 2, p. 35-36, et décrite ainsi par Champollion, *Notice, etc.* A, 48 : « le même dieu (DJOM *Démiurge*), debout entre *deux uræus* dressés, les bras élevés et portant des emblèmes sur les mains. » Micali a reconnu avec raison des *yeux de profil* dans ces emblèmes; mais ni l'un ni l'autre de ces antiquaires n'a remarqué la *queue de lion* qui pend entre les jambes de la figure, dont le costume ressemble tout à fait d'ailleurs à celui du *dieu Patæque*, type des monnaies des îles Baléares, que j'expliquerai plus bas par l'*Hercule phénicien Patæque.*

semblable à une *tiare évasée à six cannelures*, placé entre *deux uræus*, et portant sur chaque main un *œil de profil*, emblème de *vigilance* [1].

Le caractère de *dieu démiurge*, de *dieu bienfaisant*, qui semblait ressortir naturellement de ces sortes de représentations, a fait généralement appliquer à la figure en question les noms de *Kneph*, d'*Agathodæmon*, d'*Osiris*, de *Phtah*, de *Cabir* [2]; et c'est à l'idée de *Phtah-Sokari* qu'on paraît s'être attaché de préférence [3], en se fondant sur la connaissance que nous devons à Hérodote [4] de la forme de *Patæque* ou de *Pygmée*, donnée au *Phtah* de *Memphis*. Il est probable, en effet, qu'il existait entre *Phtah-Sokari, dieu démiurge*, et l'*Hercule égyptien*, expression de la même pensée, en tant qu'une des incarnations du dieu suprême, des affinités de culte qui avaient dû produire des analogies de forme. Ainsi, j'admets sans difficulté, sur la foi d'Hérodote et d'après le témoignage des monuments, que *Phtah*, adoré particulièrement à *Memphis*, y fut représenté sous la forme de *Patæque;* et je regarde comme des images de *Phtah*, sous cette forme, celles que Champollion a insérées dans son *Panthéon égyptien* [5], et qui sont, pour ainsi dire, consacrées par l'assentiment unanime des antiquaires [6]. Mais ces images, si communes dans nos cabinets [7], représentent

[1] On sait que l'*œil* était le symbole de la *Providence*, Πρόνοια, et l'un des éléments du nom d'*Osiris*, Plutarch. *de Is. et Osir.* § LI, p. 522, ed. Wyttenb.

[2] Voy. les *Explications* des planches des *Religions de l'Antiquité*, pl. XXXIX, n. 157, et pl. LIII, n. 172 *a*.

[3] Wilkinson, *a sec. Ser. of the Manners*, t. I, p. 254, suiv. pl. XXIV *a;* Creuzer, *Symbolik*, Th. II[ten], H. 1[es], Taf. II, 3, p. 314, 3[e] édit.

[4] Herodot. III, 37.

[5] Champol. *Panthéon égyptien*, pl. VIII, n[os] 1, 2, 3, 4, 5.

[6] Lenormant, *Quæst. cur Plato, etc.;* p. 1 et 39-40; Wilkinson, *a sec. Ser. of the Manners*, t. I, p. 254, pl. XXIV *a*, n. 2.

[7] Plusieurs de ces figurines, en bois, en bronze ou en terre émaillée, existent dans la collection du Louvre, où elles sont comprises, sous les n[os] 168 à 184, dans la *Notice* de Champollion, avec cette indication générale : « *le dieu* Phtah, pa-

toujours le *dieu imberbe,* la *tête nue,* jamais avec cette *barbe artificiellement* frisée qui accuse une origine asiatique, jamais avec cette *face gorgonienne* qui appartient aussi à un système différent de celui de l'Égypte, jamais enfin avec cette *aigrette de cinq ou six plumes,* qui ressemble le plus souvent à une *tiare à cinq ou six cannelures.* Il y a donc ici une distinction importante à faire, et cette distinction achèvera d'être rendue plus sensible par l'examen de quelques circonstances qui accompagnent d'autres figures d'un caractère tout semblable.

C'est effectivement le même dieu qui apparaît dans une figure, offrant les mêmes formes du corps, les mêmes traits du visage, avec la même tête de face, mais tenant de chaque main un *glaive nu,* instrument de *guerre* et de *destruction,* qui ne semble point en rapport avec l'idée d'un dieu bienfaisant. Tel on le voit, par exemple, dans plusieurs bas-reliefs du temple d'*Hermonthis* [1], où il semble pourtant, d'après la situation qu'il y occupe, qu'il soit opposé au *monstre typhonien.* Dans d'autres sculptures de temples de l'Éthiopie, citées par sir G. Wilkinson [2], il se montre armé d'un *bouclier* et d'*une épée,* frappant un *groupe de captifs* qu'il tient sous sa main. Des images

tæque, *enfant,* l'Héphæstus *ou le* Vulcain *des Égyptiens, figuré sous la forme d'un nain ou d'un pygmée.* » Il s'en trouve aussi plusieurs dans notre cabinet des Antiques, l'une desquelles, publiée depuis longtemps par Caylus, *Recueil* III, pl. IV, n. 4, a été choisie à cause de sa perfection et reproduite par M. Lenormant, dans la *Dissertation* citée à la note précédente, p. 1 et 39. On en voit plusieurs gravées dans la *Description de l'Égypte, Antiq.,* t. V, pl. LXXXVIII, 10, et dans le *Voyage* de M. Denon, pl. CXVII. M. de Minutoli en a rapporté une comme exemple de ces sortes de figurines employées en guise d'*amulette, Reisen, etc.* Taf. XXXIII, n. 29, *a* et *b*. Le commerce avait porté ces figurines chez les anciens Étrusques, qui s'en servaient pour le même usage, et l'on en connaît deux, en émail vert et montées en or, qui furent trouvées dans des tombeaux étrusques, et qui ont été publiées par Micali, *Monum. ined. per servire alla Storia, etc.* tav. XLVI, 1, 2, 3.

[1] *Descript. de l'Égypte, Antiquités,* t. I, pl. XCV, n[os] 6, 8.

[2] *A sec. Series of the Manners, etc.* t. I, p. 432.

de la même divinité, toujours représentée avec les *emblèmes de la guerre,* se rencontrent aussi à *Thèbes* et en d'autres endroits, au témoignage du même antiquaire, qui fait connaître, à cette occasion, une terre cuite de la dernière époque, où ce dieu égyptien est figuré en costume de *soldat romain*[1]. Plusieurs figurines du même sujet, œuvres d'une extrême décadence, existent aussi dans notre Musée égyptien du Louvre[2]; et il n'est pas douteux qu'elles ne nous représentent un modèle fourni par l'antiquité égyptienne; car il existe, dans le même musée, une figurine en bronze du pur style égyptien, où le même personnage, avec le même *masque gorgonien,* surmonté de la même *aigrette de cinq plumes,* est représenté portant de la main gauche un *bouclier rond,* dont il se couvre le milieu du corps, et de la main droite une *épée nue,* qu'il tient levée horizontalement au-dessus de sa tête. Ce monument curieux et encore unique dans son genre a été publié par feu Micali[3], qui y reconnaît, d'après les idées de Champollion[4], la figure du *Mars égyptien,* nommé *Onouris.* Mais il est évident que cette figure se rapporte à celle de l'*Hercule égyptien,* dont elle offre

[1] G. Wilkinson, *a sec. Ser. of the Manners, etc.*, t. I, p. 432, pl. XLI, fig. 1.

[2] Champollion, *Notice des Mon. égypt. du Mus. Charles X,* A, 234-235, p. 13. Une de ces figurines est décrite en ces termes par Champollion : « Le dieu ONOURIS, le *Mars* égyptien, *Patæque,* barbu, soutenant un bouclier de la main gauche, et brandissant un glaive de la droite. Cette divinité paraît n'avoir été qu'une forme de *Phtah-Hercule.* »

[3] *Monum. ined. a illustraz. etc.* tav. III, n. 3, p. 36.

[4] *Notice, etc.* A, 236, p. 13. Une particularité très-curieuse qu'offre cette figurine, c'est que sa face postérieure est celle d'un *lion*: nouveau motif pour y reconnaître l'*Hercule égyptien.* Mais il y a, dans cette image du dieu égyptien *bifrons,* qui rappelle la petite idole *à double tête,* l'une d'*homme,* l'autre de *lion,* que porte, sur sa main gauche, une figurine en bronze d'*Hermaphrodite,* de la collection ducale de Cassel, publiée par M. Éd. Gerhard, *Etrusk. Spiegel,* Taf. XIII, 5, 6; il y a, dis-je, le sujet de graves et nombreuses considérations qui seront exposées dans mon *Mémoire sur le dieu suprême des Phéniciens, comparé au dieu Temps des Grecs et des Romains.*

le trait principal, le *masque gorgonien* surmonté de l'*aigrette de plumes;* et c'était bien là, au fond, l'opinion de Champollion, puisque, au sujet des figurines de terre cuite représentant le même personnage, ce savant remarquait que *cette divinité paraît n'avoir été qu'une forme de Phtah-Hercule,* et que, suivant lui, la figurine en bronze *se liait au mythe tout égyptien de la mort d'Antée.* Le même type se retrouve dans une autre figurine, aussi en bronze et de travail égyptien [1], du musée du Louvre, avec cette seule différence, que le *bouclier* manque à la main gauche. Il est difficile de ne pas reconnaître, à une pareille attitude et à de pareils symboles, un dieu d'un *caractère guerrier.* Aussi, l'antiquaire anglais, qui a rappelé en dernier lieu l'attention du monde savant sur ces images, et qui est si familiarisé avec tous les monuments de l'Égypte, sir G. Wilkinson, est-il disposé à voir, dans ce personnage, un représentant d'un *pouvoir destructeur,* qu'il assimile, d'une part, à la *Mort personnifiée,* de l'autre, au *dieu de la guerre,* au *Mars* de la mythologie grecque et romaine, tout en signalant le rapport qu'il lui trouve, sur un papyrus de M. Reuvens, avec *Hercule;* ce qui le décide à le prendre, en dernière analyse, pour le *dieu de la force* [2]. Or, toutes ces suppositions, qui s'accordent dans la même idée principale, trouvent leur conciliation en même temps que leur explication dans la notion de l'*Hercule égyptien,* dieu à la fois *secourable* et *terrible,* destructeur des tyrans et des

[1] Cette figurine est décrite ainsi par Champollion, *Notice, etc.* A, 237 : « ONOURIS, *Patæque,* couvert de la peau de lion, et brandissant son glaive. » Une autre figurine du même dieu, qui se trouve au *Musée britannique,* a été publiée par M. Prisse, qui la regarde comme une divinité étrangère à l'Égypte, dont le nom hiéroglyphique est inconnu, *Notice sur les Antiquités égypt. du Mus. britann.* p. 26-27. Cette manière de voir de l'habile égyptologue français rentre tout à fait dans mes idées.

[2] Wilkinson, *a sec. Ser. of the Manners,* etc. t. I, p. 433 : « In a papyrus of M. Reuvens, he approaches near to the figure « of Hercules... and we might even suppose him to be the deity of Strength. »

monstres, notion tout à fait conforme à celle du même dieu, dans le système religieux des peuples de l'Asie antérieure.

C'est effectivement à cette conséquence, entrevue par sir G. Wilkinson, à l'aide du seul instinct de l'antiquaire, que j'étais arrivé, par l'étude des monuments comparés des deux systèmes d'archéologie égyptienne et asiatique, à la même conséquence qu'avait déjà signalée un autre antiquaire, qui joint au goût et à l'étude de l'archéologie grecque la connaissance, acquise sur les lieux, des monuments de l'antiquité égyptienne, M. Lenormant. Frappé de la ressemblance des deux figures de *dieu patæque,* l'un *imberbe,* l'autre *barbu;* le premier *à la tête nue,* le second avec une *aigrette de plumes,* M. Lenormant, d'accord en cela avec Champollion, avait préféré, pour ce dernier, le nom de l'*Hercule égyptien,* celui de *Khons,* connu des Grecs eux-mêmes[1]; et c'était là, de la part d'antiquaires qui n'avaient observé cette figure que sur les monuments égyptiens, un trait d'une sagacité rare que je me plais à proclamer, et qui se trouve déjà pleinement confirmé par le résultat de mes recherches. Nous nous en convaincrons de plus en plus, en examinant toute une classe de monuments qu'il est impossible de ne pas rapporter à l'*Hercule égyptien,* représenté dans une combinaison avec *Phtah enfant,* ou *Horus enfant,* deux expressions équivalentes du *Démiurge* égyptien à l'état d'*enfance,* combinaison très-remarquable, qui a excité sous plusieurs

[1] Lenormant, *Quæst. cur Plato, etc.* p. 40. Ce passage mérite d'être transcrit ici textuellement : « Vulcano autem puero « homunculum alterum... apte contuleris. « Par ambobus deformitas, par crurium « obliquitas, par capitis immanitas : sed « pro puero virum miraris linguam exse« rentem, oculis minantem, hispida barba « terribilem : capiti e nescio quo flore fas« tigium. Hunc quo nomine designem, « non habeo. Herculis nomen mecum com« municaverat Champollion, dependente « plerumque inter crura leoninæ pellis « cauda, quam habet in tergo... Hunc « *Khons* aut *Chons* Ægyptii vocaverunt, « Χῶνα Græci autem... Hunc Chona Herculi

rapports l'attention des antiquaires, mais dont la véritable intention n'a pas encore été saisie, faute d'avoir rapproché cette image symbolique, si caractéristique et si curieuse, des monuments de l'antiquité asiatique qui en avaient fourni les principaux éléments. Je veux parler de ces bas-reliefs, généralement *en pierre dure,* quelquefois *en bois,* ou même en *bronze,* la plupart d'un travail qui doit appartenir à la dernière période des arts de l'Égypte, je veux dire à l'époque alexandrine, ou même romaine; quelques-uns, taillés en forme de *niche,* le plus grand nombre offrant celle de *stèle* érigée sur une plinthe, dont la face antérieure présente la figure du dieu le plus souvent accompagnée, sur les montants de la niche ou sur les bords ou le fond de la *stèle,* de légendes hiéroglyphiques, et dont la face postérieure, aplanie, est entièrement couverte d'inscriptions pareilles.

Ces bas-reliefs, devenus de nos jours assez communs dans toutes les grandes collections d'antiquités égyptiennes, sont connus depuis longtemps. On peut voir ceux qui ont été publiés, d'abord par le P. Kircher[1], puis par Gori[2], par Caylus[3], par Bruce[4], par M. de Minutoli[5], et, en dernier lieu, par feu Micali[6]. J'en ai observé *un* dans le musée d'Avignon, provenant de la collection Sallier; il en existe plusieurs dans le musée de Lyon; le cabinet *Borgia* en renfermait *neuf,* qui ont

« contulerim, Herculi scilicet illi, quem e « Nilo natum Cicero (*de N. D.* III, 16) « perhibuit. »

[1] Kircher, *Œdip, Ægypt.* c. XIV, p. 502.

[2] Gori, *Inscript. ant. Etrur.* t. I, tab. XVII, II, p. LXXXI.

[3] Caylus, *Recueil* IV, pl. XV, I, II, III, IV. Ce bas-relief est exécuté sur une table de bois de sycomore.

[4] Bruce's *Travels,* Th. I, Taf. 7, S. 464, trad. allem. La pierre avait été trouvée à *Axum.*

[5] Minutoli, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon, etc.* Taf. XXXIII, 3, p. 423.

[6] *Monum. ined. a illustraz. etc.* tav. IV, 1, p. 312-314. Ce monument est tiré du musée royal de Turin, et l'auteur en cite de pareils au musée de Londres et à celui de Leyde.

été publiés dans un choix des monuments égyptiens de ce cabinet[1], maintenant placé au musée de Naples, l'un desquels a été reproduit par Hirt[2]. On en compte *trois* dans notre musée égyptien du Louvre, et *onze* dans notre cabinet des Antiques, sans parler de la *tablette en bois,* qui vient de la collection de Caylus[3]. Dernièrement, M. Fr. Creuzer en a fait connaître *un,* exécuté sur une *table de bronze,* qui fait maintenant partie d'une collection particulière de Heidelberg[4]; et, plus récemment encore, sir G. Wilkinson en a publié un autre[5], dont il n'indique pas la provenance ni la matière, mais qui doit se trouver au *Musée britannique,* riche en monuments de ce genre, aussi bien que les musées de Leyde[6] et de Turin. J'ai eu sous les yeux la plupart de ces bas-reliefs, y compris ceux du musée Borgia, que j'ai pu examiner il y a peu de temps à Naples; et la descrip-

[1] Ce recueil, qui se compose de neuf planches gravées, sans numéro d'ordre, porte, sur chaque planche, le titre : *Monumenta ægyptia Musei Borgiani Velitris.* Je ne sais s'il a été mis dans le commerce, et je crois, en tout cas, que les exemplaires en sont assez rares. Les bas-reliefs que j'ai en vue se trouvent gravés, au nombre de huit, pl. I, fig. 1 et 2; pl. II, fig. 1 et 2; pl. IV, fig. 2, avec un fragment, fig. 3, et pl. IX, fig. 1, 2, 3.

[2] Hirt, *über die Bildung der Ægyptisch. Gottheiten* (Berlin, 1821, in-4°), Taf. X, n° 74.

[3] Caylus, *Recueil* IV, pl. XV, I, II, III, IV. On trouve aussi, dans le même recueil, t. VII, pl. VI, n° 1, une autre tablette en bois de sycomore, représentant le même sujet, mais où le *jeune Dieu démiurge* est représenté *de côté,* toujours *debout sur deux crocodiles,* avec les *deux serpents* de chaque main, et, de plus, avec une *gazelle,* un *scorpion* et un *lion,* et où le masque de *Khons,* au lieu d'être placé directement sur sa tête, est ajouté en haut de la tablette.

[4] Creuzer, Th. II^ten^, H. 1^es^, Taf. V, 21, p. 318-319, *). Un fragment de la même représentation, exécutée sur pierre ollaire, qui se trouve dans la même collection de Heidelberg, est cité, au même endroit, par l'auteur.

[5] *A sec. Ser. of the Manners, etc.* pl. 43, A, t. I, p. 433.

[6] Il existe, au musée de Leyde, *dix* de ces bas-reliefs, dont une courte indication est donnée par M. Leemans, dans sa *Description raisonnée des Monuments égyptiens* de ce musée, n^os^ 1045-1055, p. 16-17. Mais les monuments mêmes sont publiés dans la VI^e^ livraison, planches XII et XIII de ses *Monuments égyptiens du musée de Leyde.*

tion générale que je vais donner du sujet qu'ils représentent[1], résulte de la comparaison attentive que j'en ai faite.

Ce sujet consiste en la figure d'un *jeune Dieu,* représenté *debout, de face,* le *visage imberbe,* avec cette *mèche de cheveux* tressée d'une manière particulière et détachée du côté droit de la tête, qui caractérise, de l'avis unanime des antiquaires, le *dieu enfant* de chaque *triade* divine, et spécialement *Horus.* Ce dieu est porté sur deux *crocodiles* qui se croisent dans leur partie antérieure. Au-dessus de sa tête, est un *masque gorgonien,* à la *barbe disposée en petites boucles,* au front bas et large, surmonté d'une *aigrette de plumes.* Il a les deux bras détachés du corps et abaissés, et il tient, de chaque main, *deux serpents* qui se redressent, et auxquels sont associés, le plus souvent dans une seule main, quelquefois dans les deux, un *lion* qu'il porte suspendu *par la queue* ou par une *patte de derrière,* avec un autre quadrupède, *taureau, chèvre* ou *gazelle,* et avec un *scorpion.* Telle est, sauf quelques variantes de détail qui ne peuvent être d'aucune importance[2], la représentation extraordinaire que j'ai en vue, considérée dans son ensemble.

Il serait inutile de réfuter aujourd'hui les explications tout à fait arbitraires qu'on avait essayé d'en donner, à une époque

[1] Le même sujet s'est aussi rencontré sur des pierres gravées, d'une époque alexandrine plus ou moins basse, telle que celle qui a été publiée par Caylus, *Recueil* III, pl. IV, n° III.

[2] Sur un des bas-reliefs du cabinet Borgia, n° 13, le *jeune Dieu* est *debout* sur *trois rangs de crocodiles;* sur un autre, de la même collection, n° 35, le *lion, porté par la queue* et renversé la tête en bas, appuie ses quatre pattes sur le sceptre du *Dieu;* sur un troisième, n° 54, la figure d'*Amon générateur, ithyphallique,* est sculptée dans le champ de la *stèle,* à la hauteur de l'épaule droite du *Dieu.* Sur la *stèle* du musée d'Avignon, le *jeune Dieu* porte une *tête d'épervier,* surmontée du *masque gorgonien;* il est *debout sur deux crocodiles,* et il tient de la main gauche, *par la queue,* un *lion renversé* la tête en bas, et de la main droite, par les cornes, un *taureau.* Caylus avait publié un bas-relief qui offrait une représentation semblable, mais qui différait des autres compositions connues du même sujet, en ce que la figure était celle d'une *Femme,* et que sa tête était sur-

où l'étude de l'archéologie égyptienne était réduite à des conjectures. Je ne m'arrête pas non plus à combattre l'idée que ces bas-reliefs, qui sont évidemment des monuments d'un culte domestique, pouvaient avoir un sens astronomique ou astrologique[1]. L'objet le plus remarquable de cette représentation, le *masque* d'*Homme barbu, à face gorgonienne,* qui surmonte la tête du *jeune Dieu,* avait été pris d'abord pour une *coiffure*[2], plus tard, pour une *image de Typhon*[3], à cause de sa ressemblance, effectivement frappante, avec la figure de *dieu Patæque,* la *tête couronnée de plumes,* qu'on prenait généralement alors pour celle de *Typhon*[4]; et cette erreur même devenait ainsi un premier pas vers la vérité. D'autres, en y reconnaissant, tantôt *Kneph,* le *créateur,* tantôt *Phtah,* le *démiurge*[5], se rapprochaient

montée d'un *disque placé sur un croissant;* Voy. Caylus, *Recueil* IV, pl. XVI, n^os^ 1 et 2, p. 47-48. Du reste, ce monument paraissait être d'une époque de décadence extrême.

[1] C'était l'idée de Hirt, *über die Bildung, etc.* p. 47, adoptée par M. Creuzer, *Symbolik,* Th. II^ten^, H. II^es^, p. 319, et, en dernier lieu encore, par sir G. Wilkinson, *a sec. Ser. of the Manners,* t. I, p. 433. M. Toelken n'y voyait qu'un sens purement mythologique, sous les traits de *Phtah* et d'*Horus,* Minutoli's *Reise, etc.* p. 423.

[2] C'est ainsi que Caylus se rend compte de cet appendice au-dessus de la figure d'*Horus,* qu'il prenait pour un *Bacchus égyptien, Recueil* III, pl. IV, n. III, p. 20.

[3] Creuzer, *endr. cité,* p. 319.

[4] C'est aussi dans cet ordre d'idées que Micali expliquait encore, en dernier lieu, le sujet représenté sur nos bas-reliefs; il y voyait *Horus,* vainqueur de *Typhon,* dont le masque hideux était figuré au-dessus de sa tête, et portant à la main divers animaux typhoniens domptés, *scorpions, couleuvres* et *gazelles;* voy. ses *Monum. ined. a illustraz.* tav. 4, 1, p. 312-314. Cette opinion de Micali était empruntée à Champollion, qui s'était fait la même idée du sujet représenté sur nos bas-reliefs; voy. son *Précis du Système hiéroglyphique,* 1^re^ édition, p. 137, où il décrit ces cippes, *qui représentent Horus vainqueur des puissances typhoniennes,* et où il donne la légende hiéroglyphique contenant les titres d'*Horus,* pl. VIII, A, B, C, D, E, F, G. M. Leemans a suivi sur ce point la doctrine de Champollion, et il voit aussi, dans le personnage représenté sur nos bas-reliefs, *Horus vainqueur de Typhon.*

[5] L'idée de *Kneph* était celle de Bruce, *Travels, etc.* Th. I, p. 464, tr. allem.; celle de *Phtah* appartenait à Hirt, *über die Bildung, etc.* p. 47, et elle a été admise par M. Creuzer, *endr. cit.* p. 319, comme elle l'avait été par M. Toelken, Minutoli's *Reise, etc.* p. 423.

davantage de cette vérité, sur la voie de laquelle se trouvait en dernier lieu M. Creuzer[1], en signalant le rapport de cette figure de *Dieu,* tenant à chaque main des animaux symboliques, tels que *serpents* et *scorpions, lions* et *gazelles,* portés *suspendus par la queue,* avec une figure semblable, sujet d'un *scarabée* égyptien [2], d'une gemme étrusque[3], et d'une médaille phénicienne[4], tous monuments déjà cités par Ott. Müller[5], à cause de ce rapport même, si frappant et si caractéristique en effet. Le fait est que cette image d'un dieu portant à la main les animaux symboliques en question, image que nous savons maintenant avec toute certitude avoir été propre à l'archéologie assyro-phénicienne, ne peut pas ne point avoir servi de type à la figure, représentée absolument de la même manière sur les *stèles* égyptiennes, surtout lorsqu'à ce premier trait de ressemblance vient se joindre celui de ce *masque à face gorgonienne,* pareillement dérivé de l'archéologie asiatique, comme je le montrerai tout à l'heure, et déjà introduit dans le système iconographique de l'Égypte, pour la figure du *dieu Patæque,* de l'*Hercule égyptien Khons.* Nous avons donc, dans la classe de monuments qui nous occupe, une combinaison de la figure du jeune *démiurge* égyptien *Horus*[6], représenté sous la

[1] Creuzer, *ibid.* p. 318, *).

[2] C'est le *scarabée* de la *collection de Stosch,* décrit par Winckelmann, cl. I, n. 36, et, en dernier lieu, par M. Toelken, *Verzeichniss, etc.* Abth. I, n. 4, p. 9, que je publie, d'après une empreinte que j'en ai due à la bonté de M. Toelken lui-même; voy. planche V, n. 8.

[3] *Inpront. dell' Instit. Cent.* I, n. 16; voy. notre planche II, n. 9.

[4] Dutens, *Méd. gr. et phénic.* pl. II, n. 10; voy. notre planche II, n. 1.

[5] *Handbuch, etc.* § 241, 3, p. 294.

[6] Sir G. Wilkinson a fait connaître un autre exemple de cette combinaison, dans une statue (figurine?) qui réunit les attributs des deux divinités sous la forme du *jeune Dieu,* avec la *mèche de cheveux* et avec la *tête* de ce qu'il appelle le *monstre âgé,* statue qu'il a publiée, *a sec Ser. of the Manners, etc.* pl. XXIV, A, n. 3, t. I, p. 433. Je puis citer un autre exemple de la même combinaison, qui ne paraîtra pas sans doute moins curieux. Caylus a publié

forme égyptienne, avec des symboles portés à la manière asiatique, et de la tête de l'autre *démiurge* égyptien *Khons*, figuré d'après un modèle, étranger comme son nom même à l'archéologie égyptienne; et devant cette explication, qui résulte du seul rapprochement des monuments, tombe toute supposition d'un sens astronomique ou astrologique, qui ne pouvait d'ailleurs se concilier avec la forme de ces bas-reliefs, non plus qu'avec leur matière et leur dimension.

§ 19. Il s'agit maintenant de prouver que le type de ce *dieu Patæque*, à *tête de face* et à *masque gorgonien*, avec une *barbe* soigneusement *tressée en petites boucles*, avait été fourni par un art asiatique. L'idée qu'il était étranger à l'archéologie égyptienne résulte déjà de l'observation, facile à vérifier, qu'il n'existe aucune figure du genre de celle-là sur les monuments proprement égyptiens. Mais le fait que cette figure appartenait à l'archéologie assyro-phénicienne, et qu'elle y représentait précisément l'*Hercule assyrien* et *phénicien*, ce fait est établi par des monuments, d'un style indubitablement assyrien et d'un caractère sacré, où il ne me paraît pas possible de mé-

une figurine de terre cuite émaillée, représentant l'*Hercule égyptien, patæque, à la face monstrueuse*, avec la *coiffure de plumes*, au dos duquel est attaché un *corps d'épervier, Recueil* VII, pl. v, n. 1 et 2. J'ai déjà remarqué plus haut, p 348, 2), qu'il existe au musée d'Avignon une *stèle* égyptienne, où le *jeune Démiurge égyptien Horus* a la *tête d'épervier*, surmontée du *masque gorgonien de Khons*. Or, une figure semblable à celle de l'*amulette* de Caylus, c'est-à-dire une figure de *Khons*, en forme de *Pygmée, à masque gorgonien*, avec le même appendice de *corps d'épervier*, et, de plus, avec *quatre ailes déployées*, se trouve en tête des divinités gravées sur le célèbre torse en basalte noir, du cabinet *Borgia, Monum. Ægypt. Mus. Borg*. tab. B; et cette figure est certainement la même que celle de notre musée du Louvre, où Champollion avait cru reconnaître ce qu'il appelait le *grand Pan, Dieu et l'univers personnifiés, Notice des Monum. égypt. du Mus. Charles X*, 1, p. 2; voy. aussi Micali, *Monument. ined. a illustraz. etc.* tav. II, p. 30-33. Il y a certainement là le sujet d'un rapprochement instructif, et une image du *démiurge Khons* aussi neuve que caractéristique.

connaître cette double notion. Ce sont des *cylindres,* offrant la plupart des inscriptions en caractères cunéiformes du système babylonien, et devant, à ce titre seul, être admis comme monuments d'une antiquité proprement babylonienne. Or, le groupe symbolique qui forme le sujet de ces *cylindres,* et qui consiste en une figure de *Dieu terrassant un lion,* groupe conçu de plusieurs manières, toutes aussi expressives l'une que l'autre, nous montre le personnage en question, avec la *tête de face,* le *masque gorgonien,* et la *barbe* tressée selon la mode asiatique, que nous a offerts l'*Hercule égyptien patæque,* sauf les différences de travail qui tiennent inévitablement à l'art de deux peuples.

Un de ces *cylindres* du *Musée britannique*[1], du travail babylonien le plus soigné qu'il soit possible d'imaginer, représente le personnage en question, *appuyé sur un genou* en terre et *vu de face,* qui *étreint dans ses deux bras un lion qu'il a enlevé de terre* et qu'*il porte sur ses épaules.* Ce groupe, d'une composition si neuve et si expressive, a été rapporté par feu Micali, qui a publié ce *cylindre*[2], à la *lutte* de l'*Hercule assyrien* contre l'animal, expression du mauvais principe : idée à laquelle il ne m'est pas possible de ne point donner mon assentiment, puisque c'est celle à laquelle j'étais arrivé depuis longtemps par l'ensemble de toutes mes recherches sur le sujet qui nous occupe, et que j'avais rendue publique, bien avant l'apparition de ce dernier ouvrage de Micali[3]. L'*attitude agenouillée,* essentiellement propre à *Hercule* sur les monuments de l'art babylonien, était une particularité, non encore observée ni par

[1] A. Cullimore, *Oriental Cylinders,* n. 41.

[2] *Monum. ined. a illustraz. etc.* tav. 1, n. 11, p. 15-16 : « È questa una rappresen- « tanza manifesta e certa del contrasto sim « bolico dell' *Ercole assirio* combattente il « *leone,* immagine del cattivo genio : di- « chiarazione figurativa e la più consueta « del domma principale delle religioni « dell' Asia. »

[3] Voyez plus haut, p. 106, 1).

Micali ni par aucun autre antiquaire, qui m'avait fait reconnaître avec certitude l'*Hercule assyrien* dans ce groupe symbolique ; et la *tête de face*, avec une forme qui a quelque chose du *masque gorgonien*, était encore un trait qui m'avait paru propre à ce personnage, non-seulement sur les monuments purement babyloniens, tels que les *cylindres* et les *cônes*, où j'en montrerai de nombreux exemples, mais encore sur les monuments étrusques, du plus ancien style, où cette image, que j'y ai déjà signalée[1], ne pouvait s'être introduite que d'après un modèle asiatique, à la suite d'anciennes communications d'idées religieuses.

Pour revenir à notre *cylindre* du *Musée britannique*, le groupe symbolique d'*Hercule* et du *lion* s'y trouve répété deux fois, sans autres changements que ceux qui résultaient nécessairement de l'opposition symétrique des deux représentations, entre lesquelles sont gravées *deux tablettes* superposées, l'une à *trois*, l'autre à *deux colonnes* de caractères cunéiformes. Une variante, tout aussi importante sans doute et peut-être encore plus significative, s'il est possible, est celle que nous offre un autre *cylindre* du *Musée britannique*[2], publié aussi par Micali[3], qui le rapporte à la même intention, où l'*Hercule assyrien*, appuyé *sur un genou* en terre, le *visage de face*, avec le même *caractère gorgonien*, porte de ses deux bras levés *au-dessus de sa tête* le *lion étendu sur le dos*, qu'il tient de chaque main *par le cou* et *par la queue*. Le triomphe définitif du dieu secourable sur le mauvais principe ne saurait être, à mon avis, exprimé d'une manière plus énergique et plus sensible qu'il ne l'est sur ce *cylindre*, du plus admirable travail babylonien, au moyen d'une composition à laquelle on ne trouverait certainement

[1] Voy. plus haut, p. 120, 2.) — [2] Al. Cullimore, *Orient. Cylinders*, n. 38. — [3] *Monum. ined. a illustraz. etc.* tav. 1, n. 12, p. 16.

rien d'analogue dans les œuvres innombrables de l'art grec qui ont rapport au combat d'*Hercule* et du *lion*[1]. Et ce qui achève de montrer la haute importance hiératique de ce groupe, accompagné ici de *trois colonnes* de caractères cunéiformes, du système babylonien, c'est qu'on le retrouve sur un autre *cylindre* du *Musée britannique*[2], figuré absolument de la même manière, et placé, pour rendre encore plus sensible sa valeur idéographique, derrière le siége de *Baal assis*, recevant l'hommage d'un *prêtre* et d'un *initié*.

Il existe encore, sur les *cylindres* et les divers monuments de l'art babylonien, d'autres exemples de la même composition, avec des variantes qui tendent de plus en plus à en établir la signification symbolique, toujours avec la même *tête de face*, offrant le même *caractère gorgonien*. Tel est un *cylindre* du *Musée britannique*[3], publié pareillement par Micali[4], où le groupe du *Dieu barbu, vu de face*, terrassant une *chèvre sauvage*, est répété deux fois en sens contraire, et accompagné d'une *tablette à deux colonnes* de caractères cunéiformes, du système babylonien, au-dessous de laquelle est un *quadrupède enchaîné*. Sur trois autres *cylindres* du même *Musée*[5], dont les analogues, du même travail, qui paraît appartenir à une époque assyrienne de décadence, existent dans notre cabinet des Antiques, le *Dieu bienfaisant, debout* et tourné à gauche avec la *tête de face, dompte un taureau à face humaine,* ou bien il *enfonce* un *glaive nu dans le dos d'un lion,* dont un second personnage, debout de l'autre côté, tient les deux pattes de devant; et ce

[1] Mais cette composition pourrait bien avoir servi de modèle à celle que nous offrent la plupart des vases peints, de style archaïque, qui ont pour sujet *Hercule apportant le sanglier à Eurysthée;* les exemples en sont si nombreux et si connus des antiquaires, qu'il est inutile de les citer.

[2] Publié par M. Al. Cullimore, *Orient. Cylinders*, n. 92.

[3] Al. Cullimore, *Orient. Cylinders*, n. 36.

[4] *Monum. ined. a illust. etc.* tav. I, n. 13.

[5] Micali, *ibidem*, tav. I, n. 14, 15, 16.

groupe principal est accompagné, sur chacun de ces *cylindres*, d'un ou de deux groupes accessoires, où la même lutte est exprimée, au moyen de personnages, sans doute d'un ordre secondaire. On rencontre encore la même image sur d'autres *cylindres*[1], d'un travail pareillement babylonien, toujours avec quelques variantes de détail, qui attestent de plus en plus la haute valeur idéographique de ce groupe, et où le personnage principal est constamment représenté *de côté*, avec le *visage de face;* ce qui ne peut manquer d'avoir constitué, sur les monuments de l'art babylonien, une de ces traditions hiératiques qui nous expliquent comment la même image avait passé pour la même figure sur les monuments de l'art égyptien, et à quelle source elle avait été puisée. Nous en avons acquis tout récemment une preuve péremptoire par la figure de l'*Hercule assyrien,* sculptée de fort-relief et de proportion colossale, sur la façade du grand monument de *Khorsabad,* où ce dieu, représenté de *côté* a *la tête de face,* et où le caractère de cette tête, certainement modelé d'après le type le plus assyrien qui exista jamais au monde, apparaît comme sur les *cylindres* que j'ai cités. Une représentation non moins curieuse, et qui appartient certainement à la plus belle époque de l'art assyrien, est celle que nous offre un *cône* inédit du *Musée impérial* de Vienne[2], monument du premier ordre dans son genre par le sujet et par le travail, où nous voyons l'*Hercule assyrien*, figuré absolument de la même manière que dans le monument de *Ninive,* c'est-à-dire *debout, tourné à gauche,* avec la *tête de face,* dont le *masque* offre le même caractère,

[1] Al. Cullimore, *Orient. Cylinders,* n. 98, 110, 168, 169.

[2] Voyez planche V, n. 11. J'ai dû une empreinte de cette belle pierre à la bonté de M. le comte M. de Dietrichstein, directeur du *Musée impérial* de Vienne, et je lui en témoigne ici toute ma gratitude.

avec la *barbe* soigneusement tressée en plusieurs rangs de petites boucles à la manière asiatique, et avec cette *coiffure hiératique* à cornes relevées, si commune sur les *cylindres*. Ce personnage, vêtu du costume assyrien, est placé entre *deux lions unicornes ailés à tête humaine,* qui se dressent sur leurs pattes de derrière et qu'il tient domptés de chaque main *par la corne* : en sorte qu'ici encore nous retrouvons la même image qui nous est déjà connue par tant de monuments, mais avec cette particularité du *Dieu debout, de côté, avec le visage de face,* que nous a offerte le monument de *Khorsabad.*

Il manque pourtant, sur ces *cylindres,* où l'*Hercule assyrien* ne peut être méconnu, dans l'acte qui le caractérise au plus haut degré, dans sa *lutte victorieuse avec le lion,* il manque, dis-je, un élément que je crois propre à sa figure et que nous a offert l'*Hercule égyptien patæque ;* c'est cette *aigrette de plumes*, qui surmonte sa tête sur la plupart des monuments d'un art égyptien, où nous avons reconnu son image. Cette sorte d'appendice devait avoir été fournie par quelque circonstance analogue à celle qui donna lieu à l'emploi d'un ornement semblable sur la tête du mythologique *Phœnix;* et, d'après cette considération, je me crois fondé à supposer que l'*aigrette de plumes* en question était un trait puisé dans l'archéologie phénicienne; du moins, est-il certain que nous en trouverons des exemples sur des monuments d'une provenance indubitablement phénicienne. A la tête de ces monuments, je place les médailles de l'île de *Sardaigne,* qui ont pour type la tête du *Sardus pater* (*Sardan*), et où cette tête, qui représente l'*Hercule phénicien,* est surmontée de l'*aigrette de plumes*[1]. Non moins remarquable à cet égard et bien plus intéressante encore, sous le rapport du style et de l'antiquité, est une petite monnaie d'argent, unique à ma connais-

[1] Planche V, n<sup>os</sup> 9 et 10; voy. plus haut, p. 262, 2).

sance, qui fait partie du cabinet de M. le duc de Luynes [1], et dont l'attribution est restée indécise, même aux yeux de son savant possesseur. Cette médaille a pour type principal une *tête de face*, à *masque gorgonien*, avec la *barbe frisée* suivant la mode asiatique, surmontée d'une *coiffure de plumes ;* l'autre côté de cette médaille offre une *tête de Femme* de profil, qu'on peut regarder comme celle de *Vénus*. Du reste, aucun signe numismatique, aucune inscription ne nous éclaire sur la provenance de cette médaille; la fabrique seule, qui est certainement grecque, d'une haute époque, et le carré, formé d'un grainetis qui enfermait le type principal, permettent de l'attribuer à quelque région de l'Asie Mineure, telle que la Lycie ou la Cilicie, à l'époque où ces contrées étaient soumises à la domination des Perses. M. le duc de Luynes croyait y voir une monnaie frappée *en Égypte, du temps des Perses :* cette détermination d'époque, qui ne pouvait échapper à sa grande expérience numismatique, s'accorde, comme on le voit, avec la mienne. Quant à la provenance égyptienne, elle avait sans doute été suggérée au savant antiquaire par l'observation du type, qui rappelle l'image typhonienne de l'*Hercule égyptien.* Mais la même image était propre à l'*Hercule phénicien* et *assyrien,* comme je l'ai montré; et, à défaut de monnaies frappées en Égypte, qui sont un fait inconnu dans la science, tout nous autorise à regarder la médaille qui nous occupe comme une de ces monnaies, frappées dans quelqu'une des provinces asiatiques de la monarchie des Perses, la Lycie, la Cilicie, la Phénicie même, ou l'île de Chypre, où nous avons déjà rencontré tant d'images de l'*Hercule assyrien* et *phénicien,* et où rien ne serait plus d'accord avec tout l'ensemble des monuments acquis

[1] Planche V, n° 5. M. le duc de Luynes l'a déjà publiée dans son *Choix de Méd. grecq.* pl. XII, n. 3.

dès ce moment à la science, que de trouver cette image sous la forme qu'elle nous offre ici, avec le *masque gorgonien* et l'*aigrette de plumes,* deux éléments fournis par l'archéologie assyro-phénicienne. C'est ce qu'achèvera de démontrer l'examen de quelques monuments, la plupart encore inédits, provenant, les uns d'un art babylonien, les autres d'un art phénicien, et quelques-uns de l'art étrusque, que je me félicite de faire connaître à cette occasion.

Le premier de ces monuments est un *cône* en agate, qui a fait partie de l'ancienne collection de notre confrère M. Lajard, et qui se trouve maintenant dans notre cabinet des Antiques[1]. On y voit, gravé en creux, sur la base, un *Personnage,* représenté *debout, de face,* ayant les formes du corps courtes et massives, les jambes écartées, avec une queue d'animal qui lui pend par derrière. Ce personnage, dont le *visage de face* a quelque chose du *masque gorgonien,* et dont la tête est surmontée d'une *aigrette de plumes,* de manière à ressembler presque absolument au *dieu patæque* égyptien qu'on a pris longtemps pour *Typhon,* tient, *de chaque main, par une des pattes de derrière,* un *lion renversé la tête en bas.* Or, c'est là la représentation que nous avons trouvée sur un grand nombre de *cylindres* babyloniens, où elle se rapporte sans nul doute à l'*Hercule assyrien,* dans l'acte le plus décisif de sa lutte avec l'animal symbole de la puissance malfaisante. Il n'est donc pas possible de méconnaître non plus, sur ce *cône* de travail babylonien, une variante de la même composition, et précisément celle qui servit de type pour l'image de l'*Hercule égyptien,* tel que nous le connaissons par les monuments nationaux; et peut-être n'existe-t-il pas de trait d'archéologie comparée, plus curieux que celui qui résulte du simple rapprochement

[1] Planche V, n. 18.

des monuments égyptiens qui nous montrent la figure du *dieu patæque Khons,* et de ce *cône* babylonien offrant une figure toute semblable.

Nous en possédons un autre exemple non moins remarquable sur une pierre gravée inédite, de notre cabinet des Antiques, provenant également de l'ancienne collection de M. Lajard[1]. C'est un *scarabée,* d'un travail que je crois phénicien, qui représente le *Dieu patæque, debout, de face,* avec le *masque gorgonien,* les jambes écartées, et la tête couverte d'une *coiffure de plumes,* semblable à celle qui se voit sur la médaille de M. le duc de Luynes. Ce personnage *tient* de *chaque bras,* par le milieu du corps, un *lion dressé sur ses pattes de derrière,* et au-dessus de chaque lion est un *grand astre,* qui ne permet pas d'en méconnaître le caractère astronomique. Ici encore, le motif de la représentation est purement asiatique ; car c'est celui que nous ont offert des *cylindres* d'un art indubitablement babylonien : et, en même temps, l'analogie de la figure du dieu avec celle qu'on prenait pour *Typhon,* ne saurait être plus frappante ni plus complète. Nous avons donc, sur ce *scarabée* phénicien, une preuve nouvelle de ces rapports entre l'archéologie des deux peuples, qui justifient l'emprunt du nom sémitique de *Khons* fait à la langue des Phéniciens.

J'en puis citer un troisième exemple, sur une pierre gravée, pareillement inédite, de notre cabinet des Antiques, et provenant aussi de la collection de M. Lajard[2]. C'est une plaque de cornaline, qui forma sans doute autrefois la base d'un *scarabée,* et qui est d'un travail phénicien, suivant toute apparence. On y voit représenté, dans cette *attitude agenouillée* propre à l'*Hercule phénicien,* un *Personnage nu* et *ailé,* appuyé en terre sur le genou droit et tourné du côté gauche, avec la tête *vue*

[1] Planche V, n. 17. — [2] Planche V, n. 20.

*de face,* semblable à un *masque gorgonien.* Ce personnage *tient des deux mains un lion qu'il dompte* et qui est attaqué de l'autre côté par un second personnage, qui paraît vêtu d'une longue stole asiatique. Ni le motif de la représentation, qui est la *lutte de l'Hercule phénicien avec le lion,* rendue ici, comme elle l'est sur les autres monuments de l'art asiatique, ni l'analogie de cette figure avec celle du prétendu *Typhon* égyptien, ne sauraient être méconnus sur ce *scarabée,* qui devient ainsi un monument précieux de notre archéologie comparée.

A la suite de ces monuments, d'un art asiatique indubitable, vient se placer un *scarabée,* que je crois aussi de provenance phénicienne, bien qu'il puisse y avoir des raisons pour l'attribuer à un art égyptien. Ce *scarabée,* qui faisait partie de la célèbre collection de Stosch, où il a été indiqué par Winckelmann [1], mais d'une manière bien imparfaite, puisque ce grand antiquaire n'y avait vu que des *caractères hiéroglyphiques,* se trouve maintenant dans le musée de Berlin, et il a été décrit très-exactement par M. Toelken [2]. Schlichtegroll l'avait publié dans son recueil [3]; et M. Creuzer, qui avait été justement frappé de ce que ce mode de représentation, où un *Personnage divin porte des animaux symboliques suspendus par la queue,* offre de particulier, vient de rappeler ce *scarabée* à l'attention des antiquaires [4], avec d'autres monuments qu'il connaissait du même genre, c'est à savoir un *scarabée* de travail babylonien, ou plutôt phénicien, qu'il a publié lui-même [5], un *scarabée* étrusque [6] et une médaille phéni-

[1] *Pierr. de Stosch,* cl. 1, n. 36, p. 9.

[2] *Verzeichniss der antik. geschnitten. Steine,* etc. I[te] *Kl.*, 1[te] *Abth.*, n. 4, p. 9.

[3] *Choix de pierres gravées de la Collect. de Stosch,* cl. 1, § 1, n. 36.

[4] *Symbolik,* Th. II[ten], H. 1[es], p. 318*), 3[e] éd.

[5] *Ibidem,* Taf. VI, n. 22, p. 350, n. 26 (où l'explication n'est pas d'accord avec le numéro de la planche); voy. plus haut, p. 109-110, 4), et p. 349, 3).

[6] *Inpront. dell' Instit.* cent. I, n. 16.

cienne[1]. Or, ce *scarabée* du musée de Berlin, dont j'ai dû une excellente empreinte à M. Toelken et que je fais connaître de nouveau[2], à cause de la haute importance que j'y attache, représente l'*Hercule assyrien* et *phénicien,* sous les traits qui avaient été appropriés à l'*Hercule égyptien Khons,* c'est-à-dire sous la forme de *pygmée* ou de *patæque,* mais vêtu d'un *costume assyrien,* tourné à droite, avec la *tête de face,* et avec un *masque gorgonien* surmonté d'une *aigrette de plumes.* Ce personnage tient de chacune de ses mains, rapprochées sur le devant du corps, une *antilope,* un *uræus* et un *lion;* ce dernier porté *suspendu par la queue* et *renversé la tête en bas.* A l'exception de l'*uræus,* qui appartient notoirement à l'archéologie égyptienne, tous les éléments de cette représentation si curieuse sont puisés dans l'archéologie assyro-phénicienne, et le costume est décidément assyrien. Le type de la composition doit donc avoir été fourni par le même système iconographique; et nous avons ici le modèle d'après lequel durent être exécutés les bas-reliefs égyptiens qui nous ont offert la remarquable combinaison des images d'*Horus,* surmontées du masque de *Khons,* et portant à la main des *serpents,* avec un *lion* et divers *quadrupèdes,* pour exprimer la même idée religieuse, qui était devenue commune aux deux systèmes de civilisation égyptien et asiatique.

En suivant sur les monuments de l'antiquité figurée la trace des emprunts qui purent être faits de la même figure et qui dérivent certainement du même type, je puis faire connaître quelques-uns de ces monuments, encore inédits, appartenant, soit à l'archéologie grecque, soit à l'archéologie étrusque, où l'*Hercule phénicien* est figuré sous la forme du *Dieu patæque,* à *masque gorgonien* et à *coiffure de plumes,* et qui ne peuvent man-

[1] Dutens, *Méd. grecq. et phénic.* pl. II, n. 10; voy. plus haut, p. 349, 2), 3), 4) et 5). — [2] Planche V, n. 8.

quer d'être mis au nombre des éléments les plus précieux qui nous restent de l'archéologie comparée des anciens peuples. L'un de ces monuments est un *scarabée,* d'ancien travail grec, qui appartient à M. Finlay, Esq., domicilié à *Athènes*[1], et qui doit avoir été trouvé dans un des tombeaux d'*Égine,* comme d'autres *scarabées* du même travail grec archaïque, au sujet desquels on peut consulter une *Lettre* de ce savant, très-versé dans la connaissance des antiquités grecques[2]. Ce *scarabée,* qui offre le plus grand rapport avec un *scarabée* étrusque publié par Micali[3], représente l'*Hercule phénicien* sous la forme de *Patæque,* de plus, *ailé et vêtu du costume assyrien,* et avec le *masque gorgonien,* tenant des deux mains un *lion dompté par les pattes de devant* et *dressé sur ses pattes de derrière.* Mais ce que cette représentation, conforme dans ses traits principaux aux modèles asiatiques que nous connaissons déjà, offre de neuf et d'extraordinaire, c'est qu'au corps humain d'*Hercule* est attachée la *partie postérieure d'un lion ;* combinaison qui ne peut certainement avoir été puisée que dans les modèles d'un art asiatique, ainsi que n'avait pas manqué de le reconnaître Ott. Müller, qui a reproduit le *scarabée* de Micali dans son choix de *Monuments de l'Art antique*[4]. La même particularité se retrouve aussi sur le *scarabée* étrusque publié par Micali; mais ce dernier présente l'*Hercule nu,* tandis qu'il est *vêtu du costume assyrien* sur le *scarabée* grec de M. Finlay : ce

[1] Planche V, n° 19. M. G. Finlay, qu'un long séjour à *Athènes* a familiarisé avec les monuments de l'antiquité grecque, est l'auteur d'un livre important, intitulé : *Greece under the Romans*, London, 1844, in-8°.

[2] Cette *Lettre* est insérée au *Bulletino archeologico*, 1840, p. 140-141

[3] *Monum. ined. per serv. all. Stor. d. ant. Popol. Ital.* tav. XLVI, n° 7

[4] Pl. LXIII, n° 324. Voici comment le savant antiquaire décrivait ce *scarabée :* un monstre combiné d'une *Gorgone,* d'un *centaure* et d'un *griffon,* combat un *lion.* Il rangeait ce sujet parmi ce qu'il appelait des *compositions dans le goût oriental.*

qui constitue une variante digne de remarque, dans une composition si extraordinaire par elle-même.

Un second monument que je voulais signaler à l'attention des antiquaires est un *scarabée* étrusque, d'ancien style, qui a fait partie du cabinet de feu M. Révil, à Paris[1]. L'*Hercule phénicien* y est représenté en marche à droite, avec les formes du corps qui conviennent à un *Patæque*, avec la *tête énorme*, tenant du *masque gorgonien*, et avec la *barbe* frisée à la manière asiatique, tel absolument qu'on le voit sur les *cylindres* babyloniens; de plus, avec une *aigrette de plumes*, au nombre de *quatre*, et avec la *peau de lion*, qui lui couvre le dos. Il porte sur son épaule droite un *lion dompté*, qu'il tient de la main gauche *par les pattes de derrière*, et, de la main droite, un *sanglier suspendu par la queue* et *renversé la tête en bas*. Le *sanglier*, symbole de la saison froide de l'année, par opposition au *lion*, symbole des chaleurs dévorantes de l'été, figure ici à la main d'*Hercule*, comme nous l'avions déjà vu sur un autre *scarabée* étrusque publié par Micali[2]; et l'on sait combien cette image symbolique du *lion opposé au sanglier* se reproduit fréquemment sur les vases peints, du plus ancien style grec, particulièrement sur ceux qui ont été trouvés dans des tombeaux étrusques[3]. Mais nulle part encore cette opposition si remarquable ne s'était montrée d'une manière aussi caractéristique que sur notre *scarabée*, où elle se trouve jointe à l'image de l'*Hercule phénicien*, rendue avec tous les éléments

[1] Planche V, n° 7. Voy. le *Catalogue du cabin. de M. Révil*, p. 50, n° 471.

[2] *Monum. per serv. all. Stor. d. ant. Popol. Ital.* tav. XLVI, n° 18.

[3] Voyez-en des exemples dans les vases publiés, *Museo Gregoriano*, t. II, tav. VI, 2 *b*; tav. VII, 2 *b*; tav. X, 1 *b*; tav. XXVIII, 1 *a*; tav. XC. D'autres vases, de la même provenance étrusque, et de la même manière archaïque, sont décrits dans la *Notice de vas. ant. du pr. de Canino*, n° 58, p. 15, n° 114, p. 33, n° 126, p. 36, n° 144, p. 39; dans le *Catalog. du cabin. Beugnot*, n° 33, p. 33, n° 178, p. 88; dans la *Descript. du cabin. Pourtalès-Gorgier*, n° 319, p. 80; et je connais bien d'autres exemples de ce sujet sur des vases du même style, de différentes collections.

qui sont propres à son type asiatique. En fait de monuments d'un art grec archaïque ou étrusque, où l'*Hercule assyrien,* représenté dans sa *lutte contre le lion,* est figuré avec la *coiffure de plumes,* je rappellerai un *scarabée* étrusque, depuis longtemps connu [1], qui nous montre l'*Hercule assyrien, vêtu de la dépouille du lion,* avec une *aigrette de cinq plumes sur la tête, debout,* tourné à droite, saisissant des deux mains, par les deux pattes de devant, un *lion* dressé devant lui sur ses deux pattes de derrière : image bien remarquable par ce trait de l'*aigrette de plumes,* certainement emprunté à l'archéologie asiatique, et reproduit sur un monument primitif de l'art grec ou étrusque, tel que celui-là.

Je citerai enfin comme un exemple bien rare, et peut-être encore unique, des représentations de l'*Hercule patæque, à masque gorgonien,* dues à un art grec archaïque, la figure si curieuse qui a été prise pour celle de *Méduse,* à cause de cette *face gorgonienne* que l'on avait pu croire exclusivement propre à *Méduse.* Cette figure est sculptée en relief dans un fronton de marbre qui se trouve à *Messine,* et c'est à M. Abeken, jeune et savant antiquaire, trop tôt enlevé à la science, que nous en devons la connaissance [2]. L'*Hercule phénicien,* représenté sous les formes d'un *nain contrefait,* s'y montre vêtu de la *dépouille du lion,* dont la gueule s'applique exactement sur le haut de sa tête, et dont les pattes antérieures sont nouées sur sa poitrine, tandis qu'une des pattes postérieures, retenue en partie dans sa main gauche, lui retombe entre les jambes. Le dieu offre d'ailleurs le

[1] Ce *scarabée* est publié dans le *Thesaurus Gemmar. antiq. astrifer.* de Gori, t. I, tab. CXVIII, avec cette observation de Passeri, t. II, p. 153 : *Gemmam vetustissimi opificii,* qui ne laisse aucun doute sur la haute antiquité de la pierre, dont le dessin est loin de donner une idée juste. L'*astre* et le *croissant,* qui sont gravés dans le champ de ce *scarabée,* l'ont fait ranger par Passeri dans la classe des pierres astrologiques. Mais il est évident que ces deux symboles se rapportent uniquement à la nature du *Dieu solaire.*

[2] *Annal. dell' Instit. archeolog.* t. XI, p. 227-228, où le dessin de la figure est joint à la description.

*masque gorgonien,* figuré, comme on le voit sur les plus anciens monuments de l'art, avec la *langue tirée* entre les dents, qui a fait prendre cette figure pour celle de *Méduse,* à laquelle la *dépouille du lion* ne saurait convenir à aucun titre, non plus que les formes du corps; et cela, faute de connaître les monuments égyptiens et asiatiques qui représentaient, sous cette forme, l'*Hercule Khons,* communiqué par les Phéniciens aux Égyptiens. La même erreur avait été commise par Ott. Müller au sujet d'une des célèbres plaques de bronze trouvées près de *Perugia*[1], monument original du plus ancien style étrusque, où il a vu une *Gorgone étouffant deux lions*[2], au lieu d'y reconnaître l'*Hercule* asiatique et égyptien, *à face gorgonienne,* placé *entre deux lions* qu'il dompte.

§ 20. Je terminerai cette longue suite de recherches d'archéologie comparée par l'examen de toute une classe de médailles puniques, dont l'attribution, fondée sur la lecture de l'inscription phénicienne qui s'y lit, a partagé jusqu'à ce jour les philologues et les antiquaires, et dont le type n'a pas été moins controversé entre les savants qui s'en sont occupés. Je veux parler des médailles attribuées en dernier lieu aux *îles Baléares* par M. della Marmora[3], et restituées par M. de Saulcy[4] à *Ibisa,* l'Ἔϐουσος des Grecs, l'*Iviça* des modernes, l'île principale du groupe des *Pithyuses.* Sans entrer, au sujet de cette attribution, que je n'admets ni ne rejette, dans une

[1] Inghirami, *Monum. Etrusch.* Ser. III, tav. 23; Micali, *antich. Monum. per serv.* etc. tav. XXVIII, n° 5.

[2] Ott. Müller, *Monum. de l'Art,* pl. LIX, n° 298, p. 34. Voy. plus haut. p. 120, 2), et p. 352, 2).

[3] *Saggio sopra alcune Monete Fenicie delle Isole Baleari* (Torino, 1834, in-4°), p. 1-40, tav. I, II

[4] *Recherch. sur la Numismatique punique,* IIe *Mémoire, Monnaies de Cossura et d'Ébusus;* dans les *Mém. de l'Acad.* t. XV, p. 177-200. Voy. aussi une dissertation dont la série de monnaies puniques en question a fourni le sujet à M. C. von Rose, et qui est insérée dans le *Zeitschrift* de M. Koehne, IVer Jahrg, IIIes und IVes H., p. 129-160, et Ves H., p. 257-296.

discussion qui m'écarterait trop loin de mon sujet, je me bornerai à l'explication du type qui, sur des monnaies décidément phéniciennes comme celles-là [1], ne saurait être méconnu pour proprement et indubitablement phénicien. Ce type représente un *Personnage debout, de face,* conformé comme un *Pygmée,* vêtu d'une tunique courte qui accuse les formes du corps, les jambes écartées, dans une attitude qui paraît grotesque, le visage offrant l'apparence d'un *masque gorgonien,* et la *tête* couverte d'une *aigrette de plumes,* au nombre de *trois.* Tel est, sauf quelques variantes, qui tiennent au travail de l'artiste plutôt qu'à la composition du type, et qui ne sauraient affecter en rien la signification de ce type, l'aspect que présente cette figure, qui tient de la main gauche un *serpent,* et de la main droite, levée à la hauteur du front, un instrument qui paraît être un *marteau,* mais qui peut être aussi une *flèche* ou une *épée.*

Les médailles qui offrent ce type, le plus souvent seul à la face principale, et accompagné sur le revers d'une légende phénicienne composée de cinq caractères, quelquefois répété sur le revers d'une manière à peu près identique, sont généralement en bronze, de moyen et de petit module; et, comme elles se trouvent communément en ce métal à Majorque et

[1] Ces médailles ont été publiées d'abord dans le *Catalogue* de Bary, pl. 3; dans la *Palæstina ex veter. Monum. illustrata* de Reland, p. 941, et dans la *Biblioth. choisie* de Leclerc, t. XI, p. 127. Ce sont celles que citait l'abbé Barthélemy, en y ajoutant celles du Cabinet du roi qu'il publiait lui-même, dans sa *Lettre à Olivieri,* p. 43. pl. IV, n[os] 4 et 5. Maffei en publia depuis une, de grand module, qu'il attribuait à *Cadiz, Veron. illustrat.* part. III, p. 259-260, fig. III; et Neumann, qui en fit connaître *cinq,* dans les deux modules, *Popul. et Reg. Num. veter.* t. II, p. 120-121, tab. IV, n° 10-14, avait déjà inséré, à la fin du premier volume de son recueil, p. 254, la gravure d'une de ces médailles, de petit module, avec le *bœuf cornupète* au revers. Il faut y ajouter celles qu'a publiées M. della Marmora, d'après des exemplaires choisis dans une collection particulière de Mahon, tav. I, lett. *a-i,* et celles qu'a données M. Gesenius, *Script. Linguæq. Phœnic. Monum.* p. 300-301, tab. 39, lett. E-O

surtout à Minorque, M. della Marmora en avait conclu qu'elles devaient être la monnaie courante des *îles Baléares*, attendu que le fait de l'existence en nombre considérable de monnaies de bronze dans une localité antique constitue une grave présomption pour la provenance de ces médailles. A cette présomption, M. de Saulcy, qui a combattu l'attribution aux *îles Baléares*, a cru pouvoir opposer un fait du même genre; c'est que *les médailles en question étaient très-communes en Sicile*[1]; d'où il suivrait qu'il n'y aurait rien à inférer de la présence de ces médailles sur le sol des *îles Baléares*. Mais je crois pouvoir dire que M. de Saulcy a été trompé par le renseignement sur la foi duquel il a admis que les monnaies en question étaient communes en Sicile. Ces médailles ont été confondues par l'auteur de ce renseignement, comme elles l'ont été presque toujours par la plupart des antiquaires, et en dernier lieu par M. Gesenius[2], avec les médailles de *Cossura*, qui sont effectivement très-abondantes en Sicile; mais celles avec le type que j'ai rapporté y sont tout à fait inconnues. J'affirme que je n'y en ai jamais rencontré un seul exemplaire, et il est certain que Torremuzza, du témoignage duquel s'appuie l'au-

[1] C'est sur la foi d'une *lettre* de M. C. Bonucci, qu'il rapporte textuellement, p. 186, 1), que M. de Saulcy a admis le fait de la présence en Sicile des médailles en question. Cette lettre même démontre l'erreur commise par son auteur, en renvoyant aux planches de Torremuzza, où ces médailles manquent absolument.

[2] Gesen. *l. l.* La même erreur a été commise par Münter, *Relig. der Karthag.* p. 91, 14), et *antiquar. Abhandlung.*, § VI, p. 153-154; par M Creuzer, *Symbolik*, B. IIter, H. IIes, p. 507, n. 27, taf. III, n. 27, 3e édit.; cf. *ad* Herodot. III, 37, t. II, p. 70, ed. Bähr; par M. Bellermann, *Bemerk. über d. Phœniz. und Punisch. Münzen*, Ites St., p. 22, § 10; par M. Lindberg, *de Inscr. Melit.*, p. 59, 143), et auparavant par Neumann, *Num. vet.* t. II, p. 120, qui suivait en cela l'opinion de Per. Bayer, *de Alfab. y Leng. de los Fenices*, p. 364. Mionnet, qui a décrit plusieurs de ces médailles, *Description, etc.* t. V, p. 470-472, nos 902-909, les rangeait parmi les *incertaines* de la Phénicie; en quoi il se trompait indubitablement.

teur de la *note* communiquée à M. de Saulcy, n'a pas publié une seule de ces monnaies parmi celles de *Cossura* qu'il a données[1]. Du reste, il ne serait pas impossible qu'une des médailles en question se rencontrât en Sicile, puisque les quatre publiées par Neumann[2] avaient été apportées de la Calabre, et puisqu'on les trouve encore ailleurs, notamment à *Vieille-Toulouse*[3]. La provenance n'est donc pas un élément d'attribution aussi décisif que l'avait pensé M. della Marmora; et, ce qui le prouve encore mieux, et ce qu'a négligé d'observer ce savant antiquaire, c'est qu'il y eut des médailles avec le type en question frappées en argent. Une de ces médailles, d'une prodigieuse rareté, puisque je n'en connais qu'un second exemplaire[4], et d'une assez belle fabrique, existe dans notre cabinet des Antiques, et je crois devoir, à raison de ce double mérite, et à cause de l'extrême importance du type, en mettre un dessin exact sous les yeux de mes lecteurs[5]. Or, cette pièce d'argent, dont M. de Saulcy n'a pas fait mention non plus dans son *Mémoire,* méritait cependant qu'on en tînt

[1] *Sicil. veter. Numm.* tab. XCVI.

[2] *Popul. et Reg. vet. Numm.* t. II, p. 120.

[3] Un dépôt de ces médailles, trouvé à *Vieille-Toulouse,* est cité dans le *Catalogue du cabinet d'Ennery,* p. 113. Il y a peu d'années, un dépôt plus considérable encore fut trouvé au même endroit, et M. de Saulcy affirme, p. 186, 1), avoir vu une dizaine d'exemplaires de ces médailles, mêlés avec des monnaies celtibériennes, qui avaient la même provenance.

[4] Il est décrit par Mionnet, *Description, etc.* t. V, p. 470, n. 902, parmi les *incertaines* de Phénicie.

[5] Voy. pl. V, n. 12. Le second exemplaire connu de cette médaille faisait partie de la collection particulière du Dr Münter, qui l'a publié dane une de ses *antiquar. Abhandlungen,* § VI, *Spuren Ægyptisch. Religionsbegriffe,* p. 154, Taf. I, n. 7. M. Creuzer, qui l'avait reproduit dans sa *Symbolik, etc.,* 2e ed., t. I, p. 532, pour en montrer la ressemblance avec le *Dieu patæque égyptien,* l'a rappelé plus récemment encore, *Symbolik, etc.* t. II, p. 507, n. 27, 3e édit., à l'attention des antiquaires. La médaille même se trouve maintenant en la possession de M. le capitaine Falbe, à Copenhague, où j'ai pu l'examiner par moi-même avec tout le soin possible; et j'en possède une empreinte, que j'ai due à la bonté de son propriétaire actuel.

compte dans la détermination de la ville ou du peuple auxquels peut s'attribuer toute cette famille de monnaies phéniciennes; car, par son type et par sa fabrique, elle appartient incontestablement au même pays que les pièces en bronze de deux modules [1]; et cette fabrique qui, par le métal, par le style et par le travail, touche d'assez près à la haute antiquité, devient une difficulté dans l'attribution aux *îles Baléares*, et encore plus dans celle à *Ibisa* [2].

Mais, sans entrer, encore une fois, dans la question numismatique, et en m'attachant au seul point qui n'est du moins susceptible d'aucune controverse, c'est à savoir que les médailles dont il s'agit, tant en bronze qu'en argent, appartiennent à un peuple phénicien, je me propose de rechercher quel peut être le *dieu phénicien* qui a fourni le motif du type de ces médailles puniques, dont l'émission en bronze paraît avoir été si considérable dans l'antiquité. Cette émission se continua jusqu'à l'époque romaine, puisque l'on a des médailles bilingues, frappées à l'effigie de Tibère ou de Germanicus, avec la légende latine : GERMANICVS CAES, et l'inscription : INS AVG [3], lesquelles offrent le même type, mais modifié en un point assez important, en ce que le *Dieu* y paraît vêtu d'une *tunique courte* et *étroite*, différente du costume qu'on lui voit sur les pièces d'une fabrique plus ancienne, et en ce que

[1] C'est ce qu'a observé avec raison Mionnet, *Description, etc.* t. V, p. 471, 1).

[2] On sait qu'il existe des médailles autonomes latines d'*Ebusus*, qui ont pour types, d'un côté, la *tête de Neptune*, de l'autre, une *ancre entre deux dauphins*, avec la légende, EBV SITANO, Christ. Ramus, *Catal. Num. vet. Reg. Dan.* P. I, t. I, tab. 1, n. 1 et 2; Mionnet, *Description, etc.* t. VI, p. 660, n. 337. Ces médailles diffèrent donc complétement des pièces puniques attribuées à *Ebusus* par M. de Saulcy. D'un autre côté, M. Lenormant croit pouvoir maintenir l'attribution de ces médailles aux *îles Baléares*; la question numismatique est donc loin d'être décidée.

[3] Della Marmora, *Saggio, etc.* tav. 1, lett. *d, e, f.*

la *tête* paraît *ceinte* d'une *couronne de huit rayons*, au lieu d'être ornée d'une *aigrette de plumes*. Or, ce sont aussi là des variantes qui méritent qu'on en tienne compte dans l'explication du type.

Tous les antiquaires qui se sont occupés de ces médailles, y ont reconnu un *Cabir phénicien*, en forme de *Patæque;* mais les uns, comme le docteur Münter[1], ont cru que c'était le *quatrième Cabir*, le *Sumès phénicien*, assimilé tantôt au *Casmilos* de *Samothrace*, tantôt au *Sem* ou à l'*Hercule égyptien;* les autres, tels que M. della Marmora[2], se sont prononcés pour le *huitième Cabir Esmoun*, le même qu'*Esculape*. Sans doute, la forme générale des *Cabires*, semblables aux *Patæques* phéniciens, telle qu'elle est indiquée par Hérodote[3], suffit pour motiver la détermination de *Cabir*, adoptée pour la figure qui forme le type de nos médailles; toutefois, elle ne saurait exclure *Hercule*, que les Égyptiens, à l'exemple des Phéniciens, représentaient aussi sous cette forme de *Patæque;* et c'était une considération qui ne s'était point offerte jusqu'ici à l'esprit de ces antiquaires. Maintenant que nous savons, avec toute certitude, qu'*Hercule* était figuré comme un *nain difforme*, avec une *face monstrueuse*, sur des monuments assyriens, phéniciens et égyptiens, il n'y a plus de raison pour voir exclusivement un *Cabir* dans le *Dieu patæque*, type de nos médailles, qui offre les mêmes apparences; et les détails de cette figure, aussi bien que ses attributs, s'expliquent encore mieux dans l'hypothèse de l'*Hercule phénicien patæque*, que dans celle du *Cabir*, soit *Sumès*, soit *Esmoun*, alternative qu'a présentée récemment

[1] *Relig. der Karthag.* p. 91, 14).

[2] *Saggio, etc.* p. 28, sgg.

[3] Herodot. III. 37. J'ai fait représenter sur la planche V, n°s 13, 14, 15, 16, plusieurs des médailles en question, des deux modules, d'après les exemplaires les mieux conservés de notre Cabinet.

M. Creuzer, en y joignant même, comme dernière hypothèse, le nom de *Melkarth*[1] ; en quoi le savant et illustre antiquaire s'était, à mon avis, tout à fait rapproché de la vérité, autant que l'avait fait, au sujet des mêmes médailles qui nous occupent, un autre docte antiquaire, le Dr Münter[2], en y reconnaissant un mélange d'*égyptien*, de *phénicien* et d'*ancien grec*, dont il n'avait eu qu'une idée confuse, et dont je crois avoir démontré la réalité positive. Effectivement, la figure et l'attitude de ce dieu rentrent tout à fait dans le type que nous avons vu constaté pour celui de l'*Hercule phénicien* et *égyptien Khons*. L'*aigrette de plumes* est un élément essentiel et caractéristique de sa figure, élément que nous avons trouvé sur les médailles du *Sardus pater*, sur la monnaie phénicienne du cabinet de M. le duc de Luynes, sur des *scarabées* grecs et étrusques, et que nous savons avoir été fourni par des pierres gravées, d'un travail assyrien, et par des bas-reliefs égyptiens. Le *serpent*, que l'on a cru propre à désigner le *Cabir Esmoun*, assimilé à l'*Esculape* grec, est un symbole du *dieu Soleil*, du *dieu Temps*[3], qui, par cette raison, convient parfaitement à l'*Hercule égyptien et phénicien*, une des incarnations du *dieu Soleil;* et nous avons déjà vu des *serpents* portés à la main d'*Horus-Khons*, sur toute une classe de monuments égyptiens. L'instrument porté à la main droite du *Dieu patæque*, sur les médailles qui nous occupent, n'est pas assez nettement indiqué pour qu'on

[1] *Symbolik, etc.*, Th. IItes, H. IIes, p. 507, n. 27, 3e édit. : « Ein *Kabire* oder *Patæke*, wo nicht Melkarth oder Sydyk-Vulcan oder Esmun-Æsculapius. »

[2] *Antiquar. Abhandlung.* § VI, p. 159 : « Mehrere derselben (Münzen), ....... haben auf der andern Seite den auf ägyptischen Denkmälern .... vorkommenden Zwerggestalteten Kabir. Hier fliesst also ägyptischer, phönicischer und altgriechischer Mythus zusammen. »

[3] Macrob. *Sat.* I, 20. Je réserve, pour mon *Mémoire sur le dieu suprême des Phéniciens*, le détail des preuves que je suis en état de fournir à ce sujet.

puisse le prendre avec certitude pour un *marteau;* il peut tout aussi bien passer pour une *arme de guerre,* que nous avons aussi trouvée à la main de l'*Hercule-Khons,* dans des figurines de bronze et d'argile, de travail égyptien. Tout se réunit donc pour nous faire reconnaître l'*Hercule phénicien patæque* dans la figure du *Dieu* qui sert de type sur nos médailles puniques[1]; et, dans le doute entre un *Cabir* et *Hercule,* puisqu'une troisième hypothèse ne paraît guère possible et n'a jamais été proposée, il semble que la prééminence bien constatée du culte d'*Hercule,* le dieu national des Phéniciens, dont l'idole marchait en tête de toutes leurs colonies, doit décider la préférence en faveur de l'explication que je propose, et qui s'appuie sur tout un ensemble de monuments qui n'avaient été jusqu'ici ni connus, ni rapprochés comme ils l'ont été dans ce *Mémoire.*

Il manquerait quelque chose à ces recherches d'archéologie comparée, si je ne disais, en finissant, de quelle manière je m'explique l'introduction, dans le panthéon égyptien, d'un dieu dont le nom sémitique et l'idole, d'une forme étrangère à l'archéologie égyptienne, accusent l'origine asiatique. Cette explication se trouve naturellement dans le fait de l'occupation de l'Égypte par les *Pasteurs.* Ces *Pasteurs,* qui se nommaient *Hyk-sôs*[2], dans la langue de l'Égypte, étaient un ramas de peuples venus de l'Orient pour envahir l'Égypte, et la plus grande partie de ces hommes de l'Orient étaient des *Phéniciens* et des *Arabes :* tel est, sur ce point capital, le témoignage

[1] Bellerman avait déjà exprimé l'opinion que le type de nos médailles représentait l'*Hercule tyrien Macharid* ou *Archles;* voy. ses *Bemerkungen, etc.* Ites Stück, § 10, p. 22. Mais il est vrai que c'était de sa part une pure supposition, et qu'il ne se faisait même pas une idée juste de ce type, où il voyait un *arc,* au lieu d'un *serpent,* à la main du *Dieu;* erreur commise aussi par Mionnet, *Description, etc.* t. V, p. 470, n. 902.

[2] Maneth., *apud* Joseph. *contra Apion.* l. 1, c. 14, p. 444.

formel de l'historien national Manéthon, qui nous a été transmis par plusieurs mains différentes, par Flavius Josèphe[1], par Jules Africain[2] et par Eusèbe[3]. Ces Asiatiques, qu'on peut croire avoir appartenu à une branche de la nation chananéenne, à celle des *Philistins,* d'après le nom de *Philitis* que leur donne Hérodote[4], établirent à *Memphis* le siége de leur puissance; de là, ils exercèrent une autorité directe sur toute la moyenne et la basse Égypte, avec des rois de leur propre nation, durant trois dynasties consécutives, et ils réduisirent à la condition de tributaires les princes de race égyptienne qui continuèrent de régner sur la Thébaïde. Cette domination de *Pasteurs phéniciens* en Égypte dura *neuf cent vingt-neuf ans,* suivant l'opinion la plus probable[5]; et, quelque horreur qu'elle inspirât aux Égyptiens, il est impossible que, durant un aussi long espace de temps, où les habitants de l'Égypte et les hommes de l'Asie s'étaient trouvés régis par les mêmes maîtres, quelques-unes des superstitions du peuple conquérant n'aient pas pénétré dans les habitudes du peuple conquis. Ce qui le prouve, indépendamment de tout témoignage, c'est le culte des *Cabires,* établi précisément à *Memphis,* le siége de la puissance des rois

[1] Maneth., *apud* Joseph. *contra Apion.* I, 14 : Τινὲς δὲ λέγουσιν αὐτοὺς ἌΡΑΒΑΣ εἶναι.

[2] Maneth., *apud* J. African. *in* Syncell. *Chronogr.* p. 60 : Ἦσαν δὲ ΦΟΊΝΙΚΕΣ ξένοι βασιλεῖς ϛ, οἳ καὶ Μέμφιν εἷλον.

[3] Maneth., *apud* Euseb. *in* Syncell. *Chronograph.* p. 61 : Ποιμένες ἦσαν ἀδελφοὶ (?) ΦΟΊΝΙΚΕΣ ξένοι βασιλεῖς, κ. τ. λ. Cf. Interpret. armen. : « Pastorum qui « fratres erant PHOENICES exterique reges « qui Memphim quoque occupaverunt. »

[4] Herodot. II, 128, où la leçon *Philitis,* suivie déjà par Zoëga, *de Orig. et Us. Obel.* p. 389, 20), au lieu de celle de *Philition,* a été adoptée par Bekker. L'idée que ce *Pasteur Philitis* avait rapport aux *Pasteurs philistins,* avait été déjà exposée par Jablonski, *Voc. Ægypt.* p. 340; M. Creuzer ne semblait pas éloigné de la suivre, *Comment. Herodot.* p. 195, et M. Bunsen s'y est rallié tout récemment, *Ægyptens Stelle, etc.* t. III, p. 49.

[5] C'est le système exposé en dernier lieu par M. Bunsen, qui me paraît établi de la manière la plus plausible et la plus satisfaisante à tous égards; voy. son *Ægyptens Stelle, etc.* t. III, p. 9-49.

Pasteurs, et il ne peut être mis en doute que ces *Cabires* ne fussent des dieux phéniciens; ce qui résulterait, à part toute autre considération, et de leur forme de *Patæques,* et de leur nom même, qui appartient aux langues sémitiques[1]. Le culte de l'*Hercule assyrien* et *phénicien,* avec son nom sémitique de *Khôn* et avec son idole conforme au modèle assyrien, fut sans doute aussi un des résultats de ce mélange des deux religions, effectué précisément dans la région dont *Memphis* était la capitale[2]; car c'est là que se trouvait le *nome héracléotique;* c'est aussi là qu'existaient la *ville d'Antée* et le théâtre des principaux exploits de l'*Hercule égyptien.* Enfin, c'est seulement par cette origine, due à un peuple ennemi, que s'explique la ressemblance des images d'*Hercule* et de *Typhon,* les unes et les autres dérivées d'un système d'art asiatique. Il était naturel, en effet, que les Égyptiens adoptassent, pour personnifier la puissance malfaisante et l'élément de la mer, qu'ils avaient en horreur, le type d'un dieu assyro-phénicien qui leur avait été apporté par les hommes de l'Orient, oppresseurs de leur pays. Ce qu'il y avait de haïssable en apparence dans ce type de l'*Hercule asiatique,* convenait parfaitement à leur propre *Typhon;* et les deux divinités qui représentaient des idées si contradictoires, au moyen d'idoles à peu près pareilles, ne faisaient que rendre plus sensible l'ancienne lutte des deux religions et l'ancienne inimitié des deux races.

[1] Voyez à ce sujet les observations du Dr Münter, dans ses *Antiquar. Abhandlungen,* § VII, p. 189, 4) et suiv.

[2] Nous avons déjà vu, p. 338, 2), un fait analogue à celui-là, dans l'introduction en Égypte du culte de la déesse *Koun* et du dieu *Ranpo* ou *Renpho,* présumés des dieux asiatiques; et à l'appui de cette idée de M. Prisse, j'observe à mon tour que ce dieu asiatique *Ranpo* ou *Renpho,* pourrait bien être celui dont il est question dans la version des *Septante,* Amos, V, 26, sous le nom de Ῥαιφάν, et qui a tant embarrassé les critiques; voyez la *Dissertation* de Jablonski, *Remphah, Ægyptiorum Deus,* dans ses *Opuscula,* t. II, § 1, p. 1-72.

# APPENDICE A.

## SUR LA CROIX ANSÉE ASIATIQUE.

Voyez p. 135, 3).

Il ne s'agit pas de discuter ici sur le sens que peut avoir eu la *croix ansée,* ce symbole si fréquent sur les monuments de l'antiquité égyptienne, de tout ordre et de tout âge. Je présume que tout le monde est aujourd'hui d'accord pour y reconnaître l'expression graphique du mot égyptien qui signifiait la *vie,* et qui est resté dans le copte[1] : sur ce point donc il ne saurait y avoir de difficulté. Mais il n'en est pas de même au sujet d'un signe analogue, qui se rencontre sur des monnaies de travail grec asiatique, d'ancienne fabrique et d'attribution plus ou moins incertaine, où ce signe avait attiré l'attention de quelques antiquaires du dernier siècle et du nôtre, par sa ressemblance de forme avec la *croix ansée égyptienne,* ou avec ce que l'on appelait alors le *tau égyptien*[2]. J'ai essayé de montrer, dans un *Mémoire* qui fait partie de cette suite de *Mémoires d'archéologie comparée*[3], que le symbole en question est bien en effet la *croix ansée,* que j'ai appelée *asiatique,* pour la distinguer de la *croix ansée égyptienne,* distinction qui sert aussi à rendre compte des légères variantes de forme qu'on observe dans ces deux symboles, appartenant à deux systèmes différents d'anti-

[1] Champollion, *Précis du Syst. hiérogl. tableau génér. des signes,* n. 277, p. 32; et *Dictionn. égypt.* p. 329, § 389.

[2] Pellerin, *Méd. de Peupl.* t. III, pl. CXXII, 4, p. 157; Gesenius, *Script. Linguæq. Phœnic. Monum.* tab. XXXVII, lett. K, p. 285; Taylor Combe, *Num. Mus. brit.* p. 242, 4.

[3] *De la Croix ansée, ou d'un signe qui y ressemble,* dans les *Mém. de l'Acad.* t. XVI, p. 285-382.

quité figurée, variantes, du reste, qui n'ont aucune importance, et qui ne changent rien à la forme générale du symbole. Mais une question que je m'étais abstenu de traiter dans ce *Mémoire,* et que je m'étais contenté d'y indiquer [1], mérite que je m'y arrête ici, sinon pour essayer de la résoudre, ce que l'état actuel de la science ne permet peut-être pas encore de réaliser, du moins pour y apporter quelques nouveaux éléments propres à conduire à cette solution. Cette question est celle de la signification que pouvait avoir dans l'archéologie asiatique le symbole de la *croix ansée,* qui exprimait l'idée de *vie divine* dans l'archéologie égyptienne.

Déjà notre savant confrère M. Lajard a présenté une solution de ce problème, qui se recommande par une connaissance approfondie des monuments de l'art asiatique. C'est dans les *Mémoires de l'Académie* [2] qu'est inséré ce nouveau travail, dont je m'étais borné à indiquer l'objet, en termes généraux, et qui se trouve maintenant livré à la discussion publique. M. Lajard regarde la *croix ansée asiatique* comme une abréviation du symbole vulgairement appelé *Mihir* et réputé par lui l'emblème de la *triade divine;* et il pense qu'à ce titre la *croix ansée* avait pu devenir, pour les Assyriens, les Phéniciens et les autres peuples dévoués au même système de croyances religieuses, ce qu'elle était pour les Égyptiens, c'est-à-dire un symbole de la *nouvelle vie,* de la *vie spirituelle,* qui, suivant les idées du savant auteur, s'acquérait par l'*initiation* et par le *baptême.* Je dois me contenter d'exposer en peu de mots le résultat du travail de notre confrère et de le signaler à l'attention de nos lecteurs; puisque son point de départ et les considéra-

[1] *Mémoire cité,* p. 381, 1).

[2] T. XVII, première partie, et tiré à part, p. 1-33. Ce *Mémoire* avait déjà paru dans les *Annales de l'Institut archéologique,* t. XVII, p. 13-37, et il y avait été aussi tiré à part, p. 1-27.

tions qu'il allègue à l'appui, différant tout à fait des données que j'emploie à mon tour, la controverse entre nous ne pourrait être que superflue. Je donnerai mes raisons, comme M. Lajard a donné les siennes; c'est tout ce que chacun de nous doit à la science et au public.

A mon avis, c'était aussi l'idée de *vie divine*, de *vie éternelle*, qui s'attachait au symbole en question, chez les divers peuples, de race sémitique ou araméenne, qui en faisaient usage sur leurs monuments sacrés ou publics; et c'est pareillement mon opinion, que cette identité de signification contribua beaucoup, chez ces peuples, à rapprocher de la forme qu'elle avait reçue, dès la plus haute antiquité, en Égypte, celle de leur propre *croix ansée*. Mais en quoi je diffère de l'opinion présentée par M. Lajard, c'est que je ne suis pas convaincu que la *croix ansée* dérivât originairement, chez les Assyriens et chez les Phéniciens, de l'emblème de la *triade divine*, et que les analogies de forme qu'on peut trouver entre ces deux symboles, soient suffisantes pour leur faire attribuer une identité de signification. Il ne m'est pas non plus démontré que cet emblème de la *triade divine*, qui n'apparaît, sous sa forme complète, que sur des monuments de la période persépolitaine, remonte à une assez haute antiquité assyrienne, pour avoir pu donner naissance, à l'aide d'une suite d'abréviations, au symbole de la *croix ansée*, qui se montre déjà, d'une manière tout à fait accomplie, sur des monuments d'une antiquité proprement assyrienne. Je crois donc que la *croix ansée asiatique* représente, dans le principe, un signe analogue au *tau* phénicien et hébreu, pour la forme comme pour la signification. Je me fonde, à cet égard, sur le célèbre passage de la prophétie d'Ézéchiel [1], que j'en-

[1] Ezechiel. c. IX, § 46. Voy. mon *Mém. sur la Croix ansée asiatique*, t. XVI des *Mém. de l'Acad.* p. 297 et suiv.

tends comme l'entendaient Tertullien[1] et saint Jérôme[2], comme le traduisait un des interprètes grecs, Théodotion[3], et comme l'admettait encore, de nos jours, feu M. Gesenius[4], assurément l'un des hommes les plus versés dans l'étude des langues hébraïque et phénicienne, en même temps qu'un des moins suspects de partialité en faveur des doctrines de l'église catholique. L'idée d'un *Signe de vie* que portait l'Ange dont il est parlé dans l'*Apocalypse*[5], de même que celle du *Livre de vie*, c'est-à-dire du livre où sont inscrits les noms des élus, dont il est fait si souvent mention dans le même ouvrage[6], me paraissent puisées à la même source biblique que celle de la prophétie d'Ézéchiel; et j'avoue que j'y vois une croyance ancienne, dont la forme symbolique du *tau* phénicien, T, avait été l'expression. De là, la *nature sacrée* de ce caractère, attestée par un auteur ancien[7], qui la dérive, il est vrai, de sa ressemblance

[1] Tertullian. *adv. Marcion.* III, 22.

[2] Hieronym. *in* Ezechiel. IX, 46; *Oper.* t. III, p. 754, ed. Martian.

[3] Theodotion. : *Σημείωσιν τοῦ Θαῦ ἐπὶ τα μέτωπα τῶν ἀνδρῶν.*

[4] Gesen. *Lexic. Hebraic.* v. תָו, p. 1048; cf. *Script. Linguæq. Phœnic. Monum.* p. 47.

[5] *Apocalyps.* l. VII, 7.

[6] *Ibidem*, III, 5; XIII, 8; XVII, 8; XX, 15; XXI, 27; XXII, 19.

[7] Aristid. Quintil. *de Music.* l. II, p. 159, ed. Meibom. : *Πλήκτρῳ τε γάρ ἐστι τὸ σχῆμα παραπλήσιον, ἱερὸν τέ ἐστι Θεοῦ, ὃν τοῦ παντὸς εἶναι πλῆκτρον ὁ τῶν σοφωτέρων ἀποφαίνεται λόγος· κόσμος δὲ ψυχῆς ἡ νοῦς ὡς μελῳδία, κ. τ. λ.* Ce passage, dont M. Toelken avait fait usage pour expliquer le *tau égyptien*, la *croix ansée*, la prétendue *clef du Nil*, considéré comme *signe de vie*, d'après la prophétie d'Ézéchiel, et rapproché, avec la même intention, du *tau phénicien*, voy. son *Verzeichniss der ant. Steine d. königl. Preuss. Gemmensammlung*, n. 167, p. 36-37, m'a été signalé par ce savant lui-même, dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser, et où il cite le texte d'Aristide Quintilien (qui se lit différemment dans l'édition de Meibomius, *ψυχῆς ἠχούσης*, au lieu de *ψυχῆς ἡ νοῦς ὡς*), tel que je l'ai rapporté plus haut. Je n'ai pas, en ce moment, le loisir de m'occuper de ce texte, qui, je l'avoue, m'offre encore quelque difficulté. Mais je m'autorise avec plaisir du rapprochement fait par M. Toelken entre la *croix ansée égyptienne* et le *tau phénicien*, l'un et l'autre expliqués comme *signes de vie*, d'après le passage de la prophétie d'Ézéchiel, IX, 46; car cette opinion du savant antiquaire de Berlin revient précisément à la mienne.

avec l'objet nommé *plectrum*, et qui cherche à en rendre compte d'une manière qui répond mieux au génie philosophique du siècle où il écrivait qu'à celui de la haute antiquité. Mais, de quelque manière qu'on admette cette interprétation, le fait que le *tau* était un *caractère sacré*, ἱερὸν τέ ἐστι θεοῦ, n'en reste pas moins constaté par un témoignage antique; et cette consécration semble ne pouvoir mieux s'expliquer que par l'idée de *signe de vie divine* attribué à ce caractère symbolique dans la prophétie d'Ézéchiel, idée qui devait avoir, suivant moi, sa racine dans les profondeurs de l'antiquité assyro-phénicienne.

J'ai déjà eu l'occasion d'expliquer de la même manière [1], par l'idée de *vie divine*, un signe analogue, qui forme le type habituel des médailles autonomes de *Gaza* de Palestine [2], et que j'ai reconnu depuis sur des vases, de fabrique proprement phénicienne, d'une haute antiquité [3], ainsi que sur d'autres vases, de cette fabrique grecque primitive [4], que je crois fermement dérivée d'une source phénicienne [5]; signe que j'ai pris pour une des formes archaïques du *tau* phénicien, signifiant la *vie*,

[1] *Mém. sur la Croix ansée*, p. 302-304.

[2] Mionnet, *Description, etc.* t. V, p. 535, n^os^ 108, 109; voy. planche IX, n. 7.

[3] Sur deux vases provenant de l'île de *Santorin*, l'ancienne *Théra*, siége d'une colonie phénicienne, et acquis pour notre cabinet des Antiques; voy. pl. IX, n^os^ 8 *a* et 8 *b*.

[4] Sur des fragments de vases trouvés près de l'emplacement de *Cume* en Campanie, à une profondeur qui marquait l'établissement des sépultures de la plus ancienne époque, au-dessous des tombeaux de l'époque hellénique, surmontés eux-mêmes de ceux de l'époque romaine. Je dois ce renseignement à M. Bonucci, l'architecte napolitain qui avait dirigé les fouilles de la *nécropole* de *Cume*, pour le compte de MM. Santangelo; et c'est aussi de sa main que j'ai reçu les fragments de vases en question, l'un desquels est figuré sur la planche IX, n. 9. On y remarquera l'ornement en *zigzag*, qui se rencontre sur les vases de *Mycènes*, même planche, n° 1 *a*.

[5] J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'exprimer cette opinion, dans laquelle le résultat de toutes mes études n'a pu que m'affermir, et que je crois destinée à prévaloir dans la science, malgré l'opposition de M. Éd. Gerhard, qui attribuait d'abord les vases dont il s'agit à une *sorte de fabrique égyptienne*, dont il n'existe rien de pareil dans tout ce qui nous reste de monuments de l'antiquité égyptienne, et qui

et pouvant être, à ce titre, l'attribut du *dieu Soleil, Marnas*, des habitants de *Gaza*. Les exemples de *signes cruciformes* ou de *tétragrammes* que cite M. Lajard[1], d'après des monuments assyriens, pourraient aussi se rattacher sans peine au même principe, comme autant de variantes d'un type originaire, commun à plusieurs peuples d'une même famille. Mais je puis donner encore, à l'appui de ces inductions, d'autres monuments qui me semblent propres à leur ajouter beaucoup de poids, et dont M. Lajard n'a point fait usage.

On voit représentés, sur des bas-reliefs de *Beit-Ouali*, appartenant au règne du grand Ramsès II, des siéges et des combats où ce Pharaon de la XIX[e] dynastie triomphe de divers peuples de race asiatique. Sur trois de ces bas-reliefs[2], les peuples vaincus par le monarque égyptien portent suspendu au cou un *amulette*, qui a précisément la forme du *tau* phénicien, c'est-à-dire celle d'une *croix* attachée à un *anneau*; et c'est bien vainement que Rosellini a essayé d'écarter cette ressemblance, en supposant que c'était une *échancrure du vêtement, pratiquée à l'effet d'y introduire le cou de la personne*[3]; car il suffit de jeter les yeux sur ses propres dessins, conformes d'ailleurs à ceux de Champollion[4], pour se convaincre que c'est bien, en effet, un *amulette cruciforme* qui est suspendu au cou; et ensuite Rosellini n'a pas pris garde que le même *amulette* se voit au cou de l'*enfant nu* que sa mère tient par un bras renversé la tête en bas; d'où il résulte bien positivement que ce ne peut être une *échancrure des vêtements*. Cela posé, le savant anti-

s'efforce encore, en dernier lieu, de nier le caractère phénicien imprimé sur cette fabrique; voy. son *Bericht über die Kunst der Phœnicier*, p. 270.

[1] *Observat. sur l'orig. de la Croix ansée, etc.* p. 6 et suiv.

[2] Rosellini, *Monum. dell' Egitto e della Nubia, Mon. stor.* tav. LXVIII, LXIX, LXX.

[3] T. VII, p. 30.

[4] *Monuments de la Nubie et de l'Égypte*, t. I, pl. LXV, LXVI, LXVII.

quaire florentin reconnaît lui-même que les peuples représentés sur les bas-reliefs de *Beit-Oualy*, avec un *amulette en forme de croix ansée suspendu au cou*, sont des peuples de race sémitique, qui devaient habiter vers la Syrie[1]. Champollion, qui, du reste, ne semble pas avoir fait attention à cette particularité de costume, désigne également les peuples dont il s'agit comme des *Asiatiques*[2]. Or, c'est certainement là un fait qui vient à l'appui de la conjecture que le *tau* phénicien était un symbole propre à l'archéologie des peuples sémitiques, exprimant des idées de *vie*, de *salut*, puisqu'il leur servait d'*amulette*. Le même symbole est porté de la même manière par un groupe de *captifs asiatiques* sculpté sur le trône de Ramsès II, dans le grand *Spéos* d'*Ipsamboul*[3].

Nous venons d'acquérir une nouvelle preuve, bien inattendue et bien péremptoire, de ce fait curieux, par la découverte du grand monument de *Khorsabad*, qui appartient, comme on n'en saurait raisonnablement douter, à l'antiquité assyrienne. Sur plusieurs des bas-reliefs dont ce monument était intérieurement décoré dans toute son étendue, nous avons vu apparaître un signe que M. Botta lui-même n'a cru pouvoir désigner autrement que comme le T *mythologique*[4], et qui en a effectivement la forme, c'est-à-dire celle d'une *croix*; et ce signe, tantôt placé à la main de *Personnages à tête d'animal*, qui doivent être des divinités sous une forme symbolique[5], tantôt porté, en guise de *pendant d'oreille*, par le roi ou par des princes de

[1] *Monum. dell' Egitto, etc.* P. II, t. III, p. 30 : « Popoli di famiglie affini ai precedenti, arabe probabilmente, e tutte abitanti verso la Siria. »

[2] *Monum. de l'Égypte et de la Nubie, Notices descriptives*, p. 145-6.

[3] *Monum. de l'Égypte, etc.* t. I, pl. XXXVII.

[4] *Lettres* de M. Botta, publiées dans le *Journal asiatique*, IVe série, et tirées à part, p. 31 et 58.

[5] *Ibidem, lettre* III, pl. XXVII, 1, et *lettre* V, pl. XLI.

sa cour[1], ne peut pas, dans l'un comme dans l'autre cas, ne pas être considéré comme un symbole hiératique d'une grande importance, et sans doute de la même valeur que le signe, absolument semblable pour la forme, qui figure, sur les bas-reliefs de *Beit-Oualy,* au cou de peuples reconnus déjà comme *asiatiques.* Voilà, sans contredit, un rapprochement des plus curieux et des plus significatifs, en ce qu'il confirme, d'une part, l'opinion des égyptologues, que les peuples représentés dans le monument de *Beit-Oualy* et à *Ipsamboul* sont des *Asiatiques,* et en ce qu'il nous montre, d'autre part, chez les Assyriens de *Ninive,* l'emploi du signe de la *croix ansée,* avec une valeur hiératique qui la rendait propre à servir d'*amulette,* conséquemment, qui en faisait un signe de *vie* et de *salut.*

Sur un autre point du domaine de l'antiquité asiatique, nous avions déjà acquis d'autres exemples de la *croix ansée,* qui ne pouvaient manquer de se rapporter au même principe, et qui avaient en tout cas une intention bien certainement religieuse. Je veux parler des bas-reliefs de *Pterium,* représentant une *pompe sacrée* en une suite de figures, où l'on ne peut méconnaître l'influence d'un art assyrien, avec une exécution due sans doute à des mains phrygiennes. La *croix ansée* s'y voit figurée de diverses façons, et portée, toujours par le manche,

[1] *Lettres* de M. Botta, pl. XXII et XLIX. M. Lajard avait été frappé comme moi de l'analogie du signe figuré sur les bas-reliefs de *Khorsabad* avec la *croix ansée asiatique,* et il en avait fait l'observation au commencement de son *Mémoire*, p. 4, 1). D'un autre côté, je puis dire que le savant abbé M. Cavedoni, dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 30 octobre 1844, avait signalé à mon attention l'*amulette* suspendu au col des *captifs asiatiques* de *Beit-Oualy,* comme devant être la *croix ansée asiatique.* Il y a certainement, dans cet accord de vues, entre des personnes qui se livrent séparément à l'inspection des monuments, telles que M. Botta et M. Lajard, M. l'abbé Cavedoni et moi, quelque chose qui tend à écarter l'idée qu'il s'agisse ici d'une illusion ou d'une méprise.

à la main de divers personnages[1], et, ce qu'il y a surtout de très-caractéristique dans une des applications de ce symbole, porté à la main d'un homme et d'une femme qui paraissent bien d'ordre divin, la *croix ansée* est placée dans une *fleur de lotus,* plante symbolique, dont la signification, comme signe de *vie* et d'*immortalité,* est connue par des témoignages classiques[2], et se trouve justifiée par l'emploi qui s'en était fait à cette intention sur des monuments grecs[3] et étrusques[4]. La réunion de la *croix ansée* et du *lotus,* l'un et l'autre portés comme symboles par un dieu et par une déesse, tend donc à confirmer le sens que j'attache au premier de ces signes, en même temps que la présence de la *croix ansée* sur le grand monument de *Pterium,* sert de plus en plus à prouver l'usage qui s'en était fait dans la haute antiquité asiatique.

Je puis citer encore d'autres applications du même symbole, figuré en la forme que je crois dérivée du *tau* phénicien, où il me semble impossible de ne pas trouver la même signification. Dans un célèbre bas-relief du petit temple de *Dendérah,* représentant le *dieu Patæque,* que tout tend à faire considérer comme l'*Hercule égyptien,* sous une forme évidemment empruntée à l'archéologie phénicienne[5], ce dieu porte suspendu au cou le *même amulette*[6] que nous voyons porté de la même

[1] Texier, *Descript. de l'Asie Mineure,* pl. LXXV, LXXVI, LXXVII, p. 215-216.

[2] Plutarch. *de Is. et Osir.* § XI; Jamblich. *de Myster.* l. VII, c. 1, p. 151; cf. Th. Gal. *ad h. l.* p. 288; Plin. XIII, 17.

[3] Tels que le beau vase du *Museo Gregoriano,* t. II, tav. LIII, où se voit *Léda,* tenant à la main une *fleur de lotus* qu'elle donne à manger au cheval *Cylarus,* de la même manière et avec la même intention que sur un autre vase de la collection Feoli, Second. Campanari, *ant. Vasi dipint. dell. Collez. Feoli,* n. 60, p. 115-116, deux *Éphèbes* font manger du *lotus* à un *cheval vainqueur.*

[4] Grifi, *Monum. di Cere antica, etc.* tav. I, III, VI, 5 et 7, X, 1; voy. Grifi, *ibid.* p. 118, et 119, 3).

[5] Voy. plus haut, III[e] partie, § 18, p. 340, 2).

[6] Wilkinson, *a second Series of the Manners and Customs,* t. III, pl. 24 *a*, 4.

manière par les *captifs asiatiques* de *Beit-Oualy*, et que nous avons trouvé, avec la même valeur, sur les bas-reliefs assyriens du monument de *Ninive :* n'est-ce pas encore là un indice suffisant, pour ne pas dire une preuve décisive, de l'usage qui se faisait de ce *signe cruciforme* dans l'archéologie phénicienne, à la même intention et sous la même forme que chez les Assyriens de *Ninive?* Mais il y a plus; c'est que la *croix ansée asiatique* figure sur des inscriptions phéniciennes, telles que deux de celles de *Citium*[1], en Chypre, reproduites en dernier lieu par feu M. Gesenius[2]. Ce signe y offre la même forme qu'il affecte sur plusieurs des monnaies phéniciennes que j'ai fait connaître[3], et qui appartiennent à la Cilicie, ou à l'île de Chypre, *avec le point au milieu de l'anneau;* et, sur un monument funéraire, tel que celui-là,

[1] Pococke, *a Description of the East*, t. II, p. 1, pl. XXXIII, n[os] 13 et 32; voy. pl. IX, n. 10.

[2] *Script. Linguœq. Phœnic. Monum.* tab. 12, inscript. 32, p. 152. Le savant philologue n'a fait aucune observation sur ce symbole, auquel il semble n'avoir prêté aucune attention.

[3] A ces médailles, publiées dans mon *Mémoire*, je dois en ajouter quelques autres du *Musée britannique*, qui en sont des répétitions ou des variantes, ou même qui offrent des pièces toutes nouvelles. Ainsi, un double de la médaille de Pellerin, III, CXXII, 4, que j'ai reproduite, pl. II, n. 1, est décrite dans les *Num. Mus. brit.* p. 242, n. 7. Une médaille semblable à celle de Pellerin, I, VIII, 21, et à la mienne, pl. II, 3 *b*, est aussi décrite, *ibidem*, p. 243, n. 9. C'est pareillement un double de ma médaille, pl. II, n. 9, ou de celle du cabinet Allier, qui en reproduit le double type avec quelques différences; voy. p. 342-3, n. 9, qui est indiquée dans les *Num. Mus, brit.* p. 242, n. 6, en ces termes : « Aries decumbens; — aliquid instar Tau, symboli « Ægyptiorum, intra quadratum incusum, « in cujus angulis flos. Fabricæ antiquissimæ, Ar. E. » Cf. *Archæologia or miscellaneous Tracts relating to Antiquity*, vol. XIV, pl. II, fig. 5. Deux variétés nouvelles du type du *taureau à tête humaine* avec la *croix ansée*, au revers, dans le champ, existent pareillement, dans un petit module, au *Musée britannique*, p. 244, n. 21, et au *Musée de Vienne*, Eckhel, *Catalog. Mus. Cæs. Vind.* Part. I, tab. V, fig. 11; et je crois voir aussi la *croix ansée*, figurée comme symbole, dans le champ, sur une médaille de petit module qui offre, d'un côté, le *taureau en marche*, avec le *mihir* au-dessus, et de l'autre, un *aigle debout*, avec un signe indiqué de cette manière : *in area incertum quid*, *Num. Mus. brit.* p. 243, n. 10, Ar. C, tab. XIII, fig. 13.

il n'est pas douteux qu'il n'ait une signification symbolique, qui ne pouvait guère être que celle de *vie divine*, de *vie future*[1], d'accord avec tout un système de croyances qui plaçait sur les tombeaux des symboles d'un sens analogue, tels que le *phallus*, la *pomme de pin*, le *groupe du lion* et *du taureau*, toutes images de *vie*, de *régénération*, de *fécondité*, qui passèrent avec la même valeur dans l'archéologie des Grecs et des Étrusques. C'est sans doute par suite des mêmes idées que le symbole de la *croix ansée asiatique* trouva place jusque sur des monnaies des princes de Judée, où jusqu'ici personne encore ne l'avait reconnu; car c'est bien ce signe qui figure dans le champ du revers d'une monnaie de bronze d'Hérode le Grand[2], où il a donné lieu à plusieurs explications contradictoires[3], la plus raisonnable desquelles, celle de l'abbé Barthélemy[4], suivie par Eckhel[5], qui y voyait un *monogramme formé de la lettre* T *jointe à un* petit omicron, *de cette manière :* ♀, se rapprochait ainsi de l'idée de la *croix ansée*, dont il n'a manqué au savant antiquaire que de reconnaître la forme, pour en prononcer le nom.

Je viens de montrer que la *croix ansée* avait été employée, dans des inscriptions funéraires phéniciennes, comme un symbole équivalant, pour la signification, à celui du *phallus*, qui était bien certainement un *signe de vie*, affecté à ce titre à la décoration des tombeaux. J'en puis citer un exemple sur des monuments funéraires de l'antiquité grecque, où cette signification de *signe de vie* ne saurait guère être contestée; c'est celui qui nous est offert sur des inscriptions grecques de la Thessalie.

[1] C'est encore là une idée qui m'a été communiquée par M. l'abbé Cavedoni, dans la lettre citée plus haut, et dont j'aime à lui faire hommage, en même temps qu'à lui en rendre grâces.

[2] Voy. pl. IX, n. 11.

[3] Harduin, *Oper. select.* p. 331; Maffei, *Antiq. Gall.* p. 113.

[4] *Mém. de l'Acad.* t. XXVI, p. 538.

[5] *Doctr. num. vet.* t. III, p. 485 : *in area* T, *cui imminet parvum* O.

Une de ces inscriptions[1], relative à des *jeux funèbres, ἀγὼν ἐπιτάφιος*, où des adolescents et des hommes faits disputèrent les prix de la lutte et du pugilat, est ornée, dans la partie supérieure du marbre, d'un signe qui ne peut être qu'une *croix ansée,* et dont l'intention semble aussi n'avoir pu être que celle d'un *signe de vie,* en rapport avec le caractère de la solennité funèbre. Et ce qui prouve bien que telle est en effet la signification du symbole que j'ai en vue, c'est que le même signe se trouve sculpté sur un autre marbre grec, dédié à *Hermès Chthonien*[2], dieu infernal, où il est bien évident qu'il ne peut avoir eu qu'une intention funéraire. Je citerai encore comme un exemple de la *croix ansée,* employée sur un monument proprement funéraire avec une intention pareille, le signe qui se voit sur un vase d'argile, trouvé dans une sépulture du nord de l'Europe[3], où ce signe peut tout aussi bien être regardé comme une tradition de la haute antiquité asiatique, que comme un emprunt fait à l'archéologie grecque, par quelque tribu germanique, appartenant à la grande famille des peuples indo-scythiques.

Les rapprochements que je viens de faire montrent que le symbole de la *croix ansée,* communiqué aux Étrusques dès une haute époque, sans nul doute par la voie de l'émigration tyrrhénienne[4], avait reçu dans l'antiquité un assez grand nombre d'applications, dont le motif se trouve naturellement dans

[1] Publiée par le colonel Leake, *Travels in northern Grece,* t. III, *inscript.* n. 137; voy. pl. IX, n. 13.

[2] Leake, *Travels, etc.* t. III, pl. XXXI, n. 150; voy. la pl. IX, n. 12.

[3] Publié d'après les *Antiquit. selectæ Septentr. et Celticæ* de J.G. Keysler, par Montfaucon, *Antiq. expl. Supplément*, t. V, pl. LXIII.

[4] C'est une notion que j'ai cherché à établir dans mon *Mémoire sur la Croix ansée asiatique,* p. 312 et suiv., p. 381-2; la même notion, qui résulte aussi, avec plus d'évidence encore, si je ne me trompe, de l'ensemble des faits exposés dans la IIe partie de ce *Mémoire.*

l'ordre d'idées que j'ai indiqué. Ce ne serait donc pas se hasarder que de voir aussi une application du même symbole sur toute une classe de monuments, où il figure avec une intention astrologique. Les monuments que j'ai en vue sont des pierres gravées en forme de *cachets*, telles que celle de P. Sepullius Macer, devenue récemment l'objet d'un savant travail de la part du docteur Sichel[1]. Mais comme l'explication de cette pierre, où une *croix ansée asiatique* se voit gravée, en sens inverse, au-dessus d'un *autel*, parmi d'autres symboles et des inscriptions qui paraissent bien effectivement avoir rapport à quelque culte secret, comme cette explication, dis-je, a été contestée, et l'authenticité même de la pierre révoquée en doute, il est évident qu'avant de se servir de ce monument controversé, il y a des questions préliminaires à résoudre, qui ne peuvent être discutées ici. Je réserve cette discussion pour un autre travail, pour un *Mémoire sur divers sujets d'antiquité grecque, en rapport avec les doctrines superstitieuses de l'Orient*. Je termine donc ici cet *Appendice*, où j'avais seulement pour objet de rapprocher les divers exemples de l'emploi de la *croix ansée asiatique* qui m'étaient connus par des monuments phéniciens, assyriens et grecs, avec la signification de *signe de vie divine* que je crois pouvoir attribuer à ce symbole.

[1] *Recherches sur les* Divalia *et les* Angeronalia *des Romains, comme culte secret de la Vénus Génitrix*, par le Dr Sichel, Paris, 1846, in-8°. La pierre en question s'y trouve gravée sur la p. 1.

# APPENDICE B.

## SUR LA PYRA, COMME TYPE DE MONUMENT FUNÉRAIRE.

Voyez p. 181, 1).

Il y a déjà plus de dix ans que, dans un ouvrage où je rendais compte des diverses applications de la peinture chez les Grecs et chez les Romains[1], je signalais le luxe des *bûchers, construits en bois* et *ornés de tapis précieux*, de *figures d'or et d'ivoire* et de *peintures sur bois*, comme une pratique dérivée d'abord, chez les Grecs, puis chez les Romains, de l'antiquité orientale[2], où les *bûchers d'Hercule*, à *Ninive*, à *Babylone*, à *Tyr*, à *Carthage*, à *Tarse*, à *Sardes*, et dans d'autres villes asiatiques, avaient offert tant de modèles de ce genre de monuments. On a pu voir, dans ce *Mémoire*, l'existence de ces *bûchers d'Hercule* constatée à la fois par des témoignages historiques et par des médailles; il me reste maintenant à montrer de quelle manière cette forme de *bûcher* avait pu devenir, d'abord dans l'antiquité asiatique, et plus tard, chez les Grecs et chez les Romains, qui puisèrent tant d'idées et tant d'images à cette source, un type de monument funéraire.

Rien n'était effectivement plus naturel que d'approprier à la décoration extérieure d'un tombeau cette forme de *pyra*, qui rappelait à la fois la *mort* et la *résurrection* du *dieu Soleil*, et rien n'était aussi plus d'accord avec tout l'ensemble des croyances religieuses de ces peuples, qui se plaisaient à orner leurs sépultures d'images symboliques, en rapport avec des idées de *vie*, de *fécondité*, de *génération*. La présence de *phallus*

[1] *Peintures antiques inédites, précédées de recherches sur l'emploi de la peinture dans la décoration des édifices sacrés et publics, chez les Grecs et chez les Romains*, Paris, 1836, in-4°.

[2] *Ouvrage cité*, p. 325-326, 1), 2).

ou de *cippes phalliques,* à l'extérieur des tombeaux, ainsi qu'on en a des exemples au *tumulus* d'Alyatte, près de *Sardes*[1]; à *celui* de Tantale, près de *Smyrne*[2], et dans les tombeaux de *Marathus*[3], en Phénicie; celle de la *pomme de pin,* couronnement habituel des tombeaux de *Telmissus,* en Lycie[4], et celle du groupe symbolique du *lion terrassant le taureau,* motif d'ornement de tombeaux asiatiques, qui avait passé aussi dans l'archéologie grecque et romaine[5], ne peuvent s'expliquer que par cette raison; et l'emploi de la *pyra,* pour le même objet et avec la même intention, devient à son tour une preuve de plus à l'appui de cette notion neuve et importante.

Les idées de *vie divine,* d'*immortalité,* d'*apothéose,* qui s'attachaient nécessairement à la *pyra,* comme expression matérielle du dogme de la *résurrection du dieu Soleil,* trouvaient leur application la plus heureuse et la plus sensible dans la forme de *bûcher* donnée aux monuments funéraires. Aussi la verrons-nous réalisée dans plusieurs tombeaux asiatiques connus par

[1] Voy. plus haut, p. 55, 1).

[2] Texier, *Descript. de l'As. Min.* pl. 130, I, II; pl. 131, V.

[3] Voyez-en la figure donnée par Pococke, *a Description of the East,* t. II, p. 1, c. XXVII, pl. 30, lettr. A et C.

[4] Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque,* t. I, pl. LXVIII; cf. Zoëga, *de Orig. et Us. Obel.* p. 215, 21).

[5] Voy. à ce sujet, le *Mémoire* de notre savant confrère M. Lajard, *sur une urne cinéraire du Musée de Rouen, Mém. de l'Acad.* t. XV, p. 63 et suiv., où il a expliqué l'intention symbolique du *groupe du lion et du taureau,* qui l'avait rendu propre à un emploi funéraire, et où il en a cité, p. 102-106, quelques exemples fournis par des monuments grecs asiatiques. Je puis en ajouter un, négligé par notre savant confrère, et bien remarquable à tous égards; c'est celui du *bûcher d'Héphæstion,* merveille de l'art grec asiatique, où *des lions alternant avec des taureaux* étaient employés à la décoration de la cinquième assise : Diodor. Sic. l. XVII, c. 115 : Ἡ δὲ πέμπτη (περιφορά) ΛΈΟΝΤΑΣ καὶ ΤΑΎΡΟΥΣ ἐναλλὰξ χρυσοῦς (εἶχεν). M. Quatremère de Quincy n'avait pas cru pouvoir donner une raison satisfaisante de l'emploi de ces animaux symboliques; voy. son *Mémoire sur le bûcher d'Héphæstion,* dans son *Recueil de Dissertat. archéolog.* p. 257. On voit maintenant avec combien de facilité et d'intérêt cette circonstance s'explique dans l'ordre d'idées que j'ai indiqué.

l'histoire, ou même encore subsistants sur la terre, qui reproduisent certainement le type de la haute antiquité. C'est ce que prouve l'existence de ce genre de tombeaux, constatée dans la Grèce dès l'époque héroïque, c'est-à-dire dans l'âge même où l'influence des idées asiatiques sur la civilisation primitive des Grecs s'exerçait avec le plus de force. Ainsi, nous voyons le *tombeau* d'Achille désigné plusieurs fois sous le nom de *pyra*, dans l'*Hécube* d'Euripide [1]; et il n'est pas douteux qu'il ne faille voir, dans ces passages du poëte attique, une *construction en forme de bûcher*, c'est-à-dire un *monument sépulcral de cette forme*, et non le *bûcher* même; notion qui ne pouvait avoir d'application possible dans la circonstance dont il s'agit. Ce qui achève de montrer que dans les idées de l'âge héroïque, telles qu'elles s'exprimaient encore sur le théâtre d'Athènes, le *tombeau* s'érigeait le plus souvent *en forme de bûcher*, c'est que Sophocle emploie également le mot de *pyra* pour désigner, non le *bûcher*, mais le *tombeau* d'Agamemnon [2]; et nous voyons, en effet, un tombeau de l'âge héroïque, et suivant toute apparence, *celui d'Agamemnon* lui-même, représenté sur un vase peint [3] de cette manière, c'est-à-dire en forme d'édicule, surmontée à l'extérieur d'une *construction de plusieurs assises en*

[1] Eurip. *Hecub.* v. 386 :

Ἄγοντες πρὸς πυρὰν Ἀχιλλέως.

Sur ce passage, où l'explication du Scholiaste n'est pas suffisamment exacte, un des derniers éditeurs, Ammon, fait l'observation que πυρά est ici synonyme de τύμβος. Ailleurs encore, chez le même poëte, notamment dans l'*Électre*, v. 92 et 513, le mot πυρά se prend également pour *tombeau*, de même qu'en d'autres endroits, *Suppl.* v. 633; *Troad.* v. 483, et *Ion.* v. 1258, ce mot signifie *autel à feu allumé*, équivalent à ceux d'ἑστία et d'ἐσχάρα.

[2] Sophocl. *Electr.* v. 888-896 :

Ἐπεὶ γὰρ ἦλθον πατρὸς ἀρχαῖον τάφον
................ Ἐσχάτης δ'ὁρῶ
ΠΥΡΑ͂Σ νεωρῆ βόστρυχον τετμημένον.

Voy. l'explication que j'ai donnée de ce passage de Sophocle, mal interprété par le Scholiaste, et généralement mal compris par les critiques, dans mes *Monuments inédits*, *Orestéide*, p. 151, 1).

[3] Voy. mon *Orestéide*, pl. XXX.

*retraite*, figurant une *pyramide tronquée* ou une *pyra*. Cette forme de *tombeau* est précisément celle que Sophocle appelle *ἀρχαῖον τάφον*[1], parce qu'elle était effectivement dérivée d'un modèle antique importé de l'Asie dans le berceau même de la civilisation grecque; et nous en avons la preuve par le monument érigé aux Argiens tués dans la querelle d'Acrisius et de Prœtus, monument encore existant du temps de Pausanias[2], et que nous devons, d'après la manière dont il est indiqué par cet écrivain, nous représenter comme une *construction pyramidale*, composée d'*assises en retraite* et s'élevant *en forme de bûcher*. La même idée, pour le *tombeau d'Agamemnon*, est exprimée dans l'*Électre* d'Euripide[3], au moyen du même mot de *πυρά*, dont la signification n'est pas plus douteuse en ce cas-ci que dans celui du *tombeau d'Achille;* en sorte que cette notion, à la fois philologique et archéologique, qui se fonde sur une acception du mot *πυρά*, généralement négligée ou méconnue par les critiques, et qui est justifiée par les monuments, ne saurait laisser de prise au moindre doute. J'en trouve une nouvelle application non moins sensible dans une circonstance rapportée par Xénophon[4], celle d'un *grand cénotaphe* érigé, en forme de *pyra*, à des guerriers *dont on n'avait pas retrouvé les corps;* circonstance où il est bien évident que le mot *πυρά*, employé par l'écrivain attique et joint à *κενοτάφιον*, ne peut signifier un

[1] L'épithète *ἀρχαῖον*, dont le Scholiaste donne une explication si ridicule, si contraire aux usages de la civilisation grecque héroïque, et que Musgrave voulait corriger en *ἀγέραστον*, sans nécessité comme sans raison, n'a pas d'autre sens que celui qui vient d'être indiqué.

[2] Pausan. II, 25, 6: Οἰκοδόμημα... πυραμίδι μάλιστα εἰκασμένον.

[3] Euripid. *Electr.* v. 325-328:

Ἀγαμέμνονος δὴ τύμβος ἠτιμασμένος
Οὔ πώποτε χοὰς, οὐδὲ χλῶνα μυρσίνης
Ἔλαβε, ΠΥΡΆ δὲ χέρσος ἀγλαϊσμάτων.

Cf. *ibid.* v. 92 et 519. Voy. mon *Orestéide*, p. 151, 1.)

[4] Xenophon, *Anabas.* VI, 4, 6: Ἔθαψαν... οὓς δὲ μὴ εὕρισκον, κενοτάφιον αὐτοῖς ἐποίησαν μέγα καὶ ΠΥΡᾺΝ μεγάλην.

*bûcher, rogus* [1], mais le *cénotaphe* même, construit *en forme de bûcher.*

Cette forme de monuments funéraires, qui se liait dans la Grèce aux traditions de l'archéologie asiatique, ne put manquer de recevoir de nombreuses applications, lorsque l'usage s'introduisit d'ériger des *bûchers* ornés avec tout le luxe des arts, qui constituaient autant de monuments d'une grande dimension, d'une dépense énorme, mais d'une construction fragile, et d'une durée qui ne devait pas survivre à la circonstance. Tel était le *bûcher* érigé pour les funérailles de Denys l'Ancien, monument temporaire, d'une si grande importance par la part que tous les arts, notamment la *peinture,* avaient prise à sa décoration, qu'il avait fourni le sujet d'un livre de Philiste [2], et d'un autre de Timée [3]. Tel fut surtout le *bûcher d'Héphæstion,* dont la magnificence, au témoignage de Diodore de Sicile [4], surpassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en fait de monuments pareils, et ne laissa rien qu'il fût possible d'y ajouter aux siècles suivants, même à ceux de l'empire, où il semble que le luxe des empereurs n'avait pas plus de bornes que l'empire lui-même [5].

Il était impossible qu'en présence de pareils *bûchers,* le *tom-*

[1] C'est l'interprétation admise par Sturz, *Lexic. Xenoph. v.* Πυρά, t. III, p. 763, pour ce mot Πυρά, dans le passage de Xénophon cité à la note précédente.

[2] Philist. *Fragm.* XLII, p. 166, edit. Goeller. : Ἐν... τῇ ιά τὰ περὶ τὴν ἐκφορὰν καὶ τῆς ΠΥΡΑ͂Σ τὴν ποικιλίαν; cf. Plutarch. *in Pelopid.* c. 34.

[3] Tim. *Fragm.* XCV, p. 282, ed. Goeller. : Τίμαιος δ' ἐπὶ τῇ ΠΥΡΑ͂ι τῇ κατασκευασθείσῃ Διονυσίῳ; cf. Ciceron. *de Nat. D.* III. 35.

[4] Diodor Sic. l. XVII, c. 115; voy. mes *Peint. ant. inéd.* p. 325, 1).

[5] Nous possédons, à cet égard, un document précieux et authentique dans la description que nous a laissée Hérodien du *bûcher* érigé pour les funérailles de Septime Sévère, Herodian. l. IV, c. 2, § 12-16, ed. Irmisch.; et nous pouvons y joindre le témoignage de Dion Cassius, concernant le *bûcher* de Pertinax, où l'on vit éclater le même degré de magnificence : Ἐπεσκεύαστο δὲ ἐν αὐτῷ Πυρὰ πυργοειδὴς, ...... ἐλέφαντι καὶ χρυσῷ μετὰ ἀνδριάντων τινῶν κεκοσμημένη.

*beau*, qui s'érigeait souvent à la même place et pour le même personnage, ne rappelât point, par sa forme et par sa décoration, le monument temporaire qui avait été dressé pour les funérailles. C'est ce que prouve l'exemple du *Mausolée*, cette merveille du monde antique, dont la description, telle que nous la devons à Pline[1], rappelle, dans toute son ordonnance, celle d'un *bûcher* de forme quadrilatère, consistant en un *soubassement*, surmonté d'une *colonnade* et terminé par une *pyramide de vingt-quatre degrés en retraite*, dont la plate-forme était occupée par un *quadrige*, celui du *Soleil*[2]; en sorte que nous trouvons ici tous les éléments d'un *bûcher* réalisés dans un monument de la construction la plus magnifique et de la décoration la plus somptueuse; et cela, dès une époque antérieure au siècle d'Alexandre, et dans une ville de la Grèce asiatique, où les traditions de l'Orient avaient dû naturellement se combiner avec les arts de la Grèce. Nous savons en effet que le type de ce monument avait été fourni par les *bûchers d'Hercule*, tels qu'on avait coutume de les ériger dans la grande fête de ce dieu, et que nous les avons vus représentés, avec des variantes de forme qui tenaient à des habitudes locales, sur des médailles de *Tarse*, de *Sardes*, de *Sagalassus*, d'*Amasia*, de *Nicée* et de *Magnésie*. La représentation du *bûcher d'Hercule*, telle qu'elle nous est offerte sur ces médailles, pourrait donc aussi servir d'élément pour la restitution du *tombeau de Maussolle*[3], où cet élément a été tout à fait négligé par les critiques.

[1] Plin. XXXVI, 5, 9; cf. Vitruv. l. VII, *Præf.* § 13; Hygin. *Fab.* CCXXIII; Vib. Sequest. p. 37, ed. Oberlin.; Philon Byb. *de VII Mirac. orb. append.* p. 133-138, ed. Orell.

[2] C'est ce qui résulte, en effet, de la nature même de ce genre de monuments, et de la présence du *char du Soleil*, au faîte de ces monuments représentés sur les médailles. Aucun des antiquaires qui se sont occupés de la *restitution* du *Mausolée*, ne semble s'être fait une idée du quadrige qui le couronnait.

[3] Aux essais de restauration publiés

Mais ce qui vaut mieux encore que ces représentations numismatiques, expressions si abrégées de monuments si considérables, il nous reste un tombeau antique, composé des mêmes parties constitutives qui entraient dans l'ordonnance du *tombeau de Maussolle,* c'est-à-dire d'un *massif carré* ou *soubassement,* d'une *colonnade* érigée sur ce massif, et d'une *pyramide à degrés* qui la couronnait; et ce tombeau existe précisément à *Mylasa*[1], patrie de Maussolle, et siége principal de la puissance de ces rois de Carie qui jetèrent tant d'éclat dans la génération antérieure à Alexandre. Le monument de *Mylasa* peut donc nous servir à restituer, au moins en idée, d'accord avec le texte de Pline, le tombeau de Maussolle, dont il reproduit, avec bien moins de magnificence sans doute, les principaux éléments; et surtout, il constate cette forme de *tombeau en pyramide à degrés,* dérivée de

par M. de Caylus, *Mém. de l'Acad.* t. XXVI, p. 321, suiv., et par M. le comte de Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque,* tom. I, p. 158, M. Quatremère de Quincy en avait ajouté un nouveau, qui répondait certainement mieux aux données antiques et au caractère général du monument; voy. son *Recueil de Dissertat. archéol.* § III, p. 109-141. Le P. Marquèz a donné aussi un travail sur ce sujet, dans les *Memorie enciclopediche* de Guattani, t. V, p. 17 et suiv., et M. Canina s'est pareillement occupé du *tombeau de Maussolle,* dans son *Architettura greca,* tav. CCVIII. Enfin, M. Cockerell vient tout récemment d'ajouter un nouveau projet de restauration, plus satisfaisant, à plusieurs égards, que ceux de ses devanciers, *on the Sculptures from the Mausoleum at Halicarnassus,* dans le *Classical Museum,* part. XVI, p. 25-28. Voyez les observations que j'ai eu l'occasion de faire moi-même, à ce sujet, en rendant compte de la *Restitution* de M. Quatremère de Quincy, dans le *Journal des Savants,* avril 1837, p. 200-203.

[1] Ce *tombeau* de *Mylasa,* publié dans les *Ionian Antiquities,* t. II, pl. XXIV, et plus récemment par M. Fellows, *Lycia, etc.* p. 76, l'avait été, avec tous ses détails et avec une restauration, dans le *Voyage* de M. le comte de Choiseul-Gouffier, t. I, pl. 85-89, pag. 144-147. Les *degrés* de la *pyramide* sont actuellement très-dégradés, et ils l'étaient déjà du temps de Pococke, qui les montre à peu près dans le même état, *a Description of the East,* t. II, p. 1, pl. 56, p. 62; mais à l'époque du voyage de Spon, il subsistait encore six degrés de la *pyramide* portant sur la colonnade, *Voyage,* t. I, p. 362; voy. *Journ. des Sav.* avril 1837, p. 202.

celle du *bûcher,* qui est un trait si caractéristique de l'archéologie asiatique.

Ce point ainsi établi, il est certainement très-intéressant de retrouver, dans les textes aussi bien que dans les monuments de l'antiquité, des exemples de cette forme de *tombeau en pyramide à degrés,* qui ne peuvent pas ne point se rapporter à ce type asiatique. Ainsi les tombeaux, *en forme de pyramides,* bâtis par Hiéron II, en Sicile[1], doivent sans nul doute se représenter de cette manière; et ce qui n'est qu'une conjecture pour les tombeaux indiqués par Diodore de Sicile, est une réalité pour les *deux pyramides,* qui existent encore, l'une près d'*Argos,* l'autre près d'*Épidaure*[2], et pour le *tombeau,* en forme de *pyramide à degrés,* dessiné près de *Delphes* par Dodwell[3]. Nous retrouvons la même forme réalisée, tantôt dans le *soubassement,* tantôt dans le *couronnement* de monuments funéraires, proprement asiatiques; et je puis citer pour exemples de ces deux sortes d'ordonnances, où le type du *bûcher* est toujours reconnaissable, le *tombeau* dit de *Cyrus,* près du site de l'ancienne *Pasargades*[4], et les tombeaux hébreux, vulgairement appelés d'*Absalon* et de *Josaphat,* dans la vallée de ce nom[5]. Nous savons, d'ailleurs, par des témoignages historiques d'une haute autorité, que cet élément de la *pyramide* entrait dans la composition des tombeaux hébreux, de la plus grande ordonnance et de la plus belle époque, tels que le *monument des*

[1] Diodor. Sic. l. xvi, 83, t. VII, p. 199, Bip. : *Καὶ τάφους* ΠΥΡΑΜΊΔΩΝ *πολλῶν καὶ μεγάλων διαφόρων ταῖς φιλοτεχνίαις.* Rapprochez de ces *pyramides* d'Hiéron II, *celles d'Agrigente,* érigées sur des *tumulus,* au témoignage de Pline, viii, 64.

[2] Ces deux *pyramides* sont dessinées dans l'ouvrage de l'*Expédition scientifique de Morée,* t. II, pl. 55 et 76.

[3] *Vues et Descriptions de Constructions cyclopéennes,* pl. xxxvi.

[4] Morier, *Travels,* I, 144; Ouseley, *Travels,* II, pl. liii, p. 427; cf. Hoeck, *Med. et Pers. Monum.* tab iv, p. 53. Voy. plus haut, p. 246-247, 3).

[5] Cassas, *Voyage,* t. III, pl. 29, 30, 32.

*Machabées*[1], et que *celui d'Hélène* comparé par Pausanias avec le *tombeau de Maussolle*[2]; et, sur ce terrain de la Judée, si profondément imprégné d'éléments de la civilisation assyro-phénicienne, il ne saurait être douteux que la *pyramide à degrés*, employée comme *couronnement* du tombeau, n'y figurât comme une image du *bûcher*.

Ce type de monument funéraire, dérivé de la forme du *bûcher*, créé et appliqué dans les idées de la civilisation asiatique, n'était pas plus resté étranger à l'antiquité romaine qu'à l'antiquité grecque; et nous en avons la preuve par le beau tombeau romain, taillé dans le roc, au lieu nommé *Palazzolo*, au-dessus du lac d'*Albano*. Il est surmonté de plusieurs gradins qui, à l'époque où ce monument était moins endommagé qu'il ne l'est à présent, s'élevaient en retraite l'un derrière l'autre, de manière à former une *pyramide tronquée*, laquelle était flanquée, à droite et à gauche, de *deux petites pyramides latérales*, disposées d'après le même principe[3]. Ce principe se montre encore dans le *tombeau* appelé vulgairement d'*Ascagne*, sur l'ancienne voie Appienne, près d'*Albano*[4], et dans un *tombeau* situé près de *Capoue*[5], deux monuments funéraires, de la belle époque romaine, qui reproduisent le même type du *bûcher;* et l'on doit croire que c'est sur le même modèle qu'avait été construit le *Septizonium* de Sévère, mausolée de *sept étages* ou *assises* en retraite, dont il ne s'est conservé que la mention dans les auteurs de l'*Histoire Auguste*[6].

[1] *Machab.* I, 3, § 27-30; cf. Joseph., *Antiq. Jud.* XIII, 11, 5.

[2] Pausan. VIII, 16, 3; cf. Joseph., *Antiq. Jud.* XX, 2; vid. Siebel. *ad* Pausan. *l. l.*

[3] Nibby, *Viaggio antiquar.* t. II, p. 126.

[4] Le même, *ouvr. cité*, t. II, p. 110-112.

[5] St-Non, *Voyage pittoresque*, t. II, p. 249; voy. mon *Orestéide*, p. 152, 153, 6).

[6] Spartian. *in Get.* c. VII, t. I, p. 744: « Illatusque est majorum sepulcro, hoc est « Severi, quod est in Appia via euntibus « ad portam dextrum, specie *septizonii* ex- « tructum, quod sibi ille vivus ornaverat. » Ce *septizonium* est donc bien distinct de l'autre *septizonium*, bâti par le même empereur au pied du Palatin, Spartian. in

Mais où ce type, combiné avec la forme de *tumulus,* me paraît offrir surtout une réminiscence curieuse et restée jusqu'ici tout à fait inaperçue du *bûcher asiatique* converti en monument funéraire, c'est dans plusieurs grands tombeaux qui se trouvent sur le sol de l'Afrique, en des lieux jadis fécondés plus ou moins directement par la civilisation punique, et sur un autre point du domaine de l'antiquité classique, également imprégné d'éléments d'une culture phénicienne, en Tauride. L'un de ces tombeaux est celui qui est appelé vulgairement *Kouber-el-Romea,* le *tombeau de la Chrétienne,* et qui existe sur une hauteur voisine de la mer, à quelque distance de la petite ville de *Coléa.* Schaw, qui le décrit sans l'avoir vu lui-même [1], et qui en publie un dessin, ridicule à force d'imperfection, n'en donne qu'une idée tout à fait inexacte, en le représentant comme une *pyramide à treize degrés en retraite,* érigée sur une base carrée. Il n'y a de réel dans cette indication que la *construction par assises* en retraite, affectant une *élévation pyramidale,* qui est effectivement celle du monument; car il offre, du reste, la *forme circulaire,* qui est celle du *tumulus,* et il repose sur une *base verticale,* qui était pareillement *circulaire en plan.* On compte encore *soixante assises* en hauteur, qui donnent une élévation de trente-six mètres; et l'assise supérieure, qui formait une plate-forme d'environ six mètres de diamètre, devait porter quelque couronnement, tel qu'une *grande stèle,* ornée peut-être de *boucliers* ou de *trophées* [2]. Ce monument est

*Sept. Sever.* §§ XIX et XXIV, dont on voyait encore des restes considérables au temps de Sixte V, qui les fit démolir pour en employer les matériaux à la construction de la basilique du Vatican, Venuti, *Descriz. di Roma,* t. I, p. 19, ed. Piale.

[1] *Voyages, etc.* t. I, p. 57.

[2] Je fonde cette supposition sur l'exemple d'un tombeau qui existe au lieu nommé *Soumah,* dans la province de *Constantine,* à quatre lieues de cette ville, sur la route de *Bône,* et qui se compose d'un grand massif carré, construit par assises en retraite, et supportant *quatre grands pilastres* qui de-

probablement celui qui est désigné par Pomponius Méla[1], comme le mausolée de famille des rois de Numidie; car sa situation, entre *Icosium* (Alger) et *Cæsarea* (Cherchell), répond assez bien aux indications données par le géographe ancien; et, par cette considération, comme aussi sous le rapport de l'art, il serait bien intéressant d'y pratiquer une fouille qui en fît connaître la disposition intérieure.

La même forme de monument se retrouve sur une échelle encore plus considérable, et avec un plus haut degré de magnificence extérieure, dans le grand tombeau qui existe au lieu nommé *Medraçem,* environ à vingt lieues au sud de *Constantine.* C'est un *monument circulaire,* érigé sur *une base verticale,* d'un *plan* également *circulaire,* et construit par *assises en retraite,* de manière à offrir un *aspect pyramidal.* La base est ornée de *soixante-quatre colonnes* engagées, formant un *pseudo-portique.* Les assises sont au nombre de *vingt-quatre;* la hauteur totale du monument, conservé dans presque toute son intégrité, est d'environ vingt mètres, et la circonférence, à la base, de cent quatre-vingt-cinq. Ce tombeau avait été vu dans le dernier siècle par Peyssonel, dont la description, du reste assez peu exacte, n'a été publiée que de nos jours[2], et avait déjà été

vaient être couronnés d'une *pyramide tronquée.* Ces pilastres ou *stèles* sont ornés de *boucliers sculptés.* Les *colonnes* du *Stylon* du *tombeau des Machabées* étaient pareillement ornées de *panoplies sculptées,* Joseph. *Antiq. Jud.* XIII, 11, 5; ce qui offre une notion tout à fait équivalente.

[1] Pomponius Mela, I, 6, 10: « Monumentum commune gentis regiæ. » Mais cette conjecture semblerait contredite par une circonstance dont je dois la connaissance à notre savant confrère, M. Dureau de Lamalle; c'est que, sur un des dessins exécutés d'après les minutes de Bruce, et restés inédits, dont il a eu communication, une pierre du tombeau en question portait les mots: ΒΑΣΙΛΙΣΣΗ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ, écrits en caractères grecs du siècle d'Auguste, lesquels mots avaient dû faire partie d'une inscription gravée sur la frise; ce qui porterait à croire que ce tombeau était celui de la *reine Cléopâtre,* femme de Juba II.

[2] *Voyages dans les régences de Tunis et*

signalée par M. Dureau de Lamalle[1]. Un peu plus tard, Bruce, qui eut occasion d'observer ce monument et d'en prendre un dessin[2], avait cru y voir le tombeau de Syphax et des rois numides de sa famille. Mais personne encore ne s'était souvenu que Caylus, qui en avait eu un dessin, exécuté un peu négligemment par un voyageur, et qui y avait été frappé de la ressemblance que lui offrait ce dessin avec l'ordonnance générale du *tombeau de Maussolle*, avait publié le monument qui nous occupe[3], bien que d'une manière fautive, et l'avait signalé depuis près d'un siècle à l'attention du monde savant. Cette circonstance, jointe à l'importance du monument, dont il serait si intéressant aussi de pouvoir sonder l'intérieur, donnera beaucoup d'intérêt à la publication qui en sera faite prochainement[4], avec les mesures et les détails soigneusement relevés sur place, et qui sera due aux études d'un officier français, M. le commandant Delamare.

*d'Alger*, publiés par M. Dureau de Lamalle, Paris, 1838, in-8°, t. I, p. 343.

[1] *Province de Constantine*, p. 213-214.

[2] *Voy. en Nubie, introd.* p. xxx, trad. fr.

[3] *Mém. de l'Acad.* t. XXVI, pl. IV, p. 334. La ressemblance entre ce monument et le tombeau de Maussolle était surtout frappante dans le dessin communiqué à Caylus, où la base est présentée comme entourée d'une *colonnade isolée*, *stylon*, et non pas ornée de *colonnes engagées*, comme cela est dans la réalité. Il est inutile de rectifier les inexactitudes de la description de Peyssonel, et conséquemment de réfuter les inductions qu'en tire M. Dureau de Lamalle, puisque le travail de M. Delamare rend cette double rectification superflue. Une circonstance curieuse, que je ne dois pas négliger, c'est que le mausolée de *Medraçem* est accompagné de deux de ces *tumulus en pierre* que nous nommons *galgal*, et qu'on aurait tort de croire propres uniquement à l'antiquité celtique, tels que les deux qui existent encore près du bourg de *Lokmariaker* en Bretagne; Caylus, *Recueil* VI, pl. CXX, p. 379. On connaît ceux de la plaine de Troie, l'un desquels a été pris pour le *tumulus d'Hector*, Lechevalier, *Voyage dans la Troade*, Atlas, pl. XXI; et ceux qui existent encore aux environs de *Smyrne* ont été décrits par Pococke, *a Description of the East*, t. II, p. 1, n. 39.

[4] Dans la partie archéologique de la *Description monumentale de l'Algérie*, ouvrage qui se publie aux frais du ministère de la guerre, sous la direction d'une commission scientifique de l'Institut. M. Texier a annoncé tout récemment qu'il avait découvert sur ce tombeau une inscription phénicienne.

C'est un fait absolument analogue à celui-là que nous offre le grand *tumulus*, si célèbre sous le nom du *Mont-d'or*, qui s'élève à peu de distance de Kertch, l'ancienne *Panticapée*. Ce *tumulus* a la forme d'un *cône bombé*, de *cent pieds* de haut et de plus de *cent cinquante* de diamètre, revêtu en dehors d'une muraille construite par assises de blocs polygones irréguliers, disposées en retraite[1], de manière à offrir la combinaison du *tumulus* et de la *pyramide à degrés* que nous trouvons aux deux monuments de l'ancienne Mauritanie précédemment décrits; et ce nouvel exemple d'une combinaison si curieuse, nous le rencontrons dans l'ancien pays des *Taures*, où le culte de la *Diane Taurique* ne permet pas de méconnaître le caractère d'une civilisation phénicienne; ce qui ne peut manquer d'ajouter quelque poids à toutes nos déductions.

J'ai présumé que ces tombeaux, en forme de *pyramide tronquée à degrés*, avaient dû porter à leur faîte, en guise de couronnement, quelque grande *stèle* ou cippe, ainsi qu'on se trouve suffisamment autorisé à le supposer par l'usage général de l'antiquité, sans compter les exemples que j'ai cités[2]. Mais cette notion peut se déduire, presque avec toute certitude, de la connaissance que nous avons acquise récemment de toute une classe de tombeaux de la *Lycie*, région de l'Asie Mineure comprise dans le domaine de la civilisation assyro-phénicienne, lesquels tombeaux consistent en un *massif carré*, supportant une *pyramide tronquée de trois assises* en retraite, et, sur cette *pyramide*, une *grande stèle carrée*[3], qui en forme le couronnement, de manière à justifier l'idée de la restauration

[1] Voyez la description détaillée qu'en donne M. Dubois de Montperreux dans son *Voyage en Colchide, etc.* t. V, p. 186 et suiv., et qui est accompagnée d'une vue du monument, *Atlas*, part. IV, pl. XVIII, 1.

[2] Voy. plus haut, p. 386, 1), 2), 3).

[3] Voy. Fellows, *Journal written during an Excursion in Asia Minor*, London, 1839, in-8°, p. 226.

que j'ai proposée pour les tombeaux numides. J'observe, à cette occasion, que des tombeaux taillés dans le roc, qui se trouvent dans la vallée de *Beden,* en Arabie, ont leur façade distribuée en deux étages, et décorée, à chacun de ces deux étages, d'une rangée de *petites pyramides tronquées à quatre assises*[1]; motif de décoration, très-curieux en lui-même et par la localité qui le présente, et certainement emprunté aux traditions de la haute antiquité asiatique. Nous en avons acquis la preuve par la découverte du grand monument de Ninive, due à M. Botta, où le même motif de décoration, la *pyramide tronquée à plusieurs assises en retraite,* répétée un plus ou moins grand nombre de fois, sert de couronnement à des temples et à des autels[2].

[1] *Reisen in Nubien, Kordofan und dem peträischen Arabien,* von Ed. Rüppel, Taf. 8, p. 220, et 387-388; Léon de Laborde, *Voyage en Arabie pétrée,* p. 55, pl. XXXIII, XXXIV, XLIX. — [2] *Monument de Ninive découvert et décrit* par M. Botta, pl. 114.

FIN DU TOME XVII.

# CORRECTIONS ET ADDITIONS.

P. 43, 1), — 2 : Ζαρήτις, *lisez* : Ζαρῆτις.

——— 2), — 16 : Αἰσοί, *lisez* : Αἰσοί.

P. 52, 4), — 7 : Θέον, *lisez* : Θεόν.

P. 79, 2), *ajoutez* :

Cette partie du mémoire était déjà imprimée, lorsque j'ai reçu de mon honorable ami M. de Prokesch-Osten, ministre d'Autriche à Athènes, un de ces fragments de vases phéniciens, à fond jaune clair, avec des *lignes en zigzag* peintes en brun sur ce fond, recueilli par lui-même sur le sol de *Mycènes*. On trouvera ce fragment fidèlement représenté sur la planche IX, n. 1 *a*, et l'on pourra ainsi se convaincre que c'est bien le même ornement qui figure, avec les *spirales*, sur les vases phéniciens de *Théra*. Les deux mêmes ornements *en spirale* et *en zigzag* décorent la partie inférieure de deux grands vases de terre cuite, provenant de la nécropole d'*Agylla*, et donnés à notre Cabinet des antiques par S. E. le prince Torlonia. Deux autres vases tout pareils, provenant du même tombeau étrusque, et donnés aussi par le prince Torlonia, existent au *Museo Gregoriano* du Vatican; et il n'est pas douteux que, sur ces monuments de la plus haute antiquité étrusque, trouvés sur le sol d'*Agylla*, le premier siége de l'occupation tyrrhénienne, ces ornements *en zigzag* et *en spirale* ne soient une tradition de l'art asiatique. Je les ai réunis aux exemples précédents, sur la planche IX, n. 1 *b*, pour en rendre la comparaison plus facile.

Je remarque à cette occasion que le même ornement *en zigzag* figure en broderie sur le vêtement d'une des femmes qui composent le célèbre tableau peint dans la tombe de Nevhôthph, à *Beni-Hassan;* voy. Rosellini, *Mon. real.* tav. XXVII. On sait que Champollion et son école regardaient les individus représentés dans ce tableau comme des *Grecs ioniens*, et qu'ils ne renonçaient pas à cette idée, si peu probable par elle-même, même lorsqu'ils avaient acquis la conviction que ces hypogées de *Beni-Hassan* appartenaient à une dynastie qu'ils croyaient contemporaine des *Pasteurs*, et qu'ils appelaient la XVII^e^; voy. Rosellini, *Mon. stor.* t. III, part. I, p. 57-68.

Maintenant qu'il est avéré que cette dynastie est la XII^e^, et conséquem-

ment que les monuments en question sont antérieurs à la domination des *Pasteurs*, il est évident qu'on doit voir dans le tableau de la tombe de Nevhôthph des individus de race sémitique, probablement des *Phéniciens*, précurseurs des *Hyk-Shôs :* c'est l'opinion de M. Lepsius, *Preuss. Allgem. Zeitung*, 1844, Beilage, n. 40, p. 253, qui rentre dans les idées de M. Bunsen, *Ægyptens Stelle*, t. II, p. 309-312; et l'on sent, dès lors, quelle valeur acquiert l'ornement *en zigzag* brodé sur le vêtement d'une de ces femmes sémitiques. et combien il vient à l'appui des rapprochements exposés plus haut.

P. 88, note, l. 1 : *ἐγραψάτο*, *lisez :* *ἐγράψατο*.

P. 90, l. 2) : Βοίωτιον, *lisez :* Βοιώτιον.

P. 110, 2), l. 16 : *Core*, *lisez :* *Cere*.

P. 132, l. 19, *ajoutez :*

A ces deux cylindres du *Musée britannique*, j'en ajouterai un troisième, de la collection Poniatowski, que je crois inédit, et dont je possède depuis longtemps l'empreinte tirée de la collection de Cadèz [1]. On y voit *Hercule*, vêtu du *costume assyrien*, la tête couverte d'une *tiare radiée*, debout, *entre deux griffons à corps de lion ailé*, qui se dressent contre lui sur leurs pattes de derrière, et qu'il tient domptés par la corne du milieu du front. Cette représentation a cela de remarquable, que le symbole de la *triade divine* se voit au-dessus de la figure d'*Hercule*. Le travail de la pierre est de la plus belle manière persépolitaine, qui conserve encore toutes les traditions du style assyrien.

P. 155, l. 21 : n'est pas donc, *lisez :* n'est donc pas.

P. 242, l. 14 : des croyances, *lisez :* de croyances.

P. 266, 1), l. 2 : *ὤκισαν*, *lisez :* *ᾤκισαν*.

P. 285, 1), *ajoutez :*

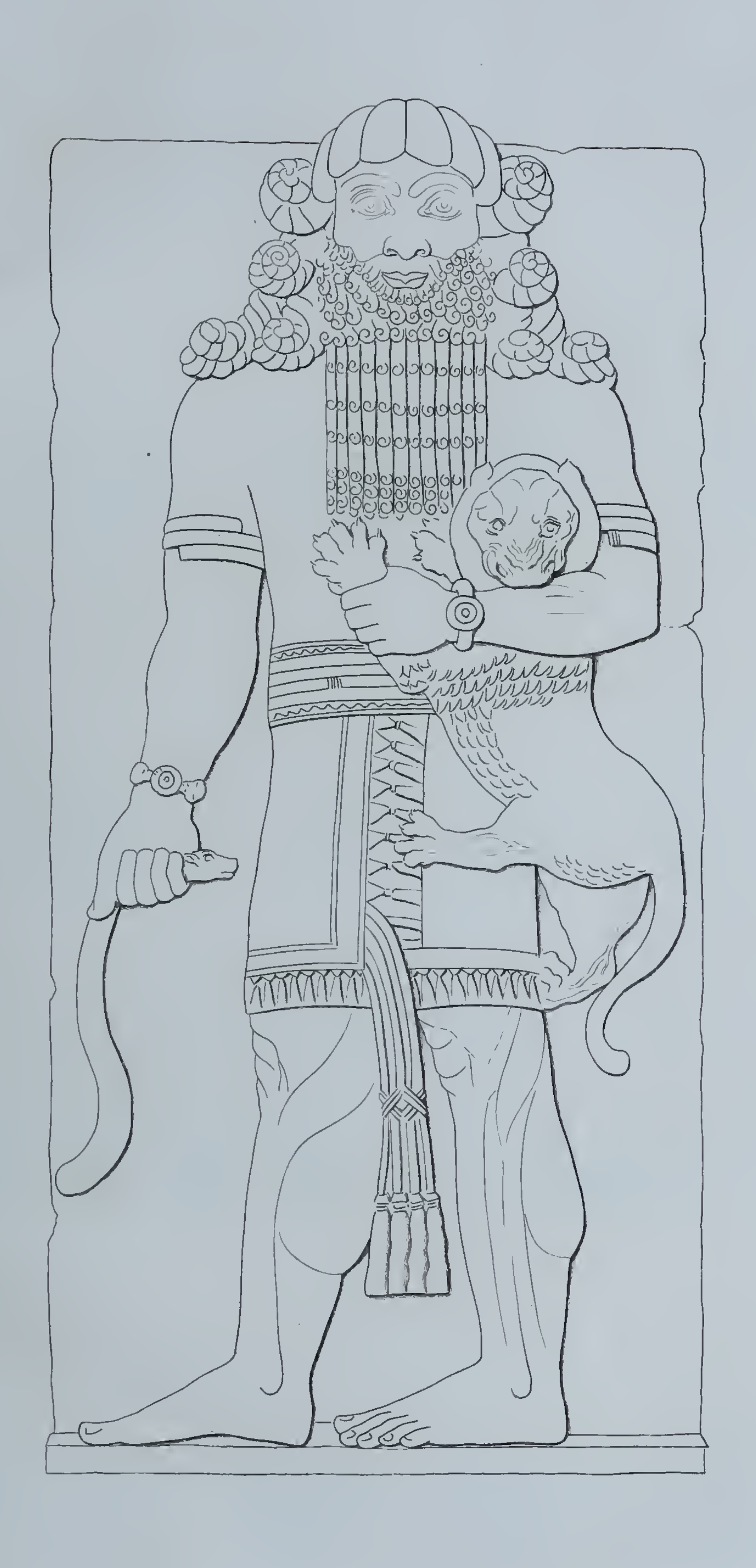
Il existe, dans la *Pinacothèque* de Munich, un vase, décrit par M. de Witte, dans son *Catalogue de vases et bronzes provenant de fouilles en Étrurie*, n. 96, p. 41-52, où se trouve représenté aussi le *bûcher d'Hercule*, avec des circonstances nouvelles, et surtout avec des personnages accessoires, désignés chacun par leurs noms, qui rendent ce vase encore plus curieux. Le haut de la composition montre *Hercule*, ΗΡΑΚΛΗΣ (*sic*), debout, sur un quadrige, près de *Minerve*, ΑΘΗΝΑΑ (*sic*), qui tient les rênes du char : c'est l'image de l'apothéose. Au-dessous, est le *bûcher*, encore fumant, où il ne reste plus qu'un *tronc humain* qui ressemble à une *cuirasse*. A droite de

[1] Voy. planche VI, n. 16.

ce *bûcher*, sont *deux Nymphes* qui travaillent à l'éteindre ; l'une nommée ΑΡΕΘΟΣΑ, Ἀρέθουσα; l'autre appelée ΠΡΕΜΝΟΣΙΑ, Πρεμνουσία, Hesych. *h. v.* L'intention de ces figures, d'accord avec leur nom, s'explique parfaitement par leur attitude et par l'*hydrie* qu'elles tiennent l'une et l'autre. A gauche du *bûcher,* sont deux *Satyres barbus*, dont la présence a sans doute pour objet d'indiquer la localité. L'un de ces *Satyres*, qui a *la main gauche ouverte*, *placée en avant de son front*, geste exprimé en grec par le mot ἀποσκοπεύων, est nommé ΣΚΟΠΑ. Ici encore le geste et le nom se trouvent parfaitement en rapport l'un avec l'autre, et j'ai déjà eu l'occasion de relever ailleurs, *Journ. des Savants,* septembre 1837, p. 514-517, la méprise commise par l'antiquaire, qui avait vu ici un *geste de moquerie* (σκώψ), et qui avait interprété dans ce sens le mot ΣΚΟΠΑ; quand il est certain que le mot σκώψ n'est pas grec dans ce sens, et quand il est sensible que le nom ΣΚΟΠΑ, σκοπός, répond à l'attitude ἀποσκοπεύων, motif de figure rendu célèbre dans l'antiquité par le *Satyre* d'Antiphile, Plin. xxxv, 40, 32 : « *nobilissimo* Satyro, *quem* Aposcopeuonta *appellant.* » L'autre *Satyre* est nommé ΥΒΡΙΣ (non Ὑβριστής), mot qui ne s'applique pas à une circonstance particulière, mais qui a rapport au caractère général de ces sortes de personnages, toujours disposés à l'*insulte.*

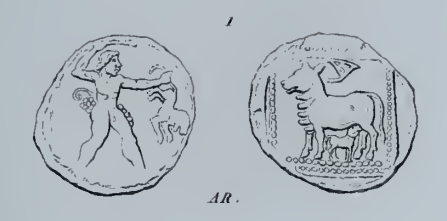
P. 349, 1), l. 6 : sens, *lisez :* sujet.

FIN DES CORRECTIONS, ETC.



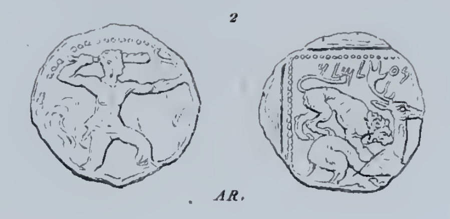
Pedretti sc.

1



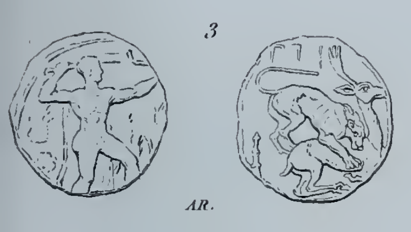
AR.

2



AR.

3



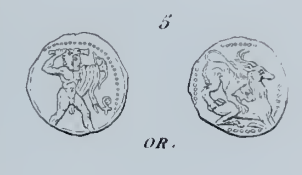
AR.

4



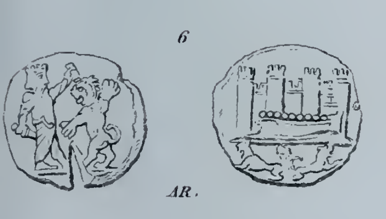
AR.

5



OR.

6



AR.

7



AR.

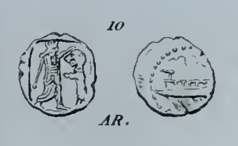
8



9

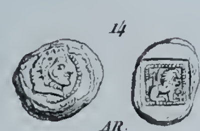


10



AR.

14



AR.

11



AR.

12



AR.

13



AR.

15





AR.

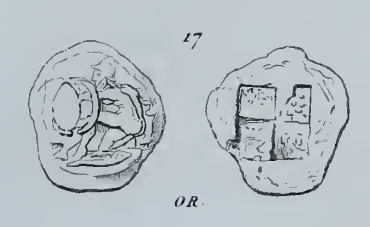
16





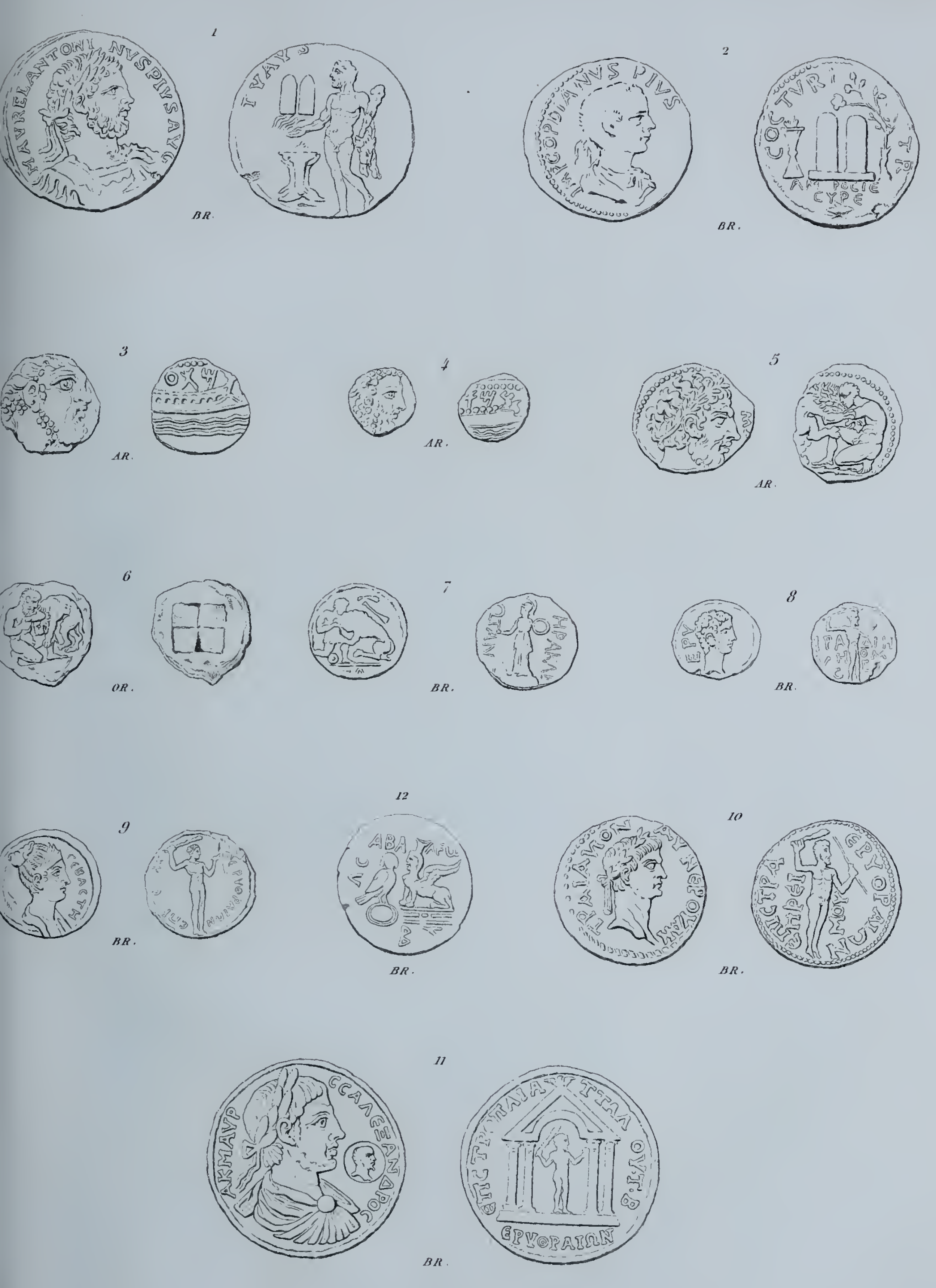
AR.

17

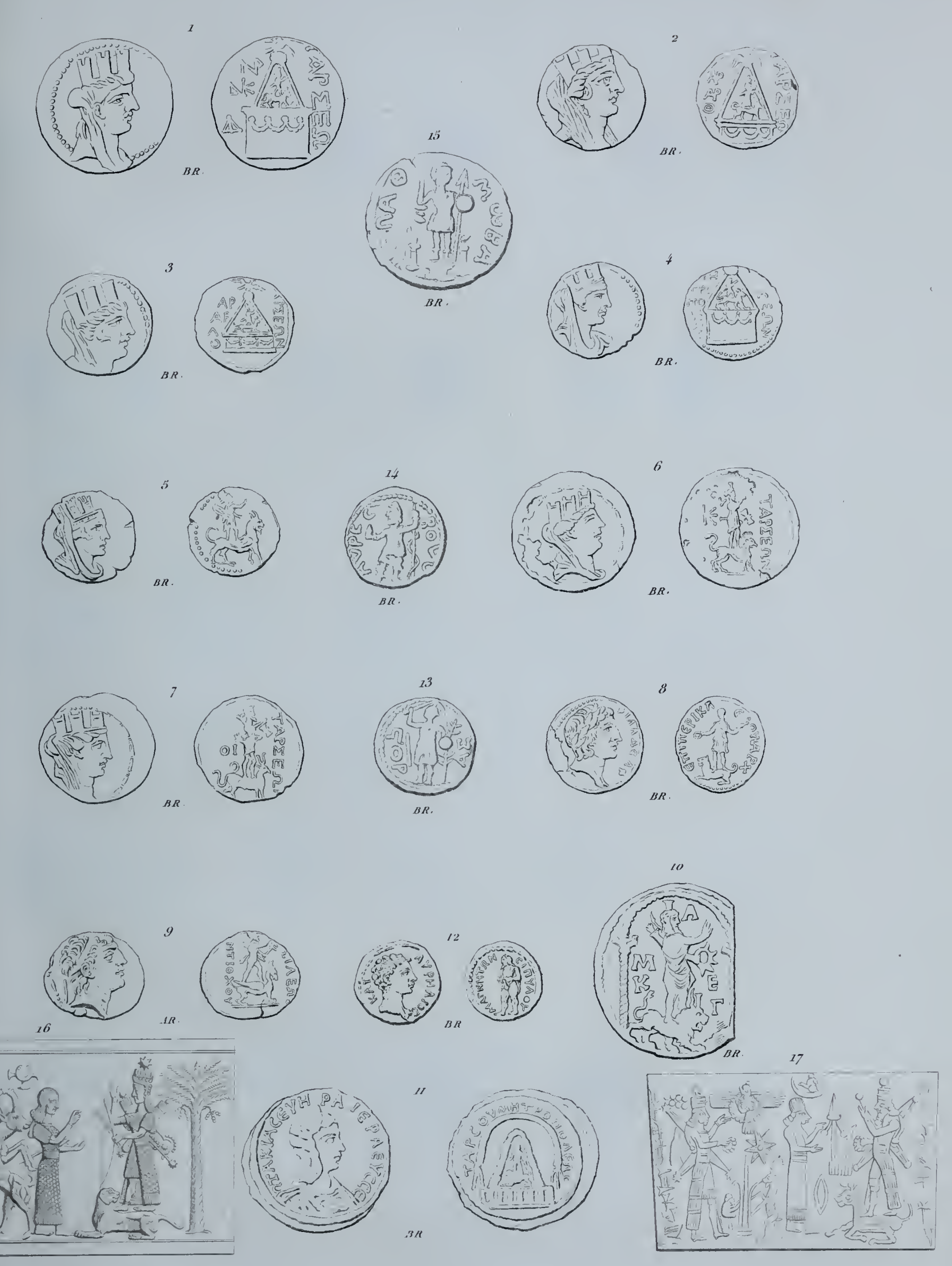


OR.

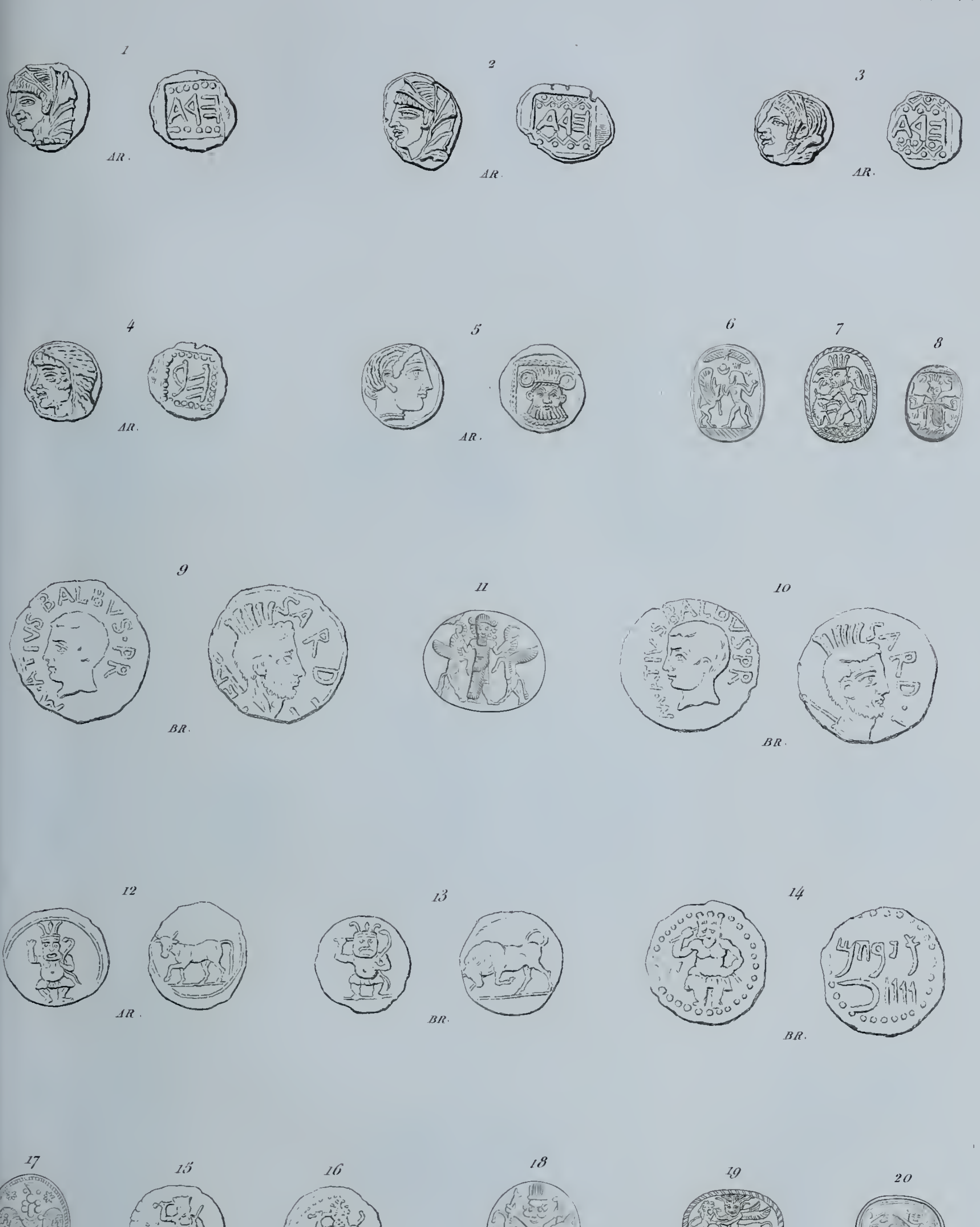
Pedretti sc.


1
MAVRELANTONI NVSPIVSAVG
BR.
2
IMPGORDIANVS PIVS
COS TVR TR
BR.
3
AR.
4
AR.
5
AR.
6
OR.
7
BR.
8
BR.
9
ΣΕΒΑΣΤΗ
BR.
12
ΑΣ ΑΒΑ
BR.
10
ΤΡΑΙΑΝΟΝ ΑΥΓ ΓΕΡΜΑΝ
ΕΡΥΘΡΑΙΩΝ
BR.
11
ΑΚΜΑΥΡ ΣΣΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ
ΕΡΥΘΡΑΙΩΝ
BR.

Pedretti sc.


1
BR.
2
BR.
15
BR.
3
BR.
4
BR.
5
BR.
14
BR.
6
TAPΣEΩN
BR.
7
TAPΣEΩN
BR.
13
BR.
8
BR.
9
AR.
12
BR
10
BR.
16
11
TAPCOY MHTPOΠOΛEΩC
ЗR
17

Pedretti sc.


1
AR.
2
AR.
3
AR.
4
AR.
5
AR.
6
7
8
9
BALBVS·PR
SARD
BR.
11
10
BALBVS·PR
SARD
BR.
12
AR.
13
BR.
14
BR.
17
15
BR.
16
BR.
18
19
20

Pedretti sc.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13



14

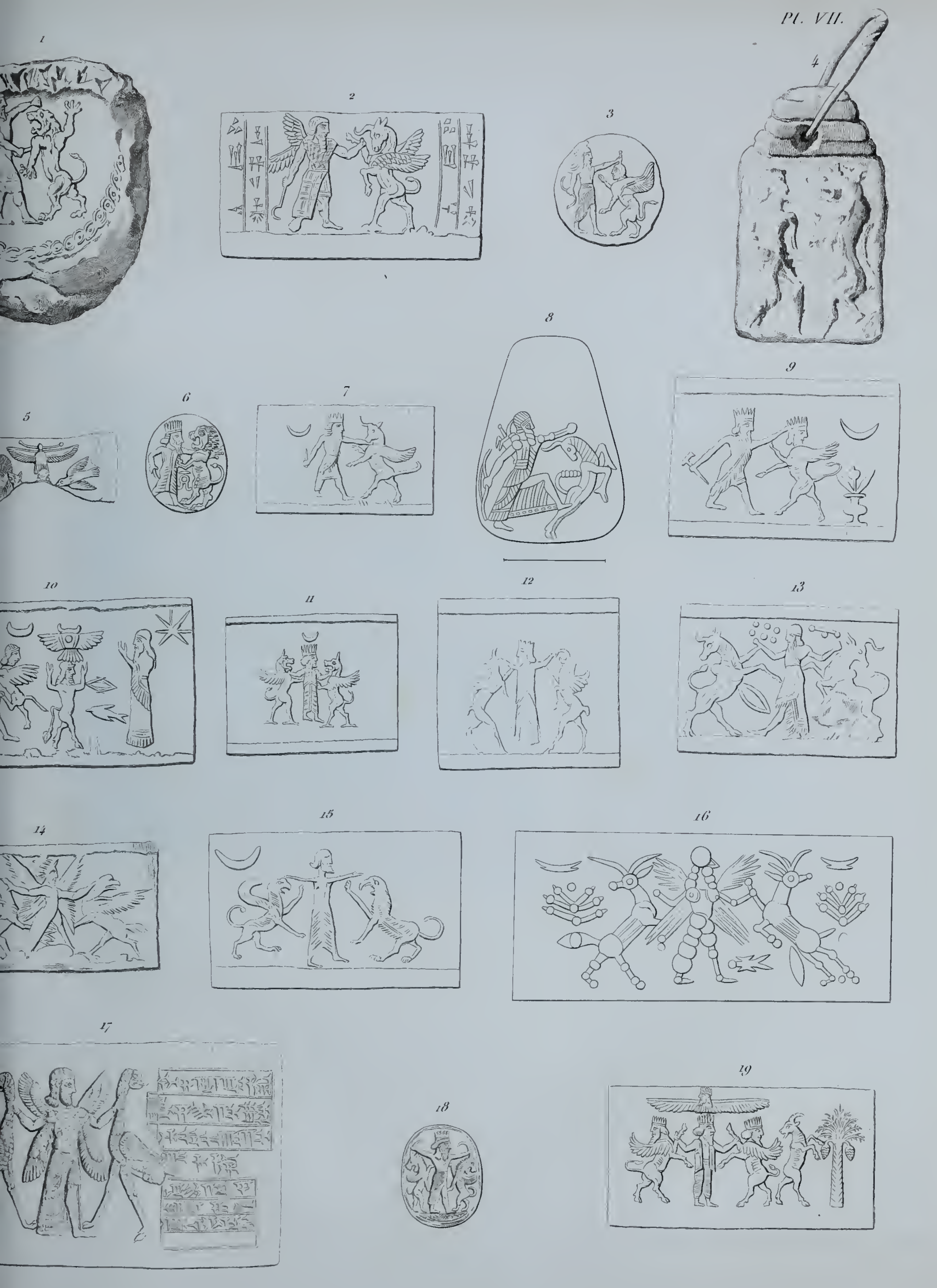
16



15



Pedretti sc


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
Pedretti sc.

PL. VIII.



Pedretti sc.


1 a
1.
9
7
4 a
2
3
6
4 b
5 a
8 a
5 b
8 b
12
ΕΡΜΑΟ
ΧΘΟΝΙΟΥ
10
13
11
1 b

